



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

OBRAS
DE VÍCTOR BALAGUER

TOMO XXII DE LA COLECCIÓN
Y TERCERO DE LAS CALLES DE BARCEL
(COMPLEMENTO DE LA HISTORIA DE CATALUÑA)

LA PRIMAVERA DEL ÚLTIMO TROVADO

L AUTOR

ESTA COLECCIÓN.

o del amor.—*El libro de la fe.*
ias.—*Léjos de mi tierra.*—*Ul-*
forma el I de la colección, 6

in y traducción castellana.
10.—*La sombra de César.*—*La*
terón.—*Safo.*—*La tragedia de*
stóbal Colón.—*Los esponsales*
ollado.—*El conde de Foix.*—
e la colección), 8 pesetas.

literaria y política.—Cuatro
colección), 30 pesetas.

ORIAS LITERARIAS. (*Discursos*
ias y en los fuegos Florales.—
ragón.—*Un ministerio de Ins-*
la Biblioteca de Villanueva y
poeta Cabanyes.—*Ideas y apun-*
e la colección), 7 pesetas 50

—LAS LEYENDAS DEL MONT-
SERRAT.—Un tomo (VIII de
timos.

omos primero á décimopri-
X de la colección, á 10 pese-

(complemento de la Histo-
s (XX, XXI y XXII de la

AMAR.—Dos tomos (XXIII y

l de la Junta de la Biblioteca Mu-
a que ha cedido el autor la propie-
tutudo con el producto de las obras.)

VÍCTOR BALAGUER
DE LAS REALES ACADEMIAS ESPAÑOLA Y DE LA HISTORIA

LAS CALLES
DE
BARCELONA
EN 1865

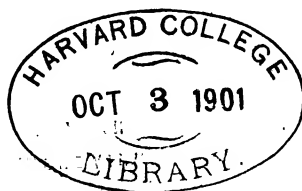
(COMPLEMENTO DE LA HISTORIA DE CATALUÑA)

LA PRIMAVERA
DEL ÚLTIMO TROVADOR
(TRADICIONES, CANTOS, HISTORIAS, LEYENDAS)

TOMO TERCERO

MADRID
IMPRENTA Y FUNDICIÓN DE MANUEL TELLO
IMPRESOR DE CÁMARA DE S. M.
Don Evaristo, 8
1888

Span 5634.10.7



Sales fund

R

RAFAEL (calle de San).

Existen dos de este nombre mismo.

La una está en el barrio de la Barceloneta y conduce desde la del *Cementerio* á la playa.

La otra está en la ciudad y es la que atraviesa de la de *Robador* á la de la *Cadena*.

Ni de la una ni de la otra hemos hallado nada que decir.

RAMBLA (calle ó paseo de la).

Fué llamada antiguamente, en distintas épocas, *Riera de Cogodell* ó del *Codolell*, *den Malla*, *den Bonanat*, *den Pomet*, *den Pons* y *Cap de Creus*.

La *Rambla* es la calle-paseo que se extiende desde el pie del fuerte de Atarazanas hasta la entrada del *paseo de Gracia*, y que ahora precisamente se está prolongando siguiendo el ensanche de la ciudad. Se divide en varios trozos ó secciones, de que detalladamente nos ocuparemos, haciéndolo primero en general.

Antes de cerrarse la ciudad con la última línea de murallas que ha sido derribada en 1854, pasaba por el sitio que hoy ocupa este paseo, la rambla, es decir, el cauce del torrente conocido por la *Riera den Malla* también *del Cogodell*. La rambla de esta riera, á la cual hoy se ha dado otra dirección, bajaba por donde co

oy el paseo de Gracia y seguía lamiendo el
antiguas murallas, hasta ir á desembocar en
onde, todavía, el espacio que se descubre en-
sas de la *Rambla* y la montaña de Montjuich
lo por los marinos y pescadores del país *Frau*
ell. Al paso recogía las aguas que aflúan por
del *Pino, den Prim* y de *Valldoncella*, que hoy
tantas calles.

rde, el cauce ó torrente de la *Rambla* fué con-
una anchurosa cloaca. Todavía subsiste subte-
se extiende desde un extremo á otro, pasando
da á los teatros Liceo y Santa Cruz. No fué
la por los romanos en tiempo de los Escipio-
no aseguran autores antiguos y modernos que
e ella, á lo menos en gran parte, sino por los
mismos al levantar ó reedificar la muralla de
parte. «En 1364, dice Bruniquer, *se feu la gran*
a de la Rambla.» Es admirable la magnificen-
ta obra, fabricada con piedras sillares, y tan
cha, que se puede recorrer á caballo una gran
su trecho.

s la *Rambla* un hermoso paseo adornado de
s árboles que, separando la ciudad nueva de la
se divide en cuatro trozos aislados, de cada
s cuales hablaremos.

parece, hasta principios del siglo pasado no
ron á plantarse árboles en la *Rambla*. Así se
e de las notas que tomamos nosotros mismos
ún tiempo en el archivo municipal, y de las
para satisfacer la curiosidad de los lectores, va-
r un extracto.

onsejo de Ciento celebrado el 15 de Febrero de
trató de la conservación de los árboles que
de ser plantados en la *Rambla*, comisionando
á los señores concellers.

En sesión del mismo Consejo celebrada el 12 de Julio de 1703, se leyó un dictamen redactado por una junta nombrada al efecto, en el que se proponían los medios y se hacía notar la utilidad que reportaría de conducir el agua del *rech condal* á la *Rambla* para regar los árboles. El Consejo decidió realizar y llevar á efecto esta conducción de agua en el modo y forma que proponía dicho dictamen.

En sesión del mismo Consejo celebrada el 25 de Agosto de 1706, se dispuso que volviesen á plantarse árboles en la *Rambla*, á causa de haberse destruído y cortado los que allí había por exigencias y necesidades del sitio que la ciudad acababa de sufrir.

En sesión celebrada por el mismo Consejo el 10 de Febrero de 1707, dióse cuenta de haberse pasado á comprar y plantar 205 árboles, que eran los que faltaban en la *Rambla*.

De entonces acá, aunque renovado varias veces, ha continuado siempre el arbolado en el punto de que hablamos.

RAMBLA DE SANTA MÓNICA.

Así fué llamado el primer trozo de la *Rambla*, que ocupa desde Atarazanas hasta la plaza del Teatro, á causa de levantarse en aquel punto el convento de padres agustinos descalzos, fundado por la religión en 1618. Los agustinos ocuparon primeramente la ermita de San Beltrán, donde se establecieron el citado año; pero habiéndoles concedido los concellers el permiso para fundar un convento más cómodo y más capaz, pusieron el 16 de Junio de 1626 la primera piedra de la actual iglesia, que fué dedicada á *Santa Mónica*. En 6 de Agosto de 1634, aunque la obra no estaba concluída todavía, se celebró la primera misa en la capilla de Nuestra Señora de la Novena, la cual, dicen, no fué fes-

tierra como parece natural y consecuente, sino de difundir, en sufragio del alma de María Riquelusa, célebre actriz que, según indicios, había costeadado la construcción de dicha capilla.

Hay quien atribuye á esta circunstancia la de que los autores parecen haber elegido siempre este templo para celebrar sus funciones religiosas; pero es de creer que se estriba en ser la iglesia más cercana al Teatro Principal y el hallarse este edificio comprendido en su parroquia.

Guárdanse en esta iglesia algunas buenas reliquias. Las pinturas de su capilla mayor son obra de J. Junco, así como el cuadro de Santa Mónica lo es de Francisco Guirro de Barcelona. La Santa Mónica que hay en la portada es obra del escultor Sala.

El arreglo del 25 de Setiembre de 1835 constituyó á esta iglesia en parroquial de San José. En el resto del convento residen hoy las oficinas de la Administración municipal.

El edificio que más llama la atención en este trozo de *Rambla* es el de Atarazanas ó de la Atarazana.

Para hablar de él cederemos la palabra al cronista Pí, que ha hecho la siguiente descripción:

«Por los nombres de *Aradçana*, *Araçana*, *Darsanale*, *Araciana* ó *Terçana*, derivados de *dársena*, voz alterada de la lengua árabe, que significa la parte de un puerto puesta artificialmente para la conservación de las embarcaciones desarmadas, su carena y habilitación, conocido en varias épocas, desde el tiempo de Don Jaime I de Aragón hasta el siglo pasado, el arsenal ó principal astillero de la real marina, sito en el lugar donde hoy se hallan el fuerte y cuarteles comprendidos bajo de la denominación de *Atarazanas*, al SO. de Barcelona. Entiéndase, pues, que al hablar de dicho

arsenal ó astillero, no nos referimos á los edificios actuales, por cuanto se calcula que de éstos los más antiguos cuentan apenas cuatro siglos y medio de existencia.

»Difícil, si no imposible, fuera determinar quién echó los cimientos del primitivo edificio de la Atarazana, pues ningún instrumento nos lo declara de un modo decisivo, y sólo puede sacarse por conjetura más ó menos probable. Bastante fundada nos parece la de Capmany, quien acerca de este punto escribe lo siguiente: «Por lo que parece, según se ha podido rastrear, que la primitiva fundación de las Atarazanas de Barcelona se debe fijar hacia los primeros años del reinado de Jaime I, en cuyo tiempo empezó á fomentarse la marina real de Aragón y la construcción de embarcaciones de remos en la referida ciudad, en donde ha continuado hasta principios de este siglo (el XVIII), así por la abundancia y calidad de las maderas y proporción de todos los demás aprestos navales que ofrecía Cataluña, como por la comodidad de los obreros de que abundaba la capital: así que, por estas circunstancias, fué siempre el principal astillero de las galeras de la real armada ¹.»

»Como quiera, un documento fehaciente nos atestigua la existencia del arsenal antes de 1243, y es la real cédula del nombrado D. Jaime I expedida en este año, en que se arregló la demarcación de la playa ó ribera del mar de Barcelona, señalando los parajes destinados para el astillero y para la extensión de los edificios que en adelante se fabricasen, y se prefijó por límite á la banda de Occidente la Atarazana en el mismo sitio que hoy ocupa ². También se la menciona, con el nombre

1 A. de Capmany y de Mompalau, *Memoria histórica sobre la marina y comercio de la antigua ciudad de Barcelona*: Madrid, 1779, tomo I, pág. 29.

2 ne de cætero ab «Arazana,» quæ est versus occasum.....

de *Daraciana*, en la misma situación, en el decreto expedido en 1255 por el bayle real de Barcelona á instancia del magistrado municipal, señalando lugar conveniente á los que ejercían el oficio de batidores y tintoreros de fustanías ó cotonías por causa de la molestia que daban á los vecinos. Ramón Montaner, cronista de los reyes de Aragón, escribe que D. Pedro III, en los preparativos del formidable armamento que por los años de 1281 prevenía para la invasión del reino de Sicilia, recurrió á las *Atarazanas* de Barcelona, Tortosa y Valencia, como á los tres departamentos que debían suministrar la gente, los buques y los aprestos.

»Por más que no haya llegado á nuestra noticia la primitiva forma y disposición de este arsenal, ello es cierto que está bien averiguada su existencia en el siglo XIII. Ignoramos, es verdad, el tiempo preciso de su establecimiento; pero siempre nos queda un punto fijo de donde hacer partir su historia. Es asimismo indudable que en el siglo XIV se efectuó en él una renovación ó ampliación, conforme lo acredita una concordia ajustada en 9 de Junio de 1378 entre D. Pedro IV y Barcelona sobre aquella obra, que se prestó á costear y dirigir el magistrado municipal en virtud de varias gracias y privilegios que el rey le dispensaba. Entre los diez capítulos de que consta la concordia, se expresa: que la ciudad ofrece por mera liberalidad, en beneficio de la causa pública y utilidad común del soberano y de sus reinos, 10.000 florines de oro de Aragón ¹, con la condición de que por parte del rey se añadan á lo menos 7.000 ², cuya suma total se había considerado ne-

1 Vos, vehent en aquestes coses gran profit á vos, Senyor, é á tota la cosa pública, vos otorga en ajuda de la dita obra graciosament é no per deute, decem mille florins d' or d' Aragó.

2 Axí però é no en altre manera, que vos, Senyor, de present atorguets á la dita obra de la vostra Daraçana almenys set milla florins d' or.

cesaria para murallar, fortificar y defender con su foso la Atarazana por la banda que mira á Montjuich, conforme á la obra que se hallaba ya *principiada*. Además, para resguardo y conservación de las galeras que estaban entonces expuestas á la inclemencia del temporal, y para el correspondiente abrigo del astillero y de los trabajadores, otorgó la ciudad techar la fábrica y cubrirla de estaño, sosteniéndola con pilares y arcos de sillería, al modo que se había empezado en tiempo de Don Pedro III (antes del año 1284); y para la conservación de esta cubierta se asignaron 1.000 sueldos anuales de dotación al alcaide de las Atarazanas: 600 que le entregaba la ciudad y 400 que resolvió añadir el soberano. Tratóse asimismo, como cosa precisa, de la construcción de almacenes para guardar las armas, aparejos y demás pertrechos de las escuadras sutiles, y de la fábrica de oficinas para las labores de los remolares, coraceros y otros artífices del arsenal. Y aunque este establecimiento era para el servicio de la real marina, la ciudad ajustó á la sazón el permiso de construir y guardar en él las galeras y otros bastimentos de guerra.

»Por otra concordia sobre distintos puntos ajustada en 14 de Marzo de 1390 entre D. Juan I y Barcelona, venimos á colegir que hacia aquella época la obra de la Atarazana no estaba todavía concluída. En el primer artículo de aquélla trátase de la ampliación y aumento del indicado edificio, de manera que se pudiesen guardar y abrigar en él á lo menos hasta 30 galeras con todos sus pertrechos; como igualmente de construir en su ámbito, á más de los edificios y oficinas necesarias, un palacio para habitación del rey y su familia. En recompensa de esto hizo el monarca por su parte cesión perpetua á la ciudad de todo lo que le pertenecía por derechos de licencias de las naves que se despachaban en su puerto para Siria y Egipto, y de las que arriba-

ban á él de retorno de aquel viaje, conforme á otro convenio ajustado en 1378 entre su magistrado y Don Pedro IV. En virtud de esta concesión, Barcelona debía recaudar estos emolumentos é invertirlos en las obras de la memorada Atarazana, así para los reparos y conservación de su fábrica, como de las galeras reales, sus aparejos y demás pertrechos. Créese que después de la citada concordia quedaría terminada la obra, mas no se han hallado vestigios de haberse edificado el palacio que en ella se menciona: tal vez no pudo tener efecto por causas que al presente no nos es dado aclarar.

»Empero antes de proceder adelante en la historia que nos ocupa, entendemos que será bien recibida del lector, por su enlace con este asunto, una sencilla relación inédita ¹ de cierto ceremonial que en aquellos días se usaba en los casos de construcción de una escuadra, no menos curiosa por su materia que por su antigüedad, cuyo contexto el erudito Capmany traduce literalmente en castellano de este modo: «El rey Alfonso »arribó de Nápoles á Barcelona; y de allí á poco tiempo, á los 21 de Diciembre de 1423, dicho alto señor »rey y los concellers Felipe Ferrera, Galcerán Carbó, »Bernardo Serra, Guillermo de Soler y Baltasar de »Gualbes, pusieron y fijaron en la Atarazana del mar »quillas para 12 galeras, esto es, el señor rey para »seis y los concellers para otras seis; mas sólo se prosiguió entonces la construcción de dos de ellas, que »quedaron acabadas á fines de Julio de 1424. Los maestros constructores de aquellas dos fueron Arnaldo Romeu y Bernardo de Lloberas, y los dos maestros cala-

1 Sácase de un libro manuscrito extendido por Francisco Vilar, secretario del Racional del Ayuntamiento de Barcelona desde el año 1585, que se conserva en el archivo de dicha ciudad con este título: *Llibre de coses memorables y assenyalades succehides en Barcelona y altres parts*, etc.—(Nota de Capmany.)

»fates Bernardo Muy y Pedro Massanet. El domingo
»13 de Agosto de dicho año fueron benditas, y en esta
»función estuvo presente el dicho señor rey D. Alfonso
»con los concellers, y el señor obispo de Gerona,
»quien celebró la misa y bendijo las referidas galeras;
»y Pedro Parri, marinero, voceó la buena palabra: *Dios*
»*las mantenga para pelear contra turcos y franceses*, y res-
»pondieron todos los circunstantes: *Así sea.*» El manus-
crito que contiene el relato de este hecho, refiere á la
par la circunstancia de haber los concellers dado en
el acto de fijar las indicadas quillas cada cual el primer
martillazo á su galera. Con cuyo motivo observa el es-
critor arriba citado que estos actos bien podían ser ce-
remonias en su ejecución; mas su espíritu, dirigido to-
do á honrar y animar la marina, debía producir los sa-
ludables efectos de su loable institución; no siendo otro
el medio que en la China practica todos los años el
emperador en la abertura de las tierras, guiando con
su propia mano el arado, para dar fomento y aprecio á
la agricultura, cuya alta estimación es seguramente en
aquel imperio el efecto de una pura ceremonia.

»Anudemos empero el hilo de nuestro discurso, y di-
gamos que han llegado hasta nosotros algunas obras de
la Atarazana, fabricadas en aquellos días de prosperi-
dad para la marina de nuestra patria. Son á no dudarlo
las más notables en su clase por su antigua, pero vas-
ta, elegante y sólida construcción, los astilleros que se
ven perfectamente por la parte de mar. Consisten en
unos arcos elevados sobre pilastras, de bella propor-
ción, que forman nueve naves, las vertientes de cuyos
techos son guiadas con mucho acierto afuera del edifi-
cio. Por haberse dado posteriormente á éste aplicación
diversa, se tapiaron dichos arcos; pero en el del centro,
que es mucho más alto que los otros, colocóse un gran
escudo de las armas reales. Debajo del mismo se con-

servan aún las paredes del buen dique que tenía el arsenal.

»Demás del establecimiento de la Atarazana, había otro paraje destinado para la construcción naval ó astillero común en el punto donde hoy se encuentra la plaza llamada de *San Sebastián*, ó de los *Encantes*, dentro del área que describen el lado izquierdo del edificio que fué convento de San Sebastián, el frente de los arcos de los *Encantes*, las calles de la *Fustería* y *Hostal del Sol*, la plaza del *Correo viejo* al pie del muro del primer recinto, la plazuela y calle del *Regomir* atravesando la calle *Ancha*, y llegando por la de *Marquet* hasta el sitio que hoy ocupa la muralla de Mar. Subsistió dicho astillero hasta el año 1553, en que empezó á cerrarse con aquélla la parte de la playa de esta ciudad.

»Al destinarse los arsenales de Cartagena, de la Carraca y del Ferrol para construir los buques de guerra de la nación, dióse un nuevo empleo á las Atarazanas de Barcelona. Habilitáronse sus edificios para el servicio de la Maestranza de artillería, que sigue actualmente en posesión de ellos, y quedaron divididos en seis partes los arcos del astillero, aplicadas á las dependencias y trabajos del ramo. La primera división sirve para las oficinas de cuenta y razón del departamento y dirección de la Maestranza, archivo y biblioteca del cuerpo. La segunda para el horno y talleres de fundición de cañones, en que actualmente no se trabaja, y un laboratorio de mixtos. La tercera es un espacioso almacén de maderas, en cuyos intercolumnios cabe un repuesto de materiales de construcción para muy largo período. La cuarta es un taller general de maderas capaz para contener 30 talleres particulares de carpintería, 40 de carretería, y en esta proporción de los demás oficios del arma, á saber: torneros, toneleiros, aserradores, cajeros y guarnicioneros. La quinta

es el taller general del hierro: comprende 31 fraguas fijas y un taller de linternero. La sexta consta de dos pisos: en el primero ó bajo hay diferentes almacenes de efectos de madera y hierro usado; en el alto se hallan una sala de armas con armarios corridos, bien cerrados y acondicionados, que pueden contener 30.000 fusiles, y otra menor contigua, dispuesta por el mismo estilo, destinada para guardar pistolas, armas blancas, etc. Arrimadas á la Maestranza están las oficinas de la comandancia del cuerpo de ingenieros.

» Á principios del siglo pasado erigióse una capilla dentro del recinto de Atarazanas, debajo del terraplén de la batería de las salvas. Estaba principalmente dedicada al servicio religioso del establecimiento; y todavía se ve en la pared de su lado izquierdo una lápida que expresa que la sagrada congregación de inmunidades, con consentimiento de Su Santidad, por decreto dado en Roma á 27 de Enero de 1731, declaró que dicha capilla no gozase inmunidad, sin perjuicio de las personas que en ella se hubiesen retraído hasta 1.º de Mayo del indicado año, en que se puso la primera declaración. Hoy día está convertida en pabellón de un portero.

» Á fines del mismo siglo edificáronse en el espacioso ámbito de Atarazanas dos magníficos cuarteles de infantería y caballería, en medio de los cuales se formó una plaza rectangular de 110 varas castellanas de largo y 50 de ancho, donde en época más reciente se construyeron una fuente y abrevadero abastecidos del agua que cedió entonces el Ayuntamiento de Barcelona. En la línea de la indicada capilla, cerca de la puerta de ingreso, se construyó no há mucho una casa para la habitación del gobernador, y á espaldas de ésta otra para su ayudante. En el ángulo oriental de Atarazanas, entre su estacada y la rampa de la muralla del Mar, se

abrió en 1849 la *Puerta de la Paz*, que conduce al embarcadero que acaba de construirse en aquel sitio.»

Vemos, pues, por este relato, que las Atarazanas de Barcelona, destinadas en su principio para astillero de la marina real, pasaron después á servir de cuartel, bajo cuyo único aspecto las han considerado cuantos han escrito de ellas en los tiempos modernos. No era, en efecto, sino un recinto militar aislado y bien flanqueado por baluartes y emplazamientos de la muralla de la plaza, cerrado hacia ésta por un muro que sólo lo ponía al abrigo de un golpe de mano, y con algunas piezas de artillería para defender el puerto, á semejanza de las colocadas en la batería del extremo del andén del mismo en la Linterna. Mas no hace mucho tiempo que las Atarazanas han venido á constituir otro de los fuertes de la plaza de Barcelona. Cuando á consecuencia de los últimos disturbios políticos de que fatalmente ha sido teatro esta ciudad, estimóse necesario poner toda la línea de la muralla en pie de defensa, fortificóse, siendo capitán general el barón de Meer, la plataforma de la antigua torre *de las Pussas* con una batería cubierta dirigida á la población. Así que los edificios militares que hoy componen las Atarazanas, están unidos por dos medios baluartes con el recinto exterior, uno de los cuales enfila la *Rambla* y el otro la avenida de ésta á la puerta de Santa Madrona. Á la parte de la muralla del Mar hay una batería á barbata y un saliente unido con el medio baluarte de este lado. Dispusieronse además las alas de los edificios que enfilan el mencionado paseo y muralla para recibir la artillería, reemplazando las ventanas con cañoneras cerradas por postes. De manera que en cierto modo puede decirse que en nuestros días se ha puesto en planta el proyecto que á principios del siglo anterior concibiera Felipe V.

Cuatro batallones, cuando más, es la fuerza que se

acuartela en Atarazanas. Suele haber también un cuadrón; y en el cuartel llamado de Santa Madrona, la parte superior de este fuerte, se aloja el regimie de artillería del primer departamento ¹.

Frente al fuerte de Atarazanas se levanta el edificio del *Banco de Barcelona*, el cual ocupa provisionalme la mitad del solar que pertenecía á la fábrica en do el cuerpo de artillería fundía los cañones valiéndose personal de la Maestranza.

El establecimiento de la fundición fué creado por lipe V en 1715, y los cañones que se fabricaron aq año llevaban el siguiente rótulo: *Violati fulmina Re Philippus Quintus Hispaniarum Rex Pius et Cleme Barchinone* 1715.

En el año 1858 levantóse la parte del edificio c constituye el Banco, conservando poco menos que tacto el cuerpo bajo, que no dejaba de ser un pie n forzado para el arquitecto, á quien se encargó el es dio y dirección de las obras. Las dos fachadas que p senta este edificio están muy bien caracterizadas y c servan el tipo greco-romano de los buenos tiempos. medio de su sencillez están llamando la atención de inteligentes por la buena disposición de sus partes, e tendida molduración y marcadas proporciones en cu to podía permitirlo la observancia del programa. E edificio es otro de los que hacen honor al arquite académico D. José Oriol Mestres.

Las figuras y demás objetos que forman el grupo mármol y en bronce dorado, sobre la puerta princip son obra de los conocidos é inteligentes escultores ca lanes D. Venancio y D. Agapito Vallmitjana, que h

1 Hoy no existen ya las Atarazanas. Se comenzó á derribar fortaleza cuando la revolución de 1868, habiendo firmado el auto este libro la orden de su derribo como presidente que era entonce la Diputación de Barcelona y vicepresidente de la Junta Suprema.

sabido crearse con éstas y otras notables obras una envidiable reputación.

Del edificio antiguo hay un recuerdo que no debe echarse en olvido. En el año 1758 fundióse en él la campana mayor de la Catedral de esta ciudad llamada *Tomasa*, cuyo peso es de 80 quintales, saliendo perfecta en la primera fundición.

RAMBLA DE CAPUCHINOS.

También es llamado este trozo *Rambla del Centro* y *de los teatros*, por estar situado á uno de sus extremos el Teatro Principal y al otro extremo el del Liceo. De éste hemos hablado al hacerlo de la plaza de la *Boquería*; de aquél hablaremos cuando lo hagamos de la del *Teatro*.

Lleva el nombre de *Capuchinos* por existir antes en esta *Rambla* aquel convento, del cual se ha hablado también. (V. calle de *Fernando VII.*)

Este trozo de *Rambla* es el más concurrido, y en días señalados punto de reunión de la elegancia barcelonesa. En los veranos, por la noche, se convierte en un verdadero salón, acudiendo á él en grande multitud las damas y caballeros para sentarse y conversar bajo sus árboles.

En este punto se hallan también las principales fondas y los principales cafés de Barcelona.

Existían antiguamente en el sitio de que hablamos dos edificios religiosos: el colegio de San Ángel mártir, de carmelitas calzados, fundado por la religión en 1593, y el de San Pedro Nolasco, de padres mercenarios, fundado por el P. Fr. Dalmau Serra en 1643. El primero de estos dos, después de haber sido en estos últimos tiempos residencia y oficinas del jefe político ó goberna-

dor civil, es hoy cuartel de la guardia civil. El segundo está hoy ocupado por la fonda de Oriente.

RAMBLA DE SAN JOSE 1.

Ocupa desde la plaza de la *Boquería* hasta el comienzo de la *Rambla de los Estudios*, y llamóse así por levantarse en ella el convento de San José, derribado hoy y ocupado por la plaza-mercado de que se ha hecho mención al hablar de la plaza de *San José*.

Esta *Rambla* acostumbra á ser concurrida de la sociedad barcelonesa durante los meses de verano por la mañana, particularmente los domingos, porque en ella está el mercado de las flores.

Son dignas de llamar la atención las pinturas al fresco de la casa que forma esquina con la *Puerta ferrisa* y las de otra que está, saliendo de esta calle, á la izquierda. Las de la primera figuran pasajes de la historia romana y cuadros mitológicos; las de la segunda se reducen á un cuadro de asunto alegórico.

Frente de esta casa vese un hermoso edificio llamado el *Palacio de la virreina*. Pertenecía este edificio á la viuda de cierto personaje que fué virrey del Perú, y es digno de fijar la atención del viajero, no sólo por su exterior, sino por el magnífico museo que en él conserva el hijo de D. José Carreras de Argelich, que lo formó.

El vestíbulo que comunica con la plaza-mercado de San José se halla convertido en un pasaje, en el cual se venden infinidad de objetos. De él arrancan dos suntuosas escaleras que se unen en el centro de la casa. Toda ésta es un museo. Sus grandiosas salas y galerías están atestadas de innumerables joyas, siendo un gran depósito de riquezas artísticas, científicas y bibliográficas.

1 Hoy, 1888, se llama *Rambla de las flores*.

En la bella colección de pinturas, compuesta de cuadros, unos al óleo, otros al pastel y los demás aguada y en miniatura, los hay de Murillo, Velázquez, Van Dyck, el Tiziano, Mena, Viladomat y sus varios; 11 pinturas de Rafael, y una de su discípulo Julio Romano. En grabados hay 563 láminas, cada una en cuadros, obras de los célebres Edelinck, Pirouette, Morjhen, Campanella y otros. Destaca sobre todos un cuadro pintado sobre tabla con adornos de relieve, bellísimo por el sentimiento y expresión de sus personajes, quizás uno de los más interesantes para el estudio de la pintura. En escultura hay seis estatuas en mármol y varios bustos, dos de ellos debidos á Alonso Cano y Amadeo. La biblioteca, que es importante, tiene 14.000 volúmenes. También hay un museo.

RAMBLA DE LOS ESTUDIOS.

Al extremo de esta *Rambla*, y donde comienza hoy el paseo que vulgarmente se llama *Canaletas*, estuvo el antiguo edificio de los Estudios ó Universidad de Barcelona.

Por instancias de los concellers, que venían ya reclamando la instalación de cátedras ó estudios públicos desde 1310, instituyó el rey D. Martín de Aragón la Universidad de Barcelona, que antes había estado en Tudela, y en ella el Colegio de medicina y después el de artes, siendo aprobado por Benedicto XIII en Avignón. El 3 de Setiembre de 1450 adquirió dicha Universidad su forma y extensión por privilegio del rey D. Alfonso V, según ya queda dicho en las páginas de esta misma obra, llamándose desde entonces Universidad y facultad general de todas artes y ciencias, y adquiriendo con los privilegios generales de las universidades de

Lérida, Perpiñán y Tolosa, lo cual fué aprobado por el papa Nicolás V.

En 1536 tratóse de levantar un edificio que fuese propio para Universidad, con todas las comodidades posibles, y en 18 de Octubre del mismo se dió principio á la obra.

El edificio era sencillo, pero grandioso y capaz.

En 1717, Felipe V trasladó la Universidad á Cervera, y este edificio fué entonces destinado para cuartel de tropa, ocupándolo el cuerpo de artillería, hasta que en 1843 fué derribado con el objeto de abrirse el portillo que por aquella parte tenía la muralla.

Este portillo, llamado de *Isabel II*, fué derribado á su vez en 1854 cuando cayeron las murallas de Barcelona, y en su lugar se extiende hoy el trozo de *Rambla* que se llama de *Canaletas*.

Hay en el trozo de *Rambla* que nos ocupa varios edificios dignos de especial mención.

Uno de ellos es la casa-palacio de los marqueses de Moya, cuyas pinturas al fresco son dignas de notar, así como también la hermosa galería de columnas que da sobre el jardín.

Frente á esta casa está la iglesia de Belén, que tiene su principal entrada en la calle del Carmen, y de la cual hemos hablado.

Junto á la iglesia está el Seminario conciliar y episcopal, que fué erigido en 1595. Es dependiente del obispo: enséñanse en él varias ciencias y demás estudios preparatorios, y tiene ejercicios literarios públicos anuales. Existe en dicho establecimiento una biblioteca pública, de la cual forma parte otra biblioteca exclusivamente catalana, fundada por el obispo Torres Amat. Hállanse en este Seminario diez cuadros de la vida de Santo Tomás, dos pintados por Viladomat y los restantes por su hijo.

Inmediato á este edificio está el de la Academia de ciencias naturales y artes, llamado *Colegio de Cordellas*.

En el primer piso hay el Museo de historia natural, la secretaría, la sala de juntas y el salón de sesiones. En el segundo piso hay las clases gratuitas que sostiene la Academia, y son: las de Matemáticas, Mecánica, Geometría descriptiva, Astronomía, Geografía, y elementos de Cronología, Mineralogía y Geología, Laboreo de minas, Zoología y Taxidermia. Esta Academia fué creada en 1764. En el local que hoy ocupa había antes el Imperial y Real Seminario de nobles, fundado en 1538 por D. Juan de Cordellas, de nobilísima familia catalana. La erección de este Seminario precedió, pues, al de igual clase de Madrid, que fué fundado en 1725 por Felipe V. Felipe II dió al de Barcelona los títulos de Imperial y Real. En 1662 fué cedido á la Compañía de Jesús, á cuyo cargo estuvo hasta su extinción. Exigíase para la admisión de alumnos la exhibición de las pruebas de nobleza. La enseñanza era á corta diferencia la misma que se da hoy día; pero había además clases de Música, de Esgrima, de Baile y de Declamación, de las que daban los discípulos academias ó funciones públicas en el teatro del colegio. Es grande el número de varones esclarecidos, cuya celebridad consta en la historia, que recibieron en este Seminario la primera instrucción. Cuéntanse entre ellos el pontífice Gregorio XV y los cardenales Juan Doria, Eduardo Farnesio y Octavio Aguaviva; arzobispos, obispos, abades, prebendados, consejeros, regentes de Audiencia y magistrados, oficiales de alta graduación en el ejército, etc.

En este edificio hay un pequeño jardín.

RAMBLA DE CANALETAS.

Es el trozo de *Rambla* que sigue, llamado así porque junto á él se elevaba la torre de *Canaletas*, que formaba parte de la fortificación de Barcelona y había sido cárcel militar. En ella estuvo preso el cronista Feliu de la Peña en 1704, como acusado de conspirar contra Felipe V en favor del archiduque Carlos, que luego fué efectivamente aclamado por los catalanes.

RAMBLA DE ISABEL II.

Se llamará así, según está dispuesto, la que ha comenzado á abrirse, siguiendo la de Canaletas, en dirección al ensanche.

Debe llegar hasta la calle de *Córcega*, viéndose cruzada por las de *Ronda*, *Cortes*, *Diputación*, *Consejo de Ciento*, *Aragón*, *Valencia*, *Mallorca*, *Provenza* y *Rosellón*.

• RAMELLERAS (calle de las).

Es la que desde la plaza del *Buen Suceso* va á los *Tallers*.

Antiguamente se llamó del *Xuclá*.

En ella está la Casa provincial de maternidad y expósitos, que fué instalada en 1853, época en la cual fueron trasladados á ella los expósitos que existían en el Hospital de Santa Cruz y no habían cumplido siete años de edad. Tiene una junta de gobierno, y además la junta de damas ejerce en él su intervención. La asistencia está á cargo de las hermanas de la caridad.

RAMON (arco ó calle del arco de San).

Desde el *Call* conduce á la de *Santo Domingo*.

Diósele este nombre en recuerdo y gloria de San Ramón ó Raimundo de Penyafort.

Este distinguido y eminente varón era natural de Barcelona, de la ilustre familia de este nombre, cuya casa solar fué más tarde el convento de dominicos llamado de San Ramón, en el territorio de Villafranca del Panadés. Fué canónigo de Barcelona, y después religioso dominico y tercer general y reformador de la orden. Fué también confesor del rey D. Jaime I y rehusó el arzobispado de Tarragona, el de Braga y el obispado de Barcelona. Era hombre eminente y dejó escritas varias obras.

Cuando se le canonizó, al principiar el siglo XVII, se hicieron tan grandes y solemnes fiestas en Barcelona, que su memoria duró largos años y vive todavía, prolongado su eco por un volumen del P. Rebullosa, que hizo de ellas una detallada descripción.

Existen otras dos calles del mismo nombre.

La una se abre en la del *conde del Asalto* y va á finar en la de *San Pablo*. Fué abierta esta calle, lo propio que su inmediata la de *San Olaguer*, entre los meses de agosto y Setiembre de 1791.

La otra está en la Barceloneta, teniendo su entrada en la del *Cementerio* y su salida en la playa.

RAURICH (calle den).

Se titulaba en otro tiempo de *Na Bordonera*, nombre de mujer acaso muy conocido algún día entre los liberales.

LAS CALLES DE BARCELONA

La calle llamada de *Na Bordonera* y hoy *den* está inmediata á la del *Vidrio* ó *dels Vidriers*; antiguamente había un burdel ó lupanar público; veremos al hablar de ella.

En cierta época estas calles y las antiguas centro de mujeres de mal vivir y sus casas un escándalos. Existe un curioso documento, citado por Bofarull, según el cual el rey D. Juan II da fe de que los habitantes *in vicis dels Vedriés é den Rauric illis etiam duobus vicis qui ingressum suum habent predicto dels Vedriés et egressum ad vicum del P* confirmándoles cierto privilegio mismo dado ya por el rey D. Pedro IV, para que no permitan que las prostitutas en el barrio, pudiendo en tal caso sacar de sus muebles y demás objetos y arrojarlos por la calle; cuya confirmación de privilegio se hace por el rey D. Juan II para que no permitan que se repita de nuevo el mal que se había hecho mayor cuando entonces las mujeres públicas habitaban no sólo en lupanares públicos, sino en casas particulares *pauci ad honesta conditione difformes suum forent interdum sive continue incolatum ad gulosa pabulum suas meretrices publicas invitant et receptant ad dunt ut inhiberi veneris scenosa solacia contractentur, et non habitaciones et hospitia propria aliis meretricibus ita publicis licet earum fedi ei continuati actus non distent à pretensis avidi vilis lucri sepe conducere solentur, etc.*

Por este documento se prueba también que ya en época del rey D. Juan II la calle de *Na Bordonera* había abandonado su nombre para tomar el de *den K* que parece ser de familia.

Esta calle es la que cruza de la de *Fernando V* de *Escudillers blanchs*.

REAL (plaza).

El terreno ocupado por esta plaza perteneció un día al convento que fué de Capuchinos, del cual se ha hablado con referencia á la calle de *Fernando VII*.

Durante el gobierno constitucional de 1820 á 1824, fué este convento enteramente demolido á consecuencia de la cesión que con decreto de 5 de Mayo de 1822 hicieron las Cortes al Ayuntamiento de Barcelona para abrir una plaza que debía denominarse de los *Héroes españoles*.

En 1824 se volvió á edificar el convento en el mismo terreno, aunque dándole forma diversa; y extinguidas en 1835 las órdenes regulares, el Cuerpo municipal reclamó del gobierno superior la confirmación de lo anteriormente acordado por las Cortes. Accedióse á la instancia del Municipio barcelonés por real orden de 15 de Marzo de 1848.

Desapareció entonces el *Teatro Nuevo* que se había levantado en aquel sitio, al ser por segunda vez demolido el convento, y el Municipio resolvió construir en dicho terreno una plaza con pórticos, á cuyo efecto abrió un concurso en 2 de Mayo de 1848 invitando á todos los arquitectos españoles á fin de que presentasen proyectos basados á tenor del programa al efecto publicado. Diez y nueve fueron los proyectos presentados, de los cuales salieron premiados tres, ganando el primero y la medalla de oro ofrecida el arquitecto D. Francisco Daniel Molina; el primer accésit y una medalla de plata el mismo arquitecto, y el segundo accésit con otra medalla de plata el arquitecto D. José Oriol Mesres.

Inmediatamente, y superando no pocas dificultades que se presentaron y que entorpecieron por algún tiem-

po las obras, se comenzó la plaza en cuestión, verificando la ceremonia de poner la primera piedra el 10 de Octubre de 1848, cumpleaños de la reina, el jefe superior político interino presidente del Ayuntamiento, acompañado del capitán general del ejército y Principado, el regente y ministros de la Audiencia, Diputación y Consejo provincial, otras autoridades oficiales de la armada, corporaciones, etc.

También en 19 de Noviembre de 1850, en celebridad de ser los días de Doña Isabel II, se puso la primera piedra del monumento que debía erigirse en el centro de la llamada desde entonces *Plaza Real*, y que había de ser dedicado, según el proyecto premiado, al rey D. Fernando *el Católico*.

La plaza que nos ocupa mide 55 metros en su lado menor y 83 en su mayor, sin contar los pórticos; cuyo ancho es de 5 metros 50 centímetros. Las lujosas tiendas y cafés que la rodean; la espléndida iluminación de los faroles, que corresponden uno en cada centro de arco, y la decoración uniforme en todas sus partes, son un aliciente vivo y permanente que convierte aquel local en un agradable paseo tanto de noche como de día.

Las calles afluyentes á esta plaza son seis, distinguiéndose la de *Colón*, que comunica directamente con la *Rambla*, corriendo en ambas aceras los pórticos en toda la extensión de la calle. El pasaje de *Madoz*, que se halla cerrado por los pórticos de la plaza y por los tres arcos de la calle de *Fernando VII*, llama la atención por ser espacioso, cómodo y bien decorado. El pasaje de *Bacardí*, obra asimismo del arquitecto Molina, que es de propiedad particular, fué el primero que se construyó en Barcelona: está cubierto de cristales, y su rica ornamentación y la uniformidad de las lujosas tiendas que encierra, son otros tantos accesorios que contribuyen á llamar la atención de aquel recinto. Las restan-

enidas son únicamente producidas por las dife-
calles que ya existían antes de la formación de la
Real, exceptuando sólo la de *Zurbano*, que ha
ierta posteriormente.

lecoración de la *Plaza Real* consiste en un orden
stras de las proporciones del corintio, levantadas
el pórtico que sirve de primer cuerpo y forma su
ento. Dicho orden arquitectónico abraza dos pi-
yos balcones, salientes unos y envasados otros
uro de la fachada, forman un conjunto agrada-
ariado. Sobre el cornisamento que corona el or-
arquitectura en toda la extensión de la plaza, se
un ático que constituye un tercer piso con ven-
El pórtico sólo se interrumpe por la entrada de
de *Colón*, que, como se ha dicho, tiene su sali-
baseo de la *Rambla*, en cuyos ángulos resaltan
erpos avanzados que truecan la monotonía y dan
ad al conjunto.

in el programa publicado por el Ayuntamiento,
concurriesen, además de la memoria facultativa
ómica con que debían acompañar los planos al
so, estaban obligados á entregar asimismo el pro-
le un monumento para ser colocado en el centro
laza, tomando el asunto de un hecho histórico,
debía dar nombre á la misma plaza. Preveníase
no que se indicase un método para la iluminación
edio del gas, así como la distribución de un paseo
n que ocupara todo el ámbito libre y sin edificar.
arquitecto premiado había concebido para este
ento la idea de recordar el reinado de los mo-
católicos y la unión de Aragón con Castilla.
nor de esto, se dió á la plaza el nombre de *Real*
ién de los *Reyes Católicos*, ó mejor aún de *Fer-*
el Católico, como la llaman algunos, y el monu-
consiste en un basamento de mármol *portoro*,

precedido de una pequeña escalinata que le rodea, en el cual han de colocarse ocho escudos de las principales provincias de los dos reinos unidos. Elévase sobre éste un pedestal de mármol blanco, ricamente cinceladas sus molduras, sobre el cual deben resaltar los bajos relieves siguientes: en la cara principal, ó sea la que mira á la *Rambla*, el escudo de armas de los dos reinos unidos; y en su cara opuesta, ó sea la que da frente á la que fué calle del *Vidrio*, dos heraldos dándose las manos y enarbolando con la otra un pendón en el cual descuellos los escudos de armas de Aragón y Castilla, significándose la unión ó enlace de los dos monarcas, y leyéndose á sus pies el *Tanto monta*, famoso mote de la época, inventado para significar que tanto montaba Isabel como Fernando.

El tercer bajo relieve, que corresponde al lado de la plaza que linda con los edificios de la calle de *Escudillers*, debe representar el acto de presentarse Colón ante los Reyes Católicos; y el del lado opuesto, Boabdil entregando á los mismos monarcas las llaves de la vencida ciudad de Granada.

Este monumento, del cual hoy no existe más que la base y pedestal sin los relieves, debe ser coronado por la estatua en bronce de Fernando *el Católico* á caballo.

El jardín, que en forma de hipódromo rodea el monumento, cerrado por una elegante verja, interrumpida por ricos candelabros y jarros, se halla diseñado con la cruz de Isabel *la Católica*. Un paseo con asientos de mármol blanco y su arbolado respectivo forman el complemento de la obra, proporcionando un conjunto ameno y agradable.

RECH (calle del).

Existe más de una calle de este nombre.

La llamada del *Rech* y vulgarmente *de la bora del*

Rech. Antes llevaba la denominación *dels Molins de mar*, porque había algunos molinos en ella. Cuando se formó en el glacis de la Ciudadela el llamado *paseo Nuevo ó de San Juan*, comenzado en 1796 y concluido en 1801, construyéronse asimismo las casas de una tienda y de un piso, en todo uniformes, que constituyen la acera derecha de esta calle, cuyo nombre es debido á la circunstancia de haber sido levantadas aquéllas sobre el *Rech ó Acequia*. Edificáronse á cuenta de la Junta de Beneficencia entonces establecida, que las iba rifando á medida que acababan de recibir la última mano. Los censos que rendían se aplicaban á la conservación, ornato y mejoras del mencionado paseo.

La llamada de *Devant lo Rech*. Se entra por la calle de la *Explanada* y se sale á la plaza de la *Aduana*.

Otra con el mismo nombre de *Devant lo Rech*, que es la que desde la *Baja de San Pedro* va á las *Balsas de San Pedro*.

Y por fin, la titulada del *Rech Condal*, que se apellida así porque pasa por debajo de ella el *Rech ó Acequia condal*, que ingresa en la ciudad por el baluarte de San Pedro. Es la que, teniendo su entrada en la *Plaza de San Pedro*, va á salir delante la *Puerta Nueva*. Antiguamente llevó el nombre *dels Tins*, porque en ella había varios establecimientos donde se preparaban los tintes.

RELOJ (pasaje del).

Hace muy poco tiempo que ha sido abierto este pasaje, el cual va desde la calle de *Escudillers* á la de *Codols*.

En el sitio donde se levanta ha existido hasta hace dos años aún una antiquísima casa, que se suponía ser la habitada un día por el célebre almirante Roger de

Lauria, sin que á propósito de esto se tuviese más dato que el de la tradición.

Esta casa fué derribada recientemente, y en su lugar se construyó un bello edificio con el pasaje que nos ocupa, y que se llamó del *Reloj*, sin duda por cierto relojero que en él abrió tienda y que tuvo la curiosidad de fijar en la puerta un gran reloj, donde se marca la hora de las primeras capitales del mundo.

REGOMIR (plaza del).

Todavía el vulgo la llama del *Correu vell* (Correo viejo) por haber estado en ella durante cierto tiempo la Casa de correos.

Las calles que afluyen á esta plaza son las de la *Cometa*, *Ciudad*, *Triunfo* y *Regomir*.

Dicen la tradición y las crónicas que, cuando Ludovico Pío, el año 804, se apoderó de Barcelona, arrojando de ella á los moros, hizo prisionero al jefe de las fuerzas que guarnecían la ciudad, llamado por las crónicas *rey Gamir*.

Según asientan unos, el titulado rey Gamir fué encerrado en un castillo que se supone haber existido al comenzar la bajada del *Regomir*, mientras que sus antiguos vasallos ocupaban un barrio ó calle especial, que por esta circunstancia se llamó *dels Sarrahins*, apartado enteramente del resto de la población. (Véase lo que sobre esto decimos al tratar de la calle de la *Fustería*.)

Manescal, en el sermón del rey D. Jaime, y Francisco Calza, en su *Cataluña*, no hacen mención del castillo que, dicen, era palacio del rey Gamir, sino de las casas en que, después de reconquistada Barcelona, le permitió vivir Ludovico Pío; casas sitas entonces, según el dictamen de Calza, fuera de sus muros, y dentro de ellos según Manescal. Sin embargo, ambos á dos escritores

convienen en que esta calle fué por ello llamada *del Regomir*, del rey Gamir.

Diago la denomina del *Regumir*.

Pujades la nombra como los primeros. «En el libro primero de las *Antigüedades* del archivo de la Catedral de Barcelona, dice este cronista, se halla conmemoración de esta fuerza ó castillo del *Regomir*; que en razón de la habitación del rey Gamir, por tradición anticuada nos queda el nombre del rey en toda aquella vecindad y calle llamada del *Regomir*, como quien dice del rey Gomir. Y dentro de los muros de la ciudad vieja, antes de llegar al muro antiguo y arco, bajo del cual está la capilla del santo mártir Cristóbal, en cierta esquina sale hacia fuera sobre la calle un coloso ó cabeza de un hombre que llaman del rey Gamir.»

Impugna estos escritos Pedro Marca en su *Marca hispánica*, pretendiendo que esta calle no tomó su nombre del rey Gamir, sino de un gobernador de la provincia Tarraconense, que mandó antes de la conquista de los árabes, esto es, en tiempo del visigodo Wamba.

Á esta opinión se adhiere Pí, manifestando parecerle más razonable que la de aquellos autores, por cuanto no se sabe que hubiese jamás en Barcelona rey moro alguno, y por consiguiente el tal Gamir, sobre cuya existencia se quieren afianzar los pareceres antecedentes.

Efectivamente, no hay noticia de ningún nombre de Gamir, ni menos de ningún rey, en la historia de Barcelona. Gamir debe ser una corrupción del nombre de algún jefe moro, en corromper los cuales no andaban por cierto muy escasos nuestros antiguos cronistas.

Actualmente, en la entrada de una casa nueva de la acera izquierda de la calle de la *Ciudad*, que forma esquina con la de la *Cometa*, se ve empotrado en la pared el coloso ó cabeza que menciona Pujades, y debajo de él una inscripción entallada en mármol blanco, que dice así:

«Cabeza trasladada á esta nueva casa en 1844, de la esquina de la demolida, en que estaba, para permanencia de la antigüedad que ofrece, recordando, según tradición, la del jefe de las tropas moras que ocupaban esta ciudad á su entrada en ella del rey Ludovico Pío.»

Sobre esta cabeza y lo que representa andan discordes los autores. Si bien hay quien cree que es de un árabe, otros dicen que más parece ser de un franco ó catalán. De todas maneras, no ha podido averiguarse la razón de estar dicha cabeza en la esquina de la calle. Digno es de alabanza el celo del propietario de la casa en conservar dicha antigualla, pues acaso á su conservación se deba algún día la averiguación del hecho ¹.

REGOMIR (bajada del).

Es la vía que enlaza la plaza del mismo nombre con la calle *Ancha*.

Apellidóse en otro tiempo *den Palma*, nombre de familia.

Antes llamaba la atención en esta calle la casa llamada de Dusay, la cual tenía un hermoso patio, fabricado por Damián Forment á principios del siglo XVI. Era este patio de dos altos, siendo las columnas del primero jónicas y las del segundo corintias, sobresaliendo en los pedestales bajo relieves de trofeos romanos, primorosamente esculpidos. Hace algunos años fué derribado este edificio, admiración del artista y del viajero.

Se habían aposentado en esta casa varios personajes célebres á quienes la casualidad, la guerra ó la política trajeron á Barcelona en diversas ocasiones. En 1529 vivieron en ella dos concellers ó jurados de Valencia, venidos en embajada de aquella ciudad. Cuentan nuestros

¹ Hoy la cabeza y la lápida están en el Museo de Villanueva y Geltrú.

arios que los concellers de Barcelona salieron á recibirla hasta la llamada Cruz Cubierta, y acompañaron en su entrada en la ciudad caminando á su izquierda atendida su calidad de extranjeros. Proporcionaron aposentamiento en la citada casa, y al día siguiente enviaron, según costumbre de la época, un regalo de cuatro sargas de volatería, dos cargas de harina, tres arrobas de vino blanco y tinto, cuatro de avena y cebada, una docena de abritos, seis antorchas y un gran número de paquetes de velas de cera.

De tiempo inmemorial existía una capillita consagrada á San Cristóbal sobre el arco que había en la calle que nos ocupamos, correspondiendo este arco, según varios autores, á la puerta del S. de la muralla primitiva. En 1503 fué sustituida por otra de mayores dimensiones en el mismo sitio, en la que el ciudadano valencés Juan Benito Coll hizo labrar por devoción un retablo con una pintura de la imagen del santo tirador. Á 5 de Julio de 1505 el vicario general de la diócesis dió permiso para celebrar en ella anualmente una misa el día de su festividad.

Cuando más adelante se edificaron habitaciones parroquiales encima del arco referido, construyóse una nueva capilla al nivel del pavimento de la calle, taladrando el espesor del murallón que todavía allí se encuentra. Formada ya la bóveda, en 8 de Agosto de 1530 el obispo de Tsalia D. Juan Miralles, auxiliar del de Barcelona, bendijo la primera piedra.

Hallábase entonces la ciudad afligida por un contagio de la circunstancia de haber asistido á la ceremonia un conceller y un obrero de la misma, infieren lentamente algunos que la obra de esta capilla de San Cristóbal fué un voto cívico para implorar la protección del santo contra el terrible azote.

Los habitantes de la calle del *Regomir* y de las inmediatas celebran cada año con sencillos festejos el día de San Cristóbal.

Al derribar hace dos años las dos antiquísimas torres que por muchos siglos habían existido junto al arco de San Cristóbal en la bajada del *Regomir*, descubrióse, empotrada en los gruesos sillares de la derecha, un trozo de fachada, al parecer romana, compuesta de dos arcos ó aberturas redondas, mediadas de una pilastra estriada con tosco capitel corintio, y una ancha cornisa en cuyo borde superior, y verticalmente sobre la pilastra, asomaba una cabecita de adorno, como de león ó de hombre, bastante grosera. Por cima de la cornisa alzábanse unos dos metros de pared hecha de pequeños sillares ajustados con mucha regularidad, ofreciendo un carácter de construcción sumamente original. La altura de este fragmento desde la calle era de unos ocho metros; pero faltando más de la mitad inferior de los arcos y la base en que debían apoyarse, es verosímil que la planta del edificio estaría cuando menos á tres metros del piso actual.

Este curiosísimo descubrimiento ha hecho que se despejasen varios errores, pues desde luego se consideró ser ya insostenible la opinión establecida por la mayoría de los cronistas locales, de que las torres derribadas fueran romanas y que formaran el último límite de la ciudad por aquel lado, cuya entrada meridional defendían, según el autor de *Barcelona antigua y moderna*, quien las incluye en el supuesto primer recinto.

«Sito el edificio más allá de este primer recinto—dice un autor ocupándose del importante hallazgo de que hablamos,—y con nivel muy inferior al de las torres, mal podían ellas constituir la puerta romana ni demarcar el pristino vallado; y como el carácter de esa

fábrica arguye una morada no vulgar, debe presumirse que descollaría en buena calle, y de consiguiente la rodearía otro mayor caserío. Ya el Sr. Fernández, con algunos críticos apreciables, ha anunciado que la Barcelona imperial fué mucho más vasta de lo que generalmente se supone, extendiéndose por la parte S. y O. hacia la marina, huertas de San Beltrán y glacijs inmediatos á la puerta de San Pablo, donde en varias ocasiones se han descubierto vestigios de antigua población.»

El autor á que nos referimos concluye sus observaciones con estas líneas, en las cuales hay por cierto un amargo fondo de razón y de verdad:

«Como muestra de los edificios civiles, públicos ó privados de aquella época, no es menos interesante el descubierto, ya que ninguno teníamos de su clase, ni le hay que sepamos en Tarragona, Ampurias, Itálica, Evora ni en otra población antigua de las conservadas en nuestra Península.

»Dícese si tendría relación con el precioso mosaico hallado entre las ruínas del Palau y guardado ahora en el salón de San Jorge, en cuyo caso el uno se ilustraría por el otro; mas no creemos fundada esta hipótesis, atendida la distancia en la colocación de ambos, y la casi certidumbre de haber existido en el propio lugar otras viviendas de la misma ó de anteriores épocas.

»Como quiera, el fragmento en cuestión es no menos curioso que digno de estudio; y ya que una casualidad lo guareció tan prodigiosamente, bien pudo dársele más importancia de la que al parecer ha merecido. En nuestro concepto, debía religiosamente conservarse, si no en su puesto natural, trasladándose á donde le tiene señalado, esto es, al museo de San Juan, del que hubiera sido la mejor gala; sin embargo, con sentimiento vémosle desaparecer tras las líneas de una nue-

va obra, para caer seguramente á impulsos de la piqueta demoledora, que tantas riquezas monumentales ha destruído en nuestros días.»

En verdad, no sabemos explicarnos esa indiferencia por las cosas antiguas, que tantas dudas orillan, que tanto interés envuelven, que tanto valor representan en el orden científico, artístico y arqueológico, en el de la historia, de los antecedentes, del prestigio y hasta de las glorias de la localidad.—Que esto suceda en una miserable aldea, aún se concibe; pero de ninguna manera en una capital ilustrada, que justamente se enorgullece de su pasado, y en la cual abundan corporaciones tan sabias como patrióticas, y personas tan eruditas como amantes de su antiguo y merecido ronombre.

REMEDIÓ (calle del Arco del).

Desde la de la *Boquería* conduce á la de *Fernando VII*.

Apellidóse en otro tiempo *den Sanahuja*; pero tomó el nombre actual, abandonando el antiguo, así que en la iglesia de la Trinidad, hoy parroquia de San Jaime, fué erigida la capilla de Nuestra Señora del Remedio, cuya puerta está situada delante de dicha calle.

REQUESENS (calle de).

De la de la *Cendra* conduce á la del *Príncipe de Viana*.

Recuerda el nombre de la familia ilustre de *Requesens*, que ha tenido varones famosos, y más particularmente el de un miembro de esta familia, D. Luis de Requesens, á quien la dedicó el Ayuntamiento constitucional de Barcelona por acuerdo de 19 de Enero de 1849.

D. Luis de Requesens, que desempeñó con lucimiento los más altos cargos de la milicia y diplomacia

españolas, se halló en la memorable batalla naval de Lepanto, de la cual se ha hablado ya en las páginas de esta obra, distinguiéndose en ella de manera que su nombre quedará eternamente grabado como uno de los héroes de aquella jornada célebre.

Son varios, por otra parte, los Requesens famosos en los anales de nuestra historia, ya sea que hayan figurado en las letras, en las armas, en la iglesia ó en la diplomacia.

En la iglesia llamada del Palau, donde se venera la Virgen de la Victoria—por suponerse que la imagen es la misma que llevaba D. Juan de Austria en la galera capitana cuando la batalla de Lepanto,—hay enterrados varios personajes de la familia de Zúñiga y Requesens, á la cual un día perteneciera el edificio del Palau: D. Juan de Zúñiga y Requesens, que mandó reedificar la capilla; Fr. Jerónimo de Requesens, obispo de Tortosa, y otros.

Nuestros anales literarios nos hablan también de un antiguo poeta llamado Luis de Requesens, del cual tenemos pocas, pero buenas poesías. Una de ellas, conservada por el *Cancionero* de París, empieza con estas bellas estrofas:

No vull anar en loch hon dones sian
Car si jo hi vaig cove queure pensar
É cascun jorn me farto de plorar
Esmaginant los temps com se cambian.
E plauriem de punt en punt morir
Com ve que pens que la quem senyoreia
Per res al mon no puch fer que la veia
É per ço plor jamengant é sospir.

Tornada.

Ulls falaguers mal haya qui mal mir
Com jo nous veig de que muyr d'enveja
Mes vostre amor així 'm capitaneja
Que munqueus vers tostemps vos vull servir.

REY (plaza del).

Se halla situada entre la bajada de la *Cárcel* y la iglesia y ex-convento de Santa Clara, y se entra en ella por las calles de *Santa Clara* y *Brocaters* y la bajada de la *Cárcel*.

Es llamada del *Rey* desde muy antiguo, porque había en ella el palacio de los condes de Barcelona y reyes de Aragón, edificio que sirvió últimamente para convento de monjas clarisas, cuya iglesia subsiste aún.

Para evocar los recuerdos de esta plaza, comencemos por hablar del palacio antiguo.

Existía en el punto hoy ocupado por la iglesia de Santa Clara y capilla de Santa Águeda, desde donde se extendía al lugar en que luego se alzó el edificio de la Inquisición, y hacia la actual calle de la *Tapinería*. Supónese fundadamente que su origen remonta al tiempo de Ataulfo, primer rey de los visigodos en España, quien, en sentir de algunos, mandó levantar su primera fábrica cuando á principios del siglo v eligió á Barcelona para su corte.

Pasó luego á ser palacio de los condes de Barcelona, y estaba á la sazón adherido á uno de sus ángulos, por la parte de la bajada de la *Canonja*, el hospital titulado de *Santa Cruz* y *Santa Eulalia*, erigido, como ya sabemos, por la piedad cristiana de un caballero llamado Guitardo.

Llamábase este palacio *Mayor* por ser el principal que habitaban los condes-reyes, y en razón de haber otros secundarios, tanto en el recinto de la ciudad como extramuros. También era el más antiguo. En una real provisión de D. Juan I, fecha á 27 de Enero de 1387, se dice: *Nostri antiquioris palatii Barcinonæ*; en un despacho del mismo rey, de 4 de Febrero de 1396, y en

otro de D. Martín, de 20 de Marzo de 1405, se halla escrito: *Nostri majoris palatii civitatis Barcinonæ*.

Su entrada principal se hallaba en la plaza del *Rey*, entre la de la capilla real y la sala llamada del *Tinell* ó Embajadores, en la parte superior de la gradería, por la que se sube hoy á la iglesia de Santa Clara. Sus jardines se extendían por el terreno, en el que se levantaron posteriormente las casas de la plaza del *Oli* y parte de la calle de la *Boria*, y era puerta de salida á ellos un arco que aún se ve en la calle de la *Tapinería*, sirviendo hoy de habitación y taller á una zapatería. Todavía se distinguen en este arco dos escudos con las armas reales. Sobre él había un mirador que dominaba el espacioso llano que se extiende á las puertas de la ciudad condal.

El edificio que nos ocupa reunía las circunstancias todas que en aquellos tiempos podían hacer grata á los monarcas su estancia en él; y si se considera además su posición en uno de los puntos más altos de la ciudad, en la cumbre del monte Taber, y la robustez mural de gran parte de su pared exterior, que era la muralla del primer recinto, así parecía por dentro un suntuoso palacio, como por fuera fuerte castillo.

La parte más antigua del primitivo palacio, que es la que ha desaparecido ya, formaba un cuerpo casi cuadrado con patio en el centro y claustro á su alrededor.

La galería que hoy sirve de campanario era un mirador, desde el cual los condes-reyes podían pasear su mirada sobre la vasta extensión del mar y la llanura.

Hemos citado la sala del *Tinell*. En ella era donde los monarcas celebraban sus actos y funciones reales, donde juraban las constituciones y libertades del pueblo, donde recibían las embajadas de otras naciones, donde reunían sus asambleas, donde se casaban y donde, finalmente, se les colocaba de cuerpo presente, y

por espacio de nueve días, después de muertos y con la mayor pompa y aparato fúnebres. Según se supone por autorizados escritores, cuando, más tarde, parte del palacio condal fué destinado para habitación del virrey de Cataluña y oficinas del antiguo Consejo criminal del Principado, la gran sala del *Tinell* ó de Embajadores cedióse á los escribanos de dicho Consejo, que se reunían cada día en ella y en determinada hora para tratar sus negocios, por cuya razón comenzó á llamarse vulgarmente dicha sala del *Gorgoll* ó *Borboll*, á consecuencia del continuo murmullo que en ella se percibía. Hoy el *Tinell* ó *Borboll*, llámesele como quiera, es la iglesia de religiosas benedictinas de Santa Clara, de que luego hablaremos.

Por un puente de piedra derribado en nuestros días, que hacía comunicar este palacio con la iglesia Catedral por el lado derecho de la puerta de la misma llamada de San Ibo, pasaba la familia real á una tribuna del templo para oír los divinos oficios. El cabildo había permitido su construcción al rey D. Martín á causa de las dolencias que le aquejaban, y á pesar de tener el palacio su magnífica capilla con el título de *Santa María*, que aún existe ahora con el de *Santa Águeda*, y de la cual luego nos ocuparemos también.

Á instancias de San Raimundo de Penyafort, fué el palacio mayor, ó una parte de él al menos, cedido por el rey D. Jaime á los inquisidores, que podían habitarlo durante la ausencia del rey, es decir, cuando éste marchaba á alguna conquista; mas, en tiempo de los Reyes Católicos, unido ya Aragón con Castilla, cedióse el edificio enteramente al ya entonces constituido tribunal de la Inquisición, el cual fijó en él su residencia, dejando, sin embargo, una parte para archivo real y otra para el maestro racional. Esta cesión hubo de limitarse posteriormente, pues ya por el privilegio de D. Juan II

an habitar en él las religiosas del monasterio de albes, en caso ó sospecha de guerra; y en otro real legio de confirmación, expedido en la villa de Mon- en 23 de Diciembre de 1552, se lee que podían di- monjas en los referidos casos entrar en Barcelona orar en el palacio que eligieran, advirtiendo que si n la preferencia al mayor, el inquisidor general de- alir de él, bajo gravísimas penas y la multa de 1.000 es de oro de Aragón, si les ponía impedimento.

En 1545 se arregló una parte del palacio para que pudiera establecerse la Audiencia con dos salas; en 1549 se dispuso también una habitación para el rey y otras piezas para oficinas y archivo, por haber- liberado así en las Cortes de Monzón de aquel año; dándose también que el lugarteniente general y los letrados de la Audiencia se juntasen y tuviesen en él un consejo civil y criminal, y debiesen habitarlo los es- cudos, porteros y alguaciles del tribunal. Para esta ocasión, los diputados de Cataluña compraron las salas inmediatas á la sala grande, donde actuaban los banos, debajo de la cual y en los aposentos, hasta la calle llamada hoy de *Santa Clara*, tuvo el maestre real su tribunal y dependencias.

En cumplimiento del capítulo 18 de las Cortes cele- stas en Monzón el año 1585, para la conservación de procesos civiles y criminales, en una pieza situada entre las dos referidas salas de la Audiencia se estable- el archivo real, que es el que actualmente se titula Corona de Aragón. Este archivo fué trasladado en el edificio que entonces era de la real Audiencia y que había sido palacio de la Diputación catalana. Hoy, como ya se ha dicho al hablar de la calle de los *Condes de Barcelona*, este archivo ha vuelto al antiguo palacio para lo que se habilitó una parte del edificio hace siglos años.

En el año 1656 los virreyes dejaron esta casa para fijar su residencia en la sala de armas de la ciudad habilitada al efecto para palacio. (V. plaza de *Palacio*.)

En 1716 el rey cedió el que nos ocupa para monasterio de las monjas clarisas, en indemnización de haberse demolido el que tenían al levantarse la Ciudadela. Las religiosas tomaron posesión de él en 29 de Julio de 1789, después de haberse trasladado la real Audiencia á la casa de la Diputación.

Por real decreto de 22 de Octubre de 1789 se concedió una de las salas del mismo edificio á la Academia de medicina y cirugía, que durante muchos años celebró en ella sus sesiones, hasta que vino á perderla en 1820, el día en que fué invadido el local que ocupaba el tribunal de la Inquisición. Una y otro fueron en gran parte derribados en 1828, por haber el real patrimonio enajenado el terreno á favor de varios particulares, que edificaron las casas que dan á la calle de la *Tapinería* y á la bajada de la *Canonja*.

Sin perjuicio de volver á ocuparnos de este palacio para evocar algunos recuerdos históricos que su solo aspecto trae á la memoria, digamos algo de las dos capillas que hoy existen en él.

Santa Clara, que era abadesa del monasterio de San Damián de la ciudad de Asís de la provincia de Umbría en Italia, envió á Barcelona á sus dos sobrinas Sor Inés Peranda y Sor Clara de Asís para fundar otro de la misma regla, que era la de San Francisco. Cuéntase que las dos religiosas vinieron por mar en un barquichuelo sin velas, remos ni timón, y que aportaron en el arenal que está hacia la parte de la actual Ciudadela.

Llamadas por la novedad y carácter milagroso del suceso, acudieron muchas gentes á aquel sitio, y habiendo ido también el obispo de Barcelona D. Berenguer

de Palou, las dos monjas le manifestaron el objeto que las conducía. El prelado les señaló entonces para su estancia una antigua capilla y eremitorio consagrado á San Antonio Abad, que por aquellos tiempos se hallaba á la parte oriental de la puerta de Mar; pero bien pronto aquel local fué insuficiente. Cada día aumentaba el número de las vírgenes que se retiraban á aquel sagrado asilo para dedicarse á las piadosas tareas de su instituto; y conociendo el obispo que era ya de absoluta necesidad darles edificio más capaz y cómodo, emprendió hacer edificar uno á sus expensas y con limosnas públicas, á 4 de las calendas de Abril de 1233.

D. Jaime I de Aragón, viendo que continuaba aumentando cada día el número de las religiosas, les hizo donación de mucho terreno alrededor del edificio, y hasta mandó levantar en 1249 un convento mucho más capaz y suntuoso, del cual formaba parte, según sentir de algunos, la actual torre de la Ciudadela, que suponen era su campanario.

Catorce religiosas del monasterio de Santa Clara pasaron al de Pedralbes, que en 1325 había fundado Doña Elisenda de Moncada, cuarta esposa del rey D. Jaime II de Aragón, y al cual, muerto éste, se retiró también ella misma en 2 de Noviembre de 1327.

Se ignora á punto fijo cuándo dejaron su antigua regla de San Francisco de Asís las monjas de Santa Clara, para entrar en la de San Benito; pero el autor á quien hemos consultado para los anteriores apuntes supone que fué por el año 1515.

Sitiada Barcelona en 1713 por los ejércitos del rey D. Felipe V, las religiosas hubieron de evacuar el monasterio á causa de su proximidad á la muralla, siendo aquel edificio uno de los que más sufrió los estragos del cerco, á causa de una brecha que se abrió junto á él; de suerte que cuando la plaza sucumbió, casi no era sino

un montón de escombros. Quedaron, sin embargo, en pie algunas capillas, y aunque las monjas deseaban trasladarse á su antigua residencia, el gobierno se lo prohibió por estar comprendido el edificio en la espaciosa área de los que debían demolerse para levantar la Ciudadela.

Las religiosas elevaron entonces varias instancias para que se les concediera otro convento donde recogerse, hasta que, por fin, en 1716 el monarca les cedió el antiguo palacio real, del que tomaron posesión en 9 de Abril de 1718. Establecida la clausura, y habiéndose retirado á ella en 9 de Julio inmediato, el rey, á su ruego, les cedió también su antigua sala de embajadores apellidada de *Borbold*, en la que hicieron construir la iglesia, que fué bendecida el 21 de Marzo de 1724.

La antepenúltima capilla en la parte del Evangelio está dedicada á Nuestra Señora de las Mercedes, como recuerdo histórico de haber tenido lugar en este edificio la aparición de la Santísima Virgen al rey D. Jaime *el Conquistador*, que lo habitaba en 2 de Agosto de 1218. Debajo del ara del retablo de esta capilla hay las reliquias de San Benito mártir, traídas de las catacumbas de Roma.

En una de las tribunas corridas más inmediatas al presbiterio, en la parte de la Epístola, hay custodiadas las fundadoras Sor Inés y Sor Clara, cuyos cuerpos se conservan todavía incorruptos y pueden verse por una reja que hay en la tribuna de la música.

Después del año 1835, el convento se destinó sucesivamente para varios usos, aun cuando el templo continuó siempre abierto. Hoy vuelven á estar establecidas en él las religiosas, que patrocinan la enseñanza gratuita de niñas.

En un rincón de la plaza del *Rey* se ve ahora, silen-

a y solitaria, la antigua capilla real, llamada vulgarmente de Santa Águeda. Es uno de los restos más antiguos de los principios del género gótico, y se distingue, sobre todo, por su esbelto campanario, que reza en forma de corona condal.

En 1844, comprendida esta capilla en la ley de destrucción, debió venderse en pública subasta; pero la Academia de Bellas Letras acudió á tiempo, haciendo razones históricas para que fuese exceptuada de bienes que debían venderse. En la solicitud que con motivo presentó al Excmo. Ayuntamiento, se leía la siguiente descripción de la capilla que nos ocupa:

Consta de una nave elegantísima en el género gótico, cuyas esbeltas arcadas sostienen una techumbre anudada y embellecida con las armas de la casa condal de Vifredo. Sus dos paredes laterales están taladradas por estrechas escaleras, que vienen á abrirse delante del presbiterio. Su campanario, á más de airoso, tiene aristas ajimeces partidas por una delgada columna, y remate dentellado con una pequeña cruz en cada dentelladura, lo cual le da cierta semejanza de diadema. Como la capilla real, formaba parte del palacio de los antiguos condes de Barcelona y reyes de Aragón. La reina y sus damas bajaban á la nave por una de las escaleras laterales, y el rey y los caballeros por la otra, al menos que la real familia junta lo verificaba por la puerta que se abría en el extremo debajo de la tribuna. La capilla actual es de principios del siglo XIII, bien que ya antes hubo allí mismo capilla. Entre las personas principales que en ella recibieron el bautismo, se cuenta el Rey D. Alfonso el Casto, que nació en este real palacio de Abril de 1152. Fué la ceremonia muy concurrida y festejada, pues el recién nacido colmaba en aquella época crítica las esperanzas de Aragón y Cataluña, y sus posesiones unió y transmitió unidas á sus descen-

dientes. La pila de mármol blanco en que se suministró el bautismo á muchos de nuestros condes, reyes y príncipes trasladóse á la parroquia de Santa Ana, en la cual se conserva.»

Entre otros de los recuerdos de esta capilla, hay el de haberse fundado en ella dos órdenes militares: la de Montesa en 1319 por el rey D. Jaime II, y la de San Jorge de Alfama por D. Pedro de Aragón *el Católico*.

En nuestra época, la capilla real ha sido destinada á varios objetos, habiendo servido de imprenta para un periódico, de teatro, de almacén de maderas, y últimamente de taller de los distinguidos escultores catalanes Sres. Vallmitjana hermanos. La comisión de monumentos se encargó por fin de su restauración, que fué confiada al celo inteligente del arquitecto D. Elías Rogent.

En el momento en que estas líneas se escriben ignórase aún si esta capilla, terminada su completa restauración, se abrirá al culto como pretenden unos, ó se destinará para panteón de hombres célebres catalanes como quisieran otros.

Hablemos ahora de los recuerdos del palacio.

Son tantos, que escribiendo la historia de este edificio se escribiría naturalmente la de Barcelona y de sus condes. Nos limitaremos, pues, á evocar sólo cierta clase de recuerdos.

La sala de embajadores, ó sea el *Tinell*, ha sido en diversas épocas teatro de imponentes ceremonias y de espléndidos actos.

En ella han tenido lugar algunos juramentos célebres: el que prestó en 29 de Marzo de 1344 el rey Don Pedro IV *el Ceremonioso* para sí y sus sucesores, delante de todas las autoridades así municipales como reales de la ciudad, teniendo por principal objeto no restituir

jamás los estados del rey de Mallorca ni dividir el condado, de manera que hubiesen de estar siempre unidos á Aragón y á Cataluña, Mallorca, Rosellón y Cerdeña.

El que prestó en Noviembre de 1472 el rey Don Juan II, perdonando no sólo las personas y bienes de los vasallos que con tanta justicia se habían declarado contra él, sino también hasta las mismas actas del gobierno que, durante la guerra, había imperado en Barcelona. Cuéntase que el rey fué á este juramento en carro triunfal tirado por cuatro caballos blancos, y sentado en la silla de plata que sirve de pie á la custodia de la Seo, viniendo de Pedralbes, que fué donde firmó aquella capitulación, según la cual D. Juan, siendo vencedor, entró en Barcelona como vencido.

El que en 17 de Diciembre de 1461 verificó D. Fernando como primogénito de Aragón, por muerte de D. Carlos, y el que más tarde prestó como rey en 1479.

El que en 1464 prestó el condestable de Portugal, tomando los títulos de rey de Aragón y Sicilia y conde de Barcelona.

Según refiere el autor del *Cicerone* de Barcelona, la ceremonia se hacía en palacio del modo siguiente: se colocaba la corte á ambos lados del trono, y en el centro de la sala había todos los caballeros de la ciudad, precedidos por los concellers, á quienes prestaba juramento el rey, sentado en su *tribunal* ó silla real, vestido con una ropa talar y colocada su espada entre piernas, de modo que la empuñadura de la cruz viniese á la altura del pecho.

En este palacio recibió un día el rey D. Pedro IV la cabeza de Bernardo de Cabrera, su primer ministro y consejero, á quien había hecho degollar públicamente en Zaragoza. La cabeza vino dentro de una caja y fué enviada por la reina.

Entre las embajadas que los condes-reyes recibieron

en el *Tinell*, hay particular memoria de la que fué enviada de Granada en 1492 á los Reyes Católicos. Los embajadores eran Mahoma Balexcar, Lussa Mora, Auleasti y Algudix. D. Fernando y Doña Isabel les recibieron rodeados de su corte, con lujo y esplendidez, y desplegando grande fausto y magnificencia.

También en el propio sitio recibieron los mismos Reyes Católicos á Cristóbal Colón cuando, de regreso de su primera expedición á América, vino á ofrecerles un nuevo mundo.

En este palacio falleció, el 23 de Setiembre de 1461, el malogrado D. Carlos, príncipe de Viana, de quien á grandes rasgos hemos contado ya las tristes aventuras. El cuerpo del príncipe, tan querido de los catalanes, fué embalsamado; vistiéronle un jubón de damasco carmesí, un birrete violado y un ropón de terciopelo negro, sin olvidar su espada, que también encerraron en el ataúd, colocándole luego en el *Tinell*, que estuvo adornado con gran lujo, y en el que cantaron continuamente, colocados en rededor del féretro, todos los frailes de la Merced. El entierro del príncipe de Viana fué una cosa notable y que ha dejado imborrable recuerdo en las páginas de la historia. Hasta las monjas salieron de su clausura para verle, y acompañaban al féretro por las calles de Barcelona más de 15.000 personas.

El día 7 de Diciembre de 1492 tuvo lugar en las escaleras del palacio de que hablamos un suceso del cual es oportuno aquí hacer memoria.

Hacia dos meses que habían llegado á Barcelona los Reyes Católicos D. Fernando de Aragón y Doña Isabel de Castilla. Subsistía aún por aquel tiempo la loable costumbre de que un día á la semana, que era por lo común el viernes, el rey ejercía una de las más bellas prerrogativas de la Corona: la de concurrir á un sitio público para administrar justicia á su pueblo,

atender á las necesidades de los ciudadanos, proveer sobre sus demandas y fallar en sus querellas.

Siguiendo esta práctica, D. Fernando había pasado toda la mañana con los jueces en la audiencia pública, que la tenía en palacio, y concluída ésta, salía de la sala acompañado de muchos caballeros y personajes principales, discurriendo con algunos de su Consejo y oficiales de justicia cómo podían ponerse en paz ciertos bandos que por entonces tenían revuelto el Principado, cuando un hombre, que se hallaba escondido detrás de la puerta de la capilla real, aparecióse de pronto en ademán frenético ante la comitiva regia; abrióse rápidamente paso por entre ella, y acercándose al rey, dióle furiosamente en la garganta con un cuchillo que en la mano llevaba. La sangre comenzó á brotar en abundancia de la herida, y el rey bamboleó y hasta hay quien asegura que cayó al suelo. Dícese que, en el momento de herir, el asesino gritó: *¡Devuélveme la corona, que es mía!*

Todos cuantos se hallaban en torno del monarca, se precipitaron sobre el agresor, del cual se apoderaron Alfonso de Hoyos y otros, y le hubieran cosido á puñaladas si el rey no hubiese gritado que se detuviesen. Á pesar de este mandato, recibió tres estocadas.

El asesino era un labrador llamado Juan, del pueblo de Cañamás, de los conocidos en el país por *pagesos de remença*. Casi todos los autores están contextes en decir que era un loco, algunos dicen escapado del hospital, que tenía la manía de creerse rey.

Divulgóse al punto la noticia del suceso, y Barcelona entera se enfureció y quería tomar venganza en su autor como en los que con dañadísimo intento le hubiesen acaso incitado; por manera que el rey pudo bien vencerse de la lealtad del pueblo, y de que aquel acto infame no era efecto de maquinación contra él dirigida.

D. Fernando, vendada la herida con un pañuelo, acabó de subir hasta el extremo de la escalinata, desde donde hay quien dice que se volvió hacia el pueblo para decir que perdonaba al asesino. Á pesar de todo no pudo contenerse el monarca, á quien sin duda se le presentó en aquel momento todo el entusiasmo que el pueblo de Barcelona tuviera un día por su hermano el príncipe de Viana, y cuéntase que dirigiéndose al conceller *en cap* Pedro Bussot, que iba á su derecha, le dijo como en tono de reproche:

—Ya ves lo que me dan en esta tierra al venir á visitarla.

Grande contestación dió á estas palabras el conceller.

—Señor—le contestó,—lo que en esta tierra dan los locos, danlo en aquélla de que venís los cuerdos, los infantes reales, los hermanos.

Aludía Bussot al fratricidio cometido en Pedro *el Cruel* por su hermano el conde de Trastamara.

El rey penetró en palacio, continuando afablemente su conversación con el conceller y demás circunstantes, y cabalgó á poco por la ciudad para desvanecer los temores que traían desasosegadas á las gentes.

El 13 inmediato fué ajusticiado el asesino, y esto contradice evidentemente el relato que se hace, así acerca del perdón del rey como de su estado de enajenamiento. No parece probable ni lo uno ni lo otro. El suplicio á que el reo fué condenado es horrible, y da espanto sólo la lectura del hecho. He aquí cómo se refiere brevemente el suceso en un manuscrito que tuvimos ocasión de hojear en el archivo Moner de Fonz, del cual ya se ha hablado otras veces en el curso de esta obra:

«A 7 de Decembre 1492 succehi en la present ciutat un cas molt desastrat, que fon una coltellada que lo rey Don Fernando rebé baixant de la sala del Palau Real hont ha-

bia tingut audiència, la qual li pegà Joan Canyamás, home foll natural de la vila de Cangamás prop de Mataró, del que després, no obstant que lo dit senyor rey lo havia perdonat, sen feu la sentència següent, ço es que lo posaren en un carretó amarrat en un pal y á la plassa del Blat vell li llevaren un puny y al Born lo altre, y aquí morí. Á la plassa de Sant Jaume li llevaren lo nas, un ull y una cama. Á la plassa Nova una cuxa. Á la plassa de Santa Ana la altre cama y cuxa, y lo dugueren per lo carrer de Sant Pere del Portal Nou, y per lo camí lo escorteraren, y fora lo Portal Nou fou posat foch al carretó y de tot fet sendra.»

Por lo que toca al rey, hubo de quedar muy complacido, según parece, de las simpatías que entonces recibió del pueblo de Barcelona. En una carta escrita de puño propio por la reina Isabel á su confesor Fr. Fernando de Talavera, que se hallaba á la sazón en Granada, se dan con referencia á la herida del monarca los siguientes curiosos detalles:

«..... Fué la herida tan grande, según dice el doctor Guadalupe, que yo no tuve corazón para verla tan larga y tan honda, que de honda entraba cuatro dedos, y de larga, cosa que me tiembla el corazón en decirlo, que en quien quiera espantara su grandeza, cuanto más en quien era. Mas hízolo Dios con tanta misericordia, que parece se midió el lugar por donde podía ser sin peligro, y salvó todas las cuerdas y el hueso de la nuca, y todo lo peligroso. De manera que luego se vió que no era peligrosa; mas después de la calambra y el temor de la sangre, nos puso en peligro: y al seteno día vino tal accidente, de que también os escribí yo ya sin congoxa, mas creo que muy desatinada de no dormir. Y después al seteno día vino tal accidente de calentura, y de tal manera, que ésta fué la mayor afrenta de todas las que pasamos, y esto duró un día y una noche: de

que no diré yo lo que dijo San Gregorio en el oficio de Sábado Santo; mas que fué noche del infierno; que creéd, padre, que nunca tal fué visto en toda la gente ni en todos estos días, que ni los oficiales hacían sus oficios, ni persona hablaba una con otra: todos en romerías y en procesiones y limosnas; y más prisa de confesar que nunca fué en Semana Santa; y todo esto sin amonestación de nadie. Las iglesias y monasterios de continuo sin cesar de noche y de día, 10 y 12 clérigos y frayles rezando: no se puede decir lo que pasaba. Quiso Dios por su bondad aver misericordia de todos: de manera que cuando Herrera partió que llevaba otra carta mía, ya Su Señoría estaba muy bueno, como él avrá dicho, y después acá lo está siempre (muchas gracias y loores á nuestro Señor): de manera que ya él se levanta y anda acá fuera, y mañana, placiendo á Dios, cavalgará por la ciudad á otra casa donde nos mudamos. Ha sido tanto el placer de verle levantado, cuanto fué la tristeza: de manera que á todos nos ha resucitado.....»

Por lo que toca á la plaza del *Rey*, poco hay que decir. Durante algún tiempo se hicieron en ella las ejecuciones públicas, y también en ella celebró la Inquisición algunos autos de fe.

Hoy se eleva en su centro una fuente monumental, que más tiene forma de panteón que de otra cosa.

RIERA ALTA DEN PRIM (calle de la).

Su entrada está en la del *Carmen*. Comunica con el ensanche.

Se sabe por tradición que á últimos del siglo xii existía en los alrededores del sitio que ocupa hoy esta calle

una gran casa ó varias casitas propiedad de un Pedro Prim, la cual éste y su esposa cedieron para que en ella se diese albergue y remedio á enfermos pobres. Esto fué antes que existiese el Hospital de Santa Cruz.

Por junto á estas casas pasaba una riera que iba á desaguar en la del *Cogodell*, hoy Rambla, y de aquí vino sin duda el llamarse *Riera den Prim*.

RIERA BAJA DEN PRIM (calle de la).

De la del *Carmen* va á parar á la del *Hospital*.
Es una verdadera continuación de la calle anterior.

RIERA DEL PINO (calle de la).

De la plaza de la *Boquería* conduce á la plaza del *Pino*.

Para hacerse bien cargo el lector del nombre de *Riera* que llevan las varias calles de que hablamos, es oportuno dar algunas explicaciones, siguiendo á los autores que, como Pí, han hecho profundos estudios sobre Barcelona.

Á pesar de lo mucho que desde el origen de nuestra ciudad se han ido elevando las tierras que circundaban el monte *Taber*, todavía se percibe distintamente en la actualidad el ascenso al punto culminante, conforme hemos tratado de notar al hablar de la calle del *Paradis*. Esto se observará fácilmente con sólo transitar por las bajadas de la *Cárcel*, *Cassador*, *Viladecols*, *Regomir*, *Palau*, *San Miguel*, *Call*, etc. La colina en cuestión formaba en lo antiguo, como ahora, un cuadrilátero irregular, cuyo lado mayor se dirige de N.NO. á S.SE., partiendo del principio de la calle del *Obispo* y termi-

nando en el arco de *San Cristóbal*, en la del *Regomir*, y mide 536 varas, y el menor va de S.SO. á N.NE., es á saber, desde la calle del *Call* hasta la plaza del *Ángel*, y tiene 360 varas.

Las aguas del Mediterráneo, siguiendo una marcha inversa de las del Océano, fueron retirándose poco á poco de estas playas, y abandonaron, por consiguiente, los llanos que rodeaban el *Taber*. Este curso retrógrado dió margen á la fundación de los pueblos circunvecinos en tierras hasta aquella sazón sumergidas, y al mismo debe atribuirse el beneficio de las contiguas á la colina que nos ocupa. Retiradas las aguas, los terrenos quedaron convertidos en pantanos, los cuales fueron secados más tarde por la evaporación, por las arenas procedentes del Besós y Llobregat, arenas que aun ahora exigen la continua limpia del puerto, y por las arrastradas por las aguas pluviales que, descendiendo de los montes mezcladas con tierras aluminosas y otras, las convirtieron luego en fértiles campos cubiertos de una lozana vegetación, propia para el pasto de los ganados. Un testimonio de la exactitud de este parecer nos queda en los nombres de dos calles, una á cada lado de la ciudad, *Boria* y *Bocaría*, entrambos corrupción del vocablo catalán *Boería*, correspondiente al castellano *Boyal*, que se aplica á las dehesas ó prados que son á propósito ó están destinados en particular para el ganado vacuno. Mas en breve se sintió la necesidad de reunir todas las aguas pluviales y darles una dirección precisa, ya que por ningún estilo podían convenir á los primeros habitantes las repetidas y devastadoras inundaciones. Por lo tanto, aquéllas fueron encaminadas á dos torrentes ó cauces generales. Las que descendían del Tibidabo y Collcerola y de los términos de Bellesguart y San Gervasio, entraban por donde hoy está situada la puerta de *Isabel II*, en la *Rambla*, formando la mayor

parte de la llamada *Riera de Malla* ó del *Cogodell* ó *Ca-gadell*, la cual recibía las de la *Riera del Pino*, que ingresaban por el sitio donde se hallaba la puerta del *Ángel* y seguían la plaza de *Santa Ana*. Desaguaban también en la *Rambla* las que venían de la parte de *Sarriá*, que pasaban inmediatas al antiguo y ya derruido monasterio de *Valldoncella*, extramuros; llegaban á *Barcelona* y discurrían por las calles de *San Antonio* y *Hospital*, construídas posteriormente sobre la nombrada *Riera de Valldoncella*. Á ésta se agregaban primero las *Rieras de Prim alta y baja*, y después la *Riereta* y la de *San Pablo*. Las aguas desprendidas de *Gracia* y *Caputxins vells* se acumulaban en el torrente de la *Olla* y se introducían en el *Torrente de Funqueras* y *Riera de San Juan*, ahora calles de estos nombres. Más tarde aquellos dos cauces ó torrentes fueron convertidos en dos grandes cloacas. La de la *Rambla*, que todavía subsiste subterránea, se extiende desde la puerta de *Isabel II* hasta *Atarazanas*, pasando aproximada á los teatros *Liceo* y de *Santa Cruz*. Según el parecer del autor que en este momento seguimos, no fué construída por los romanos, en tiempo de los Escipiones, como han afirmado escritores antiguos y modernos que de ella han hablado, sino muy posteriormente, en 1364, por los mismos naturales al levantar la muralla de aquella parte. Como quiera, es admirable la magnificencia de la indicada obra, pues está toda fabricada con piedras sillares; y es tan alta y ancha, que se puede recorrer á caballo una gran parte de su trecho. La segunda toma origen en la calle de *Funqueras*, sigue la *Riera de San Juan*, calle de *Graciamat*, plaza del *Oli* y calle de ésta, de *Mercaders*, *Boria*, plaza de la *Lana*, en cuyo lugar, pasando por debajo de las casas intermedias á las calles de *Corders* y *Boquer*, se dirige por la de *Assahonadors*, hasta morir en la *Acequia Condal*, en el Molino de la sal.

RIERA DE SAN JUAN (calle de la).

Va de la de *Graciamat* á los *Arcos de Junqueras*.

Han existido en esta calle, y algunos existen aún, varios edificios, acerca los cuales hay algo que decir.

Al entrar en esta calle, á la derecha, donde se ve un nuevo edificio que ocupa la esquina derecha de las *Magdalenas*, número 41, divisábase hace pocos años otro de remota antigüedad, como lo acreditaban sus paredones y el modo singular como se hallaban almenados. Era el palacio llamado de *Valldaura*, que en tiempo de los condes de Barcelona estaba fuera de las murallas.

Á más de sus palacios urbanos, tenían los condes otros lugares de recreo extramuros, como eran el *castrum* ó castillo del Puerto, situado al pie de Montjuich; el palacio de *Bell Sguart* (Bella vista), cuyos restos se ven aún al extremo del pueblo de San Gervasio, al pie del Tibidabo, y la casa de campo ó palacio de *Valldaura*, de la cual vamos á ocuparnos.

Colocado este palacio en el valle que formaría la llanura que mediaba entre la pequeña montaña del monasterio de San Pedro y la prominencia que ocupaba la ciudad antigua, dominando un espacioso valle despejado y ameno cuya vegetación y aire apacible brindaban con el encanto y salubridad de la mansión campesina, no es extraño que fuese conocido por los naturales del país con el nombre de *valle del aura*, es decir, *Vall d'aura*.

Nada queda de aquel regio edificio. Los restos que se veían hace algunos años, antes de construir el edificio moderno que hoy se alza en aquel sitio, podían dar una aproximada idea de su antigua grandiosidad, aun cuando fuese la mayor parte de estos restos de obras posteriores á la época de los condes.

El palacio, por lo que se puede juzgar, estaba fortificado, según lo demostraban aún algunas de sus almenas con aspilleras para la ballestería, y ayudaba á probar su remota antigüedad cierto vestigio que, además de la torre, se ostentaba en la pared de la derecha, penetrando en la calle de las *Magdalenas*: tal era una hermosa y pura ventana bizantina, que seguía prestando servicio de tal en la primera casa de la calle indicada. En la misma se conservaba cierto enrejado que daba debajo de una antigua escalera y en sombrío lugar, donde se decía que había estado encerrado el penitente Fr. Juan Garín.

De boca en boca anda esta original tradición, que no deja de tener cierta poesía y cierto sabor que la hacen agradable, aun cuando no sea realmente más que un cuento.

Hela aquí, en breve resumen:

Era Juan Garín, cuya nación y padres se ignoran, un ermitaño que á últimos del siglo ix hacía áspera penitencia en las soledades de la montaña de Montserrat, en una cueva sita en un alto cerca del actual monasterio. Por aquel tiempo, una hija de Vifredo *el Velloso* llamada Riquilda ó Rechildis, y después María, de edad de doce años, estaba poseída del demonio, el cual, en las varias veces que se le exorcisó, dijo que no saldría del cuerpo de la doncella sino por mandato de Garín, en cuya compañía debía ésta permanecer por espacio de nueve días. Condújola allá el afligido padre; y habiéndola librado del maligno espíritu una fervorosa oración del anacoreta, dejóla en su cueva y bajó al vecino pueblo de Monistrol á esperar el término prevenido. Resuelta tenía Satanás la pérdida del ermitaño y la joven: encendió en el pecho del primero un fuego devorador nunca sentido, que enardeció torpes deseos, hasta el punto de abusar del caro depósito que á su cuidado

fiara el conde. La confusión, la vergüenza, el temor vinieron en pos de la acción nefanda; el ángel réprobo quiso coronar su obra, y armó la diestra del pecador con el arma mortífera que puso sangriento fin á la vida de la infanta. No bien el anacoreta había echado el último puñado de tierra sobre el exánime cuerpo en la tumba que le abriera en su loco frenesí, imaginando que una simple capa de polvo bastaba á ocultar eternamente su delito á los ojos de los hombres, cuando el Señor, que velaba por su salvación, inspiróle tan hondo y veraz arrepentimiento, que abandonando al instante su retiro, hambriento, sediento, anegado en lágrimas, llegó á Roma, besó compungido las plantas del Sumo Pontífice y confesó su pecado. Absolvióle de él el Pastor de los fieles, imponiéndole la penitencia de que volviese á su cueva á gatas, desnudo, sin comer otra cosa que yerbas, ni jamás levantar el rostro al cielo, y que anduviera de esta suerte hasta recibir el aviso del perdón del Juez Supremo por boca de un tierno niño que le mandara levantarse. Así volvió y estuvo Garín en su retiro el largo período de siete años, hasta que ocurrió que, dando Vifredo una bñtida por Montserrat, sus monteros hallaron en la cueva al penitente, y tomándolo por una bestia fiera nunca vista, tan demudado estaba su semblante y tan cubierto de vello todo su cuerpo, atáronle una sogá al cuello, y presentado al conde como singular rareza, lo condujeron á Valldaura.

Celebrábase cierto día en el palacio de Valldaura un espléndido banquete en celebridad de haber tres meses antes parido un hijo la condesa Winidilda; y para aumento de la fiesta y regócijo rogaron los caballeros y barones principales á Vifredo que mandase venir la fiera que guardaba debajo de la escalera del palacio, pues todos gustarían de ver animal tan peregrino. Complacióles el conde, y divirtiéndose ellos con el salvaje á

quien dieron á roer algunos huesos, el infante Mirón, niño de tres meses, que estaba en brazos de su nodriza, le dirigió repentinamente estas palabras:—«Levántate, Juan Garín, que Dios ya te ha perdonado.» Hízolo así el ermitaño, arrojóse á los pies de Vifredo, declaró la verdad y designó el lugar donde estaba enterrada Riquilda. Marchó luego el conde con los suyos y el anacoreta á Montserrat, á fin de trasladar el cadáver de su hija á la Catedral de esta ciudad; pero inexplicable fué el asombro de todos cuando al desenterrarla la hallaron viva, salvo, dice Pujades, que en el cuello se admiraba una vía como de un hilo de seda de grana que parecía señalar el lugar del cuchillo cuando fué degollada.

Entonces la muerta viva, dice la leyenda, volvió á los brazos de su padre; pero bien pronto se apartó de ellos para fundar un monasterio de monjas en la montaña célebre de Cataluña.

Guardábanse en dicho palacio de Valldaura, como recuerdo de esta tradición, dos mal labradas estatuas de madera, representando la una á la nodriza teniendo en brazos al niño, y la otra á Garín con su largo y espeso vello, juntas las manos y alzando los ojos al cielo en actitud de dar gracias al Dios misericordioso por haberle perdonado. La antigüedad de dichas figuras es mucho menos remota que la del hecho que se supone, aun cuando son muy antiguas, y en el día se guardan en el museo de antigüedades de San Juan, del cual se hablará luego.

Por decreto expedido en esta ciudad á 6 de las calendas de Julio de 1168, D. Alfonso II de Aragón cedió el palacio de Valldaura á los padres Bernardos del monasterio de Santas Cruces, quienes establecieron en él su procuradoría y edificaron una capilla en el oratorio.

Al extinguirse las órdenes religiosas, este palacio fué

enajenado, y hoy se levanta en su terreno una casa particular.

Hablemos ahora del edificio que ha dado nombre calle.

Con aprobación del rey y beneplácito del obisp Barcelona, los caballeros de la real y militar orde San Juan de Jerusalén, hoy de Malta, fundaron el año 1205 su casa ó encomienda con su iglesia, tonces extramuros de la ciudad por la parte del N en cuyo sitio, según la rodalía del monasterio de Pedro de las Puellas, existía en 1215 el llamado *hospital de San Juan de Jerusalem*, que posteriormente saron á ocupar los comendadores de aquella orden.

Estos mismos, en cumplimiento de un acuerd la asamblea general celebrada á 11 de las calend Agosto de 1250, fundaron asimismo el convento de ligiosas de Nuestra Señora del Alguaire, cerca de rida; pero en 1669, á causa de la antigüedad que t el edificio de Alguaire y para proporcionar á las rjas una estancia más cómoda, el gran maestre disp que fuesen trasladadas á Barcelona, como lo efectu el 9 de Abril del propio año, cediéndoseles el conv ó casa de la Encomienda, sita en la *Riera de San J* donde residieron hasta la supresión de los regul habiendo vuelto á él últimamente.

Nada tiene de particular la iglesia del monast que está contigua. Es de una sola nave, y son de tar las pinturas del altar mayor, así como un mag co panteón de mármol de Venecia, donde fué enter en 1734 Fr. D. José de Villalonga y Saportella, prior de la orden en Cataluña, sobre cuyo sepulcro representado de cuerpo entero en traje de guerra.

También en esta iglesia está sepultado, bien qu ignora en qué punto, aquel independiente y fiel dip

do catalán D. Pablo Clarís, celoso sostenedor de las patrias libertades, del cual hemos hecho mención al hablar de la nueva calle que lleva su nombre.

El convento, después de 1835, fué destinado á varios usos, habiendo sido cedido por fin á la Academia de Buenas Letras y Sociedad Económica de amigos del país para celebrar sus sesiones, así como también una Biblioteca pública y Museo. En el día han vuelto á él las monjas, y la Academia de Buenas Letras ha ido á refugiarse en una sala del Ateneo catalán, mientras que la Sociedad de amigos del país ha encontrado asilo en el segundo piso del palacio de la Diputación.

Sólo quedan en el convento la Biblioteca provincial y universitaria, y en sus bajos ó plan terreno el Museo de antigüedades.

La Biblioteca es rica de 50.000 volúmenes procedentes la mayor parte de los conventos suprimidos, y contiene una infinidad de preciosidades literarias en todos ramos, especialmente en historia y bellas letras, abundando, por lo que toca á la primera, en antigüedades, viajes, crónicas y anales, y distinguiéndose en cuanto á bellas letras por reunir la mayor parte de autores clásicos de la antigüedad y de la época moderna, en especial las obras de los españoles que tanto ilustraron el siglo de Augusto y el décimosexto. Hállase también un número suficiente de diccionarios y gramáticas de las lenguas vivas y muertas, sobre todo uno de diez idiomas, que contribuye considerablemente á la riqueza literaria de este ramo. Se encuentra también enriquecida con una porción de manuscritos en vitela, relativos á diferentes objetos de los siglos XIII, XIV y XV, adornados muchos de ellos con dibujos y coloridos de mérito exquisito. Hay además una recopilación de todas las ediciones del siglo XV, época preciosa, de la cual data el giro que tomaron las ciencias y la civi-

lización de los pueblos con la invención de la imprenta.

No cabe poner en duda que la Biblioteca de la Universidad y provincia de Barcelona es una de las más preciosas y ricas de España. Consta el local que ocupa de 13 salas espaciosas, claras y bien ventiladas, cinco de las cuales, que son las mayores y más regulares, se extienden por toda la longitud del frontis del edificio.

Por lo que toca al Museo de antigüedades, está á cargo de una comisión especial nombrada por el gobierno al objeto de recoger todas las preciosidades antiguas que se encuentran en Barcelona y resto de la provincia.

La Academia de Buenas Letras había creado también para igual objeto otra comisión; pero se unieron entrambas, y á su celo se debe la importancia y riqueza que dicho establecimiento va adquiriendo de día en día.

Sin embargo de que son muchos, y algunos muy notables é importantes, los objetos recogidos hasta ahora, no es éste lugar á propósito para detallarlos. Sólo, para que se pueda formar una sencilla idea del estado en que se encuentra el Museo, daremos una nota del número de piezas ú objetos que hasta hace uno ó dos años se habían recogido.

En el claustro se halla lo siguiente:

Treinta y una lápidas romanas, una mole hebrea hallada en Montjuich, 12 bustos romanos, 2 estatuas romanas ó de construcción, 14 bultos ó fragmentos que pertenecen á diferentes órdenes, 24 bultos entre capiteles, escudetes y relieves, en general pequeños y góticos, unos trozos de ánfora y 2 figuras de madera, representando Garín y la nodriza de Mirón. Junto á la línea de columnas del corredor de la derecha, en el mismo claustro, se hallan 14 bultos, entre ellos algunos escudos de armas (del Renacimiento abajo), y varios trozos de cornisa romana, etc.; y pegadas á la pared, 30 lápidas sepulcrales y memorables, la mayor parte góticas y las de-

más de después del Renacimiento. En la estancia interior que sigue al claustro hállanse 29 sepulcros góticos, entre los que hay el hermoso de San Raimundo de Peñafort; 3 sarcófagos romanos y una plancha romana; la parte superior ó tapa de un sepulcro, formada por una figura de fraile, también de tamaño natural, sin cabeza, perteneciente al sepulcro de San Raimundo; una madona de mármol con su niño, entera; 6 gorgolas de piedra, figurando la una un hombre con un palo en la mano, la otra un león y las demás águilas de diferentes formas y á capricho; una santa de piedra pintada, sobre un escudo de armas donde hay un perro y un león coronado, entero, y un santo ángel con vestido talar, con los brazos rotos, de tamaño natural y con dos figuritas, la una entera, al pie. En el cuartillo interior de la derecha hállase un sepulcro gótico, una lápida gótica de sepulcro, una caja de madera de una momia egipcia, 9 bustos romanos ó de construcción romana, 6 sin cabeza; 8 cabezas romanas, una columna y pie de pila romana, 10 medallones romanos, una columnita y un capitel romano, un relieve gótico, varios trozos sueltos, romanos, y una embutida silla de nácar. Por último, en el oscuro corredor de la izquierda hállase un ancho escudo de después del Renacimiento, casi moderno, y varios trozos de urnas, lápidas, estatuas, relieves, capiteles, etc.

Junto á la puerta principal se han empotrado nuevamente algunos restos, escudos é inscripciones, pertenecientes á los portales de la ciudad que se conservaron hasta ahora poco.

Existe también en la calle de que hablamos la iglesia y convento de religiosas de San Agustín, bajo la advocación de Santa María Magdalena.

Ninguna clase de adorno se ve en la fachada de la

iglesia, como no sea una sencillísima ojiva en la puerta principal, y un rosetón gótico que, á pesar de hallarse frente la nave de la iglesia, no comunica luz á ningún paraje. Sobre la puerta lateral se ve una figura con hábito de penitencia.

Nada de particular ofrece el interior del templo.

Hay asimismo en esta calle la pequeña iglesia de Santa Marta, encima de cuya puerta se ve, de piedra, la imagen de la santa. La forma de este templo, tanto interior como exterior; es bastante elegante; pero nada de particular ofrece para llamar la atención del viajero y del anticuario.

Ya sólo nos falta decir que á lo largo de esta calle pasa la cloaca de que hemos hablado, que muchos suponen romana, por la cual puede transitar cómodamente un jinete montado á caballo.

En una casa cerca de Santa Marta y en algunas de las calles más vecinas, se conservan restos de vítores universitarios.

RIERETA (calle de la).

Cruza de la de la *Cera* á la de *San Pablo*.

Antiguamente se llamaba *Carrera de la Cadena*.

Consta en documentos particulares que un día tuvimos ocasión de hojear, que á principios del siglo XVII, poseía en esta calle una casa y una huerta cierto caballero francés llamado Nicolás de Renault. De los citados documentos resulta que allá por los años 1616 dejó de saberse noticias del propietario, habiendo venido á Barcelona tres años más tarde para vender la casa unos parientes suyos, por quienes se supo que aquél había muerto en Italia.

Ahora bien, hay precisamente un Nicolás de Renault

que figura en primera línea en cierta conjuración española contra la república de Venecia precisamente en aquella misma época. ¿Era éste el mismo propietario de una casa de la calle de la *Riereta*? Todo induce á creerlo así, pues concuerdan con ello nombre, apellido y fecha de su desaparición.

De todos modos, esto nos proporciona ocasión de relatar unos sucesos tan curiosos como importantes, que no son ciertamente muy conocidos, y acerca de los cuales hemos hallado interesantes pormenores en una obrita que escribió sobre este asunto César Vichard, abad de Saint-Real.

CONJURACIÓN DE LOS ESPAÑOLES

CONTRA LA REPÚBLICA DE VENECIA EN 1618.

Las diferencias que existían entre el papa Paulo V y la república de Venecia, habían terminado por mediación de Francia, con gran resentimiento de parte de España. Esta nación, que se había declarado en favor del Papa, y que le había ofrecido someter á los venecianos con las armas en la mano, se resintió de que se hubiese hecho el tratado sin su participación, y mayor fué todavía su enojo cuando pudo convencerse de que era la república la que no había querido su mediación. El Senado veneciano no quiso entrar en tratos más que con la expresa condición de que los españoles no habían de mediar para nada en el asunto, pretendiendo que no podían ser árbitros después de haber demostrado tanta parcialidad.

Á este motivo de encono contra Venecia se unieron otros, y así Felipe III como su favorito el duque de Lerma deseaban vengarse de los venecianos y buscaban medio hábil para ello, cuando un embajador que tenían en Italia se encargó de la empresa.

Era D. Alfonso de la Cueva, marqués de Bembibre, embajador de España en Venecia, «uno de los poderosos genios, dice Saint-Real, y uno de los peligrosos espíritus que haya jamás producido España.»

Era, en efecto, el marqués de Bembibre hombre de gran talento, de gran intrepidez, y á sus conocimientos profundos reunía una gran facilidad de hablar y escribir de una manera sumamente agradable, un talento maravilloso para conocer á los hombres, un tacto de alta sociedad que sabían atraerse las voluntades más rebeldes, y admirables dotes y cualidades de hombre estudioso y práctico.

Los embajadores de España estaban entonces en sesión de gobernar las cortes á que eran enviados, y el marqués de Bembibre había sido escogido para Venecia ya desde el año 1607, como para el más difícil de los cargos en el extranjero. El gobierno español estaba contento de él, que aun cuando lo hubiera querido permanecer en Madrid, no se resolvía á llamarle después de seis años.

Esta larga permanencia en Venecia dióle tiempo para estudiar á fondo la república, descubrir sus secretos resortes, hallar su lado fuerte y su lado débil, sus ventajas y sus defectos.

Calculó, pues, que, en el estado en que se encontraba Venecia, en guerra á la sazón con la casa de Austria, no sería imposible hacerse dueño de ella por un golpe de mano. Su campaña había agotado sus recursos, y más aún el número de hombres capaces de llevarla á cabo, pero como nunca sus escuadras habían estado tan débiles, nunca tampoco el Senado se había creído tan fuerte y más temible. Sin embargo, esta flota tan débil no podía alejarse de la costa de Istria, que era el teatro de la guerra. El ejército de tierra no estaba más

, y nada había en Venecia que pudiese oponerse á un embarco súbito de españoles. Para que este desembarco pudiese hacerse con toda seguridad, el marqués Bedmar ideó apoderarse de los puestos principales, la plaza de San Marcos y el arsenal; y como esto hubiera sido muy difícil de ejecutar estando la ciudad tranquila, juzgó á propósito prender fuego, llegado el momento, á ciertos puntos, á fin de introducir el desorden y facilitar su plan.

Para llevar adelante su idea, el marqués de Bedmar buscó medio de atraerse algunos senadores tan pobres bienes de fortuna como de ingenio, á algunos descontentos, á algunos nobles, á varias personas, en fin, á quienes no escaseaba los regalos, el dinero y las atenciones. Desde aquel momento no hubo deliberación en el senado que fuese secreta para el embajador de España; estaba advertido de todas las resoluciones y acuerdos que se tomaban, y los generales del archiduque de Austria, con quien estaba de acuerdo, sabían por su conducto todas las noticias referentes á la guerra antes de que los de la república recibiesen sus instrucciones.

Con estas inteligencias, le era preciso al embajador un número considerable de hombres de armas para confiar en su empresa; pero, como había un fuerte ejército español en Lombardía, seguro estaba de no carecer de hombres, mientras hubiese en Milán un gobernador capaz de comprender su plan. Á este objeto escribió á Madrid para que fuese nombrado gobernador de Milán su particular amigo D. Pedro de Toledo, marqués de Villafranca, y así se hizo, accediendo á los deseos del marqués de Bedmar. Este, cuando D. Pedro hubo tomado posesión de su empleo en Milán, le comunicó el proyecto por conducto de un emisario seguro, preguntándole si podía contar con 1.500 hombres escogidos cuando fuese tiempo. Encantado D. Pedro de la grandiosi-

dad de la empresa, resolvió secundarla con todas sus fuerzas, y aseguró su cooperación y auxilio al embajador español.

El marqués necesitaba tener cerca de sí á un hombre con quien pudiese contar por completo, á quien pudiese encargar comisiones peligrosas, á quien, finalmente, llegado el caso, pudiese poner al frente de una fuerza de hombres decididos y arrojados. La casualidad le sirvió admirablemente en esto, pues le proporcionó ocasión de conocer en casa del embajador de Francia á un caballero francés llamado Nicolás de Renault, hombre de valor y de talento, que se había refugiado en Venecia por motivos que jamás se han podido saber. Renault entró de lleno en los planes del marqués, y se dispuso á auxiliarle.

También se atrajo el embajador á un capitán corsario, normando de nación, llamado Santiago, y por su conducto á otros varios hombres en quienes podía confiar.

El duque de Osuna, virrey de Nápoles, estaba asimismo en el secreto, y de acuerdo para todo con el marqués de Bedmar.

Por espacio de seis meses se fueron adelantando los trabajos, ganándose voluntades, organizando compañías de gentes de armas, y convirtiéndose la casa del embajador de España en un verdadero arsenal, pues allí se guardaban las armas que debían repartirse á los conjurados al llegar el día.

Llegó en esto el momento que el marqués juzgó oportuno para realizar el plan. El dux Donato acababa de morir, y se nombró en su lugar á Antonio Priuli, que á la sazón se hallaba en Frioul para el servicio de la república. El general de mar recibió orden de ir á buscarle con la escuadra. El gran canciller y los secretarios de Estado debían partir para llevarle la diadema ducal acompañados de doce de los principales senadores que,

los embajadores de la república, debían hacerse á la vela, cada uno en un bergantín armado y adornado magníficamente, con un tren soberbio. El mismo Senado en cuerpo, debía salir á recibir al nuevo dux marcial, en el Bucentauro, para acompañarle á la ciudad con gran ceremonia.

Como rara vez sucedía que se encontrasen fuera aquellos que eran elegidos duxs de Venecia, esta circunstancia hacía que por aquella vez mucha gente se dispusiera á abandonar la ciudad para ir á ver las ceremonias. Pues, el marqués de Bedmar creyó aquél el momento oportuno para la ejecución de su plan, y, dando disposiciones á Renault y al corsario Santiago para que tuvieran dispuesta la gente de antemano alistada, envió á decir al duque de Osuna y al duque de Milán que empuertasen sus hombres y se dirigiesen á Venecia.

En seguida, no quedando más para arreglar que el orden de ejecución, el marqués de Bedmar, Renault y el mismo corsario convinieron de común acuerdo en el siguiente:

Al llegar la noche del día designado, todos aquéllos formaban parte de los 1.000 hombres que se tenían preparados y estaban sin armas, irían á armarse con las armas que el embajador tenía en su casa. Quinientos debían quedarse en la plaza de San Marcos con el capitán Sanjurjo. La mayor parte de los otros 500 debía ir con Renault á apoderarse del Arsenal; á los restantes se les dio el encargo de embargar cuantas barcas y góndolas hubieran en el puente de Rialto para ir con ellas á buscar á los 1.000 hombres prevenidos en el lazareto.

Si algo llegaba á descubrirse y no llegaban á tiempo los 1.000 hombres, el capitán debía fortificarse en la plaza de San Marcos, Renault apoderarse como pudo del Arsenal, y en seguida disparar dos cañonazos debían servir de señal á las naves del duque de Osuna.

na, prontas á entrar en Venecia. Los españoles que llegarían con ellas suplirían la falta de los 1.000 hombres del lazareto.

• Si las góndolas podían efectuar tranquilamente su viaje sin ser descubiertas, trayendo los 1.000 hombres que eran de las tropas de Lievestein, las cuales aún estaban en el lazareto, entonces el capitán corsario debía tomar 500 con los otros 500 que tenía ya, y formarlos en batalla en la plaza. En seguida, dejándolos bajo el mando de un segundo, debía dirigirse con 200 al palacio ducal para apoderarse de él, y sobre todo de la sala de armas, á fin de proveer de ellas á aquéllos de los suyos que no las tuviesen é impedir á los enemigos que hiciesen uso.

• La otra gente estaba destinada á apoderarse de ciertos puntos y de las iglesias para impedir que se tocase á rebato.

• Debían ocuparse todas las boca-calles que conducían á la plaza con fuertes guardias, poniendo piezas de artillería en cada una de ellas; siendo preciso para esto que, ínterin no llegasen los cañones del Arsenal, se apoderasen de los de la casa del Consejo de los Diez, que estaba próxima.

• En todos los puntos de que se apoderasen se debía pasar á degüello á cuantos se hallasen allí, y durante estas diferentes ejecuciones alrededor de la plaza, el segundo del capitán permanecería siempre en batalla en medio de ella con el resto de las tropas. Todas estas cosas habían de hacerse con el menor rumor posible.

• En seguida debía comenzarse á batir la puerta del Arsenal, y al primer rumor, ocho conjurados que estaban dentro debían prender fuego al edificio por cuatro ángulos, arrojándose sobre los jefes principales y matándolos á puñaladas. Inmediatamente volarían á reunirse con Renault; acabarían de degollar á la guarnición, y

los soldados, dueños ya del Arsenal, conducirían la artillería á todos los sitios donde fuese necesaria, como *Arena de' Mart*, el *Fontengo de Tedeschi*, los almacenes de sal, el puente del Rialto y otros puestos eminentes, desde los cuales se pudiese destruir la ciudad en caso de resistencia.

»Al propio tiempo que Renault se apoderase del Arsenal, el capitán forzaría la prisión de San Marcos y armaría á los presos. Debía asesinar á los principales senadores, y gentes apostadas irían á prender fuego en más de cuarenta puntos de la ciudad, los más alejados que fuese posible uno de otro, á fin de que fuese mayor la confusión.

»En cuanto á los españoles del duque de Osuna, estaba ya convenido que, á la señal dada, irían á desembarcar en la plaza de San Marcos, repartiéndose en seguida por los barrios de la ciudad bajo el mando de ocho de los conjurados, á quienes se darían instrucciones por separado.

»No debía darse más grito que el de *Libertad*, y después de ejecutado todo esto, se permitiría el saqueo.»

Tal era el plan trazado por el embajador de España, de acuerdo con Renault y el capitán, según cuenta Saint-Real.

Según parece, la flota enviada por el duque de Osuna encontró dificultades para llegar al punto que se le había designado, y fué preciso que volviera al puerto. El marqués de Bedmar fué advertido á tiempo, y viendo que no podía turbar la fiesta que se preparaba en Venecia, asistió á ella desplegando grande lujo y magnificencia, y saludando, en nombre de España, al nuevo dux.

Al salir de la Audiencia con éste, envió á buscar á Renault y al capitán, comenzando por someterles la cuestión de si se había de abandonar todo, ya que no

había podido llegar á tiempo la flota de desembarco. Los dos conjurados respondieron que, no solamente eran de contrario aviso, sino que sus mismos compañeros estaban todos dispuestos á llevar á cabo la empresa, cuando se ofreciera una nueva ocasión. El embajador, que sólo temblando les había hecho la pregunta, les abrazó entonces con lágrimas de regocijo, y les dijo, con una vehemencia que hubiera tranquilizado á los más débiles corazones é inspirado la intrepidez y la audacia á los espíritus más aturdidos, que los grandes reveses eran accidentes naturales en las grandes empresas, y que había tanta más gloria en proseguir una obra cuantas más contrariedades hallaba en su ejecución.

En seguida fué resuelto entre el marqués y sus dos confidentes que se prolongaría la ejecución del plan hasta la fiesta de la Ascensión, que no estaba lejana y era la mayor solemnidad de Venecia.

Así se convino, y llegó por fin el día designado.

Desde el domingo que precede á la Ascensión hasta la Pascua de Pentecostés, había en Venecia entonces una de las más célebres ferias del mundo. La grande afluencia de negociantes aun facilitaba la sorpresa de la ciudad, pues esto dió medio á los 1.000 soldados para penetrar en ella entre los mercaderes, alojándose sin ser notados.

La flota del duque de Osuna, advertida de antemano, llegó sin ningún accidente á seis millas de Venecia. Iba dividida en dos, que marchaban un poco alejadas la una de la otra para no inspirar sospechas. La mayor estaba compuesta de barcas como las de los pescadores, y el resto consistía en bergantines parecidos á los de los corsarios.

La víspera del día en cuya noche debía estallar el movimiento, del cual no habían llegado á tener ni si-

iera el menor indicio. Las autoridades venecianas, Renault y el capitán creyeron conveniente reunir á los demás jefes del complot por última vez, á fin de dar á cada uno las instrucciones.

La asamblea de los conjurados tuvo lugar en casa de la cortesana griega; mujer de peregrina hermosura y singular talento, en la cual el capitán y Renault tenían completa confianza.

Renault hizo un discurso á sus compañeros, poniéndoles de manifiesto el estado de las cosas, las fuerzas de la república, las suyas propias, la disposición de la ciudad y de la flota, los preparativos del gobernador de Milán y del virrey de Nápoles, las armas y las provisiones de guerra que había en el palacio del embajador de España, las inteligencias que tenía entre el Senado y entre los nobles, y, en fin, el conocimiento exacto que había tomado de todo lo que podía ser necesario saber.

Renault acabó de hablar, siendo aplaudido por todos. Sin embargo, como mientras peroraba había observado las fisonomías de cuantos le escuchaban, creyó notable que uno de los conjurados llamado Jaffier, gran amigo del capitán, había pasado de pronto de una emoción extrema á una inquietud que se esforzaba en no por ocultar. Había Jaffier experimentado este cambio al hablar Renault del saqueo á que sería entrada Venecia.

Dió Renault parte de su observación al capitán, que burló á primera vista, pero que luego, habiendo observado atentamente á Jaffier, estuvo casi de acuerdo con él. Renault, que conocía perfectamente las relaciones y los enlaces necesarios que hay entre los más secretos movimientos del alma y las más ligeras demostraciones exteriores, imposibles de ocultar cuando se tiene el espíritu agitado, habiendo examinado detenida-

mente á Jaffier, creyó deber declarar al capitán que no creía fuese un hombre seguro.

El capitán, que conocía á Jaffier por uno de los hombres más valerosos del mundo, acusó este juicio de aventurado; pero Renault, obstinado en justificar su sospecha, explicó tan duramente las razones que tenía, que si el capitán no participó de ellas, al menos hubo de confesar que Jaffier merecía ser observado. Manifestó, sin embargo, á Renault que, aun cuando Jaffier vacilara, lo cual no podía creer, no le quedaba tiempo suficiente hasta la noche del día siguiente para deliberar consigo mismo si debía venderles y resolverse á ello, y que por lo mismo era un peligro que debía correrse de grado ó por fuerza. Á esto replicó Renault que había un medio seguro de no exponerse, y era este medio el dar de puñaladas á Jaffier; pero el capitán no se decidió á matar por una simple sospecha á uno de sus mejores amigos.

Renault había acertado. Jaffier no era el mismo hombre. La descripción que aquél había hecho en su arenga de la noche del saqueo, le llenó de horror; su alma se conmovió al espectáculo que se ofreció á su imaginación, de palacios derruídos, iglesias incendiadas, mujeres deshonradas, niños y viejos asesinados sin piedad, y al llegar la mañana del día destinado para estallar la conjuración, se presentó á Bartolomé Comino, secretario del Consejo de los Diez, diciéndole que tenía algo muy urgente que revelar y muy importante á la salud del Estado, pero que antes quería que el dux y el Consejo le concediesen una gracia, comprometiéndose por los más sagrados juramentos á cumplirla; que esta gracia era la vida de 22 personas que él nombraría, fuese cual fuere el crimen por ellas cometido; pero que no se creyese arrancarle su secreto por los tormentos, sin acordársela, porque no existían tormentos bastante ho-

bles para hacerle desplegar los labios. Los Diez fueron congregados al momento, y enviaron á pedir al dux la palabra que Jaffier pedía. No vaciló en darla, lo proque ellos, y entonces Jaffier descubrió toda la trama.

Tan horrible y tan maravillosa les pareció la cosa, que vacilaban en darle crédito. Sin embargo, fueron á asegurarse de algunas pruebas que les diera Jaffier, y convencieron de que había dicho la verdad. Lo primero de todo, tomaron el acuerdo de registrar la casa de la cortesana griega donde había escondidos ocho de conjurados; pero éstos, advertidos á tiempo, se escaparon con la cortesana. En seguida se dió orden de visitar la casa de los embajadores de Francia y de España.

El francés accedió á ello, y prendióse en su palacio Nicolás de Renault y á otros dos conjurados. El español se negó á que su casa fuese registrada; alegó los privilegios de su cargo, y protestó con furor contra la intromisión que se le hacía, cuando vió que se entraba á fuerza. En la embajada española se hallaron más de cien armas, 60 petardos y una cantidad increíble de pólvora, de fuegos de artificio y otras cosas parecidas. Hicieron de todo un inventario exacto, y el marqués asistió á todo burlándose.

Durante todo aquel día y noche, que debía ser la del movimiento, continuaron prendiéndose las personas comprometidas, y á la mañana siguiente se reunió el Senado para juzgar.

El marqués de Bedmar pidió audiencia, y se le concedió por curiosidad solamente. El rumor de la conspiración se había ya esparcido por la ciudad, produciendo un pánico y una alarma inexplicables. El pueblo, al saber que principalmente era cosa del embajador de España, se había amotinado en torno del palacio del marqués de Bedmar, al cual se disponía á prender fuego, cuando lle-

garon los comisionados encargados de conducir al ministro á la Audiencia. El pueblo se lisonjeó con la esperanza de que el Senado haría un castigo ejemplar, y por lo mismo le dejó salir acompañándole sólo con gritos, silbidos é injurias.

Habiendo entrado el embajador en la sala del Senado, comenzó á quejarse amargamente de la violencia cometida en su casa contra el derecho de gentes, y acompañó sus quejas con amenazas tan terribles y tan crueles de venganza, que la mayor parte de los senadores quedaron consternados, temiendo que aquel hombre no tuviese aún algún recurso ignorado para llevar á buen término su empresa. El dux le contestó que se le daría satisfacción del ultraje cuando él la hubiese dado de los preparativos de guerra que en su casa se habían hallado. Á esto replicó el embajador que todas las armas y provisiones que tenía en su casa no estaban sino en depósito, pues debía enviarlas á Nápoles y al Tirol, como había hecho otras veces.

Las palabras que mediaron entre el dux y el embajador fueron agriándose por momentos, y el ministro español acabó por salir de la sala haciendo responsables al dux y al Senado de Venecia de las consecuencias á que su conducta daría lugar.

Entre tanto el pueblo llenaba la plaza, dispuesto á arrojarle sobre el embajador en cuanto apareciese; pero se le hizo salir por una puerta excusada y fué conducido, con buena escolta, á un buque dispuesto á hacerse á la vela.

El Senado, á pesar de la promesa hecha á Jaffier, no anduvo en consideraciones, y su justicia fué pronta y terrible.

Nicolás de Renault, que se empeñaba en negarlo todo y que decía no conocer siquiera al embajador español, fué aplicado al tormento; pero los más atroces dolores

VÍCTOR BALAGUER

ieron hacer desplegar sus labios. Permaneció firme el tormento, como firme había permanecido en el interrogatorio. Se le prometió perdonarle la vida hasta recompensarle si confesaba, pero inútilmente y después de haber sido atormentado de todas las maneras, fué muerto en el interior de su cárcel y colgado los pies en público, como traidor.

El capitán corsario Santiago y hasta 300 personas fueron también condenadas á muerte.

Desesperado, se quejó amargamente de que no le hubiese cumplido la palabra que se le diera; trató de calmársele, ofreciéndole dinero y un empleo, pero negó á aceptar uno y otro; se obstinó en pedir la vida, y al fin, desahogado, se volvió á Venecia inconsolable y desesperado.

En embargo, deseoso de vengarse de los venecianos, participó en una nueva conspiración; pero descubierta, fué llevado á Venecia y condenado á muerte.

Respecto al marqués de Bedmar, fué enviado por el papa á ser primer ministro á Flandes, y, algunos años después, Roma le envió el capelo de cardenal.

RIPOLL (calle den).

La calle de la *Tapinería* va á la del *Gobernador*. Desde el principio de esta calle hasta la esquina de la del *Bou*, se llamaba antiguamente *dels Sellers*, por ir en ella los que ejercían este oficio y hacían este comercio.

En esta calle, á principios del siglo xv, el edificio servía para Universidad ó Estudio general, el cual estaba situado frente al arco ó *volta de Misser Ferrer*. Respecto al nombre que hoy lleva, es el de una familia catalana. Es apellido que figura brillantemente en la historia de las armas y de las letras.

En nuestros anales literarios figuran varios notables personajes de este apellido.

D. Antonio de Ripoll. Vivía en el siglo xvii, era célebre jurisconsulto, fué muchos años catedrático de leyes en la Universidad de Huesca, y después, por espacio de diez y seis años, juez general de Cataluña. Escribió varias obras, y alguna en latín.

Fr. Francisco Ripoll, del mismo siglo, franciscano, excelente teólogo, por muchos años predicador general de la Tierra Santa.

Pedro Ripoll, que escribió importantes trabajos sobre canales de riego y una notable memoria evidenciando las utilidades que habían de resultar del riego de los campos de Urgel.

Fr. Tomás Ripoll, general de la orden de Predicadores, al cual deben bastante las letras catalanas.

Jaime Ripoll Vilamejor, muerto á mediados de este siglo, poeta célebre y peritísimo en la interpretación de códices antiguos.

ROBADOR (calle den).

Atraviesa de la del *Hospital* á la de *San Pablo*.

Parece que es un nombre propio el que lleva.

No hallamos nada que decir de esta calle.

El grande edificio que se ve formando esquina con la de *San Pablo*, es la Casa Galera ó Penitenciaría de mujeres, de la cual se ha dado ya una idea al hacerlo de la calle de *San Pablo*.

ROCA (calle den).

Tiene su entrada en la de la *Puerta ferrisa* y su salida en la de la *Riera del Pino*.

Se sabe que antiguamente tenía un arco y se llama-

VÍCTOR BALAGUER

Olta den Queralt, apellido célebre de familia catalana.

ignora cuándo y por qué fué cambiado su nombre al de *Roca*, que lo llevan varias familias catalanas.

la historia de nuestras letras figuran:

Antoni Roca, médico muy célebre, que fué catedrático de medicina en Barcelona, poeta catalán y latino autor de varias obras. Vivía en el siglo xvi.

Antoni Roca, autor de una *Aritmética*.

Antoni Roca, traductor de las obras de Bocaccio.

Antoni Roca, autor de varias obras y tratados de medicina.

ROCAFORT (calle de).

comenzará parte de la nueva Barcelona, yendo desde *Córcega* á la de *Enna*, y viéndose cruzada por la *Rosellón*, *Provenza*, *Mallorca*, *Valencia*, *Aragón*, *Consejo de Ciento*, *Diputación* y *Cortes*.

Recordará el nombre de *Rocafort* uno de los célebres jefes de la expedición de catalanes y aragoneses á *Te*.

ase sobre este caudillo lo que decimos á continua-

ROGER DE FLOR (calle de).

comenzará parte también del ensanche.

comenzará en la de *Córcega* y terminará en la *Barcelona*, atravesando el terreno ocupado hoy por la *Ciudad*, y cruzada por las calles de *Rosellón*, *Provenza*, *Mallorca*, *Valencia*, *Aragón*, *Consejo de Ciento*, *Diputación*, *Caspe*, *Ausias March*, *Alí-Bey*, *Vilanova*, *Pujades*, *Lull*, *Manso*, *Gualdrás* y *Villena*.

Recordará el nombre de *Roger de Flor*, y

no se extrañará, por cierto, que se recuerde su gloria bautizando con él el de una calle.

La historia de Roger de Flor llenaría un volumen; pero nosotros no haremos aquí más que copiar lo que, escrito á la ligera, publicamos un día en las páginas de la *Revista de Cataluña*, relativamente al héroe de que se trata, á Berenguer de Entenza, á Rocafort y á los demás caudillos de una expedición, que es una verdadera epopeya.

EXPEDICIÓN DE CATALANES Y ARAGONESES Á ORIENTE.

I.

«¿Á dónde van esas gentes?—Á Grecia.—¿Como peregrinos, tal vez, querrán visitar los campos de Salamina, los llanos de Maratón, el desfiladero de las Termópilas, y evocar en ellos las sombras de los antiguos helenos?—No: poco les importa la gloria antigua, porque tienen sed de nuevas glorias y pisarán los sepulcros de Milciades, Temístocles y Leonidas, sin recordar siquiera los nombres de los héroes que allí se encierran.—Entonces ¿á qué van, pues?—Van á socorrer en número de 8.000 hombres escasos á una nación que en algún día desbarató sin auxilio ajeno los ejércitos más numerosos que ha tenido el mundo, y quieren abatir el orgullo del turco que la sojuzga, porque ya no es la Grecia heroica, sino un pueblo degenerado, que toca á su ruina para no recobrarse sino al cabo de cinco siglos bien cumplidos. Sin más seguridad que la que podrían tener los héroes fabulosos de Ariosto, acometen una empresa en cuyo apoyo no deben contar más que con su valor audaz en demasía, ó por mejor decir sobrado temerario.»

»Tales son las bellas frases con que un malogrado

escritor catalán ¹ encabeza la introducción al clásico libro escrito por D. Francisco de Moncada sobre la expedición de catalanes y aragoneses contra turcos y griegos.

» Terminada la guerra de Sicilia, dejó sin empleo la paz á algunos miles de catalanes y aragoneses, casi todos almogavares, que no podían fácilmente acomodarse al ocio y á la holganza. Toda aquella gente batalladora, mal avenida con la paz, que no ofrecía ningún porvenir á sus belicosos deseos, codiciosa de la guerra, que era su natural elemento, comenzó á pasear en torno suyo miradas de inquietud, buscando en el mundo un sitio sobre que poder descargar como una nube.

» Un hombre aventurero y emprendedor, destinado á dejar de sí larga memoria, les procuró ocasión de satisfacer sus deseos. Era un hombre en la flor de su edad, de aspecto terrible, pronto en sus impulsos, ardiente en sus acciones. Roger de Flor, tal era su nombre, había nacido en Brindis y era hijo de uno de los más ardientes partidarios de Conradino *el Degollado*. En su mocedad se había hecho templario; pero era el joven demasiado travieso y turbulento para fraile, aun para fraile guerrero, y viósele el mejor día colgar, como quien dice, sus hábitos, y abandonar el Temple para hacerse corsario.

» Pocas veces se habrá visto un capitán corsario más galán ni más espléndido. Amigos ó enemigos, todos los que caían en su poder tenían salvas sus vidas y naves, como no desdénasen pagarle un tributo con que ayudar á sostener al antiguo templario su fausto y lujo, su generosidad y boato. Roger de Flor era pirata para darse

¹ D. Jaime Tió en su introducción á la obra de Moncada. Las fuentes principales para todos los sucesos que aquí se refieren están en la crónica de Mnntaner, en la obra de Moncada y en los libros de los historiadores griegos Pachymero y Nicéforo Gregoras.

vida de príncipe. Con sus compañeros de aventura presentóse al duque de Calabria á ofrecerle sus servicios, que no aceptó; y lastimado con este desaire, fué á brindar con su auxilio al rey D. Federico de Sicilia, que comprendió en seguida todo el partido que podía sacar de aquel hombre y de sus intrépidos compañeros. Eminentes fueron los auxilios que prestó entonces á la causa de Sicilia, alcanzando, según se dice, el título de vicealmirante; pero luego de firmada la paz, no sólo quedó sin ocupación, sino precisado á ausentarse de Sicilia, pues que el Papa quería apoderarse de su persona para castigarle como á templario desertor.

• Cuentan que D. Federico no quiso entregar á Roger, como se le exigía, y que hasta le indicó el medio de salvarse de sus enemigos yendo á combatir á lejanas tierras, para lo cual le hizo notar que el Oriente ofrecía entonces magnífico teatro á sus deseos de gloria, de ambición y de riqueza. En efecto; el imperio griego, apocado y débil, se veía entonces invadido por los turcos, que ansiaban sentar sus reales en la misma Constantinopla. Con aquella invasión de bárbaros, el emperador Andrónico sentía bambolear su trono y se veía al borde de un abismo. Roger de Flor aprovechó esta coyuntura. Envióle una embajada ofreciéndole sus servicios y el de los 8.000 almogavares, á los cuales la paz dejara sin ocupación, y Andrónico, á quien la necesidad había obligado á servirse de auxiliares extranjeros, aprovechó esta ocasión como llovía del cielo, y envió mensajeros provistos con sus bulas de oro para tomar á su servicio á Roger y á los suyos. Prometió honrarle á él con el título y dignidad de *megaduque* y darle á más en matrimonio su sobrina María, hija de Azán; á los que fuesen con él les ofreció el sueldo más brillante y todo lo que fuese necesario para la guerra, ya que no podía contar con los griegos que se habían dispersado

Occidente, buscando en la esclavitud el único medio existencia.

Ocho mil hombres se dispusieron á seguir á Roger Flor, á quien eligieron por su caudillo y general, sin cargo de estar divididas las opiniones entre él, Berenguer de Entenza, Fernando Jiménez de Arenós y enguer de Rocafort, que fueron también caudillos de las tropas expedicionarias. Á más de estos caudillos ofreciéronse á Roger y se dispusieron á partir con una calidad de jefes, Pedro y Sancho de Ros (Arós y según alguno), Fernando Ahones (otros le llaman Añés), Corberán de Lehet (le llaman otros Corbolán Alet), García de Bergua, Martín Lográn, García Alcín, Guillén de Siscar, Guillén Pérez de Caldés, Juan Gómez, Jimeno de Álvaro y otros, en su número Ramón Muntaner, que fué el cronista de la jornada y que tomó en ella señalada parte.

Todo se dispuso para la marcha. El rey D. Federarmó diez galeras y dos grandes naves de transporte llenas de provisiones y vituallas, y las puso á disposición de Roger de Flor, que contaba ya otras tantas. La flota expedicionaria partió de Mesina haciendo rumbo hacia Constantinopla, á donde llegó por Setiembre de 1303. Berenguer de Entenza, á quien las crónicas presentan como un hermano de armas de Roger de Flor y dicen que estaba con él íntimamente unido, se fué en Sicilia para juntar nuevas tropas con que ir á forzar más adelante el cuerpo principal mandado por Roger. Lo propio hizo Berenguer de Rocafort.

Con júbilo y agasajo fueron recibidos en Constantinopla los expedicionarios. Su llegada fué una solemnidad para el imperio. Es fama que no se cansaba el emperador de admirar á aquellos hombres tostados por el sol de los combates, con su extraño traje, su aguerre y continente, su militar despejo y su marcial des-

embarazo. Andrónico, en su comprometida situación y en su impotencia para resistir á los turcos, miraba á aquellos guerreros como á algo más que unos aliados: como unos salvadores.

»Fué la hueste acuartelada en el barrio llamado de Blanquernas, distribuyéndosele víveres y vino por vía de agasajo, con la paga de cuatro meses; pero eran huéspedes tan inquietos y turbulentos los almogavares, que no tardaron en convertir á Constantinopla en un teatro de sangrientas escenas. Pasó el caso como sigue: los genoveses residentes en Constantinopla por motivo de su comercio vieron, al parecer con desagrado, la llegada de los almogavares, y estaban dispuestos á manifestarles de uno ú otro modo su antipatía. Un genovés hizo burla cierto día del salvaje aspecto y desañado traje de un almogavar; pero como esta gente montaraz y terrible soportaba pocas chanzas, el ofendido vengó luego en el ofensor su atrevimiento tendiéndole muerto á sus plantas. Inmediatamente se generalizó la pelea. Corrieron los genoveses llamando á las armas; acudieron los almogavares lanzando sus salvajes gritos de guerra, y el combate se trabó, combate encarnizado que hubiera tenido funestísimas consecuencias, pues que iban ya los almogavares á pasar á saco y fuego el barrio habitado por los genoveses, si prontamente no hubiese acudido Roger de Flor á calmar la cólera y á contener el ímpetu de los suyos. Esta es la versión que hacen del hecho, como más probable, Moncada y Romy, siguiendo en parte á Muntaner. Pachymero dice que la reyerta fué promovida á causa de haber pedido los genoveses á Roger la devolución de cierta cantidad que le habían prestado en Sicilia para proveer á los gastos de la empresa.

»El emperador Andrónico no deseaba otra cosa que agasajar y honrar á sus nuevos aliados. Á tenor de los

tratos, Roger de Flor fué nombrado *megaduque*, que era la cuarta dignidad del imperio de Bizancio, siendo la primera la de *sebastocrator*, la segunda la de *césar* y la tercera la de *protovestiario*. Obtuvo también la mano de María, sobrina del emperador, hija de la hermana de éste, Irene, y de Azán, rey de los búlgaros. Se dice que era María una hermosa y gentil doncella, que tenía sólo diez y seis años. Fueron celebradas las bodas con gran cordialidad y algazara, no viniendo á turbarlas más que el referido lance de genoveses y almogavares.

Terminados los desposorios, Roger de Flor, unido ya al imperio griego por los lazos de la sangre y por los de la ambición, decidió sin pérdida de tiempo comenzar su campaña contra los turcos. La necesidad de empezar la guerra se hacía sentir de una manera apremiante. Los turcos estaban soberbios de insolencia y orgullo, y hacían llover sobre el imperio toda clase de calamidades. Hasta las puertas mismas de Constantinopla llevaban sus correrías. Todo era luto, horror, consternación y espanto en el pobre reino de Andrónico. Jamás anocheecía sin que los bárbaros hubiesen sitiado algún pueblo y lo hubiesen entrado á saco, pasando á cuchillo á cuantos caían en sus manos. Un rastro de sangre y fuego anunciaba el paso de los turcos á través de las feraces llanuras del imperio griego.

»Huyendo la matanza y el exterminio, los campesinos se habían refugiado en las ciudades, llenando las calles de rostros macilentos y cuerpos exánimes, agrupándose en las viviendas demasiado estrechas para contener un aumento tal de población. Entonces, como si Dios no hubiese aún enviado suficientes pruebas á los súbditos de Andrónico, les mandó el hambre y la peste, y estos dos terribles azotes cayeron como una lluvia de fuego sobre poblaciones enteras. Las calles estaban llenas de cadáveres, los templos de gente, las

casas de víctimas. Negros días de luto corrieron entonces para el imperio. Los bárbaros se habían hecho dueños de las más feraces campiñas y habían pasado por ellas talándolas; las ciudades más populosas quedaban yermas y desiertas; muchas poblaciones habían sido entregadas á las llamas y eran sólo un montón de escombros. Tiranos estaban los turcos con el país que conquistaban. Hacían de los hombres sus esclavos y de las mujeres sus concubinas. Sólo un brazo de mar de una legua de anchura les llegó á separar de Constantinopla. El día que tuviesen bajeles, echaban á Andrónico de su solio.

»Tal era la apurada y extrema situación del imperio, cuando el animoso Roger de Flor salió de la capital al frente de su hueste, llevando también consigo un cuerpo de griegos mandado por Marulli y otro de alanos al mando de su jefe George. El almirante era el aragonés Fernando Ahones. Embarcóse el ejército en los navíos y galeras de su armada, y atravesando el mar de Propóntida, llamado hoy de Mármara, tomó tierra la gente en el cabo de Artacio, que Muntaner llama Artaki, no lejos de las ruínas de la famosa Cizico.

»Al llegar á Artacio, supo Roger que los turcos estaban cerca y tenían su campamento á dos leguas. Dióse prisa á desembarcar la gente, y habiendo enviado á reconocer el campo, esperó á que anocheciera para mejor llevar á cabo su plan. Quería caer sobre los enemigos en cuanto amaneciese y aprovechar la ocasión de hallarles descuidados. Así sucedió, y coronó la suerte con el éxito más feliz la osadía del valiente caudillo.

»Guiaban Roger de Flor y Marulli la vanguardia, compuesta toda de caballería, llevando sólo dos estandartes, el uno con las armas de Andrónico y el otro con las de Roger. Seguía la infantería en un solo escuadrón, al mando de Corbolán de Alet, que era el se-

escal del ejército, y á la sombra de dos banderas, una con las armas del rey de Aragón D. Jaime y otra con las del de Sicilia D. Federico, ya que entre las condiciones que por parte de los catalanes se propusieron al emperador—y cosa es digna de nota,—fué una de las primeras la de que estuviesen en plena libertad de llevar por guía y por señera los blasones de sus respectivos reyes y países; porque, como ha dicho Moncada, querían que á donde llegasen sus armas, llegase la memoria y autoridad de sus reyes, y porque las armas de Aragón las tenían por invencibles.

»Como una tempestad cayeron los almogavares sobre los desprevenidos turcos al rasguear del alba, lanzando sus salvajes gritos de ¡Aur! ¡Aur! ¡Desperta ferro! El hierro despertó, y también los turcos á tan extraño clamoreo; pero estaban cercados por todas partes no había medio de escapar. Armáronse á toda prisa, dispusieron al combate; pero su valerosa resistencia sólo sirvió para aumentar la gloria de los almogavares. Las azconas de éstos tuvieron larga faena. Aquella primera victoria fué completa: 3.000 jinetes y 10.000 infantes del ejército turco quedaron en el campo, y rota y desbandada aquella hueste pocas horas antes tan poderosa, habiendo dejado muchos prisioneros y gran número de mujeres y niños en poder del vencedor.

»Tras el saqueo del campamento turco, regresó el megaduque á Artacio, y puso en noticia del emperador una espléndida jornada, enviando á Constantinopla como prueba las galeras preñadas de esclavos de ambos sexos, de riquezas y preseas. En seguida, por haber entrado con mucho rigor el invierno, y de acuerdo y consejo de sus capitanes, resolvió invernar en Cizico, á donde mandó Andrónico que con mucha diligencia se evasen por mar los víveres necesarios para la hueste,

y á donde fué á reunirse con su esposo la joven megaduquesa María, para con sus amorosos cuidados poderle hacer gratos los sinsabores del campamento.

»Por lo que toca al almirante Fernando Ahones, recibió la orden de llevar á invernar la armada á la isla de Chío, puerto seguro y vecino de las costas enemigas.

II.

»Por más que Muntaner trate de ocultarlo, hay que dar algún crédito á los historiadores griegos Nicéforo y Pachymero, cuando, si bien con exageración de seguro, nos pintan con sombríos colores la estancia de los nuestros en Cizico. Háblannos de sus excesos, desórdenes y desenfreno, y dícnos que por no haber podido reprimirlos con su autoridad y consejo, y por no haber querido hacerse cómplice de ellos continuando en sus filas, buscó ocasión de apartarse de los suyos el buen caballero Fernando Jiménez de Arenós. El hecho de la separación de Jiménez es exacto. Desavenido con el megaduque Roger por la causa que le atribuyen los historiadores griegos, ó por otra cualquiera, abandonó los reales con sus gentes y algunos más que seguirle quisieron, é hízose al mar con sus naves en dirección á Sicilia; pero, sin embargo, aportó en Atenas y se alistó al servicio del duque de este estado, hasta que más adelante, como hallaremos, nuevas ocurrencias le hicieron volver á juntarse con sus paisanos.

»La victoria alcanzada por Roger produjo un fatal resultado, y fué el de encelarse siniestramente el sebastocrator Miguel, que no pudo ver con buenos ojos el que al megaduque le hubiese bastado llegar á Cizico para vencer, cuando él había ido antes allí con poderosa hueste sólo para sufrir un descalabro tras otro. Esta

, al menos, la causa á que atribuye Muntaner el mor-encono que desde entonces abrigó en su corazón Kir-guel, como le llama, contra Roger y su gente; enco-que hubo de traer funestas consecuencias, encono e los historiadores bizantinos achacan al mal trata-ento de sus vasallos de Cizico por los catalanes; sien-, empero, más probable en este punto la opinión del onista catalán por más lógica y valedera.

»En abriendo el tiempo, por el mes de Marzo de 1304, megaduque y su esposa pasaron á Constantinopla, y lanzados de Andrónico el dinero y las órdenes que cesitaba, volvió Roger á reunirse con los suyos, ha-endo dejado á María en la capital. Muntaner cuenta e á su regreso á Cizico, el megaduque satisfizo á los éspedes que habían tenido hasta entonces soldados casa todo lo que habían gastado en mantener á és-, y no quiso que se les descontase de su sueldo. Que-les de esta manera libre el dinero de las cuatro pa-s, que luego se les dió, y tomando Roger sus libros las raciones y cuentas, donde constaban los gastos cesivos que los soldados hicieran, los mandó quemar la plaza pública de Cizico, siendo muy loada de to-s semejante liberalidad.

»Todos estaban ya prontos para salir á campaña y udo el día 9 de Abril por el de la marcha, cuando esta-una sangrienta discordia con los alanos, como ha-estallado en Constantinopla con los genoveses. Al-ogavares y alanos tuvieron un choque en que murieron un número de los últimos, contándose entre los muer-el hijo de su capitán George. Roger, que no sola-nte no contuvo aquella vez á los suyos, sino que sta parece, que les impulsó á la contienda, quiso con-ero aplacar á George por la muerte de su hijo; pero orge despreció el dinero, y como dice con bella frase ncada, al agravio del hijo muerto se añadió la afren-

ta del ofrecimiento. Desde aquel día tuvo Roger otro mortal enemigo.

»Este suceso retardó hasta primeros de Mayo la partida de la hueste. Salió por fin ésta de Cizico para Anatolia en número de 6.000 hombres con nombre de catalanes, 1.000 alanos y las compañías de griegos al mando de Marulli, pero obedeciendo todos á Roger como principal y superior caudillo.

»Atendidas las condiciones de una reseña de esta clase, no es posible seguir paso á paso la homérica marcha de aquel puñado de hombres. Internóse Roger por el reino de Anatolia; ocupó á Germe y Geliana; llegó á Filadelfia, donde venció en reñida batalla á un ejército turco de 12.000 infantes y 8.000 jinetes; hizo una correría por la parte de Kulla; entró triunfante en Nizea; alzó su bandera en los torreones de la mayor de las Magnesias griegas; paseó victorioso el país cuajado de ciudades, donde es fama que se hallaban las siete iglesias cristianas del Apocalipsis; hízose abrir las puertas de aquella famosísima Éfeso de la Diana antigua; atravesó la comarca de Caria y todo aquel inmenso espacio de provincias que están entre la Armenia y el mar Egeo, haciendo huir ante él como un grupo de milanos desbandados las huestes de los turcos, y acabó, finalmente, por despertar los dormidos ecos del monte Tauro con sus alaridos de guerra y sus gritos de victoria, ya que señaladísima la alcanzó su hueste en las faldas de dicho monte.

»Es asombrosa tan continuada serie de hazañas, y no es extraño por lo mismo que se devoren las páginas que nos habla de esta expedición con el mismo afán con que se devoran las de la Iliada. «Los más grandes ejércitos de las cruzadas, ha dicho Ortiz de la Vega, no hicieron lo que entonces ese puñado de catalanes, que parecían sumergidos en la vasta región del Asia. Cada

paso que daban los catalanes era sobre los escombros de algún pueblo famoso: el río Hermes, la Lidia, la antigua Sardes, Esmirna, Pérgamo, Tyrreum, Éfeso, Antioquía, Apamea, Colossus y otras ciudades, parecían estremecerse en sus ruínas sintiendo que por allí andaban hombres.»

»En una de sus batallas contra los turcos tuvo Roger el desconsuelo de perder á uno de sus más valientes compañeros, á Corbolán de Alet, que era senescal del ejército, y hombre á quien profesaba particular cariño y singular estimación. Murió en el combate de Tyrreum ó Tiria de un flechazo en la cabeza.

»En Éfeso se incorporó á la hueste Berenguer de Rocafort, que venía de Sicilia mandando un cuerpo de 1.000 almogavares y 200 jinetes. Á su llegada á Constantinopla, el emperador le dió orden de ir á juntarse con Roger; llegó á Chío en el momento en que el almirante Ahones se iba á hacer á la vela con su armada para Ania, y arribaron juntos á esta ciudad, desde cuyo punto envió á participar su llegada á Roger. Éste comisionó á Ramón Muntaner para que fuese á saludar al recién llegado. Muntaner, con sólo 20 caballos y alguna gente práctica para que le guiasen por caminos extraviados, cruzó toda la comarca que se extiende entre Éfeso y Ania, teniendo que abrirse paso muchas veces con la espada, y llegó por fin salvo á esta última ciudad, de donde regresó á Éfeso con Rocafort y su hueste. Fuele dado entonces á Berenguer de Rocafort el empleo de senescal, vacante por la muerte de Corbolán de Alet.

»Ocho días se detuvieron los nuestros al pie del monte Tauro, y en el mismo lugar donde el 15 de Agosto vencieron á 30.000 hombres, 10.000 de ellos jinetes. Tan señalado fué el triunfo y tantos los despojos, que fueron pocos los vencedores para recoger la

presa. Al embocar aquel temido desfiladero que separa la Anatolia de la Armenia, y á que se da vulgarmente el nombre de *Puerta de hierro*, detúvose Roger como receloso de seguir adelante é internarse en un país desconocido, falto de guías y gente práctica en la tierra. Y como al propio tiempo entraba ya con rigor desusado el invierno, se decidió á volver con su ejército á las provincias marítimas. En esta retirada dicen los historiadores bizantinos que los nuestros hicieron más daño en las ciudades de Asia, que los turcos enemigos del nombre cristiano; y á esto opone Moncada que, si bien debieron ser algunos los daños, no tanto como aquéllos [los encarecen. Aun dando por cierto todo lo que se dice y supone, no se amengua el brillo de las victorias; porque, como ha dicho el autor citado, «¿qué ejército se ha visto que diese ejemplo de moderación y templanza, y más el que alcanza muy á tarde sus pagas?»

»Glorioso el nombre de Roger, voló en alas de la fama, siendo terror de los turcos y nuncio de victoria; pero cuanto más crecía en los campos de batalla el valiente caudillo, más envidiosos y enemigos se iba haciendo en la corte. Dícese que el mismo emperador Andrónico empezó á retirar le su confianza y á alimentar sospechas, á las que daban pábulo con sus intrigas los genoveses de Constantinopla, su hijo Miguel, y George, el general de los alanos. Roger se hallaba sitiando á Magnesia, que se le había rebelado apoderándose de la mayor parte de sus riquezas y tesoro, cuando le llegó un despacho de Andrónico mandándole que, dejando el sitio de aquella ciudad, fuese á juntarse con Miguel, su hijo, para socorrer al príncipe de Bulgaria, cuñado de Roger, contra quien se había levantado un tío suyo amenazándole con apoderarse de sus estados. Hay quien cree que este levantamiento fué fingido por

ndrónico, á fin de dar alguna razón aparente para salir á los nuestros del Asia.

»Embarcóse el ejército en las galeras y navíos de su armada, dice Moncada, y siguiendo el orden que tenían el emperador Andrónico, atravesaron el estrecho y desembarcaron toda la gente en Thracia Chersoneso, tomando por plaza de armas y principal cabeza de sus alojamientos á Galípoli, ciudad en aquel tiempo tenida por la más principal de la provincia, puesta casi á la boca del estrecho que mira al Norte. Alojada la hueste en Galípoli, Roger pasó á Constantinopla con cuatro aleras y con parte de la infantería más escogida á verse con el emperador, de quien debía recibir dinero para la paga general.

III.

»Mientras Roger de Flor perdía el tiempo en Constantinopla, solicitando en vano el dinero que no se le daba, llegó de Sicilia Berenguer de Entenza con 300 netes almogavares. Holgóse mucho Roger de tener en Entenza en su compañía, que había entre los dos estrechas relaciones de amistad, y confesaba lealmente el primero deber muchas obligaciones al segundo, ya que á él era deudor del comienzo de su fortuna.

»Con la llegada de Berenguer de Entenza, y por ser quien era, de tan principal linaje y alcurnia, se acordó darle el título y honores de megaduque, concediéndosele los de César á Roger de Flor. La nueva distinción dada á éste produjo suma impresión en el ánimo de sus enemigos, que creyeron descubrir en el caudillo de Occidente intenciones de acabar con los Paleólogos y arrojarles de su silla imperial.

»Los almogavares no tardaron en notar esta mala disposición de ánimo en los griegos. Una circunstancia

acabó de hacérselo comprender todo. Al recibir del emperador la paga convenida y por tanto tiempo retardada, hallaron que se había alterado el valor de la moneda, de suerte que de 24 partes, las 15 eran de liga y sólo 9 de oro. Rugieron de cólera, pero logró calmarles Roger abandonándoles sus propios tesoros con las joyas de su esposa María para que se cobrasen. Roger de Flor estaba irritado; Berenguer de Entenza arrojó al mar sus insignias de megaduque; los aliados estaban furiosos, y el trono de los Paleólogos se estremeció al grito de cólera que lanzó toda aquella multitud apiñada bajo el pendón de las barras de Cataluña y las águilas de Sicilia.

»La insolencia de los soldados, la envidia de los griegos, la instancia del hijo trocó el amor y afición que Andrónico tenía á nuestras cosas en mortal aborrecimiento; y así se determinó entre el emperador y su hijo dar aparente y honrosa satisfacción á los catalanes, y ocultamente trazar su perdición y ruína.» En estas palabras se expresa Moncada hablando del concierto que entonces se verificó. Este fué dar el emperador Andrónico las provincias del Asia en feudo á los ricos-hombres y caballeros catalanes y aragoneses, con obligación de que siempre que fuesen llamados y requeridos por él ó por sus sucesores, acudiesen á servirle á su costa, y que el emperador no estuviese obligado á dar después de la conclusión de este trato sueldo á la gente de guerra: sólo les había de socorrer cada un año con 30.000 escudos, y con 120.000 modios de trigo, dándoles el dinero de las pagas corridas hasta el día de este concierto.

»Con este trato, dice Moncada, quedaron nuestras cosas, al parecer, en suma grandeza, porque los catalanes se vieron señores de todas las provincias de Asia, así por dárseles el emperador en pago de sus servicios, como porque las ganaron con las armas y libraron de la ser-

dumbre de los turcos; títulos que cualquiera de ellos a bastante á darles el derecho y señorío de todas ellas. Esta fué una de las cosas más señaladas de esta expedición, y que más puede ilustrar la nación catalana y aragonesa; pues cuando los romanos, vencido Mitridates, tomaron el Asia, alcanzaron una de las mayores glorias, lo que el valor de tantos famosos capitanes y ejércitos conquistó en muchos años, lo adquirieron los nuestros en menos de dos, y si con engaños y traiciones no les arrajaran su fortuna, quedarán absolutos señores y príncipes del Asia, y quizá si se conservaran detuvieran los turcos en sus principios, y no se les diera lugar á dilatar ni engrandecer los límites inmensos del imperio que poseen.

• Mientras que por este tiempo andaban los catalanes llenos de esperanza, aunque siempre algo recelosos, llegó la época de partir de Grecia para continuar la guerra, y decidió Roger ir á verse con Miguel Paleólogo, para darle razón de lo que se había tratado con su padre en materia de guerra. Los jefes y adalides de la corte este procuraron disuadirle de aquel viaje, temiendo algún funesto resultado y recelando de la doblez y mala fe de Miguel. Su esposa María que, como educada en el palacio imperial, conocía bien á fondo las perfidias corrientes, procuró también con súplicas y lágrimas disuadirle de aquel temerario empeño; pero Roger lo desahució todo, y llevado por su fatal destino pasó á Anápoli, donde estaba Kyr Miguel.

• Quedó en Galípoli por capitán y comandante de la corte este Berenguer de Entenza, y por senescal Berenguer Rocafort, y marchó Roger con 300 caballos y 1.000 peones, según Muntaner; con 200 jinetes, según Nicandro, y solamente con 150 hombres escogidos, si se ha de creer á Pachymero. En cuanto á María, despidiéndose de aquel esposo á quien ya no debía volver á ver jamás,

no quiso quedarse en Galípoli, y pasó á Constantinopla acompañada de cuatro galeras al mando del almirante Ahones. Según el historiador griego Pachymero, Roger llegó á Andrinópolis el 28 de Marzo de 1305, pero difieren en esta fecha otros historiadores.

»Recibido por el pérfido Miguel con la mayor distinción y muestras del más acendrado cariño, alejó Roger cualquiera sospecha que pudiera abrigar en su ánimo, y después de haber permanecido con fiada confianza algunos días en Andrinópolis, aceptó un convite al que le invitaron Kyr Miguel y su esposa. Alegre y tranquilamente comía con ellos el César en una habitación de su palacio, cuando de pronto, abriéndose de par en par las puertas, dieron paso á una turba de alanos capitaneados por George, que se lanzaron sobre Roger, y después de muchas heridas, le cortaron la cabeza á presencia de Miguel y de su mujer, y sin que éstos trataran de estorbar aquel crimen de traición y de hospitalidad.

»Esta es la relación de la muerte de Roger de Flor, hecha por Muntaner, y aceptada por Moncada, que añade algunos detalles. Varían, sin embargo, en sus versiones los historiadores bizantinos.

»Nícforo es muy sucinto: dice que Roger fué muerto delante del palacio imperial, junto con algunos que le acompañaban, por los soldados de Miguel. Pachymero es más detallado: explica que los alanos estaban furiosamente prevenidos contra Roger por su general George, cuyo hijo había sido muerto en Cizico por orden de aquél, y buscaban una ocasión para vengar á su jefe. «Halláronla, añade el citado historiador, en el momento de entrar Roger solo en el aposento de la emperatriz, después de haber dejado fuera sus guardias. Cuando atravesaba el umbral de la puerta, George le pasó con su espada, como si quisiera ir á buscar en su cuerpo la sangre de su hijo injustamente derramada. Al ins-

tante cayó muerto aquel bárbaro injusto é insolente, pero ardiente é intrépido.» Pachymero trata de excusar á Miguel, y dice con grandes protestas que no tuvo participación alguna en aquel crimen, cometido sólo por los alanos en aras de una venganza personal.

»La muerte de Roger fué como una señal de exterminio. Todos los almogavares que había en Andrinópolis fueron sorprendidos y pasados á cuchillo, salvándose sólo tres que hicieron una resistencia desesperada y heroica. Muntaner nos ha conservado los nombres de estos tres héroes, que fueron Ramón Alquier, de Castellón de Ampurias; Guillén de Tous y Berenguer de Roudor, que era de las orillas del Llobregat. Los de Constantinopla imitaron á los de Andrinópolis, matando á todos los catalanes y aragoneses que allí había, y pereciendo entre ellos Fernando Ahones, el almirante, y tres embajadores que había enviado Berenguer de Entenza á Constantinopla para pedir lo que se les debía, llamados Rodrigo Pérez de Santa Cruz, Arnaldo de Montcortés y Ferrer de Torrellas. Las aldeas siguieron el ejemplo de las ciudades. Durante una porción de días todo fué matanza y sangre: los griegos se convirtieron en tigres carníceros para con sus aliados, á quienes por estar desprevénidos pudieron casi asesinar á mansalva.

»Pero, en cambio, ¿quién sería capaz de pintar lo que sucedió en Galípoli, aunque Muntaner lo calle, cuando el cuerpo principal de la hueste vió llegar á un puñado de sus hermanos escapados á la matanza y supo la suerte que había cabido al infortunado Roger de Flor?... El dolor les exaltó, les cegó la cólera, les arrebató el deseo de represalias. Esparciéronse por las calles como una bandada de tigres fugitivos de los bosques; y dando clamores espantosos, exhalando gritos de rabia y de venganza, rugiendo de ira y desesperación, degollaron

á niños, á mujeres, á jóvenes y á viejos, y pasaron á cuchillo á todo cuanto llevaba el nombre griego en Galípoli y sus alrededores. En seguida, embriagados por aquella orgía de sangre, arremolináronse furiosos junto á la casa en que moraba Berenguer de Entenza, y le pidieron á gritos marchar contra Constantinopla y vengar á Roger.

»Algo debió calmar la agitación febril de los nuestros el ver que el enemigo, con gran golpe de gente, se acercó á Galípoli, poniéndose casi sobre sus murallas. Andrónico y Miguel, temiendo, naturalmente, que los nuestros no intentasen alguna correría, allegaron hasta el número de 30.000 infantes y 14.000 caballos entre las tres naciones de turcoples, alanos y griegos, y enviaron á poner sitio á Galípoli. Los catalanes y aragoneses fortificaron la plaza, que tenían libre por la parte de mar; y celebrado consejo de capitanes, se resolvió enviar á Constantinopla una embajada, con encargo de decir al emperador que se separaban y apartaban de su servicio, acusándole de haber faltado á la fe jurada y retándole á fin de que ciento á ciento, ó diez á diez, conforme al uso de aquellos tiempos, combatesen en satisfacción de su agravio y de la muerte afrentosa dada alevosamente á Roger de Flor y á los suyos.

»Fueron nombrados embajadores un caballero catalán llamado Siscar; un adalid, cuyo nombre era Pedro López; dos jefes almogavares y dos cómitres, los cuales salieron en una barca de veinte remos que no tardó en llegar á Constantinopla. Una vez allí, el catalán Siscar, cabeza de la embajada, cumplió su encargo: retó al emperador; le acusó de bastardía y de falta de fe, y pregonó que diez contra diez y ciento contra ciento estaban prontos los almogavares á probar que malvada y alevosamente se había hecho asesinar á Roger; que Andrónico había dispuesto correrías contra la hues-

te sin previo desafío, y que, por todo lo dicho, desde aquel día se desatendían de su persona.

»Este osado y valiente reto de un puñado de hombres á todo un imperio, hizo profunda sensación en Constantinopla. Debió, seguramente, parecer heroico aquel valor á toda prueba, y la abnegación admirable, sobre todo, con que seis hombres solos se hacían portadores de este reto y se presentaban en medio de sus enemigos, arrojando todos los peligros, dispuestos á morir si convenía. Así, desgraciadamente, sucedió. ¿Cómo podían esperar librarse los seis audaces embajadores, cuando aún hormigueaban las manos de los asesinos; cuando aún hervían en sus pechos la saña y la cólera; cuando bien pudiera decirse que ya, á fuerza de beber sangre de catalanes y aragoneses, los más tímidos se habían tornado leones, sucediendo lo que con aquel rey de las baladas escocesas que todos querían matar, porque sabían que sólo el tragar una gota de su sangre daba valor eterno al corazón cobarde y convertía en tigre al cordero?

»Terminada su misión, los embajadores, pidiendo que se les diese seguridad para su regreso á Galípoli, partieron acompañados de un comisario imperial, y hay aun quien dice que de una escolta; pero llegados al pueblo de Rodosto, por orden del mismo comisario que les acompañaba fueron presos y descuartizados como viles animales en las carnicerías públicas del lugar.

»Se dice que en aquel intermedio tuvieron noticia los de Galípoli de que navegaba por aquellos mares, con 10 galeras del rey de Sicilia, D. Sancho, hijo natural de Pedro *el Grande* y hermano, por consiguiente, de Don Federico. Berenguer de Entenza y los demás capitanes enviaron luego á suplicarle que fuese á Galípoli á tomarles los homenajes y juramentos de fidelidad por el rey de Sicilia. Acudió D. Sancho, y se le recibió con júbilo

y grandes demostraciones de alegría. Recibió el juramento de fidelidad en nombre del rey D. Federico un caballero de su casa, que se llamaba Garci López de Lobera y seguía las banderas de Berenguer de Entenza, y juntamente le eligieron por su embajador al rey junto con Ramón de Copons y Ramón Marquet, que Moncada cree hijo del almirante de este nombre que figuró en la época de D. Pedro. Los embajadores llevaban encargo de dar larga relación á D. Federico del estado en que se hallaban los de Galípoli, pidiéndole que les auxilia-se, pues en ello se interesaba el aumento y grandeza de su casa, ya que le abrían aquella puerta para ocupar el imperio de oriente.

«Cuando estos enviados partieron, D. Sancho ofreció seguir y acompañar á Berenguer de Entenza en la jornada que tenía dispuesta; pero ya fuese por preocuparle sus propios intentos, ó por desconfiar del éxito de sus compatricios, pronto se desavino con los jefes. Se le reconvinó entonces y se le recordó el empeño de su palabra; pero contestó que había paces entre Andrónico y Federico, y que sin expresa orden de éste no había de ocupar sus galeras en daño de un príncipe amigo.

»D. Sancho partió, pues, y Berenguer de Entenza se dispuso á abrir la campaña. Embarcó en 5 galeras, 2 leños de remos y 16 barcos, 800 infantes y 50 caballos, y salió de Galípoli, dejando en esta ciudad por gobernador de ella á Ramón Muntaner, y por jefe superior de la hueste á Berenguer de Rocafort.

»Como la jornada que acometía Berenguer de Entenza no era por codicia, sino por venganza, viósele cortar las aguas con las tajantes proas de su pequeña flota y llegar á la isla de Mármara, la Prepóntida de los antiguos, para convertirla en un charco de sangre, donde se reflejaron las llamas de sus pueblos incendiados. Con la misma presteza y rigor volvió Berenguer sobre la costa,

espues de haber apresado algunas naves acometi6 á la portante y rica ciudad de Heráclea, entrándola á viva rza con poca pérdida de los suyos. Heráclea fué pasada á saco, á cuchillo y á fuego. Era una terrible y desesada venganza la que tomaban catalanes y aragoneses. Tuvo Andrónico aviso de la pérdida de Heráclea, yendo juzgaba á los catalanes fugitivos y camino de Sicilia, y envi6 apresuradamente, con la mayor hueste que pudo reunirse, á su hijo Calo Juan, á fin de atajar los daños que Berenguer de Entenza hacíá en aquella tierra, que llamaban los griegos de Natura.

Junto á Puente Regia, dice Moncada, supo Berenguer que Calo Juan venía, y el número y calidad de sus tropas; y aunque en lo primero se juzgó por muy inferior, en lo segundo le pareció que aventajaba á su enemigo, y así resolvió de echar su gente en tierra y recibir á Calo Juan, que avisado también por corredores, no Berenguer con su gente, había puesto el pie en tierra, apresur6 el camino temiendo que no se retirasen, que nadie pudiera creer que ricos y llenos de despoquisieran los nuestros aventurarse no siendo forzados. Pelearon con igual ánimo á embestirse los escuadrones, y en breve espacio se mostr6 claramente que el valor es el que da las victorias, y no la multitud; porque los nuestros quedaron victoriosos siendo pocos, y los griegos rotos y degollados siendo muchos. Calo Juan escap6 con vida y llegó á Constantinopla destrozado.

Con él entr6 el terror en la ciudad. Andrónico di6 orden para que á toda prisa se armase el vecindario, teniendo ver aparecer de un momento á otro á las puertas de Constantinopla á Berenguer de Entenza, que deca un reguero de sangre en su camino, orillado por las alaciones entregadas á las llamas; á Berenguer de Entenza, que pasaba como una nube preñada de sangre y fuego por sobre campos y ciudades.

»Ya todo estaba dispuesto para seguir adelante; ya con tan feliz comienzo y en alas de la victoria habían resuelto los nuestros acometer los buques que estaban surtos en los puertos y riberas de Constantinopla y quemar sus atarazanas, cuando entró en la Prepóntida ó mar de Mármora una escuadra genovesa, que hay quien dice llevaba la orden secreta de vengar la rota sufrida por los suyos poco tiempo antes en Constantinopla á manos de los catalanes. Componíanla 18 galeras y mandábala Odoardo de Oria.

»Acercáronse los genoveses á los nuestros como de paz, y su almirante convidó á comer á Berenguer de Entenza, que aceptó el convite y pasó á la galera capitana genovesa, sin la menor sombra de recelo y sin ni siquiera soñar en que pudiese el de Oria faltar á la fe de huésped y de caballero. Sin embargo, luego que Oria tuvo á Berenguer en su galera, mandóle prender y asimismo á los que con él iban, á tiempo que daba orden para envolver y atacar las cinco galeras catalanas. Más que un ataque, fué una sorpresa. ¿Cómo podían los descuidados tripulantes imaginar tal deslealtad y perfidia?

»Sin embargo, el almirante genovés con sus 18 naves y tripulaciones infinitamente superiores en número, halló en las cinco galeras catalanas una resistencia desesperada. Fué preciso que murieran 200 genoveses antes de apoderarse de cuatro de las galeras. La quinta fué la que más dió que hacer. Mandábala el catalán Berenguer de Villamarí. Defendióse con una energía y un valor admirables, con un tesón y una resistencia heroicas, sola contra las 18 galeras enemigas que la combatían por todos lados, y después de perecer en la lucha 300 genoveses, tuvieron que sucumbir todos los que formaban la tripulación de nuestra galera uno á uno, con su bizarro capitán al frente, hasta no quedar

sobre el puente que pudiera arrojar una azcona ó ñar una espada, para que lograsen apoderarse de las gentes genovesas.

Esta es la versión que hace del hecho Muntaner y ceptan con pocas variantes Moncada, Romey, Orde la Vega y otros historiadores. Pachymero lo cuenta de distinto modo. En primer lugar, este autor, en la traducción de Cousin y reproducción de Buchon, coloca el hecho en Mayo de 1307, y se desprende de su relato que los genoveses, de acuerdo con el autor, atacaron en lid abierta á los catalanes, que se negaron de sucumbir al número, rindiéndose Berenguer de Entenza al general de la hueste enemiga, apoderándose los genoveses de todas nuestras galeras, excepto una que se salvó.

Cual de estas dos versiones es la exacta, no le es posible al autor de estas líneas averiguarlo.

Después de haber sido hecho prisionero por los genoveses, Berenguer fué llevado á Trebisonda, donde tenían factoría. El emperador Andrónico ofreció 25.000 escudos si le entregaban su prisionero; ellos se negaron. También negaron el rescate á los turcos de Galípoli, que enviaron en una fragata á Muntaner con encargo de pedir á Odoardo de Sicilia que les diese la persona de Berenguer mediante una cierta cantidad. Todo fué inútil. El noble prisionero fué llevado á Génova.

IV.

Después de la pérdida de Berenguer de Entenza y de la hueste, víctimas de la traición genovesa, según se ve, quedaron los nuestros reducidos á solos 1.200 hombres y 200 caballos, fuerza á la verdad tan insignificante, que parecía increíble pudiese resistir por mu-

cho tiempo á las huestes del imperio. Sin embargo, no se desalentaron por esto, y decidiendo en consejo de capitanes que valía más morir con honra que vivir sin ella, se dió orden de barrenar y echar á pique las gale-
ras y barcos que había en el puerto, noble y heróica acción que más tarde tuvo quizá presente Hernán Cortés al mandar que fuesen entregadas sus naves á las llamas. Cortada así la retirada por mar, ya no les quedaba efectivamente otro recurso que vencer ó morir.

»Berenguer de Rocafort fué elegido por caudillo principal de aquel puñado de héroes: diéronsele 12 consejeros por cuyo parecer se gobernase; se mandó grabar un sello para los despachos y patentes con la imagen de San Jorge y el lema *Sello de la hueste de los francos que reinan en Tracia y Macedonia*, no poniendo en él nombre de catalanes, por ser el de francos más universal y el que indistintamente se daba á todos los latinos en el imperio griego, y se hicieron cuatro banderas, con las armas de Aragón y de Sicilia las dos primeras, y con las imágenes de San Pedro y de San Jorge las dos restantes.

»En el ínterin, el ejército griego, creyendo ya que bastaba sólo presentarse para desbaratar aquella pequeña hueste, avanzó contra Galípoli. Berenguer de Rocafort salió al frente de su puñado de héroes contra el enemigo, y alcanzó una espléndida victoria. Si hubiésemos de creer á Muntaner, cuya crónica tiene á veces todas las trazas de un libro de caballería, esta batalla hubiera sido para los catalanes y aragoneses no sólo uno de sus mejores triunfos, sino también uno de los mayores que jamás vió el mundo: 20.000 infantes y 6.000 jinetes perecieron á manos de los nuestros, según aquel cronista, sin haber éstos tenido más pérdida que la de un caballero y dos peones. El hecho no es

creíble, y menos contado por Muntaner, como no lo es tampoco el de que sólo tuviesen los griegos la pérdida de 200 hombres, al decir de Pachymero. Los resultados prueban que la victoria fué importante: ni tanto como la exagera Muntaner, ni tan poco como la empequeñece Pachymero.

»El hijo del emperador, Kyr Miguel, allegó en breve tiempo otro ejército, que esta vez ascendía á 100.000 infantes y 17.000 caballos, mandada la vanguardia por el propio Miguel. Los catalanes no esperaron á que llegase á ellos el centro, sino que haciendo una marcha rápida, se arrojaron sobre la vanguardia enemiga, que estaba acampada cerca de la ciudad de Apros, probando nuevamente que el valor, mejor que el número, es el árbitro de las batallas. Costóles, sin embargo, esta victoria mucho más trabajo que la anterior. La caballería de Tracia y Macedonia sostuvo por largo rato el honor de la refriega, impidiendo avanzar á los nuestros; y el mismo emperador joven hizo esfuerzos sobrehumanos para evitar la afrenta de una derrota, llegando hasta el punto de luchar cuerpo á cuerpo con un marino catalán llamado Berenguer, que le hirió en el rostro después de haberle muerto el caballo y héchole pedazos el escudo con su maza.

»Los griegos huyeron de nuevo ante aquellos hombres, á quienes parecía proteger el cielo, y los almogavares, que sorprendidos por la noche acamparon en el sitio de la batalla, pudieron ver á los matutinos albos del siguiente día cuán considerable había sido su victoria por el número de cadáveres que sembraban el campo. Nicéforo afirma que ya por este tiempo los turcos habían formado alianza con los catalanes, visto que éstos habían vuelto sus armas contra los griegos, y dice que en la batalla de Apros peleó bajo nuestras banderas un cuerpo de turcos. La vencedora hueste se apo-

deró fácilmente de la ciudad de Apros al día siguiente del triunfo.

«Dicen las historias que después de este triunfo dieron tan aterrados los griegos y tan dueños delos nuestros, que discurrían por todas las provincias á su arbitrio, talando, saqueando, vengándose, llevando el terror en su nombre y la muerte en su aspecto. El que se eligió por los catalanes para teatro de tantas represalias fué el pueblo de Rodosto, donde embajadores, con el bizarro Siscar al frente, habían sido víctimas de la traición y mala fe, sucumbiendo humanamente despedazados. Entraron en esta población por escalada y ocupáronla sin resistencia, pero bastó esto á contener su crueldad. Tal debió ser el tan terrible y mortal su venganza, que tengo leído en Moncada que de resultas de esto, aun mucho tiempo después, la maldición más enérgica que en aquellos países se arrojará podía contra un enemigo, era la de exclamar *Así la venganza de los catalanes caiga sobre su cal*

«Mientras eran tan ruidosamente vengadas las injurias de Rodosto y entraban los catalanes en Paes de Rodosto, ciudad vecina, ganada con la misma facilidad y con igual rigor tratada, tenía lugar en Andrinópolis un hecho, cuya certeza no puede ponerse en duda cuando se cuenta el griego Pachymero á impulsos de su admiración. He aquí sus propias palabras:

«Sesenta catalanes habían quedado prisioneros en Andrinópolis cuando el César Roger de Flor fué asesinado en esta ciudad. Habiendo, pues, llegado á noticia de los prisioneros el rumor de la derrota del joven Conquistador en Apros, conspiraron para conseguir su libertad; y habiendo roto sus cadenas subieron á lo alto de la torre, desde donde emprendieron á pedradas contra los habitantes de Andrinópolis, que al tener noticia de lo sucedido se arremolinaron junto á la torre para

arla. Fueron inútiles cuantos esfuerzos trataron de acer los presos, y si bien algunos se entregaron, otros refirieron morir antes que volver á caer en manos de sus enemigos. Los vecinos de Andrinópolis, unidos á los oldados de la guarnición, viendo que no podían entrar en la torre por la desesperada resistencia que les oponían los catalanes, decidieron entregarla á las llamas; pero toda la violencia del fuego no fué bastante á acoradar á los defensores. Primeramente trataron de apagar el incendio, y cuando vieron que les era imposible, se abrazaron unos á otros dándose el último adiós; forficáronse haciendo la señal de la cruz, y se arrojaron desnudos en medio de las llamas. Dos hermanos, pero que lo eran aún más de corazón que de cuerpo, abrazándose estrechamente, se precipitaron á un tiempo mismo desde el punto más elevado, muriendo de la caída. Antes, empero, de arrojarse, vieron á un joven compañero suyo que estaba suspenso ante el precipicio del incendio, y que más bien parecía dispuesto á sujetarse á una deshonrosa esclavitud que á sufrir tan cruel género de muerte. Arrojáronle ellos al fuego, y reyeron así salvarle perdiéndole. He aquí la cruel extremidad á que su desesperación les llevó.»

»En tanto que así andaban los catalanes victoriosos, viendo tal el poder que tenían que se pensaba ya en cercarse á Constantinopla, llegó á Galípoli con alguna gente de refuerzo aquel Fernando Jiménez de Arebós, uno de los más principales capitanes aragoneses que formaron parte de la primera expedición, y que por lo referido en otro lugar se había apartado de la hueste, yendo á ofrecer sus servicios al duque de Atenas. Hernán Jiménez, que acudía con una galera y 80 hombres en socorro de sus compañeros, fué recibido con júbilo y diósele en seguida á mandar un cuerpo, con el cual hizo verdaderas proezas.

»Juntó 300 infantes y 60 caballos, y con ellos se entró tierra adentro, llevando el terror hasta las puertas mismas de Constantinopla, desde cuyos muros se cuenta que el emperador Andrónico vió cómo pasaba á saco y fuego los alrededores de la ciudad y pueblos de las cercanías. Bien es verdad que marchó contra él una fuerte división del enemigo; pero la acometió y venció, sin embargo de ser en mayor número. Triunfante y cargado de botín, fué á juntarse con Rocafort en Paccia, á donde el último acababa de llegar después de haber corrido la tierra hasta Rodope.

»Mal se avenía Jiménez de Arenós con el carácter despótico y dominante de Rocafort. Así es que, para hallar ocasión propicia de apartarse de su lado y no tener que someterse á quien por nobleza de sangre era su inferior, intentó con algunos de su partido la conquista de Madyto (que otros llaman Módico), y esto con tan poca gente, que sus mismos compañeros lo tenían á temeridad y locura. Sin embargo, no por ello desistió el caballero aragonés, y el éxito vino á coronar sus esfuerzos. La ciudad de Madyto, con su fuerte castillo, cayó en su poder por asalto y sorpresa, según Muntaner; por capitulación y vencidos los sitiados por el hambre, según Pachymero. Parece que el sitio de la plaza duró ocho meses. Luego de ganada, Jiménez de Arenós fijó en ella su presidio, y la hueste catalana-aragonesa se dividió en tres cuerpos, guarnicionando cuatro plazas bajo el mando de tres respectivos jefes. La división de Rocafort ocupó á Rodosto y Paccia (que otros llaman Pánido); la de Jiménez de Arenós, Madyto, y Ramón Muntaner, con menos gente, y más fiel, de seguro, como soldado valiente que como cronista historiador, se quedó gobernando la ciudad de Galípoli.

»Algún tiempo pasaron siendo el azote y terror de aquellas provincias, teniendo sujetos á sus naturales,

ista que Rocafort y Jiménez volvieron á unirse, proyectando una expedición al interior de Tracia. Llevá-nla á cabo; pasearon triunfantes el país, marcando las huellas los pueblos incendiados y anegados en sangre, y dieron la vuelta cargados de riquísimos despo-sos, con cuatro galeras que antes les habían perteneci-do por ser las que tomaron los griegos en Constantino-pla cuando la muerte de Fernando Ahones, y que ha-ron Jiménez y Rocafort en el puerto de Stenayre (los llaman Estañara), pueblo á la ribera del mar de onto, que fué ganado á viva fuerza por los nuestros. on estas cuatro galeras, henchidas de joyas y prisio-ros, pasaron los dos caudillos por el canal de Cons-antinopla, cruzando así en triunfo á la vista de la ate-ada capital.

»En tanto que esto sucedía, un caballero principal de Salónica, llamado Jorge de Cristópolis, que pasaba n 80 caballos á Constantinopla, creyó ser buena oca-sión de intentar un golpe de mano contra Galípoli, por ner noticia que estaba con poca gente guarnecida. rró, empero, el intento, que tuvo de él noticia Munta-er y frustró su plan, saliendo contra él y embistiéndolo. Sólo 14 jinetes mandaba el cronista-soldado, al de-r suyo, y bastáronle para cerrar contra los 80 de Cris-polis y hacerle retroceder con pérdida de 36 de los su-s, muertos ó prisioneros. El mismo vencedor nos enta esta victoria; y pues no hay otro testigo que el yo, como él la refiere la repiten todos.

»Habiendo regresado ya Rocafort y Jiménez de su nturosa excursión, supieron que los alanos, es decir, s que más habían contribuído á la muerte de Roger Flor, se volvían á sus tierras cansados de los traba-s y fatigas de la guerra. Parecióles á los nuestros que era bien que en paz y tranquilidad se volviesen quie-s, tanta sangre de sus compañeros habían hecho de-

rramar, y decidieron salirles al encuentro. Hubo consejo de capitanes en Paccia, y se resolvió reunir todas las fuerzas para esta jornada, desamparando Paccia, Rodosto y Madyto, y quedando en Galípoli las mujeres y tesoros con sola una guarnición de 200 infantes y 20 caballos, al mando y gobierno de Muntaner, á quien se ofreció un quinto del tercio de la presa y otro para su gente. Más de 2.000 mujeres se encerraron en Galípoli, y por esto dice Muntaner en su crónica: *Romanguí mal acompanyat de homens y ben acompanyat de fembres.*

»George, jefe de los alanos y matador de Roger de Flor, llevaba 6.000 infantes, 3.000 caballos y una multitud de niños y mujeres, y estaba á doce jornadas de distancia. Los catalanes hicieron unas rápidas marchas, y descubrieron al enemigo antes de que pasase el monte Hemo. Los historiadores dicen que el combate fué terrible y espantoso, desastrosa la batalla. Ofrecieron una resistencia desesperada los alanos, que peleaban por defender sus mujeres, sus hijos y las riquezas que habían adquirido en servicio del imperio. De otra cosa, empero, no les sirvieron el valor y el esfuerzo que de hacer más gloriosa su derrota. La mortandad que hicieron los nuestros en los enemigos fué mucha; el botín que recogieron inmenso. De los primeros que perecieron á manos de los almogavares fué George, en cuya muerte vengaron así la de su valeroso caudillo Roger.

»De referir es un hecho que tuvo lugar en esta jornada, y que como notable cuentan las historias. Al ver la batalla perdida y dueñas ya del campo las armas catalanas, un joven y valiente mesageta, que se había batido bizarramente, corrió presuroso á las tiendas que comenzaban ya á saquear los nuestros, y sacando de una de ellas á una mujer tan joven como hermosa, esposa suya ó querida, la colocó sobre un caballo y él en

o, tomando el camino del monte. Tres almogavares, se se llamaban Guillén Bellver, Arnau Miró y Berenger Ventayola, echaron á correr tras de los fugitivos, movidos de la hermosura maravillosa de aquella mujer. El mesageta, para escapar de los que le seguían, poleaba con la punta de su alfanje el caballo de su mujer, animándole al propio tiempo con voces; pero tardaron el calor y la fatiga en rendir al pobre animal, que se dejó caer con su preciosa carga. Era ya posible escapar. Bien hubiera podido hacerlo el mesageta, abandonando á la hermosa á su suerte; pero os de esto se acercó á la mujer, con quien se abrazó precha y amorosamente, despidiéndose de ella con lágrimas y besos, y en seguida, haciéndose dos pasos atrás, blandió el alfanje y cortóle de una cuchillada la beza. También entonces hubiera aún podido escapar, pero no satisfacía ya su fuga á su pasión de amante: le preciso disputar el cadáver como había tratado de salvar el cuerpo. Al pie del cadáver esperó á los tres resores, y con el alfanje teñido en la sangre de la hermosa quitó el brazo y la vida á Guillén Bellver, el primero que se acercó, revolviendo en seguida sobre sí y Ventayola, con quienes luchó desesperadamente y recibiendo cuchilladas cabe el cadáver de su amada, hasta que cayó sobre el mismo desangrado y halando el último aliento.

»En tanto que se consagraba aquella famosa jornada á los manes y memoria de Roger de Flor, Galípoli, la ciudad que Muntaner se había encargado de defender en una hueste de mujeres, se veía atacada por una armada de genoveses, que á ello se lanzaron movidos de las promesas de Andrónico y de su hijo Miguel. Los genoveses, al mando de Spínola, desembarcaron y dieron un asalto á la plaza, pero infructuosamente, pues se hallaron brava y tenaz resistencia. Muntaner guar-

neció las murallas de Galípoli con sus 2.000 mujeres, á las cuales dió armaduras y á cada 10 por cabo un mercader catalán, y con la poca gente de armas de que podía disponer hizo varias salidas, obteniendo un éxito felicísimo. Como bravo soldado y como buen capitán se portó en aquel lance Muntaner. Spínola y los suyos tuvieron que reembarcarse más que de prisa, dejando alfombrados de cadáveres los alrededores de la plaza, y perdiendo en la refriega á uno de sus más famosos capitanes, llamado Antonio Bocanegra, que no quiso rendirse á Muntaner, el cual le instaba para ello, deseoso de no tener que acabar con un valiente.

»La defensa de Galípoli es una bella página de aquella epopeya con que se enriquece nuestra historia, debida al valor heróico de un puñado de hombres, que si tales hechos hubiesen acometido en época de remota antigüedad, se hubieran relegado á las maravillas de la fábula, ó se hubiera hecho pasar á sus autores por semidioses.

»La expedición de Levante es nuestra Iliada. Sólo que aún le falta su Homero.

V.

»Con tan repetidas victorias y tan continuadas hazañas, la fama de los catalanes creció extraordinariamente, y no es de extrañar que acudiesen todos á servir bajo sus banderas, y que turcos y turcoples se apresurasen á alistarse como aliados de la hueste para participar de su gloria y de su provecho. Hasta llegar á este punto no hablan nuestros autores de haberse unido á nuestras banderas los turcos y luego los turcoples, que estaban al servicio de los griegos, si bien los autores de esta última nación, como ya se ha hecho observar, quieren que esto hubiese sucedido antes.

»Otro refuerzo tuvo por entonces la hueste: fué el que

le trajo Berenguer de Entenza, libre ya de su prisión, gracias á la intervención generosa del monarca aragonés D. Jaime II. Berenguer de Entenza, luego que hubo roto sus hierros, no pensó en otra cosa que en facilitar socorros á los catalanes de Galípoli y volver á compartir con ellos su gloria y sus peligros; y habiendo fracasado varios de sus proyectos y viendo irrealizables por el pronto sus esperanzas, se vino á Cataluña; vendió parte de su hacienda; juntó 500 hombres, gente toda de valor y decidida, y partió á llevar este refuerzo á sus compañeros y hermanos de Galípoli.

»Así que á este punto llegó, quiso ponerse al frente de la hueste como superior caudillo y continuar el desempeño del cargo que tenía antes de que los genoveses le prendieran; pero en su ausencia, con sus victorias había crecido Rocafort en ambición, y le contestó que allí no había para él más mando que el de la gente que traía consigo. Hubo con este motivo grandes divisiones en los ánimos, y estableciéronse la desunión y la discordia en la hueste, quedando dividida en dos bandos, uno de los cuales tenía por jefe á Berenguer de Rocafort, y otro á Berenguer de Entenza, habiéndose sometido á este último Jiménez de Arenós y Ramón Muntaner, por juzgarle como rico-hombre de mayor autoridad que Rocafort, simple caballero.

»Por los conciertos que se hicieron, mediando Ramón Muntaner, que se tomó mucha pena y trabajo para la conciliación, pareció quedar todo en paz por el pronto, si bien los recelos, la enemistad y el odio de entrambos bandos hacían presagiar un próximo rompimiento. Berenguer de Entenza con su división fué á poner sitio á Megarix, y Rocafort con la suya, de la que formaban parte turcos y turcoples, se puso sobre la plaza de Ainé (que otros llaman Nona), distante 60 millas de Galípoli y 30 de Megarix.

» En tal estado las cosas, llegó á Galípoli con cuatro galeras el infante D. Fernando, hijo del rey de Mallorca, á quien su primo el rey de Sicilia D. Federico enviaba á aquellas tierras como lugarteniente suyo, para que en su nombre mandase aquella gente y dirigiese aquella conquista. Al llegar D. Fernando á Galípoli fué reconocido como jefe superior y lugarteniente del rey de Sicilia por la parcialidad de Entenza y Jiménez de Arenós. Rocafort se vió contrariado en sus planes y proyectos; pero buscó en su mente los medios de acabar con aquel obstáculo poderoso, y halló para ello ingeniosa traza.

» No ignoraba Rocafort la caballeresca lealtad de Don Fernando á su primo el rey de Sicilia, y sabía también que los tratos hechos con éste le impedían gobernar en Romanía de otro modo que como lugarteniente del monarca siciliano. Decidido á valerse de esto, logró persuadir á los jefes y principales capitanes de su bando que para los progresos de sus conquistas les sería mucho más ventajoso tener entre ellos un rey que les gobernase y dirigiese y mirase como propias las tierras que se ganasen, que no depender de un monarca como el de Sicilia, el cual, por estar tan distante, ni vería las acciones de los que se señalasen para recompensarlas, ni procuraría pronto socorros á inmediatas necesidades, ni miraría, finalmente, aquellas posesiones, por estar tan lejanas, con el celo, solicitud y cuidado que aquél que las considerase como su único ó principal patrimonio. Los jefes y adalides cayeron en la red que el astuto Rocafort les tendía; y como éste les propuso que eligiesen, á consecuencia de sus ideas, por rey á D. Fernando, determinaron aclamarle y le ofrecieron la corona. D. Fernando se negó á admitir, no queriendo faltar ni un punto á la confianza que en él había depositado su primo y á los compromisos con éste con-

traídos. Ya lo sabía Rocafort y con ello contaba. Supo entonces manejar tan bien el negocio, que su bando, disgustado en gran parte y esperando que al fin se resolvería á aceptar el cetro, rehusó dar el bastón de mando al infante, que se hubiera vuelto ya á Sicilia, si los ruegos é instancias de Entenza y de Jiménez no le hubiesen detenido.

• Á todo esto, habían ya caído en poder de los nuestros las poblaciones de Megarix y Ainé; pero sentíase en el campo gran falta de vituallas por estar todo talado y destruído diez jornadas alrededor de Galípoli. Hubo con este motivo consejo de capitanes, y se resolvió abandonar aquella tierra para dirigirse á tomar posesión del reino de Salónica, decidiéndose por el pronto á acometer y tomar la ciudad de Cristopol, puesta en los confines de Tracia y Macedonia, ciudad que tenía la entrada de las dos provincias fácil, la retirada segura y los socorros de mar expeditos. Se ordenó que Ramón Muntaner, con 24 velas de que constaba la armada, llevase las mujeres, niños y viejos por mar á la ciudad de Cristopol, después de haber arrasado el castillo de Galípoli, el de Madytos y los demás de que éramos allí dueños. Por lo que toca á la hueste, y para evitar en el camino los peligros de la unión de ambos bandos, se decidió que la gente de Rocafort, compuesta casi toda de almogavares, turcos y turcoples, marcharía una jornada delante, de modo que al campo que hubiese abandonado por la mañana llegaría por la tarde Entenza con los suyos. De esta última división formaban parte el infante D. Fernando y Jiménez de Arenós.

• Así atravesaron una larga extensión del país, y se hallaban ya á dos jornadas de Cristopol, cuando acaeció una mañana que, por haberse retrasado la hueste de Rocafort y haber madrugado mucho la de Entenza á causa de los calores, las dos divisiones se encontraron.

Los de Rocafort se creyeron hostigados y perseguidos, y una voz maliciosa gritó de súbito entre ellos:—«¡Á las armas! ¡á las armas! que aquí está la gente de Entenza y de Jiménez que viene á matarnos.» No hubo menester más. Este grito, repetido de fila en fila, exaspera los ánimos. Las dos huestes se precipitan una sobre otra. Acude Berenguer de Entenza sin armadura y con sólo una azcona montera en la mano para sosegar y poner paz entre los combatientes; pero al verle, se arrojaron sobre él Gilberto de Rocafort y Dalmau de San Martín, hermano y tío de Berenguer, y le atraviesan con sus lanzas á tiempo que de sus labios salían estas palabras:—«¿Qué viene á ser eso, amigos?»

»Trabóse entonces un combate encarnizado sobre el cadáver de Entenza; combate que sólo pudo calmar la autoridad del infante D. Fernando, presentándose en el campo armado de todas armas y con su maza en la mano. Quedaron muertos en el campo 150 jinetes y 500 infantes, la mayor parte de las compañías de Berenguer de Entenza y Jimenez de Arenós. Fué esta desgraciada refriega el fin de todos aquellos odios y desavenencias.

»Así murió traidora y alevosamente Berenguer de Entenza, arrogante y noble figura de aquella caballeresca expedición. Berenguer, de ilustre y preclara alcurnia, de merecida fama por sus hazañosos servicios en Cataluña y en Sicilia, de ánimo levantado á altas empresas, era, al decir de los historiadores, animoso y valiente en medio de los mayores peligros, fuerte en los trabajos, constante en las determinaciones, sufrido en la adversidad, y estimado por sus altas virtudes de príncipes naturales y extraños.

»Fernán Jiménez de Arenós, temiendo igual suerte que su desgraciado compañero, abandonó el campo de batalla cuando vió el estrago que hacían en los de su bando los de Rocafort, y dirigiéndose al lugar más próximo

e entregó en manos de los griegos, siendo muy bien recibido por Andrónico, que le casó con su nieta Teodora, elevándole á la dignidad de megaduque del imperio. Pachymero cuenta que Jiménez llegó á caer en manos de Rocafort durante la refriega, y que pudo escaparse de su prisión pasándose entonces á los griegos, con los cuales, según dicho autor, estaba en inteligencia desde mucho antes, ya que estaba concertado que entraría al servicio del emperador antes de la llegada de Berenguer de Entenza, variando sólo de resolución cuando este ilustre caudillo desembarcó en Galípoli.

»Disgustado también el infante D. Fernando con la muerte de Berenguer de Entenza, abrazado con cuyo caballo se dice que derramó abundantes lágrimas, decidió abandonar el campo, después de haber vuelto á requerir Rocafort que le reconociese como lugarteniente del rey D. Federico y haberse negado á ello aquel capitán. Acercaron á presentarse entonces, no lejos del campo donde había tenido lugar la refriega, las cuatro galeras con que el infante había ido á Galípoli, mandadas por los caballeros Dalmau Serrán y Jaime Despalau, de Barcelona, y se embarcó en ellas, navegando la vuelta de la isla de Tarso, y dejando á Rocafort absoluto señor y dueño de todo.

»En Tarso se encontró el infante con D. Ramón Munaner, á quien contó el caso, y quien, irritado y celoso de su vez de Rocafort, decidió también abandonar la compañía y volverse á Sicilia con D. Fernando. Munaner tomó esta resolución con mucho gusto, ha dicho Moncada, porque estaba ya rico y temía á Rocafort, aunque era su amigo. Antes, empero, de partir, el croquista-soldado fuese al campo de Rocafort á dar cuenta y razón á los capitanes de lo que se le había encargado, que era la mayor parte de sus haciendas, y todas sus mujeres é hijos.

»Reunido consejo general así que llegó Muntaner, hizo éste entrega de los libros y del sello del ejército, y consiguió que se diese seguro á las mujeres, hijos y haciendas de los del bando de Berenguer de Entenza y Fernán Jiménez de Arenós, para que se les dejase en libertad de ir con lo suyo á donde les acomodara. Á todos los que no quisieron quedarse con Rocafort ni ir á reunirse con Jiménez, se les facilitaron barcas armadas que les condujeron á Negroponto. Muntaner, á quien parece que realmente se estimaba mucho, siendo universalmente querido por su carácter bondadoso y conciliador, fué instado á quedarse, haciéndosele magníficas ofertas; pero estaba ya resuelto á partir y lo efectuó, yendo á reunirse con D. Fernando, que proseguía esperándole en Tarso.

»Pero D. Fernando era joven, dice Muntaner en su crónica, y es malo ir con príncipes jóvenes y de sangre generosa, que en ninguna parte ven peligros, y toman por cobardía la prudencia. Quiso detenerse en Negroponto, donde á la ida había sido muy festejado, y encontróse allí con una flota veneciana, en la cual iba el caballero francés Tebaldo de Cipoy, encargado, según parece, de ir á proponer á la hueste catalana que reconociese por monarca á aquel Carlos de Valois, que primeramente había tomado el título de rey de Aragón en nombre del Papa, después el de rey de Sicilia, y que aspiraba entonces á ser emperador de Constantinopla, consiguiendo sólo ser únicamente el rey del viento, como dice Muntaner. Apenas hubo puesto el infante Don Fernando pie en tierra, cuando las 10 galeras venecianas dieron sobre las del infante y el bajel de Muntaner, que saquearon, apoderándose de las muchas riquezas que llevaba y matando 40 hombres de la tripulación que quisieron defenderse. Por lo que toca al infante, Muntaner y los demás que con ellos habían desembar-

do, quedaron presos, siendo enviado el primero con ho caballeros y cuatro escuderos á la ciudad de Ate-s, cuyo señor le mandó cautivo y con muchas guar-s á Tebas.»

ROIG (calle den).

Atraviesa de la del *Carmen* á la del *Hospital*.

En lo antiguo fué conocida por varios nombres. Lla-se primeramente *den Picalqués*, que era también el una calle vecina; después *den Pujal*; luego *den Pas-il*, y por fin tomó el nombre *den Roig*, que conserva n. Recuerdan todos estos nombres otros tantos de nilias catalanas, propietarias sin duda de terrenos os en la calle.

En la *Rúbrica* de Bruniquer leímos una vez, y co-mos, la siguiente nota relativa á la calle de que ha-mos:

«Á 25 de Febrer de 1617, los obrers concediren llicencia Doña Margarida de Plassa, monja carmelita calçada, poder tancar á tots dos caps lo carreró dit vulgarment i Picalqués, que es en lo Rabal qui travessa del carrer Roig á la riera den Prim, á efecte de fer y construir dit loch colegi ó monestir de doncellas recullidas.»

Vivió por mucho tiempo en esta calle, esquina á la *Hospital*, D. Manuel Torrents y Serramalera, que ce pocos años murió en París durante uno de sus jes.

Fué diputado provincial de Barcelona en distintas siones, y era persona muy conocida y muy estima-en los círculos barceloneses.

Hombre de superior talento y de vasta erudición, no conocido como literato, sin embargo de serlo y y profundo. Tenía escritas varias obras que, si no

mienten nuestras noticias, mandó quemar antes de morir, y era autor de una colección notabilísima de poesías que había escrito en francés, idioma del cual era profundo conocedor. Estas poesías fueron también quemadas ó han desaparecido. Nosotros recordamos haber leído algunas, y conservamos especial memoria, en particular, de una que dirigió á la villa de Moyá, su patria, notable por su sentimiento, por su melancolía y por la valentía de sus pensamientos.

En esta composición el autor daba cuenta de sus impresiones al llegar á Moyá por primera vez después de treinta años de ausencia. La villa presentaba una nueva fisonomía: sus padres habían muerto, muerto también muchos de sus parientes y amigos, una sola hermana que le quedaba se había hecho monja, no encontraba los sitios donde se había deslizado su infancia, no existía ya el hogar paterno, y esto daba asunto al poeta para una magnífica tirada de versos que terminaban con el siguiente, que recordamos por la impresión profunda que nos hizo su lectura:

Moyá n' est plus pour moi que un vaste cimetiere.

ROSA (calle de la).

Es una callejuela que cruza desde la calle *den Códols* á la de la *Carabassu*.

Cuando se la ve tan estrecha, angosta y sucia, se pregunta uno si es por ironía por lo que se le dió el nombre *de la Rosa*.

Evidentemente no puede ser por otra causa.

ROSARIO (calle del).

Cruza de la calle *Ancha* á los *Encantes*.

Según parece, el verdadero nombre de esta calle es de *la taberna del Rosario*.

Dióle este nombre una antigua y famosa taberna que había en ella, donde se veía una capillita con la imagen de Nuestra Señora del Rosario, rodeada de jarros de flores.

La costumbre de tener una capilla con la imagen de la Virgen ó de un santo, existía antiguamente en casi todas las casas de Barcelona, muy especial y señaladamente en las tiendas de los menestrales. Quizá no había una sola, por reducida que fuese, donde no figurase en el sitio más visible de la tienda una capillita de más o menos lujo, según los alcances del propietario, con la imagen del santo bajo cuya protección estaba la casa. En los días de la fiesta del santo y en los que lo eran de fiesta para la familia, se encendían luces en la capilla, se renovaban las flores de sus jarros y se rezaba devotamente el rosario al caer de la tarde.

Todavía quedan en Barcelona, aunque raras, algunas antiguas tiendas donde se ve la capillita con el santo patrono de la casa.

ROSELLON (calle del).

Otra de las que han de constituir la nueva Barcelona. Atravesará toda la ciudad de un extremo al otro, desde la calle de la *Marina* á la del *Llobregat*.

Cualquiera que esté enterado solamente un poco de la historia de Cataluña, comprenderá fácilmente la razón que tuvimos al aconsejar al Excmo. Ayuntamiento que le diese este nombre.

Según se supone, el condado de Rosellón fué instituido por Carlomagno en la época en que este príncipe, queriendo oponer una barrera permanente á las invasiones siempre amenazadoras de los moros, dividió las

marcas de España en diferentes condados, siempre prontos á resistir las fuerzas del islamismo y á oponerse á sus progresos.

La época de los condes del Rosellón es la en que este país fué más desdichado. De una parte, las invasiones de los sarracenos y de los normandos pasaban á sangre y fuego sus villas y campos, convirtiendo en ruínas dos de sus principales ciudades, *Ruscino é Iliberis*, tan notables por su antigüedad como por sus recuerdos históricos; de otra parte, las rivalidades de los pequeños jefes feudales, poniendo incesantemente las armas en sus manos, hacían que fuesen tan grandes los desórdenes y desolaciones, que hubo necesidad de una intervención de nobles y eclesiásticos. Las primeras constituciones de paz y tregua, designadas bajo el nombre de *Treuga Dei*, tregua de Dios, fueron decretadas en los dos concilios que se celebraron en Toluges, cerca de Perpiñán.

La población de Ruscino había dado origen á un pequeño barrio conocido con el nombre de *Villa Perpiniani*. Engrandeciéndose poco á poco, esta localidad recibió en su recinto una colegiata fundada por un conde de Rosellón, un hospital erigido por otro conde y los elementos de una ciudad destinada á ser célebre algún día. Su último conde confirmó á esta ciudad las leyes y costumbres basadas sobre los derechos que acordaban á las poblaciones las instituciones románas, y Perpiñán, desde aquel momento, marchó á grandes pasos por el camino del progreso.

Al morir sin posteridad el último conde, legó sus dominios al rey de Aragón, y el Rosellón sintió bien pronto los efectos saludables de la poderosa mano que tenía las riendas de aquel reino. Bajo este nuevo régimen, la provincia llegó á un gran estado de prosperidad y riqueza por el comercio y la industria manufacturera, tanto como por las letras. Familiarizados los reyes de

Aragón, condes de Barcelona, con la poesía, alentaban la ciencia del *Gay saber*, y el Rosellón contó entre sus hijos algunos trovadores, cuyo nombre ha permanecido justamente célebre.

Pero en tanto que, gracias á instituciones libres y benéficas, los roselloneses gozaban de un estado de prosperidad, negros nubarrones precursores de borrascas comenzaban á condensarse sobre su cabeza. Un rey conquistador, uno de los más grandes príncipes que hayan ilustrado su época, Jaime, el primero de este nombre, había agregado á su corona de Aragón el reino de Valencia y las islas Baleares, cuyos territorios arrancara espada en mano del poder de los moros.

Padre de una numerosa familia, Jaime quiso dejar una corona á cada uno de sus hijos, y levantar en sus estados cuatro tronos á un mismo tiempo; pero las desgracias que experimentó este príncipe en su hogar doméstico redujeron su familia, y los cuatro tronos se fundieron en dos: Pedro tuvo el Aragón, Valencia y Cataluña; Jaime las islas Baleares, los condados de Rosellón y Cerdaña y algunos dominios esparcidos por el Languedoc. El mayor de estos dos hijos se tituló rey de la Corona de Aragón; el menor rey de Mallorca.

Partida de esta manera la unidad de la monarquía aragonesa, los dos hermanos llegaron á ser dos rivales y bien pronto dos enemigos. Apoyado en razones políticas, el rey de Aragón quiso imponer su señorío feudal al poseedor de los fragmentos desmembrados de los estados de su padre, y Jaime, á quien su padre había dejado una corona libre é independiente, se oponía á esto. Para D. Pedro, el Rosellón era el centinela avanzado de la Corona de Aragón, que no podía tener seguridad no teniéndola en la sumisión de aquel condado, y por lo mismo la eterna máxima de *salus populi suprema lex*.

esto cerró aquella vez los ojos á la justicia, y la política cumplió sus designios.

La violencia ejercida con el rey de Mallorca, obligándole á reconocerse súbdito de su hermano mayor, hizo de D. Jaime un enemigo de su propio hermano, dispuesto á vengarse al ofrecérsele una ocasión propicia. La ocasión no tardó en presentarse. Cuando el rey de Aragón fué privado de su corona por una decisión pontificia, y el rey de Francia Felipe *el Atrevido* encargado de arrancársela para colocarla sobre la cabeza de su segundo hijo, D. Jaime de Mallorca, conde del Rosellón, abrazó la causa del francés.

Conocido es el resultado que tuvo la guerra que el rey de Francia declaró al de Aragón. Detenido á sus primeros pasos en el Ampurdán, Felipe, después de haber perdido las tres terceras partes de su inmenso ejército, devorado por un espantoso tifus, y víctima él mismo de la epidemia, fué á morir en Perpiñán, debiendo sólo á la magnanimidad del monarca que quería despojar el triste consuelo de no morir en país extranjero; pero, antes de morir, el príncipe francés tuvo el dolor de ver destrozar, á su paso por los Pirineos, el resto de los soldados que la epidemia había respetado en el campamento. Sólo un reducido número de combatientes pudo escapar al hierro de los almogavares, agrupándose bajo el oriflama que protegía la litera del moribundo monarca, amparada por un salvo-conducto del rey trovador, á quien la Santa Sede, con soberbio desdén, había calificado de débil caña, siendo así que fué la encina corpulenta contra la cual fueron á estrellarse todos los esfuerzos de la cruzada arrojada contra él ¹.

D. Pedro no quiso dejar impune la felonía de su her-

1 Fleury.

iano. D. Jaime fué despojado de la diadema, que no le devolvió hasta más tarde, gracias á las perseverantes instancias del Papa y de los reyes de Francia y de Sicilia.

Tres reyes sucesivamente llevaron la corona de Mallorca y del condado de Rosellón. El último, Jaime II, después de haber intentado sustraerse al señorío del rey de Aragón su cuñado, perdió su corona tras de cinco años de una guerra terrible y desastrosa para el Rosellón. Este condado y las Baleares fueron entonces unidos á la Corona de Aragón por D. Pedro llamado *el Ceremonioso* y también *el del Puñal*.

D. Pedro, hábil político, hizo llover los favores sobre los roselloneses en general y sobre los de Perpiñán en particular, para captarse su voluntad y simpatías. Les asoció á la legislación catalana, les admitió en las Cortes de Cataluña, fundó en Perpiñán una universidad al lado de la de Tolosa, favoreció en aquel país la navegación de Ultramar, comprendiendo expresamente al Rosellón en sus dos célebres edictos relativos á los buques que podían hacer escala en tierras del Solán, é hizo revivir en Perpiñán el comercio y la industria manufacturera, fatalmente comprometidos por los azares de la guerra.

Desde entonces el Rosellón prosiguió formando parte de la Corona de Aragón, adherido particularmente á Cataluña, cuya lengua misma tenía, y con la cual formaba cuerpo de nación.

Cuando D. Juan II, sucesor de Alfonso *el Sabio*, subió al trono, á mediados del siglo xv, volvieron para el Rosellón los días de calamidad y duelo.

Conocidas nos son las causas por las cuales Cataluña entera se levantó contra D. Juan II. Este se dirigió entonces al rey de Francia Luis XI para obtener apoyo; pero, antes de dárselo, el monarca francés pidió

garantías. D. Juan le abandonó, por contrato synalagmático, los dos condados de Rosellón y de Cerdaña. Por una y otra parte había presidido la mala fe á la redacción del contrato, y el resultado fué quedar los contratantes mortalmente enemistados. Reconciliado Don Juan con Cataluña, quiso volver á recobrar el Rosellón, que se negó á cederle Luis XI, y durante algunos años tuvo lugar en aquella comarca una verdadera guerra de exterminio. Por fin, el Rosellón volvió á formar parte de la monarquía aragonesa, que, con el casamiento de Fernando *el Católico* y de Isabel *la Católica*, se unió á la Corona de Castilla.

Sólo en tiempo de Felipe IV, después de la guerra de este rey con los catalanes, el Rosellón fué cedido á la Francia por el tratado del Bidasoa.

Tal es, en breve resumen, la historia de una provincia que durante siglos formó parte de la nación catalana. No es, pues, de admirar qué, en recuerdo, se haya puesto su nombre á una calle.

Aun hoy mismo el Rosellón todo conserva su fisonomía catalana. Catalanes son los recuerdos de su historia, catalanes sus principales monumentos, catalanes los nombres de sus villas y ciudades, catalana es la lengua que hablan sus habitantes, catalanas son las danzas á que el pueblo se entrega en los días de fiesta. No parece sino que el francés es extranjero en el Rosellón.

RONDA (calle de).

Otra de las del ensanche.

Es una calle, especie de *boulevard*, que da vuelta á la antigua Barcelona, partiendo del paseo de *San Juan* y yendo á terminar en lo que ahora son *huertas de San Beltrán*.

Desembocarán en esta calle de circunvalación las principales de la antigua y nueva ciudad.

Tiene ya construídos hoy muchos y bellos edificios particulares; se están terminando las obras de la nueva Universidad, y es de creer que pronto comenzarán en ella las del Instituto, pues que la Diputación tiene ya adquirido el terreno y hechos los estudios.

La nueva Universidad de Barcelona estará situada en esta calle de *Ronda*, en la parte O. de la ciudad, en el ángulo saliente, ex-baluarte de los Tallers, habiéndose aprovechado parte de los antiguos fosos para sótanos del edificio, de manera que el vértice del ángulo de dicho baluarte coincide con el centro del eje de la nueva Universidad, en cuyo museo se conserva la piedra conmemorativa que allí se encontró.

La fachada principal que mira al SE. linda con la calle de las *Cortes*, y tiene 130 metros de longitud cuando las laterales tienen 83 metros cada una. La superficie edificada es de 10.739 metros con tres grandes patios: uno central, abierto por la parte posterior, y dos laterales porticados. Además hay seis patios de luz y ventilación.

Está destinado este edificio á la enseñanza de las cinco facultades de Derecho, Letras, Ciencias, Medicina y Farmacia, reuniendo además la Escuela industrial superior, la profesional de Bellas Artes y la Biblioteca universitaria y provincial.

Colocada en el centro de la fachada principal, hay una triple puerta que conduce á un doble vestíbulo de 37 metros de largo por 16 metros de latitud, encontrándose á mano derecha la secretaría general y la escalera noble, que se desarrolla en un rectángulo de 24 metros de largo por 12 de latitud. En frente hay un pórtico que mira al patio central posterior, que enlaza á la vez los claustros de los cuerpos laterales. En la parte de la de-

recha hay las facultades de Derecho, Letras y la Escuela industrial superior, y en la de la izquierda las de Medicina, Farmacia y Ciencias. En la planta baja hay 22 cátedras, 10 laboratorios y 12 gabinetes para el material de las clases experimentales, decanatos, salas de profesores y de exámenes, con los demás accesorios propios del establecimiento.

En el piso noble descuella en primer término el salón de grados, tanto por su magnificencia como por su preferente situación: tiene 32 metros de largo por 16 de latitud y otros 16 de altura, sirviéndole de entrada una doble galería corrida, que se desarrolla por ambas caras del cuerpo central. Además hay en este piso el despacho y habitación del rector, la biblioteca y museos de historia natural, de bellas artes é industria.

La parte SE. del piso segundo la ocupará la Escuela profesional de Bellas Artes, y la NE. servirá de habitación á los dependientes que por reglamento la tienen en el edificio.

En los ángulos de la fachada principal hay dos observatorios, y en cada uno de ellos tres departamentos útiles. En la parte central de la misma fachada hay otra torre para colocar un reloj eléctrico, regulador de todos los del establecimiento.

La fachada principal tiene cinco partes: una central, cuyas puertas, en número de tres, dan ingreso al vestíbulo. El segundo cuerpo acusa la portada de salón de grados, cuya masa domina la construcción por su severa magnificencia; en el centro hay el escudo real de España, y lateralmente dos grandes medallones con los bustos de D. Alfonso V de Aragón, fundador de la primitiva Universidad, en el uno, y el de la reina Doña Isabel II en el otro, como lo recuerdan las inscripciones que hay junto á la escalera principal, que es de mármol, alumbrada por medio de cristales de colores.

Inmediato á ella hay el salón de grados, cuyo pavimento es de mármol, y el techo artesonado y enriquecido con florones y pinturas; el conjunto es abarquillado para que sea acústico; el trono y dosel, colocados en la parte principal, son de mármol blanco, de carácter permanente. En las paredes ha de haber ocho grandes cuadros de los principales hechos históricos que recuerdan las glorias de la patria y tengan relación con la Universidad de Barcelona, y los bustos de nuestras principales ciudades universitarias. En este salón de grados se colocará un altar con la imagen de la Purísima Concepción para los actos religiosos.

Los techos de los demás salones deben ser también artesonados.

Este suntuoso edificio, que honrará no sólo á Barcelona, sino á España, carece de rival en la Península y habrá pocos que le iguallen en Europa. Costará sobre dos millones de reales.

El autor y director de la obra es el conocido y reputado arquitecto D. Elías Rogent.

Actualmente, según ya hemos visto en las páginas de esta misma obra, la Universidad, junto con el Instituto provincial, ocupan el ex-convento del Carmen. El estado ruinoso de este edificio por un lado, y por otro el desarrollo é incremento que en todos los ramos de la administración pública va adquiriendo la provincia, hicieron pensar al gobierno en un nuevo emplazamiento para Universidad, colocándola en sitio oportuno y en terrenos propios del Estado pertenecientes á las derruidas murallas, fosos y glaciés, quedando á su favor la superficie que actualmente ocupan la Universidad é Instituto. Pero como el gobierno no podía entrar en el pleno goce de toda la localidad sin indemnizar á la provincia la parte que pertenece al Instituto, propuso á la Diputación provincial la cesión á su favor del edificio

de San Sebastián ó bien hacerle entrega de 160.000 escudos, cantidad que se calculó ser el valor de la parte que posee en el citado ex-convento del Carmen. La Diputación desechó la primera de las proposiciones, no sólo por no reunir el edificio de San Sebastián condiciones á propósito, sino también por su escasa superficie, toda vez que al nuevo Instituto debía agregarse el Colegio de internos y Escuela Normal, optando la Diputación, por lo mismo, por la suma ofrecida de 160.000 escudos.

Esta celosa corporación, que no perdona medio para llevar á cabo una obra cuya importancia es notoria, está gestionando desde el año 1863 la adquisición de tres manzanas del ensanche (calle de *Ronda*) pertenecientes al Estado, señaladas en el plano aprobado con los números 50, 52 y 53, ofreciendo satisfacer su importe según el valor resultante de la tasación verificada por la Hacienda pública, sin haber conseguido hasta el presente otro resultado que la declaración de utilidad pública de todo el espacio comprendido en las tres manzanas citadas. Sin embargo, con el deseo de dar comienzo á las obras luego de adquirida la localidad y ver cuanto antes realizado el nuevo Instituto, encomendó la formación de los planos al distinguido arquitecto de provincia D. Francisco Daniel Molina, quien sin levantar mano se ocupó de este interesante trabajo, que no puede ultimarse sin la seguridad de ser efectiva dicha cesión por parte del gobierno.

El citado edificio debe emplazarse en las manzanas 50, 52 y 53 del plan de ensanche aprobado, lindantes por el N. con la calle de *Ausias March*, por el S. con la calle de *Ronda*, por el E. con la del *Bruch* y por el O. con la de *Bailén*. Pero como el edificio en su totalidad deberá reunir el triple carácter de Instituto de segunda enseñanza, Colegio para internos y Escuela Normal, se ha procurado que su disposición correspon-

da á los servicios peculiares á cada establecimiento, separándolos del central que constituye el Instituto. La fachada principal, que mira á la espaciosa calle de *Ronda*, mide 30 metros de latitud y se halla precedida de un gran jardín cerrado por una vistosa verja, en cuyo punto se colocan los pabellones que deberán ocupar los porteros encargados de la vigilancia. La parte del edificio que constituye el Instituto se ha dividido en tres secciones: á la central corresponden todas las dependencias oficiales, como salón de grados, secretaría, archivo, salas de juntas y de descanso para los catedráticos, escaleras principales, etc., etc., cuya obra abraza todo el alto del edificio. En ambos lados laterales, simétricamente colocadas, se hallan las cátedras con sus accesorios, ocupando los bajos, y el primer piso se destina para museos y demás oficios anexos. Los alumnos se hallarán completamente separados según sean las clases á que pertenezcan. Cada sección contendrá cinco aulas convenientemente separadas, precedidas todas de un ancho patio cerrado con pórticos que faciliten la entrada independiente á cada escuela.

El decorado de la fachada principal corresponde al orden griego, y el cuerpo central estará precedido de un grandioso pórtico con su vestíbulo: para complemento de la decoración se colocan varias estatuas, descollando entre ellas principalmente, en diversos grupos, la Física y Química, la Historia y la Filosofía, la Historia Natural, etc., etc. La decoración interior del edificio corresponde al mismo orden, y en su ornamentación principal resaltan los bustos de los personajes más célebres en artes, oficios, ciencias, literatura, etc.

La Escuela Normal, decorada con el mismo tipo arquitectónico, contiene cinco cátedras con todas las dependencias que su instituto reclama, y en el Colegio de internos habrá plaza para 200 pensionistas.

ROSICH (calle den).

Cruza de la de la *Plateria* á la de los *Baños viejos*.

Ha tenido diferentes nombres.

Primeramente se tituló *den Guillem de la Cerca*, después *den Senmanat* y luego *den Catá*. Todos estos nombres aludían sin duda á personajes ó familias que tenían propiedades en esta calle.

Tomó más tarde la denominación *dels Mirallers*, por haberse establecido en ella algunos de los que ejercían esta industria.

Por fin, sin que sepamos en qué época, cambió este nombre por el de *Rosich*, que es apellido bastante común en Cataluña.

RULL (calle den).

Atraviesa de la de *Obradors* á la de *Códols*.

Lleva un nombre de familia catalana, propietaria tal vez de terrenos en el sitio que ocupa.

S

SABATERET (calle del).

Es decir, del *Zapaterito*.

Antiguamente se llamaba *den Guixé*.

Su entrada está en la calle de *Flassaders* y su salida en la del *Rech*.

Nada hallamos que decir relativamente á esta calle, ignorando por completo de qué puede provenir el nombre que lleva.

SACH (calle del).

Es decir, del *Saco*.

Se halla en la calle de *Ripoll* y no tiene salidá.

Los franceses llaman *cul de Sach* á un callejón sin salida, y lo propio se dice también en catalán. Evidentemente, éste es el origen de su nombre.

SADURNÍ (calle den).

Cruza de la del *Beato Oriol* á la de *San Rafael*.

Lleva esta calle el nombre de una familia catalana.

Muchos, vulgarmente, la llaman de *San Sadurní*, confundiéndola con otra así titulada que estaba situada entre el cementerio de la parroquia de San Pedro y las casas situadas delante de esta iglesia, pero que desapareció al verificarse el derribo de dicho cementerio para dar mayor extensión á la actual plaza de San Pedro.

La desaparecida calle de *San Sadurní* era un recuerdo consagrado al santo á quien en aquellos alrededores mismos mandó levantar una capilla Ludovico Pío, cuando se hubo apoderado de Barcelona, según ya hemos visto al hablar de *San Pedro de las Puellas*.

San Sadurní es el San Saturnino de los castellanos, el San Saturnín de los franceses y San Sernín de los tolosanos.

Hacia el año 250 de nuestra era, siete obispos fueron predicar el cristianismo en las provincias meridionales de la Francia. Uno de los más célebres fué San Saturnino, llamado por los de Tolosa San Sernín, el cual sufrió el martirio en esta última ciudad. Le ataron por los pies á un toro salvaje, que bien pronto le hubo hecho pedazos y que no se detuvo sino al llegar á los sepulcros levantados á lo largo de la calle de Aginnum. A la noche siguiente, dos doncellas cristianas amorta-

jaron y sepultaron, en el sitio mismo donde fué hallado, el mutilado cadáver del cristiano apóstol.

Hoy se eleva la suntuosa iglesia de San Sernín de Tolosa sobre aquella tumba, cuidadosamente oculta al principio, pero frecuentada en secreto por los fieles, hasta el día en que el cristianismo triunfante construyó allí un oratorio, transformado más tarde en la opulenta y magnífica basílica que con admiración van á visitar en el día los extranjeros.

SAGRISTANS (calle dels).

Cruza desde la de *Capellanes* á la de *Ripoll*.

En una casa de esta calle vivió por algún tiempo un famoso pintor italiano, que hubo de emigrar de su país en época en que los austriacos eran dueños del reino Lombardo-Véneto. El proscrito, en sus ratos perdidos, se entretuvo en pintar al fresco una de las salas de la casa, representando el Foro de Roma y la escena del sacrificio de Curcio, y al pie de su cuadro escribió estas filosóficas líneas:

«Quien desee la gloria, debe esperarse á hallar en su camino el abismo abierto de la muerte. Este abismo no se llena ni colma con tierra; tampoco con oro: sólo se colma consigo mismo: es preciso arrojarse á él para que se cierre. Cuando Roma naciente amenazaba ser hundida por la boca del abismo inopinadamente abierto en el Foro, Curcio se arrojó á él completamente armado, y la suerte fué vencida. No disfrutó de su heroísmo, pero el premio del martirio es la fe que lo exige. Sabía que su memoria, como una estatua imperècedera, permanecería en pie sobre su tumba. Roma, si hubiese vivido, le hubiera sin duda lapidado; cuando fué muerto se coronó su imagen de flores y laurel.»

Hoy no existen ya la leyenda, la pintura y creemos

e tampoco la casa, pues ha sido restaurada ó reconstruida.

SAL (calle de la).

En la Barceloneta. Su entrada está en la calle de *Girona* y su salida en la de *San Fernando*.

Debe, sin duda, su nombre á la existencia en otro tiempo de algún establecimiento para confeccionar la sal con el agua de mar.

SALABARDENYA (calle del arco den).

Es una calle sin salida que se halla en la de *Santa Ana*. Parece llevar un nombre propio, recordando tal vez, no tantas otras, el de algún propietario de sus terrenos.

SALVADORS (calle de los).

La entrada está en la calle de la *Cera*; su salida en la *San Antonio Abad*.

El Excmo. Ayuntamiento de Barcelona acordó, en sesión del 18 de Enero de 1849, dar á esta calle, nuevamente construída, el nombre preclaro de los Salvador, distinguidos naturalistas catalanes, que por sus estudios alentados merecieron grandes muestras de aprecio de parte de los sabios nacionales y extranjeros.

Por aquel apellido son conocidos principalmente cuatro, á saber: Juan Salvador; Jaime, hijo de éste, á quien el famoso botánico Tournefort llamó el Fénix de Cataluña, y Juan y José, hijos de Jaime.

El Dr. D. Juan Salvador y Boscá, primero de los cuatro de este apellido y familia, nació en 6 de Enero de 1758 en Calella. Estudió la farmacia en Barcelona, se hizo un gran botánico y recorrió la España en busca de plantas, dándose á conocer á muchos sabios extranjeros, con quienes tuvo estrechas relaciones.

Jaime Salvador y. Pedrol, hijo de Juan, el Salvador por excelencia, y á quien Tournefort llamó el Fénix de su país, nació en Barcelona el 20 de Julio de 1649. Era hombre de vastos conocimientos, muy reputado y tenido en gran consideración por los sabios extranjeros de su época. No se limitó al estudio de la naturaleza y bellas letras, sino que también poseía grandes conocimientos de economía y buen gobierno; de manera que, con general aplauso, ejerció el oficio de conceller, para el cual fué elegido en 30 de Noviembre de 1697, en circunstancias las más críticas, con motivo del famoso sitio de la ciudad, habiendo hecho señalados servicios á favor de sus conciudadanos por el respeto y buen nombre que se había granjeado de nacionales y extranjeros.

Juan Salvador, hijo de Jaime, nació en Barcelona en Diciembre de 1683. Herborizó con su padre varias veces por toda Cataluña y Pirineos, é hizo varios viajes á Italia y Francia, países en los cuales se dió á conocer como profundo naturalista.

José Salvador, hermano del anterior, hizo sus estudios en Montpellier, y fué digno del nombre y de la reputación de su familia.

Los Salvador, con un desinterés poco común, estuvieron siempre prontos en comunicar sus propias observaciones y suministrar toda clase de noticias á cuantos se las pedían, y de ahí el no ver obras públicas que corran bajo su nombre. Á su celo, á su laboriosidad, á su ciencia se debió la creación del Museo Salvador, importante monumento que está dividido en las 12 secciones siguientes:

- 1.^a Una preciosa biblioteca de historia natural.
- 2.^a Una colección de importantes manuscritos históricos y científicos.
- 3.^a Una gran colección de medallas y monedas.
- 4.^a Una colección ordenada, según el método de

tribour, de todos los cuerpos simples con aplicación á la farmacia y á las artes.

5.^a Otra de mineralogía.

6.^a Colección geognóstica de petrefactos terrestres marítimos.

7.^a Una colección de mármoles, jaspes y otras piedras.

8.^a Una colección de peces disecados é insectos.

9.^a Colección de objetos arqueológicos.

10. Colección de armas antiguas.

11. Colección de obras de ingenio y curiosidad.

12. El herbario de los Salvador, que es bajo todos conceptos y por muchas razones importantísimo.

La Municipalidad barcelonesa interpretó perfectamente el deseo de la opinión pública poniendo el nombre de *Salvadors* á una calle para perpetua memoria.

SANTO CRISTO (calle del arco del).

Está en la de la *Platería* y no tiene salida.

Existe relativamente á esta calle una tradición, que parece en algo á la del Cristo de la Vega, tan maravillosamente contada por nuestro gran poeta Zorrilla.

En una época, que la tradición no señala sino como muy antigua, existía en esta calle una capillita con un santo Cristo, que es sin duda lo que le dió el nombre que lleva aún.

Un día cierto personaje, que tampoco nombra la tradición, iba á embarcarse para pasar al extranjero huyendo la persecución de la justicia, pues había sido condenado á muerte. Iba ya á poner el pie en la lancha que debía conducirle al buque salvador, cuando fué descubierta por los ministriles que andaban á su alcance tras sus huellas.

El reo, viéndose perdido, echó á correr introducién-

dose otra vez en la ciudad y dirigiéndose hacia la calle de la *Platería*, con la intención sin duda de refugiarse en alguna casa amiga ó en algún templo. Pero, al llegar cerca del arco de que hablamos, sus perseguidores le iban ya de tal modo al alcance, que casi no tenían que hacer otra cosa sino alargar el brazo para prenderle.

Entonces el perseguido se arrojó á los pies del Santo Cristo que había en la capillita del arco, gritando con angustioso acento:

—¡Jesús, Dios mío, amparadme!

Acababa apenas de pronunciar estas palabras, cuando la imagen, como si tuviese vida, desprendió uno de sus brazos de la cruz y lo extendió en dirección de los perseguidores, quienes, á pesar de ser día claro, se hallaron de pronto sumergidos en medio de las más profundas tinieblas, sin poder adelantar un paso, y tendiendo las manos y brazos en el vacío para orientarse y no tropezar con algún objeto.

Esta profunda oscuridad sólo duró el espacio de dos ó tres minutos para los ministriles. Volvieron sus ojos á ver la luz del día, disipáronse repentinamente las sombras; pero ya el brazo de la imagen había recobrado su anterior posición y el reo había desaparecido, como si la tierra se lo hubiese tragado.

La tradición cuenta que jamás se supo lo que había sido del personaje, salvado así milagrosamente de manos de sus perseguidores.

El cuento podrá no ser cierto, pero es bello.

SANTO CRISTO (calle del).

En la *Tapinería*, con salida á la *Riera de San Juan*, hay otra calle de este mismo nombre, que vulgarmente, para distinguirla de la anterior, es llamada del *Santo Cristo de la Tapinería*.

Ignoramos si debe su nombre á una capillita con la imagen de Jesús crucificado, que hay en ella.

SAN CLIMENT (calle de).

Es una calle sin salida que hay en la de la *Platería*. Muchos son los que al hablar de esta calle la llaman *San Clemente*; pero la verdad es que no recuerda el nombre del santo, sino el de una de las varias familias de este apellido, y aún mejor el de un individuo de la familia, pues lo cierto es que su verdadero nombre es *ville de Nicolás de Sant Climent*.

Este apellido se conserva aún en varias familias de *ataluña*, y se llama así un pueblo á tres leguas de *Barcelona*, cerca del *Llobregat*.

El nombre de *Sant Climent* figura repetidamente en nuestros anales de gloria y en la lista de los *concelles* de *Barcelona*.

Antes de tener esta calle el nombre que hoy lleva, se denominó primero *den Sentmanat* y después *den Corrat*, que son también apellidos de familia.

SAN SEBASTIAN (plaza de).

Se halla situada entre los arcos de los *Encantes* y la muralla del *Mar*, y desembocan en ella las calles de *abel II*, *Consulado*, *Fustería*, *Merced* y *Bajo Muralla*.

El sitio en que hoy se halla esta plaza era antes el taller común para la construcción naval mercante, cual se extendía por las calles inmediatas hasta la *Regomir* y bajada de *Viladecols*. En los soportales ó arcos llamados antes en idioma del país *Voltes den Guaita*, probablemente *de 'l Guaite* (del centinela, del *gía*), y hoy *arcos de los Encantes*, tenían sus talleres los carpinteros de madera.

Dábase entonces á esta plaza ó á esta vasta extensión de terreno el nombre del *Dressenal*.

Al principio del siglo xvi comenzó á murarse la ciudad hacia la parte del puerto, con lo que esta plaza quedó, como quien dice, cerrada, y denominóse *del Vi* (del vino), por ser el sitio destinado para mercado del vino.

Más tarde hubo de construirse en ella una fuente, sobre la cual se colocó una estatua del Ángel de la guarda, y tomó entonces el nombre de la plaza de la *Font del Ángel* (de la fuente del Ángel).

Sin embargo, el vulgo la denominaba de *San Sebastián*, á causa del convento que en ella se levantó, y éste es el nombre que le ha quedado.

Efectivamente, allí se alza el edificio llamado de San Sebastián, cuyo origen vamos á decir en pocas líneas.

En 1466, el Consejo de Ciento deliberó que se guardase la fiesta de San Sebastián por causa de las terribles epidemias que con frecuencia á la sazón invadían á Barcelona, y en 1506 renovó sus votos, determinando además la erección de una iglesia al glorioso mártir, la cual se concluyó poco tiempo después, según se desprende de la siguiente nota que copiamos de un dietario existente en el archivo que el Sr. Moner posee en el pueblo de Fonz:

«En aquest any de 1506 hi hagué pestilencia en la present ciutat de Barcelona, per la qual cosa se fundá la iglesia de Sant Sebastiá en lo lloch hont avuy está, y se acabá l'any 1507, essent concellers los devall escrits, los quals estan pintats en lo retaule de dita iglesia.

Dionis Miquel, ciutadà.

Guillén Ramón Soler, caballer.

Joan Destorrent, ciutadà.

Joan Ribas, mercader.

Luis ó Carles Mir, notari.»

Veamos ahora cómo y cuándo pasaron á ocupar esta iglesia y á construir el edificio contiguo los clérigos regulares menores.

Vinieron éstos á Barcelona por los años de 1631 para plantear su instituto, y á 16 de Junio del año siguiente obtuvieron el permiso para edificar un convento dentro de la área parroquial de San Justo y San Pastor, lo cual no llegó á verificarse. Sirvieron en el Hospital de la Misericordia hasta que solicitaron nuevo permiso el 22 de Agosto de 1636, concediéndoseles entonces un local á propósito en la calle del *Oliver* del *Pla de Lluy*, en el barrio de la *Ribera*. Tuvieron por aquel mismo tiempo varios debates con los religiosos agustinos y la comunidad de presbíteros de Santa María del Mar, y viéronse precisados á abandonar esta ciudad; pero regresaron en 1652, erigiendo en el lugar que antes se les había concedido una iglesia con su convento, bajo la advocación del Espíritu Santo.

En 1715, comprendido este edificio entre los que habían de demolerse para la construcción de la Ciudadela, fueron desalojados de él, y les indemnizó Felipe V cediéndoles en 1719 la iglesia de San Sebastián, junto á la cual hicieron levantar el convento que aún hoy existe y en el cual residieron hasta 25 de Julio de 1835.

Fué luego este convento destinado á varios usos, y hoy se hallan establecidas en él las Escuelas *superior industrial* y la de *náutica*.

Tiene en su interior un patio con columnas, parte de cuyo pórtico se ha convertido en laboratorios de química, hallándose transformadas en cátedras las dependencias inmediatas.

La iglesia, que no ha perdido su forma gótica, sirve hoy de clase y de laboratorio. Allí se halla todo lo necesario al ramo de tintorería y estampados, artes cerá-

micas y química orgánica, etc. En las antiguas capillas hay los productos y muestrarios.

Nada de particular ofrecen los aposentos del primer piso, como no sea el gabinete de física, provisto de interesantes instrumentos, y la biblioteca de obras industriales, nacionales y extranjeras; la secretaría y demás dependencias. En el segundo piso hay el reducido museo de máquinas y la clase de teoría y práctica del tejido con sus muestras, telares y demás aparatos, y la clase de taquigrafía. Algunas de las salas del último piso están destinadas al dibujo industrial y á la formación de proyectos de fábricas.

Una parte de este edificio, que comprende una porción del segundo piso y el pabellón más inmediato á la muralla del Mar, lo ocupa la Escuela de náutica. En sus salones hay modelos de buques con todo su velamen y arboladura para la maniobra, y un museo náutico-geográfico de cuanto pueden necesitar los alumnos. En el pabellón mencionado hay un observatorio astronómico provisto de los instrumentos necesarios. La Escuela de náutica tiene su entrada por la calle de Capmany. Parte de su primer piso lo ocupa la Sanidad del puerto.

Gran número de las enseñanzas que forman hoy parte de la carrera de ingenieros industriales, cuyo título se da en esta Escuela, eran clases gratuitas que sostuvo la Junta de comercio hasta el año 1851. Tales eran:

La de Náutica, que se erigió en 1769; la de Química, en 1803; la de Taquigrafía, en 1805; la de Física experimental, en 1814; la de Cálculo y partida doble, en 1815; la de Agricultura, en 1817; la de Matemáticas, en 1819; las de los idiomas francés é italiano, en 1824; la de idioma inglés, en 1826; la de Maquinaria, en 1831; la de Dibujo lineal, en 1841, y la de Derecho mercantil, en 1845.—Hasta 1851 las matrículas fueron gratuitas, admitiéndose un indefinido número de oyentes, y á

los discípulos que desempeñaban exámenes públicos se les daba un premio en metálico, medallas de plata ó alguna obra científica. La referida Junta ha pensionado á gran número de artistas y alumnos sobresalientes de diferentes clases para ir á perfeccionarse en varias partes de Europa.

Esta Escuela se halla en la actualidad agregada á la Universidad literaria.

SECA (calle de la).

Su entrada está por la calle de las *Moscas* y su salida por la de la *Cirera*.

Seca, que lo mismo suena en castellano, significa la casa destinada públicamente para fundir, fabricar y acuñar la moneda. Según parece, la palabra *Seca* ó *Ceca* es árabe, significando en aquel idioma casa de moneda.

En Barcelona existe desde remotos siglos.

Sería cosa curiosa por cierto hacer la historia de esta casa y de las vicisitudes de la moneda en Barcelona.

Por lo que pueda servir á algunos estudios de esta clase, he aquí unas notas curiosas que en otro tiempo extractamos de los papeles que se conservan en el archivo municipal y guardábamos entre nuestros manuscritos:

«En Consejo de Ciento celebrado el 28 de Marzo de 1703 se dió cuenta de haberse recibido un billete del virrey conde de Palma, en el cual manifestaba estar esperando dentro de breves días, por cuenta de la real Hacienda, la cantidad de 200.000 reales de á ocho, y admitiendo que como convenía al real servicio que esta partida no saliera del Principado y fuese convertida en realillos, invitaba á la ciudad á comprar aquéllos, según se había hecho en otras ocasiones. El Consejo nombró una Junta á la cual sometió este asunto para que diese su dictamen, y en 31 del mismo mes y año, oído el parecer

de la Junta nombrada, determinó enviar una embajada al señor conde de Palma, representándole la imposibilidad en que se hallaba la ciudad y su falta de medios para poder comprar, como hubiera deseado, la indicada suma de 200.000 reales.

—»El día 8 de Abril de 1703 el virrey conde de Palma envió á buscar al conceller cuarto, y le manifestó que tenía en su poder 70.000 onzas de plata para beneficiar en pro del real servicio, por lo que estimaría á la ciudad que la tomase: contestóle el conceller que era imposible, y entonces el conde de Palma dijo que si la ciudad no podía comprar dicha partida de plata, sería preciso pasar á fabricar con ella reales de á dos á fin que no saliese dicha plata del Principado. El conceller cuarto reunió al día siguiente 9 de Abril el Consejo Ciento para que deliberase sobre lo ocurrido, y el Consejo decidió que pasara una Comisión de su seno á decir y á representar al capitán general el vivo sentimiento que tenía esta ciudad en no poder condescender á la demanda, por falta de medios, como ni tampoco en permitir que se pasara á fabricar reales de á dos, ya por considerar que era en descrédito de S. M., como también en perjuicio de sus fieles vasallos.

—»El 27 de Abril de 1705 el Consejo de Ciento, de acuerdo con el capitán general D. Francisco de Velasco y á instancias de éste decidió nombrar una Junta para que propusiese los medios que debían tomarse á fin de impedir el abuso que se hacía recortando los reales de ocho, dejando á algunos reducidos casi á reales de cuatro.

—»Consta en dietario del año 1705 que el 17 de Julio pasó el síndico á ver á S. E. el capitán general, manifestándole cómo había observado la ciudad que en los realitos que se acababan de fabricar en la Seca de Barcelona se había grabado el nombre del rey diciendo F

lipe V, cosa no acostumbrada, pues que en la Corona de Aragón era sólo Felipe IV, y así había de decir. En su consecuencia, la ciudad pedía que se volviesen á acuñar dichos realitos, poniendo en la leyenda ó bien Felipe IV ó bien Felipe, sin expresar cuarto ni quinto. El capitán general se excusó diciendo que no le era posible, á causa de que debía efectuar inmediatamente algunos pagos con dicha moneda.—En 19 de dicho mes, según también consta en dietario, el síndico volvió al palacio de S. E. para hablarle del mismo asunto.

—»En dietario de 1705, y en la página correspondiente al día 26 de Noviembre, consta una exposición (señalada con el núm. 77) elevada á S. M. D. Carlos III de Austria por la ciudad, pidiéndole la permita fabricar monedas.

—»El Consejo de Ciento decidió en 13 de Febrero de 1706, según se desprende del acta de la sesión de aquel día, fabricar realitos de plata hasta la cantidad de 300.000 libras.

—»En sesión celebrada por el Consejo de Ciento el 5 de Junio de 1706, se leyó una disposición tomada por S. M., quien, en virtud de tener en sus arcas una gran porción de plata, había mandado fabricar con ella realillos de moneda usual.—En 13 del mismo mes de Junio se leyó en Consejo de Ciento una carta de S. M. referente al mismo punto.

—»En 6 de Setiembre de dicho año dió permiso el Consejo de Ciento al capitán general del Principado para pasar á fabricar una partida de realitos de plata, conforme puede verse extensamente en el tomo de acuerdos correspondiente á 1706.

—»En 12 de Marzo de 1707 se leyó en sesión del Consejo de Ciento una carta de S. M. fechada en Valencia, manifestando su resolución acerca de que en el Principado pasasen como moneda corriente las monedas de oro,

cruzados y medios cruzados de Portugal.—En sesión por el Consejo de Ciento celebrada el 16 del mismo mes se decidió acceder á lo pedido por S. M., en atención á haber manifestado una Junta de inteligentes que de admitir dichas monedas no se seguía perjuicio alguno á la población.

—En 25 de Abril de dicho año se leyó una carta de S. M. en Consejo de Ciento, por medio de la cual manifestaba haber resuelto, en beneficio del comercio y de las públicas necesidades, que se admitiera en el Principado el doblón de á dos escudos de oro por cuatro pesos cada uno, conforme era corriente en Aragón, Valencia y Castilla.—En sesión del día 29 del mismo mes, el Consejo de Ciento, oído el parecer de personas inteligentes, decidió hacer una representación á S. M., haciéndole ver los inconvenientes y perjuicios que resultarían de admitirse el doblón de oro con el aumento que proponía, esperando, por lo mismo, que se daría por satisfecho con tal representación y no permitiría semejante aumento. Esta representación obra en el dietario y en la página correspondiente al viernes 6 de Mayo, que fué el día en que los concellers pasaron á ponerla en manos de S. M.—En 21 de Mayo del mismo año se enteró el Consejo de otra carta de S. M., en que satisfacía los reparos é inconvenientes presentados para admisión del doblón de oro, y en su consecuencia decidió el Consejo admitirlo, según es de ver en el acta de la sesión de dicho día.

—En 25 de Mayo de dicho año, el Consejo de Ciento se enteró de una carta de S. M. y de un real decreto en ella adjunto, sobre el valor que debía darse á las monedas de Portugal.

—En dietario de 1707 consta que el jueves 25 de Julio de dicho año recibieron los concellers un billete del secretario de S. M., por medio del que participa

que, deseando el rey poner al corriente la fábrica de reales de á dos de molinillo, y hallándose la ciudad con todos los instrumentos que para practicarlos eran menester, se sirviera disponer se entregasen al maestro mayor de la Casa de Moneda.

—En sesión del Consejo de Ciento celebrada el 21 de Julio de dicho año se leyó un billete del secretario de S. M., participando haber dispuesto el rey la creación de una Junta compuesta de sus ministros y de los individuos que nombraran los tres Comunes, para tratar de reprimir y acabar con el abuso introducido de cortarse los reales de á ocho, perjudicando al comercio y al bien público y particular.—En sesión del Consejo de Ciento celebrada el 16 de Agosto de dicho año, se leyó una carta de S. M. tocante á este mismo punto.—El 30 de Agosto de dicho año se puso en el dietario, donde puede verse, una copia de la nota de reparos que se ofrecían en practicarse lo pedido por S. M.—Durante el mes de Setiembre se elevaron á S. M. por parte de la ciudad varias representaciones relativas á este asunto, las cuales obran en dietario unas y otras en el tomo de acuerdos de dicho año.

—En 18 de Setiembre del mismo año se enteró el Consejo de Ciento de una carta de S. M. proponiendo el fabricar moneda de cobre, dándole cierto valor por la cantidad que pareciere precisa.—En 22 del mismo mes se volvió á tratar del mismo asunto, á consecuencia de una nueva carta de S. M.—En 27 del mismo mes se enteró el Consejo de otra carta de S. M. tocante al mismo asunto.—En 11 de Octubre de dicho año el Consejo de Ciento se enteró de una carta de S. M. referente al mismo asunto.

—Se lee en el dietario de 1708 que el jueves 9 de Febrero se puso en manos de S. M. una representación sobre resello de monedas y salarios de los oficiales de la

Seca.—En 23 del mismo mes se leyó en Consejo de Ciento una carta de S. M. contestando á dicha representación y fijando quiénes eran los que debían tener salario.

—»En sesión del 11 de Marzo de 1708 se enteró el Consejo de Ciento de una carta de S. M., en la que decía haber resuelto que cada doblón de los que hasta entonces habían tenido de valor 55 reales de ardites, tuviese el valor de cuatro pesos escudos de plata.

—»En 25 de Abril de dicho año se leyó en sesión del Consejo de Ciento una carta de S. M., por medio de la que manifestaba haber decidido la fabricación de 200.000 marcos de moneda de cobre de dinerillos.—En 5 de Mayo dispuso el Consejo que se abrieran conferencias entre los tres Comunes á causa de ciertos reparos que se ofrecían para acceder á lo resuelto por S. M. respecto á la fabricación de los citados 200.000 marcos de moneda de cobre.

—»En 7 de Marzo de 1709 el Consejo se enteró de una carta de S. M., por la que pedía se pasase á la fabricación de 100.000 marcos de dinerillos.—En la misma sesión acordó el Consejo abrir conferencias con los demás Comunes sobre lo propuesto por S. M.»

SELLENT (calle den).

Es un nombre de familia, lo propio que el que llevaba anteriormente cuando se llamaba *den Castellá*.

Cruza desde la calle del *Bou* á la de *Capellans*.

SEMOLERAS (calle de las).

Otra de las que nada tampoco hallamos que decir.

Cruza de la plaza de la *Lana* á la de *Isabel II*.

SEPÚLVEDA (calle de).

Una de las del ensanche.

Desde la del *Llobregat* irá á parar á la de *Ronda*, cruzada por las de *Tarragona*, *Llansa*, *Vilamari*, *Entenza*, *Rocafort*, *Calabria*, *Viladomat*, *Borrell*, *Urgel*, *Villarroel*, *Casanovas*, *Muntaner* y *Aribau*.

El nombre que lleva recuerda el de D. Francisco Sepúlveda, que ha sido dos veces distintas gobernador civil de Barcelona. Agradecido el Cuerpo municipal á este señor gobernador, que prestó notables servicios á la ciudad, puso su nombre á una calle cuando se trató de dárselo á las que iban á abrirse en el ensanche, por ser en aquella ocasión la primera autoridad civil de Barcelona.

SERRA (calle den).

De la de la *Rosa* va á desembocar en la *Aucha*.

Antiguamente llevaba el nombre *den Struch*. Tanto éste como el que hoy tiene recuerdan apellidos de familias. El de *Serra* es, sobre todo, muy común y generalizado en Cataluña.

Existe otra calle que se llama *den Serra xich*, la cual cruza de la plaza de *San Agustín el viejo* á la de *Marquillas*.

SEVERO (calle de San).

Es la que se dirige de la del *Obispo* á la bajada de *Santa Eulalia*.

Tiene Barcelona la gloria de ser patria de varios adalides de la religión cristiana, entre quienes hay que recordar, pues es imposible nombrarlos á todos, á los san-

tos Simplicio, los dos Severos, Paciano, Aecio, Raimundo de Penyafort, Sabino, Olegario, Teodosio, Lucio, Ramón Abad, el beato José Oriol, y las santas Leda, Semproniana, Eulalia, Juliana y María de Cervelló, llamada vulgarmente del *Socós*.

San Severo y Santa Eulalia son los dos patronos de esta ciudad, cuyas imágenes mandó el Cuerpo municipal colocar en la primitiva fachada del Consistorio.

Severo nació de familia ilustre, habiéndole dedicado sus padres al estudio de las letras. Desde joven abrazó el estado eclesiástico, distinguiéndose mucho por su doctrina y el candor de sus costumbres. Cuando vacó la sede episcopal de Barcelona, fué elevado á ella por elección del clero y del pueblo. En este elevado ministerio reveló grandes dotes, y sus predicaciones eran incesantes para inducir al pueblo á conservar la fe, como el mejor escudo para los tiempos difíciles que podían sobrevenir.

Efectivamente, poco tardó en aparecer en Barcelona el procónsul Daciano, á quien estaba destinado el verter á torrentes la sangre de los fieles cristianos. Severo fué una de las víctimas por Daciano señaladas al martirio y á la muerte, y, perseguido, se salió de Barcelona dirigiéndose al Vallés y al lugar llamado entonces *Castrum* ó castillo Octaviano, hoy San Cucufate. Se cuenta que á mitad de camino halló á un labrador llamado Hemeterio, que estaba trabajando en el campo, y contándole lo que le sucedía, le advirtió que si por allí acertaban á pasar los ministros del procónsul en su busca, les dijese que en aquel pueblo le hallarían, pues resuelto estaba á derramar su sangre por Jesucristo.

No tardaron realmente en llegar los perseguidores del obispo, y Hemeterio, según las instrucciones recibidas, les refirió que por allí había pasado el que buscaban, contándoles la maravilla de haber ya crecido las

habas que estaba precisamente sembrando en el momento de pasar el fugitivo. Como Hemeterio declaró que también era cristiano, lleváronsele consigo los soldados, y al llegar al castillo Octaviano se les presentó Severo con cuatro sacerdotes que le acompañaban.

Conducidos todos juntos á Barcelona, fueron los seis azotados públicamente, y luego degollados los sacerdotes y Hemeterio en presencia del obispo, á fin de obligar á éste con semejante espectáculo á reconocer los dioses falsos. No pudieron quebrantar su fe, y entonces, viendo que nada lograban, claváronle en la cabeza, según algunos, un clavo; según otros, tres y hasta diez y ocho, en cuyo martirio entregó su alma al Criador.

El nombre de este venerable mártir es el que recuerda la calle de que hablamos.

En frente de esta calle hay una puerta de la catedral que se titula de *San Severo*.

En esta puerta, colgando de un robusto clavo, en el lado del arco que da entrada al claustro, se ve una soga de cáñamo que, según se dice, formaba parte del dogal de un ajusticiado. Habiéndose quebrado en el acto de la ejecución, y habiendo sido perdonado el reo, éste presentó como recuerdo de agradecimiento dicha cuerda, que fué colgada en aquel lugar por no haber sido admitida en el interior del templo.

En la Barceloneta hay una calle que se titula también de *San Severo*.

Desde la del *Cementerio* conduce á la playa.

SEVILLA (calle de).

Se halla también en la Barceloneta.

Su entrada está en la calle de *Santa Bárbara* y su salida en la playa.

Diósele este nombre en recuerdo de la ciudad de Se-

villa, población con la cual, desde fecha muy remota, ha estado la nuestra unida en íntimas relaciones comerciales.

SICILIA (calle de).

En el ensanche.

Está trazada desde la de *Córcega* á la de *Villena*, debiendo atravesar todo el terreno que ocupa hoy la Ciudadela, y ha de verse cruzada por las calles de *Rosellón*, *Provenza*, *Mallorca*, *Valencia*, *Aragón*, *Consejo de Ciento*, *Diputación*, *Cortes*, *Caspe*, *Ausias March*, *Alí-Bey*, *Vilanova*, *Pallás*, *Pujadas*, *Lull*, *Manso* y *Gualdrás*.

Sabido es de qué manera brillante figuran los catalanes en Sicilia. Largamente hablan de ello las historias.

Después que los sicilianos hubieron arrojado de su país á los franceses por medio de aquella terrible y sangrienta revolución, que ha dejado en la historia el nombre de *Las vísperas sicilianas*, D. Pedro de Aragón ciñó á su frente la corona de Sicilia. Largo sería referir aquí, pues daría materia para muchas páginas, la historia de los sucesos de Sicilia en que tomaron activa parte los reyes y los súbditos de la Corona de Aragón.

Para memoria de esta época brillante de la historia de Cataluña, se ha dado á la calle de que hablamos el nombre de *Sicilia*.

SIDER (calle de).

Se la llama vulgarmente del *arco den Sider*, nombre de una familia que poseía terrenos en el sitio que ocupa la calle.

Antiguamente se llamaba *den Quadradas*, que es también apellido catalán.

Conduce de la calle *Mercaders* á la de *las Semoleras*.

SAN SILVESTRE (calle de).

Comienza en la de *Mercaders* y desemboca en la plaza de *Isabel II*.

Acaso el nombre que lleva se debe á haber existido en ella alguna capilla dedicada á San Silvestre.

SIMON OLLER (calle de).

Conduce de la *Ancha* á la de *Bajo Muralla*.

Llamóse primitivamente de la *Carniceria den Sorts*, según se ve por la siguiente nota que copiamos de la *Rúbrica* de Bruniquer:

«Á 25 de Janer fou comensat á clóurer ab parets de traves lo carrer nomenat SOTA LAS TORRAS, perque lo rey comprá moltas casas de dit carrer y las casas que obrian al carrer den Simon Oller per ajustarlas á la casa que lo rey habia comprada á Bonanat de Coll. Lo dit carrer sota las torras se deya lo carrer de Viladalls, y lo de Simon Oller era lo de la Carniceria den Sorts.»

Por qué tomó esta calle el nombre de *Simón Oller* y quién era este personaje, no hemos podido averiguarlo.

En un dietario leímos cierta vez las siguientes líneas:

«Á 21 de Junio de 1358 fué ahogado en la mar, por sentencia del rey, Ramón Marquet; y según se decía fué por la muerte de Ramón de Sant Vicens, asesinado en la casa de March Castanyer, en la calle de *Simón Oller*, de cuyo asesinato era cómplice dicho Ramón Marquet.»

No sabemos en este asunto más que lo que acaba de decirse, y nos faltan datos para poder apreciar los sucesos. Sólo haremos notar á los lectores que este sangriento drama, contado brevemente y en dos líneas por el dietario, pasaba en tiempo de D. Pedro IV, el de las

terribles y misteriosas justicias; el del *Puñal*, como le llamaban los catalanes.

Pero si nada sabemos del hecho, algo podemos decir del March Castanyer que se cita, ó de uno de sus ascendientes al menos. Y vale la pena que digamos algo, pues se trata de un noble corazón salido de las clases serviles, y que en el siglo XIII, en un rincón de los Pirineos orientales, fundó una especie de lugar de asilo, donde, por espacio de más de diez años, centenares de proscritos pudieron refugiarse, huyendo las tiranías feudales del reino de la Corona de Aragón y del condado de Tolosa.

Hasta qué punto sea exacto lo que vamos á narrar no lo garantizamos sino bajo la fe de Juan Michel, que lo cuenta en su crónica, y de C. Leynadier, que lo aprovechó para hacer una novela. Nosotros contaremos los sucesos despojándolos de todo lo que nos parece tener carácter novelesco.

MARCH DEL CASTANYER.

I.

Sin derechos civiles de ninguna clase, teniendo apenas la cualidad de hombres, robados, saqueados, torturados, oprimidos por las tiranías locales, tal era, poco más ó menos, el estado normal de los siervos bajo el régimen feudal. En esta completa carencia de lo que, así para lo físico como para lo moral, constituye el hombre social, no les quedaba á aquellos desgraciados más que lágrimas en los ojos y odio en el corazón. Poco á poco ese odio y esas lágrimas, mezclados á un poco de esa energía feroz que parece apoderarse de los corazones ulcerados, se convirtieron en un deseo insaciable de venganza. Esta venganza estalló y fué terrible. Cada si-

glo, cada país tuvieron la suya, y todas tienen el mismo carácter.

En los valles de nuestro Canigó existe memoria de una leyenda tradicional, que acaso ha ido desnaturalizándose al pasar de siglo en siglo y de boca en boca, pero que recuerda las peripecias terribles de uno de dichos dramas populares.

Entre Molitj y Vinzá, lugares que hoy forman parte del Rosellón y por consiguiente de Francia, se alzaba el castillo de Folch ó Fulco de Graves, posado como un nido de águila sobre una roca altísima, y que sólo apenas por uno de sus lados era accesible.

Como todas las habitaciones de este género en el siglo XIII, que es al que nos remontamos, era una pesada masa de piedra, donde todo se había sacrificado á la defensa y nada á la comodidad. Torre del homenaje, torreones en los ángulos, puente levadizo con cadenas de hierro, murallas, fosos, saeteras, almenas, subterráneos, nada faltaba de lo que caracterizaba esas sombrías moradas feudales.

Tenía el señor de Graves una hija llamada Faneta, educada con cierto carácter de independencia y dada á juegos varoniles. Era de ardiente imaginación y gustaba de montar á caballo, de ir á la caza, de manejar las armas como los hombres. Con ese gusto exclusivo para los ejercicios violentos, Faneta era soberbia, altanera, inflexible, irascible. Tenía además en su carácter algo de indisciplinable y de salvaje, reuniendo todos los instintos vehementes de una naturaleza inculta y todas las nobles cualidades de un corazón generoso.

Al propio tiempo, en una cabaña vecina al castillo vivía un joven siervo, hijo de siervos, llamado March.

March había sido el compañero de infancia de Faneta, de la cual la madre de March fuera nodriza.

Los dos jóvenes habían crecido y educádose juntos,

permaneciendo de este modo la estopa junto al fuego, hasta llegar el día en que el fuego prendió á la estopa.

II.

Un día, en uno de esos momentos de expansión que tienen todos los corazones en instantes dados y en circunstancias especiales, Faneta había dicho ingenuamente á March:

—March, yo creo que te amo.

—Y también yo creo amaros,—había contestado sin vacilar el joven siervo.

Pero, al mismo tiempo, March se quedó silencioso. Parecióle que en el fondo de su corazón sentía encenderse otra pasión, que no era el amor, pero de la cual el amor era el móvil. Recordó que algunos días antes, habiendo roto una taza en el castillo, la castellana le había brutalmente amenazado con el enojo del señor de Graves, que, según ella dijo, podía ejercer sobre él toda la extensión de sus derechos. Era recordarle que su señor y dueño podía disponer de su vida, según su libre arbitrio.

Esta amenaza había exasperado el alma de March, que parecía no esperar más que la ocasión de un ultraje para desplegar la terrible energía de que le dotara la naturaleza.

El pobre joven, entregado á esas reflexiones, se decía á sí mismo:

«Yo no soy nada en la tierra. Amo á esa mujer, y su padre puede hacerme matar como á un vil animal, valiéndose para ello del pretexto de ese mismo amor. Sin embargo, siento latir en este pecho de siervo un corazón que no estaría mal colocado en el de un noble. Mi naturaleza es la misma que la de esos nobles orgullosos que me desprecian. Por el derecho de la naturaleza se

arrogan el de oprimir á otros hombres sus iguales..... Pero, ¿de dónde y de quién tienen ese espantoso privilegio? Yo concibo que un león desgarre y destroce un tímido ciervo, porque el león tiene garras; pero ningún hombre viene al mundo mejor armado que otro, y la fuerza y el valor son igualmente propiedad de todo el mundo. ¿Quién, pues, ha podido dictar un contrato tan horrible? ¿Qué puede tener de santo un pacto en que el uno es no más que el taburete y el otro el pie que lo tira? Sólo por una cosa pueden permanecer los siervos sujetos á los señores..... por la cobardía..... ¡Ah, si todos se me pareciesen! Rompiendo nuestros hierros sobre los cráneos de nuestros señores ó aprendiendo á morir, seríamos bien pronto lo que no somos: hombres, teniendo una familia nuestra, hijos nuestros, casa nuestra; y cuando amásemos á una mujer no tendríamos que temer la vergüenza si se dignaba bajarse hasta nosotros, ni la horca si osábamos nosotros elevarnos hasta ella.»

Estas y otras parecidas eran las reflexiones que se hacía March; y cuando de ellas dió parte á Faneta, hablándole con todo el enérgico sentimiento de un alma ulcerada y con el verdadero acento del corazón, Faneta, que se había ya acostumbrado á pensar como March, sin considerar siquiera que la diferencia de condiciones hacía en ella extraños semejantes pensamientos, le tendió la mano y le dijo:

—Tienen razón, March. Si fuese yo siervo, me rebelaría.

Estas pocas palabras, dichas con la expresión generosa del alma independiente y altiva de la joven, fueron un nuevo aguijón para March. Muy á menudo hasta aquel momento se había sentido impresionado por la iniquidad que pesaba sobre las gentes de su casta, pero jamás había pensado en vengarlas. Era preciso para esto una de

esas palabras que abren al pensamiento una vía nueva en uno de esos momentos de exaltación en que está dispuesto á recibir la impresión de las pasiones buenas ó malas. La reflexión de Faneta y la confesión que había producido aquella escena, eran suficientes para poner á March en esta disposición de espíritu: así es que, apoderándose con frenesí de la mano que Faneta le tendiera,

—Faneta—le dijo,—acabáis de disponer de mi vida. Quiero, tengo el derecho, y tendré el valor de romper el yugo de la servidumbre, de ser el igual y el enemigo de todo aquél que pretenda subyugarme. Nuestro Dios, mi señor Jesucristo, que ha sido el vengador del débil y del oprimido, bendecirá de seguro los esfuerzos que haga cualquier hombre para recobrar su independencia.

Y echándose de rodillas á los pies de Faneta, añadió con acento inspirado:

—Faneta, y vos, señor mío Jesucristo, sed testigo de que sacudo para siempre el polvo de la servidumbre. Delante de Aquél que bajó al mundo para enseñar á los hombres que hay un Dios y un padre para todos; delante de aquélla que, por la confesión de su amor, acaba de engrandecerme á mis propios ojos probándome que un siervo puede ser un hombre, delante de los dos juro que viviré libre ó sabré morir.

III.

Este es el origen que la novela da á la rebelión de March, y así cuenta la manera como se decidió á ponerse al frente de los *Blancos*. La crónica no averigua el origen de la rebelión, y nos lo presenta ya rebelde y jefe temible de la asociación.

En la vertiente septentrional de los Pirineos orientales existían entonces unas bandas de paisanos armados

había levantado la opresión de los nobles y que de-
n sucederse, durante siglos, bajo diversas denomina-
nes. Se designaba á los de que ahora hablamos con
nombre de *Blancos*, porque iban todos uniformemen-
vestidos, por encima de sus trajes, con una camisa
servía para hacerles reconocer entre ellos, impidién-
que se les confundiese con otros.

Los *Blancos* eran asociaciones de paisanos ó siervos,
en apariencia nada tenían de fijo ni de permanente,
o que en realidad siempre subsistían en el corazón
una provincia ó de una comarca. Sólo aparecían de
che. De día, cada asociado volvía á su trabajo, arras-
ndo con aparente resignación la cadena que la fuer-
había atado á su cuello, sin que nadie pudiera sos-
char que en aquel cuerpo encorvado sobre la tierra
iese un corazón siempre en rebelión abierta contra el
ado social de entonces. Á una señal dada, cada uno
aba los instrumentos de su trabajo, y empuñando el
cha de armas ó la tea incendiaria, se reunía á otros
ipos, formaban juntos bandas, y se arrojaban sobre
tierras ó los castillos de los nobles, llevando por do-
iera la devastación, el incendio y la muerte.

Al lucir el día, no quedaban de esas terribles excur-
nes nocturnas más huellas que las cenizas ó los es-
nbros. Era como un furioso huracán que, desencade-
lo durante la noche, se desvanece con la aurora ma-
al.

March se afilió á una de esas bandas. Su corazón es-
a tan lleno de odio y de venganza; su boca expresaba
tanta energía los sentimientos dominantes en su co-
ón, que en pocos días adquirió una influencia nota-
. Fué nombrado por unanimidad jefe de la más for-
dable de aquellas bandas.

Acostumbraba esa banda á reunirse al pie de un cas-
io. Allí arengaba March á los suyos, de allí partían

para sus expediciones nocturnas, allí repartían el botín, allí celebraban sus consejos y asambleas. De esto provino que se le llamase March *del Castanyer*, nombre que después había de conservar su posteridad como apellido.

Bien pronto se hizo temible el nombre de March *del Castanyer*. Nunca, en ninguna ocasión, otro jefe de bandoleros ha obtenido más celebridad ni causado con su solo nombre más espanto. Era el asombro y el terror de valles y montañas.

IV.

La parte novelesca de la leyenda refiere con sombríos colores una visita que, al principio de su mando, hizo March á una hechicera muy nombrada en el país.

Es preciso tener en cuenta que March, temerario y temible en los combates como nadie lo había sido antes que él, acababa de ser nombrado jefe de varias bandas de *Blancos*, voluntariamente reunidas bajo sus órdenes. Tenía ya casi á su disposición un ejército.

Cierta noche, según cuentan, soñó que una serpiente se había enroscado á su cabeza. En aquella época los sueños representaban gran papel en la vida, y por poco que ofreciesen alguna particularidad extraordinaria, se apresuraban á ir á consultar y á pedir la explicación á algún adivino.

March, al día siguiente de haber tenido este sueño, reunió á sus compañeros bajo el castaño tradicional, y después de haberles explicado su sueño, les habló de ésta ó parecida manera:

—Hermanos y compañeros, habéis ya roto vuestros hierros; pero esto no basta: falta ahora que conquistéis los derechos á la libertad. Pasead la vista en torno vuestro: la naturaleza es apacible, las flores son hermosas, el aire es puro, el cielo brillante, los pájaros ha-

llan la tranquilidad y la calma en sus nidos entre las ramas, los peces mismos en el fondo de las aguas tienen libertad y descanso: todo es libre en la naturaleza. ¿Por qué, pues, no lo ha de ser también el hombre? Todos tenéis derecho á ser libres, y á vuestro brazo y á vuestro valor hay que confiar la conquista de este derecho. Mi sueño de esta noche debe indicarnos algo de esto. Vamos, pues, á consultar á la hechicera de la montaña, y ella nos lo explicará.

La propuesta de March había sido un tributo á la especie de culto que los *Blancos* tenían por la hechicera, y, aceptada con entusiasmo, el jefe y seis de los suyos partieron en dirección á la cueva donde aquélla vivía, oculta entre los barrancos y fragosidades de la montaña.

Oigamos cómo el leyendista refiere la visita de los *Blancos* á la cueva de la hechicera.

Hallábase ésta, dice, en el acto de proceder á sus evocaciones, cuando se presentaron March y sus compañeros á la puerta de la gruta. Apenas los divisó la hechicera, exclamó con voz terrible:

—¡Potencias infernales, y vosotros, espectros errantes entre las tinieblas de la noche eterna, acudid, y perezcan esos extranjeros si aquí les trae una intención culpable!

Así dijo, y dibujando rápidamente tres círculos en el aire con su varita mágica, profirió palabras ininteligibles. En el acto se oyó un ruido sordo, y la tierra pareció temblar y estremecerse bajo las plantas de los recién llegados, como si se dispusiese á abrirse para tragárselos. Pero March, sin turbarse, avanzó algunos pasos, y deponiendo á los pies de la hechicera varios presentes que de intento trajera, le dijo:

—Venimos sólo para consultaros ¡oh temible maga! y nada tenéis que temer de nosotros. Somos hijos del pueblo rebelados contra sus señores, que vienen á preguntaros si coronará la victoria sus esfuerzos.

En seguida pasó á explicarle brevemente el sueño que había tenido la noche anterior.

La hechicera permaneció unos momentos silenciosa y como absorta en sus meditaciones; pero de pronto, y por un cambio rápido, pasó repentinamente del silencio al delirio. Sus cabellos flotando en desorden sobre sus hombros desnudos y sobre su frente, su capa negra echada hacia atrás, sus grandes ojos rodando dentro de sus órbitas con increíble volubilidad, daban á su fisonomía, joven aún y bella, cierto carácter sobrehumano. Con mano febril empuñó su varita mágica, y después de haberla hecho girar por encima de su cabeza con la rapidez del rayo, trazó con ella un círculo en el suelo, y con voz sombría murmuró algunas palabras en sonidos y acentos desconocidos. En el acto volvió á estremecerse la tierra, silbó el viento de una manera lúgubre, el fuego del hogar que estaba apagado se encendió por sí propio, y nubes de llamas y de espeso humo se lanzaron al espacio. Parecióle á March que entre aquellas densas nubes de humo pasaban sombras fantásticas, visiones raras, y comenzaba á fijarse en ello para enterarse, cuando, repentinamente como había aparecido, todo desapareció. Cesó el viento de silbar, la tierra de estremecerse, apagóse el fuego, y la hechicera envolviéndose la cabeza con su capa, abrió un libro misterioso donde se hallaban trazados caracteres mágicos, alzó su varita con la cual azotó el aire, la tierra y el libro, y con voz inspirada dejó oír una especie de oráculo, que puede traducirse de este modo:

La sierpe que á la frente se enroscará
La fuerza del guerrero indicará.
Bajo la planta de los guerreros la tierra temblará;
El humo de los castillos la luz apagará;
Á ríos y á torrentes la sangre correrá;
De en medio las ruínas la libertad nacerá,

Cuando March en la tumba estará
Y vivo de ella saldrá,
Corred todos á las armas y.....

De repente la Sibila se interrumpió, como si un poder superior hubiese sellado sus labios. Añadió pocos momentos después con voz misteriosa:

—Nada más me es permitido revelaros. ¡Salid, salid de aquí! Ni debéis interrogarme más, ni debéis volver á visitarme.

Y al decir estas palabras, desapareció.

Por oscuro que pareciese el oráculo, March y los suyos parecieron quedar satisfechos.

Desde aquel día, el prestigio de March aumentó entre su gente, y llegó con el tiempo á ser tan grande y extraordinario, que con una palabra, con una orden, con una señal podía reunir bajo su mando todas las bandas de *Blancos* que entonces asolaban el principado de Cataluña y el condado de Tolosa.

V.

March no había dejado nunca de estar en inteligencia con Faneta, y cuéntase que más de una vez se habían visto y hablado de noche en el mismo castillo de Graves, donde tenía el medio de introducirse cuando quería el terrible jefe de los *Blancos*.

Entonces, aquel hombre ante quien temblaban todos cuantos le rodeaban, á cuyo sólo nombre se estremecían de terror los habitantes de lejanas comarcas, caía á los pies de su adorada implorando sumiso una palabra de amor y temblando de todos sus miembros al ver dibujarse una nube de dolor ó de ira en el semblante de la amada de su corazón.

Una noche, Faneta reveló á su amado que su padre había dispuesto de su mano, pedida por el señor de un

castillo vecino. El enlace debía efectuarse antes de un mes.

March juró que no sucedería esto y que en la tierra no había poder bastante para arrancar á Faneta de sus brazos.

Decidió, pues, de acuerdo con ella, apelar á un rapto, y he aquí cómo éste tuvo lugar.

En la pequeña villa de Auleta debía celebrarse con grande solemnidad una fiesta, á la cual habían sido invitadas la castellana de Graves y su hija. No dejaron ambas de asistir.

Celebrada la función religiosa en el templo, la gente se agrupó en la plaza para presenciar las danzas. La plaza estaba vistosamente decorada con guirnaldas, flores, arbustos y colgaduras, y bajo una especie de dosel se había reservado el puesto de honor para la castellana de Graves y para Faneta.

El baile estaba en su mayor animación, y Faneta había también tomado parte en él, cuando la gente que estaba en la plaza comenzó á mirarse y agruparse con terror, mientras que de boca en boca circulaba la frase:

—¡Los *Blancos*! ¡Aquí están los *Blancos*!

Efectivamente, una banda de *Blancos* tenía cercado el pueblo, del cual nadie podía escaparse.

La consternación, la confusión, el miedo se apoderaron de todos, y mientras algunos corrían á buscar sus armas para defenderse, las mujeres huían de un lado para otro. En medio de esta confusión, una partida de *Blancos* se presentó en la plaza, mandada por un jefe que montaba un fogoso caballo. Era March. Al verle, Faneta aparentó desmayarse, y entonces March, apoderándose de ella y levantándola en sus brazos como si fuera una pluma, la montó en la grupa de su caballo, que salió disparado con su doble carga.

Los *Blancos* desaparecieron tras de su jefe, sin que

la tuviese que sufrir de su visita el pueblo de Auleta. Más tarde se supo que March del Castany había hecho de Faneta su esposa, y que con ella vivía feliz y contento en su república de Loch-Franch.

VI.

En efecto: hacía ya algunos meses que March, cada vez más temido y cada vez también más poderoso, había conseguido formarse una especie de pequeña soberanía en un radio de varias leguas, comprendiendo la parte media de los Pirineos Orientales. La dificultad de bajarlo de aquellas montañas, junto con su bravura y su intrepidez, había en cierto modo dado consistencia a su usurpación, y sus dos poderosos vecinos, los condes de Barcelona y de Tolosa, satisfechos en el fondo de esa grande oleada de rebelión confinada en la parte áspera de los Pirineos, no pensaban por el momento en intentar nada contra él. Viendo, á más, que las andas del terrible March cesaban en sus devastaciones comenzando un período de reposo, después de haberse partido las tierras de los nobles que habían exterminado, se habían tácitamente resignado á una especie de paz.

No era más que una paz ficticia, es verdad; pero, en fin, era una paz.

Corrían entonces los primeros años del siglo XIII. March se había casado con Faneta, y su primer cuidado, habiendo por este enlace llegado á ser señor del dominio en el que había nacido siervo, fué reedificar el castillo, convirtiéndolo en una verdadera fortaleza, y haciéndolo la base de una especie de reino en beneficio de los que habían seguido su suerte y también de todos aquéllos que querían refugiarse allí para vivir al abrigo de las acciones feudales.

Bajo la denominación de un hombre que tan bien sabía defender á los suyos, y en torno de un castillo que era inexpugnable por su posición, no tardó en elevarse un pueblo bastante importante, que llegó á ser la capital de la pequeña soberanía que el siervo rebelde había conseguido crear. La población fué aumentando con tanta más rapidez en cuanto sus habitantes disfrutaban allí garantías y privilegios que no hallaban en otra parte.

En efecto, el primer acto de March había sido proclamar una especie de constitución, por la cual abolía la esclavitud en su dominio, constituyendo á manera de una organización libre que hizo dar al pueblo el nombre de *Loch-Franch* (lugar franco). Aún se ven los restos en un punto de los Pirineos Orientales que lleva el nombre corrompido de *Ginclá* (lugar de franquicia).

He aquí, por lo demás, el pacto ó la carta por que se regía la nueva república, y cuyo texto nos ha sido conservado por el sabio comendador de la *Historia del Languedoc*.

Es tanto más interesante este documento bajo el punto de vista histórico, en cuanto, por vez primera, el principio democrático se coloca en situación ofensiva y defensiva frente á frente del principio opresor. Y es tanto más curioso, en cuanto es uno de los escalones de esos movimientos ofensivos que estallaron en los siglos siguientes contra aquel último principio y de donde siglos más tarde debían salir la emancipación del mundo y la libertad moderna.

He aquí este pacto, que lleva en el texto el título de *Soladitium* (solidaridad).

«Los asociados, después de haber jurado sobre las santas reliquias observar su confederación y guardarse una fidelidad recíproca, han convenido lo siguiente:

»Primeramente prometen hacer en el lugar que estará designado al efecto, la inhumación de aquél de sus

ociados que llegue á morir, contribuir á los gastos de los funerales y seguir su convoy.

»Todo aquél que falte á este deber queda condenado á pagar una medida de miel.

»Se comprometen en seguida á socorrerse y proteger mutuamente. Si el peligro es muy fuerte, deberá ser prevenido el magistrado; y si descuida la protección de una persona en peligro, será condenado á pagar una libra.

»Si un confederado es muerto, su asesino pagará una libra. Si se niega, y se halla en situación de pagar, será condenado, pero si es pobre, la sociedad contribuirá á pagar, en la proporción convenida, la multa á que ha sido condenado.

»Si un asociado cometiere un crimen voluntario y haber sido ofendido, será condenado á la multa en el caso en que la víctima no formare parte de la asociación; pero si la víctima fuere miembro de ésta y el crimen hubiese sido cometido injustamente, pagará entonces una doble multa, una á los parientes del difunto, y otra á la sociedad, de la cual perderá las ventajas. En este caso, todos los asociados se comprometen, bajo pena de la multa de una libra, á jamás beber ni comer con el culpable, excepto en presencia del magistrado ó obispo.....»

Seguían á continuación otros reglamentos para proteger á los contratantes contra toda violencia ó para venderles de las que se cometieran, y en fin, los reglamentos de los *derechos* de los asociados, no de los derechos políticos—pues á esto no se había llegado aún,—sino de los simples derechos del aire, del agua, de lo que la naturaleza da gratuitamente á todos los animales y que los opresores de entonces rehusaban á los siervos.

Por insuficiente que pueda parecer en nuestros días semejante confederación, llenaba hasta cierto punto el vacío de la unión civil que existía poco ó que no exis-

tía, particularmente en ciertos puntos. Procuraba por lo menos á los individuos algo de esa seguridad que su aislamiento, su debilidad, su inocencia y las leyes no estaban en situación de garantizarles.

Todo esto podía ser justo, pero era de muy mal ejemplo á los ojos de los nobles y del clero, constituyendo por lo mismo un gran crimen para March del Castanyer. Los nobles le reprochaban no sólo su nacimiento servil, sino también el haberse elevado á su nivel y el haber asegurado á los fugitivos un rincón de tierra donde estaban libres de sus tiranías; y en cuanto al clero, no podía perdonarle el que en el territorio de Loch-Franch hallasen acogida y seguridad todos los que eran perseguidos como herejes.

Ya se comprenderá lo difícil que debía ser para March escapar á esa doble animosidad del clero y de la nobleza. Por espacio de muchos años se libró de sus asechanzas, pero al fin hubo de sucumbir. Ya veremos cómo.

VII.

Tuvo March ocasión de prestar un servicio al conde de Tolosa, arrojando de sus dominios una banda de merodeadores que los devastaba. El conde, reconocido, le invitó á pasar á su corte para darle personalmente las gracias. La invitación estaba concebida en los términos más satisfactorios para March. El conde de Tolosa, aquel alto y poderoso señor soberano de todo el mediodía de la Francia, desde el Ródano á los Pirineos, trataba ya al siervo de igual á igual, y nada puede dar una idea más alta del terror que había llegado á inspirar March y del prestigio adquirido por su nombre, que el ver á una potencia de grande raza tender así la mano al que antes era un siervo y que debía su elevación á un golpe de fortuna.

Arch no vaciló en aceptar una invitación hecha de galante manera, y con toda confianza se dirigió á esa sala.

Por aquella vez no hubo de arrepentirse. El conde le recibió con marcada distinción, y le dió una comida de plato que con toda minuciosidad describe Leynadier. Pese á que en torno de la gran sala en la cual se había puesto la mesa, se veían 100 jóvenes de condición ser alineadas como las columnas de un templo, inmóviles como ellas. Cada una llevaba sobre su cabeza un tocado de materia preciosa, del cual se escapaba una llaveja ó amarilla ó azul, ó de otro color. Esta forma de decoración, que los cruzados habían traído de Oriente, estaba entonces muy en moda.

En el centro de la mesa se alzaba una torre con sus torres y almenas, en forma de colosal ramillete.

Después de pronunciado el *Benedicite* por el capellán del conde, comenzó la comida, sirviéndose infinidad de platos, hasta llegar al momento en que la mesa gimió bajo el peso de los jabalíes asados, de las liebres y de los venados, que la servidumbre colocó simétricamente sobre la profusión extraordinaria.

Disponíanse los convidados á hacer honor á los platos cuando en lo alto de la torre que estaba encima de esa apareció un enano que, agitando una bandera roja y blanca, dando un cuerno para reclamar la atención, declaró con voz fuerte y sonora los siguientes versos:

Picatz sobre rot
De tal é d'estot,
É se mai y a
Retournátz picá.
E envoutatge formel
Di sennor di castel 1.

Entrad al asado de punta y de corte, y si queda más volved á la mesa. Es el deseo formal del señor del castillo.

Dicho esto, saludó respetuosamente y desapareció.

Antes de terminar la comida, cuando se llegó á los postres, un trovador, acompañándose con su cítara cantó el sirventesio siguiente:

Be mi play lo doux tems de pascor
Qui fai fuelhos e flors venir,
E play mi quan aug la bandor
Dels auzels que fon relentir
Lor chant per lo boscatge,
E play mi cuant vey sus etz pratz
Tendos é pavellós fermatz,
E play m'en mon coratge
Quan vey per campanhas rengatz
Cavaliers ah cavals armatz.

Atropi mi play un bon senhor
Quan es primiers à l'envazir
Ah caval armat, ses temoc,
C'aissi fai los siens enhardits,
Ah valent vassallatge,
E quan el es el camp intratz
Quascus deu esser assermatz
E segr'e d'agradatge,
Car nulus hum non es ren prezats
So que á manhs colps pris á donnatz 1.

Con grande aplauso y entusiasmo fué recibido el canto del trovador, y así terminó el convite.

1 Me place el dulce tiempo de primavera que hace nacer las hojas y las flores; me place oír cómo se agita el ramaje con los pájaros que hacen resonar sus cantos por el bosque; me place cuando veo extendidos por los campos las tiendas y pabellones; pero lo que hace latir mi corazón es ver extenderse en línea de batalla los caballeros armados á caballo.

Lo qué también me place es un valiente señor cuando es el primero en el ataque, lanzándose con su caballo en medio del peligro; es el medio de alentar á los suyos hacia las valerosas proezas. Cuando él entra en campaña, todos deben apresurarse á seguirle de buen grado, porque ningún hombre es como debe ser si no ha dado y ha recibido estocadas.

VIII.

En tanto que March, algo extranjero á aquel lujo re-
o, se aturdió más que los otros con la embriaguez de
uella desordenada alegría, sus enemigos se aprove-
aban de su ausencia de Graves para perderle.

Á más de las revueltas de los siervos contra los se-
res, de las que March era en este país la más brillan-
expresión, las municipalidades del Mediodía habían,
gún tiempo antes, luchado contra la feudalidad del
orte. La lucha, política al principio, había acabado
r tomar un carácter religioso, y se predicó una cru-
la contra los *albigenses*, á quienes se persiguió de
a manera implacable.

Algunos de los ardientes apóstoles de aquella doctri-
reaparecían tan pronto en un punto, tan pronto en
o, y, recientemente, uno había predicado en los do-
nios de March, habiendo resonado á lo lejos su ser-
on como una campana de alarma. Un legado del Pa-
se aprovechó de aquella circunstancia y mandó fijar
decreto por el cual los dominios de March eran pues-
en entredicho hasta tanto que fuesen purgados de
rejes. El decreto se publicó durante la ausencia de
rch, y durante la misma también una banda de me-
leadores, que se llamaban cruzados y que eran pro-
gidos por el clero, entró á sangre y fuego la república

Loch-Franch. Hicieron precisamente lo que años
tes habían hecho los cruzados en Beziers, donde, en
mbre de la religión y en nombre de Dios, se degolló
piedad á todos los habitantes.

Grandes fueron la cólera y el disgusto de March del
stanyer. Llegado casi al resultado á que aspiraba
una increíble serie de triunfos, se había visto arran-

car en un día, por una infame maquinación, el fruto de diez años de trabajos, de luchas y de combates.

Volvió, pues, á empuñar la espada y comenzó una nueva campaña; pero, desgraciadamente, halló un país agotado. Á más la guerra que se le hacía era en nombre de la religión, y se le perseguía como un día á los albigenses. De lo alto de los púlpitos los sacerdotes predicaban contra él y contra los suyos; de lo alto de sus sedes los legados del Papa y los obispos lanzaban contra él las terribles excomuniones y los airados anatemas de la Iglesia.

March no tenía bastantes tropas para hacer frente á todas las fuerzas contra él desencadenadas; pero se hallaba en medio de un triple recinto de montañas, habitadas por un pueblo valeroso, al cual, con una palabra, podía devolver toda la feroz energía de que ya antes había dado prueba.

Esta palabra era la de libertad.

March la pronunció.

El grito de libertad resonó por vez primera entonces, á principios del siglo XIII, en las gargantas de los Pirineos.

Llamando de todas partes á los siervos á las armas, les apellidó *homens de la deslliuranza*, es decir, como hoy podría decirse, *soldados de la libertad*.

La guerra recrudeció, más fuerte y más terrible que nunca, pero comenzó con mal éxito para March. Sus tres principales lugartenientes habían recibido de él el mando de tres castillos, cuyo sitio sólo hubiera bastado á apurar la paciencia del enemigo. Empero apenas estos capitanes vieron de lo alto de sus muros la bula de excomunión, llevada al frente del ejército enemigo sobre lo alto de una cruz, con su Cristo cubierto con un velo negro, se apresuraron á capitular, temerosos del castigo con que en nombre de Dios se les amenaza-

ba, y abrieron así con la entrega de los castillos los caminos que conducían al castillo donde se mantenía fuerte el defensor de los derechos y de las libertades de todos.

Después de varios combates y de muchas traiciones, apenas le quedó á March un puñado de hombres.

Defendióse como un león acorralado, pero acabó por sucumbir. En un terrible y último combate, defendiéndose solo contra una porción de enemigos, cayó al suelo atravesado de mortales heridas.

Así murió March del Castanyer, caudillo de la libertad en el siglo XIII.

IX.

Desnaturalizando el hecho, la tradición lo ha perpetuado por medio de una leyenda y de una fiesta que, según parece, se celebra aún en aquellas montañas.

En los Pirineos orientales, entre Molitj y el puente Nantilia, hay un torrente seco la mayor parte del año. En sus orillas, de una aridez desconsoladora, la mirada apenas halla algunas plantas ó algunos arbustos en que fijarse. Junto á este torrente, al abrigo de una inmensa roca desnuda de toda vegetación, se eleva una pequeña capillita, coronada por una cruz, resguardada por una reja de hierro.

Un día, un solo día al año, este lugar tan desierto y tan salvaje se ve poblado por una muchedumbre alegre y animada. Desde el rayar del alba acuden allí jóvenes, viejos, mujeres y niños, viniendo de los pueblos vecinos, provistos todos de sus correspondientes provisiones para pasar el día. El salvaje sonido de la cornamusa, tan en armonía con aquella naturaleza áspera, resuena entonces en aquellas bocas, cuyos ecos turba sólo de vez en cuando el grito del águila perdida en el espacio.

Los jóvenes y las doncellas se disponen á bailar lo que en todo aquel país se llama *las danzas catalanas*. Mientras comienza á dejar oír sus extraños, pero soberbios sonidos, el instrumento tradicional que conocemos con el nombre de *gralla*, mujeres y hombres cantan un coro que, propiamente, debiera ser cantado sólo por mujeres, divididas en dos secciones y cantando cada sección al tocarle el turno.

He aquí este coro, que no es sino otra de tantas canciones populares de nuestro país, que es verdaderamente rico en canciones de esta clase. Gran servicio ha de prestar á las letras catalanas el que algún día publique la abundante y selecta colección de nuestras canciones y romances populares. Por fortuna, existe ya quien va recogiendo estos cantos y disponiéndolos para su publicación.

Dice así la canción ó el coro de que hablamos:

LAS DONCELLAS.

Á la plassa hi ha balladas,
Marc, déixami aná,
Que jo que son boniqueta
Ballador ne trovarai.

LAS MARES

Per fer com la Pepa,
Que son bel galan,
Mentres que dansava
La montá á caball.
La sella n'es verda,
Lo caball n'es blanch.
Pels carrers d'Auleta
Se'n va tot ploran.
—¿De qué ploras, Pepa,
De qué ploras tant?
—Mon pare y ma mare,
¡Cuánt ells ho sabrán!
Cridavan la Pepa,

VÍCTOR BALAGUER

No la trovarán.
Ne son gents sentidas,
D'assó morirán.

LAS DONCELLAS.

Si's moran que's moren,
Los enterrarán.
Las campanas grossas
Bé ne tocarán:
També las petitas
Ne repicarán.
Las tombas son novas,
Las estrenarán.
Hi ha mes de cent anys
Que un lion airat
Es aquí restat.
Nos ha delibrat
Y als cors es restat 1.

spués de estas últimas palabras de homenaje al
r de la libertad, cuya historia se acaba de relatar,
cambia de aspecto. La *gralla* toca un aire más
e, más embriagador. Se forma el ruedo, y la dan-
omenzada con monotonía, acaba con grande ani-
on.

tradición quiere que esta fiesta, especie de rome-

LAS DONCELLAS.—En la plaza hay danzas. Madre, dejadme ir,
que soy linda, hallaré bailador.

MADRES.—Para hacer como la Pepa, á quien su gentil galán,
is que bailaba, la montó á caballo. La silla era verde y el caba-
co. Por las calles de Auleta se va llorando.—¿Por qué lloras,
por qué lloras tanto?—Cuando mi padre y mi madre lo sepan,
n á la Pepa y no la hallarán. Son gente tan sensible, que de eso
1.

DONCELLAS.—¡Si mueren, que se mueran! Ya los enterrarán. Las
ias grandes por ellos tocarán, y también las pequeñas repicarán.
mbas son nuevas, las estrenarán. Há más de cien años que un
ado aquí quedó. Nos dió libertad, y nuestros corazones guardan
oria.

ría á la capilla indicada, tenga lugar en el sitio donde aquélla supone que murió un león que había sido enviado por Dios para exterminar las bandadas de animales feroces que desolaban el país; pero, prosigue diciendo la tradición, un día todas las fieras se unieron cayendo sobre el león, al cual devoraron.

Si hay que dar algún crédito, despojándola de ciertos detalles puramente novelescos, á la historia de March del Castanyer, el león de la tradición no es otro que el caudillo de Lloch-Franch.

SIRÉS (calle del arco den).

Cruza desde la del *Conde del Asalto* á la de *Trenta-claus*.

Antiguamente se titulaba *de las Barallas*, es decir, *de las Riñas*. Es el nombre que le dió el vulgo cuando había aún pocas casas por aquellos alrededores; cuando estaba aquello muy despoblado, y cuando, por razón de esta misma soledad, era esta calle el terreno donde iban á dirimir sus querellas á puñadas y á palos los hombres del bajo pueblo.

Por lo regular se da á esta calle el nombre de *Cirés*; pero nosotros la hemos visto escrita como *Sirés* en documentos antiguos.

Parece que es nombre de familia catalana el que lleva, aunque también podría ser una corrupción de *Sirevers*, cerezos.

SITJAS (calle de las).

De la de *Tallers* conduce á la plaza del *Buen Suceso*.

Sitja equivale en castellano á *silo*, lugar subterráneo y enjuto en donde se guarda el trigo. Se distinguen aún en el enlosado de esta calle, ó á lo menos se dis-

guían hace pocos años, las bocas de los silos que estaban en uso á principios de este siglo. Después de destruídos, la calle de que hablamos tomó la denominación que tiene hoy día, abandonando su nombre antiguo, que era el de *Massaguer*, perteneciente de seguro alguna familia catalana, en terrenos de cuya propiedad se abriría la calle.

SOMBRA (calle de la).

Conduce de la de *Flassaders* á la de *Corretjer*.

¿Por qué se le dió este nombre? No acertamos la causa. Diósele sin duda el de *la Sombra*, como hubiera podido dársele el de *la Luz*, sin más razón que la lógica porque sí.

SOMBRERERS (calle dels).

Es decir, de los *Sombrereros*.

De la *Platería* va á la plaza de *Moncada*.

Casi toda esta calle fué habitada largos años hasta principios de este siglo por sombrereros, cuyo nombre no á tomar definitivamente, abandonando el que anteriormente llevaba.

Para la policía general del oficio de sombrereros no hicieron estatutos hasta 1545; pero el ejercicio del oficio debe considerarse establecido en Barcelona desde principios del siglo XIV ó fines del anterior.

Antes de llamarse como hoy día, esta calle llevó el nombre de *den Roldós*, que es de familia, habiendo sido nominada primitivamente de *Amalrich*.

¿Recordaría este nombre de *Amalrich* el de aquel fuertemente célebre obispo de Narbona, que tanto figuró en la cruzada contra los albigenses?

De todos modos, esto nos ofrece ocasión para, aun-

que sea muy someramente, dar una idea á nuestros lectores de quién fué Amalrich y de quiénes fueron los albigenses, á los cuales hemos hecho alusión en las páginas anteriores.

Por de pronto debemos decir que Arnaldo de Amalrich, según Amat, era oriundo de la noble familia de los vizcondes de Narbona. «En las actas de Poblet, añade, donde se ve ser catalán, aparece prior en 1192, y después en seguida abad del mismo monasterio; fué sucesivamente decimosétimo abad del Císter y general de toda la orden. Asistió al concilio Lateranense de 1215, fué inquisidor en Languedoc contra los albigeñeses, y como legado del Papa mandó la cruzada que se envió contra aquellos albigenses.»

Ahora bien, este Arnaldo de Amalrich es el que las crónicas de Provenza conocen bajo el nombre de Arnaud Amaury.

Y dicho esto, vamos á la historia.

Hay que comenzar por tener en cuenta que, desde el año 1078, varios estados de los condados de Provenza, de Forcalquier, del Venassin, del vizcondado de Marsella, del principado de Orange, del Delfinado, del ducado de Saboya, feudos antes del reino de Arlés, aprovechándose de una excomunión lanzada por el Papa contra el emperador, comenzaron á arrojar las primeras simientes de libertad y á sacudir el yugo de la esclavitud bajo el cual estaban antes.

Verdad es que las grandes ciudades del Mediodía jamás estuvieron completamente subyugadas por el régimen feudal. El espíritu de la libertad, ahogado por la tiranía, se despertó en el siglo XII. No contentos con desembarazarse del despotismo de los señores, los pueblos acabaron por adoptar en algunos lugares instituciones más ó menos republicanas. Marsella, Arlés, y sobre todo Avignón, fueron las ciudades que se pusie-

en á la cabeza de este movimiento, que llegó á ser una revolución; época memorable que por desgracia es poco conocida, falta de historiadores especiales. En esa aspiración del Mediodía á la libertad y á la dependencia, hay que buscar el secreto de aquella terrible guerra contra los albigenses; guerra que, por ás que se quiera decir lo contrario, tuvo un carácter étnico muy pronunciado; guerra que no fué otra cosa que una sangrienta lucha de la civilización del Mediodía con la tiranía del Norte.

Para poder hacerse cargo de aquella época, es necesario comprender bien el espíritu de la sociedad meridional antes y durante las cruzadas contra los albigenses. Así es como puede tenerse una idea de aquella tierra sanguinaria, cuyo desenlace fué la sumisión definitiva de la raza visigoda por la nación franca y la ruina de toda una civilización por aquella liga poderosa que por espacio de veinte años se desencadenó contra la nacionalidad provenzal, combatiéndola con las armas de la religión.

Dos rasgos bien distintos marcan aquella época. Hay, por de pronto, y no puede ni debe negarse, un principio religioso; pero hay también un principio político. La expresión de ambos sentimientos se dibuja clara, perfecta, ostensible. No da lugar á duda para cualquiera que se tome el trabajo de fijarse.

Tocante al punto de vista religioso, prescindiremos de él todo lo que nos sea posible en esta breve reseña; pues si por un lado es materia vidriosa y delicada, por otro no nos creemos con la suficiente competencia para discutir semejantes cosas. Para tocar ciertos puntos hay que tener competencia y autoridad. Á más, las leyes vigentes en nuestro país sobre imprenta, que es forzoso respetar, no dejan libertad para abordar de frente ciertas cuestiones.

Haremos, sin embargo, una confesión, ingenua y espontáneamente. La ilustración del pueblo, sus costumbres, sus hábitos, su espíritu mismo, no consentían de seguro que dejase de imperar el catolicismo, fuente de amor, de paz y de dicha para aquella sociedad. Había de redundar en un gran bien y en una gran felicidad para el pueblo la extirpación de la herejía naciente; pero la Iglesia, que es toda unción, toda paz, toda dulzura, toda fraternidad, pudiera haberse valido de otros medios para conseguir su objeto. Sobre todo, la causa política debía ser separada de la causa religiosa; sobre todo, la Iglesia no debiera haber apoyado con las armas poderosas de la religión las armas inicuas de la raza del Norte, porque

Jamás, jamás la luz nació en el Norte.

Fué en nombre de Dios, en nombre de la Iglesia, sobre todo, en el que las naciones se alzaron compactas para marchar á aquella guerra de exterminio. Por lo mismo, según ya han hecho observar otros autores, se la ve impregnada del espíritu de venganza mezquina y fanática que distinguía entonces al clero; la caballería de la Edad Media era belicosa y opresora, pero no tenía la crueldad del raciocinio.

Dos razas de hombres se hallaron frente á frente en aquella lucha sangrienta: las enemistades, los odios, las repugnancias que existían entre ellas, y de que las crónicas nos dan expresiva idea, contribuyeron no poco sin duda á los excesos que se cometían después de las batallas. Los provenzales y los franceses no podían sufrirse ni tolerarse cuando se encontraban en los torneos, en los palacios, en las cruzadas, que en vano quisieron agruparles á todos bajo una misma bandera; ni los enlaces que se efectuaron entre las altas casas señoriales de ambas orillas del Loire, pudieron extin-

guir del todo aquellas antiguas y tradicionales antipatías.

Aun hoy mismo queda algo de ello, según el autor ha tenido ocasión de ver de cerca, y siempre quedará, mientras desgraciadamente, así en Francia lo mismo que en España, el Norte quiera imponer su ley.

La ambición, la codicia, la rapiña, digamos la palabra, entraron por mucho en la idea de los barones que se apresuraron á alistarse bajo las banderas de la Iglesia. Las hermosas y ricas tierras de Provenza ofrecían una seductora presa á los pobres caballeros del centro de Francia, quienes ardían en deseos de cambiar sus antiguas torres medio derruídas y sus decrepitos castillos por las inmensas y opulentas castellanías del Mediodía.

No hay que olvidar una cosa esencialísima en la guerra de que hablamos; guerra á la cual, repetimos, se ha querido dar sólo un carácter religioso, procurando separar hábilmente todo lo mucho que tuvo de política. Los historiadores cortesanos del poder han ocultado siempre la mitad de las cosas por lo menos. Al lado de las violencias del clero, aparece una resistencia organizada contra él, un principio de emancipación intelectual. Nosotros creemos sinceramente, y no vacilamos en afirmar, que si la reforma predicada por los albigenses llegó á ser una causa nacional, se debió sola y puramente á la persecución de odio y de exterminio predicada y llevada á cabo por el clero.

Siempre, en todas épocas y en todas las cosas del mundo, las mismas causas han producido los mismos efectos. Por sagrada que sea una causa, si se apela á la fuerza, la fuerza hace víctimas, las víctimas se convierten en mártires, los mártires inspiran lástima, la lástima promueve la reacción, y la reacción acaba por repeler la fuerza con la fuerza. Parece como que Dios ha querido, con la indeclinable lógica que está en la razón

de ser de las mismas cosas, poner un freno á los hombres que por su posición misma y por lo apasionado de la flaqueza humana podrían abusar de la santidad de una causa, haciéndola servir á miras é intereses ajenos á ella.

No hay que buscar otro origen á la causa que hizo que la reforma de los albigenses cundiera como un reguero de pólvora inflamada por todo el Mediodía, haciendo que éste se armara, más que para defender aquella, para vengar las víctimas; más que para proteger la herejía, para defender y conquistar la libertad política; más que para sostener la novedad de una doctrina religiosa, para resistir á la invasión opresora y combatir en favor de la independencia contra la tiranía.

Si los señores territoriales adoptaron la reforma albigense, fué porque ella les daba una independencia que antes no tenían, librándoles de la sujeción al Papa; si los pueblos de la lengua de Oc la adoptaron, fué porque respondía á sus necesidades, porque satisfacía á sus aspiraciones, porque les libertaba de un clero que se oponía á sus franquicias locales y á sus intereses materiales. Así, pues, las pretensiones políticas del clero, en lugar de servir á su triunfo, precipitaron la marcha de las innovaciones religiosas.

La herejía no era cosa nueva en el Languedoc, donde desde los primeros siglos se había ido reproduciendo bajo una ú otra forma, con uno ó con otro nombre, y siempre mezclada con algo de sentimiento político, como cosa natural al carácter de independencia y de libertad que ha dominado constantemente en el Mediodía.

Por los años de 1147 volvió á propagarse de nuevo, y con cierta insistencia, pululando varias sectas, que luego vinieron á confundirse todas bajo el nombre de albigenses, debido á que, según parece, fué en Albi

donde comenzaron á hacerse las predicaciones más fervorosas de la nueva doctrina.

Los albigenses predicaban singularmente, valiéndose de ello como de un arma, contra el lujo y la impureza de los prelados y clérigos, cuyas costumbres desarregladas entonces, por lo general, no dejaban efectivamente de prestar abundante materia á los discursos de los innovadores. En cuanto á la doctrina que proclamaban, ya se ha dicho lo más pertinente al caso. Los herejes llegaron á ser tan numerosos, que en 1178 Raimundo V de Tolosa, católico ardiente, viendo la infinidad de nobles que habían abrazado las nuevas opiniones, escribió al rey de Francia para que «le ayudase á exterminar los enemigos de Jesucristo.»

Su hijo Raimundo VI, que le sucedió en 1194, no manifestó el mismo horror por las doctrinas que la Iglesia había condenado, y se sospechó bien pronto que las favorecía. El ejemplo de emancipación que la provincia aquella podía dar al universo católico, ocupó vivamente al pontífice Alejandro III, que encargó á varios obispos la predicación evangélica en el país. Poquísimo resultado hubo de dar esta misión; pero no por esto se renunció á la esperanza de domar la herejía. En cuanto la tiara hubo ceñido la frente de Inocencio III, aquel Papa de genio vasto y audaz comprendió el peligro que amenazaba á la supremacía romana, y ordenó á los príncipes, condes y barones que asistiesen á sus legados, y á los pueblos que se armasen contra los herejes.

Los albigenses, según parece, eran de costumbres evangélicas y puras, y atacaban á todo trance los principios de la disciplina romana y los abusos de un poder insaciable. Quizá por esto las persecuciones dirigidas contra ellos son las más implacables de que hace mención la historia. Inocencio III, con su espíritu verdaderamente superior, comprendió todo el peligro que exis-

tía para el poderío papal en dejar echar raíces á aquellas innovaciones, en dejar desplegar sus alas á la civilización del Mediodía, y decidió extirpar la herejía con el hierro y con la llama, hundirla bajo las ruínas del poder que la amparaba.

En 1198 había enviado ya al Languedoc dos monjes del Císter, cuyas predicaciones fueron inútiles. En 1203 envió á otros dos, Raoul y Pedro de Castelnau, con el título de legados y con amplios poderes. Pedro de Castelnau era una especie de fanático sincero, violento é intransigente.

Ambos legados no obtuvieron de los magistrados de Tolosa ni de los oficiales del conde más que promesas, y el único fruto de sus amenazas fué que los predicadores heterodoxos, en lugar de predicar á la luz del día, celebraran sus asambleas entre las sombras de la noche; pero dieron informes contra cierta parte del clero, depusieron ó suspendieron á todos los obispos sospechosos de connivencia ó de tibieza, y los reemplazaron por sacerdotes de celó ardiente é intransigente.

No tardó en enviarles el Papa por refuerzo el mismo abad del Císter, el Arnaldo de Amalrich, cuyo nombre citado por incidencia ha dado lugar á esta relación. «Arnaldo de Amalrich, es el historiador Enrique Martín quien habla, era uno de esos azotes de Dios que la Providencia envía en sus jornadas de cólera..... Ese hombre tenía, bajo su hábito de monje, el genio destructor de los Gensericos y de los Atilas.»

Bien pronto se les unió también un cuarto apóstol, que como ellos se había hecho monje del Císter después de haber sido por largo tiempo trovador y de haberse hecho célebre con sus canciones amorosas. Se llamaba Fulco ó Foulquet. Los legados depusieron al obispo de Tolosa, y en su lugar nombraron á Foulquet.

Fueron asimismo auxiliados por Santo Domingo, el

cual recorrió el país de la lengua de Oc, como predicador, antes de imaginar y organizar la institución que hizo célebre su nombre. Domingo aparece á los ojos de la posteridad atónita como un contraste extraño de humildad y de crueldad religiosa. «Cuando se lee la vida de este monje célebre, ha dicho un autor; cuando se estudian sus obras, nos parece estar perpetuamente asistiendo á una de esas sesiones del tribunal de la fe donde se condenaba buenamente á una víctima para su salvación, y donde se trataba de probarle que sólo para su bien y felicidad se la enviaba á la hoguera.»

Todos los esfuerzos de estos legados no produjeron más que resultados lentos é inciertos. El violento modo de proceder de Foulquet, el antiguo trovador, sólo consiguió hacerle odioso á sus ovejas. Los magistrados de Tolosa, los señores de los castillos y, sobre todo, el conde, cuando se veían vivamente apremiados por los legados, protestaban de su ortodoxia y prometían exterminar á los disidentes; pero no hacían nada. El conde manifestaba evidente repugnancia á ser el perseguidor y el verdugo de sus súbditos.

Raimundo se preparaba entonces para una guerra. Pedro de Castelnau le requirió para que olvidase su querrela y se ocupase sólo de los intereses de la Iglesia. El conde se negó, y el legado entonces le excomulgó, ratificando el Papa la sentencia por medio de una letra apostólica en que prodigaba los cargos contra el conde.

Consintió por fin Raimundo en hacer la paz, pero procuraba ganar tiempo. Entonces Pedro de Castelnau estalló en imprecaciones, y Raimundo, exasperado, en amenazas. En aquellos momentos un oficial del conde, que se trabó de palabras con el legado, le atravesó de parte á parte con su espada, dejándole cadáver.

La ocasión, largo tiempo esperada, se presentó por fin: se imputó á Raimundo VI, á pesar de sus protes-

tas, la responsabilidad del crimen, é Inocencio III resolvió hacer predicar contra los herejes una cruzada en los mismos términos y con los mismos medios que para las grandes expediciones contra los infieles. Raimundo, excomulgado de nuevo, fué por su orden anatematizado en todas las iglesias.

¡Sus, soldados de Cristo! venía á decir el Papa. Exterminad la impiedad por todos los medios que Dios os ha revelado. Extended á lo lejos vuestro brazo, y combatid con mano vigorosa á los sectarios de la herejía, haciéndoles más ruda guerra aún que á los sarracenos, pues son peores. Por lo tocante al conde Raimundo, aun cuando invoque el nombre de Dios y ofrezca dar satisfacción á Nos y á la Iglesia, no desistáis por esto de hacer pesar sobre él el peso de la opresión que por su conducta merece. Arrojadles, á él y á sus fautores, de sus castillos y tierras, á fin de que los católicos ortodoxos puedan establecerse en todos los dominios de los herejes.

¿No era esto predicar el exterminio?

Á la alocución del Papa los oradores albigenses contestaron con terribles sermones. Uno de ellos, tomando por texto las palabras de Ezequiel: *Espada, espada, sal de la vaina y templa tus filos para matar*, se expresó con estas fulminantes palabras:

«La Santa Sede se ha convertido en un centro de infección, en un lugar de prostitución. Los papas impíos han hecho de la casa de Jesucristo una caverna de ladrones, de donde los tigres mitrados con el alma de cieno salen para devorar. El hierro y la llama es lo que debe oponerse á semejantes miserables, cuyas blancas vestiduras, parecidas á los mármoles de las tumbas, no sirven más que para ocultar podredumbre é infección.

¿Qué más esperáis ya para decidiros entre Jesucristo y Satanás? ¡Mirad á vuestros verdugos, miradles có-

mo avanzan! Han abandonado ya las palabras melosas con que querían adormeceros, y han rasgado ya el velo que les cubría. Bajo sus labios hipócritas se ven sus dientes de tigre. Se divisan sus garras de buitres á través de sus vestidos de púrpura y de sus capas sacerdotales. Esas columnas del infierno son los hombres de sangre y de rapiña: los hijos de Dios se conocen por sus sufrimientos. Allí donde están las víctimas y los mártires, allí están los justos.

»Llegado es ya el momento en que el grano debe ser separado de la paja. Seamos todos soldados, en el peligro común. Dios lo quiere; Dios estará con nosotros. Armémonos, marchemos é hiramos sin descanso por do quiera donde haya mártires que vengar y verdugos á quienes castigar.

»Espada, espada, sal de la vaina y temple tu filo para matar.»

¿No era esto predicar la carnicería y la venganza?

Predicada la cruzada por la Iglesia, Felipe Augusto, en el parlamento de Villeneuve-le-Roy, dió licencia á sus barones y les permitió ir contra los herejes para secundar á la Iglesia. Los barones francos se apresuraron á empuñar las armas. Los jefes principales que tomaron la cruz, fueron Eudo, duque de Borgoña; el conde de Nevers, el de Saint-Paul, el de Bar-sur-Seine, varios arzobispos y obispos, otros caballeros, y el conde Simón de Montfort.

El conde de Montfort, cuyo nombre debía hacerse para siempre célebre en la guerra contra los albigenses, había sido uno de los campeones más audaces de la cruzada de 1201, habiendo seguido á los franceses al sitio de Zara. En el ataque de Constantinopla, Montfort se separó de los cruzados y pasó al servicio del rey de Hungría, y después se fué á Palestina, donde lidió cinco años contra los infieles. Llegó á Francia, de re-

greso de su larga peregrinación á Ultramar, sin haber podido adquirir ni feudo ni condado, pues todas las más ricas tierras de la Palestina se hallaban entonces en poder de los sarracenos. Apresuróse, pues, á aceptar un puesto de capitán en la nueva cruzada, que podía añadir á su pequeña baronía de Montfort d'Amaury, entre París y Chartres, las fértiles campiñas de la Provenza.

De todos los puntos de Francia habían acudido caballeros para alistarse bajo las banderas de la cruz y caer como buitres sobre la presa que les ofrecía el Mediodía. Felipe Augusto envió 15.000 hombres de armas. Todos llevaban cruces en los cascos para distinguirse de los cruzados de Ultramar, que las llevaban en sus corazas.

Cuando el conde Raimundo supo el gran alzamiento de gente que se hacía en toda Francia contra él, comenzó á preparar sus medios de defensa; pero sus intentos belicosos no duraron mucho tiempo. Á la vista de aquellos formidables preparativos de los francos, perdió la serenidad, faltándole el alto espíritu, la fuerza moral y la decisión que hubieran podido, ó salvarle, ó hacerle sucumbir con honra. Se lisonjeó con la esperanza de que podría calmar á los que habían resuelto su pérdida y que de antemano se repartían sus despojos. Negoció, suplicó, se humilló de diversas maneras, devoró mil afrentas, y sus enemigos se aprovecharon de su debilidad para quitarle uno á uno todos sus recursos y para destruir sus apoyos á fin de anonadarle por completo.

Milón, legado de la Santa Sede, le requirió para comparecer ante un concilio de obispos reunido en Valencia de Provenza. Accedió el conde, y en presencia de los prelados y del pueblo reunidos se comenzó á deliberar.

Tomó Milón la palabra y dijo:

—Raimundo, ¿prometes obedecer fielmente mis ór-

denes? ¿Quieres poner en mis manos, en prenda, siete de tus castillos?

—Sí, señor legado,—respondió el conde.

Entonces Milón, dirigiéndose á los cónsules y magistrado de Avignón, Saint-Gilles, Nimes y otras poblaciones, allí presentes, les preguntó:

—¿Estáis dispuestos á desobedecer á Raimundo, si deja de cumplir lo que acaba de prometer?

Los ciudadanos contestaron con aclamaciones, y el conde leyó la fórmula del juramento.

«En el mes de Junio del año 1209, yo, Raimundo, por la gracia de Dios duque de Narbona, conde de Tolosa, marqués de Provenza, me pongo yo y mis castillos, á saber, Oppede, Montferrant, Beaumes, Mornás, Roquemaure, Fourges, Fanjaux, bajo la misericordia de Dios y bajo el poder absoluto de la Iglesia romana, del Papa, y de vos, Sr. Milón, legado de la Santa Sede apostólica, para servir de caución con motivo de los artículos por los cuales soy *excomulgado*: confieso desde ahora mantener estos castillos en poder de la Iglesia romana y del Papa, prometiendo confiarlos á quien vos queráis, y obligar, conforme ordenéis, á los castellanos y habitantes al juramento de guardarles exactamente todo el tiempo que estarán en poder de la Iglesia, no obstante la fidelidad que me deben.»

Después de este juramento, el legado Milón envió á tomar posesión de los castillos dados en garantía, y sólo entonces fué admitido el conde Raimundo á la absolución.

El 22 de Junio el legado, en compañía de muchos obispos, se situó en el vestíbulo de la iglesia de Saint-Gilles, donde se había levantado un altar lleno de reliquias. El conde Raimundo avanzó hacia el santuario. Iba desnudo hasta la cintura, y llevaba atada al cuello una cuerda, cuyos dos cabos sostenían dos obispos

como los de una bestia de carga. Entonces, tomando el conde la palabra, se expresó así ante toda la asamblea con acento conmovido:

«En el año doce del pontificado de monseñor el papa Inocencio III, yo, Raimundo, en presencia de las santas reliquias, de la Eucaristía y de la veracruz, juro obedecer todas las órdenes del Papa y las que vos me deis, Sr. Milón, tocante á cada uno de los artículos por los cuales he sido excomulgado. Prometo dar explicaciones de buena fe sobre todos los puntos de que he sido acusado, y particularmente sobre lo que se dice de no haber yo mantenido el juramento que había prestado de expulsar á los herejes y de haberlos favorecido; sobre lo que se dice de haber yo sostenido bandas de merodeadores, *meinadas* ó compañías de ladrones, y confiado á judíos empleos públicos; sobre lo que se dice de haber yo robado el dominio de la Santa Iglesia, fortificando los monasterios como sitios de defensa, y arrojado de su sede al obispo de Carpentrás, al cual me obligo á pagar una indemnización de 1.800 sueldos raymodines; sobre lo que se sospecha de haber yo tomado parte en el asesinato del legado de la Santa Sede, Pedro de Castelnau; sobre lo que se dice de haber hecho yo encarcelar al obispo de Vaison y haberme apoderado de su palacio. Si falto á lo que digo, consiento en que los castillos dados en garantía queden propiedad de la Iglesia, y que entonces mis súbditos sean absueltos del juramento de fidelidad.»

Pronunciadas estas palabras por el conde, el legado Milón se expresó en estos términos:

«Conde Raimundo, yo te mando restablecer al obispo de Carpentrás en todos los derechos que tiene dentro y fuera de su diócesis; restituir asimismo todas las propiedades de la iglesia de Vaison, etc.....Y vosotros, Guillermo de Baucio, príncipe de Orange, Gui-

lhermo de Arnaud, Raimundo de Agout, Beltrán de Lau-dún, Bernardo de Anduze, señor de Usez y señor de Lunel; aquí presentes, ¿prestáis todos el mismo juramento?»

Y todos contestaron:

—Lo juramos.

Entonces comenzó la ceremonia de reconciliación. El legado hizo poner una estola, en lugar de una cuerda, al cuello del conde de Tolosa, y habiéndola cogido por los dos cabos, le introdujo en el santuario azotándole con unas disciplinas. El conde tenía el rostro encendido de vergüenza. Por fin, el legado le dió la absolución. La muchedumbre era tan grande en la iglesia, que fué preciso hacer salir al conde Raimundo, lleno de sangre, por un subterráneo que salía al campo, después de haber pasado por delante del sepulcro de Pedro de Castelnau como en expiación del crimen de que se le acusaba.

El legado reunió una asamblea al día siguiente, y nuevas condiciones fueron impuestas al conde Raimundo, quien aceptó cuanto se exigió de él. Hízosele prometer y jurar sobre los santos Evangelios que cuando los príncipes francos llegarían á sus estados, les obedecería puntualmente, tanto por lo que respetar pudiese á su propia seguridad, como por las demás cosas que juzgasen á propósito recomendarle para su utilidad ó para la de todo el ejército de Dios.

De este modo, el conde de Tolosa hasta se comprometía á tomar las armas contra sus propios súbditos. «Es de creer, dice un historiador provenzal, que si tanto se humilló fué sólo para disipar la tempestad y alejar el ejército amenazador que avanzaba contra las poblaciones del Mediodía.»

El vizconde de Beziers, de más resolución y más varonil carácter que el conde de Tolosa, no quiso ceder

ni prestarse á aquellas humillaciones, y contra él se dirigió la ira de los que se llamaban mensajeros de Dios.

Los habitantes de las pequeñas poblaciones y de las casas de campo se habían todos refugiado en Beziers, herejes ó católicos, pues que el ejército de los cruzados era tan terrible para unos como para otros. Los jefes de la cruzada enviaron á la ciudad al mismo obispo de Beziers, el cual reunió los habitantes en la iglesia catedral de San Nazario, y, representándoles el grave peligro en que se hallaban, les aconsejó que rindiesen la ciudad al legado, poniendo en sus manos á los herejes que él, obispo, conocía perfectamente, y cuyos nombres había puesto por escrito. Todos unánimemente se negaron.

— Venerable padre — le dijo uno de los cónsules, — todos somos cristianos y en torno nuestro sólo vemos hermanos.

El obispo se fué con esta respuesta al campo, y los cruzados deliberaron sobre la clase de castigo que debería imponerse á la ciudad rebelde. Fué resuelto el exterminio. Algunos caballeros pidieron gracia en favor de los católicos; pero el legado Arnaldo de Amalrich, abad del Císter, decidió la cuestión diciendo:

— Matadlos á todos, que Dios ya reconocerá los suyos.

Acercáronse los cruzados á la ciudad, y los de Beziers salieron á su encuentro, con más bravura ciertamente que prudencia. Fueron rechazados, y los enemigos entraron tras de ellos en la ciudad.

« Todos los que pudieron, dice un cronista, se retiraron á la iglesia de la Magdalena. Los *capelans* (canónigos) de esta iglesia hicieron sonar las campanas hasta que todo el mundo hubo muerto. Todos fueron pasados á degüello, hombres y mujeres, y ni uno sólo se salvó. Jamás se ha visto ni oído cosa semejante. Saqueada la

ciudad, la entregaron al fuego..... y todo fué devastado ó quemado..... de manera que no quedó alma viviente. El cronista Aubri ó Alberich de Troisfontaines pretende que los muertos fueron 60.000, y de ellos 7.000 al menos en la iglesia de la Magdalena. El contemporáneo Bernardo Isthier de Limoges dice que sólo fueron 38.000. Arnaldo de Amalrich, en su carta dando cuenta de la victoria del Papa, confiesa 20.000.»

Las poblaciones se exasperaron entonces. Hubo un grito de indignación general contra el dominio de los hombres de Francia. Narbona hubo de rendirse y, por una traición inconcebible del legado, el vizconde de Beziers se vió obligado á capitular en Carcasona. El 22 de Agosto, Simón de Montfort se hacía proclamar vizconde de Beziers y Carcasona, y Arnaldo de Amalrich arzobispo y duque de Narbona.

Raimundo de Tolosa vió entonces que todavía estaba más amenazado que antes. Las exigencias de los legados fueron creciendo, cada vez más imperiosas y más duras. Raimundo y los magistrados de Tolosa recibieron orden de entregar, con cuerpos y bienes, *todos los sospechosos de herejía*. Los magistrados contestaron noblemente que no había herejes en Tolosa. Entonces el legado del Papa excomulgó de nuevo al conde y puso entredicho en la ciudad.

Humillóse de nuevo Raimundo, partió para Roma, vió al Papa, fué enviado ante un concilio, y por tales afrentas hubo de pasar, que la fuerza de su dolor le devolvió su perdida energía.

Pero entonces pudo contar con el auxilio de D. Pedro II llamado *el Católico*, rey de la Corona de Aragón. En nuestra HISTORIA DE CATALUÑA hemos referido ya todo lo que toca á nuestro príncipe. Por esto sólo diremos aquí algo en dos líneas.

El rey de Aragón intervino, pero ni los legados ni el

Papa quisieron escucharle. Entonces pasó los Pirineos con un ejército y se unió al conde de Tolosa. Tuvo lugar la famosa batalla de Muret. En ella murió D. Pedro de Aragón; en ella sucumbió la causa de la nacionalidad meridional. Todos los castillos y ciudades se llenaron de luto, porque el patriotismo había llegado á su último grado de exaltación.

La Iglesia puso mano sobre las poblaciones del conde. El obispo de Foulquet regresó á Tolosa, de donde había sido expulsado, y Raimundo, después de haber abandonado el palacio de sus padres para ocupar la casa de un ciudadano, pasó á Cataluña y á Aragón, de donde luego fué á Inglaterra y á Italia. Simón de Montfort fué nombrado conde de Tolosa. El Norte triunfaba.

La dominación de Montfort sobre el Languedoc parecía asegurada. Todas las grandes ciudades reconocían su bandera; los castillos más fuertes obedecían á sus hombres de armas; una nueva feudalidad ponía bajo su autoridad á más de 150 caballeros; el conde Raimundo y su hijo se habían visto obligados á abandonar su patrimonio; todo el clero favorecía á los nuevos poseedores; se predicaba la obediencia á los francos como un dogma, y el odio á los condes desterrados como un artículo de fe religiosa.

Contra tantas causas que favorecían á los invasores del Mediodía, crecía y se fortificaba, sin embargo, ese gran poder al cual nada resiste: la opinión pública. Los franceses, dueños por las armas, estaban considerados como los opresores del país, como injustos conquistadores que habían expulsado la familia nacional de los condes de Tolosa; las antipatías de raza se manifestaban en toda su fuerza; el provenzal sólo obedecía á la fuerza á su superior de origen franco, y suspiraba sin cesar por su independencia. Los capítulos, jurados, ma-

gistrados, municipales, los castellanos que habían conservado sus dominios, el pueblo todo, en una palabra, se indignaba contra aquella autoridad nueva, opuesta á sus costumbres y á sus hábitos.

En estas circunstancias, Raimundo y su hijo partieron de Génova y fueron á desembarcar en Marsella. Esta antigua ciudad no pertenecía entonces á ningún señor y se gobernaba por sí propia. La república de Marsella abrazó con ardor y entusiasmo la causa de los dos Raimundos. Lo mismo hizo Avignon. El condado y marquesado de Provenza todo entero tomó las armas, y volvió de nuevo á comenzar la guerra, que duró prolongados años, con diversas alternativas y con episodios verdaderamente épicos.

La nacionalidad del Mediodía luchó con las armas del entusiasmo y de la desesperación; pero se había perdido al principio el momento más favorable. Los hombres del Norte habían ya visto las hermosas y florecientes comarcas del Mediodía; habían ya puesto un pie en ellas, y no estaban dispuestos á abandonar su presa. Desde entonces hasta hoy, que sigue desgraciadamente lo mismo, el Norte, con raros y marcados intervalos, ha pesado siempre con toda su carga de hierro y de opresión sobre el Mediodía.

Digamos ahora, en conclusión, algunas palabras sobre Arnaldo de Amalrich, del cual nos hemos tenido que olvidar para seguir el curso de la relación.

Después que hubo ocupado la sede de Narbona, Amalrich pasó á España y tomó parte en la célebre batalla de las Navas de Tolosa, de la cual escribió en latín un *relato ó relación* como testigo ocular.

Concluída aquella guerra y batidos los moros, Amalrich volvió á su diócesis de Narbona, que quiso cambiar en principado acudiendo para ello al Papa. Venía ya desde el principio titulándose duque y príncipe de Nar-

bona. Sin embargo, opúsose á ello resueltamente Simón de Montfort, y de aquí resultaron grandes rivalidades y profundas querellas entre los dos antiguos jefes de la cruzada, unidos estrechamente cuando se trataba de ir contra los llamados herejes, divididos por completo cuando se trató de repartirse los bienes de aquellos herejes.

En esta ocasión, el soldado triunfó sobre el prelado. En 1216, Simón de Montfort recibió de manos del rey de Francia, Felipe Augusto, la investidura del ducado de Narbona, al mismo tiempo que la del condado de Tolosa, y entonces Amalrich, furioso y vengativo, abandonó su partido por el del desterrado conde de Tolosa. El hombre que tanto había predicado contra los herejes; el que había pronunciado en el sitio de Beziers las terribles palabras de *Matadlos á todos, que ya Dios conocerá á los suyos*; el que había, en nombre de Dios y del Papa, excomulgado al conde de Tolosa, acabó por servir la causa de los herejes, sólo porque el triunfo contra ellos no le había servido más que para hacerse príncipe de la Iglesia, cuando él quería, á más de éste, otro principado.

Torres Amat nos dice que Amalrich murió en 1224, y que su cuerpo fué trasladado al Císter. El mismo Amat cierra las pocas líneas biográficas que consagra á Amalrich diciendo:

«Algunos historiadores no han dejado de pintarle como muy amigo de la ostentación y falto de manse-dumbre.»

T

TALLERS (calle dels).

conduce de la *Rambla de Canaletas* 6 de los *Estudios* nueva plaza de la *Universidad*.

gunos pronuncian corruptamente calle de *Ostallers*; el verdadero nombre es el que le damos nosotros. *Taller* en idioma genuino catalán significa *cortante*, acuerda por lo mismo esta calle el nombre del oficio ejercían algunos de sus habitantes.

hay quien asegura que se hallan noticias de esta calle desde el año 1320, y que entonces se la conocía por el mismo nombre que ahora, originado de las carnicerías que se hallaban establecidas en ella; pero entonces realmente debía existir la calle extramuros.

hay también quien dice que en 16 de las calendas octubre de 1326, D. Pedro IV de Aragón confirmó el contrato de Bosset, que representaba á los habitantes de la calle *dels Teyers*, por otro nombre *lo colomer den Clament*, la sentencia que dió el bayle de Barcelona, ordenando que todas las meretrices y mujeres públicas habitaban en dicha calle y sus alrededores fuesen castigadas.

Como he dicho es, pues de ellos hemos ya hablado, que en los alrededores de la calle *dels Tallers*, junto á la bajada de *Canaletas*, existía antiguamente un burdel ó lupanar, que fué retirado de allí y trasladado á otro sitio, cuando la segunda mitad del siglo XVI se levantó en aquel punto el edificio de la Universidad. Aún es conocido actualmente aquel lugar con el nombre de patio del *Taller*.

Al extremo de esta calle, junto á la plaza de la nueva Universidad, está el Hospital militar de Cataluña. Tiene salas largas, divididas en enfermerías, según las afecciones médicas y quirúrgicas; cuadras especiales para las enfermedades de la vista, las venéreas, la sarna, las viruelas y toda dolencia contagiosa.

El edificio se divide en bajos, primero, segundo y tercer piso, y los varios departamentos están distribuídos en la forma siguiente: En los bajos, ó sea alrededor del patio porticado, que se halla en el centro del edificio, hay la iglesia y están establecidas las oficinas de contraloría, farmacia, almacenes, despensa, cocina, sala de baños y ropería. En los tres altos hay 16 salas para enfermos, conteniendo además el cuarto segundo la sala de juntas y dormitorio de los de guarda, donde se hallan también todos los aparatos necesarios para la curación diaria de los enfermós. Este local es capaz para 680 camas.

La iglesia no es muy antigua, pues los sacerdotes seculares de la congregación de San Vicente de Paul, que permanecieron en esta iglesia y convento hasta 1824, no se establecieron en Barcelona hasta 1704.

En 1824 sirvió este edificio para fábrica de tabacos, trasladándose los sacerdotes al nuevo edificio de la calle de Amalia, que hoy sirve de cárceles nacionales.

En una casa de esta calle se tramó una de las conspiraciones varias que tuvieron lugar en Barcelona, á principios de este siglo, cuando los franceses estaban posesionados de ella. Los valientes patriotas catalanes se reunían sigilosamente por la noche, aprovechando la oscuridad, en la casa de que hablamos, y allí tramaron su conspiración para echar á los franceses. No pudieron conseguirlo y fracasaron en su empresa, como ya habían fracasado otras veces iguales intentos.

Nuestros lectores están ya enterados de aquel triste

período por la relación que hemos hecho de la otra tentativa con el mismo objeto, que hubo de costar la vida al P. Gallifa y á sus compañeros.

Por falta de datos en el momento de escribir estas líneas, no podemos hacer el relato de la conspiración patriótica que recuerda la casa á que hacemos referencia. Nos vemos precisados solamente á consignar el recuerdo.

TAMBORETS (calle del arco dels).

De la *Espartería* conducía á la plaza del *Born*.

Tuvo esta calle diferentes nombres.

Primeramente se denominó *den Cáules*, nombre de familia. Tomó luego el *del Tamborinet*, es decir, *del Tamborcito*; luego el de *Arco de Santa Eulalia*, á causa de una capillita con la imagen de la patrona de Barcelona, que se construyó en el arco, y más tarde fué llamada *Volta y Barra dels aucells*, es decir, *Arco y Percha de las aves*.

Este último nombre lo tomó de ser ella el sitio destinado para la venta de toda clase de volatería. *Aucell* quiere decir *ave*, *pájaro*, etc., y *Barra*, en el sentido en que aquí se usa, equivale á *alcándara*, voz de cetrería que significa la percha ó varal donde se posan los halcones y otras aves de volatería.

Con el tiempo abandonó también este nombre y se tituló entonces *dels Tamborets*. ¿Por qué? Esto es lo que no hemos sabido averiguar.

Tamborets, en catalán, puede significar, al propio tiempo que tamborcitos, taburetes.

TAMARIT (calle de).

Otra de las del ensanche.

Según está trazada en el plano, deberá ir á desembocar en la de *Ronda*.

Aconsejamos al Excmo. Ayuntamiento que le diera este nombre en recuerdo del célebre diputado del Brazo militar que tanto figuró en el alzamiento de Cataluña de 1640. Tamarit es una de las más arrogantes figuras de aquella época memorable. Hemos hablado de él en distintos parajes de esta misma obra y en otras, y por lo mismo sólo reproduciremos aquí lo que con referencia á él, y á cierto suceso en que tomó parte, escribimos en una obrita ligera y poco conocida:

«Era la época en que Cataluña estaba en armas contra Felipe IV. Á la voz del buen patricio Pablo Clarís, que había resonado en todos los oídos como el eco de un clarín de batalla, los catalanes habían acudido á las armas.

»El marqués de los Vélez, general de las tropas del rey, había traspasado el Coll de Balaguer, y después de apoderarse de Tarragona se encaminaba con todo su ejército hacia Barcelona, foco y centro de la revolución. Barcelona quiso atajar el paso al triunfante general de Felipe, y eligió para ello Martorell, la llave del Llobregat. La Diputación trabajó, pues, incansablemente en levantar sòmatenes, á los cuales se daba por punto de reunión esta villa, acudiendo con suma brevedad, dice Melo, gente de Vich, de Manresa, de Ripoll, Granollers, Vallés, Hostalrich, Mataró, etc., etc.

»Comprendiendo que Martorell debía ser su antemural y su baluarte de defensa, Barcelona hizo cuantos esfuerzos puede imaginar el arte de la guerra para conservar esta villa, á la cual envió al Dr. Ferrán, oidor eclesiástico, que si era en efecto un ardiente y entusiasta patricio, era en cambio un hombre de muy cortos alcances en la ciencia militar. En pos de Ferrán fueron tercios aguerridos con capitanes expertos, convoyes de víveres y municiones, y en una palabra, todo lo que podía ser necesario.

» Martorell fué, pues, fortificada y puesta en estado de defensa, no dejando de ser raro el caso, pues que esta villa era propiedad del mismo marqués de los Vélez á quien se disponía á resistir con todo encarnizamiento.

» El ejército castellano prosiguió avanzando; se apoderó de Villafranca del Panadés, y tomó por asalto, después de una enérgica resistencia por parte de sus defensores, la población de San Sadurní de Noya. Ceñido con estos laureles se presentó el marqués ante Martorell, su propia villa, cuyo gobierno militar acababa de ser encargado al diputado D. Francisco Tamarit, el cual, por ser insuficiente la guarnición, pidió nuevos socorros á Barcelona. Ésta, que había agotado todos sus recursos, y cuya esperanza consistía en defender el paso de Martorell, juzgando ser aquélla la verdadera defensa y fortificación suya, hizo un esfuerzo supremo, y en nombre de la patria llamó á las armas á todos los que se sintiesen con fuerza para sostener una. Juntó, pues, en breve término un tercio de 3.000 hombres; pero la mayor parte eran frailes, curas, ancianos y estudiantes, los cuales, con más patriotismo que suficiencia, habíanse presentado á empuñar un arma al grito supremo de la patria en peligro.

» El marqués de los Vélez, para atacar á Martorell, dispuso que su ejército se dividiese en dos, yendo el uno á tomar la vuelta y á atacar por un costado á la villa, mientras que el otro la atacaba también por el otro, encerrándola así entre dos fuegos.

» Dispuesto así todo, avanzó contra Martorell á tiempo que los sitiados oyeron con gran asombro los clarines contrarios por la espalda. Duro fué el ataque, pero bien y valerosamente sostenido, teniendo lugar una lucha encarnizada, un combate á todo trance sin misericordia y sin cuartel.

» Tamarit vió que cuantos esfuerzos se hicieran serían

inútiles, y que allí iban á perecer sin fruto todas aquellas fuerzas, esperanza de la patria, que podían aún servir de mucho á Barcelona. Reunió, pues, consejo de capitanes, y se decidió emprender la retirada á la capital. Conociendo el enemigo el intento, se opuso á ello con todos sus recursos; pero los tercios catalanes burlaron con su valor todos sus esfuerzos, sostenidos por otra parte por los que habían quedado en Martorell á parar el empuje del grueso del ejército enemigo, no vacilando en sacrificarse gustosos en aras de la patria, pues que allí la mejor esperanza que tenían era la de morir combatiendo y matando.

»Fué, por fin, entrado Martorell, y he aquí cómo Melo, testigo ocular, hace la descripción: «Satisfizose allí, dice, la venganza de unos de la resistencia de otros, como si fuese culpa la defensa; no perdonaba la furia á edad ó sexo: á todos igualó la crueldad en una misma miseria. Costó la entrada en Martorell la vida de algunos soldados y oficiales, y entre ellos fué más sentida la muerte de D. José de Saravia, caballero del hábito de Santiago, teniente de maestre de campo general y el hombre más práctico en papeles y despacho de un ejército que otro ninguno. Faltaron de los catalanes más de 1.000 hombres entre infantes y caballos ligeros. Por la misma razón que el Vélez esperaba de aquel lugar más obediencia, permitió que fuese allí mayor el estrago.»

Tal fué el ataque de Martorell, víctima de su fidelidad á la causa catalana. El marqués de los Vélez se detuvo todo un día en aquélla su propiedad, como para llorar, dice Melo, las ruínas de su Martorell, y en seguida siguió á Barcelona.

Sin embargo, no se pasó mucho tiempo sin que la misma villa viese regresar, roto, desbandado, fugitivo y maltrecho, aquel ejército pujante y aquel general orgulloso, que *por lo mismo que esperaba de Martorell más*

obediencia, permitió que fuese allí mayor el estrago. Toda la soberbia del castellano había caído á las puertas de Barcelona, destrozada su hueste por los valientes defensores de esta ciudad y de su castillo de Montjuich.

TANTARANTANA (calle de).

Va de la del *Rech* á la plaza de *San Agustín viejo*.

Antes de derribarse el barrio de la *Ribera* y construirse la *Ciudadela*, esta calle tenía más extensión que la que hoy tiene.

Con el *den* de que la hacen preceder algunos al escribir su nombre podría recordar un apellido; pero más bien creemos nosotros que es su nombre uno de tantos otros vulgares y chocarreros, usados principalmente por el pueblo bajo.

TARRAGONA (calle de).

Estará en el ensanche, teniendo por laterales y contiguas las del *Llobregat* y *Llansa*.

Fácilmente se comprenderá por qué aconsejamos que se le diese este nombre, siendo aceptado por el Municipio.

Tarragona es una de las ciudades que existen en España de más ilustre pasado, de más nobles glorias, de más grandes recuerdos. En la época de los romanos era la capital y dió nombre á la inmensa parte de la nación que se llamó la *España tarraconense*. En nuestra época, en nuestro mismo siglo, se hizo célebre por su resistencia á los franceses y por la horrible matanza de patriotas que en ella cometieron los soldados de Napoleón.

Largo sería escribir la historia de Tarragona. Se necesitarían volúmenes.

Guarda todavía esta ciudad ilustre, á más del recuerdo imperecedero de sus glorias, vestigios admirables de sus grandezas monumentales, que los sabios y los extranjeros vienen á estudiar.

TAPIAS (calle de las).

De la de *San Olaguer* ú *Olegario* va á parar al ensanche.

Llamóse *de las Tapias* por las que antes la limitaban á uno y otro lado. Según parece, se prolongaba entonces hasta llegar á la *Rambla*, saliendo á la izquierda del edificio que fué primero colegio de padres carmelitas y hoy es cuartel de la Guardia civil.

TAPINERÍA (calle de la).

Comienza en la de *Ripoll* y va á desembocar en la plaza del *Ángel*.

Antiguamente se llamaba de la *Xapinería* ó de la *Chapinería*, y tanto el nombre que lleva como el que llevaba recuerda el oficio de los que generalmente la habitaban, á saber, tapineros ó chapineros y zapateros. Las voces catalanas *xapí* y *tapí* equivalen á las castellanas chapín y tapín, y, por consiguiente, *Xapinería* y *Tapinería* corresponden á chapinería y tapinería, ó sea el oficio de chapinero y el sitio ó tienda donde se fabrican y venden chapines.

Los chapines eran unos calzados propios de señoras de distinción, con tres ó cuatro suelas de corcho, y servían para resguardarse de la humedad y hacer mayor la estatura de las mujeres, según se ve en el tratado *Contra la demasía de vestir y calzar*, escrito por el primer arzobispo de Granada, Hernando de Talavera. Parece que algunas eran tan extremadas en usar suelas de

orcho, que, como dice un autor coetáneo, llevaban *trece por docena*.

La costumbre exigía en España que las doncellas evasen *zapatillas* ó calzado ligero y bajo, no poniéndose chapines hasta el día de casarse. De aquí vino el roverbio *pasar de zapatillas á chapines*; es decir, pasar e doncella ó soltera á casada.

En esta calle se ve aún conservado el frontis de una e las puertas del antiguo palacio mayor de los condes e Barcelona. Esta puerta, que, como hemos dicho en tro lugar, era la que daba salida á los espaciosos jarines del palacio, está convertida hoy en zapatería.

TARASCÓ (calle de).

Atraviesa de la de *Graciamat* á la de *Mercaders*.

Primitivamente se llamó *den Roca* y después *den Me-col*, nombres de familia ambos, tomando por fin con tiempo el que hoy conserva.

¿Es también éste un apellido?

Más bien creemos que pueda provenir de *tarasca* ó acordar la leyenda que dió nombre á la villa provenzal e Tarascón (en catalán Tarascó).

Según una piadosa tradición, Santa Marta, hermana e María Magdalena, fué á fijarse con su criada Marce á orillas del Ródano, dando á conocer á aquellos habitantes la religión cristiana.

«Ahora bien, dice el leyendista, había entonces en la rilla del Ródano un dragón furioso, grueso como un oro, con la cabeza como un león, las crines como un imento, los dientes como espadas, la espalda cortan e como una hoz, la cola del color de la víbora. Andaa con seis pies, de forma humana, y estaba cubierto e una escama como una tortuga, siendo tan asquero-

so que le llamaban ordinariamente *Tarasca*, lo cual quiere decir feo y deforme.»

Este monstruo antdiluviano, siempre según la leyenda, devoraba las bestias, los animales salvajes y con preferencia los seres humanos. El pueblo pidió con grande instancia á Santa Marta que le librase de aquel monstruo, y, movida de sus ruegos, Santa Marta se dirigió á un bosque que se llamaba *Nerloc*, es decir, *Bosque Negro*, asiento del monstruo, y le roció con agua bendita. Á la primera gota, el monstruo comenzó á estremecerse en violentas convulsiones y á dar espantosos rugidos; á la segunda, cayó al suelo; á la tercera, Santa Marta le ató con un cinturón, ó, según otros, con su liga, y lo entregó al pueblo, que en seguida le dió muerte.

Tal es la leyenda cristiana que se refiere, y que, como tantas otras de un género igual, no es sino la alegoría del cristianismo domando el monstruo de la idolatría y de la barbarie. Tal es también el origen del nombre dado á la hermosa villa de Tarascón, que está situada en Provenza, á orillas del Ródano, sitio delicioso y pintoresco que el autor de estas líneas ha tenido ocasión de visitar muy á menudo, y donde precisamente escribe hoy estas líneas.

Tarascón tiene, entre otras cosas notables, el castillo del rey René ó Renato y la iglesia de Santa Marta.

Hoy día las suntuosas galerías de aquel castillo-palacio y sus espaciosas salas, que tantas *cortes de amor* presenciaron y tantos certámenes del *gay saber* presididos por el buen rey, sirven de cárcel y de cuartel para la tropa.

La iglesia fué construída á últimos del siglo XII sobre las ruínas de un templo romano. Es creencia general, entre los habitantes de Tarascón, que Santa Marta murió en aquella villa, y que sus restos fueron depo-

sitados en una gruta que fué convertida en capilla. Esta capilla subterránea, incrustrada de mármol negro, existe aún en la iglesia, y en ella está la tumba de la santa.

Tarascón, en memoria de su libertad por Santa Marta, celebra cada año la que se llama *fiesta de la tarasca*. Consiste esta fiesta, una de las más populares de Provenza, en dos procesiones solemnes que tienen lugar la primera el segundo domingo después de la Pascua de Pentecostés, y la otra el día de la fiesta de Santa Marta. En la primera, la tarasca está representada de un modo furioso y derribando con su enorme cola á todos aquéllos á quienes una indiscreta curiosidad impele á acercarse; en la segunda está, por el contrario, tranquila, conducida por una doncella vestida de blanco, que la lleva atada y la hace seguir.

Esta fiesta fué arreglada por el mismo rey René, que la dirigió y presidió en 1469.

La primera jornada es la más curiosa.

Al salir de la iglesia de Santa Marta, la procesión se pone en marcha.

Primeramente avanzan, en dos filas, los *tarascaires* ó caballeros de la Tarasca: son 30 poco más ó menos y van precedidos de su jefe, que lleva el bastón de mando, y seguidos de su bandera, en cuyo lienzo está representada la tarasca: lucen en sus trajes la seda y el bordado; en su banda llevan la imagen de la tarasca: sus colores son rojo y blanco.

En pos de los caballeros de la Tarasca va la música, compuesta de tamboriles y pífanos, perteneciente á la cofradía de los viñeros ó viñadores, que van todos con sus utensilios de trabajo ó llevando cepas, calabacines, barrilitos, etc. Van seguidos de cuatro hombres, dos de los cuales llevan el barril, ó mejor la bota conocida con el nombre de *Bouto-embriagou* (bota de la embriaguez),

mientras que los otros dos llevan grandes barras sobre los hombros.

Después de ellos marcha otra bandera, y siguen los jardineros y hortelanos, llevando toda especie de plantas y verduras, uno con una col monstruosa, otro con alcachofas, aquél con un gran ramillete de flores, éste con una cesta llena de verduras diversas. Algunos llevan en la mano regaderas y los instrumentos propios para el cultivo, y los que marchan detrás sostienen una gigantesca guirnalda de ramas de boj.

A continuación de los hortelanos van los pastores, con el cayado en la mano; los labradores, los carreteros, etc. Un segundo grupo de tambores y pífanos cierra la marcha del cortejo.

Bien pronto el grito tradicional de *¡La gadou! ¡la tarascou!* anuncia la proximidad de la tarasca, que no tarda en entrar en la plaza de la Magdalena, donde la bulliciosa muchedumbre la llama á grandes voces. Á su aspecto redoblan las aclamaciones y la gritería. Las madres muestran á sus hijos aquel animal extraordinario, masa informe, abrigada por una especie de coraza, de debajo la cual sale una cabeza de dragón que arroja fuego por las narices. Algunos *tarascaires*, ocultos en las entrañas de la tarasca, tienen buen cuidado de ir alimentando aquel resoplido infernal con sus cohetes; otros, empujando al monstruo, le dan una agilidad extraordinaria; pero es preciso guardarse de su formidable cola, especie de larga viga que se mueve en todos sentidos, y que más de una vez ha quebrado piernas y brazos.

Mientras que la tarasca descansa de su primera salida, los individuos del cortejo ejecutan varios juegos en la plaza, y crecen el tumulto, las risas, la confusión, el desorden, la gritería. Es una especie de embriaguez de todo el pueblo.

Un episodio raro viene de pronto á cambiar la faz de la fiesta. Nuestra Señora de los Pastores se presenta súbitamente para asistir á la fiesta, acompañada de la cofradía de pastores. Nuestra Señora cabalga sobre el animal que tuvo el honor de servir de cabalgadura á la Santa Familia en su fuga á Egipto. Es una joven doncella, con el rostro lleno de candor y de nobleza, la que representa á Nuestra Señora. Siguiendo á la Virgen va el niño Jesús, con la diadema en la frente y la cruz en la mano, llevado en hombros de un robusto personaje que representa á San Cristóbal, patrón de los mozos de cordel. El niño, dice un cronista, se sirve de la cruz para bendecir á los fieles; pero San Cristóbal se porta como un verdadero santo de antesala: armado de una escoba, que termina con un gran manojo de ortigas, y, con el pretexto de limpiar la calle para su divina carga, la emprende con las piernas de los transeúntes. Las quejas y lamentaciones de los pacientes, así como las carcajadas de los espectadores, se pierden entre la música-ruidosa de los tamboriles y pífanos que preceden al niño de la celeste sonrisa y al santo del mal humor.

Al niño Jesús sucede un carro triunfal, tirado por mulas. Es el carro de los jardineros. De repente las mulas parten al galope. ¡Pobres de aquéllos que se hallan al paso! No es que corran sólo el peligro de ser atropellados, sino que los jardineros, que llevan consigo sus bombas y regaderas, hacen caer por todas partes una especie de lluvia de huracán.

Bien pronto otro carro en forma de barca, conocido con el nombre de *L'esturgeon*, señala la presencia de los marineros del Ródano en la fiesta. Arroja un diluvio de agua. Después del huracán terrestre, la tromba marítima.

La fiesta termina con juegos, con danzas, con repartición de panes y de flores.

TARONJETA (calle de la).

Cruza de la del *Pom d'or* á la de *Abaixadors*.

Taronjeta es el diminutivo de *taronja*, por lo que equivale al nombre naranjita, diminutivo de naranja.

Es todo cuanto se nos ocurre decir sobre esta calle.

TARRÓS (calle den).

De la de *Carders* conduce á la de *Gombau*.

Antiguamente se llamó *den Gracia* primero, y después de *Sant Narcís*.

Había en esta calle una casa perteneciente á una familia opulenta, uno de cuyos individuos dejó al morir un legado para que se construyese en dicha casa una capillita á San Narciso y para que cada año, el día del santo, se diese una limosna á todos los pobres de la parroquia ó del barrio. Parece que la voluntad del difunto se llevó á cabo por espacio de algunos años, y esto acaso hizo dar temporalmente el nombre de San Narciso á la calle.

En cuanto al *den Tarrós* que hoy lleva, si no es un nombre vulgar, acaso sea un apellido de familia.

TAXER (calle del arco den).

Une la de *Corretjer* con la de *Assahonadors*.

Tres nombres ha tenido esta calle, y los tres de familia catalana, recordando quizá á propietarios en ella.

Primeramente se llamó *den Llobet*, después *den Corretjer* y por fin *den Taxer*.

En la historia de las letras catalanas figuran algunos *Llobet*.

En el siglo XI vivía ya un *Llobet* ó *Lupetus*, natural

Barcelona, varón muy docto y eminente, principalmente en matemáticas y astrología. Se sabe que tuvo muchas relaciones é íntima amistad con aquel célebre Gerberto, que después fué Papa con el nombre de Silvestre II. Sólo se tiene noticia de una de sus obras, que es un libro de astrología que del árabe tradujo al latín al estudio de su amigo el sumo pontífice Gerberto.

Bernardo José Llobet era un notario de Castellón de Ampurias, hombre muy versado en la historia catalana, que escribió y publicó un *Epítome de la casa de Cardona* sobre la genealogía y descendencia de esta casa.

Se tiene noticia también de un Francisco Llobet Mas Lavarro, que fué prior de Meyá y después abad de Gerri. Se le atribuyó un volumen de poesías que quedó manuscrito y se ha perdido, y algunas otras obras.

Hubo asimismo otro Lubetus ó Lupetus, Juan Llobet natural de Barcelona, ardiente y entusiasta propagador de la doctrina de Raimundo Lulio. Murió en Mallorca en 1460, y sobre su sepulcro se pusieron los siguientes versos:

*Terrea Joannis tenet hic lapis ossa Lubeti
Arte mira Lullii nodosa enigmata solvit
Hac eadem monstrante polo Christumque Deumque
Atque docens liberam conceptam crimine Matrem
Luit ad extremum solvens quodcumque tributum
Quem nos, o Superi! et..... jam cœlestibus ullis
Debentem simus tuam jam sancta precamur
Ó Pater omnipotens cum sanctis vivat amene.*

De Llobet y Vallosera, contemporáneo nuestro, gran poeta y escritor conocido, hemos hablado ya en otro lugar de esta misma obra.

TEATRO (plaza del).

Es la que se halla en la Rambla, frente al teatro llamado *Principal* ó de Santa Cruz, entre el trozo de la

Rambla dicho de Santa Mónica y el de Capuchinos ó del Centro.

Salen á ella las calles de *Escudillers*, *Ginjol* y *Trentaclus*.

Según noticias que hemos podido adquirir, para ensanchar esta plaza se destruyó una calle que se llamaba de la *Muralla Vieja*, y antes se había denominado del *Foch de la Rutlla*. Formaban parte de esta calle, cuando todavía estaba en pie, el muro antiguo de la ciudad y la línea de casas que se ve hoy en la plaza, desde la esquina de la calle de *Escudillers*, detrás de la fuente, hasta la de *Ginjol*.

También al construirse las casas de esta plaza, inmediatas á la otra esquina de la calle de *Escudillers*, desapareció otra calle denominada del *Laurel*.

Lo notable que hay en esta plaza es el teatro, de que vamos á ocuparnos, aunque no con toda la detención y detalles que hubiéramos querido y pensábamos hacer al comenzar esta obra.

Debe este teatro su origen al privilegio que en 1579 concedió Felipe II al Hospital general de Barcelona para dar funciones de música y declamación, con el derecho de conceder permiso, mediante alguna retribución, á las compañías ó personas que la solicitasen para ejecutar aquella clase de funciones.

Según los datos que hemos podido proporcionarnos, el primer teatro que entonces se edificó en el sitio donde se levanta el actual, era de madera, y en él comenzaron inmediatamente las representaciones dramáticas.

Hemos hallado que en el año 1591 el obispo de Barcelona, D. Juan Dimas Loris, mandó publicar un edicto contra las farsas y comedias que en este teatro se representaban, particularmente contra aquellas piezas dramáticas que recordaban hechos y pasajes de la Sa-

grada Escritura y vidas de santos. Así decía este edicto, que por casualidad tuvimos ocasión de ver no hace mucho tiempo, en su artículo segundo:

«Item, diem y manam á tots y qualsevol representants è ó farcistas, axi hòmens com donas, tant dels qui de present se troban en la present ciutat y diocesi, com als qui per ventura arribaran en ella, que sost pena de deu lliures moneda barcelonesa, per cada hu y quiscuna vegada que faran lo contrari, no gozen ni presumescan, en ningun temps, dies ni llochs de la present ciutat y diocesi, representar farsas, comedias è ó representacions de la Sagrada Scriptura, vidas de Sants ni Santas, ó altres vulgarment ditas AL DIVINO.»

De nada hubieron de servir sin duda los edictos del obispo, pues parece que las farsas y comedias sobre asuntos religiosos prosiguieron representándose cada vez con más boga, motivo por el cual el referido prelado volvió á publicar otro edicto en 1597, sin que al parecer se hiciese de él más caso que del primero.

En este mismo año de 1597 hallamos en un dietario que los concellers mandaron derribar el teatro de madera que, sin su beneplácito, los canónigos administradores del Hospital tenían, de acuerdo con los cómicos, en la casa y huerto frente á la puerta dels *Ollers* (Escudillers).

Sin embargo, no debieron tardar en arreglarse los canónigos con los concellers, pues consta que precisamente en el mismo año de 1597 mandó construir el Hospital un grandioso teatro de piedra, para reemplazar el demolido de madera, principiando á usar del privilegio que el rey Felipe le concediera, no sin que los concellers intentaran disputárselo más adelante.

El edificio levantado duró muy poco, pues, debido sin duda á su mala construcción, amenazó bien pronto ruína y hasta llegó á caerse, mandando entonces el

Hospital edificar otro nuevo y mejor. Así consta en la obra que en 1618 publicó en Barcelona el doctor en ambos derechos D. Fructuoso Bisbe y Vidal con el título de *Tratado de las comedias, en el cual se declaran si son lícitas, y si hablando en todo rigor será pecado mortal el representarlas, el verlas y el consentirlas*. Efectivamente, se lee en esta obra, pág. 99, que el Hospital «había tenido caudal, no sólo para edificar un teatro tan costoso como hizo en la *Rambla*, pero aun para volverlo á edificar segunda vez, *por haberse caído en acabándose de edificar la primera.*»

Entre otras curiosidades dignas de apuntarse, que relativamente á este teatro hemos hallado registrando papeles y libros, es una de ellas la de que por los años 1670 había en Barcelona una compañía de cómicos que llamaba mucho la atención y atraía gran concurso, distinguiéndose singularmente la actriz Damiana López. Había venido ésta á Barcelona con la compañía de su hermano Adrián López. Cuéntase que era arrogante moza, notable actriz y digna de memoria por sus habilidades cómicas. Hacía con gran aplauso las primeras damas, y con tanto fervor los autos sacramentales, que esto le inspiró la idea de retirarse del teatro, viviéndolo luego en Barcelona, no sólo virtuosa, sino evangélicamente, sin reservar cosa alguna de un día para otro sino su sustento, ni para el de su hermana Beatriz López, ni para el de una esclava, que no quería separarse de ella aunque le daba libertad. «Tenía una cuñada, dice un cronista suyo, cuyo marido obtenía en la corte cierto empleo muy visible, y ésta le enviaba algunos socorros; y cuando murió le dejó 500 ducados con orden de que se los fuese suministrando el licenciado Penñarroya, porque temían que, según era su caridad, ella los daría de una vez á los pobres.»

He aquí otro dato curioso:

El 19 de Julio de 1685, con motivo de representarse en el teatro una comedia que tenía por título *El golfo de las sirenas*, hubo un altercado entre los concellers y los jueces de la Audiencia, á causa de haberse echado mano para las tramoyas de la representación de los sitios que unos y otros acostumbraban ocupar en las funciones. En un dietario catalán, que existe en el archivo de Moner de Fonz, otras veces citado, se cuenta el hecho en los siguientes términos:

»Lo dia 19 de Juliol de 1685 los comediantes representaren una comedia que era lo titol de ella LO GOLFO DE LAS SIRENES; y per ocasió de las tromayas que se habian de fer en ella ocuparen la camarilla dels senyors jutges de la real Audiencia y dels senyors concellers, y dits senyors jutges se feren fer un catafalch à modo de corredor que tenia tot lo enfront de las camarillas que estan al entrant del corral; y habentlo fet fer sens consentiment de la ciutat, y habent pres lo puesto que dita ciutat habia de vèurer dita comedia, acerca de assó se tingué alguna dissensió entre la ciutat y dits senyors del concell, y se ajustá ques partís lo puesto fent una escala á cada cap per pujarhi, y los senyors del concell donarent la ma dreta á la ciutat.»

El rey Felipe V, por cédula real de 19 de Setiembre de 1725, mandó que no se permitiesen las comedias públicas en esta ciudad sino del modo que se expresa en dicha cédula, por lo cual se prevenía:

«1.º Que las comedias fuesen primero vistas, leídas, examinadas y aprobadas por el ordinario, para que así se eviten y no se representen las que tuvieren alguna cosa contraria á la decencia y modestia cristiana.

»2.º Que se tome noticia individual del autor y representantes que lleva consigo, así hombres como mujeres, con toda distinción.

»3.º Que en el concurso separen de las mujeres los hombres, de forma que, aun para entrar y salir de la

casa de comedias, no entren ni salgan los hombres por la puerta por donde entran y salen las mujeres.

»4.º Que los comediantes suban y bajen al tablado por parte excusada, para evitar turbación y guardar decencia; y donde los farsantes están, no entre mujer ni hombre, sino los de la farsa, y estarán libres para sus vestuarios y tramoyas, etc.

»5.º Que por el cerco del tablado se ponga una tabla, para que no se registren entradas, salidas, ni pies de las comediantas.

»6.º Que el primer banco del concurso se ponga una vara retirado del tablado.

»7.º Que no entren mujeres á vender fruta, ni agua, ni otros géneros en la casa de comedias, sino que esto se haga por algún hombre modesto y desde encima del tablado, como en lo antiguo, ó por algunos muchachos de muy corta edad.

»8.º Que al autor de las comedias se le haga saber por la justicia no permita que entren hombres en el vestuario, de cualquier estado y condición que sean.

»9.º Se le prevenga al alcalde que los días que asiste al patio de las mujeres, no lleve consigo más acompañamiento que el de un escribano y dos porteros; y ningún otro entre con él, de cualquiera condición que sea.

»10. Que á ninguno se le permita pararse ni llegar-se á las puertas por donde entran y salen las mujeres.

»11. Que en el invierno la comedia se comience á las dos y media de la tarde y en el verano á las cuatro.

»12. Que los bailes y sainetes que se representen ó canten sean honestos, y esto se cele mucho.

»13. Que si fuere preciso que la mujer represente papel de hombre, salga con basquiña que cubra hasta el zapato ó empeine del pie.

»14. Que no se permitan hombres y mujeres juntos en los aposentos, aunque sean propios.»

En el año 1750 se cantó por primera vez la ópera italiana en este teatro; pero dicho género de composiciones no era desconocido de los barceloneses, pues hallamos que, á principios del siglo, para solemnizar las bodas de Carlos de Austria, el archiduque, con Cristina de Brunswick, proclamados reyes por los catalanes, la ciudad les obsequió con una función de ópera que se ejecutó en el salón de la casa Lonja. Sin embargo, lo que es en el teatro parece que no hubo ópera hasta dicho año de 1750, y una de las primeras compañías que tuvo Barcelona se componía de los siguientes artistas, con los sueldos siguientes:

Antonio Tossi, que ganaba 280 duros por temporada; Ángel Baldi, 207; Mariana y Teresa Tomba, 875; Jaime Panatti, 800; Adrianna y su hermano, 700; Gaspar Angelini, 190; Rosa Testa, 350; M. Cochi, 250, y N. Antonucchi, 540; cuyo total ascendía á 4.192 duros.

En dicho año se representaron con predilección las óperas siguientes: *El amor constante*, *Las dos condesas*, *El desertor francés*, *El conde de buen humor*, *El matrimonio por engaño*, *La princesa fingida*, *El retorno de un calandrino*.

Parece que habían vuelto á mediar contestaciones entre los concellers y la Administración del Hospital, relativamente al privilegio concedido por Felipe II, y por sentencia de 25 de Enero de 1771 el Consejo de Castilla confirmó al Hospital dicho privilegio.

En 1787 sufrió este teatro un horroroso incendio que lo redujo á cenizas; pero hallamos que inmediatamente dió orden el Hospital para construir otro más grandioso en el mismo sitio, el cual pudo ya abrirse al público por todo el año siguiente de 1788. Invertióse en su reconstrucción la suma de un millón de reales, y el 4 de Noviembre, días del monarca reinante, se ejecutó la

primera función con toda la magnificencia que permitía el gusto de la época.

Bastús nos da las siguientes noticias relativas á nuestro teatro:

«Según se lee en el *Viaje entretenido* del hábil é ingenioso cómico ó representante Agustín de Rojas, el primero que en España puso *carteles*—manuscritos se supone—para anunciar las comedias y demás espectáculos teatrales y la hora de su representación, fué el famoso actor Cosme de Oviedo, natural de Granada, como tuvimos ocasión de recordarlo en el *Curso de declamación* ¹.

»El teatro principal de Barcelona principió el primero en el año de 1827 á poner diariamente impresos los *carteles* y los nombres ó títulos de las comedias, óperas, bailes y sainetes que habían de ejecutarse en la tarde ó noche del mismo día.

»Hasta entonces sólo estaba impresa la orla del *cartel* y ciertas cláusulas generales; pero manuscritos los títulos de las piezas que habían de representarse, lo mismo que la hora en que principiaría la función.

»De *avisos* que tenemos á la vista de últimos del siglo pasado—jueves 18 de Julio de 1793,—resultan dos cosas notables. Primera, que la función en el teatro de Barcelona principiaba muy temprano: á las cinco de la tarde las comedias y á las seis las óperas, en Julio. Y segunda, que se anunciaba todos los días el producto de la entrada del día anterior.

»El citado anuncio expone que la entrada del 17 de Julio de 1793 fué de 614 reales, que á la verdad parece muy mezquina; siendo así que el anuncio no lo era, como van á juzgar sus lectores. Dice así:

«Teatro. Hoy á las cinco se representará por la com-

¹ Tercera edición. Manero, editor: Barcelona, 1855.

«pañía española la comedia intitulada *Contra la mayor maldad el triunfo de la inocencia*, *La perla de Inglaterra* y *Peregrina Doctora*, con el correspondiente teatro, sainete y tonadilla, y la bailarina nueva en lugar de la inglesa, con su compañero, bailará el bolero, dándole la fin.

«La entrada de ayer fué de 614 reales vellón.»

La fachada del teatro era de arquitectura pobre, y en 1847 quedó concluída la que hoy tiene, comenzada dos años antes.

En el cuerpo central hay tres puertas que conducen al vestíbulo, y entre los arcos de estas puertas se ven los retratos de Máiquez, Prieto, Malibrán, García y Caillón. En la meseta del primer piso hay otros bustos colocados encima de columnas truncadas, y son los de Lope de Vega, Calderón, García (el rector de Vallfogona) y Requeno.

El vestíbulo es de forma octogonal, y en él desembocan por dos distintos puntos la escalera principal de los palcos y el corredor del piso bajo. El interior forma una curva perfecta, lo que facilita que todos los espectadores puedan disfrutar de la función. Tiene cuatro pisos: el primero y el segundo se componen únicamente de palcos; el tercero tiene lunetas en la primera fila y bancos corridos en las dos restantes, y en el cuarto, llamado vulgarmente la cazuela, sólo hay bancos. Hay además un anfiteatro en el piso principal. En el patio hay 17 filas de sillones, 4 de lunetas, y palcos en los costados. Caben en este teatro de 1.500 á 2.000 personas.

En el segundo piso está el salón de descanso, con grandes ventanales á la *Rambla*. Su forma es octógona, como la del vestíbulo, sobre el cual está situado, y lo ilumina una gran araña. La puerta de la derecha comunica con la Administración, y la de la izquierda con los salones del elegante *Casino barcelonés*.

Cuando en nuestros tiempos se abrió el Gran Teatro del Liceo, de que hemos hablado al hacerlo de la *plaza de la Boquería*, éste de que nos ocupamos ahora tomó el nombre de *Principal* por razón de su antigüedad. Algunos lo llaman de Santa Cruz por ser propiedad del Hospital.

Durante el año actual, 1866, la Administración del Hospital, que corre á cargo de dos concejales delegados del Municipio y otros dos del Cabildo eclesiástico, ha restaurado todo el interior del teatro, haciendo en él importantes mejoras, que han costado unos 15.000 duros.

La sala de espectáculos, que, como queda dicho, es bastante capaz y acomodada por su traza para que los espectadores puedan ver bien desde cualquier punto, era, sin embargo, muy baja de techo, y desproporcionada la elevación de la embocadura del escenario; lo que unido á lo vetusto de la ornamentación y de las localidades y á la escasez del alumbrado, daba al conjunto un aspecto mezquino y poco simétrico, aparte de ser incómoda y malsana la permanencia por muchas horas en dicha sala, sobre todo en días de gran concurrencia, á causa de estar muy ahogada y carecer de suficiente ventilación.

No sólo se han corregido todos estos defectos, sino que se han introducido otras reformas, que colocan este teatro á la altura de los mejor montados de Europa.

El techo de la sala se ha levantado cosa de metro y medio, rebajando al mismo tiempo más de un metro la embocadura del escenario, con lo que, ganando en comodidad las localidades del cuarto piso, resulta mucho más proporcionado y esbelto el conjunto, y la sala misma parece más grande que antes. Se ha ensanchado unos 40 centímetros la galería corrida ó anfiteatro del primer piso, y se ha rebajado considerablemente el

pavimento de la platea, poniendo encima un entarimado de madera, con lo que el local ha adquirido mejores condiciones acústicas. Se ha suprimido la antigua araña ó lucerna, sustituyéndola por elegantes candelabros dorados, que entre todos cuentan 170 mecheros de gas, doble número de luces de las que antes componían el alumbrado. Se han hecho nuevos todos los asientos, aumentando el número de localidades de pago, y reemplazando las viejas y duras butacas por cómodos sillones, forrados de velludo carmesí, cada uno de los cuales ha costado 150 reales. Se ha decorado de nuevo todo el ámbito interior: los antepechos de palcos y galerías de blanco oro, por el adornista catalán Sr. Pozo, y el fondo de aquéllos de color carmesí, empapelándose además los corredores altos y revocando los del piso bajo. Completan la parte de ornamentación un nuevo telón de boca y las pinturas del techo, que son obras ambas ejecutadas en Madrid por el pintor Sr. Ferri. Todo lo demás ha sido trabajado en Barcelona y por artistas ó industriales catalanes.

Aparte de las mejoras indicadas, hay que hacer especial mención de las que se refieren al aseo y ventilación, llevadas á cabo con conocimiento de los principios físicos é higiénicos: con sujeción á estos principios se han construído de nuevo los excusados que sirven para el público, y otros dentro muy curiosos, con tableros de mármol, para los actores, dotándolos todos con cuatro plumas de agua más de la que antes tenían, y dándoles respiraderos para la absorción continua, por medio de la corriente del aire, de los gases mefíticos y malos olores; lo cual es muy útil siempre, pero más conveniente en este teatro, que por falta de espacio tiene muy estrechos los corredores, y esto era causa de que antes hubiese en ellos un hedor insufrible.

No era menos perjudicial la falta de ventilación, que

en las noches de gran lleno hacía elevarse la temperatura en los pisos altos á 27 grados, no pudiendo renovarse el aire más que por unos ventanales angostos abiertos en el techo, ó bien por el lado que da á la calle del *Arco del Teatro*, recibéndolo frío directamente al salir á los corredores. Tales condiciones no podían menos de ser altamente nocivas para la salud; pero hasta ahora se había tropezado, para remediarlas, con la dificultad del poco espacio y de hallarse el teatro en gran parte rodeado de otros edificios contiguos. Sin embargo, se ha conseguido darle suficiente ventilación, permitiendo la circulación y renovación constante del aire, y manteniendo en la sala una temperatura relativamente baja é igual, aun en tiempo de calor.

Esta importante mejora, como algunas otras, se debe á la iniciativa y dirección del celoso concejal Don Juan Jaumandreu, á cuyo cargo han estado, como administrador delegado del Ayuntamiento, las nuevas obras ejecutadas.

Es ingenioso el medio propuesto por dicho señor y realizado según sus instrucciones, aunque no pueda decirse que sea invención suya. El aparato ventilador es una chimenea de madera, de muchos metros de altura, que sale al tejado del edificio, y termina en una montera de hierro con aberturas vueltas hacia abajo para evitar que penetren las lluvias. Esta chimenea está en el desván grande que sirve de taller para la pintura de telones, y cae justamente sobre el rosetón calado que hay en el centro del techo de la sala de espectáculos, de donde antes colgaba la lucerna. Como el ventilador ha de adaptarse al rosetón, estando fijo, necesariamente había de inutilizar el taller, ocupando su centro. Para evitarlo, se ha ideado lo siguiente: La caja de madera de la chimenea queda bastante alta para que se pueda trabajar desembarazadamente en el taller, y tie-

ne adherida una gran manga de lona, con bastidores ó marcos de madera, que se plega hacia arriba como un fuelle, por medio de un manubrio y de un sencillo mecanismo. De día permanece la manga suspendida; de noche ó durante las funciones, se baja y se adapta, en el suelo, alrededor del rosetón.

La manera como funciona es conocida en las fábricas y en los buques, donde se usan mangas de ventilación. El aire enrarecido por el calor de las personas y de las luces y viciado por la respiración pesa menos que el aire frío y puro; naturalmente asciende, y encontrando abierto el conducto del ventilador, se precipita por él, y se escapa con tanta más fuerza cuanto más favorece la corriente la longitud del mismo conducto. Entre tanto se opera un vacío en la sala, y viene inmediatamente á llenarlo el aire exterior, penetrando por el escenario y por todos los intersticios de las puertas de la platea, palcos y corredores; pero de un modo gradual é insensible.

Después de colocado el ventilador central, por vía de ensayo, y no sin haber tenido que vencer dificultades que siempre opone el espíritu de rutina, se han puesto otros ocho más pequeños alrededor del techo: cuatro en el fondo de la cazuela, en frente del escenario, y otros cuatro en los costados. El efecto sería completo y podría graduarse á voluntad, si en los sótanos se colocasen unos tubos con salida á la calle, y en el entarimado de la sala unas válvulas dispuestas de manera que pudieran cerrarse completamente cuando conviniese.

Con el solo aparato del centro, se observó que el calor, en el cuarto piso, descendía de 27 á 21 grados: hoy, con los demás ventiladores, la temperatura es menor y más agradable en aquellas alturas, que en la platea y en los palcos principales.

TEMPLARIOS (calle de los).

Conduce de la de los *Gigantes* á la de la *Ciudad*.

Cuando los templarios moraban en el *Palau* ó *Pala-*
cio menor que estaba contiguo, parte de sus habitacio-
nes correspondían á esta calle, de lo cual dimanó su
nombre. Todavía se ven algunas de aquellas casas que
no han sido reedificadas, muy fáciles de conocer, no
sólo por su aspecto exterior, bastante distinto del de
las modernas, sino también porque encima del arco de
sus puertas se lee entallado en la piedra el nombre de
algún santo.

En unas casas de esta calle, cuyos dueños eran unos
tales Aragell, Rius y Bruniquet, había unos claustros
que parece eran bastante notables, y desaparecieron en
la restauración de los edificios.

El contiguo palacio conocido por el *Palau de la comp-*
tesa, que hoy ya no existe (V. calle del *Palau*), había
pertenecido en un principio á la orden del Temple. Un
Raimundo Bernardo de Massanet cedió en 1133 el terre-
no á la citada orden, con el objeto de que se fabricaran
edificios y un palacio. De los templarios pasó el edifi-
cio á los caballeros de San Juan, de éstos al cabildo de
Vich y de éste al rey. En el siglo xv el rey D. Martín
lo dió á su esposa Doña Margarita de Prades, y de es-
to provino el llamarse *Palacio de la condesa*.

TELMO (calle de San).

Está en la Barceloneta, y comenzando en la de *Santa*
Bárbara va á salir al mar.

Sabido es que San Telmo es el patrón de los marinos.

Antiguamente, en el día de este santo, la calle de este
nombre se adornaba con flores, guirnaldas y colgaduras,

y los marinos celebraban con grande ostentación y algarazara la fiesta de su patrono.

TIGRE (calle del).

¿Qué hay que decir de esta calle sino que de la del *León* conduce ahora al ensanche?

Probablemente se le dió el nombre del *Tigre* por la razón poderosa de llamarse del *León* su vecina, ó quizá por hallarse inmediata á la de la *Paloma*. El que dió estos nombres gustaría de los contrastes, ó acaso querría hacer todo un barrio cuyas calles llevaran nombres de animales. Es un gusto como cualquier otro.

TIRADORS (calle dels).

Comienza en el paseo de *San Juan* y termina en la plaza de *San Agustín el Viejo*.

Era vulgarmente denominada del *Pastim*, porque al demolerse casi enteramente para la erección de la Ciudadela el antiguo convento de *San Agustín el Viejo*, quedó en uno de sus ángulos un espacio que con parte de la iglesia se empleó en construcción de hornos para cocer el pan de munición, obra que se comenzó el 9 de Setiembre de 1783. Aquel local fué llamado en idioma del país *Pastim*, y por pasar muy cerca de él esta calle, recibió abusivamente su nombre.

Formando esquina con esta calle y el paseo de *San Juan* hay el matadero de cerdos, cuyo terreno formaba antes parte del citado convento de *San Agustín el Viejo*.

TOMILLO (calle del).

Está en la de *Ataulfo* y no tiene salida.

Fué así bautizada sin duda por alguien que sería afi-

cionado á plantas y á flores, como lo sería á animales el que bautizó las calles del *Tigre*, del *León*, etc.

TONEL (calle del).

Está en la calle *Ancha* y no tiene salida.

Ignoramos á qué circunstancia deberá el nombre que lleva.

TORMENTA (calle de la).

Se halla en la Barceloneta, con entrada por la del *Cementerio* y salida á la playa.

TRAGÍ (calle del).

Su entrada está en la de *Avellá* y su salida en la plaza de *Santa Catalina*.

Existe ó existía al menos en esta calle una casa, donde se conservaba tradición de haber habitado en ella aquella extraña mujer de novelesca vida y costumbres varoniles, conocida en historias, comedias y romances por la *Monja Alférez*.

No falta quien haya puesto en duda la existencia de esta mujer, especie de marimacho aventurero, cuya vida puso en comedia el célebre Montalván con el título de la *Monja Alférez*; pero hay que dar crédito al hecho, si no en todo, en gran parte, después de la publicación de la historia de su vida y aventuras escrita por ella misma, que en 1830 dió á luz en París D. Joaquín María de Ferrer, acompañándola de pruebas y documentos.

Es la de esa extraña mujer una historia rara y maravillosa, que más parece novela que otra cosa, y que sobrepuja, en realidad, á todo lo que puede soñar la ca-

lenturienta imaginación de un novelista. En ella la realidad excede á la ficción.

Nada más original, en efecto, ni más extraordinario, que ver á una mujer llevar vida de hombre; pasar de la vida solitaria y tranquila de un claustro al tumulto de las ciudades y al estruendo de las batallas; mostrarse fuerte, valiente y hasta feroz como los compañeros de sus expediciones aventureras; conservarse pura entre los vicios y excesos de su profesión; guardar, con su secreto, la más austera continencia, y hasta llegar á fingir imposibles amores para representar mejor su varonil ficción.

Se da á sí misma en sus memorias el nombre de Catalina de Erauso; pero parece cierto, con la comprobación de ciertas fechas y documentos, que éste es un nombre fingido, y que para ocultar el suyo verdadero, tomó este nombre de una persona de su país natal, á la cual conocía. En cuanto á su propia existencia, como ha dicho el célebre escritor Luis Viardot—que también se ha ocupado de este asunto,—no puede ponerse en duda, lo propio que los acontecimientos de su vida. La *Monja Alférez* fué muy conocida y célebre en su tiempo, hasta el punto de que aun en vida pudo asistir á la representación de sus aventuras en el teatro. Varias memorias y cronistas hacen mención de ella, y consta además que á su regreso de América fué presentada en la corte y recibió una pensión de 800 escudos. Se ha conservado su retrato pintado en Sevilla, cuando tenía cincuenta y dos años, por el célebre Pacheco, maestro de Velázquez, cuyo retrato, que lleva el nombre y la edad de la heroína, se hallaba en poder de D. Joaquín María de Ferrer, editor de su historia. Por fin, en Barcelona hay tradición de haber ella habitado la casa á que hemos aludido, cuando, como veremos, vino á embarcarse para Italia; noticia que nosotros mismos de-

bemos á un anciano amigo de nuestra familia, á quien varias veces se lo oímos referir en nuestra infancia, y que se lo había oído contar á sus padres.

Catalina de Erauso, según ella misma refiere, nació el año 1585 en San Sebastián de Guipúzcoa, siendo hija del capitán D. Miguel de Erauso y de Doña María Pérez de Garragala y Arce, habitantes en aquella ciudad. Tuviéronla sus padres en casa hasta la edad de cuatro años, en compañía de sus demás hermanos y hermanas; pero en 1589 la pusieron en el convento de monjas dominicas de San Sebastián el Viejo, del cual era priora su tía Doña Úrsula de Unza y Sarrasti, prima hermana de su madre.

Fué educada en el convento hasta la edad de quince años, en cuya época comenzó á pensarse en su profesión, haciéndola comenzar su año de noviciado; pero al fin de este año, y antes de concluir su noviciado, tuvo una reyerta con una religiosa profesa llamada Catalina de Aliri, llegando, según parece, á maltratarse de palabras y obra. Esta circunstancia fué la que hizo nacer en nuestra heroína la primera idea de abandonar el convento.

En la noche del 18 de Marzo de 1600, víspera de San José, la comunidad se había levantado á media noche para los maitines, y Catalina entró en el coro, donde halló á su tía arrodillada y rezando. Ésta llamó á su sobrina y le dió la llave de su celda para que fuese á buscarle el breviario. Fué Catalina á hacer el mandato, abrió la celda y vió las llaves del convento colgadas de un clavo. Dejó la celda abierta y volvióse al coro para dar á su tía la llave y el breviario. Cuando las religiosas estuvieron todas en el coro y hubieron empezado los maitines con la solemnidad acostumbrada, Catalina, que había hallado la ocasión de realizar su loco proyecto, se acercó á su tía y le pidió permiso para re-

tirarse, pretextando que se hallaba indispuesta. Conseguído, se salió del coro con su lámpara y fuese en seguida á la celda de su tía, de donde se llevó unas tijeras, hilo, agujas, algunas monedas que halló á mano y las llaves del convento. En seguida, abriendo y volviendo á cerrar las puertas, se salió á la calle, que jamás había visto ni pisado, sin saber qué dirección podía tomar.

Dejó á la puerta del convento su escapulario, y tomando á la ventura el primer camino, fué á parar á un bosque de castaños fuera de la ciudad, detrás del convento. Allí se quedó por el pronto, y allí pasó tres días cortando, cosiendo y arreglándose su hábito, con el cual se hizo un traje completo de hombre. Vistióse este traje, cortóse los cabellos, y á la tercera noche se puso en camino sin saber á dónde se dirigía. Así llegó á Vitoria, distante 20 leguas de San Sebastián, á pie, rendida de fatiga y de hambre, pues apenas había comido en el camino.

En Vitoria, la joven fugitiva entró á servir en casa de un maestro que la maltrataba, escapándose un día y llevándosele algún dinero, con el cual pudo llegar á Valladolid.

Allí entró como paje en casa de un secretario del rey, D. Juan de Eliáquez, donde permaneció siete meses, haciéndose llamar Francisco Loyola; pero un día vió entrar en la casa á su propio padre el capitán Miguel de Erauso, que iba á visitar á D. Juan para contarle precisamente la fuga de su hija y pedirle el apoyo de su autoridad al objeto de hacer más activas pesquisas en su busca. Catalina oyó la conversación, se subió á su cuarto, hizo su maleta y fué á dormir en una posada, donde se hallaba un arriero que al día siguiente marchaba á Bilbao. Arreglóse con él, y partieron de Valladolid al amanecer, sin que nuestra heroína

supiese ni á dónde ir ni qué hacer, sino, conforme ella misma dice, dejarse llevar del viento como una pluma.

En Bilbao hirió de una pedrada á un muchacho que se burlaba de ella, y fué condenada á un mes de cárcel. Más tarde entró, también como paje, al servicio de un caballero de Santiago en Estella, hasta que por fin le abandonó, teniendo entonces la audacia de volverse á San Sebastián é ir á oír misa en el propio convento del cual se fugara, donde vió á su madre y á sus hermanas. De San Sebastián se fué á Pasajes, y allí se embarcó para Sanlúcar el año 1603, partiendo con la flota de D. Luis Fajardo, y en clase de grumete, en una galeota mandada precisamente por un primo de su madre, el capitán Esteban Eguiño.

Después de haber combatido en Araya, de donde el almirante español arrojó á los holandeses, Catalina siguió á su tío á Cartagena y á San Salvador. En el momento de partir para España, le robó 500 pesos—pues parece que Catalina era aficionada á los bienes del prójimo y no se apesadumbraba por estos pecadillos,—y huyó á tierra, donde no tardó en ser el *factotum* de un rico negociante llamado D. Juan de Urquiza. Mientras que regentaba una tienda ó almacén de éste en la villa de Sana, sucedióle una aventura que hizo estallar su carácter violento y vengativo, arrojándola en las aventuras de una vida soldadesca que ya no debía abandonar.

Se hallaba cierto día festivo en el teatro, ocupando un asiento que había comprado, según ella misma refiere, cuando un llamado Reyes fué á situarse delante, de una manera que le impedía la vista. Pidióle Catalina que se retirase un poco; pero contestóle él de una manera impertinente y se trabaron de palabras, diciéndole Reyes que se fuese ó que, de lo contrario, le daría una cuchillada. Catalina no llevaba ningún arma encima y tomó la prudente resolución de marcharse.

Al día siguiente, mientras que ella, ó mejor dicho, mientras que él se hallaba vendiendo en su tienda, Reyes pasó y volvió á pasar por delante de su puerta como para insultarle. Al repararlo Catalina, cerró su tienda; tomó un cuchillo y en seguida una espada, que fué la primera que se ciñó, yéndose al encuentro de Reyes, á quien halló paseándose delante de la iglesia.

—¡Eh, Sr. Reyes!—le gritó.

Volvióse el interpelado, y entonces ella le dijo:

—He aquí aquél á quien queríais acuchillar.

Y sin darle tiempo para nada, con el cuchillo que llevaba en la mano le hizo una profunda herida.

Un amigo de Reyes, que con él estaba paseando, tiró de la espada y se dirigió contra Catalina, que á la vez sacó la suya, hiriéndole en un costado. Al ver caer á su adversario, Catalina se refugió en la vecina iglesia; pero tras de ella entró el corregidor D. Mendo de Quiñones, que la sacó arrastrando, y condújola á la cárcel, donde se le pusieron grillos y esposas, encerrándola en un calabozo.

No tardó, sin embargo, en salir de prisión por la solitud del obispo, que la hizo restituir á la iglesia, de donde sólo violando las inmunidades eclesiásticas se la había arrancado. Su amo arregló luego el negocio con dinero; pero bien pronto Catalina hubo de abandonar su servicio, porque, según dice, una dama á quien aquél cortejaba se había enamorado de ella.

Dirigióse entonces á Trujillo, donde un nuevo duelo con el mismo Reyes y su amigo, á quien esta segunda vez mató de veras, la obligó á partir para Lima. Allí, después de haber servido algunos meses á un negociante, que la despachó porque hacía la corte á su hija, Catalina se enganchó, bajo el nombre de Alonso Díaz Ramírez, en la compañía del capitán Gonzalo Rodríguez, que partía para la Concepción de Chile. En aque-

lla población, y en casa del gobernador, halló á su hermano el capitán Miguel de Erauso, el cual, al saber, no su nombre, que ella le ocultó, sino su país, le hizo diversas preguntas sobre su madre, su padre y su pequeña hermana Catalina, la religiosa. Tomóla el capitán por su asistente y la guardó tres años con él. Al cabo de este tiempo, y á consecuencia de una reyerta provocada por celos de su hermano, Catalina fué enviada al puerto de Paicabi, extrema frontera del país conquistado á los salvajes.

Allí, cada día era necesario entrar en combate. Una vez los enemigos consiguieron ganar una acción, matando mucha gente, entre otros el alférez de la compañía de Catalina, llevándose la bandera. Catalina, con dos soldados compañeros suyos, cometió entonces el arrojado de perseguir á los enemigos para recobrar la bandera. Los dos soldados cayeron muertos, y ella misma recibió dos heridas; pero arrancó la bandera de manos del cacique, y volvióse con ella al campo. Esta acción le valió, cuando estuvo curada, ser nombrada alférez, dándole á guardar la bandera misma que con tanto valor había sabido arrancar á los enemigos.

No seguiremos á la Monja Alférez en el curso de sus campañas, durante los cinco años que se siguieron á su nombramiento de oficial. Diremos sólo que tomó parte en la batalla de Purén, donde fué muerto su capitán, y que entonces mandó en varias acciones la compañía, no habiendo sido nombrada para el empleo que sirvió algún tiempo porque, habiendo derribado en un combate y hecho prisionero con sus propias manos á un cacique muy nombrado, le mandó colgar de un árbol, en vez de enviarlo al gobernador, que lo quería tener vivo.

De regreso á la Concepción, y entregada á la ociosidad de la vida de guarnición, tuvo en una casa de juego una querella con uno de sus camaradas, á quien mató,

endo lo propio con un auditor de la cancillería que
la arrestarle. Amparóse, como había hecho otra vez
qual circunstancia, del sagrado de una iglesia, don-
dubo de estarse encerrada varios meses, y de donde
ligó á escaparse una aventura más terrible y espanto-
todavía.

El día la Monja Alférez recibió la visita de su amigo
cial D. Juan de Silva, que le dijo haberse trabado de
bras con D. Francisco de Rojas, con quien había
ado desafiado para aquella noche á las once. Cada
debía presentarse en el campo con su respectivo
ino, y D. Juan había pensado para esto en Catali-
Esta aceptó.

ando hubo sonado el *Angelus*, la Monja Alférez
del convento y se fué á casa de su amigo D. Juan
ilva. Cenaron y estuvieron en conversación hasta
iez, á cuya hora tomaron sus espadas y capas, di-
ndose al lugar de la cita.

La oscuridad era tan grande, que no se veía nada. Á
ora convenida llegaron los otros dos, y uno de ellos,
por su voz se reconoció ser D. Francisco de Rojas,
:

¡D. Juan de Silva!

Aquí estoy,—contestó el interpelado.

Ambos tiraron de la espada, en tanto que los dos
ciosos padrinos permanecían tranquilos y apar-
s.

Cruzáronse los hierros, y bien pronto se apercibió Ca-
a de que su amigo D. Juan estaba herido. Desnu-
ntonces su espada y se puso á su lado, acudiendo
ro padrino á ponerse al lado de D. Francisco. Ba-
nse así largo rato, siempre en silencio dos á dos,
que cayeron D. Francisco y D. Juan. Sin embar-
esto, los dos padrinos continuaron batiéndose; pero
lina hirió al otro de una estocada en la tetilla iz-

quiera, según se vió después, atravesándole un doble jubón de búfalo, y cayó diciendo:

—¡Ah, traidor! me has muerto.

No habiéndole reconocido Catalina en la voz, le preguntó que quién era.

—El capitán Miguel de Erauso,—contestó el herido.

La Monja Alférez quedó muda de estupor.

El capitán pedía á grandes gritos confesión, y lo propio hacían los otros. Catalina fuese corriendo á San Francisco, y envió á dos religiosos que los confesaron á todos. Los dos primeros espiraron pronto, y el capitán fué llevado al palacio del gobernador, de quien era el secretario. Quería beber un poco de vino; pero habiéndose negado el médico á dárselo, le dijo:

—Sois más cruel para mí que el alférez Díaz.

Y espiró pocos momentos después.

El gobernador, con la intención resuelta de apoderarse del alférez Díaz, se dirigió al convento con su guardia y hasta penetró en él; pero los frailes se mantuvieron firmes y enérgicos en favor de sus inmunidades, y el gobernador hubo de abandonar su proyecto.

Aún permaneció algún tiempo en aquel asilo Catalina, pues por fin, con el auxilio de su amigo D. Juan Ponce de León, que le dió un caballo y armas, halló medio un día de salirse de la Concepción y partió para Tucumán.

Cuenta que entonces sufrió grandes fatigas y trabajos durante el camino, junto con dos soldados desertores que la acompañaban, y explica que el hambre y la sed les acosaron de tal manera, que se vieron precisados á comer sus caballos. Los dos soldados murieron rendidos por tanta miseria, y Catalina fué encontrada espirante al pie de un árbol por los criados de una criolla, á cuya casa la llevaron. En ella estuvo algunos meses; pero dice que la hubo de abandonar porque quería la criolla casarla con una hija suya.

De Tucumán pasó al Potosí, y allí, después de varias aventuras, volvió á entrar en el servicio, formando parte de una famosa expedición contra los indios *Chancas*. Llegada á la población de la Plata, se comprometió en una reyerta, y luego, habiendo muerto en duelo á un negociante, se fugó á Piscombamba, donde un nuevo crimen cometido en la persona de un portugués la hizo condenar á muerte. Iba ya Catalina á ser llevada al suplicio, cuando un expreso que llegó del gobernador de la Plata pidiendo la causa, la salvó por aquella vez.

Románticas y novelescas aventuras le sucedieron en la Plata, en Paz, en Cusco y en Lima. Largas serían de contar. Fué á parar por fin á Guamanga, y en esta villa tuvo lugar el desenlace del maravilloso drama que representaba la Monja Alférez desde su salida del convento de San Sebastián. Perseguida siempre por la justicia de Cusco, que había enviado por todas partes requisitorias contra el alférez Alonso Díaz Ramírez, iba á partir con un amigo, cuando se tropezó en la calle con dos alguaciles.

—¿Quién vive?—gritaron éstos.

Catalina respondió sólo:

—Amigo.

—¿Vuestro nombre?—preguntaron en seguida los alguaciles.

Y entonces se le ocurrió contestar á la Monja Alférez:

—El diablo.

Los alguaciles avanzaron para apoderarse de su persona, y Catalina les recibió espada en mano, moviéndose con esto gran ruido. Comenzaron los ministriles á dar grandes gritos pidiendo socorro á la justicia; acudió gente, y con ésta y con otros alguaciles el corregidor, que estaba á la sazón en casa del obispo. Catalina

disparó un pistoletazo derribando á un alguacil, con lo cual se acrecentó el tumulto. Tenía á su lado á un amigo vizcaíno y á otros compatriotas que la sostenían. El corregidor gritaba que matasen al alferez, y los tiros se sucedían de un lado para otro.

En esto apareció el obispo con criados que llevaban antorchas; cesó por un momento la reyerta, y el prelado, dirigiéndose á Catalina, le dijo:

—Señor alferez, rendidme las armas, y os doy mi palabra de salvaros.

—Señor ilustrísimo—contestó Catalina,—en la iglesia besaré los pies de vuestra reverencia.

En aquel momento, cuatro criados del corregidor atacaron rudamente á la Monja Alferez, que derribó á uno, pero que no podía ya continuar sosteniéndose contra tantos enemigos á un tiempo. El obispo le tomó de la mano, le quitó sus armas y la introdujo en su palacio.

Al día siguiente por la mañana, el prelado la hizo conducir á su presencia y le preguntó quién era, de qué país, de qué familia y, por fin, la historia de toda su vida. Le habló de una manera tan dulce y persuasiva, dándole buenos consejos y tratando de encaminarla por buen sendero, que Catalina, olvidando su resolución, se arrojó á sus pies y le confesó que era una mujer, diciéndole cómo se había escapado del convento, con todo lo demás de su peregrina historia.

Aquí es donde propiamente termina la vida de la Monja Alferez, que recibió entonces este nombre para no abandonarle ya jamás. El obispo de Guamanga, que era entonces Fr. Agustín de Carvajal, la hizo entrar en el convento de Santa Clara, después de haberla hecho inspeccionar por varias matronas, las cuales aseguraron bajo juramento que era *virgen intacta como el día de su nacimiento*.

Cinco meses después, á la muerte de aquel prelado, Catalina fué enviada á buscar por el arzobispo de Lima, donde su presencia excitó una curiosidad general. Entró en el convento de la Santísima Trinidad y allí permaneció dos años y medio, hasta que llegaron los documentos que se habían pedido á Europa, con los cuales constó que, efectivamente, jamás había sido monja profesa. Entonces partió para España, atravesando todo el continente americano, á fin de embarcarse en Cartagena.

Desembarcó en Cádiz, vestida de hombre y con su uniforme de alferez; pasó á Sevilla y de allí á Madrid, donde fué presentada al rey, obteniendo del Consejo de Indias una pensión de 800 escudos.

De allí, arrastrada siempre por su carácter novelesco y espíritu aventurero, partió para Barcelona, donde permaneció algún tiempo esperando la ocasión de embarcarse para Italia.

Ya hemos dicho que la Monja Alferez ha dejado recuerdo tradicional de su estancia en Barcelona. Iba vestida de hombre, con su uniforme, y la gente se agolpaba para verla.

Partió por fin de nuestra capital y se dirigió á Génova, Roma y Nápoles. Su relación se para bruscamente al llegar á la última ciudad nombrada, en el mes de Julio de 1626. Lo único que de ella se sabe es que después volvió á España, embarcándose al poco tiempo para Méjico, donde murió probablemente, sin saberse ni la época ni las circunstancias de su muerte.

La historia de esta mujer singular, ha dicho uno de sus biógrafos, que ella cuenta con gran aire de verdad y que justifican por otra parte documentos incontestables, es por más de un título curiosa y digna de memoria. Lo cierto es que cuando se considera su nacimiento, su primera educación, sus novelescas aventuras, el

vigor de su temperamento, la ferocidad de sus costumbres y hasta la castidad tan bien guardada en medio de tantos vicios y excesos, no puede menos de decirse que la *Monja Alférez* es una de las más extrañas monstruosidades de la especie humana.

TRAFALGAR (calle de).

Es otra de las abiertas recientemente con motivo del ensanche de la ciudad.

Conducirá de la de *Fontanellas* á la de *Junqueras*.

El Municipio barcelonés quiso dar á esta calle el nombre de aquel célebre combate naval, que fué en verdad una derrota, pero una derrota gloriosísima para las armas y la marina españolas.

Al recordar aquella famosa batalla, cuya victoria hubieron de comprar los ingleses con la sangre de su renombrado almirante Nelson, ocurre naturalmente á nuestra memoria la popular oda con que Quintana, el moderno príncipe de los líricos castellanos, ha recordado aquel hecho en versos que serán inmortales. No podemos resistir al deseo de copiar aquí esta oda, tan llena de patrióticos arranques y de líricas bellezas:

AL COMBATE DE TRAFALGAR.

No da con fácil mano
El destino á los héroes y naciones
Gloria y poder: la triunfadora Roma,
Aquella á cuyo imperio
Se rindió en silenciosa servidumbre
Obediente y postrado un hemisferio,
¡Cuántas veces gimió rota y vencida
Antes de alzarse á tan excelsa cumbre!
Vedla ante Aníbal sostenerse apenas:
Sangre itálica inunda las arenas
Del Tresin, Trebia y Trasimeno undoso;
Y las madres romanas,

Como infausto cometa y espantoso,
Ven acercarse al vencedor de Canas.
¿Quién le arrojó de allí? ¿Quién hacia el solio
Que Dido fundó un tiempo, sacudía
La nube que amagaba al Capitolio?
¿Quién con funesto estrago
En los campos de Zama el cetro rompe
Con que leyes dió al mar la gran Cartago?

La constancia: ella sola es el escudo
Donde el cuchillo agudo
La adversidad embota; ella convierte
En deleite el dolor, la ruína en gloria;
Ella fija el dudoso torbellino
De la fortuna, y manda la victoria:
Para el pueblo magnánimo no hay suerte.
¡Oh España! ¡Oh patria! El luto que te cubre
Muestre en tan grave afán tu amarga pena;
Pero espera también, y con sublime
Frente, de vil abatimiento ajena,
La alta Gades contempla y sus murallas
Besadas por las olas,
Que asombradas aún y enrojecidas
Tiéndense allí por las sonantes playas,
Cantando las hazañas españolas.

Se alzó el bretón en el soberbio alcázar
Que corona su indómito navío,
Y ufano con su gloria y poderío,
«Allí están, exclamó; volved los ojos,
Compañeros, allí: nuevos despojos
Ya vuestra invicta mano
Va á conseguir en los endebles pinos
Que España apresta á su defensa en vano.
Libre de esclavitud no sea ninguno;
Hijos somos nosotros de Neptuno,
¿Y ellos osan surcar el Oceano?
Acordaos de Abukir: ¡sólo un momento
Llegar, vencer y devorarlo sea!
Dadme este triunfo, y de laurel ceñido
Que el opulento Támesis me vea.»

Dijo; y tiende la vela: ellos le siguen

Abriendo el mar con sus nadantes proras
Del viento y de las ondas vencedoras;
Mientras que firme el español los mira,
Y despreciando su arrogancia fiera,
El noble pecho palpitando en ira,
Con impávida frente los espera.
¡Ira justa! ¡Ardor santo! Esos crueles,
Bajo las alas de la paz seguros,
Son los que nuestra sangre derramaron
Por vil codicia, á la amistad perjuros;
Esos los que á perpetua tiranía
Condenaron el mar, los que Hermanaron
Del poder la insolencia y la soberbia
Con la rapacidad y alevosía;
Esos..... La noche con su negro manto
Envuelve el mundo: sombras espantosas
En torno de los mástiles vagando,
Estragos, muerte anuncian, y acrecientan
La pavorosa expectación; el día
Abre el campo al furor, y horrendo Marte
Con clamores de guerra hinche la esfera
Y levanta en los aires su estandarte.

Responde á esta señal el hueco bronce,
Con mortal estampido el eco truena,
Y por el mar llevándose bramando,
Hasta en las costas de África resuena.
Vuelan, movidas de rencor, las naves
Con naves á encontrar; menos violentas
Despide el polo austral sierras de hielo,
Que con su mole inmensa y resonante
Por las fáciles ondas se deslizan,
Y al audaz navegante atemorizan:
Ni con estruendo igual turban el cielo
Las negras tempestades,
Cuando por Bóreas y Euro embravecidas,
Á su furiosa guerra y duro encuentro
Hacen del orbe estremecerse el centro.

Tres veces fiero el insular se avanza,
Creyendo en su pujanza
Romper de nuestra escuadra el fuerte muro;

Tres veces rechazado
Por el hispano esfuerzo, ya dudosa
Ve la victoria que esperó seguro.
¿Quién su despecho pintará y su saña
Cuando aquel pabellón, antes tan fiero,
Miró invencible al pabellón de España?
No hay saber, no hay valor; sólo ya fía
Su fortuna al poder: dobla sus naves
Y las redobra, en desigual pelea,
De popa á proa: en uno y otro lado
Cada español navío
De mil rayos y mil es contrastado;
Y él, con igual aliento
Que recibe la muerte, así la envía.
No; si cien voces yo, si lenguas ciento
Me diese el cielo, á numerar bastara
Las ínclitas hazañas de aquel día:
El humo al sol se las robaba entonces;
Pero la fama las dirá en su trompa,
Las artes en sus mármoles y bronces.

Llega el momento, en fin; tiende la muerte
Su mano horrible y pálida, y señala
Víctimas grandes: el valiente Alcedo,
Castaños, Moyua, intrépidos perecen:
Vosotros dos también, honor eterno
De Bética y Guipúzcoa 1.... ¡Ah, si el destino
Supiese perdonar! ¿Cómo á aplacarle
La oliva no bastó que unió Minerva
Á los lauros de Marte en vuestra frente?
¿Qué á vuestra ilustre indagadora mente
Pudo ocultar el mundo ó las estrellas?
De vuestras sabias huellas
Llenos están de América los mares,
Las Cícladas lo están; viuda la patria
De tantos héroes que enlutada llora,
Pide á su corazón lágrimas nuevas
Que á vuestro acerbo fin derrame ahora.
¡Ah! ¡Viviérais los dos! Y en vez de llanto,
Del dolorido canto

1 D. Dionisio Alcalá Galiano y D. Cosme Churrua.

Que mi fúnebre acento hoy os consagra,
Pudiera yo contraponer el pecho
Al golpe atroz y recibir la herida:
Diera á la patria así mi inútil vida,
¡Y viviérais los dos! Y ella orgullosa
Con vuestra luz y espíritu valiente,
Al arduo porvenir hiciera frente,
De rayos coronada y victoriosa.

No, empero, sin venganza y sin estrago,
Generoso escuadrón, allí caíste;
También brotando á ríos
La sangre inglesa inunda sus navíos;
También Albión pasmada
Los montes de cadáveres contempla,
Horrendo peso á su soberbia armada;
También Nelson allí..... Terrible sombra,
No esperes, no, cuando mi voz te nombra
Que vil insulte á tu postrer suspiro;
Inglés te aborrecí, y héroe te admiro.
¡Oh golpe! ¡Oh suerte! El Támesis aguarda
De las naves cautivas
El confuso tropel, y ya en idea
Goza el aplauso y los sonoros vivas
Que al vencedor se dan. ¡Oh suerte! El puerto
Sólo le verá entrar pálido y yerto:
Ejemplo grande á la arrogancia humana,
Digno holocausto á la aflicción hispana.

Así el furor de Marte
Impele el brazo de la parca, y siega
Vidas sin fin: lanzado por la rabia
Cunde el fuego voraz, las tablas arden,
Un volcán encendido
Es cada buque; por los aires vagos
Se alza y retumba el hórrido estallido,
Y los sepulta al mar. ¿Hay más estragos?
Sí; que el cielo, ominoso á tal porfía,
Manda á los aquilones inclementes
Separar los feroces combatientes
Y en borrascosa noche hundir el día.
Lo manda: ellos crueles,

Azotando las ondas con sus alas,
 Se arrojan á los míseros bajeles.
 Al nuevo asalto, al sin igual combate
 Fallece el árbol trémulo y se abate;
 Hiéndese la armazón, el Oceano
 Por el roto entrepuente entra bramando,
 Y moribundo el español exclama:
 «¡Ah! Pereciese yo, pero lidiando.»

En tan atroz conflicto,
 Allá en las nubes la gloriosa frente
 Asomaban los fuertes campeones,
 Que armados del tridente y del acero
 Al pabellón ibero
 Hicieron humillarse las naciones.
 Lauria y Tovar se vían,
 Avilés y Bazán, que, saludando
 Á los héroes de Hesperia que morían,
 «Venid entre nosotros, les decían;
 Venid entre los bravos que imitásteis.
 Ya el premio hermoso del valor ganásteis;
 Ya á vuestro ejemplo de constancia armada,
 España, concitando sus guerreros,
 Magnánima se apresta á nuevas lides;
 Volved la vista á la ciudad de Alcides:
 Gravina, Escaño, y Alava, y Cisneros,
 Y otros ciento allí están, firme coluna,
 Dulce esperanza á nuestro patrio suelo:
 Venid, volad al cielo,
 Y sed astros de esfuerzo y de fortuna.»

(1805.)

TRENTACLAUS (calle de).

Se abre al lado del *Teatro Principal*, y de la *Rambla* conduce al ensanche.

Primeramente se tituló esta calle *den Gaspar*, porque un propietario de este apellido fué el que edificó en ella las primeras casas; pero con el tiempo, ignorando nosotros por qué circunstancia, como no sea la que más

abajo se indica, mudó su nombre en el de *ó den Trenta-claus*, que así puede ser apellido de familia como significar lo que expresa este nombre partido en dos, es decir, *trenta claus* (treinta clavos y también treinta llaves).

Mala reputación ha tenido, y sigue teniendo esta calle, desde tiempo inmemorial, porque es sabido que en ella —y principalmente en otros tiempos más que ahora, —acostumbraban á vivir las mujeres mundanas. Llegó á hacerse tristemente célebre esta calle por esta circunstancia, hasta pasar á proverbio, de modo que se decía, y aun se dice, cuando se desea deprimir á una mujer poniéndola entre la chusma de las mujeres disolutas: *Es una doncella de la calle de Trentaclus*.

Para quitarle esta triste celebridad, y á instancias de muchos honrados vecinos de ella, el Ayuntamiento mudó su nombre en el de *calle del Arco del Teatro*, por el arco contiguo al Teatro Principal que se halla en su entrada. Pero el nuevo nombre no ha hecho fortuna. El público, obstinado siempre en esta clase de cosas, se ha empeñado en no conocerla más que por su nombre anterior. Nadie apenas conoce en Barcelona la calle del *Arco del Teatro*, mientras que la de *Trentaclus* es bien conocida y nombrada.

Al hablar de la de *Escudillers*, hemos indicado que antiguamente se llamó de *Trentaclus* á consecuencia de hallarse en ella otra de las puertas de la muralla del segundo recinto, denominada de aquella manera. Proveniría el nombre de estar claveteada y adornada la puerta con grandes clavos.

Pudiera ser muy bien que la calle de que ahora nos ocupamos, por hallarse frente de la de *Escudillers* y por consiguiente de la antigua puerta ó portal, tomase el nombre que aquélla abandonó. Nos parece que es el origen más verosímil que puede darse á su nombre.

TRES LLITS (calle dels).

Es decir, *de las tres camas*.

Esta calle, que antes comunicaba de la de *Escudillers blanchs* con la del *Vidrio*, hoy parte de la primera para ir á desembocar en la plaza *Real*, que, al construirse, tomó gran parte del terreno antes ocupado por la del *Vidrio*.

Primitivamente se llamó *dels Códols*, ó sea de los *Cantos*; pero andando el tiempo tomó la denominación que hoy conserva todavía.

¿De qué proviene este nombre?

El querer averiguar su origen ha dado lugar á una polémica entre dos escritores catalanes, conocidos ambos y reputados por sus estudios históricos, los señores D. Antonio de Bofarull, autor del *Guía Cicerone* de Barcelona, y D. Andrés Avelino Pí y Arimón, autor de *Barcelona antigua y moderna*.

Sin ánimo alguno de terciar nosotros en esta polémica, vamos sólo á consignar lo que uno y otro de ambos escritores dice en apoyo de su opinión respectiva.

Bofarull, en su primera edición de la *Guía*, recordando los burdeles ó lupanares públicos, que antiguamente tenía Barcelona como muchas otras ciudades de Levante, y cuya institución protegía entonces el gobierno por una mira higiénica y favorable á las buenas costumbres de la ciudad, dijo:

«Uno de los burdeles que se conocía era en la calle llamada entonces de *Viladalls* que, según confrontación, debía ser la calle *dels Tres llits* (tres camas, nombre bastante significativo). Formaba el burdel esquina con la calle de *Na Guindar*, que sería el trozo que va desde la *den Raurich* á la de *Escudillers*, y lindaba por otra parte con la *dels Vidriers* (*Vidre*).»

Pí y Arimón, en su *Barcelona antigua y moderna*, contestó á estas líneas diciendo:

«Ciertamente existió en otro tiempo un burdel en la calle llamada entonces de *Viladalls*; pero ésta era la que hoy día se conoce por el nombre del *Vidrio*, y no la *dels Tres llits*, que á la sazón denominábase *dels Còdols*. Así, pues, por más significativo que parezca su nombre, y por más que su cercanía á la calle del *Vidrio* pueda hacerlo sospechar, no cabe conceder que hubiese en dicha época la mencionada casa pública en la calle de *Tres llits*. Este nombre deriva, al parecer, de una circunstancia muy distinta. Dícese que en una de sus casas, que sería sin duda la de alguna de sus esquinas, había tres camas en tres aposentos diferentes, cada una de las cuales pertenecía á una parroquia diversa de la de las demás, á saber: una á la del Pino, otra á la de San Jaime y otra á la de San Miguel. Esta particularidad, que no era rara en la antigua demarcación de las parroquias, y de que podrían añadirse ejemplos de una casa de la calle de *Escudillers* y de otra de la calle de la *Riera de San Juan*, indujo al vulgo á nombrar la que nos ocupa *dels Tres llits*, dando al olvido su denominación primitiva.»

Estas líneas fueron contestadas por Bofarull en su segunda edición de la *Guía Cicerone*, con la nota siguiente:

«El autor del *Barcelona antigua y moderna* niega que la calle de *Viladalls*, con su burdel, pueda haber sido la *dels Tres llits*; y rechazando lo significativo que me pudo parecer este nombre, lava el borrón que mi noticia impusiera á aquélla, diciendo: que se llamaría *dels Tres llits*, porque en una de sus casas, que sería sin duda la de alguna de sus esquinas, había tres camas en tres aposentos diferentes, cada una de las cuales pertenecía á una parroquia diversa de las demás, etc.

»Recuerde primero dicho señor que, al indicar la equivalencia de las dos calles, no fué absolutamente y así como cálculo probable ó deducción, tan fuerte, en todo caso, como la etimología de las tres parroquias, pues á aplicarla el crítico con seguridad (como pudiera haber sido en otros puntos de Barcelona, más propios que éste), no emplearía el *dícese* y *sin duda*.

»Por lo que toca al significado del nombre, le recordaré también que más de una vez, como él lo habrá visto, se emplea como sinónimo de burdeles ó lupanares la palabra *jasos*, que es como si dijéramos camas, que en catalán, en término menos vulgar, se llama todavía *llits*, y así nada tendría de extraño que con *Tres llits*, ó tres camas, se quisiese indicar un burdel con tres *jasos*; si bien en esta parte es libre cada cual de interpretar á su modo, mientras insisto en el mismo parecer de hallar significativa la denominación de *Tres llits*, como lo son para mí las de otras calles vecinas á ésta, á saber: la de la *Lleona* (tal vez *lenona* ó *alcavota*), la de *Na Quintar* y la de la llamada antes de *Na Peyrotónna*, nombres ambos de mujeres, cuyo oficio quizá no fuese muy desconocido á los que habitaban cerca el burdel de Viladalls.

»Por lo que toca á confrontaciones, para acreditar que esta calle pudiese ser la *dels Tres llits*, debo manifestar: que en escrituras de compras de casas que dan á la actual calle del *Vidrio* y á la de *Escudillers blancs* (autorizadas por el escribano J. F. Verneda en 1702), he visto mencionar la calle de *Na Quintar* ó *Guindar* como sinónimo *dels Escudillers blancs*, y después de los indicados límites el siguiente: «..... *ab occidente in qua parte est dicta exita sive hortus cum dicto vico de Viladalls prope dictum vicum del vidre*.....» Y si se calcula, es la primera calle que tienen dichas casas, hacia Occidente, la *dels Tres llits*; además de que sería fuera de cos-

tumbre hacer lindar un edificio con una calle que esté á la otra parte de una intermedia, cual era la del *Vidre*, á suponer que la de *Viladalls* estuviese más allá de ésta; con cuyo dato tan cierto no deberá extrañarse la admisión por mi parte de la equivalencia de las dos calles.

» Pero para obrar con la franqueza digna de escritores, y lejos de empeñarme en hacer triunfar mi razón, después de investigar lo suficiente en escrituras y *fogatges*, declararé: que el nombre de *Viladalls*, aun cuando se aplicara á una calle, era el de un burdel, como se puede acreditar; y aun dado el caso que éste fuese más hacia el muro, podría suceder muy bien, como sucede en otras muchas calles de Barcelona, que una llevase el nombre de un objeto, á pesar de tenerlo un poco apartado; ó más bien, y es lo más probable, que la de *dels Tres llets* fuese continuación de la otra, como lo era la de *Quintana* de la del *Vidre*, y se nombraban indistintamente, pues no puede dudarse que en tal punto de la ciudad es donde ha habido más variación y confusión de nombres; lo que se ve en las antes citadas escrituras y en las de las casas que poseyó en el siglo pasado un tal Joli y Garrigó, en las que la de *Escudillers blancs* ú *Ollers* se supone en tres puntos diferentes, y se hace igual ó sinónimo tan pronto de la de *Na Quintar*, como de la del *Vidre* y hasta de la de *Còdols*; al paso que no se mencionan ya otras que han existido por allí, como la referida de *Na Peyrotonà*, la de *Redat*, la del *Pont nou*, la de *Calderers* y otras que se citan en documentos anteriores de tres siglos, relativos á lugares de prostitución.

» Finalmente, citaré, aunque lo siento, como última prueba, un original documento, por el que no se aclara la existencia del burdel en la calle de *Tres llets*; pero, en cambio, prueba que todo aquel barrio era un foco de escándalos y todas sus casas otros tantos lupanares, y es una confirmación hecha por el rey D. Juan II de

la facultad dada á los habitantes, «*in vicis dels Vedries e den Raurich et in illis etiam duobus vicis qui ingressum suum habent in vico predicto dels Vedries et egressum ad vicum del Pont nou,*» por el rey D. Pedro IV en 1390, para que no permitan que haya prostitutas en el barrio, y en tal caso puedan apoderarse de sus muebles y demás objetos y arrojarlos á la calle; cuya confirmación se hace para evitar de nuevo el mal que se había hecho mayor, pues entonces las malas hembras no sólo habitaban en sus casas, si que además se albergaban en las de los particulares; lo que expresa con estas palabras: «*Aliqui pauci ab honesta condicione difformes suum foventes inhibi interdum sive continue incolatum ad gulosa pabula in domos suas meretrices publicas invitant et receptant ac eis cedunt ut inhibi veneris scenosa solacia contractentur, alii vero habitaciones et hospicia propria aliis meretricibus non ita publicis licet earum fedi ei continuati actus non multum distent à pretensis avidi vilis lucri sepe conducere non verentur,*» etc.

»Gran casualidad sería que, tan deshonradas como estaban las dos calles referidas de *Raurich* y del *Vidre*, quedase cabalmente salva é ilesa la *dels Tres llits* que comunicaba con ambas; además de que una de las otras dos que se nombran, y que tenían *ingresum suum* en la última citada, ¿quién duda que había de ser la que ha sido objeto de estas explicaciones?

»Esta nota se ha fijado puramente como defensa, sin embargo de no estar fundada en datos la corrección del crítico.»

Con motivo de las calles de que se acaba de hablar y de la polémica de que se acaba de dar cuenta, nos parece ocasión oportuna para dar algunas noticias curiosas sobre los antiguos burdeles y lugares de prostitución.

Barcelona, como muchas ciudades importantes, los tenía públicos, protegidos por el gobierno.

Eran conocidos, tolerados y, más que tolerados, protegidos, desde antes de 1400.

Se denominaba á estas casas públicas comunmente *Burdell*, y entre el vulgo *Bon-lloch*. Las prostitutas eran llamadas *avols fembras*, *dones errades*, *dones de partit* ó *fembras bordalleras*.

Varias disposiciones se encuentran sobre estas mujeres y estos lugares.

En 1446 se halla un edicto mandando que dichas mujeres queden encerradas en sus burdeles los días de Semana Santa, guardadas por los *caps de guaytes*.

En 1452 el rey D. Alfonso V concedió privilegio á un llamado Simón Sala para que pudiera establecer de nuevo un burdel ó lupanar público en la calle llamada del *Canyet* y en las casas de su propiedad, que de antiguo servían ya *ad usum meretricale*, facultándole para que pudiese cerrar la calle que formara el edificio con puertas á los extremos, y previniéndole que dejara éstas abiertas á la hora de costumbre para que las mujeres pudieran entrar con toda cautela.

En la *Rúbrica* de Bruniquer, tomo II, pág. 247, se halla una nota que así dice traducida al castellano:

«Á 26 de Julio y á 6 de Octubre de 1452 los dueños de las casas de la calle del *Bordell* pedían resarcimiento de daños y perjuicios por los que se les habían causado cerrando el portal que salía á la muralla de la *Rambla*.»

En 1458 se concedió también privilegio á un llamado Juan de Santa Fe para que pudiera abrir un burdel público junto al portal de la *Dressana* ó de *Trentaclaus*, en el lugar situado *entre mur y mur*.

Á mediados del siglo XVI existían varios burdeles en esta ciudad.

Se tiene noticia, entre otros, del ya citado existente en la calle de *Viladalls*, del que había en la de *Trentanari*, de otro que estaba en la calle llamada *Volta den Torra*, y de uno situado junto á la *Bajada de Canaletas* y que se mandó trasladar á otro punto con objeto de haberse decidido levantar allí el edificio de la nueva Universidad. «*Á 22 Janer de 1569 en Trentanari—dice Bruniquer,—se presentá suplicació de Dona Hieronima Turell demanant smena dels danys perque la ciutat havia mudat la casa pública de las donas erradas que estaba en la Rambla en altre loch, per causa del nou Studi general.*»

En algunos países se señalaban tales establecimientos con un prepucio grabado sobre la puerta, lo cual tenía origen en las costumbres romanas. Nosotros mismos hemos visto en las *Arenas* ó anfiteatro romano de Nîmes señalado con un Priapo el sitio que estaba reservado en los espectáculos para las cortesanas. Pero no parece que semejante signo se hubiese nunca usado en los burdeles de nuestra ciudad, los cuales, al decir de algunos, se conocían sólo por una exótica cara que á veces quería ser de Medusa y otras de hombre, en la que se distinguía una expresión, si no voluptuosa, al menos báquica y de forma monstruosa. Todavía existe alguna de estas caras en ciertas calles.

Hay que consignar también otro dato, y era la costumbre que se observaba con las mujeres públicas ó mujeres bordeleras en Semana Santa. Durante la misma, la autoridad las mandaba encerrar en el convento de las Egipcíacas, de donde no salían hasta la Pascua. En semejante reclusión permanecían durante toda aquella semana, bajo el cuidado y vigilancia de su *cap de guaytes* ó *guayte* (cabo de vigilancia), que era el jefe del burdel, á quien abonaba por ello el Municipio la suma de 7 libras, 11 sueldos barceloneses.

En el siglo XVIII las mujeres mundanas se presenta-

ban descaradamente, ostentando grande lujo en el vestir, lo cual hizo que se publicasen varias disposiciones encaminadas á poner freno á sus excesos. Fr. Antonio Arbiol, en una obra que publicó en 1726 con el título de *Estragos de la lujuria*, decía hablando del traje de las mujeres públicas:

«No reprendemos los honestos y decentes adornos, sino los trajes torpes, escandalosos y profanos que usan algunas mujeres perdidas de este siglo maligno, con que pierden á las almas y abrasan al mundo..... Vemos á cada paso por las calles unas mujeres torpes y deshonestas, y tan escandalosamente vestidas, que son la ruína del pueblo cristiano. Estas malditas y diabólicas mujeres, con sus colas y zapatos de tacón y de punta, que parecen á los pies con que pintan al enemigo, y con sus escandalosos adornos, arrebatan al infierno á innumerables. Con la provocativa desnudez de sus pechos, mostrando la cerviz, garganta, hombros, espaldas y brazos, se hacen maestras de torpeza y de lascivia. La cola larga, la basquiña corta, la cabeza levantada, parecen á las venenosas culebras.»

Para completar estos datos, sólo nos falta dar á conocer á nuestros lectores las interesantes noticias que nos ha facilitado nuestro querido amigo, el célebre cronista de Valencia D. Vicente Boix. Refiérense estas noticias á las casas públicas y mujeres bordeleras de Valencia; pero como entonces Valencia y Barcelona eran dos ciudades hermanas, regidas por idénticas leyes y costumbres, formando ambas partes de la nacionalidad conocida por la Corona de Aragón, fácil es de comprender qué poca diferencia habría entre las costumbres valencianas y las barcelonesas, tocante al asunto de que nos ocupamos.

Dice así Boix en los apuntes que nos ha facilitado:
«BORDELLET DELS NEGRES (calle del).—Llamaban

así un barrio situado á espaldas de la Universidad y del colegio de Santo Tomás. Con este nombre lo designa una providencia del Almotacén de 26 de Abril de 1659, y en otra de 21 de Febrero de 1628. También se denomina de este modo en una escritura ante Crispín Pérez de 20 de Julio de 1628; en otra ante Antonio Juan Sagra de 13 de Febrero de 1559, y en otra ante Miguel de Fuentes de 26 de Febrero de 1660. Este barrio ha sido por muchos tiempos y aun ahora objeto constante de suspicacia, tanto por el nombre cuanto porque generalmente se albergan en su interior mujeres de vida poco ejemplar. Para éstas existió el barrio célebre del Partit, situado en la parte opuesta de la capital, y, por consiguiente, nada tenía de común con la famosa mancebía el barrio apodado el Bordellet. Con el fin de evitar escándalos se mandó ya en 21 de Agosto de 1564 tapiar un callejón, que corría desde la calle del *Hospital de pobres estudiantes* hasta la de *Rubiols*, al lado de la casa del marqués de Mirasol. La orden dice así: «Un carreró »que está en la parroquia de Sent Andreu al mig del »carrer que va del Studi general á la casa de la Soletat »antiga, hon antigament se acostumaba de jugar á la »Rigla, que solia esser de mosen Luis Carbonell, quon- »dam Cavaller, per lo cual se va hui á la placeta vul- »garment dita del Trabuquet..... enfronta la exida del- »dit carreró que dona en la plaça del Trabuquet ab ca- »ses de Juan Bas..... y ab la dita placeta del Trabuquet. »Per ço provehixen per lo benefici comu que dit carreró »sia tancat á la una part y la altra.»

»PARTIT (El). —Hemos llegado al fin al conocimiento de la célebre Mancebía de Valencia, de la que me he ocupado en diferentes obras, y sobre todo en *El encubierto de Valencia*, donde he dado detalles curiosos acerca de su organización. Concretando, empero, las noticias á la topografía de este barrio, tan notable en otros tiem-

pos, es de advertir que constituía una puebla, separada de la ciudad, denominándola del Partido ó de las mujeres del Partido (Partit), según el lenguaje de Cervantes, admitido también en la lengua italiana, como lo indica Silvestre de Rovigo, comentando á Juvenal (sátira 2.^a, ver. 66): «*La differenza tra il vestir delle matrone, é quello delle donne da partito.*» Comprendía el Partit (ó Lupanar) todo el territorio que se llamó la Pobra y después Pobra Vella, según consta por escritura ante Juan José Just en 22 de Octubre de 1596, y otra ante Pedro Juan Gasull Solórzano de 14 de Mayo de 1633, por la cual compró el convento del Carmen de esta ciudad un pedazo de huerto, en el que existían aún muchas casitas de las que habían servido para tan torpe comercio, y las mencionada dicha escritura como «*sitas et positas in parrochia Sanctæ Crucis, olim et antiquitus divæ Catherinæ martyris in partita nuncupata tempore antiquo La Pobra Vella in Lupanario præsentis civitatis, in vicoque majori ipsius Lupanarii, tentas sub directo Dominio, etc.*»—«Situadas y puestas en la parroquial de Santa Cruz, antes de muy antiguo de Santa Catalina mártir, en el territorio llamado en tiempo antiguo *La Pobra Vella*, en el Lupanar de la presente ciudad y en la calle Mayor del mismo Lupanar, tenidas al dominio directo, etc.» Una escritura ante Basilio Rambla de 11 de Mayo de 1676 y un privilegio de Juan II de 1453, le llaman Lupanar ó *casa pública*, «*loco público vocato vulgariter La Pobra, sive Lupenar.*» Otra escritura ante Martín Esparnuy de 10 de Mayo de 1666 le llama la Pobra Nova, siendo por consiguiente el más antiguo el de Pobra, como lo expresa una deliberación de 7 de las calendas de Diciembre de 1340.

«Alguna vez se denominó también el Bordellet, porque así se llamaba la persona que dejó la primera casa, con el objeto de encerrar en un punto todas las mujeres desgraciadas que rodaran en el cieno del vicio, evitando

su presencia en diferentes puntos de la capital. Desde entonces, y siguiendo las costumbres de Roma imperial, debía escribirse encima de la puerta de la casita el nombre de la joven que la habitaba, como se desprende hacían los romanos, siguiendo á los comentadores del Asno de Oro de Apuleyo. Para evitar siniestras interpretaciones, cumple añadir que hubo en Valencia diferentes personas notables del apellido Bordell, como se encuentran en documentos oficiales de 1383, 1389 y 1350; y sin embargo, ha servido este nombre para indicar esos lugares inmundos de la corrupción, olvidándose la maldicia de la primera denominación del Partit. Cuando la comunidad del Carmen compró el terreno de que se ha hecho mérito, ya no existía realmente el Lupanar; pero á pesar de eso se mandaron demoler las últimas casitas, abriendo un espacioso huerto que, con el que se llamó de Torralba, constituían casi todo el Lupanar. La primera posesión que compró el citado convento pertenecía á una mujer llamada María Auget ó Auchet, cabeza de las demás que en aquella época poblaban el Lupanar; pero que después se retiró, haciendo olvidar sus extravíos con una vida ejemplar.

»Se ha hecho creer vulgarmente que San Vicente Ferrer, ya que no podía cortar el mal, lo persiguió hasta cierto punto; y esto es una calumnia, que rechazan las noticias oficiales. Mucho antes del nacimiento del santo, y por los años 1350, existía ya el Lupanar, pues en la citada deliberación de 7 de Diciembre de este año se le llama el Bordell, imponiendo penas pecuniarias y de azotes á las mujeres perdidas que se encontraran fuera del Partit, según se había mandado en 25 de Noviembre de 1340. No se crea por eso que era fácil y á todas horas expedito el ingreso en la Mancebía de Valencia, ni que á toda clase de personas se les permitía la entrada. En primer lugar, todo el recinto de la Mancebía estaba ce-

rrado por una pared elevada, que no era posible escalar fácilmente, y su vigilancia correspondía inmediatamente á la jurisdicción del Justicia criminal, y además se hacía responsable á un encargado del barrio llamado Rey Arlot, cuyos deberes consistían en *presidir á les dones pecadrius é portarles y concertarles ab los homes y exigir tribut y penes de aquelles*. Ninguna mujer podía entrar en la Mancebía sin el permiso previo del Justicia y conocimiento de causa, y con aprobación del marido, si era casada, ó de los padres ó tutores, si era soltera, debiendo hacer constar además que había cumplido ya veinte años, como lo expresa una deliberación del Consejo general de 24 de Julio de 1565.

»Al anochecer se cerraba el barrio, verificando antes un escrupuloso reconocimiento, para saber si quedaban dentro personas extrañas. Anualmente, y siempre que las circunstancias lo exigían, eran reconocidas todas las mujeres del Partit por los médicos y cirujanos, según lo prueba una deliberación de 7 de Junio de 1577 y otra de 26 de Enero de 1595, en la que consta que todas las semanas se verificaba este reconocimiento, abonando á Juan Bautista Sandoval 24 libras anuales por este trabajo facultativo.

»Desde el Miércoles al Sábado Santos y en algunas festividades de la Virgen se conducía á todas las mancebas al convento de «les Repenedides» ó de San Gregorio, y también á la cofradía de los cortantes en la plaza de Pellicers, ó á la ermita de Santa Lucía, á fin de amonestarlas y conducir las al buen camino. Su manutención corría á cargo de la ciudad, como en otras lo prueba una deliberación de 15 de Febrero de 1659.

»Distinguíanse también por un traje particular, y así se mandó en una ordinación de 1424 que la ramera no fuese por la ciudad con *manto ú otro abrigo, ne hay tampòc gos ó presumisca anar per la ciutat, sens la dita*

toballòla, nec gos vestirse, ni portar ninguna vestidura orlada en torn despues de vaix, ó altres pells ó cendal, etc. Según una constitución sinodal del Sr. Ayala, ninguna podía permanecer más de dos años en la Mancebía. Por un privilegio de 16 de Junio de 1459 mandó el rey D. Juan que las mujeres del Partit acompañasen en la procesión fúnebre en que la cofradía de los Inocentes ó de los Desamparados llevaba los huesos de los ajusticiados, el día de San Matías, como se dijo en otra parte, teniendo por objeto mover el ánimo de aquellas desgraciadas con un espectáculo tan triste como imponente. Si alguna se casaba, la ciudad solía pagarle 10 libras para ayudar al dote, como se expresa en una deliberación de 1660, concediendo la citada cantidad á un francés llamado Manuel de Cerla, por haberse casado con María de Mendoza, *dòna de cadira*, según la expresión del acta. En tiempo de peste solía destinarse este barrio para lugar de convalecencia, como sucedió en 1647; y se cerró para siempre en 1677, de modo que en 1681 se hallaba destruído ya este barrio, pues se dispuso levantar allí el almacén ó depósito de pólvora.»

TRES VOLTAS (calle de las).

Conduce de la *Tapinería* á la plaza del *Oli*.

Ignoramos á qué debe origen el nombre singular de *las tres vueltas* que lleva esta calle.

En el lugar que hoy ocupa y por sus inmediatas existía antes una plaza que se llamaba *de Deu* (de Dios).

En esta plaza tenía su casa y en ella habitaba un escritor catalán, que no es por cierto muy conocido; pero del cual debemos decir algo, aprovechando esta ocasión que se nos ofrece. Con ello pagaremos un justo tributo á la olvidada memoria de uno de los más no-

bles y entusiastas adalides que tuvo en 1640 la causa de las libertades catalanas.

Pretendemos hablar de D. Francisco Martí y Viladamor, acerca del cual sólo hemos podido recoger los datos siguientes:

Nació en 30 de Agosto de 1616 en la villa de Puigcerdá, capital de la Cerdaña, y á la sola edad de un año fué llevado por sus padres á Barcelona, donde se educó, haciendo todos sus estudios en aquella insigne universidad. Distinguióse notablemente siendo estudiante, y ganó lauro en varios certámenes literarios. Á los diez y siete años recibió el grado de doctor en leyes, y apenas tenía veinticuatro años cuando estalló la revolución de 1640, á la voz solemne é inspirada de Pablo Clarís.

Martí se apresuró á abrazar la bandera levantada por Cataluña, y escribió varias é importantes obras en defensa del Principado y de su noble causa, algunas de cuyas obras le dieron gran reputación de literato y de erudito.

Sus títulos como abogado, sus merecimientos como escritor, sus servicios como hombre político, le hicieron acreedor á que se le confiase el cargo de abogado fiscal de la Baylía general de Cataluña, en cuyo desempeño tuvo ocasión de hacer brillar sus talentos y especiales dotes.

Su reputación llegó á consolidarse de tal manera, que cuando en 1646 hubo de ser reemplazado en las conferencias de Munster el representante de Cataluña, que lo era entonces el famoso regente Fontanella (véase la calle de este nombre), Martí fué elegido para reemplazar á aquel sabio eminente en su diplomática y delicada misión.

Mientras duraron las turbaciones de Cataluña, siempre fiel á la causa que había abrazado, y de la cual era uno de los más fervientes apóstoles, Martí desempeñó

varios cargos y comisiones que le confió el gobierno del Principado, habiendo sido enviado más de una vez á París en embajada de Cataluña, cerca del gobierno del rey de Francia, monarca á la sazón proclamado conde de Barcelona, según es sabido.

Al caer Cataluña, luego que ésta hubo vuelto á reconocer á Felipe IV de Castilla, Martí tuvo que emigrar de su país, como tantos otros nobles talentos de aquella época, y se fijó en Perpiñán, en cuya audiencia le dió un puesto eminente el gobierno francés.

Muchas son las obras que escribió y publicó Martí, y entre ellas hay que recordar al menos las siguientes:

El verdadero ángel de luz.

Avisos del castellano fingido.

Noticia universal de Cataluña. Esta obra es acaso la más importante de Martí, y de ella hicimos honrosa mención y hasta un análisis en las páginas de nuestra HISTORIA DE CATALUÑA. Cuando la estaba trabajando, salió la *Proclamación católica* de Gaspar Sala, y tuvo entonces que quitar muchísimas cosas de la suya para evitar repeticiones. Imprimióse en Barcelona sin nombre de autor y sólo con unas iniciales que eran un verdadero enigma, pues decían B. D. A. V. Y. M. F. D. N. P. D. N. Comenzando á leer estas iniciales por la octava, y siguiendo de derecha á izquierda, dice: *Doctor Francisco Martí y Viladamor, abogado de Barcelona*, y volviendo á las cuatro finales, *natural de Puigcerdá.*

Cataluña en Francia, Castilla sin Cataluña y Francia contra Castilla. Esta obra, escrita ya cuando el monarca francés había sido proclamado conde de Barcelona, está dedicada al cardenal Richelieu.

Política verdadera, regimiento cierto de una buena república.

Triunfos del amor, gloria del afecto y fiestas de la lealtad verdadera.

Presidio inexpugnable del Principado de Cataluña. Esta obra fué escrita en latín, y habiéndola remitido el autor á París, la reina regente en la menor edad de Luis XIV escribió al Consejo de Ciento que la hiciese imprimir y aun traducir al español, lo cual se encargó al mismo autor. Se imprimió en Barcelona la obra latina el año 1654; pero hay también otra impresión hecha en Viena, capital de Austria, de la cual se conservaba un ejemplar en la biblioteca de carmelitas descalzos de Barcelona.

Defensa de la autoridad real en las personas eclesiásticas de Cataluña sobre el hecho de tres capitulares de la santa catedral de Barcelona.

Temas de la locura y embustes de la malicia, impugnados por la verdad autenticada. En esta obra el autor continúa sus títulos, que eran *del Consejo de S. M. en sus consejos de estado y privado, su cronista real y abogado fiscal patrimonial de la Baylía general de Cataluña.* Escribióla como respuesta jurídica y verdadera á la alegación contraria publicada por el Dr. Cisteller en Barcelona. El padre maestro Francisco de San Agustín Macedo, franciscano portugués, hablando de esta obra, dijo: «En ella campea lo agudo del ingenio de Martí, lo grave de su juicio, lo galano de su discurso, lo discreto de su decir, lo apretante de su razón..... No he visto mejor rechazada calumnia, ni más ajustada defensa, ni verdad más bien probada..... Á los dedos de Martí por lo escrito debe su patria no menos gloria que á los del famoso autor de las armas de su escudo.»

Tenía anunciada también otra obra que no creemos llegase á publicar, titulada *Espejo de catalanes.*

Son todas las noticias que hemos podido recoger relativamente á un escritor en quien, si realmente se encuentran grandes defectos de difusión y gongorismo, debidos más que á él á su época, hay que reconocer un

gran fondo de sana razón, un criterio superior, una erudición vasta y sobre todo un patriotismo puro, no desmentido jamás un solo momento durante su vida, que fué á terminar en el ostracismo.

TRIÁNGULO (calle del).

Es una calle de la que todo lo que podemos decir queda dicho con consignar su nombre, y añadir que desde la de *Corretjer* comunica con la del *Rech*.

TRINIDAD (plaza de la).

Se puede muy bien decir que no existe ya esta plaza. Sólo el vulgo se ha empeñado en continuar dando este nombre al espacio que se halla delante de la iglesia que fué del convento de la *Trinidad*.

Al regularizar la calle de *Fernando VII*, al irse ensanchando y á medida que se han derribado las antiguas casas para construir las modernas, esta plaza ha desaparecido por completo, confundiéndose con la citada calle de *Fernando VII*.

TRIPÓ (calle den).

Está detrás del Palacio Real y no tiene salida.

Antes se llamaba *den Salcet*, nombre propio.

Debía ser antiguamente un pasaje ó calle particular, pues según consta en los acuerdos del Ayuntamiento de 1757, en dicho año había una reja de madera que cerraba la calle.

TROMPETAS (calle de las).

Existen dos de este nombre.

La una, partiendo de la *Ancha*, va á terminar en la

del *Consulado*; la otra conduce de la de *Jaime I* á la *Bajada de la Cárcel*.

Esta calle nos proporciona ocasión de hablar de otro escritor de la época misma de Martí, á quien acabamos de citar, y de sus mismas ideas.

Fr. Gaspar Sala y Berart era de la religión de San Agustín. Había estudiado filosofía y teología en Barcelona: en 1628 había sido nombrado lector, y en 1635 el convento de Barcelona le adoptaba por hijo.

Era famoso predicador y profundo teólogo, de cuya facultad recibió el grado de doctor por la universidad de Barcelona en 1639, siendo nombrado en 1641 catedrático perpetuo de la misma facultad.

Como otros tantos varones preclaros de aquella época, abrazó la causa de las libertades catalanas en 1640, poniéndose al lado de su amigo el canónigo y diputado Pablo Clarís, y el gobierno catalán le nombró entonces abad de San Cucufate del Vallés.

Con motivo de los sucesos y trastornos de aquellos tiempos, hizo muchos viajes y sufrió muchas persecuciones.

Era uno de los primeros oradores sagrados de su tiempo, y prestó desde el púlpito con sus sermones grandes servicios á la causa catalana. Dícese que la multitud acudía en tropel á oírle, y que se le admiraba por su particular elocuencia, su energía en el decir, su convicción política y su elevado espíritu.

Cuando Cataluña sucumbió, habiéndose retirado de ella los franceses, y volviendo á reconocer al rey Felipe IV de Castilla, el P. Sala se fué á Perpiñán; pero á consecuencia de la llamada *Paz de los Pirineos*, hecha por los dos reyes en 1660, se restituyó á su abadía de San Cucufate del Vallés en 1662, muriendo en 1670.

El P. Sala escribió y publicó varias obras en latín, en catalán, en castellano y francés.

Gobierno político de la ciudad de Barcelona para sustentar los pobres y evitar los vagabundos. Esta obra la escribió en catalán.

Epítome de los principios y progresos de las guerras de Cataluña en los años 1640 y 1641. Esta obra está dedicada á contar los sucesos que precedieron al movimiento de Cataluña y los que tuvieron lugar en aquellos dos años. Llega hasta la famosa batalla de Montjuich y retirada de las tropas castellanas, que con el marqués de los Vélez habían venido á poner sitio á Barcelona.

Proclamación católica. Esta es, sin duda, la más notable é importante de sus obras. Por ella principalmente el nombre de Sala ha pasado á la posteridad. Es un largo, extenso, razonado y jurídico memorial elevado por los concellers de Barcelona á Felipe IV, dándole razón de los agravios que sufría Cataluña, de las quejas de los pueblos, de las injurias que habían tenido que sufrir las tropas, de los perjuicios que les causaba el mal gobierno del conde-duque de Olivares, de los atropellos que se habían hecho á las libertades y á los privilegios de los catalanes. Este memorial, que forma un volumen, lo escribió Sala por encargo de los concellers, enviándose al rey y publicándose sólo, naturalmente, con la firma del magistrado catalán; pero no por ello ha quedado desconocido el nombre de su autor. La *Proclamación católica* está escrita con mucho talento y erudición, y hay en ella pasajes de una energía admirable. Fué impresa por vez primera en 1640, y después se hicieron de ella varias ediciones.

Lágrimas catalanas al entierro y exequias del ilustre diputado eclesiástico de Cataluña Pablo Clarís. Es el panegírico ú oración fúnebre que predicó Sala el día que se celebraron con gran pompa y ostentación los funerales del diputado Clarís. Este panegírico, dedicado por el autor al cardenal Richelieu, ministro poderoso de

Luis XIII, entonces conde de Barcelona, se publicó por orden de los diputados y oidores del Principado, acompañado del retrato de Clarís.

Sermón de San Jorge. Es el que Sala predicó en la capilla de este santo el día de su festividad del año 1641, en presencia de los diputados y autoridades de Cataluña.

El héroe francés, ó idea del gran capitán y elogio de Enrique de Lorena, conde de Hartcourt, gobernador de Cataluña por el rey de Francia. Esta obra la publicó Sala en francés; pero es sólo el traductor y refundidor de la misma, pues antes se había publicado en nuestro idioma en Barcelona.

De la división geográfica de los reinos de España y Francia. Esta obrita fué escrita por encargo especial del obispo de Orange, á quien el rey de Francia había enviado para designar los límites entre aquel reino y el nuestro.

Armonía geographica Hispaniæ. No llegó á publicarse, pues que, según dice su propio autor, la perdió en sus viajes y persecuciones, con otros muchos manuscritos de cátedra, púlpito é historia. Según parece, Sala conciliaba en esta obra los cuatro príncipes de la geografía, Mela, Estrabón, Ptolomeo, Plinio y á otros, en orden á las ciudades, montes y ríos de la Península, y aun con respecto á las cosas más notables de cada región de ella.

U

UNIÓN (calle de la).

Está en la *Rambla de Capuchinos* y conduce á la calle del marqués de *Barbará*.

Es una calle moderna, que se abrió hace sólo algunos años, derribando para ello el convento de monjas arrepentidas, que con su edificio y huertos ocupaba gran parte del terreno en que hoy está el emplazamiento de la calle. Hoy es una de las más concurridas de la ciudad y una de las principales vías que desembocan en la *Rambla*. Con su abertura se prestó un gran servicio á todos los barrios vecinos á la de *Barbará* y se hermo-seó mucho la población.

Rara vez nos habrá sucedido el pasar por esta calle sin acordarnos del sangriento episodio que en ella tuvo lugar hace pocos años, á la puerta de la casa que hay junto á la llamada *Font seca*.

Vivía en aquella casa una familia bien conocida en los círculos y sociedad de Barcelona, por pertenecer á la aristocracia tanto el marido como la esposa. Un día ésta, que tenía una hermosa y simpática figura, bajaba la escalera de su casa, adornada con todas sus galas, para ir al teatro, cuando se presentó á su vista un militar de superior graduación que, según se dijo después, había tenido relaciones con ella ó la perseguía con su amor. Pocas palabras hubieron de mediar, sin duda, entre la dama y el oficial, pues que á los breves momentos de su encuentro, el militar la tendía cadáver á sus plantas de una puñalada.

El oficial fué preso y condenado á muerte; pero al

estar en capilla para ser conducido al día siguiente al suplicio, tuvo medio de proporcionarse un veneno. Cuando le fueron á buscar para llevarle al patíbulo, le hallaron muerto. Sin embargo, muerto y todo, lo condujeron al lugar de su suplicio, y la inmensa muchedumbre que se había agrupado en la explanada pudo presenciar el horrible espectáculo de dar garrote á un cadáver.

Pudiéramos extendernos más sobre este drama, que llamó mucho la atención de Barcelona en aquellos momentos; pero no nos parece prudente ni delicado. Basta á nuestro objeto consignar el hecho, sin entrar en detalles, ya que estas líneas podrían renovar las heridas, que aún no deben estar cicatrizadas, abiertas en el corazón de familias respetables bajo muchos conceptos.

UNIVERSIDAD (plaza de la).

La nueva Universidad de Barcelona, es decir, el majestuoso edificio que para ella se está levantando, se halla situado en la calle de *Ronda*. Hemos ya dado una idea de lo que será aquel monumento al hablar de la citada calle, y á su página remitimos á los lectores.

Cuando se levantó y aprobó el plano del ensanche de Barcelona, no estaba marcada esta plaza. Sólo recientemente se ha conseguido hacer una variación en el plano para que delante de la Universidad pudiera haber una plaza.

Á ella irán á parar, según parece, á más de las calles que de la antigua Barcelona conducirán allí, las de *Balmes*, *Aribau* y la de *Ronda*.

URGEL (calle de los condes de).

Es asimismo otra de las del ensanche.

Se prolongará desde la de *Córcega* hasta las de la

antigua ciudad, cruzada por las de *Rosellón, Provenza, Mallorca, Valencia, Aragón, Consejo de Ciento, Diputación y Cortes*.

En los rótulos provisionales que se han puesto por el Excmo. Ayuntamiento para indicar las nuevas calles, se ha señalado la de que hablamos como *calle de Urgel*, cuando debiera ser *de los condes de Urgel*. Tal fué, al menos, la idea del autor al aconsejar este nombre al Municipio, y en este sentido lo aceptó aquella popular corporación.

Consideramos que era justo consignar este recuerdo y pagar este tributo á la memoria de aquellos renombrados condes de Urgel, que de una manera tan brillante figuran en las páginas de nuestra historia.

De buena gana deseáramos poner aquí una extensa noticia de aquella casa; pero nos lo impide la falta de datos en que nos hallamos al escribir estas líneas, y lo lejos que por el momento estamos de las fuentes en donde pudiéramos hallarlos. Algún día nos será quizás permitido llenar este vacío, que hoy forzosamente nos vemos obligados á dejar, con la histórica relación que teníamos ideado escribir al tratar de este punto.

Por lo demás, quien desee hallar extensas noticias sobre los condes de Urgel, que durante mucho tiempo fueron de par con los de Barcelona, puede acudir á la *Crónica de Monfar*.

Diego de Monfar y Sors, natural de Barcelona y archivero real que creemos fué de la Corona de Aragón, escribió á mediados del siglo xvii, y durante las turbaciones de Cataluña, la *Historia de los condes de Urgel*, que se ha conservado manuscrita hasta nuestros tiempos, debiéndose su publicación al celo del ilustrado archivero D. Próspero de Bofarull. En esta obra, Monfar abraza la historia de aquellos nobles barones, desde el fundador de la casa, aquel Armengol, llamado *el de Ma-*

llorca por haber deshecho con su escuadra la de los moros mallorquines, hasta D. Jaime, conocido en nuestros anales por *el Desdichado*, último conde de Urgel, que se defendió hasta el último extremo en la ciudad de Balaguer contra las armas vencedoras del monarca elegido por el Parlamento de Caspe.

V

VALENCIA (calle de).

Forma parte del ensanche. Es una de las que han de atravesar en toda su extensión la nueva Barcelona.

Irá desde la calle de la *Marina* á la del *Llobregat*, teniendo por laterales la de *Mallorca* y la de *Aragón*, y viéndose cruzada por las de *Cerdeña*, *Sicilia*, *Nápoles*, *Roger de Flor*, *paseo de San Juan*, *Bailén*, *Bruch*, *Lauria*, *Clarís*, *paseo de Gracia*, *Rambla de Isabel II*, *Balmes*, *Universidad*, *Aribau*, *Muntaner*, *Casanova*, *Villarroel*, *Urgel*, *Borrell*, *Viladomat*, *Calabria*, *Rocafort*, *Entenza*, *Vilamarí*, *Llansa* y *Tarragona*.

No era posible que al dar nombre á las calles del ensanche pudiese ser olvidada Valencia, la ciudad reconquistada á los moros por D. Jaime *el Conquistador* y repoblada principalmente por catalanes. La historia de Valencia, desde su reconquista, forma parte de la general de la Corona de Aragón, y sabido es con qué riqueza de gloria y de esplendor figura la noble Valencia en los anales de la Corona.

Era justo que Barcelona pagase á Valencia el tributo de un generoso recuerdo, consignando su nombre en una calle, junto con los de Mallorca y Aragón, reinos todos que con Cataluña formaban la Corona.

VALLDONSELLA (calle de).

Conduce de la de *Tallers* á la de *Ronda*.

Primitivamente se denominó *den Company*, después de *Natzaret*, y por fin tomó el nombre que todavía lleva para perpetuar el del monasterio que había extramuros de la ciudad de religiosas cistercienses ó de San Bernardo.

El establecimiento de estas religiosas data de muy antiguo en Cataluña. Por los años de 1230 existía ya un monasterio de esta orden distante dos horas de Barcelona, en el lugar de Vallvidrera y sitio llamado Vall-donsella. Ignórase á punto fijo la época de su fundación.

Según parece, no encontrando muy conveniente el obispo de Barcelona D. Berenguer de Palou que las religiosas moraran en despoblado, dispuso que abandonaran su antigua vivienda y se trasladasen á otro convento extramuros de la ciudad, fuera la puerta de *San Antonio*, que en memoria del anterior conservó siempre el título de Vall-donsella.

En la celda prioral de este convento falleció á 31 de Mayo de 1410 el rey de Aragón, conde de Barcelona, D. Martín *el Humano*, y en aquella misma celda, junto á su lecho de muerte, pasaron todas aquellas escenas y dramas de misteriosas intrigas que precedieron á los grandes acontecimientos que dieron por resultado el famoso Parlamento de Caspe.

El cadáver de D. Martín fué depositado en el altar mayor de la santa iglesia catedral, y trasladado en 1460 al monasterio de Poblet por su abad D. Miguel Delgado, junto con el de Doña Violante, tercera esposa de D. Juan I de Aragón.

Era antigua costumbre, siempre ó casi siempre rígi-

damente observada, que cuando los reyes venían por vez primera á Barcelona, antes de hacer su entrada pública y antes de prestar solemnemente el juramento á las libertades y constituciones del país, se aposentaban uno ó más días en el convento de Valldonsella, donde recibían á las autoridades y corporaciones, ínterin se hacían los preparativos para su entrada, juramento y proclamación.

Entre las personas ilustres que en el retiro del claustro de Valldonsella hallaron un abrigo contra las tempestades de la vida, hay que citar á Margarita de Prades. Era una noble y hermosa joven, á quien D. Martín *el Humano*, en los últimos años de su vida, escogió para esposa, sentándola en el trono, con la esperanza de tener en ella sucesión.

El único hijo varón que D. Martín tuviera en un matrimonio anterior había fallecido, y bien comprendía él que, á su muerte, grandes trastornos se seguirían para la Corona de Aragón, por falta de sucesor directo de la casa reinante.

Se le aconsejó al monarca que escogiese una joven, la cual pudiese dar al reino esperanzas de sucesión, y la bella Margarita de Prades subió entonces á compartir el trono y el tálamo del enfermo monarca.

La ceremonia del casamiento se efectuó en la quinta ó palacio de *Bell Sguart*, que hoy ya no existe, ni más ni menos que el monasterio de Valldonsella que ha dado lugar á estas líneas.

Era *Bell Sguart* un sitio real de los condes de Barcelona, situado al extremo de nuestro vecino pueblo de San Gervasio, al pie del *Tibi Dabo* y al principio del sendero que sube á Collcerola. Todavía se ven en este lugar algunos robustos paredones y algunas ruínas que se cree son de aquel antiguo edificio. *Bell Sguart* son dos palabras catalanas que significan bella vista. Efec-

tivamente, el palacio de Bella Vista era digno de su nombre, pues desde lo alto de sus muros podía disfrutarse de un agradable panorama.

En la capilla de este palacio de recreo fué donde se celebró la noche del 17 de Setiembre de 1409 el enlace del rey D. Martín con la agraciada Margarita de Prades, hija de D. Pedro, conde de Prades, y de Doña Juana de Cabrera, descendiente de la misma casa real de Aragón, en la que se había criado y educado al lado de la difunta reina Doña María de Luna.

Dió la bendición el papa Benedicto XIII, aquel hombre de tan inquebrantable firmeza, aquel hombre que tanto había de hacer hablar de él en el mundo, y que á la sazón reconocían como Papa legítimo, en lucha con el consagrado en Roma, los estados de la Corona de Aragón. Asistieron á la ceremonia varios ilustres personajes, y dijo la misa de las velaciones el famoso orador San Vicente Ferrer, que más tarde había de ser el alma del Parlamento de Caspe.

¿Qué era lo que impelía á la joven y bella Margarita á dar su mano á un hombre que tenía ya un pie en el sepulcro, que podía ser su abuelo, y al cual una enfermedad extraña había comunicado en todo su cuerpo una hinchazón monstruosa y repugnante?

¿Era la ambición? ¿Era que el brillo de la corona había deslumbrado á la joven? ¿Era que iba al altar, como víctima, conducida por la ambición de su familia?

Misterios y arcanos son éstos que no es dado penetrar.

Lo cierto es que, antes de casarse con el rey, la joven Margarita había tenido amores con un caballero catalán llamado D. Juan de Vilaregut; y á pesar de esto, ó cegada por la ambición, ó arrastrada por la familia, ó víctima de intrigas misteriosas, no tuvo reparo en enlazar su suerte á la del enfermizo monarca.

Una especie de fatalidad pesaba entonces sobre la casa reinante. El tálamo real continuó estéril, y Margarita tuvo que pasar por una larga serie de degradantes humillaciones. Lorenzo Valla nos cuenta en su Crónica todos los ridículos y repugnantes recursos de que hubieron entonces de valerse, inútilmente y en vano, para alcanzar que el monarca pudiese tener sucesión en la linda compañera que la intriga, el sacrificio ó la ambición le había dado. Y tales cosas nos dice Valla, que, aun cuando las cuenta en latín, y en latín pudiéramos aquí copiarlas, ni siquiera escritas en aquella lengua nos atrevemos á trasladarlas á estas páginas.

Margarita salió siempre virgen del tálamo nupcial, y al llegar su viudez, que fué bien pronto, se retiró al monasterio de Valldonsella; pero el recogimiento que había ido á buscar en la soledad del claustro no impidió que en su corazón se despertase el recuerdo de sus antiguos amores.

Sin que la historia lo explique—porque la historia no explica estas cosas,—Margarita volvió á ver á su antiguo amante D. Juan de Vilaregut, y, según parece, hubo de casarse con él secretamente, naciendo de este enlace un hijo, que fué sigilosamente encomendado al abad del monasterio de Santas Cruces. Por cuidado del abad, se educó al joven en hábito laical, mudándole el nombre propio en otro desconocido, y llegando á edad competente, le persuadió que tomase el hábito cisterciense en aquel monasterio, como de hecho lo vistió, profesando en manos del mismo abad, «no por devoción, sino por temor, ignorante de la calidad de sus padres ¹».

Cuando el abad, en su última enfermedad, se reco-

¹ Son las mismas palabras que usa el cronista Finestres, el único que hace mención del hecho que nos ocupa.

nació cercano á la muerte, declaró el secreto de su nacimiento á D. Juan Jerónimo de Vilaregut, que así se llamaba el joven; y certificado éste de la calidad de sus padres, estimando por inválida su profesión monástica hecha por temor, dejó el hábito, y saliéndose de la religión contrajo matrimonio.

Volviendo ahora á la historia del monasterio, de la cual nos ha alejado el curioso y poco conocido episodio que acabamos de referir.

Durante la guerra de Cataluña en el reinado de Felipe IV, sufrió Barcelona un apretado sitio, del cual varias veces ya se ha hecho mención en esta obra. Los estragos de este sitio hicieron que se resintieran muchos edificios, y en particular el monasterio de Nuestra Señora de Valldonsella, que fué totalmente destruído. Terminadas aquellas circunstancias, hallándose sin asilo las religiosas, imploraron la compasión ajena para que se les concediese un techo donde acogerse, y por espacio de muchos años vivieron unas en la casa de D. José de Margarit, inmediata al convento de Santa Catalina, y otras en las de sus deudos respectivos.

En Setiembre de 1670, el abad de Poblet les cedió la iglesia y priorato de Nazaret intramuros, del cual tomaron posesión, habiendo pasado de antemano los monjes Bernardos, que allí moraban, al lado del convento de San José, de carmelitas descalzos, en la Rambla, donde construyeron una capilla ú oratorio.

El monasterio de Nazaret trocó entonces su nombre por el de Valldonsella con que ahora se le conoce; y aunque era de más vastas proporciones que el actual, su situación correspondía al mismo punto que éste ocupa, á saber en la calle llamada de la *Virgen*.

Cuando, á principios de este siglo, se apoderaron de Barcelona las tropas de Napoleón, demolieron este edificio que, por estar pegado á la muralla, estorbaba á su

defensa; pero volvió á reedificarse en 1826, aunque levantándole algo separado del muro.

Las monjas Bernardas lo evacuaron en 1835, de los acontecimientos de aquel año; pero á últi 1846 volvieron á él algunas.

VERGARA (calle de).

Forma parte del ensanche de Barcelona, y, se taba dispuesto, debe enlazar la de *Pelayo* con e de *Gracia*.

Esta calle recuerda un acontecimiento grato á cuantos sienten latir un corazón español.

La guerra civil que comenzó al sentarse en e la reina que hoy lo ocupa, tenía divididos á los e les; pero, después de siete años de prolongada y cida lucha, el general Espartero, duque de la Vi la terminó con el abrazo de Vergara.

En los campos de Vergara, y al frente de ambu citos, el general carlista Maroto y el general is Espartero se dieron aquel célebre abrazo, que de la paz á las familias, la vida á la industria, á la cultura y al comercio, la felicidad á la nación.

En memoria de la terminación de aquella ter sangrienta guerra civil, cuyo sólo recuerdo nos h tremecer de horror á los que de ella hemos sido gos, se dió semejante nombre á esta calle.

VERMELL (calle de).

Conduce de la de *Carders* á la de *Assahonadors*. Llevaba antes el nombre *den Rovira*.

Una familia de este apellido tenía en ella una un huerto, donde había un lavadero público, y d provendría el que, primeramente y entre el vul

denominase calle del *hort den Rovira*, pasando luego titularse sólo *den Rovira* y cambiando luego este nombre por el que hoy tiene, sin que nos haya sido posible veriguar la causa ó el origen del cambio.

En la familia de Rovira, á que hemos aludido, hubo un escritor catalán, á mediados del siglo xvii, del cual se tienen por cierto escasas noticias.

Se llamaba Gabriel Rovira, era doctor en ambos derechos, y al fin de su vida se hizo eclesiástico. Parece que era poeta de algún mérito y tenía varias composiciones escritas en catalán, que se perdieron sin duda ó que al menos han permanecido desconocidas.

Tomó parte en los acontecimientos políticos de 1640, hubo de emigrar, volviendo á su patria después del tratado de la *Paz de los Pirineos*, y siendo entonces cuando se hizo eclesiástico.

Ignoramos si es este Gabriel Rovira, ú otro del mismo nombre y apellido, el que cita Torres Amat como traductor de una gramática latina.

VERÓNICA (plaza de la).

Se halla situada á mitad de la calle de *Avinyó*, y vanella las de *Aray*, *Cervantes* y *Ecce-Homo*.

Según parece, esta plaza tuvo en otro tiempo el nombre *den Camprodón*, como recuerdo de una familia catalana.

En la triste época que pasó Barcelona gobernada por el general conde de España, cuyas excentricidades, cuyas rarezas, cuya tiranía son de todos los contemporáneos bien conocidas, esta plaza fué testigo de un auto de fe que se hizo con una selecta y numerosa biblioteca.

Sabido es ya quién era el conde de España, pues en las páginas de esta obra hablamos largamente de él.

Cierto día recibió aviso confidencial de que en casa

de una conocida familia había una biblioteca donde, entre otras obras, existían las de Voltaire, de Rousseau y de otros filósofos. El general se presentó de repente en la citada casa, acompañado de sus inseparables mozos de escuadra, y se hizo conducir á la biblioteca.

El dueño de ella era un doctor en medicina, bastante conocido por su ilustración y conocimientos especiales en el arte de curar, el cual, no sin costosos esfuerzos, había reunido una excelente biblioteca, compuesta de escogidos libros de renombrados autores, así en ciencias como en literatura, como en filosofía, como en religión.

El general, en medio del terror que su sola presencia inspiraba á la familia, examinó detenidamente los libros sin abrir los labios; y cuando se hubo enterado suficientemente, dió orden de trasladarlos á la vecina plaza de la *Verónica* y hacer una grande hoguera con todos ellos. No dejó en la casa más libro que un *Kempis*, *Imitación de Jesucristo*. Todos los demás fueron irremisiblemente condenados á las llamas, sin hacer distinción alguna, sin reservar siquiera al sabio facultativo los libros de su arte para estudio y consulta.

Más de 2.000 volúmenes fueron llevados á la plaza de que hablamos, y allí se hizo con ellos un gran fuego. El general, siempre rodeado de sus mozos de escuadra, permaneció allí hasta que todo estuvo reducido á cenizas.

La casa donde existía esta biblioteca pertenecía á una familia parienta de la del autor de estas líneas, que cien veces ha oído contar este episodio.

VERTALLANS (calle de).

Atraviesa de la de la *Canuda* á la de *Santa Ana*.

Parece que el nombre de esta calle recuerda el de alguna familia particular.

VÍCTOR BALAGUER

muchos años vivía en una casa de esta calle original y raro, conocido por sus excentricidades. Hecho blanquear su cuarto, y con un ón escribía en sus paredes los pensamientos, ya propios, ya sacados de autores, aquellas paredes eran un álbum grandioso, an las extravagancias más raras al lado de los profundos y sentenciosos. Todo un lienzo, como una página especial, estaba destinada a proverbios orientales, á los cuales la perhablamos se mostraba singularmente afi-

VIDAL (calle de).

Tapinería á la de Filateras.

nero el nombre *den Bocart*, que, lo propio uego tomó y aún conserva, es nombre paramilia.

o al de Vidal, es nombre muy conocido en de nuestra historia, singularmente en los rios, pues recuerda el de Ramón Vidal de uien se atribuye la fundación del consistorio de ciencia en Tolosa, y una obra con el título *arte de trovar*, ó mejor y más propiamente *manera de trovar*.

os florales, que con toda pompa y solemnidad se celebran hoy en Barcelona cada año, reconocen en los que instituyó Vidal de Beselú en hay que dar crédito al infante de Aragón de Villena, quien, en el libro que escribió *ciencia* y dirigió al marqués de Santillana,

istorio de la Gaya ciencia se formó en la cibdat de Tolosa, por Ramón Vidal de

Digamos algo, siquiera sea muy brevemente, ya que la ocasión nos favorece, de los Juegos florales ó de sus orígenes al menos.

Á principios del siglo xiv, en 1323, se formó en Tolosa una asociación literaria que tomó el nombre de *Gaya compañía de los siete trovadores de Tolosa y mantenedores del gay saber*. Los miembros de esta sociedad reunían, ya en un jardín situado en el barrio de Agustinos, ya en una casa vecina al mismo, á la cual daban el nombre de *palacio del noble consistorio*. En mes de Noviembre, el martes que siguió á la fiesta de Todos los Santos, enviaron á todos los países de la *guia de oc* una carta en verso abriendo un concurso de oposiciones de poesía, cuyo premio debía ser una violeta de oro fino.

El 1.º de Mayo del año siguiente, un gran número de poetas se presentó en Tolosa para disputar el premio. Aquel primer día fué consagrado por entero á la lectura de las poesías presentadas; el segundo día los trovadores-mantenedores deliberaron, después de la misa, y el tercer día pronunciaron su sentencia á los *capítulos* ó magistrados municipales de la ciudad. Maese Arnaldo Vidal de Castelnaudary (lugar vecino á Tolosa), obtuvo la violeta. Los capítulos, admirados del número de forasteros que esta ceremonia había atraído á la ciudad, decidieron que cada año se hiciese igual fiesta, costeando el premio de fondos de la ciudad.

Los años siguientes, los fundadores tomaron la calificación de *mantenedores*; nombraron un canciller y un bedel, y redactaron sus estatutos. El Consejo municipal votó fondos para nuevos premios, la *englantina* (caléndula) (1356), y acordó el consistorio del *gay saber* autorización de celebrar sus sesiones en la Casa de la ciudad.

Tal celebridad adquirió entonces esta instituci

que á fines de aquel mismo siglo fué admitida en Barcelona, bajo los auspicios y protección del conde-rey D. Juan I, aquél á quien nuestras crónicas llaman el *amador de la gentileza*.

Los certámenes poéticos continuaron casi sin interrupción en Tolosa durante los siglos xiv y xv, y los poetas coronados por la sociedad del *gay saber* obtenían sus títulos de *doctors* y *bachilleres*. Estos títulos fueronemplazados con el de *maestro*.

En 1444 el Parlamento introdujo oficialmente en Tolosa la lengua francesa, y la mayor parte de las composiciones premiadas, á datar de dicha época, fueron impuestas en *lengua de oil*; pero, sin embargo, cada año, hasta 1694, se protestaba en Tolosa el primero y tercer día de Mayo contra una dominación intelectual, en la que sólo á duras penas se sufría.

Hacia fines del siglo xv, una noble y rica dama, Clemencia Isaura, acabó de consolidar la obra de los *manedores*, consagrando varias rentas para sostener esta institución. Es tan poco conocida la historia de esta mujer célebre, que ha dado lugar á las más contradictorias fábulas. La miran unos como una descendiente de los condes de Tolosa y fundadora de los Juegos florales; otros niegan rotundamente su existencia. Según opinión del Dr. Noulet, por ejemplo, el nombre de Clemencia es un simple vocablo bajo el cual los trovares invocaban á la Virgen María, como patrona de los juegos florales.

Sin embargo, parece probado por documentos auténticos que la dama Clemencia era hija de L. Albaron de Audun, señor de Montfriu, Montfaucon, Lers, Meynes Rochefort.

Durante el siglo xvi, la sociedad de los Juegos florales continuó distribuyendo sus premios, excepto en los casos señalados por calamidades públicas. Durante al-

gún tiempo los premios eran dados en la iglesia, donde tenía lugar la fiesta. En 1694 fué erigida en academia, pero conservó sus antiguas usanzas y antiguos recuerdos. Las rentas que legó Clemencia Isaura contribuyen aun hoy mismo á los gastos de la ceremonia anual.

Después de haber suspendido sus sesiones desde 1790 á 1806, volvió á reanudarlas en este último año y no se han vuelto á interrumpir hasta el día.

El número de *mantenedores*, fijado á 36 primeramente, es de 40 después de un edicto dado en 1725.

La academia da el título de *maestros en Fuegos florales* á los concurrentes que han obtenido tres premios de prosa ó verso. Los *maestros* tienen asiento reservado en las grandes ceremonias, al lado de los *mantenedores*.

Cada año ofrece la academia siete flores: el *Amaranto*, la *Violeta*, la *Caléndula*, la *Primula*, el *Lirio*, el *Clavel* y la *Englantina*.

El *Amaranto de oro* vale 400 francos, y á esta flor sólo tienen opción las odas.

La *Violeta de plata* vale 250 francos, y está destinada á una composición que no exceda de 200 ó 300 versos, á una epístola ó á un discurso en verso.

La *Caléndula de plata* vale 200 francos. Es el premio de la égloga ó del idilio, de la elegía y de la balada.

La *Primula de plata* vale 100 francos. Es el premio de la fábula ó del apólogo.

El *Lirio de plata*, que vale 600 francos, está destinado á un soneto en honor de la Virgen ó á un himno al mismo asunto.

La *Englantina de oro*, que vale 450 francos, es el premio de un discurso en prosa sobre el asunto dado de antemano por la Academia.

La distribución de los premios tiene lugar cada año el 3 de Mayo en el gran salón llamado de los *Ilustres* de Tolosa, porque en sus paredes están los bustos y re-

tratos de los hombres célebres nacidos en la ciudad.

La sesión comienza por el elogio de Clemencia Isaura.

El secretario da cuenta del resultado del

putación de *mantenedores* se dirige procesionalmente a la iglesia de la *Dorada*, donde está el sepulcro de Clemencia Isaura. Desde por la mañana del día de la fiesta han sido depositadas allí las flores. El cura de la parroquia las bendice y las entrega á los comisionados de la Academia, que regresan al Capitolio (así se llama la casa de la ciudad), pasando por la calle que lleva el nombre de *Clemencia Isaura*.

Después de salir del Capitolio, continúa la sesión: se proclaman los vencedores; se les invita á leer sus obras, y la sesión termina por la indicación de los premios y asunción del curso para el año siguiente.

Creído oportuno dar estas ligeras noticias de las fiestas florales que se celebran todos los años en la ciudad, bien podríamos aquí dar algunas sobre los de este año; pero guardamos esto para otro lugar y oca-
sion propicia.

VIDRIERIA (calle de la).

Esta plaza del *Born* con la de las *Ollas*.

Antiguamente se llamaba de la *Formatgeria*, por estar en el punto especialmente señalado á los que vendían quesos.

Después tomó el nombre que continúa llevando, por haber estado ocupada por algunos vidrieros que en ella tenían sus tiendas y almacenes.

En los siglos *xv* y *xvi* vivía en esta calle una dama de gran hermosura, que dió lugar á un terrible drama sangriento catástrofe. Nos es desconocido

el nombre de esa dama. Sólo sabemos que, cuando la peste de 1457, vivía en la calle de que hablamos, donde murió su marido. Entonces ella abandonó su casa y la ciudad, y su partida dió lugar al suceso que vamos á referir, sacando las notas de documentos conservados en nuestro archivo municipal.

UN RAPTO EN EL SIGLO XV.

Á últimos del 1457, la peste se había encendido de un modo cruel en Barcelona. La mortandad era grande; iba en aumento cada día el azote, y todos huían de la ciudad apestada, que bien pronto quedó convertida en un hospital de infortunios y en un teatro de miserias.

Cierto día, el viernes 14 de Octubre, que fué uno de los más crudos, un hombre penetró en la capital á cosa de las diez de la mañana, y dirigiéndose á la Casa de la ciudad y á la corte del veguer, comenzó á dar ante ellas grandes voces de *vía fora, somaten!* Sus gritos resonaban de una manera lúgubre en la ciudad casi desierta.

Jamás al grito tradicional de *vía fora* habían permanecido sordos los catalanes. Formóse bien pronto un grupo en torno de aquel hombre, y éste explicó la causa por qué daba semejantes voces.

La noche anterior había penetrado en el pueblo de Caldas de Montbuy el noble D. Pedro de Castellvell al frente de una partida, compuesta de 30 ó 40 infantes y 10 ó 12 caballos, llevándose por fuerza á una hermosa dama, joven y viuda, hija del notario del Consejo En Beltrán Esplugas, y esposa que había sido del honorable ciudadano En Juan Romeu. Á la muerte de su marido, que había sido víctima de la peste en Barcelona, la dama en cuestión se había retirado á la villa de Caldas, huyendo del azote, y también de la persecución

oble Castellvell, que perdidamente enamorado de y esclavo de una pasión á prueba de desdenes, bus-
ocasiones de satisfacer su criminal amor.

anquila se creía la hermosa viuda en Caldas de buy, cuando la noche del jueves 13 de Octubre, l engaño de entregarle un mensaje de su padre, ron hacerla salir de la casa en que se había refu-
y, cayendo en manos de su perseguidor Castellvell. tener noticia del hecho, los concellers enviaron pitadamente un correo para que se enterase de la d, y á su regreso, cuando ya no pudo quedar du- l desafuero por el señor de Castellvell cometido, on á reunir los individuos del Consejo de Ciento y ohombres que se hallaban á la sazón en Barcelo-
En esta sesión se acordó sacar la bandera de Santa lia, llamar á somatén y proceder contra D. Pedro astellvell, como culpable de haber atentado á la t de una dama y haber ultrajado la familia de un dano barcelonés.

ansmitiéronse al efecto las oportunas órdenes al r, que era el encargado de la proclamación del tén, y el domingo 16 de Octubre se sacó á la ven- de las Casas consistoriales la bandera de Santa ia, con reducido ceremonial por causa de la pes- onde estuvo hasta el 22 del mismo mes, en cuyo ié trasladada á la Puerta Nueva.

mismo día ó el siguiente salió la hueste ciudada- n la bandera y el veguer en dirección á San Ce- donde se había refugiado el de Castellvell, y hu- cesidad de poner sitio al castillo en que este señor bía hecho fuerte.

le intimó en nombre de la ciudad de Barcelona ntregase y devolviese la hermosa joven que indig- nte arrebatará de los brazos de su desconsolada ia; pero con brío y audacia dignos de mejor causa

se negó á ello Castellvell, manifestando que antes le alcanzarían muerto que lo rendirían vivo.

Nos faltan detalles para apreciar lo que luego de esta respuesta pasó. Sólo hemos podido rastrear que el de Castellvell se defendió como un león acorralado, al frente de los 40 ó 50 hombres que tenía á sus inmediatas órdenes, efectuando varias vigorosas salidas, una de las cuales hubo de serle fatal, pues que pereció en el combate.

Muerto Castellvell, el castillo y la hermosa viuda cayeron en poder del somatén barcelonés.

Según vemos por los dietarios del archivo municipal, el 3 de Noviembre estaba ya de regreso en Barcelona la bandera, con la cual llegó también la bella y lastimada joven, causa inocente de aquel trágico drama.

Para las demás noticias que podríamos dar relativas á este asunto, bastará copiar, traduciéndolo del catalán al pie de la letra, lo que, con referencia á los dos días después de haber llegado la bandera, dice el dietario de nuestro archivo municipal:

«IV de Noviembre. En dicho día el cuerpo de Castellvell fué traído de San Celoni, muerto, en la caja con que lo habían enterrado, y el veguer de Barcelona, para el proceso del somatén, lo hizo desenterrar y exponer fuera de la Puerta Nueva, cerca la capilla, en medio de la carretera, entre ésta y la casa de los guardas de dicha Puerta.

«V Noviembre. En este día, el cuerpo de dicho Castellvell, á las cuatro de la tarde, fué sepultado en la Seo.»

VIDRIO (calle del).

Esta calle, que antes seguía sin interrupción desde la de *Fernando VII* á la de *Escudillers*, hoy se halla cortada en dos trozos por la plaza *Real* que, al cons-

truirse, hubo de tomar parte del terreno por ella ocupado.

Así, pues, el primer trozo va de la calle de *Fernan-VII* á la plaza *Real*, y el segundo de ésta á la calle *Escudillers*.

Ha sido conocida en lo antiguo con otros nombres: mero se tituló *den Quintana*, ó quizá de la *Quintana*; pues tomó la denominación *den Viladalls*; luego pasó amarse del *Forn del vidre*.

Este último nombre indica claramente el motivo de darse de esta manera. Había en ella un horno destinado á cocer el vidrio, y el vulgo comenzaría á darle la denominación, que luego por abreviatura quedaría reducida á la sola palabra *vidrio*.

Véase lo que se ha dicho con referencia á esta calle hablar de la *dels Tres llits*.

VICENTE (calle del arco de San).

Va de la de *Moncada* á la de la *Seca*.

En el arco que existía en esta calle había una capilla con una imagen de San Vicente, y de aquí provino nombre.

Hay otra calle, llamada asimismo de *San Vicente*, la de la de *Ferlandina* conduce á la *Riera alta den m*.

VICTORIA (calle de la).

Cruza de la de *San Pedro alta* á la *mediana* del mismo nombre.

Era, según parece, un zarzal el sitio en que se comenzaron á edificar las casas de esta calle, que se llaman entonces por esto *de las Romagueras*, como si dijéramos *de las Zarzas*.

Hay recuerdo de que en ella se erigió una capilla ba-

jo la advocación de Nuestra Señora de la Victoria, y de esto hubo de dimanar sin duda el cambio de nombre que sufrió la calle, la cual se debió llamar de Nuestra Señora de la Victoria, abreviándose con el tiempo.

VIFREDO (calle de).

Es la que desde la de *Poniente* comunica con la de la *Luna*.

Cuando se abrió esta calle en nuestros tiempos, tuvo el Excmo. Ayuntamiento la buena idea de darle el nombre de *Vifredo* llamado *el Velloso*, primer conde de Barcelona.

Hemos hablado largamente de este personaje en las páginas de esta obra y en las de nuestra HISTORIA DE CATALUÑA, habiendo procurado probar en esta última lo equivocados que andan aquéllos que sostienen la opinión de haber sido Vifredo conde feudatario y no soberano.

Es la de Vifredo una de las figuras más poéticas de nuestra historia, y de las que, por su especialidad y colorido, más se prestan á la leyenda y al drama.

VIGATANS (calle de).

De la *Platería* conduce á la de la *Carassa*.

Antiguamente se llamó *den Armengau*, y después cambió este nombre por el que hoy lleva.

Los *Vigatans* ó *Viguetans* son los hijos de la ciudad de Vich ó de su plana.

Cuando á principios del siglo XVIII comenzó la guerra de sucesión, que tan sangrienta debía ser y tan duradera, los del llano ó de la plana de Vich fueron los primeros en levantar pendón por el archiduque Carlos de Austria, á quien se miraba como el sostenedor de las

libertades catalanas. Numerosas partidas de *Vigatans*, mandadas por jefes entusiastas y decididos, algunos de los cuales debían alcanzar gran renombre, bajaron á las playas de Barcelona, donde había desembarcado el archiduque con el ejército aliado, y fueron los primeros catalanes que le proclamaron como Carlos III, conde de Barcelona y rey de España.

De aquí provino el que los partidarios del rey Carlos tomasen el nombre de *Vigatans* con que les conoce la historia, por haber sido los primeros en proclamarle.

Cuando Carlos entró en Barcelona, con él entraron los *Vigatans*, y acaso entonces tomaría su nombre la calle de que hablamos, debido á la circunstancia de haberse alojado en ella sus jefes.

Sostenedores fieles fueron los de Vich de la causa que habían proclamado, grandes servicios prestaron entonces y grandes sacrificios hicieron; pero no es ésta por cierto la menor de las glorias de aquella antiquísima ciudad, que las tiene muy altas y muy nobles, sintiendo en el alma por nuestra parte que la falta de datos con que escribimos al presente nos impida extendernos en este punto como hubiéramos querido y deseado ¹.

VILADALLS (calle den).

Es una calle sin salida que se halla en la de *Gignás*.

Con el mismo nombre de *Viladalls*, que acaso sería el de alguna familia catalana muy rica ó muy conocida, eran conocidas antiguamente varias calles de Barcelona. Á más de la de que hablamos, llevaban este nom-

¹ Recuérdese lo ya indicado, á saber: que la segunda parte de esta obra la escribió el autor en la emigración, enviando por el correo el original al editor D. Salvador Manero, y no pudiendo corregir ni siquiera las pruebas.

bre las que luego se llamaron respectivamente de los *Leones*, de *Quintana* y del *Vidrio*.

VILADECOLS (bajada de).

Va de la calle de *Lladó* á la del *Correo viejo*.

Primitivamente se tituló de la *Dressana* por estar en sus alrededores la atarazana ó astillero.

Hay memoria de que Berenguer Ramón de Moncada, ciudadano de Barcelona, hizo construir á sus expensas dos galeras en la atarazana ó astillero de que acabamos de hablar, y luego que estuvieron terminadas, nombró por capitán de ellas á Ramón Dufort en 13 de Agosto de 1150, regalándolas á D. Ramón Berenguer IV, conde de Barcelona y príncipe de Aragón, para el servicio de la expedición á Arlés de Francia, que disponía al intento de sosegar los nuevos movimientos de los Baucios en aquel año, y de allí pasar á Narbona contra el vizconde de Trencavello, que se titulaba señor de Beziers y Carcasona.

Cuando la atarazana fué trasladada á otro punto, esta calle tomó el nombre de *Dressana vella*, que luego cambió por el de bajada de *Vilatorta*; titulándose después del *for*n de *Viladecols*, por existir en ella un horno de este nombre.

VILADOMAT (calle de).

Formará parte del ensanche. Debe ir de la de *Córcega* á la de *Enna*, cruzada por las de *Rosellón*, *Provenza*, *Mallorca*, *Valencia*, *Aragón*, *Consejo de Ciento*, *Diputación*, *Cortes*, *Sepúlveda*, *Floridablanca* y *Tamarit*.

Al aconsejar al Excmo. Ayuntamiento que diera semejante nombre á esta calle, tuvimos la idea de recordar el del célebre pintor catalán D. Antonio Vilado-

mat, cuyo sepulcro se halla en la iglesia de Santa María del Pino, según hemos visto al hablar de este templo.

Es Viladomat uno de los pintores catalanes que ha dejado más nombre. Existen de él muchos cuadros, todos ó casi todos de asuntos religiosos. En el claustro del antiguo convento de San Francisco había 25 lienzos de este pintor, representando varios actos de la vida de San Francisco de Asís. Pudieron afortunadamente salvarse de la destrucción general, y la Junta de Comercio los hizo colocar en una de las salas de la Casa Lonja, formando hoy parte del Museo de pinturas que tiene la Academia de Bellas Artes. Los inteligentes celebran estos cuadros por su buen tono de color, arreglada composición, y sobre todo naturalidad, que es la prenda que más les distingue, siendo de admirar que siempre se conserve la fisonomía del santo, marcando únicamente en cada uno las mudanzas producidas por la edad. En el cuadro que representa el bautizo del santo hay una figura que se dice ser el retrato de Viladomat, y de ella sacó la idea un joven escultor para hacer con mucho talento el busto de este artista, que adquirió y tiene en sus salones la Excma. Diputación provincial de Barcelona.

VILANOVA (calle de).

Otra calle del ensanche, que ha de conducir desde la de *Marina* á la de *Ronda*, cruzada por las de *Cerdeña*, *Sicilia*, *Nápoles* y *Roger de Flor*.

Se le ha dado este nombre en memoria de Arnaldo de Vilanova, natural de la población así llamada, célebre médico y gran filósofo, que floreció á últimos del siglo XIII y principios del XIV.

Se dedicó al estudio de las lenguas y de las ciencias; y después de haber viajado por varios países para per-

feccionarse en ellas, se estableció en París, donde se ocupó en la medicina, filosofía y astrología.

Estuvo mucho tiempo en París y en Montpellier, dedicado enteramente á las ciencias y al descubrimiento de los secretos de la naturaleza, en tanto grado que, como dice Campegio en su vida, nadie los había penetrado tan profundamente como él. Viajó por Europa, y vió y observó las costumbres de muchas ciudades, siempre con el deseo de aprender. Así recorrió la Italia, Francia, España y la Grecia. Su estilo es admirable y singular. Cuidaba siempre de explicar claramente las cosas, porque casi nunca pudo volver á leer lo por él escrito.

Después de haber enseñado en Francia con grande aplauso, volvió á su patria, y en el año 1285, en que murió el rey D. Pedro *el Grande*, ejercía la medicina en Barcelona, á donde fué enviado á buscar para asistir á la última enfermedad del rey, que falleció en Villafraña del Panadés.

En 1309 se hallaba en Aviñón. El rey D. Jaime II le había enviado de embajador al papa Clemente V, para tratar sobre el reino de Jerusalén.

Sus obras le valieron gran reputación, pero le acrearon también muchas persecuciones. La universidad de París condenó su enseñanza, y la Inquisición dió auto de prisión contra él, obligándole esto á refugiarse en Sicilia, bajo la protección del rey Federico, á fin de no tener que responder de sus doctrinas á los inquisidores.

En 1313, habiéndole enviado el rey de Sicilia de embajador á Clemente V para tratar de varios asuntos, naufragó en la costa de Génova. Pascual Justo y otros dicen que se pudo retirar su cadáver de las olas, llevándolo á enterrar á Génova, de donde supone Farello que fué luego trasladado al lugar de Monte Albano, en Sicilia.

Después de su muerte, Clemente V puso una encíclica á todos los obispos, avisándoles de la muerte de Arnaldo y mandándoles buscar bajo censura un libro, que el filósofo había prometido al Papa, titulado *De re medica*, y que, hallada esta obra, fuese entregada á un clérigo llamado Oliver, quien tenía por el Sumo Pontífice el encargo de recogerla.

Arnaldo de Vilanova escribió muchas obras sobre medicina, filosofía, política, astrología, etc., y escribiólas con una enérgica claridad, como hoy, en que tanto se blasona de liberalismo y tolerancia, no se permitiría lo propio á ningún autor. Verdad es que Arnaldo, el sabio profundo de su época, el consejero de los reyes, el inspirador de la doctrina que luego había de popularizar Raimundo Lulio, vivía en los floridos tiempos de la nacionalidad catalana; y en aquellos tiempos la gloria de Cataluña estaba en proporción á la libertad que sus habitantes gozaban.

Desconocidas nos son muchas obras de este sabio filósofo, que goza de gran reputación, y gran servicio prestaría á las letras la corporación ó el particular que dispusiese una edición de ellas, recogiénolas de las varias bibliotecas por donde están esparcidas.

VILAMARÍ (calle de).

También otra calle del ensanche.

Desde la de *Córcega* se extenderá hasta la de *Floridablanca*, cruzada por las de *Rosellón*, *Provenza*, *Mallorca*, *Valencia*, *Aragón*, *Consejo de Ciento*, *Diputación*, *Cortes* y *Sepúlveda*.

Se le ha dado este nombre como un recuerdo pagado á la memoria del célebre almirante Vilamarí, cuya gloria vivirá eterna en las páginas de nuestra historia. Vilamarí, con Roger de Lauria, Conrado de Llansa,

Marquet, Santa Pau y tantos otros, forma la pléyade de aquellos famosos marineros, héroes del mar, que con sus esfuerzos y bravura hicieron de la Corona de Aragón la primera nación marítima de su tiempo.

El almirante Vilamarí fué sepultado en el monasterio de Montserrat, donde aún puede verse su tumba, salvada afortunadamente, aunque no sus restos por desgracia, de las destrucciones de la mano de los hombres, más terrible y más vandálica que la mano del tiempo. Sobre su sepulcro se puso como epitafio esta magnífica frase:

Vixit ut semper viveret.

VILLENA (calle de).

Otra calle del ensanche asimismo, que está marcada en el sitio que hoy ocupa la Ciudadela, y que, naturalmente, no se abrirá hasta que llegue para los catalanes el dichoso día en que sea derribada aquella fortaleza de negros y horribles recuerdos.

Con D. Enrique de Aragón, marqués de Villena, en recuerdo del cual se ha dado semejante nombre á esta calle, se extinguió la línea masculina de los condes de Barcelona desde Vifredo *el Velloso*.

El marqués de Villena es una de las glorias de las letras españolas, y su nombre ha llegado hasta nosotros rodeado de esa aureola de misterio que le han prestado las diversas leyendas y los varios escritos en que se ha hablado de él.

Era de claro talento, de sutil ingenio y tenía vastos conocimientos, habiéndose dedicado principalmente al estudio de las lenguas, de la filosofía natural, de las matemáticas y de la astrología; y como en su tiempo (últimos del siglo xiv y principios del xv) estas cien-

cias no sólo no eran cultivadas en Castilla, sino que vulgarmente se creía que sólo podían saberse con intervención de algún espíritu diabólico, tuvieronle por mago, por nigromántico, por hechicero, transcendiendo esta fama á los primeros personajes de la corte, que lograron así desacreditarle con el rey D. Juan II su sobrino, no obstante ser éste poeta eminente y deudo suyo.

El marqués de Villena vino á Barcelona, al comenzar el siglo xv, acompañando á su tío el infante D. Fernando de Antequera, á quien los jueces de Caspe acababan de dar la corona de estos reinos, y que fué el Don Fernando conocido en la historia por *el Honesto*. Florecía entonces en aquel siglo, con general aplauso, la poesía provenzal-catalana, llamada *ciencia gaya*, de la cual se había fundado en Barcelona una academia, á usanza de la de Tolosa, en tiempo del rey D. Juan I; pero esta academia, lo propio que el cultivo de la poesía, habían padecido grande decadencia con las alteraciones ocasionadas por la muerte de D. Martín *el Humano*.

El marqués de Villena emprendió, al hallarse en Barcelona, la restauración de la academia de la *gaya ciencia*, y á él debió la poesía catalana nuevos días de gloria y de esplendor. Mientras el ilustre descendiente de la casa real de Aragón y Barcelona permaneció en la capital del Principado, celebráronse constantemente certámenes de lo que hoy llamamos Juegos florales, fiestas espléndidas de la poesía y de las letras.

Por malaventura carecemos de noticias y datos para poder escribir con detalles la historia de las letras en aquel brillante período de renacimiento. Sólo ha llegado á nuestra noticia que eran certámenes autorizadísimos, que se tenían en una sala ricamente adornada; que acostumbraba á asistir el rey, y que presidía el mar-

qués de Villena, el cual ocupaba una especie de trono, sentándose á su lado los mantenedores y en más inferiores asientos los poetas ó trovadores que debían leer sus composiciones. La poesía que los jueces ó mantenedores reputaban por más sobresaliente era la sola que se podía recitar en público, siendo su autor premiado con la *flor de oro*.

Eran estas academias celebradas con grande solemnidad y pompa, y de ellas hizo mención un poeta de aquel tiempo, que cita Torres Amat, con estos versos:

Y cuando Don Enrique de Villena
Con Don Fernando vino
Á la insigne Barcino,
El apolíneo gremio
De su fecunda y elegante vena
Ilustró con aplausos y con premio,
Donde el rey presidía
En trono para honor de la poesía;
Y de la *gaya ciencia*
Escribió su elocuencia
Mostrando la erudita
Copia de sus noticias y primores,
Donde cifró las flores
En el sutil tratado
Del *Arte de trovar* intitulado.

D. Enrique de Villena, después de grandes infortunios sufridos por la política de su tiempo y también por amarguras domésticas, se retiró á su señorío de Iniesta, único lugar que le quedó de su pasada grandeza y poderío, dedicándose allí y consagrándose por completo al estudio de las ciencias.

Escribió muchas obras, de las cuales pocas nos quedan ciertamente. Al cabo de veinte años de esta vida retirada, hallándose una ocasión en Madrid, murió de cincuenta años de su edad á 15 de Diciembre de 1434, pobre y sin sucesión legítima.

Hernando Gómez, médico del rey D. Juan, escribiendo á su amigo el poeta Juan de Mena, dice que Enrique «era sábio de lo que á otros cumplía, é na-
 i supo en lo que cumplía á él.» Añade luego en la misma epístola que trajeron al rey dos carretas cargadas de libros que aquél dejó, y que el rey, como se sospechaba que eran libros mágicos y de malas artes, mandó llevarlos á la posada del religioso Fr. Lope de Barrientos. En Fr. Lope—añade la epístola de Hernando Gómez, que más se cura de andar del príncipe, que de ser visor de nigromancias, fizo quemar más de 100 libros, que no los vió él más que el rey de Marruecos, ni á los entiende que el deán de Ciudad-Rodrigo, ca son muchos los que en este tiempo se fan dotos haciendo á los insipientes y magos, é peor es que se facen beas, haciendo á otros nigromantes.»

El poeta Juan de Mena, á quien iba dirigida la anterior epístola, consagró estos versos á la muerte y memoria del ilustre marqués:

Aquél que tú vees estar contemplando
 En el movimiento de tantas estrellas
 La fuerza, la orden, la obra de aquéllas
 Que mide los cursos de cómo y de cuándo;
 Y ovo noticia philosophando
 Del movedor y los conmovidos
 Del fuego, de rayos, de son, de tronidos
 Y supo las causas del mundo velando.

Perdió los sus libros sin ser conocidos,
 Y como en exequias le fueron ya luego
 Unos metidos al ávido fuego
 Y otros sin orden no bien repartidos:
 Cierta en Athenas los libros fingidos
 Que de Protágoras se reprobaron,
 Con cerimonia mayor se quemaron
 Cuando al senado le fueron leídos.

Aquel claro padre, aquel dulce fuente,
 Aquél que en el Cástalo monte resuena,

Es Don Enrique señor de Villena,
Honra de España y del siglo presente.
¡Oh ínclito sabio, autor muy sciente!
Otra y aun otra vegada yo lloro,
Porque Castilla perdió tal tesoro
No conocido delante la gente.

VILLARROEL (calle de).

Pertenece también al ensanche.

De la de *Córcega* debe ir á enlazar con la de *Florida-blanca*, cruzada por las de *Rosellón*, *Provenza*, *Mallorca*, *Valencia*, *Aragón*, *Consejo de Ciento*, *Diputación*, *Cortes* y *Sepúlveda*.

D. Antonio de Villarroel fué el jefe de las armas que defendieron á Barcelona durante el heroico y memorable sitio que esta ciudad sostuvo en 1713 y 1714 contra las tropas castellano-francesas de Felipe V.

Primeramente había formado parte Villarroel del ejército de Felipe en los primeros años de la guerra de sucesión; pero después abrazó la causa de Carlos el archiduque, habiendo venido á parar á Barcelona, donde, por su título y empleo de general, tomó el mando, cuando la capital del Principado se vió sitiada por las armas borbónicas.

Todas las noticias que se tienen de aquella época, todos los recuerdos, todos los diarios é historias hablan del valor, de la sangre fría, de la fortaleza y constancia con que Villarroel defendió la ciudad, último baluarte entonces de las libertades patrias.

En el asalto general dado por el duque de Berwick, Villarroel cayó herido, lo propio que el heroico conde Casanova; y se cree que más tarde, restablecido de sus heridas, fué extrañado del reino, yendo como tantos otros defensores de aquella heroica y desgraciada causa á morir en extranjero suelo.

VIRGEN (calle de la).

No tiene salida y está en la calle de *Valldonsella*.

Al extremo de ella hay el convento de *Valldonsella*, de que se ha hablado al hacerlo de la calle de este nombre.

VISTA ALEGRE (calle de).

Conduce de la de la *Riereta* á la de *Carretas*, y nada de particular hallamos que poder referir de ella.

X

XUCLÁ (calle del).

Conduce de la del *Buen Suceso* á la del *Carmen*.

Parece que primitivamente se llamó del *Ginjoler*, pasando después á tomar la denominación que hoy lleva.

Se ha creído por algunos que el nombre de esta calle aludía al juglar Mosén Borra, cuyo sepulcro se halla en el claustro de nuestra catedral.

Que el nombre de Xuclá, con que hoy se la titula, es una corrupción de *Juglar* ó *Jutglar*, no cabe ninguna duda, pues con ambas denominaciones la hemos hallado escrita en documentos antiguos; pero que pueda aludir al juglar Mosén Borra, debemos ponerlo en duda, pues ya se llamaba así antes de la época del citado Borra.

En efecto, Bofarull en su *Guía Cicerone* nos dice que á 16 de Octubre de 1387, muchos años antes de nacer el

Mosén Borra, hizo donación el rey D. Juan I al camarero real Juan de Plá ó Dezplá, en recompensa de sus servicios, de unas casas que fueron de cierta mujer llamada *Na Bajetas*, segunda esposa del carnicero Pons Aranyó, en la calle del *Juglar*, *in vico vocato den Juglar*.

Este dato, que demuestra cómo no puede aludir á Mosén Borra, prueba la antigüedad que tiene con respecto á esta calle el nombre de *Juglar*, corrompido hoy en el de *Xuclá*.

Otros datos podemos añadir nosotros en corroboración de lo mismo.

En los dietarios de la Casa de la ciudad se leen estas líneas:

«Á 15 de Mars 1442, Narcís Spania feu venda als concellers á obs del carrer novament fet vers la Rambla y comensa al carrer hont es la torre de Mosén Borra y del carrer den *Juglar* y dret ix á la Rambla vers lo portal de Santa Ana. Ven una part de sa casa per preu de 11 lliuras.»

También en los acuerdos del Ayuntamiento de 14 de Julio de 1746, fol. 130, consta que fueron cedidas al padre rector y colegio de Belén 130 lambordas para el empedrado del conducto de la vecina calle *den Juglar*.

Nos inclinamos á creer que este nombre recuerda el de alguna familia catalana de este apellido.

Existe hoy en esta calle un convento ó casa de retiro, fundado por la Congregación de Nuestra Señora de la Esperanza en 1710. Primeramente estuvo situada esta casa en la calle *den Robador*; pero en 1770 se trasladó á la que hoy ocupa en esta calle, que era un edificio construído para noviciado de jesuitas.

El objeto de su fundación es dar acogida á las mujeres de vida licenciosa que desean apartarse del mal camino emprendido y expiar sus culpas por medio de

la penitencia. La escasez de rentas no permite sostener más que á 23 acogidas, las cuales se dedican á lavar, coser y planchar, con cuyo trabajo, con las limosnas que recoge la Congregación en las funciones que celebra y con el producto líquido que reeditúa el Montepío de Nuestra Señora de la Esperanza, unido todo á las cortas rentas de la casa, se mantienen las recogidas. Estas no profesan voto alguno, y por lo mismo quedan libres para contraer matrimonio ó para vestir el hábito en el convento de Arrepentidas.

En el interior de este edificio hay una capilla dedicada á Santa María Magdalena.

Vive en esta misma calle el conocido propietario D. Sebastián Antón Pascual, que ha sido diputado á Cortes en varias legislaturas, el cual posee un magnífico museo de pinturas, compuesto de 300 ó más cuadros. Tuvo el Sr. Pascual la buena idea y el buen gusto de hacer construir expresamente para el museo una espaciosa sala de forma rectangular de 70 pies de largo por 15 de ancho y 16 de alto, con sus correspondientes claraboyas para que puedan tener su luz correspondiente los cuadros. Todos los más célebres pintores de la escuela española están allí representados, así como muchos de las escuelas italiana, flamenca, holandesa, alemana y francesa.

Z

ZURBANO (calle de).

Conduce de la de *Escudillers* á la plaza *Real*.

El nombre de esta calle recuerda el de un general bien conocido por cierto y famoso en los tristes episodios modernos de nuestra historia contemporánea.

Era Zurbano un hombre valiente, de esforzado espíritu, de ideas liberales, y adicto en un todo al general Espartero, duque de la Victoria, bajo cuyas órdenes había combatido.

En cierta época de triste recordación, Zurbano se levantó en favor de la causa de la libertad contra un gobierno opresor; pero cogido con las armas en la mano fué sentenciado á muerte y fusilado.

¡Oh! ¡La pena de muerte! ¿Es posible que los cristianos, después del suplicio de Jesucristo, conserven aún la pena de muerte en sus leyes?

①

LA PRIMAVERA
DEL ÚLTIMO TROVADOR

(TRADICIONES, CANTOS, HISTORIAS, LEYENDAS)

De esta obrita se han publicado varias ediciones.

Se escribió para el *Diario de Barcelona*, donde vió por primera vez la luz pública.

La segunda edición apareció en el folletín del periódico *La Corona de Aragón*.

El periódico *El Conceller* publicó por folletín la tercera, con algunas variaciones y con el título de *Amor á la patria*.

Con este mismo título la publicó en Barcelona, formando un tomo de 200 páginas, el editor D. Jaime Jepús, el año 1858.

Formó parte luego de una serie de novelas del autor, publicada por el editor D. Salvador Manero, con el título de *Cuentos de mi tierra*.

Vuelve hoy á recobrar su primer título al darle lugar en esta colección general de obras del autor.

PREFACIO.

Á D. VICENTE BOIX, CRONISTA DE VALENCIA.

Nuestra patria no debe sólo sus lauros á las armas y á la política constitucional. La literatura y la poesía pueden presentarse orgullosamente, sin temor de ser rechazadas, á recoger su parte en el botín de gloria.

También las letras tuvieron en Cataluña su edad de oro; y si nuestro pendón de las gules barras se hizo rendir homenaje por Córcega, por Calabria, por Sicilia, por el Oriente y por Grecia, nuestra literatura popular escaló una tribuna á cuyo pie se agruparon á oír la las naciones mismas que han marchado á la cabeza de la civilización europea.

La Provenza, el condado de Barcelona, el reino de Valencia y el de Aragón han sido el país clásico de los trovadores que, por espacio de mucho más de dos siglos, ejercieron con sus cantos una influencia poderosa sobre la Europa cristiana.

Las principales naciones tenían, no hay duda, sus cantos de guerra; pero de los trovadores provenzales fué de quienes aprendieron sus cantos de amor.

La Provenza pudiera muy bien decir á la Europa lo que contestó un día Zacarías Werner á Mad. de Staël, que le preguntó quién era:—*Yo, señora, soy el catedrático del amor.*

Bella es la historia de la poesía provenzal desde el

siglo XI hasta el XV, que es cuando al son de las postresas vibraciones de una lira moribunda rasgaron el aire con sus dolientes cántigas los últimos trovadores. Bella es la historia de esas cortes de amor tan celebradas, tribunal de encantos y atractivos, en que los jueces eran lindas y hermosas damas, y cuyas sentencias no arrancaban jamás lágrimas ni suspiros.

Supo la poesía provenzal inspirarse primero en las guerras que entonces agitaban el mundo, sacó sus dramáticos y caballerescos episodios de las luchas heroicas que sostenían el Occidente con el Oriente, y por esto en su época primitiva cantó la guerra más bien que el amor. Por fin se hizo huésped de los castillos, fué recogida en el hogar doméstico, diéronla asiento á su lado y á sus pies las más nobles y apuestas castellanas, y entonces dejó de cantar tan á menudo la guerra, para con más frecuencia cantar el amor, ese amor caballeresco, platónico las más de las veces y sometido siempre á deberes positivos, fijados de antemano por un código obligatorio al cual no se podía faltar so pena de ser el quebrantador arrojado como un felón de todos los castillos.

¡Bella y hermosa época aquella! La poesía primitiva, la poesía provenzal, que, según algunos, era más popular, más rica de galanura y espontaneidad que esos otros cantos de los trovadores llegados hasta nosotros, había quedado abandonada entre las masas como una mujer perdida, mientras que su hija, la nueva desposada de los trovadores, salía galana de entre las tinieblas, como Julieta de su tumba, vestida de blanco y coronada de rosas, y empezaba á recorrer las cortes del Mediodía y se iba cantando de castillo en castillo, de aldea en aldea repartiendo flores y sonrisas.

Acompañaban do quiera á los trovadores el brillo, el esplendor, el poder y la riqueza. Las mujeres les col-

maban de favores y los príncipes de dones. Leonor de Normandía distinguía á Bernardo de Ventadorn entre todos los caballeros de su corte y pagaba sus trovas con tiernas miradas.—Pedro Vidal, que, en alas de su espíritu aventurero se dió á correr el mundo, se enlazaba con una princesa griega y llegaba á tomar el título de emperador, llevando sus pretensiones al imperio de Occidente.—Elena de Plantaganet, la hermana de ese fiero Ricardo á quien llamaban las crónicas *Corazón de león*, reconocía públicamente por su caballero, dándole derecho de vestir sus colores, á Beltrán de Born.—Arnaldo de Vidal conquistaba con un canto á la Virgen la primera violeta de oro que dieron en premio los siete trovadores de Tolosa, y esta violeta, como un talismán irresistible, le abría las puertas del favor, las de una cámara real y las del corazón de una reina.—Jaime el *Conquistador* daba asiento á su mesa y lecho en su propia cámara á Pedro Cardinal.—Dante ha colocado en su paraíso y entre los elegidos á Folquet de Marsella; —y Petrarca, que no es sino, mírese como se quiera, uno de los últimos trovadores, marchaba al Capitolio coronado de laurel y llevado en triunfo, mientras que Ausias March era el consejero, el valido y el amigo de ese infortunado príncipe de Viana á quien Cataluña amó como un hijo, celebró como un héroe y honró en su muerte como un santo.

Los trovadores iban de ciudad en ciudad y de castillo en castillo cantando el amor y la guerra, festejando á las damas y señores con sus cuentos y baladas, y muchas veces también sembrando ideas y nociones de gobierno y política con sus sátiras y serventesios. Algunos llevaban un juglar que cantaba las trovas y canciones que ellos componían; pero otros iban solos, con su lira colgada á la espalda, tan pobres de bolsa como ricos de corazón y de ilusiones.

Durante el invierno el castillo feudal permanecía solo y aislado en su altura, rodeado de nubes que formaban como otra fortificación en torno á su cinturón de torres, almenas y murallas. Nada de torneos ni de hechos de guerra durante la fría estación; ningún ilustre huésped iba á habitar las salas destinadas á los extranjeros; ningún peregrino aplicaba los labios á la bocina de aviso que colgaba de una cadena junto al puente levadizo. El castillo veía sólo deslizarse; uno tras otro, pausados y lentos, largos días monótonos de tristes é interminables noches que alegraba sólo el juego de los dados.

Pero llegaba por fin el buen tiempo; la castellana cogía la primera violeta en el parque; las golondrinas cruzaban alegres el aire regresando á sus nidos como heraldos de la primavera; el sol extendía su manto de oro sobre la naturaleza, fecundizándola con su ardiente beso de fuego, y las nubes, cuyo reinado había concluído, se retiraban á habitar los picachos más recónditos de los montes, proscritas y desterradas de ese cielo puro del que momentáneamente se enseñoreaban. Con la vuelta de las golondrinas y con el reinado de las flores, el castillo esperaba el regreso del trovador. Brillaba el sol de Mayo, y el trovador empezaba á trepar por la escarpada cuesta que conducía al castillo, después de haber enviado al pueblo ó á la ciudad inmediatas sus juglares para que recitaran sus antiguos cantos á la congregada multitud.

Aquella misma noche la castellana, las doncellas, los barones, los escuderos, todos se reunían en la gran sala de armas para escuchar el poema que el trovador había compuesto durante el invierno. El poeta se colocaba en medio de la asamblea. No leía, sino que recitaba ó declamaba, y cuando su narración lo exigía cantaba por intervalos acompañándose del arpa ó de la morisca guitarra.

Su poema había sido compuesto á veces por orden del señor del castillo que le había prestado la crónica en la cual estaba contenida la tradición ó asunto que le encargara poetizar. Entonces figuraban en la narración los antepasados del caballero feudal, y sus figuras eran delineadas con valientes y robustos rasgos de imaginación, que arrancaban exclamaciones de gozo á los caballeros y lágrimas de ternura á las damas.

Otras veces elegía él mismo sus asuntos, según la afición que demostraban tener sus oyentes á los hechos de amor ó á los de guerra, y entonces, escogiendo siempre con particularidad argumentos sacados de las tradiciones de su patria, cantaba ya las hazañas homéricas de Otgero y los nueve *barones de la fama*, ya los amores de Wifredo *el Velloso* con la princesa de Flandes, ya la fantástica leyenda de las montañas de Canigó, ya la ida á Alemania de Ramón Berenguer III para ofrecerse como campeón de la emperatriz Matilde, ya la maravillosa historia de la espada de San Martín con la que mató un conde al fiero dragón que aterrorizada tenía la comarca, ya el rapto de la hermana de Ramón Berenguer IV por un amante y entusiasta doncel, ya las conquistas de Mallorca y Valencia por *el Conquistador* Jaime I, ya los arranques amorosos de Pedro *el Católico*, ya las apariciones de San Jorge en las batallas más célebres, ya, en fin, las luchas de los señores feudales y la historia de sus bandos.

Sus cantos, sus trovas, sus leyendas, sus lais y serventesios arrancaban á menudo entusiastas aplausos al concurso, y no era extraño entonces ver á los barones alzarse entusiasmados, y mientras que el uno arrojaba el oro á puñados en la gorra del trovador, otro le hacía don de un caballo lujosamente enjaezado con un servidor para cuidarle, y otro le regalaba preciosos vestidos cuajados de pedrería, y otro brillantes armas de

buen temple y de gran precio. Pero el don que el trovador más estimaba, el regalo para él más deseado y más apreciado, era el que á su vez le hacían las damas que atentas le habían escuchado y cuyo corazón hiciera latir con sus amantes cantares. Una le hacía poner de rodillas ante ella y pasaba á su cuello una rica cadena; otra le daba un broche de oro; otra le prometía bordarle una banda ó un pañuelo; otra se arrancaba, para hacer más estimado el don, un puñado de perlas que brillaban en su tocado prendidas en la redecilla de oro que sujetaba sus cabellos; otra, en fin, se contentaba con darle á besar una blanca mano que el trovador detenía todo el más tiempo posible entre las suyas, ó bajaba ruborosa su casta frente, y permitía, según la usanza francesa, que el trovador imprimiera en ella sus labios.

Así pasaba su primavera y así iba recorriendo los castillos el trovador: á todos llegaba despertando con su presencia el alborozo y el júbilo; de todos partía dejando huellas de inolvidables recuerdos.

I.

Había entrado en su último tercio el siglo xv. Juan II *el Grande, el Job de nuestra patria, el Hércules de Aragón* —que todos estos renombres le ha dado la historia,— acababa de exhalar el último suspiro en su palacio de Barcelona, á la edad de ochenta y dos años, después de haber reinado veinte en Aragón y cincuenta y tres en Navarra. Su hijo Fernando, que se hallaba á la sazón en Trujillo con su esposa Isabel, reina de Castilla, se apresuró á partir para Zaragoza y Barcelona, con objeto de prestar en ambas capitales el solemne juramento á los fueros de Aragón y constituciones de Cataluña, sin mediar el cual no podía ser reconocido por el primer país citado como su rey ni por el segundo como su conde.

Cataluña no se había aún recobrado de las crueles heridas con que vió desgarrado su generoso seno por la guerra fratricida que siguió á la muerte del príncipe de Viana. Seis años hacía que muchos miembros de las principales familias catalanas, perseguidos por sus contrarios con el odio y encarnizamiento con que hubieran podido serlo los más declarados enemigos de la patria, andaban errantes y proscritos, sin hogar, sin asilo, confiscadas sus haciendas, puestas á precio sus cabezas.

En vano Juan II, al entrar en Barcelona á principios de 1474, más como vencido que como vencedor, pro-

metió confirmar los privilegios del Principado y conceder un amplio y general perdón. Si cumplió satisfactoriamente con lo primero, no así con lo segundo. Fueron exceptuados del perdón varios ilustres caudillos, miembros casi todos de la catalana nobleza, y entre ellos el valiente y arrojado conde de Pallars, alma de la sublevación, cabeza del partido contrario á Juan II, hombre de corazón de oro, pero de voluntad de bronce, que iba recto á su fin, sin jamás torcerse en su camino, como creyera santo y bueno el fin á que se dirigía.

El conde de Pallars es por desgracia un personaje poco conocido de quien la historia ha querido borrar el recuerdo con una acusación capital. Se le ha tachado de rebelde y de ingrato con su rey, se le ha pintado con feos y denigrantes colores, y se le ha presentado como el capitán de una turba de aventureros y bandidos.

Pues bien, todas las faltas del conde de Pallars se reducen á haber servido y amado al príncipe Carlos de Viana, y á haber consagrado su vida toda á defender tan justa causa. La causa del príncipe era entonces la causa de la libertad.

Hemos creído necesario escribir las líneas que anteceden sobre este personaje, puesto que, si bien en segundo término, va á figurar en el trabajo que hemos empezado. Justo es que nuestros lectores sepan á qué atenerse respecto á él; justo es que, pues la historia le ha juzgado, sepan que nosotros distamos mucho de estar acordes con la opinión de la historia. Y aún más: estamos en la persuasión, y al decir esto no creemos aventurarnos, de que es la historia quien de él opina mal, juzgando de sus virtudes por sus opiniones políticas.

Vamos empero á nuestro asunto.

Mientras que el conde de Pallars estuvo en el poder, siguióle constantemente, sin separarse jamás de su per-

sona, un joven entusiasta llamado Odón de Vallirana, que había sido paje de la condesa su esposa y que en la mansión señorial de los Pallars había podido aprender lo que eran honor, lealtad y fidelidad. Nunca tuvo el conde más adicto servidor.

Aún era aquélla la época de los grandes rasgos y de las grandes virtudes; aún la Edad Media no había ido á exhalar su último suspiro en el seno de la molicie y fausto de las corrompidas cortes occidentales; aún los hombres eran de hierro, como la edad en que vivían, y aún el sol de la caballería, próximo á desaparecer en su ocaso, arrojaba sobre el mundo los rayos enrojecidos de su postrer resplandor. Los reyes y príncipes contaban con una nobleza que se agrupaba solícita junto á su solio en el momento del peligro y que regaba pródiga con su sangre los campos de batalla, á donde acudía guerrera, alzando sus pendones en defensa del derecho y de la buena causa. Á su vez, la nobleza contaba con servidores de inferior categoría, pero no de inferior fidelidad, prontos á morir besando la señera victoriosa de su señor ó á suicidarse resueltos sobre su sepulcro, como aquellos guardias del romano Sertorio que tuvieron por traición el sobrevivir un solo día á su caudillo.

Odón de Vallirana era uno de éstos. Había heredado de sus padres esa voluntad de obediencia pasiva, esa ceguedad de adhesión sin límites, esa resolución inmutable de fidelidad á toda prueba que en ciertas ocasiones convierte á un hombre en un héroe, haciendo de él un Bruto ó un Scévola.

Odón había nacido en la mansión de los Pallars, y desde su edad más tierna había sido agregado al servicio de la condesa, que no tardó en distinguirle entre sus compañeros haciendo de él su paje favorito. En los días de ceremonia, Odón era quien iba tras de su señora lle-

vando arrollada al brazo la cola de su vestido de brocado; en los banquetes y festines, Odón era el copero de las damas y el único que tenía el privilegio de llenar la copa de cincelada plata en que bebía su señora; en los días de caza, Odón era el que llevaba en el puño, sujeto con una cadena de oro y cubierta su cabeza por una caperuza de grana, el halcón favorito de la bella condesa.

Y se prestaba á todo el joven paje con tan buena voluntad y con tan sincero orgullo, que su hermosa protectora no tardó en amarle como á un hermano menor, permitiendo que una dulce y casta intimidad llenara el espacio que separaba al vasallo del señor. Desde aquel momento, el joven Odón dejó de ser el paje para convertirse en el discípulo de su señora.

La condesa de Pallars, como la mayor parte de las damas de aquella época, estaba profundamente versada en las ciencias, conocía á fondo la historia de su país, y era entusiasta por la literatura de los trovadores provenzales. Había formado parte de una corte de amor que pocos años antes tuviera lugar en Valencia, y había con su linda mano ceñido la gorra de trovador con la cigarra de oro al popular Ausias March.

Con tan amable maestro el discípulo no tardó en hacer progresos. Odón, con sus rubios cabellos que ensortijados bajaban á descansar sobre sus hombros, con sus ojos azules y llenos de cariñosa expresión clavados sin pestañear en su señora, con su fisonomía inteligente y de rasgos varoniles, pasaba largas horas á los pies de la condesa, apoyados sus brazos en su falda, y oyendo con marcada atención las baladas, los cuentos, las crónicas, las leyendas que aquélla le relataba. Odón tenía una voz dulce y simpática, que parecía á veces salir de la garganta de una mujer, á juzgar por su timbre argentino; pero que no perdía por esto, cuando convenía,

ese acento robusto y hasta bronco que se exhala de un dilatado pecho varonil; poseía además una imaginación de fuego donde hervían peregrinas ideas, como el oro derretido en un candente hornillo, y estaba por fin dotado de una fisonomía móvil donde cualquier expresión hallaba rasgos dispuestos á retratarla con una verdadera riqueza de detalles. La condesa, aprovechando estas circunstancias, quiso, después de haber convertido al paje en discípulo, convertir al discípulo en trovador. No le fué difícil. El menor de sus deseos hubiera obligado á hacer imposibles á Odón para conseguirlo. El joven se transformó á la sola voluntad de la condesa, como se hubiera animado una estatua al hálito de un nuevo Pigmalión.

Ya no fué entonces el paje quien pasó las noches oyendo á su señora, de rodillas á sus pies, apoyados sus brazos en su falda y fijos sus ojos en sus ojos; fué, por el contrario, la condesa quien, muellemente recostada en un sillón, apoyando en la palma de la mano la tersa frente, dejando vagar distraídos sus ojos por las molduras del rico artesonado de su estancia, pasó las noches oyendo contar poéticas leyendas ó murmurar amorosas canciones á su entusiasta trovador,

Un día el clarín, llamando á la guerra, fué á interrumpir aquella dulce intimidad.

Cataluña se disponía á apoyar los derechos de Carlos, príncipe de Viana, quien había encontrado una hiena en su madrastra Juana Enríquez, y una inconcebible antipatía en su padre Juan II.

El conde de Pallars fué uno de los primeros en lanzarse al combate.

—Odón—dijo entonces la condesa á su trovador,—tu mano no debe trocar la lira por la espada. Mi señor y esposo parte á la guerra y necesita un corazón adicto que vele por él á su lado.

La condesa no vacilaba en alejar al paje. Quizá la noble señora empezaba á ver con espanto la intimidad que la unía con Odón.

Éste no replicó: arrinconó su lira y vistióse el arnés. Su bienhechora quería que dejase de ser trovador para ser soldado; y como Odón hallaba muy natural y muy en orden cualquier capricho de la condesa, aun el más extravagante é imposible, se conformó y se hizo soldado.

La condesa bordó una señera para que sirviese de pendón al tercio que el conde llevaba á la guerra, y este pendón fué confiado á nuestro joven héroe, que lo recibió con orgullo y con gozo de manos de la bella castellana.

—Ya sabes lo que se te entrega con este estandarte, Odón de Vallirana—le dijo la condesa al fiarlo á sus manos.—Este pendón es la gloria; pero para tí puede ser la muerte. Si algún día llega á mi noticia que este pendón se ha rendido.....

—Os llegará al mismo tiempo la noticia de que yo he muerto—dijo el joven interrumpiendo á la condesa.—Me hacéis depositario del honor de los Pallars. Gracias, señora. Nadie ha de osar á ese pendón mientras yo viva.

La condesa, que había sido comprendida, tendió su mano al trovador, quien se inclinó para imprimir en ella sus labios.

Aquel mismo día partió el conde con los suyos para Barcelona, que alegre festejaba la llegada del príncipe de Viana.

No hay que decir cómo se portó Odón de Vallirana. Cuando se tiene un pecho rico de esa savia de juventud que al mismo tiempo que nutre devora; cuando en este pecho hay una abnegación sin límites y una fe decidida en el porvenir, el hombre es impotente para portarse

de un modo contrario á sus instintos, á sus naturales deseos, á sus innatos sentimientos. El corazón arrastra tras sí la voluntad.

Tuvo el conde de Pallars en Odón un decidido servidor y un amigo resuelto. Es que el antiguo paje de su esposa era una de esas naturalezas excepcionales, una de esas criaturas escogidas y privilegiadas que parecen haber nacido por casualidad en un mundo que no es el suyo y que se hallan extranjeras entre los hombres, como extranjeras se hallan en nuestro clima esas pintorescas plantas orientales que vemos á veces crecer con asombro en nuestros jardines entre una vegetación para ellas extraña y desconocida. Odón de Vallirana era la personificación del valor, del honor, de la lealtad, de la abnegación, de todas esas brillantes prendas, en fin, que realzan á ciertos hombres, elevándoles sobre el vulgo.

Cumplió Odón con lo que había prometido á la condesa. Mientras su mano leal empuñó el estandarte de los Pallars, éste azotó el aire con orgullo, nuncio de victoria para los tercios catalanes congregados á combatir bajo sus pliegues. Jamás decayó el ánimo del antiguo trovador, jamás flaqueó su mano en la pelea, jamás abrigó su corazón una sombra siquiera de temor, ni aun en aquella sangrienta batalla de Calaf, en que el conde de Pallars quedó prisionero con los vizcondes de Rocaberti y Roda y con otros ilustres capitanes, honra del suelo catalán.

La noticia de la prisión del conde fué fatal para su esposa, que murió de dolor como una tórtola herida. Al recibir Odón la nueva de esta muerte, confió el estandarte á un capitán de tercios, dirigióse á la casa señorial donde había fallecido su noble y amada señora, se arrodilló sobre su tumba para rezar por su alma, y cumplida esta piadosa peregrinación, pasó á Aragón,

donde se presentó al ejército enemigo pidiendo con instancia ser encerrado en el mismo calabozo en que gemía el conde de Pallars. Concediósele lo que pedía, y el voluntario prisionero fué encerrado con el conde. Iba á partir su desgracia como había partido su favor.

Acabó de desaparecer entonces la línea divisoria que separaba en categoría á Odón del de Pallars. El infortunio y el dolor les hicieron hermanos. Una prisión de más de tres años minó su salud y fuerzas físicas, sin amenguar las relevantes prendas morales que adornaban á aquellos dos corazones selectos. Lució por fin para los dos á un tiempo el sol espléndido de la libertad, y entrambos entonces, de común acuerdo, corrieron á Barcelona decididos á emplear las fuerzas que les quedaban en defensa de las libertades catalanas, que habíanse refugiado en la capital del Principado como en un ara santa, como en un baluarte inexpugnable.

El conde de Pallars, cuyo nombre era una bandera, se puso al frente del movimiento. Pero había ya en el cuadrante eterno de los siglos sonado la hora fatal de destrucción y exterminio para la causa catalana. Juan II puso estrecho sitio á la capital del Principado, y todos saben cómo sucumbió entonces Barcelona; todos saben que D. Juan, siendo vencedor, entró como vencido en una ciudad que, á pesar de ser vencida, le recibió con la majestad y orgullo de vencedora.

Fué el conde de Pallars uno de los nobles caudillos que exceptuados quedaron del real perdón. Tuvo por lo mismo que escapar, y su cabeza fué puesta á precio como la de un miserable bandido.

Odón no le abandonó tampoco en su nueva adversidad. Siguióle hasta dejarle en lugar seguro, y sólo entonces se separó de él para ir á habitar á orillas del Segre una casita deliciosa, en la cual confiaba morir tranquilamente.

Tal es, en resumen, la historia de nuestros dos primeros personajes durante los once años que duró la guerra que valerosa sostuvo Cataluña contra Don Juan II.

Más de seis años habían ya transcurrido desde la rendición de Barcelona, que fué el último capítulo de la historia de aquella guerra. Juan II había sido llamado por Dios ante su santo tribunal para dar cuenta de los actos que habían señalado su vida, y Fernando, para quien guardaba la historia el renombre de *Católico*, se apresuraba, como hemos dicho, á pasar á Zaragoza y á Barcelona para jurar sus libertades y ser en cambio jurado por las dos cabezas de nación tan poderosa, como descendiente y heredero de aquellos Jaimes y Pedros que un día llenaron el mundo con los ecos de su fama.

Corría el mes de Marzo de 1479.

La naturaleza, como sucede siempre cuando conoce que se aproxima su alegre desposado el sol de la primavera, empezaba á engalanarse con todos sus lujosos atavíos, con todas sus ricas joyas y esplendorosas galas.

No lejos de la ciudad de Balaguer, que tan brillantemente ha figurado en nuestra antigua historia, y á orillas del Segre, de ese río histórico también que en su labrada lámina de plata reflejó un día las tiendas de Julio César y las armas de Pompeyo, se alzaba una pequeña casita de un solo piso, con su tejado rematando en punta y con sus paredes blancas como la misma nieve; de tal modo que, vista de lejos, cualquiera la hubiera tomado por una paloma acurrucada que bebía tranquila y descuidadamente en las puras aguas del río.

Allí era donde se había retirado á vivir Odón de Vallirana; Odón, el paje primero, el trovador luego, el

abanderado en seguida y, por fin, el amigo y el hermano del conde de Pallars.

Odón vivía allí apaciblemente, retirado del mundo, lejos del torbellino de la vida, cuidándose sólo de sus estudios, saliendo cada mañana á herborizar por los prados, y empleando las noches en escribir—como hiciera un día Montaner, como había hecho Jaime *el Conquistador* y Pedro *el Ceremonioso*, como había hecho también el mismo infeliz Carlos de Viana,—una crónica de los acontecimientos contemporáneos.

Nadie iba á visitarle jamás en aquel retiro, ni veía casi otra humana figura que la de una buena mujer de la ciudad vecina que iba constantemente tres veces á la semana á llenar su alacena con las provisiones para su alimento necesarias.

Odón vivía, pues, en una soledad completa, absoluta, mayor aún que la de los anacoretas que habían ido á labrar su pobre vivienda en las cimas caprichosas y casi inaccesibles del venerado Montserrat.

Era á la caída de la tarde.

El antiguo favorito de la condesa de Pallars acababa de entrar en su casa y se disponía á dar cuenta de la frugal comida, que aguardaba sobre una mesa de pino los honores del estómago.

La tranquilidad mayor reinaba en aquella humilde morada. El río deslizaba por el lecho de arena sus mansas aguas sin despedir más ruido que aquel monótono y acompasado susurro que es en los ríos como un suspiro de satisfacción cuando todo está en calma, pero que muy bien saben trocar en rugido de cólera cuando la tempestad les lanza desenfrenados fuera de su cauce. Ni el menor soplo de aire agitaba los árboles, y los melancólicos llorones que crecían á la orilla dejaban tristemente caer sus largas ramas inmóviles é indolentes que besaba al pasar el agua de la corriente. Odón

sentía jugar a los pájaros sobre el techo de su casita: retozaban alegres piando amorosamente, antes de ir á buscar su asilo en los vecinos árboles y recostarse en sus frescos lechos de verdura bajo peregrinos doseles de hojas.

La calma y tranquilidad de la naturaleza se avenían con las de que gozaba el pecho del antiguo paje de la casa de Pallars. Lanzó un suspiro de satisfacción dilatándose su pecho, como si quisiera dar gracias á Dios que le permitía vivir en el seno de aquella naturaleza llena de simpáticas y expresivas armonías que correspondían á los sentimientos puros de su corazón; se sonrió mirando al cielo, y se apartó de la ventana á la que se había asomado, dirigiéndose hacia la mesa donde le esperaba su frugal comida.

Iba á llevar el primer bocado á sus labios, cuando un fuerte golpe aplicado á la puerta le hizo estremecer y soltar lo que había cogido su mano.

—¡Es extraño!—murmuró.—Aquí nadie se acerca nunca.

Al primer golpe sucedió otro, y luego otro, otro y otro y otro. Los golpes empezaban á menudear con tal rapidez, que bien indicaban la prisa que tenía el que los daba.

Odón se dirigió hacia la puerta frunciendo el ceño y maldiciendo en su interior al importuno.

—¿Quién es?—preguntó con acento en que se traslucía visiblemente su mal humor.

—¡Abre, Odón, abre pronto!—exclamó desde fuera una voz cuyo timbre llamó en alto grado la atención del dueño de la casita.

Apresuróse éste á descender los cerrojos.

—¡Dios mío!—murmuraba interin ejecutaba esta operación;—esa voz, esa voz, ¡Dios mío!

La puerta quedó por fin abierta y un hombre se pre-

capitó en el interior. Llevaba un sombrero de alas anchas que le cubría en parte el rostro y por bajo del cual se escapaban algunos mechones de pelo gris. Un capotón de paño burdo con mangas, parecido al que usaban los marinos y que le bajaba hasta las pantorrillas, ocultaba todo su cuerpo, vestido con un traje negro en gran parte raído y en varios puntos roto enteramente, lo que no indicaba por cierto la opulencia ni el bienestar de su poseedor. El rostro del desconocido era lo que había en él más digno de llamar la atención. Era un hombre joven todavía, pues que no había aún pasado los límites fijados á la edad madura; pero sus facciones ofrecían huellas de amargos dolores y de crueles quebrantos. Las arrugas, esos misteriosos signos que Dios ha impreso en los semblantes, surcaban el del desconocido en todas direcciones; su barba y bigote eran enteramente grises; sus ojos chispeaban como los de un joven de diez y ocho años, mostrando que todavía ardía el fuego de las pasiones en su corazón; una sonrisa burlona y que parecía tener algo de escéptica, vivía constantemente en sus labios; pero esto no obstante, todos los rasgos de su fisonomía admiraban por su nobleza y majestad. Se conocía que en aquel hombre no podía haber ni siquiera la sombra de un mal pensamiento.

La noche no había aún cerrado, y había, por consiguiente, luz bastante para poder hacer todas estas observaciones; pero Odón no las hizo con la minuciosidad que nosotros. Al contrario, bastóle el primer golpe de vista para conocer al huésped que tan de improviso le llegaba.

Lanzó una exclamación de asombro; se hizo dos pasos atrás, é inclinándose con respeto exclamó:

—¡El señor conde de Pallars!

—El mismo, Odón; pero te aconsejo que si me quieres bien no pronuncies tan alto un nombre que podría

conducirte derechito á la horca. Esto es lo que yo doy en pago á los que me prestan un asilo: la muerte.

—¡Señor, vos aquí!

—Yo, ya lo ves, yo mismo en cuerpo y alma; yo, que vengo á pedir á mi antiguo servidor un pedazo de pan que acercar á unos labios que no lo han probado hace dos días.

Odón se estremeció.

—¿Cómo—dijo,—no habéis comido en dos días?....

—Sí, he comido algunas frutas, algunas raíces y algunas yerbas nada más.

—Pero.....

—Cierra la puerta y hablaremos luego.

Odón se apresuró, en efecto, á cerrar la puerta, y en seguida, precediendo á su antiguo señor para mostrarle el camino, le introdujo en la sala donde pocos momentos antes hemos visto al dueño de la casa disponerse tranquilamente á dar cuenta de los escasos manjares que se veían sobre la mesa.

Luego que el conde hubo satisfecho su hambre con los varios manjares que solícito se apresuró á poner Odón ante él, llegó naturalmente el momento de las explicaciones. El antiguo general de los ejércitos catalanes explicó entonces á su leal servidor cómo había abandonado el país extranjero en que hallara un asilo hospitalario, impelido por ese afán insaciable que tiene el proscrito de pisar la tierra y ver el cielo de su patria.

El conde de Pallars había querido, antes de morir, volver á ver el suelo de sus mayores, visitar la tumba de su esposa y de sus padres, recorrer, más que fuera pobre y hambriento, los sitios testigos de sus hechos de armas, aquellos sitios mismos que en otra época había recorrido al frente de huestes vencedoras que agitaban el pendón de la triunfante independencia..... ¡Y

Dios sabe si esto le es grato y dulce á un corazón patriota! ¡Dios sabe si le es caro volver á su patria á aquél que come el pan amargo siempre de la proscripción sólo por haber amado demasiado á su país!....

El buque en que iba el conde fué saqueado por unos piratas berberiscos; lo poco que poseía pasó á poder de sus ladrones, y el conde llegó pobre, solo, sin recursos de ninguna clase, á un país donde ya no tenía amigos, parientes, vasallos ni fortuna. En vano se presentó á las puertas de varias mansiones señoriales habitadas por nobles poderosos que un día se inclinaban ante él como esclavos. Nadie quiso conocer al hombre sobre cuya cabeza había lanzado la ley su más terrible sentencia. Le arrojaron de todas partes y, aún más hicieron, le insultaron.

El conde de Pallars tuvo que huir de pueblo en pueblo, errante por los bosques y montañas. Se le daba caza como á una fiera. El noble caudillo tuvo cien veces intención de estrellarse contra una peña ó de arrojarle al fondo de un río; pero le sostuvo la esperanza que abrigaba de poder ser útil aún á su patria, á la misma patria que tan mal recibía y recompensaba al que soportado había por ella toda clase de penalidades y privaciones.

Escuchó Odón la historia toda de tales desventuras con los ojos preñados de lágrimas.

—¿Y qué vais á hacer ahora?—preguntó.

—Errar por los montes y selvas como he hecho hasta aquí; vivir de lo que Dios me depare, y esperar así á que llegue mi última hora. El día que la sienta venir me envolveré en mi capotón, apoyaré mi cabeza sobre la primera piedra que halle á mano para servirme de almohada y entregaré mi alma al Señor.

Odón plegó las manos al oír esto y alzó al cielo unos ojos llenos de expresiva angustia, cual si tratara de pe-

dir cuenta á Diòs de lo que hacía sufrir á aquel pobre desterrado.

—Pero es imposible que alguno de vuestros antiguos amigos deje de prestaros su apoyo.

—Los pobres no tienen amigos.

—Señor.....

—¡Oh! sí, ya sé que puedo contar contigo; tú tienes uno de esos leales corazones catalanes que no se doblan, que no se corrompen y que no olvidan; pero tú nada puedes hacer por mí. Demasiado has hecho ya hoy dándome un asilo en tu casa y templando el hambre que me devoraba. Por ello sólo has incurrido en la pena capital.

—Y volveré á incurrir, señor, porque no pienso ya apartarme de vuestro lado.

—¡Cómo!

—Os seguiré como sigue el perro fiel á su dueño. Quiero partir vuestra hambre y vuestra miseria. Pero no, no será así. Yo soy joven y robusto, puedo trabajar, puedo manteneros.

—¿Con que quieres entonces que el conde de Pallars, tu antiguo señor, viva de tus limosnas?.... ¡No, mil veces no! Prefiero morir de hambre.

—Señor.....

—No he tratado de ofenderte con mis palabras. Es el orgullo de mi raza el que habla por mi boca. Tú, que comprendes este orgullo, debes aprobarle.

Hubo un momento de silencio entre aquellos dos hombres. El conde había inclinado la cabeza y meditaba. La voz de Odón fué á cortar de pronto el hilo de sus reflexiones.

—¿Por qué no pasáis á Italia, señor?.... Va á abrirse una nueva campaña..... Se necesitarán caudillos esforzados, generales aguerridos y avezados ya á las fatigas de la guerra.....

—Varias veces he pensado en ello; pero el conde de Pallars no puede pasar á Italia solo como un miserable aventurero: necesitaría para ello levantar una compañía á mis costas y presentarme al frente de un puñado de hombres aguerridos que pudieran ser guardia de honor de mi persona y de mi pendón. Esto me haría respetar, me daría autoridad y me abriría paso; pero esto exige lo menos un gasto de mil florines de oro..... ¡Es un sueño!....

—¡Mil florines de oro!—murmuró Odón.—Mucho dinero es, en efecto.

Y se calló, levantando la mirada al techo como para buscar otra idea mejor que poder inspirar al conde. Con este movimiento de cabeza, sus ojos tropezaron en un laúd que colgaba de la pared junto á una espada. Era un hermoso laúd de oloroso cedro que le había regalado un día la difunta condesa. Una idea cruzó rápida por la mente de Odón, cuyo semblante se iluminó radiante. Iba á comunicársela á su señor, y se abrían ya para ello sus labios cuando sonaron repentinamente tres golpes dados con fuerza á la puerta de la casita.

Odón se sobresaltó y se puso pálido como un cádáver.

—No te alarmes—le dijo entonces el conde de Pallars.—Había olvidado decirte que esperaba un mensajero á quien hice que dieran cita para hoy en tu casa. Ve á abrirle é introdúcele sin miedo, aun cuando reconozcas en él á mi mayor enemigo.

Odón se inclinó y salióse de la sala, no tardando en aparecer de nuevo, seguido de un personaje que vestía un traje completo de caballero.

El recién llegado y el conde de Pallars se saludaron ceremoniosamente.

—Bien venido seáis, Rodrigo de Rebolledo.

—Y vos bien hallado, señor conde. Reparando estoy

en lo mucho que os han envejecido los sufrimientos.

—Pero no me han envejecido más que el rostro. El corazón es el mismo.

El de Rebolledo no contestó á esto. Volvió sólo la cabeza para mirar á Odón como si su presencia le importunara.

—¿Desearíais quizá hablarme sin testigos?—dijo el conde.—Ya estamos solos. El hombre que aquí veis, en tratándose de cosas que me atañen, es ciego, sordo y mudo.

Odón se inclinó ante este elogio de su señor.

—Entonces—dijo el de Rebolledo,—¿puedo hablar sin reparo?

—Sin reparo alguno.

—Pues bien, conde. Voy al asunto.

—Os estoy escuchando.

—He venido á veros en nombre del rey y por su mandato.

—Ya yo me lo figuraba. Proseguid.

—D. Fernando, al subir al trono, desea que desaparezca toda huella de los odios que agitaron el reinado de su augusto padre. Éste tuvo á bien excluirlos del perdón que concedió á todos los que habían tomado las armas contra él y confiscó vuestros bienes. D. Fernando os los devuelve, y aquí está su perdón.

Dijo esto el de Rebolledo sacando de su pecho un rollo sellado con las armas reales y alargándolo al conde. Éste lo rechazó suavemente con su mano derecha.

—¿Cómo es esto, conde? ¿Rehusáis el perdón?

—Lo rehuso.

—¿Y vuestros bienes?

—No los quiero ¹.

—¡Conde!

1 Esta circunstancia es rigurosamente histórica.

—¡Qué queréis, Rebolledo! Prefiero morirme de hambre, prefiero proseguir mi vida errante de mendigo. No quiero deber á la generosidad del hijo lo que me robó la injusticia del padre.

—Pero, conde, ¿estáis en vos?

—¡Es mucho orgullo el de los Pallars y es mucho amor el que yo tengo á mi patria!

—Pero D. Fernando ha manifestado también su amor á las instituciones catalanas. Ha jurado los fueros y privilegios todos del Principado, y con su reinado empieza una era de paz, de concordia, de conciliación.

—D. Fernando jura hoy nuestras libertades y ayer, sin embargo, las atacó. Acordaos de la funesta jornada de Calaf. ¿Quién estaba al frente del ejército que combatía contra nosotros? D. Fernando. ¿Por quién se pisaron y hollarón los derechos del príncipe de Viana? Por D. Fernando.

—¡Conde!

—Tenéis razón—dijo el de Pallars;—no debo hablaros así á vos su privado y su favorito. No hablemos más, por consiguiente, y quedémonos como antes.

—¿Rehusáis, pues, el perdón?

—Lo rehuso.

—¿Qué contestación daré entonces al rey?

—Decidle que el conde de Pallars le da las gracias, pero que es muy orgulloso y muy independiente y que no quiere lo que no le hace falta.

—Pensadlo bien, conde.

—Lo tengo bien pensado, Rebolledo.

—Por última vez: ¿rehusáis?

—Por última vez, rehuso.

—Hemos concluído, pues. ¡Conde, que os guarde Dios!

—¡Él os guíe!

Y los dos nobles se separaron sin dirigirse más palabra.

Cuando Odón, que había ido á acompañar á Rodrigo de Rebolledo y á cerrar la puerta de la casa, volvió á entrar en la estancia, halló al conde de Pallars con el codo apoyado en la mesa, la frente descansando en la mano y meditando profundamente. Quedóse en pie frente de él contemplándole sin decir nada. El conde advirtió su presencia al cabo de un rato, levantó la cabeza entonces, pasóse la mano por la frente como para disipar con aquel sencillo movimiento los pensamientos que le afectaban, y dijo á Odón:

—Hice bien, ¿no es verdad?

Odón abrigaba las mismas ideas que su señor. Fué, pues, con plena conciencia y con entera aprobación que le dijo:

—Hicísteis bien.

—Será un tirano como su padre—añadió el conde como hablando consigo mismo;—y luego, nos ha hecho esclavos de Castilla. No pensemos más en ello.

Y levantándose dió algunos pasos para dominar su agitación.

—Señor—díjole en esto Odón adelantándose,—me habéis dicho que con mil florines podríais levantar una compañía y pasar con ella á Italia.

—Es verdad.

—Pues bien, dentro de dos meses os traeré la cantidad necesaria y marcharemos.

—¿Tienes tú mil florines de oro?

—Los tendré dentro de dos meses.

—¿Cómo?

—Descolgando aquel laúd que veis colgado y que un día me regaló vuestra esposa y mi señora, y yéndome con él á recorrer ciudades y castillos para contar á quien quiera oírme la historia de mi país.

—Odón, esto es un sueño.

—Yo lo trocaré en realidad. Dejadme que vuelva á ser trovador. Quizá seré el último que cante en este clásico país de la libertad. Aún hay pechos hidalgos y generosos: el trovador hallará acogida do quiera que se presente, será festejado y obsequiado, se oirán sus cantos, y nadie le negará una pieza de oro para su escarcela. Señor, la sombra de vuestra difunta esposa me inspira, oigo su voz que manda..... dejad que el destino se cumpla.

—Está bien. Prueba, generoso mancebo, prueba lo que proyectas, y yo en tanto.....

—Vos no os alejaréis de aquí. Nadie vendrá á buscaros á este sitio, porque nadie os sospechará en él, y recibiréis vuestra comida de mano de la mujer misma que á mí me la ha traído hasta hoy. Señor, dejadme hacer. Dios me ampara; Él hará que vibren sonoras las cuerdas de mi laúd y que se reuna la muchedumbre para oír mis cantos. Cuando haya reunido el dinero suficiente vendré á buscaros, y entonces partiremos para siempre de Cataluña, vos, el último caudillo de su independencia, y yo, el último cantor de sus glorias.

El conde no contestó. Rompió sólo el silencio al cabo de un rato para preguntar:

—¿Cuándo partirás?

—Mañana al rayar el alba.

El conde abrió sus brazos en los que se arrojó Odón. Largo tiempo permanecieron los dos en aquella postura, abrazados y llorando.

II.

Al día siguiente, cuando el sol comenzó á balancear en el horizonte su globo de fuego, Odón estaba ya lejos de su casita.

Caminaba modestamente, con su laúd á la espalda, sin que le precediera ninguno de esos juglares de que se hacían acompañar los trovadores de nombradía, y sin que su traje revelase en él más que á un oscuro hijo del pueblo. Hervía en su imaginación el fuego del entusiasmo, iluminaba su frente la luz sacra del genio, vivía en su pecho la fe del porvenir..... ¿Para qué necesitaba más?.... Esto le bastaba para no ser pobre.

Los primeros rayos del sol fueron á secar las lágrimas que temblaban aún en sus párpados; lágrimas generosas y nobles, vertidas á impulsos de hidalgos sentimientos. Al separarse del conde de Pallars, que para él lo era todo; al abandonar aquella casita donde había pasado momentos tan puros y felices, su corazón se quebró de dolor y sus ojos se humedecieron. Odón hubiera sido un infame si no hubiese llorado. Los hombres, hasta los más fuertes, tienen á veces necesidad de derramar lágrimas, como tienen necesidad ciertas flores de exhalar perfumes. ¿Qué otra cosa son las lágrimas sino los perfumes de los sentimientos?

Lentamente iba caminando Odón, oyendo piar las sencillas avecillas que con armonioso coro saludaban al naciente día, y pensaba atravesar, sin detenerse en ella, la ciudad de Balaguer. Sin embargo, como vulgarmente decimos ahora, echó sus cuentas sin la huéspeda. La aparición de un trovador en época en que apenas se veía ninguno por haber ido todos desapareciendo, era

un acontecimiento notable. El trovador había sido siempre el favorito del pueblo, que lo reclamaba con el mismo empeño que el feudal castillo, que seguía sus pasos, que se agrupaba en torno suyo pendiente de su voz, y que escuchaba con atención profunda sus leyendas y narraciones históricas.

Odón, al entrar en la ciudad, se encontró rodeado de infinidad de gente, y todos comenzaron á instarle para que cantase una trova ó narrase una bella tradición. Odón no pudo, ó mejor no quiso negarse. El sentimiento popular, el amor al pueblo eran innatos en él. Se encontraba en su elemento mejor y más á gusto rodeado de plebeyos y teniendo por techumbre la bóveda celeste, que en un palacio ante lujosos cortesanos y bajo un rico artesonado. Odón sabía que una de las más grandes misiones del trovador era la de instruir al pueblo; la de despertar en él, por medio de históricos cantos, los nobles sentimientos de gloria, de entusiasmo y de nacionalidad.

—Bien está, amigos míos—les dijo.—Agrupaos todos en torno mío y prestadme atención.

En seguida se quedó un instante parado y como reflexionando.

—Quédense—se dijo para sí,—quédense las trovas y los amores para las damas. Al pueblo es preciso hablarle de valor, de gloria, de guerra. Ya cantaré en los castillos cuando llegue; estoy ahora en la plaza y me toca sólo narrar.

Luego que hubo pensado así, arrimó á un lado su laúd, se descubrió, apartó los cabellos que caían sobre su frente, irguió altanera su cabeza, y empezó de este modo con voz vibrante y robusta, con esa voz simpática y llena, que es también un don concedido á ciertos hombres:

LOS DOS MONCADAS.

(1227.)

¿Qué son aquellas galeras que cruzan raudas el mar, abriendo anchos surcos en su azulada lámina y rodeándose de un cinturón de espuma como de un ceñidor de plata?.... ¿Cuáles son esas naves que al amanecer de un hermoso día han salido del puerto de Salou lanzándose resueltas al mar y hendiendo el agua, como rasgando el aire se lanza al espacio un puñado de golondrinas?....

Las naves son que componen la armada guerrera de D. Jaime.....

He dicho D. Jaime, pueblo. D. Jaime I, D. Jaime *el Conquistador, el Grande, el Héroe, el Gigante*. Descubríos todos, honrad su nombre, respetad su recuerdo. Su solo nombre es un monumento, pueblo.

Sí, era la armada de D. Jaime que marchaba á la conquista de Mallorca. El gran rey estaba ansioso de arrojar á los infieles de la isla, y de ganar para honra de la cristiandad los baluartes en que ondeaba la morisca enseña. Acompañábanle sus mejores lanzas y sus más cumplidos caballeros. Aragón y Cataluña habían proporcionado para la empresa la flor de su nobleza, como el campo da á su dueño la flor de su trigo.

Había la flota llegado á Santa Ponza, desembarcando todos los buenos caballeros sin que bastara á impedirselo el crecido número de infieles que bajaron á la orilla.

Ramón de Moncada, encargado de proteger el desembarco, había sido el primero en poner el pie en tierra firme.

Acamparon como les fué posible aquella noche, y al siguiente día los primeros albores encontraron ya en movimiento á todo el campo cruzado. Acudieron los magnates al pabellón real; celebráronse los divinos oficios, y en seguida D. Berenguer de Palou, el obispo de Barcelona, que con una mano empuñaba el báculo y con la otra la espada, hizo á todos una plática que conmovió profundamente los corazones y acabó de inspirarles el entusiasmo.

Oid lo que les dijo:

—Barones—exclamó,—no es esta causa nuestra, sino de Dios. No nos envía aquí un rey perecedero de la tierra, sino el Rey de los cielos, el Rey del mundo. Es su dedo el que nos guía, es su voz la que nos impele, es su voluntad la que nos mueve, es Él, Él solo quien nos manda. ¡Ánimo, pues, por Dios, barones y caballeros! ¡Ánimo, que con nuestro buen y natural señor vamos, y Dios, superior á él y á nosotros, ayudarnos há, pues que la causa es suya!

Un grito unánime de fervor y entusiasmo acogió el bélico razonamiento del marcial prelado.

En seguida, y en medio del más religioso silencio, llegóse al altar D. Guillén de Moncada, que no había comulgado con los demás al partir de Cataluña, y lo hizo entonces derramando lágrimas de ternura, como si una voz secreta le advirtiese ya su destino y le moviese á recibir el Sacramento y á prepararse para la batalla con una triste alegría.

Tratóse inmediatamente de quién mandaría la vanguardia, y decidióse que fuesen los Moncadas.

¡Buenos y leales caballeros! ¡Siempre iban ellos delante cuando se trataba de marchar al enemigo; siempre eran sus espadas las que primero brillaban á la luz del sol cuando se trataba de probar la lealtad ó el valor!

Dos eran los Moncadas, dos: D. Guillén y D. Ra-

món. Cada uno valía por un ejército. Donde ellos estaban estaba la gloria. No tenía D. Jaime caballeros más cumplidos ni más bravos.

Los Moncadas se pusieron al frente de sus tercios y partieron acompañados de Hugo de Ampurias y de los Templarios.

No tardó en llegar á oídos del rey, que se había quedado en su tienda en compañía del caballero de Rocafort, el estruendo del combate.

—¡Santa María!—exclamaba D. Jaime,—¡ayuda á los nuestros, que cierto han venido á las manos!

Voy á contaros lo que pasaba.

Así que la vanguardia había avanzado, recibió la noticia de que el rey de Mallorca había sacado el ejército de sus tiendas, y dejando en ellas una buena escolta, se adelantaba por otro camino con lo principal de sus huestes.

Los Moncadas dividieron entonces en dos sus escasas fuerzas. Una mitad, al mando de Hugo de Ampurias y del Maestre del Temple, se dirigió á las tiendas, mientras que la otra mitad, á las órdenes de los dos Moncadas, que se habían reservado para sí el mayor peligro, esperó á los moros á pie firme.

No tardaron éstos en llegar y comenzó el más recio y crudo combate.

El de Ampurias y el Maestre entraron á viva fuerza las tiendas y se apoderaron de ellas; pero no fué tan propicia la suerte con las armas de los Moncadas. Tres veces desalojaron á la morisma de un cerro que habían ocupado, y tres veces los sarracenos volvieron á apoderarse de él. Corto era el número de los cristianos, y ninguna señal se veía de que de Santa Ponza les acudiese socorro.

En tan apurado trance, y estando ya algo desordenada la gente, reunieron los Moncadas á todos los caballeros y colocáronse á su frente.

—¡Adelante y demos en ellos!—dijo D. Ramón.

—¡Adelante y quedémonos allí muertos ó vivos!—dijo D. Guillén.

—¡Adelante!—gritaron todos.

Y adelante fueron, y tan adelante pasaron, que rompieron aquella vez decididamente los batallones enemigos.

Pero la muerte esperaba inexorable y sañuda á los más valientes en el seno mismo de la victoria. Es la victoria la galana desposada de los héroes; pero una desposada cruel y terrible, pues que con sus caricias ahoga muchas veces entre sus brazos á sus confiados amantes.

Acorralados los Moncadas como leones por una gran muchedumbre de moros, como leones pelearon; pero peleando murieron..... Pecieron á su lado Hugo Desfar, Hugo de Mataplana y otros ocho ilustres caballeros.

La jornada quedó por los nuestros; pero ¡ay! bien cara la compraron.

Cuando D. Jaime llegó al lugar del combate seguido del obispo de Barcelona, se echó á llorar como un niño.

¡Oh! ¡Buenos caballeros debían ser aquéllos, cuya muerte merecía ser llorada de reyes como D. Jaime!

Al descubrir los cuerpos inanimados ya de aquellos dos valientes, prorrumpieron todos los de la comitiva, nobles y pecheros, en grandes sollozos y vivas exclamaciones de dolor. Ya los Moncadas no eran sólo llorados del rey, sino también del ejército y del pueblo. D. Jaime reprimió entonces su propio llanto, y dijo:

—Barones: estos caballeros que aquí veis muertos han perecido en servicio de Dios y nuestro. Si nos fuese posible recobrarlos de manera que pudiésemos volverlos á la vida, tanto daríamos de lo nuestro y de nuestras tierras para que Dios nos otorgara esta merced, que á buen seguro por locos nos habían de tomar cuan-

do supieran lo que ofreciéramos. Han muerto en defensa de una causa santa; se han portado como quienes eran, y nos han ganado la primera batalla en esta tierra. ¡Dios les dé su recompensa!

Esta fué la oración fúnebre pronunciada por un rey como D. Jaime sobre los cadáveres de los Moncadás; de los dos bizarros caballeros que fueron los primeros en regar con su sangre la tierra de Mallorca.

¡Honra y respeto á su memorial! ¡Gloria inmortal á su recuerdo!.... Pueblo, cuando quieras educar á tus hijos con ideas de nobleza, de generosidad, de valor y de hidalguía; cuando quieras presentarles un gran ejemplo de caballeros adictos á su Dios, á su patria y á su rey, cuéntales la historia de los dos Moncadás. ¡Vivieron sacrificándose por su país, murieron para honrarle! ¡Háyales dado Dios su recompensa en la otra vida, como nosotros en ésta hemos honrado sus nombres, haciéndoles un símbolo de lealtad y de gloria!....

El trovador concluyó de hablar y pareció sumergirse en una profunda meditación. El pueblo respetó con el suyo su silencio, y permaneció inmóvil y callado como si aguardara que de aquellos labios saliese una nueva histórica narración.

Bien hizo el pueblo en esperar.

El trovador volvió á levantar la cabeza, la llama que vivía en sus ojos se animó, pronunciáronse los rasgos de su fisonomía y desprendiéronse de sus labios estas palabras, que fueron oídas y recogidas en medio del mayor silencio:

—Pueblo, tú amas la guerra, la gloria y la patria. Estas son las tres nobles pasiones que duermen en el fondo de tu pecho. Pues bien: oye otra leyenda de patria, de gloria y de guerra; óyela con atención, y si mi

relato hace vibrar en tu corazón una de esas cuerdas sensibles é ignoradas, que con su dulce sonido interrumpen el ligero sueño del entusiasmo, premia sólo con su sonrisa al trovador, y éste recogerá la sonrisa con la misma voluntad con que recogería una perla que hallase perdida á sus pies.

Y el trovador, después de haberse entregado de nuevo á una breve meditación, empezó así, dando á su voz un tono distinto:

LA SANGRE DE WIFREDO.

(873.)

No, es preciso desengañarse: no hay muerte más bella que la de morir en el campo de batalla, de cara al enemigo, á la sombra del pendón que la patria ha dado á guardar á sus soldados, lanzando al morir un grito de indignación contra los opresores y los tiranos. Así es como se muere con gloria, así como mueren los héroes, así como mueren los hombres.

¿No vale más esto que agonizar horas ó días enteros sobre un reducido lecho, ahogándose entre cuatro paredes, sin ver el sol, sin respirar el aire libre, sin oír en torno suyo el estruendo de la batalla, sin poder volver los ojos moribundos para abrazar con la última mirada el estandarte de la patria?....

Los que mueren sobre el campo conquistan una gloria inmortal. Todo un ejército asiste á sus funerales, y la trompeta guerrera suena el canto de adiós sobre su tumba. ¡Felices los que caen teniendo sus heridas todas en el pecho!

Así era como pensaba Wifredo; Wifredo, el de la lengua y poblada barba negra; Wifredo, el que hun-

diera un día su espada en el pecho de Salomón para vengar la muerte de su padre. Wifredo era un hombre de guerra. Jamás se despojaba de su cota de malla, y dormía siempre con su mano en el puño de la espada.

Una mañana—oid bien esto los que me estáis escuchando,—una mañana el sol, al entrar en la estancia del conde, le halló triste y abatido. Había pasado la noche revolcándose inquieto por su cama, como si estuviera sobre un lecho de espinas. Sus cortesanos, sus capitanes, sus adalides observaron que su frente estaba baja é inclinada, siendo así que era hombre Wifredo que siempre la llevaba erguida y con orgullo.

Á más, los ojos del conde estaban fijos en su escudo, un escudo de oro sin timbre ni cuarteles....

—¿Qué será?... ¿Qué tiene el conde?... ¿Qué extraño ensimismamiento es el suyo?... ¿Cómo es que no separa los ojos de su escudo? ¿Por qué le faltan hoy brillo á su mirada, y palabras á sus labios, y animación á su rostro?...

Así era como se hablaban unos á otros en voz baja los capitanes.

De pronto, un rumor llegó á oídos de todos. Causáballo un mensajero, en cuyo pecho lucía un escudo con las armas imperiales. El recién llegado se abrió paso hasta Wifredo; se inclinó profundamente para acatarle y honrarle, y presentóle un pergamino rollado y sellado con el gran sello de cera del Imperio.

Wifredo lo abrió y leyó.

Era un mensaje de Carlos *el Calvo*. Á medida que de él se enteraba, su rostro se iba animando. Cuando concluyó la lectura, sus ojos chispeaban como dos ascuas.

—Señores—exclamó con voz tonante,—el emperador me llama en su auxilio, y me convida á la guerra contra los normandos. Iremos, capitanes, iremos todos sin faltar uno solo, iremos alegres y risueños como

iríamos á un festín. ¿No es, por ventura, la guerra el banquete de los bravos? ¡Oh! Me devora ya la impaciencia y quisiera partir con más presteza de la que muestra el corcel cuando se siente herido por el acicate, con más rapidez que la que pone la flecha al separarse del arco. Id á vestir vuestras mallas, á buscar vuestras lanzas, á embrazar vuestros escudos y á empuñar vuestras espadas. El sol que ahora nos alumbra debe hallarnos muy lejos ya de aquí, cuando baje hoy á su ocaso. Id, pues, á disponeros, capitanes. Yo, que lo estoy siempre, iré á esperaros en la capilla donde quiero rogar al Señor que proteja la gloria de nuestras armas.

Así fué como les habló Wifredo. Sus palábras comunicaron á todos el fuego del entusiasmo, y sin dilación partió cada uno en busca de sus armas y á dar orden de marcha á sus soldados.

El conde tomó su escudo con la mano derecha y se dirigió con lentos pasos á la capilla de su palacio. Dobló ambas rodillas ante la imagen santa de Cristo en la cruz, y le dirigió una breve y sencilla plegaria, que terminó con estas palabras:

—Señor Dios de los ejércitos, tú que lees en mi interior, porque nada hay para tí secreto, sabes que en mi pecho no hay alegría ni paz, como no hay armas ni blasón en mi escudo. Séame permitido legar á mis hijos y á mi pueblo un blasón que les guíe á la victoria, unas armas que puedan grabar en su pendón para que bajo sus pliegues se agrupen las filas de sus ejércitos vencedores, y moriré contento si tal consigo. Señor, mi Dios, tú libraste á un mundo con tu sangre: permíteme que yo derrame la mía como sea para gloria futura de mi patria.

Concluída su oración, se levantó Wifredo, tomó entre sus manos su escudo y murmuró:

—¡Oh, lo que es esta vez Dios no permitirá que vuelvas de la campaña virgen de blasones!

El ejército catalán marchó aquel mismo día de Barcelona. Dejémosle que marche y corramos al campamento de Carlos *el Calvo* para verle llegar.....

¡Dios mío! ¿No veis? ¿No oís?.... Se ha trabado ya la batalla. Francos y normandos están frente á frente, espada en mano. ¡Eternidad de Dios, qué gritería..... qué confusión..... qué estruendo!.... ¡Los hombres caen como ramas del árbol que espurga el hortelano!.... ¡Qué carnicería!.... ¡cuánta sangre!

No se ve más que hierro. La llanura es un bosque de cascos, de lanzas y de espadas. Todos se portan bizarramente: nadie da un paso atrás, nadie vuelve la espalda; si alguno suelta la espada, es para acostarse en el lecho de púrpura de su sangre. ¡Bien! ¡Bien!.... ¡eso es ser hombres!....

Pero ¡ay! el ejército franco empieza á ceder. ¡Los normandos avanzan..... avanzan..... avanzan! Sus banderas flotan orgullosas en el aire, y sus enemigos retroceden ante ellas como ante un signo de indisputable victoria. ¡Vergüenza y oprobio!.... Carlos, Carlos, noble emperador, nieto de Carlomagno, ¿dónde estás?.... ¡Vuela á ponerte al frente de tus hombres de armas, y si no puedes mostrarles cómo se vence, enséñales al menos cómo se muere!....

La confusión crece; la batalla vuelve á empeñarse; los normandos, que lanzaban ya gritos de victoria, han enmudecido de pronto. Se han hallado en su camino con un obstáculo, con un dique que ha detenido el torrente de su furia, con un muro de hierro en el cual se han ido á estrellar como las olas en las rocas que se alzan en la playa.

Ese muro de hierro lo forman las tropas de Wifredo, que con ellas ha llegado á tiempo para cambiar el as-

pecto de la batalla. Á los normandos es á quienes toca retroceder. Los ballesteros catalanes hacen un destrozo terrible en sus filas. Cada una de sus flechas va recta al corazón de un normando. En cuanto á los capitanes, cada uno es un héroe. Pero á quien hay que ver es á Wifredo; á Wifredo, que maneja su espada como un gigante su clava: van los hombres cayendo uno tras otro á sus pies, y va amontonando cadáveres como un segador espigas.

Hace prodigios como todos los suyos. Los normandos tienen que ceder y retirarse. Una traidora saeta cruza silbando el aire y va á clavarle en el costado del conde. Wifredo cae herido, pero la batalla se ha ganado. La derrota ha sido completa para los normandos.

Pregunta Carlos *el Calvo* el nombre del aliado que tan de pronto ha aparecido en el combate como iris salvador, y al saber que es su feudatario conde de Barcelona, corre veloz á su tienda. Halla á Wifredo tendido en el lecho donde le acaban de depositar sus servidores para desnudarle de sus armas. La sangre brota abundante de su herida. Á la cabecera de su lecho está su escudo sin armas ni cuarteles.

El emperador le ciñe el cuello con sus brazos.

—Tú has sido el vencedor en esta jornada—le dice.—Te debo la victoria, y á tu victoria debo el conservar mi imperio. Pídeme lo que quieras: cuanto me pidas he de darte, que poca recompensa será siempre para servicio tan grande.

—Señor—contéstale entonces Wifredo,—gustoso he vertido por vos mi sangre; pero si digno me creéis por ello de alguna honra, mirad ese escudo sin blasón. Trazadme en su campo de oro unas armas que pueda yo dar á mi pueblo para pendón y emblema de victoria.

—Más he de hacer aún, noble Wifredo. Desde hoy en adelante es mi voluntad que Barcelona te acate y

rinda homenaje como á su conde y soberano. Libre quedas del feudo con que me servías, que no es justo que sea mi vasallo quien ha afianzado en mis sienes la corona de Carlomagno. Y ahora, conde, puesto que pródiga has derramado tu sangre para servirme, sea tu misma sangre el blasón que legues á tus descendientes.

Y aplicando sus cuatro dedos á la herida de Wifredo, los tiñó en su sangre, pasándolos después de arriba abajo por el escudo de oro, en el cual quedaron marcadas cuatro líneas ó barras rojas.

—Conde—añadió,—esas serán de hoy más tus armas y las de tu pueblo.

Wifredo, al oir esto, se apoderó de la mano de Carlos y se la besó llorando de gratitud.

Tal fué el origen de las gules barras catalanas. Barcelona las debe á la sangre de su primer conde independiente. El noble y vencedor guerrero sanó pronto de su herida y tornó triunfante á su país, tremolando ya su ejército el glorioso estandarte de las cuatro barras.

Concluyó de hablar Odón, y el pueblo mostró con gritos, con aplausos y con alborozo el gusto con que le había oído. El trovador intentó rehuir los plácemes, y recogiendo su gorra y su laúd, se disponía á marcharse sin pedir nada á los que con repetidas pruebas de aprobación le habían escuchado; pero, sin embargo, el pueblo no le dejó partir sin verter en sus manos una abundante ofrenda. Aceptó Odón las monedas que no pedía, y despidiéndose de sus oyentes salióse de Balaguer tomando el camino de Lérida.

III.

La noche había ya bajado á visitar la tierra y á extender por ella su acompañamiento de sombras, cuando Odón llegó á Benavent donde, rodeado de unas pocas y miserables casas, se alzaba un vasto edificio, una de esas casas señoriales, mitad palacio y mitad fortaleza, como tantas se veían aún en el siglo xv. Era una propiedad de los condes de Rocaberti, y quiso la casualidad que en ella habitara uno de los miembros de esta ilustre familia, en compañía de su esposa y de sus dos hijas, bellas y agraciadas jóvenes á cuyas plantas caían suspirando de amor los donceles y ante las cuales inclinaban sus lanzas los más reputados caballeros.

Odón fué á llamar á la puerta de esta casa. La hospitalidad ha sido en todas épocas un don generalmente esparcido entre los catalanes, pero más que nunca estaba entonces desarrollado. El monje, el peregrino, el pobre, el viajero, y en particular el trovador, estaban seguros de ser acogidos en cualquiera casa, fuese cualquiera la hora á que se presentasen. Los señores de aquella época cumplían con la hospitalidad como con un deber. Odón fué admirablemente recibido desde el momento que anunció el senescal que era un trovador quien demandaba hospitalidad.

El señor del castillo le acogió con amabilidad y galantería, la castellana con una graciosa sonrisa, y las jóvenes señoritas dando muestras de regocijo y alegría. El trovador llegaba cansado, y se dió orden para que inmediatamente se le sirvieran unos refrescos. Un paje se presentó á ofrecer sabrosas frutas y ricos dulces, y estaban los dueños del castillo tan contentos de tener

por huésped al trovador, que las dos jóvenes se apresuraron á servirle como hubieran hecho con un huésped ilustre, escanciándole una, Emma, el vino en su labrada copa de plata, y alargándole la otra, Violante, para partir el pan y las frutas, el cuchillo con mango de oro que era costumbre en las damas de aquel tiempo llevar pendiente del cinturón, colgando de una cadena de plata.

Agradeció el trovador tanta cortesía con expresiones que partían de su corazón, altamente lisonjeras para las dos jóvenes damas. Éstas, viendo entonces en él un cortés y cumplido galán, redoblaron sus obsequios, y empezaron á hacerle infinidad de preguntas á que satisfizo Odón con todo el agrado y voluntad que podía desearse. Bien pronto se trabó entre los tres una dulce y simpática intimidad, tanto, que al cabo de unas horas eran los mejores amigos del mundo y no parecía sino que eran antiguos conocidos.

La castellaná, deseosa de complacer á sus hijas, que tan contentas se mostraban con la sociedad de su huésped, hizo prometer á éste que pasaría algunos días en el castillo. Odón cedió á sus instancias, como también á las del señor de Rocaberti que unió sus súplicas á las de su esposa; y luego que hubo accedido, se decidió por consejo de Emma que al día siguiente partiese un escudero con la comisión de invitar á todos los señores vecinos para que juntamente con sus familias pasasen al castillo, donde tendría lugar dentro de cuatro días una asamblea al objeto de poder oír y juzgar al trovador Odón de Vallirana. Éste se ofreció á tener meditaciones para el día designado varias trovas y baladas á fin de entretener agradablemente á la concurrencia que acudiese á la cita.

Emma y Violante batieron gozosas sus palmas, y dieron gracias al trovador que con su llegada y amabi-

lidad les procuraba ocasión de pasar alegremente algunos días, cosa que no les sucedía á menudo desde que moraban en Benavent.

—Ya que estamos poniendo á prueba vuestra cortesía—dijo Emma,—permitidme que abusemos. Debiérais ya comenzar recitándonos ó cantándonos algo.

—Como gustéis—contestó Odón.—Yo soy, por el contrario, quien desea seros agradable, y lejos de abusar, me honráis con vuestra demanda. Disponed de mí. ¿Qué preferís? ¿Una relación ó un canto?

—Una leyenda, una de esas leyendas interesantes y conmovedoras como dicen que sabéis cantar los trovadores,—exclamó Violante.

—No, hermana, no—dijo Emma,—mejor será una trova, una de esas dulces y melancólicas trovas que llegan al alma.

—Una leyenda, Odón.

—Odón, una trova.

—Quedaréis ambas complacidas en vuestros deseos, nobles damas. Voy á cantar la trova. Recitaré luego la leyenda.

Y tomando la lira empezó á recorrer las cuerdas con sus ágiles y hábiles dedos. Odón era un perfecto tañedor de lira, y bajo la presión inteligente de sus dedos, las cuerdas despedían sonidos maravillosos, voces armónicas y melódicas que sabiamente se combinaban y formaban un agradable y mágico conjunto. El trovador, antes de lucir su mérito en la improvisación y en el canto, mostró su habilidad en la lira, ejecutando en ella una fantasía llena de rasgos originales é impregnada de una tristeza y una ternura que deliciosamente arrobaban el alma. Después de ese peregrino concierto de notas que envolvieron á las damas en una nube de armonía, Odón dejó oír su dulce y simpática voz, y así comenzó su trova dirigiéndose á Emma:

LA PROMETIDA DEL CRUZADO.

TROVA.

Voy á cantar una trova que improvisaré sólo para vos—y al cielo plegue que os sea grata,—ya que la heroína de mi canto se llama como vos, señora; sí, como vos, señora.

Roger el cruzado volvía de la Tierra Santa, á donde había ido con Armengol de Urgel, para combatir como soldado de Cristo. La galera que le llevaba en su seno llegó felizmente á Barcelona, y así que Roger pisó la playa, fuese corriendo en busca de su amada, que se llamaba Emma, sí, que se llamaba Emma.

Tropezó en el camino con un paje en cuyo pecho brillaba el escudo de armas de la familia de su amada. «Paje, buen paje, así Dios te dé ventura y te premie con su amor la dama á la cual elevas tus pensamientos, como me digas dónde está mi prometida Emma.»—«Señor caballero cruzado, ocho días há que Emma está casada, sí, casada.»

«Dijéronla un día que vos habíais muerto combatiendo entre los defensores de la fe, y sin piedad á su desesperación y á sus lágrimas, la arrastraron al pie del altar donde la enlazaron al señor de Cervelló, sí, al señor de Cervelló.

»Si queréis saber dónde habita, subid por la orilla izquierda del Llobregat, y después de una jornada de marcha hallaréis un castillo sobre cuya puerta vereis esculpidas en la piedra las armas de Cervelló. Aquélla es la cárcel donde Emma gime y llora, sí, donde Emma gime y llora.»

El cruzado, con la desesperación en el alma, va cos-

teando el río que riega la llanura donde se eleva la ciudad condal.

Así como el río gotea perlas, su corazón gotea sangre. Cuando llegó al castillo de Cervelló era ya de noche, sí, era ya de noche.

Una ventana sola estaba alumbrada, y el corazón le dijo á Roger que era aquella ventana la de la estancia de Emma. Acercóse al pie del muro, y alzando melancólica su voz entregó á la brisa de la noche su canto para que se lo llevase á su amada, sí, para que se lo llevase á su amada.

«Señora mía, señora de mis pensamientos y de mi amor, amante y fiel como siempre vuelve á vuestros pies el caballero cruzado. Ha combatido como noble y honrado, cien veces su espada se ha teñido en la sangre de los infieles, ha alcanzado lauros mil en las batallas, y todo por vos, señora; sí, todo por vos, señora.

»No le dejéis gemir solo y olvidado al pie de vuestra ventana; no dejéis que su pecho se rompa á pedazos ante el dolor, como se hace astillas la lanza al chocar contra un escudo. Recordad vuestras promesas, sí, recordad vuestras promesas.»

Oyó Emma el canto del cruzado, y su corazón se inundó de alegría; pero oyóle también el señor de Cervelló, y su corazón estalló de cólera. «Señora, decidme, si os place, ¿quién es ese hombre, sí, quién es ese hombre?»

«Es el hombre á quien he amado, á quien amo, á quien amaré siempre. Es Roger el cruzado. Yo era su prometida antes que la violencia y la fuerza me arrojaran en vuestros brazos. Cien veces le he jurado amor y fidelidad porque mi corazón es suyo, sí, mi corazón es suyo.»

«Señora, vuestras palabras son vuestra sentencia. Acabáis de llamar á la puerta de vuestro sepulcro y éste

se abre para recibiros. Adiós, Emma; mucho os amo, pero primero es mi honra, sí, primero es mi honra.»

Á la orden del señor de Cervelló tres hombres penetraron en la estancia. Emma pidió á sus verdugos que le concedieran un momento para encomendarse á María, la Madre de Dios. Cuando hubo rezado, los tres hombres la cogieron en brazos, y por una ventana la arrojaron al río, sí, la arrojaron al río.

Emma se hundió en el agua; pero inmediatamente volvió á subir á la superficie sobrenadando como un cuerpo ligero. Había invocado á María, la Madre de Dios, para que la ayudara en su desventura, sí, en su desventura.

«María, Virgen pura y sin mancha, líbrame de este peligro. Te prometo entrar en un convento; cubrirme con el niveo velo de las vírgenes del Señor, y adorar mientras viva tu santo nombre, sí, tu santo nombre.»

Tan pronto como Emma hubo hablado así, María la Madre Dios, rodeada de una aureola de luz y marchando por encima del agua sobre tierra firme, se llegó á la amada del cruzado y la arrancó á la corriente que ya la arrastraba, sí, que ya la arrastraba.

Emma cumplió su promesa y se dirigió en seguida á llamar á la puerta de un convento. Llamando estaba cuando se ofreció á sus ojos Roger el cruzado. «¡Emma mía! ¡Señora de mi corazón!»—«Atrás, atrás, caballero cruzado. Me halláis en el umbral del templo. Voy á ser la esposa de Dios, sí, la esposa de Dios.»

«Emma, si tú vas á ser la esposa de Dios, yo regresaré á Palestina para volver á ser soldado de Cristo, sí, soldado de Cristo.»

La puerta del convento se abrió y se cerró tras de Emma. El cruzado marchó á morir á Tierra Santa, sí, á Tierra Santa.

Esta trova, de tan sencillas formas, pero de tan dramático asunto, fué cantada por Odón con un acento sumamente tierno y melancólico. Los ojos de las damas se arrasaron de lágrimas más de una vez, y éste era el triunfo mejor á que podía aspirar el trovador.

Emma se quitó del cuello una cinta bordada en oro en la cual llevaba engastado un diamante, adorno que estaba muy en uso entre las damas del siglo xv, y alargándosele á Odón, le dijo:

—Si existe en algún rincón del mundo una dama á quien consagréis vuestros secretos pensamientos, servíos ofrecerle este don como un modesto recuerdo de Emma de Rocaberti.

El trovador no podía desechar regalo con tanta delicadeza ofrecido. Se inclinó, balbuceando algunas expresiones de agradecimiento, y lo aceptó.

—¿Y mi leyenda?—dijo en esto Violante.

—Á ella voy ahora; pero no será leyenda, sino historia.

—Tanto mejor.

—Es la historia de una intriga que tuvo lugar en la corte de una reina, que también se llamaba como vos, señora.

—¡Violante!

—Sí, Violante, la esposa de Juan I *el Amador de la gentileza*.

—¡Que me place! Con mucho gusto voy á oírla.

—Me atrevo á creer que os ha de interesar, aun cuando es algo larga.

—¡Oh! ¡Qué importa si tiene interés el asunto!

—Muchísimo.

—Empezad entonces, que estoy escuchando.

—Prestadme, pues, vuestra atención, señoras.

Dijo el trovador, y comenzó su narración.

IV.

LA VIOLETA DE ORO.

(1338.)

No ha existido jamás corte más brillante ni más espléndida que la de Juan I de Aragón. Barcelona, en 1338, se había convertido en un lugar de encantos y delicias, y era para los caudillos del ejército catalán lo que fué un día Capua para los generales cartagineses.

Los días y las noches se pasaban alegremente entre saraos y fiestas. Todo era música, luminarias, diversiones y cortes de amor. El rey D. Juan y su linda y agraciada esposa Doña Violante eran los primeros en dar el ejemplo del lujo, de la esplendidez y de la galantería, y la corte se arrojaba bulliciosa tras las huellas de sus jóvenes soberanos por el camino del placer y de la ventura. Los mejores y más reputados trovadores de Provenza, Cataluña Aragón, Valencia y Mallorca, habían aceptado la generosa hospitalidad con que les brindara el monarca aragonés; las beldades más nombradas del reino y las hijas de las familias más ilustres habían ido á ocupar un puesto en el séquito de la gentil Violante, y los caballeros más famosos por su nombre y sus hazañas se habían agrupado junto al trono de Don Juan. Universal era el crédito que gozaba entonces la corte aragonesa, y los reyes extranjeros tenían en ella fija su mirada, algunos con cariño, los más con envidia. D. Juan acogía agradablemente á cuantos iban á demandarle un asilo, y daba en su palacio de *Bell Sguart*, situado en las afueras de Barcelona, brillantes banquetes y festines á la muchedumbre de cortesanos

que se agolpaba en torno suyo. Mientras tanto la reina, con su favorita Doña Carroza de Vilaregut, gallarda dama á quien tenía un cariño fraternal, disponía certámenes de poesía y cortes de amor que acostumbraba ella misma á presidir, recibiendo los laureados el premio de su propia mano.

Acabo de citar á Doña Carroza de Vilaregut y voy á decir de ella algunas palabras, aun cuando no fuera más que para pagar un tributo á su celebridad.

Esta dama era después de la reina la primera persona de la corte. Todo el mundo la rendía homenaje y la acataba, porque conocido era el influjo que tenía en el ánimo de su soberana, la cual nada hacía sin consultarlo antes con la de Vilaregut y sin que ésta hubiese dado su aprobación. La naturaleza había estado pródiga con ella dotándola de excelentes prendas físicas; y como si ya desde la cuna la hubiese destinado para favorita y hermana de la que había de ser reina de Aragón, le dió cierta semejanza con ésta, semejanza que no contribuyó poco, por cierto, á adquirirle las simpatías de Doña Violante y á formar el nudo de la intimidad que enlazó por mucho tiempo á las dos damas. Era Doña Carroza de la misma estatura que la reina, con sus mismas formas regordetas, su mismo talle, su misma blanca y fina mano, sus mismos ojos negros y su mismo cabello castaño. En lo que sí se diferenciaba de ella era en el rostro y en la expresión. La reina tenía una fisonomía de rasgos más suaves, más delicados, más puros, que respiraban una dulzura sin igual y una bondad simpática; mientras que los rasgos de la de Vilaregut eran pronunciados, marcados sobremanera, revelando cierto desembarazo varonil y un fondo inagotable de picardía y de malicia.

No obstante esta capital diferencia, eran ambas muy parecidas, siendo las dos, por lo airoosas, gentiles y ga-

llardas, las primeras bellezas de la corte. De tal manera habían conocido las damas la innegable ventaja que sobre todas tenían, que como un tributo á su hermosura y al mismo tiempo como una deferencia á la amistad que enlazaba sus dos corazones, las habían apellidado con el nombre de dos de las flores que en los certámenes se daban por premio á los trovadores. Así, pues, á Doña Violante se la conocía por *la Violeta de oro* y á la de Vilaregut por *la Caléndula de plata*.

Recorrían una tarde los magníficos jardines del palacio de *Bell Sguart* varios jóvenes señores de la corte, entre los que se hallaban Pedro de Fenollet, el vizconde de Perellós y Roda, Ramón de Senmanat, Berenguer de Oms, y Ponce, vizconde de Evol.

Este último era uno de los trovadores más nombrados de la época, y había el día anterior ganado en un certamen el primer premio de la violeta de oro que, según costumbre, le había sido adjudicado por manos de la reina. Para celebrar este triunfo y obsequiar al vencedor, varios de sus amigos le habían invitado á un banquete que tuvo lugar en el mismo *Bell Sguart* y en las habitaciones de D. Ramón, vizconde de Perellós, á quien su empleo de camarlengo mayor y su calidad de privado del rey le daban derecho á habitar en palacio.

Después de comer, los convidados se habían bajado á los jardines, que recorrían alegremente entretenidos en sabrosa plática.

—Ya podéis prepararos, vizconde—le decía Pedro de Fenollet al de Evol,—vuestra violeta de oro ha de ir á parar á manos de una de las beldades de la corte. No hay remedio: es una conjuración en forma.

—Á todas las vería yo á mis pies pidiéndomela hasta con lágrimas, y á todas se la negaría,—contestó el de Evol.

—¡Oh! ¡oh!—gritaron todos.

—No hay más, señores. Es una resolución que tengo formada, un voto que tengo hecho.

—¿Qué es esto? ¿De qué se trata?—exclamó en esto el de Perellós, que se había alejado por unos instantes de sus compañeros.

—Se trata de lo siguiente—dijo Pedro de Fenollet.—Ya sabéis que es costumbre entre los trovadores que aquél que gana la violeta de oro se la ofrezca á la dama de sus pensamientos, quien la ostenta triunfante en su seno, y se presenta adornada con ella en la primera fiesta que la corte celebra después del certamen. Ahora bien: nadie sabe quién es la dama que tiene encadenados los pensamientos del vencedor de ayer. El vizconde no viste los colores de ninguna dama; no rinde homenaje, ostensiblemente al menos, á ninguna beldad de la corte, y ésta es la razón por la que varias señoras han tramado una conspiración contra él, jurando cada una en particular que, no más tarde de tres días, en la fiesta que se prepara en el palacio de Barcelona, se presentará á los ojos de todos ostentando en su pecho la violeta de oro ganada por el vizconde. Es ya una liza, un pique de honor entre las varias damas que han hecho este juramento. El amor propio de cada una está interesado en salir triunfante, y no lo dudéis, señores, por más que afirme lo contrario nuestro amigo Ponce, dentro de tres días veremos el premio que ayer conquistó, en la mano de una de las hermosas de la corte. ¡Qué diablo! el corazón del vizconde no es de piedra ni de mármol, y por fuerza ha de rendirse ante una de las bellezas que van á ponerle sitio.

—¿Y qué dice á esto nuestro amigo el de Evol?—preguntó Ramón de Perellós.

—Digo que seré en este punto más insensible que una roca y que todas las seducciones del mundo no bastarán á arrancarme mi premio.

—Pues es una tenacidad que no comprendo—dijo Fenollet.—¡Trovador é insensible! ¡Es cosa extraña!

—Dejadle—añadió Ramón de Perellós,—hoy mismo le veréis caer. Esta noche, con asentimiento de nuestro señor rey, va á tener lugar aquí mismo, en este palacio, el ensayo de la fiesta que se dispone para dentro de tres días. Todas las damas de la corte van á recorrer los salones cubierto el rostro con una mascarilla de distinto color para que puedan ellas conocerse entre sí, sin que tal logren los caballeros. Esta circunstancia dará más valor á nuestras beldades y las permitirá ser más osadas. Os anuncio para esta noche, señores, la derrota del vizconde.

—¡Oh! de fijo, de fijo—dijo el de Fenollet:—ya sabía yo que el plan debía empezar á ponerse en obra esta noche á favor de las mascarillas, y aprovechando la libertad y desembarazo que esto dará á las damas.

—Permitidme que yo no sea de vuestro parecer, señores—exclamó Ramón de Senmanat.—Yo apuesto en favor del vizconde: no sucumbirá.

—¡Cómo!—exclamaron todos volviéndose á mirar al de Senmanat.

—Todo buen caballero—prosiguió éste,—no debe tener en su corazón más que la imagen de una sola dama, así como no presta homenaje más que á un rey ni rinde culto más que á un Dios.

—Es muy cierto,—dijo Berenguer de Oms.

—Ya se ve que sí—añadió Fenollet;—pero ¿á qué conduce esto?

—Conduce á deciros—contestó el de Senmanat,—que el corazón del vizconde está ya ocupado por una dama, y que ésta no puede ser reemplazada por otra que, fuese quien fuere, no sería tan digna.

Ponce de Evol, al oír esto, fijó una mirada escudriñadora en Senmanat; pero guardó silencio.

—Pues entonces—dijo el de Perellós,—¿por qué no ofrece su violeta de oro á la dama que ocupa su corazón?

—¿Y quién os ha dicho que pueda él ofrecerla y ella admitirla?

—Vamos, Senmanat—exclamó Berenguer de Oms,—no nos vengáis con enigmas. Decidnos claramente quién es la dama en cuestión.

—Yo no sé otra cosa—contestó Senmanat,—sino lo que por ahí se dice.

—¿Y qué se dice?—preguntó con impaciencia el de Evol, decidiéndose por fin á hablar.

—Se dice que estáis perdidamente enamorado de la reina.

—¡De la reina!—exclamaron todos los demás.

—No lo creáis, señores—se apresuró á decir Ponce al mismo tiempo que se esforzaba por disimular la alteración que descompuso su rostro,—no lo creáis: es una calumnia, es una infamia. Yo amo á la reina como á mi soberana, con el amor leal de un buen vasallo y nada más. Quien otra cosa diga falta á la verdad.

Quien entonces faltaba á la verdad era él mismo. Ponce de Evol, al contrario de lo que aseguraba, se sentía devorado por un amor insensato que le roía el alma. La belleza de la reina había hecho en él una notable impresión, y hubiera dado con gusto la mitad de los días que de vida le quedaban para poder caer á los pies de Doña Violante y oír de sus labios una sola palabra de esperanza. Su pasión, no obstante lo violenta que era, estaba comprimida por el respeto de la majestad real, pero había llegado á ser tan excesiva, y á falta de sus labios habían hablado tanto sus ojos, que su amor fué adivinado fácilmente por muchos señores de la corte.

El calor y arrebato con que el de Evol se apresuró á

negar lo que dijera Senmanat, hizo comprender á los demás que no sería prudente continuar la conversación sobre aquel punto; así es que Berenguer de Oms exclamó de pronto, al objeto de darle un giro distinto:

—El señor camarlengo mayor, por el empleo que tiene en la corte y por la privanza de que disfruta, debe saber el color que cada dama habrá elegido para su mascarilla, y si no fuera indiscreción preguntarle.....

—Verdaderamente es una indiscreción—contestó Ramón de Perellós sonriendo.—Yo no puedo vender un secreto de Estado.

—Sin embargo—dijo el de Fenollet,—nosotros somos la misma sensatez y la misma cordura. Confiadnos parte de este secreto. Será como si lo enterrárais en un pozo.

—¿Nos creéis capaces de faltar á la confianza que depositéis en nosotros?—añadió el de Senmanat.

—Pues bien, ya que os empeñáis, os diré lo poco que sé. No tengo memoria para retener en mi imaginación todos los colores y sólo recuerdo algunos.

—Veamos.

—La de Cardona llevará mascarilla negra; la de Moncada, amarilla; la de Cruilles, encarnada; la de Pallás, verde; la de Vilaregut, azul y blanca, y la reina, blanca sólo. No recuerdo más por el pronto, francamente.

—Quisiera que fuese ya de noche,—dijo el de Fenollet restregándose las manos de contento.

—El rey ha bajado al jardín, señores—exclamó Berenguer de Oms;—miradle allí abajo con algunos caballeros.

—Vamos á reunirnos con él—dijo el de Perellós;—pero sobre todo, señores, discreción acerca de lo que os he dicho.

—Perded cuidado,—le contestaron todos.

Y tomaron por una calle de árboles que cruzaba los jardines y que conducía al punto donde habían visto al rey.

Ponce de Evol cogió del brazo á Perellós y le detuvo, dejando que los demás se adelantaran.

—Perellós—le dijo,—quisiera que me concediéseis un momento.

—Vuestro soy, vizconde.

—Voy á contaros una aventura que me ha sucedido, y vos podréis ayudarme á ponerla en claro.

Y Ponce de Evol, después de haberse asegurado que nadie podía oírles, enlazó su brazo con el de Perellós y comenzó de esta manera:

—Esta mañana—dijo el vizconde,—en el momento en que salía de mi posada para ir á reunirme con vosotros, he tropezado con una dueña que se me ha acercado recatando el rostro con su manto.—Galán trovador y caballero galán—me ha dicho,—feliz sois y afortunado, pues hay una dama hermosa como un sol, que muere por vos de amores.—Dueña—le he contestado,—mal ha hecho esa dama fijando en mí sus ojos, cuando hay en la corte tan bizarros caballeros más que yo dignos de obtener la mirada de una hermosa.—Tan modesto sois—hame dicho entonces la dueña,—como buen trovador y buena espada.—Y decidme la dueña,—he añadido yo para poner coto á sus enojosas alabanzas,—¿sería indiscreción preguntaros el nombre de la dama que os envía?—Mi señora—me ha respondido,—tiene el nombre de una flor que es como ella hermosa.—¿Y se llama?—*Violeta de oro*.

—¿Violeta de oro os ha dicho, vizconde?...—interrumpió el de Perellós.—¿Lo recordáis bien?

—Perfectamente.

—¡Violeta de oro!—repitió el de Perellós como si le costara convencerse. En efecto, hay en la corte una da-

ma que así se llama, ó por mejor decir, á quien así llaman; pero está en lugar tan alto, que sería hasta un sacrilegio sospechar de ella.

—Tenéis razón, vizconde: es imposible sospechar de..... de esa dama que decís. Á bien que acaso saldremos de dudas, si os dignáis oír el fin de mi aventura.

—¡Ah! ¿Con qué no paró en esto?

—No. La dueña ha añadido en seguida estas notables palabras; hacéos bien cargo, vizconde.—La discreción—me ha dicho,—es una perla que habita en el fondo de los corazones hidalgos. Sed discreto sobre todo, caballero; vuestra suerte futura depende de que no se escape la menor palabra de vuestros labios, y notad que la más mínima indiscreción podría costaros la vida.

—¡Diablo!—interrumpió de nuevo Perellós.—¿Esto os ha dicho?

—Esto me ha dicho. Y aún hay más. Me ha alargado un papel que he acertado á tomar maquinalmente, y me ha dicho marchándose:—Violeta de oro os ama. Ya sabéis lo que esto quiere decir. Su amor es la gloria; su desprecio ó su desamor la muerte. No faltéis esta noche al palacio de *Bell Sguart*, y una hora después de comenzada la fiesta, cuidad de pasearos por la calle de tilos que hay al extremo del jardín.

—¿Y luego?—preguntó Perellós, que había tomado vivo interés en la relación de aquella aventura.

—Luego..... nada más. La dueña se ha marchado dejando un papel en mis manos, y ha desaparecido antes de que yo volviera en mí de la sorpresa.

—¿Y ese papel?

—Aquí está—dijo el vizconde sacando uno de su pecho.—Contiene unos versos enigmáticos que voy á leerlos. Dicen así.

Y Ponce desdobló el papel y leyó estos versos:

Violeta de oro, á mi seno
Ven á buscar el amor.
Harto tiempo solitario
Ha estado mi corazón,
Y hartas veces el veneno
He apurado del dolor.
¿Cuándo, dí, Violeta de oro,
Te veré en mi seno yo?

—Claro está el sentido de estos versos—dijo el de Perellós así que hubo concluído el vizconde su lectura; —y digo que si no los comprendiéseis, mereceríais que se os llamase el más inepto de los trovadores. Os piden con ellos vuestro premio de ayer, la dichosa violeta de oro. Á ver, ¿queréis mostrarme ese papel? Puede que conozca la letra.....

—Iba á pedirlos que la examináseis. Tomad.

Y el vizconde puso el papel en manos de Perellós.

Apenas le hubo éste tomado y fijado en él una sola mirada, cuando se estremeció y lanzó una exclamación de sorpresa.

—¡Cielos!

—¿Qué es eso? ¿Qué hay?—preguntó el vizconde.

—¡Es imposible!.... ¡Imposible!....—dijo el de Perellós hablando consigo mismo;—y, sin embargo, no hay duda..... ¡Es de su mano!

—¿Habéis conocido la letra?

—¡Oh! sí.

—¿Y de quién es?

—De ella.

—¿Pero de qué ella?

El de Perellós se acercó al oído del vizconde y murmuró con voz bajísima y misteriosa, como si temiese hasta ser oído del aire:

—De la reina.

Ponce palideció. Volvió á tomar el papel; guardóselo otra vez en el pecho, y estrechando expresivamente la mano de Perellós, se apartó á grandes pasos de aquel sitio sin decir una sola palabra.

Ramón de Perellós permaneció un rato contemplando cómo se alejaba su amigo.

—¡Dios mío!—murmuró cuando le hubo perdido de vista.—¿Es esto posible?... La reina hasta hoy tan cuerda, ¡tan virtuosa!.... ¡Ella á quien el rey ama con tanto delirio!.... No puede ser..... me habré equivocado..... será una letra muy parecida que me habrá engañado..... sí, esto será..... ¡oh! ¡yo lo averiguaré!

Y serenándose y procurando borrar hasta la menor huella de emoción de su rostro, fuese rápidamente á reunirse con el rey que regresaba ya á palacio, después de haber dado un paseo por los jardines.

No tardó en llegar la noche, y por consiguiente no tardó en comenzar la fiesta, con tanta impaciencia esperada por los galantes caballeros de la corte. Los salones se llenaron de damas elegante y caprichosamente vestidas, cubierto el rostro por una mascarilla de raso, de terciopelo ó de damasco. No había dos que llevasen el antifaz del mismo color, y era el espectáculo más grato que pueda darse el de tantos y tan bellos ojos chispeando á través de mascarillas de tan diversos colores. Era aquélla una diversión desconocida aún en la corte de Juan I, y los caballeros la acogieron con entusiasmo. Las damas, para mejor encubrirse, no sólo habían hecho uso de la mascarilla para velar su rostro, sino que hasta habían vestido trajes raros y caprichosos, que contribuyeron á hacerlas completamente desconocidas, aun á los ojos mismos de sus hermanos, de sus esposos ó de sus galanes.

Era aquello una confusión, un laberinto, un enigma viviente para todo caballero que, como el de Perellós,

no tuviese la clave para descifrarlo. En efecto, ya sabemos que el camarlengo mayor del rey conocía á las damas por el color de sus mascarillas, puesto que sabía el que cada una había elegido.

Mucho antes de la hora fijada por la dueña, el vizconde de Evol, cuyo corazón latía descompasado como el de un enamorado doncel de quince años que acude á su primera cita de amor, bajó al jardín que recorrían algunas damas y no pocos caballeros, y se dirigió hacia la designada. calle de tilos. La noche era hermosa: con un beso de amor acariciaba la brisa el follaje, y la luna brillaba majestuosamente en el horizonte, rodeada de su rica corte de estrellas.

Ponce de Evol se paseaba por la calle de tilos, inquieto, angustioso, volviéndose á cada susurro del viento y á cada murmullo de los árboles. No esperó mucho tiempo. Pocos instantes después de haber transcurrido la hora citada, una dama entró en la calle de tilos, adelantándose resueltamente hacia el vizconde. Cubría su rostro una mascarilla blanca.

—¡Oh!—murmuró Ponce sin poder hacer que de sus labios se escapara más que esta sencilla exclamación.

—Soy violeta de oro,—dijo la dama acercándose al de Evol, y tomando el brazo que éste no se atrevía á ofrecerle siquiera: tal era en aquel instante su emoción.

La pareja se alejó.

Un hombre salió de entre unos arbustos inmediatos, donde había estado escondido y de donde pudo presenciar aquel encuentro. Era Ramón de Perellós, que había visto la mascarilla blanca que velaba el rostro de la reina.

—Sí, sí—se dijo el servidor del rey meneando tristemente la cabeza y con los ojos fijos en la pareja que se alejaba,—no me queda duda ya: es la reina.

En aquel momento también un alegre grupo de jó-

venes cortesanos penetraba en la calle de tilos, encontrándose cara á cara con Ponce de Evol y su compañera. Formaban parte de este grupo Berenguer de Oms y Ramón de Senmanat. Los dos lanzaron un grito de sorpresa.

—Senmanat—díjole Berenguer de Oms cogiendo su brazo,—¿no es blanca la mascarilla que, según nos ha dicho esta tarde Perellós, debe llevar la?....

—Sí, sí,—contestó el de Senmanat sin dejarle concluir.

—Pues entonces la dama que Ponce de Evol lleva del brazo.....

—Es la reina.

—¡La reina!—exclamaron sorprendidos todos los cortesanos, para ninguno de los cuales era un secreto la pasión del de Evol.

—La han conocido como yo—se dijo á sí mismo Ramón de Perellós, que acababa de reunirse con el grupo.—Está ya perdida, deshonrada á los ojos de la corte. ¿Cómo salvar su honor, Dios mío, cómo salvarle?....

En el ínterin la pareja se había ido alejando.

Se hallaba Ponce de Evol tan conmovido y tan impresionado, que no acertaba á hablar. Era para él un sueño lo que le sucedía, y no podía menos de creerse juguete de la más encantadora de las ilusiones.

La dama de la mascarilla blanca tuvo que ser la primera en romper el silencio.

—¿No merezco que me dirijáis la palabra, caballero?.... ¿Es acaso costumbre vuestra la de permanecer mudo al lado de una dama, como si estuviéseis junto á una estatua?

—No, señora—contestó tímidamente el trovador:—es que sueño, y temo si hablo romper el encanto de mi sueño.

—¿Y es dulce vuestro sueño?

—Dulce es y triste al mismo tiempo, como lo es la ilusión de un amor que nada espera.

—¿Luego amáis?

—Amo como amamos nosotros los trovadores: con un amor puro, desinteresado, leal; con una pasión profunda, sí, pero exenta de egoísmo y de interesadas miras; amo sabiendo que jamás podré poseer el objeto amado y sin desear tampoco su posesión; amo, en fin, como se ama á la flor que desde la planta nos envía sus aromas, como se ama al sol que con su luz nos ilumina, aunque con su fuego nos devora.

Si en aquel momento el vizconde hubiese mirado á su compañera, hubiera visto brillar sus ojos como ascuas á través del antifaz.

—¿Sabéis que lo que estáis diciendo, vizconde—dijo la de la mascarilla blanca,—no es á la verdad muy galante para escoger por confidente á una dama?

—¿Y por qué no, señora? ¿quién os dice que no seáis vos misma la dama á quien há tiempo consagro yo en secreto mis pensamientos?... ¡Oh! no os enojéis, señora—se apresuró á decir el de Evol, viendo que su compañera hacía un movimiento que él interpretó á su modo:—mi amor es tan puro que á ninguna dama puede ofender, por elevada que sea su categoría. ¿Á quién ofende la adoración casta de un alma que no es sino una nube de incienso que se eleva vaporosa hasta las plantas del objeto amado?... Mi amor es todo pureza, todo respeto, quizá también todo idealidad. Su principal encanto consiste en su ilusión; ningún lazo mundano le encadena, ningún mal pensamiento le envenena: es una pasión á la cual todo un abismo aparta de esas otras pasiones raquílicas é interesadas que atosigan el corazón vulgar de ciertos hombres. Yo sería ciertamente el más feliz de los mortales el día que la mujer, á quien rinde mi corazón tan entusiasta culto, me dijera:

¡Te amo! Pero también es cierto que al oír desprenderse de su boca estas dos solas palabras, huiría lejos de ella y me iría á ocultar en un rincón del mundo mi felicidad y mi ventura, á sósas con mi dicha y mi ilusión. Yo soy así: amo de una manera extraña; pero amo como nadie ama, amo mejor que los demás..... y estoy contento.

La desconocida no contestó. Prosiguieron andando otro largo rato en silencio. La dama, sin embargo, no estaba exenta de emoción, pues que su brazo temblaba de vez en cuando haciendo temblar también el de su compañero.

—Vizconde—dijo por fin de pronto la dama variando rápidamente de conversación y rompiendo el goce de aquel significativo silencio,—varias señoras de la corte se disputan el premio que ganásteis ayer en el certamen. ¿Sería indiscreción preguntaros á quién pensáis vos ofrecerlo? ¿En qué seno queréis verle brillar?

—Mi violeta de oro, señora—contestó resueltamente el trovador,—sólo puede ser de otra violeta de oro.

—De modo que si yo os la pidiera.....

—Me apresuraría á dároslo. Sólo que.....

—¿Qué?

—Sólo que ya sabéis vos, señora, que la violeta ganada por el trovador es una prenda de amores en poder de una dama.

—Sí, ya sé—dijo la dama después de haber reflexionado un instante,—ya sé que es un lazo de amor que une á dos corazones; ya sé que es una declaración que el uno hace y que el otro acepta.

—Y bien, ya que esto sabéis—exclamó Ponce de Evol que, por una de aquellas súbitas reacciones á que se hallan tan propensos los temperamentos nerviosos, era ya tan audaz y atrevido como tímido y confuso estaba poco antes,—decid, ¿me la pedís ahora?

La dama titubeó, y dijo sin contestar á su pregunta:

—Mañana, al caer las sombras, hallaos junto á la puerta principal del templo de Santa María. Una dueña irá á buscaros y os llevará á un sitio en que podremos hablar con más seguridad que aquí. Esta noche estoy temblando. Puede ser notada mi ausencia en los salones, y para mí la menor sospecha es la deshonra.

Y diciendo así, la dama soltó el brazo de su caballero.

—¿Os vais ya?—preguntó éste con una voz impregnada de melancolía.

—Es preciso. Que Dios os guarde, caballero.

—Con vos vaya, señora.

La de la mascarilla blanca tendió su mano á Ponce, y éste con pasión, pero con respeto, imprimió en ella un ardiente beso. La dama se estremeció toda como al contacto de un botón de fuego. ¡Aquella mujer amaba de corazón!

—Hasta mañana, pues,—dijo ella.

—Hasta mañana,—contestó él.

La dama, que había dado ya algunos pasos para retirarse, volvió atrás y le dijo en voz baja:

—Y no olvidéis traerme vuestra violeta de oro. La acepto.

Dijo, y huyó ligera como una perseguida cervatilla. Pronto hubo desaparecido á través de los árboles.

En el instante en que la desconocida iba á subir la escalinata que conducía al palacio, encontró al pie de ella á Ramón de Perellós, que se inclinó profundamente, haciéndole una cortesana reverencia. Sorprendida la dama, llevó la mano á su rostro para asegurarse de que estaba cubierto por la mascarilla, y apretó el paso sin contestar al respetuoso saludo del camarlengo del rey.

Ramón de Perellós abandonaba en aquel momento los salones, lleno de ira al convencerse de que era ya conversación de toda la corte lo que él más temía y más

deploraba. La imprudencia cometida por él aquella tarde revelando el color de las mascarillas, había comprometido á la reina. En efecto, Ramón de Senmanat y sus amigos habían esparcido la voz de que la reina iba del brazo con Ponce de Evol por lo más apartado y solitario de los jardines; y como el amor entusiasta y delirante del vizconde era conocido de la mayoría de los cortesanos, la murmuración, que en todas épocas ha sido el veneno de las cortes, estalló gozosa al ver que podía cebarse á mansalva en una persona de tan elevada categoría como la agraciada reina de Aragón. No se habló de otra cosa durante toda aquella noche; y cuando se volvió á ver en los salones á la dama de la mascarilla blanca, todo fueron sonrisas irónicas, todo reticencias, todo ojeadas y comentarios. Los cortesanos estaban en su elemento pudiendo murmurar, y es fuerza confesar que lo hacían con tanto gusto y júbilo, como si en vez de un pecado hubiese sido una virtud.

El de Perellós estaba desesperado, y con tanta más razón cuanto que él se creía, y lo era en efecto, la causa de todo hasta cierto punto. Perellós era un hombre leal entre los más leales, lleno de generosos sentimientos, con un amor tan inmenso hacia su rey, que llegaba á rayar en adoración. Bien lo demostró así cuando la desgraciada muerte de su soberano, y sabido es á lo que entonces se expuso y lo que entonces hizo para convencerse de que no penaba el alma de su venerado D. Juan I. El remordimiento le acosaba; su concien-

I «Llevado del amor de su rey, su gran privado y camarlengo mayor D. Ramón, vizconde de Perellós y Roda, queriendo saber el estado en que se hallaba la alma de su señor por su lamentable muerte, pasó á Hibernia y entró en el Purgatorio, donde en el libro que escribió del estado de la otra vida, afirma que la vió y que estaba en camino de salvación.»

(Feliu de la Peña: *Anales de Cataluña*.)

cia le culpaba, y á más era para él el sentimiento mayor el de ver la honra de su soberano revolcada por el lodo. Después de Dios, el rey. Esta era su divisa, la divisa que llevaba grabada en sus armas y en su corazón. ¿Cómo, pues, podía ver tranquilamente aquel suceso el hombre que estimaba la honra de su soberano en más que la suya propia..... el hombre que hubiera preferido morir mil veces antes que ver asomar una irónica sonrisa en los labios de los cortesanos al hablar de D. Juan?

Entregado se hallaba á estas reflexiones y meditando lo que debía hacer, cuando una mano cayó sobre su hombro, al mismo tiempo que la voz de Ponce de Evol le decía:

—Amigo mío, soy el más feliz de los mortales.

—¡Qué decís!—exclamó el de Perellós estremeciéndose.

—La reina ha aceptado mi violeta de oro.

—¡Dios mío!

—Y ya sabéis lo que esto significa.

—Pero.....

—Estoy loco de alegría. Envidiad mi suerte, Perellós, envidiadla como la del más feliz de los hombres: mañana la volveré á ver.

—¡Mañana!

—Me ha dado una nueva cita. La he prometido que al caer las sombras estaría en.....

—No quiero saberlo—dijo el de Perellós, interrumpiéndole.

—¡Cómo!

—Guardaos vuestro secreto, vizconde. Yo soy demasiado amante de mi rey; no puedo en este punto dominar mi corazón, y podría venderos. ¡Adiós!

Y el de Perellós se apartó dejando á Ponce de Evol asombrado y murmurando:

—¡Si se habrá vuelto loco ese hombre!

Lo que Perellós acababa de decir fué lo que sucedió. Era, como en efecto lo había dicho, demasiado amante de su rey para, en asuntos que atañían á su honra, poder reprimir el impulso de su corazón. Perellós habló. Aquella misma noche D. Juan supo todo lo que pasaba.

—Es imposible, Perellós—le dijo el rey luego que hubo oído su relación.—Tus oídos te han engañado, tus ojos te mintieron. La reina Doña Violante rinde un culto incesante á la virtud, como lo rindo yo al honor y como lo rindes tú á la lealtad.

—Sin embargo, señor, yo he leído sus versos, yo la he visto del brazo de Ponce de Evol, yo sé que le ha dado una cita para mañana, y que ha aceptado su violeta de oro, lo que es lo mismo que aceptar su amor.

D. Juan permaneció entregado por un momento á sus reflexiones.

—Todo lo averiguaremos—dijo al cabo de un instante,—y ¡ay de ella si me vende y si me falta!

Dicho esto cogió un silbato de plata labrada que figuraba un león, y lo acercó á sus labios. Al silbido compareció un escudero.

—Que venga al instante Bernardo de Vilaregut—dijo el rey.—El escudero se inclinó y partió.

Bernardo de Vilaregut era el hermano de Doña Carroza de Vilaregut; y así como ésta era la favorita de la reina, él era el confidente del rey.

Las órdenes que dió el rey á Bernardo de Vilaregut fueron tan breves como decisivas. Contóle, puesto que para él tampoco tenía secretos, todo lo que había sabido de boca de Ramón de Perellós, y le encargó que hiciera vigilar á Ponce de Evol, siguiéndole en todos sus pasos y dándole inmediatamente aviso de cualquier acción sospechosa. El de Vilaregut prometió hacerlo así, y se retiró para dar las órdenes al efecto necesarias.

ho
esq

tar
dir
ari
pe:
ba
del
pri
ma

mi
do
qu
de
lai
go
ro:
for
cre
sa:
tar
me
ha
br:
á j
ad

int
el

va

Al revés de lo que había sucedido la noche anterior, la dama fué entonces la que permaneció muda como una estatua, y Ponce quien rompió el silencio.

—Señora—dijo el trovador doblando ante ella una rodilla y comenzando á hablar con ese acento dulce y simpático que se tiene siempre cuando se habla con el corazón;—señora, una vida sin amor es como un día sin sol, como un jardín sin flores y como una flor sin aromas. Yo amo, y por consiguiente en mi vida hay sol, flores y aroma. Señora, quizás sea yo egoísta; pero la verdad es que quiero continuar amando y siendo feliz, y por esto es que vengo á entregaros esta violeta que os habéis dignado aceptar, y á despedirme de vos.

Hablando así, el vizconde presentó la violeta de oro á la tapada, que la aceptó maquinalmente casi.

—¿A despediros?—balbuceó.

—Sí, señora: me marchó. Es preciso. Mañana saldré de esta corte, y dentro de tres días de los estados de Aragón. Habéis aceptado esta flor sabiendo su significado. Yo no necesito más, y demasiado sé que mi deber es ahora el de partir para no volver á veros. Sería indigno de vuestro amor si así no lo hiciera. Nuestros corazones se han entendido, y ambos saben que hay entre nosotros dos una barrera que á mí me prohíben vencer el respeto y la castidad de mi amor, que á vos os impiden salvar la dignidad y la virtud. Si yo permaneciese aquí, viviría continuamente en el tormento; estando lejos de vos viviré en un cielo de recuerdos. Vos no podéis ser mía, porque sois ya de otro; y aun cuando libre fuéiseis, yo no podría ser entonces vuestro, porque me sería siempre imposible subir hasta vos. Nuestros corazones son dos gemelos que ha desunido y separado la voluntad de Dios. Cúmplase ésta en todo. Yo soy el primero en salir al encuentro de vuestros deseos; soy el primero en resignarme. Si así no lo hicie-

ra, no os amaría como se debe amar, con el amor del alma; y puesto que os amo, me resigno, y puesto que me resigno, parto.

Este discurso del vizconde conmovió profundamente á la dama tapada. Se hubieran podido oír los latidos de su corazón y se hubieran visto encenderse sus ojos como dos llamas. Llevó la mano á su pecho como para ahogar sus violentos latidos; y haciendo un movimiento cual si se decidiese á ejecutar de pronto una resolución repentina, exclamó con voz trémula, aunque con firme propósito:

—¡Vizconde de Evol, sois, y lo proclamaría á la faz del mundo entero, el caballero más noble y más honrado que calzó jamás espuela de oro! Pues bien: franqueza por franqueza, hidalguía por hidalguía. Vos me habéis abierto vuestro corazón; yo voy á abriros el mío. Sabedlo, y sabedlo pronto, porque me pesa ya la conciencia: yo.....

Pero la dama no pudo continuar. Impidióselo un rumor precipitado de pasos. Casi al mismo tiempo la dueña se precipitó en la estancia.

—Señora—exclamó,—el rey se dirige aquí con Bernardo de Vilaregut y otro caballero.

La dama lanzó un grito de angustia; palideció horrosamente bajo su máscara, y hubiera caído á estar en pie: tal fué el efecto terrible que en ella causaron aquellas palabras.

—Llevaos al vizconde por el mismo camino por donde habéis venido,—dijo á la dueña con voz débil.

—No puede ser: vienen por la galería.

—¡Dios mío! ¡Estamos perdidos!—exclamó la dama torciéndose desesperadamente los brazos.

—Ya están aquí,—murmuró la dueña llena de terror.

—Ocultaos pronto, en cualquier sitio, detrás de estos mismos tapices, y dejadme á mí,—exclamó Ponce de

Evol, que había á la proximidad del peligro recobrado su natural valor.

—Pero.....

—Nada, dejadme á mí. Ya yo me compondré. ¡Apre-suraos!

La dama y su dueña acababan apenas de desaparecer tras de los tapices, cuando se alzó el de la puerta para dar paso al rey, á quien seguían Ramón de Perellós y Bernardo de Vilaregut.

Lo primero que vió el rey al entrar fué á Ponce de Evol, que se hallaba de pie en medio de la estancia, con la gorra en la mano y guardando una respetuosa actitud.

—¿Qué hacéis aquí, en el gabinete de la reina?—exclamó D. Juan con los puños cerrados y con los ojos brotando fuego.

Ponce de Evol no se turbó, ni aun al saber en qué sitio se hallaba. Afortunadamente no le abandonó su presencia de ánimo.

—Señor—contestó saludando profundamente y doblando una rodilla,—había venido con el objeto de demandar á S. A. la honra de que me permitiera dedicarle un poema que he compuesto.

El rey no contestó más que arrojándole una insultante mirada de desprecio y midiéndole de arriba abajo con la vista.

—¿Dónde está la reina?—preguntó sin dirigirse á nadie y paseando su mirada por la habitación.

Nadie le contestó.

—¿Dónde está la reina?—volvió á gritar D. Juan.

—Señor—dijo entonces el de Evol,—yo estaba esperando.....

—No te dirijo á tí la palabra,—exclamó el rey interrumpiéndole bruscamente y volviendo á pasear su mirada por la estancia.

Nada vió que pudiese despertar sus recelos. No parecía haber en el cuarto el menor rincón donde le fuese fácil á alguien ocultarse. Los ojos del rey se clavaron en la puerta que ya al entrar había atraído las miradas del de Evol.

—Allí se habrá refugiado—exclamó D. Juan.—Afortunadamente es una estancia que no tiene más salida que ésta. Mejor. El pájaro estará en la jaula.

Encaminóse violentamente hacia la puerta y la empujó con furia. Estaba cerrada por dentro. La cólera abrasaba al rey. Hízose dos pasos atrás y dió á la puerta un terrible puntapié, capaz de desquiciarla á ser menos firmes sus goznes.

—A ver—gritó D. Juan,—derribadme esa puerta. ¡Pronto!

—Señor—se atrevió á decir Bernardo de Vilaregut,—es la habitación de S. A., y nosotros, sus indignos servidores, no debiéramos casi.....

—¡Bernardo de Vilaregut! —exclamó frenético el monarca, á quien cegaba la ira,—derribadme pronto esa puerta si no queréis que mande yo derribar vuestra cabeza.

El de Vilaregut no dijo nada más. Se inclinó respetuosamente, y tirando del puñal que llevaba en el cinto se dispuso á introducirlo en la cerradura para hacerla saltar.

No tuvo, sin embargo, que tomarse este trabajo. Así que el puñal entraba en la cerradura, la puerta se abrió de par en par, y la reina Doña Violante apareció en el umbral de la estancia.

En el rostro de la reina estaban pintados el asombro y la sorpresa; pero mucho mayor fué la alteración que descompuso el rostro de Ponce de Evol al verla aparecer por donde menos podía esperarse. Volvió en seguida los ojos hacia el rincón en que se había escondido la

dama de la mascarilla blanca, y observó que el tapiz se movía.

—Allí está aún—se dijo el vizconde.—Luego no era ella.

Y volvió la cabeza para clavar de nuevo en la reina su absorta y estúpida mirada.

Entonces fué cuando hizo otra observación.

Las dos damas, porque ya no se podía dudar que fuesen dos, llevaban distintos trajes. El de la dama de la mascarilla era blanco con cota de terciopelo negro bordada en oro, mientras que el de la reina era azul y rosa con cota de damasco adornada de pieles de armiño.

Ponce de Evol palideció y tuvo que alargar su mano en busca de un apoyo para no caer. Conoció que había sido infamemente burlado; conoció que alguna dama de la corte, enterada de su loco amor por la reina, había querido divertirse con su pasión ó aprovecharse de ella ocupando el lugar de Doña Violante. Sus ojos lanzaron rayos de cólera, y llevó la crispada mano al pecho como si hubiese querido con sus propias uñas arrancarse aquel corazón que tan torpemente le había servido no conociendo el engaño. Y, sin embargo, no llegaba á comprender cómo podía haber tenido lugar aquella sustitución. Él había recibido unos versos de la reina, de su puño y letra, y la dama con quien había hablado era la de la mascarilla blanca, color elegido por Doña Violante para su disfraz.

Esto no obstante, no era menos cierto que Ponce de Evol se hallaba en la ridícula posición de un hombre burlado en su amor, en sus esperanzas, en su delirio. La desesperación roía su alma en aquel momento; se consideró ya el hazme reir de la corte, y su primera idea fué la de arrojarle hacia el rincón donde estaba oculta la otra dama y arrastrarla á los pies de la reina.

Todas estas reflexiones fueron hechas por el vizcon-

de muy rápidamente, y por consecuencia en mucho menos tiempo que el que yo he tardado en explicarlo.

La reina, al ver á su esposo y á tres caballeros, preguntó admirada:

—¿Qué es eso?.... ¿Qué sucede?.... ¿Por qué ese ruido y esos golpes?.... ¿Dónde está la dama que debía velar mi sueño?....

—¡Ah! ¿Con que estábais durmiendo, señora?—preguntó el rey irónicamente.

—Ya sabéis que ésta es la hora en que tengo por costumbre descansar un rato,—contestó más sorprendida aún Doña Violante.

El rostro del rey cambiaba de colores y de matices: tan pronto estaba purpúreo como pálido. Sus labios se contraían á impulsos de la violenta emoción que le agitaba; sus ojos despedían fuego.

—Y ¿qué hacía velando á vuestra puerta el vizconde Ponce de Evol?—preguntó el rey.

—¡El vizcondel!

Y la reina volvió hacia Ponce unos ojos en que otra cosa no se leía que la expresión del más inocente asombro.

—¿Le habéis acaso enviado á buscar—prosiguió el rey, cuyas palabras mejor que sátira vertían veneno,—para que os cantara una de sus trovas de amor á cuyo son poder adormeceros?

—¡Yo!—exclamó Doña Violante cada vez más aborta, cada vez comprendiendo menos y fijando tan pronto su vista en el rostro airado de su esposo como en el pálido semblante del de Evol,—¿os he enviado yo á buscar, vizconde?

—Dejémonos de fingimientos, señora,—exclamó el rey de pronto.—Todo lo sé.

—¡Todo lo sabéis!.... Y ¿qué es lo que sabéis, señor?—preguntó Doña Violante irguiendo su frente.

Durante este animado diálogo, Ponce de Evol había tenido tiempo de ponerse sobre sí y de reflexionar detenidamente acerca de lo que pasaba. Comprendió que al fin y al cabo tendría que acabar por descubrirse aquel enredo y aquella trama; comprendió que él era quien debía ser de todos modos la víctima expiatoria apareciendo por su credulidad como blanco del sarcasmo y de la ironía cortesana, y decidió apresurar el desenlace con aquella caballeresca abnegación con que las almas nobles soportan lo mismo el ridículo que el tormento. Podía con una sola palabra calmar el enojo del rey y sacar á la reina de aquélla para ella tan incomprensible situación, haciéndola reaparecer pura y virtuosa á los ojos de todos. No vaciló, pues, y arrojándose á los pies de Doña Violante y contestando por el rey á su pregunta, exclamó:

—Señora, lo que S. A. sabe es que una dama, valiéndose imprudentemente de vuestro nombre, me ha atraído á este sitio para hacer burla quizá mañana con sus amigas de mi credulidad é inexperiencia; lo que S. A. sabe es que esa dama ha osado enviarme este papel en el que cualquiera hubiera creído ver vuestra letra—dijo esto el vizconde sacando de su pecho los versos que había recibido de manos de la dueña y entregándoselos á la reina;—lo que S. A. sabe, en fin, es que esa dama, que ha tomado vuestro nombre y vestido ayer y hoy vuestro disfraz, está allí, escondida tras de aquellos tapices, sin que su corazón la haya impelido á presentarse viendo que sospechas injuriosas acusaban á su reina y viendo la ridícula posición en que había colocado á un caballero.

Al oír estas palabras y al ver el sitio que el vizconde indicaba, Ramón de Perellós el primero se precipitó, y levantando los tapices descubrió á la dueña y á la dama, cuyo rostro estaba cubierto aún por la mascarilla

blanca. Perellós cogió de la mano á la desconocida y la llevó, sin ninguna resistencia por su parte, hasta el centro de la estancia.

Después de un momento de silencio, el rey, volviendo de su asombro, exclamó:

—Señora, quien quiera que seáis, dignaos descubrir el rostro.

La dama no contestó. Antes bien llevó la mano á su máscara apretándola convulsivamente contra su rostro é inclinó su confusa y avergonzada frente. D. Juan, que estaba ansioso de desenlazar aquella intriga, volvió á decir levantando su voz airada:

—Quitaos la máscara, señora. El rey os lo manda.

Tampoco contestó la dama. Doña Violante fué la que acudió en su auxilio. La reina no sabía aún lo que había pasado ni lo comprendía más que confusamente; pero sin embargo conoció quién era la dama tapada, y dijo á su real esposo:

—Señor, si esa dama es culpable, no permitáis que se avergüence ante tantos testigos. Segura estoy que no tendrá reparo en descubrirse á vos, pero á vos sólo, y en deciros ingenuamente lo que haya pasado.

D. Juan se volvió entonces hacia sus caballeros, que obedientes á su insinuación saludaron profundamente y salieron de la estancia.

Así que la puerta se hubo cerrado tras ellos, la dama cayó de rodillas y arrancó su máscara, descubriendo un rostro lloroso y pálido.

Era Doña Carroza de Vilaregut.

Tuvo lugar entonces entre aquellos tres personajes una viva y animada escena. Doña Carroza de Vilaregut, aunque trémula y turbada, dió cuantas explicaciones fueron necesarias y satisfizo por completo al rey, disipando hasta la menor sombra de duda que albergar pudiese su corazón contra la inocente Doña Violante.

Hacía ya mucho tiempo que Doña Carroza, cuyas costumbres no eran ciertamente las más puras, y cuya reputación tenía que hacer frente á muchos severos cargos, amaba apasionadamente al vizconde de Evol, quien, arrastrado á su vez por el amor que llenaba su alma, ni siquiera había jamás fijado los ojos en aquella mujer que se valió de mil femeniles recursos para atraerle y uncirle á su triunfante carro. Desesperada la de Vilaregut al ver pagado su cariño con tanta indiferencia; sabedora de la causa que producía esta última, y conociendo también por otra parte la conspiración tramada entre varias damas para conseguir la violeta de oro ganada por el vizconde, se lanzó á decir en un círculo de señoras de la corte que nadie sino ella obtendría aquella flor, porque nadie sino ella era amada del de Evol.

Interesados ya de este modo en la lucha su amor propio al mismo tiempo que su corazón, la favorita de la reina, valiéndose de su semejanza con ésta, no vaciló en anudar los hilos de una perversa intriga, cuyo desenlace esperaba que sería por cierto bien distinto de lo que fué. La de Vilaregut, cuyo orgullo no tenía límites, creyó que interesaría á Ponce de Evol, y que éste, al descubrir el engaño, caería sencillamente á sus piés, perdonándole la astucia en gracia de la violencia de su amor.

Doña Carroza tenía en su poder unos versos escritos hacía algún tiempo por la reina, que deseando hacer figurar en un diálogo poético á ella y á su favorita, había tomado por asunto de su obra una conversación entre la violeta de oro y la caléndula de plata, nombres con los cuales eran designadas ellas dos por los cortesanos. Esta poética composición no estaba más que empezada, y de ella no había escrito la reina más que los pocos versos de que echó mano la de Vilaregut para

enviar al trovador. Doña Violante en el ensayo de la fiesta debía llevar el rostro cubierto con una mascarilla blanca; su favorita la invitó á cambiar con ella de antifaz, y la reina no vió en hacerlo el menor inconveniente.

Así fué como tuvo lugar aquella intriga, en cuyo lazo tan cándidamente se había dejado prender el entusiasta Ponce de Evol.

La de Vilaregut poseía por completo el cariño de Doña Violante que fácilmente la perdonó, y al perdón de la reina no tardó en seguirse el perdón del rey; pero por secreta que quisiera tenerse la aventura, no dejó de traslucirse. El mismo Ramón de Perellós, con su lealtad proverbial, cada vez que oía acusar á la reina por lo pasado con el de Evol, salía en su defensa y contaba la intriga de la dama, que jamás nombraba, pero que bien pronto se supo ser la favorita.

Esto, unido á los cargos terribles que se hacían á la de Vilaregut sobre sus licenciosas costumbres y sobre los asuntos particulares y manejos interiores de palacio, hizo que las Cortes reunidas en Monzón aquel mismo año de 1338 requiriesen al rey para que reformase su palacio y arrojase de él á la favorita de su esposa. Una de las quejas que dieron las Cortes fué la de que comprometía el buen nombre, honra y reputación de la reina, aludiendo con esto á la aventura de la violeta de oro. Señaláronse en este empeño más principalmente Cataluña y Mallorca, y también varios señores, que hasta llegaron á armarse y armar sus gentes para apoyar sus quejas. El rey, instado por su esposa, que amaba con decidido y fraternal cariño á la de Vilaregut, dió al principio muestras de oponerse con vigor á semejantes demandas, y esto amenazó al reino con guerras civiles; pero al fin su genio blando le redujo á complacer en todo á las Cortes.

Doña Carroza de Vilaregut fué desterrada del reino.

Por lo que toca á Ponce de Evol, jamás se le volvió á ver ni se supo de él. La misma noche del desenlace de su aventura partió de los estados de Aragón, y se cree que fué á alistarse como simple soldado aventurero, y con otro nombre, bajo las banderas de alguno de aquellos reyes extranjeros que sostenían entonces entre sí crudas y sangrientas guerras.

V.

La narración de Odón de Vallirana complació en extremo á las dos damas, pero más que á nadie á aquélla á quien había sido dedicada. Violante, en efecto, dió repetidas muestras de gozo y alegría, manifestando el placer y el interés con que había oído la relación romancesca del trovador.

Era gran moda entonces entre las damas—y lo fué durante todo aquel siglo—el uso de unos ricos cinturones cuajados de oro y pedrerías guarnecidas de casca- beles de plata. Violante llevaba uno de esta clase y apresuróse á quitárselo para alargarlo al trovador.

—Guardad ese cinturón en memoria mía—le dijo.— Habéis aceptado de mi hermana un regalo para la dama de vuestros pensamientos: no podéis negaros á aceptar lo que os ofrezco para uso vuestro.

Odón aceptó el cinto, y para honrar á la dama que se lo regalaba se apresuró á ceñirse con él el talle, sujetándose la túnica de colores que aparecía bajo su encarnado gabán de anchas mangas flotantes.

Era ya muy entrada la noche. Distraídas las damas con la interesante narración del trovador, no habían sentido deslizarse las horas, y en vano la campana del

castillo de Benavent había ya dejado oír sus sonos invitando á todos los habitantes del mismo á reunirse en el comedor para la cena.

Aún por aquellos tiempos era costumbre que los señores comiesen junto con los sirvientes, si bien que en mesa aparte. La mesa del castellano, á la cual no se sentaban más que los individuos de su familia y los huéspedes á quienes quería honrar con tal distinción, se elevaba por lo común en el fondo del comedor, sobre un estrado ó tablado, al pie del cual se extendían, formando círculo por lo regular, las mesas á que se sentaban los escuderos, pajes y servidores.

Esta antigua costumbre era puntualmente observada en el castillo de Benavent. El señor de Rocaberti quiso que el trovador se sentara á su mesa; y antes de comenzar la cena, hizo llenar de espirituoso vino el cuerno de plata en que solía beber, por ser una herencia de familia, y trocó con Odón el brindis de bienvenida y de hospitalidad, como hubiera podido hacer con el huésped más ilustre.

Concluída la cena, el maestresala recibió encargo de acompañar á Odón á la estancia que se le había preparado, y el trovador tomó posesión de un aposento que se le había adornado cuyas ventanas daban á los jardines, á los que podía bajar siempre que quisiera por una escalera particular que á ellos descendía desde su habitación.

Muy tarde se acostó Odón aquella noche. Pasó largo rato meditando y pensando los argumentos y asuntos que en preferencia debía escoger para la próxima asamblea, y aun antes de acostarse se arrodilló para de todo corazón dar gracias á Dios que tan evidentemente protegía sus secretos designios.

Los tres días que mediaban hasta el señalado pasaron como un soplo, y aún cantó Odón á las dos jóvenes

damas algunas trovas de amores que agradablemente entretuvieron por las noches sus ocios y tareas.

Por la mañana del cuarto día empezaron ya á llegar los invitados, que prosiguieron presentándose durante toda la jornada. El castillo, para dignamente recibir á sus huéspedes, tomó un aire de fiesta, y la amabilidad y cortesanía de sus dueños le convirtió en un lugar de encantos y delicias. Al anochecer, hora designada para dar comienzo á los cantos del trovador, el salón principal de Benavent estaba lleno de hermosas damas y nobles caballeros, y en las antesalas bullía una multitud de pajes con sus airosos y variados trajes, sus túnicas ó toneletes vistosamente bordados, sus petos de grana ó de terciopelo donde ostentaban el escudo de sus señores, sus calzas de tiras ó rayas de colores y sus zapatos de largas y retorcidas puntas.

En cuanto á los vestidos de las damas, participaban de esa fluctuación y de esa mezcla de buen gusto, capricho y extravagancia que acompañó siempre á la moda femenina durante el siglo xv. Algunas llevaban por tocado el turbante adornado de un plumero blanco que se usaba en Francia; otras el birrete de grana con un largo velo del mismo color que en graciosa ondulación pasaba de su hombro izquierdo al derecho donde le sostenía un broche de oro; la mayor parte usaban ricas sobrevestas cuya larga cola sujetaban á su cinturón de cascabeles, teniendo así buen cuidado de dejar descubierto en parte el magnífico ropaje de brocado que llevaban debajo y en el que muchas lucían el escudo de sus armas ó sus divisas particulares.

Por lo que toca al traje de los hombres, guardaba más uniformidad y poco variaba entre sí. Algunos llevaban ropajes de terciopelo forrados de pieles que les llegaban hasta el suelo; otros, ricos jubones de anchas mangas, y no faltaba tampoco alguno que, dando mues-

tras de afeminación, se presentó ataviado con el collar de plata dorada enriquecido de perlas ó corales que los almibarados jóvenes del siglo aquel no vacilaron en adoptar, según cuentan las crónicas.

La concurrencia, por lo demás, era brillante, no sólo en trajes, sino también en nombres y en prosapias. Había allí miembros de varias de las más ilustres familias catalanas, y damas que por su belleza y su cuna eran citadas y famosas entre las más célebres.

El trovador saludó á tan ilustre como escogida asamblea, y dió principio á sus trabajos poéticos con la siguiente balada:

WINIDILDA Y WIFREDO.

(871.)

Voy á contaros, nobles damas, la historia de un amor; á relataros voy, ilustres caballeros, la historia de una venganza. Jamás hubo amor más fiel ni más ejemplar venganza. Allá, por los verjeles de la comarca de Flandes, libres y sueltos como dos tortolitas que han abandonado el nido, vagaban la bella Winidilda y el enamorado Wifredo.

Ella hija de los condes de Flandes, sobrina del emperador de Francia; él hijo de Wifredo de Arria, conde gobernador de Barcelona, asesinado vilmente por los criados del conde Salomón.

Parecían haber nacido el uno para el otro. El amor inundaba de alegría sus tiernos corazones, como un sol primaveral inunda de luz los campos. ¡Cuánta es la dicha de aquél que ama y es amado!

Wifredo caminaba en silencio y pensativo al lado de Winidilda; sus ojos apagados se velaban bajo la negra

franja de sus párpados; su rostro estaba cubierto por un velo de dulce melancolía.

—¿Qué tienes, amado mío?—preguntóle Winidilda.
—¿Qué pesar te entristece y nubla el brillo de tus bellos ojos?

—Un pensamiento se ha clavado en mi corazón como una espina.

—Entonces no piensas en nuestro amor.

—No; pienso en mi venganza.

Venganza ha dicho, sí. Y al salir esta palabra de sus labios, su rostro se ha encendido, de sus ojos ha brotado un rayo salvaje, su mano ha temblado y ha buscado inquieta en el cinto el puño de la espada.

—Winidilda—dijo Wifredo deteniéndose,—la sombra ensangrentada de mi padre se presenta sin cesar ante mis ojos y me muestra su herida que á torrentes despidе la sangre. ¿Qué debo hacer?

—¡Vengarle!—dijo Winidilda.

—Vengarle, sí—añadió la noble y varonil doncella.
—Para el hijo que no venga á su padre, no hay en el mundo reposo, felicidad, amor ni vida; para el hijo que no venga á su padre, el sol no tiene luz y las mujeres no tienen amor.

—Bien dijiste, Winidilda. Hora es ya de que busque mi espada el camino que conduce al pecho desleal del asesino. Bien dijiste; para el hijo que no ha vengado á su padre, la hora del amor no puede sonar hasta que suene la hora de la venganza.

«Juro solemnemente que la malla no abandonará mis miembros fatigados, que en mi pecho no penetrará una esperanza de amor, que no me he de rapar el cabello, el cabello ni la barba, hasta que haya visto exánime á mis pies al asesino de mi padre.»

Desde aquel día ya no volvieron á hablarse de amor Winidilda y Wifredo.

Desde aquel día treinta veces no más había nacido el sol para alumbrar la bandera de los condes de Flandes, enarbolada como un penacho en la torre del homenaje, cuando el joven catalán partió del castillo.

Iba en traje de peregrino; pero bajo su sayal brillaba la cota de malla, á su lado pendía la espada y en su cinto asomaba el puño de la daga. Largo y penoso fué su viaje, pero con valor y resignación supo sufrirlo todo.

Una mañana, al rasgarse el velo denso que entre sus sombríos pliegues oculta á la aurora, los púrpúreos rayos de un sol radiante hirieron á su vista las torres de Barcelona, que esbeltas se dibujaban sobre el manto azul del horizonte.

—Es mi patria—se dijo el joven peregrino,—es mi ciudad querida, la ciudad por cuya gloria peleó mi padre vertiendo generoso su sangre en sus luchas con las huestes sarracenas.

Y Wifredo se arrodilló; besó con fervor el suelo, y dió gracias á Dios en el sitio mismo donde sus ojos habían por primera vez descubierto la hermosa Barcelona.

Al entrar en la ciudad arrojó lejos de sí su ropón de peregrino.

—Oígame quien quiera —gritó:—«Yo soy Wifredo, hijo de Wifredo de Arria, el conde gobernador de Barcelona. Asesinóle sin misericordia Salomón y he venido á vengar su muerte.»

Así gritaba discurriendo por la ciudad. Llegó al palacio donde residía Salomón, y los guardias le negaron la entrada.

—¡Que salga ese cobarde! Decidle que aquí está Wifredo, que viene á vengar la muerte de su padre.

Radiante el rostro de alegría, lleno de júbilo el corazón, una mujer se precipitó con los brazos abiertos hacia el arrogante joven.

—Gracias sean dadas al Señor que me le envía. Wifredo, hijo de mi corazón, yo soy Almira, la esposa de tu padre: yo soy tu madre.

—Atrás, atrás, señora, no os conozco. Yo no tengo madre, yo no tengo amada hasta que haya muerto al conde Salomón. Para el hijo que no ha vengado á su padre no existen el cariño de la madre ni el amor de la esposa.

Salomón salió de su palacio rodeado de sus cortesanos, y se disponía á montar á caballo para ir á pasear la ciudad.

—Aguarda, aguarda, traidor conde. Yo soy Wifredo, y Dios ha armado mi brazo para vengar á mi padre.

—¿Quién es ese loco?—gritó Salomón poniéndose pálido.—Guardias, apartadle.

—No será sin que primero haya teñido mi espada en tu traidora sangre. Como un villano obraste; te mato como á un villano.

Dijo y atravesóle con su espada.

—Ahora venid, Almira, madre mía, venid á mis brazos. Os reconozco ya. Abrazad á vuestro hijo, á vuestro Wifredo, y abrazarle podéis ya sin vergüenza, que vuestro esposo y mi padre está vengado.

Wifredo fué proclamado conde en lugar del traidor Salomón. Winidilda, su amada, corrió solícita á sus brazos, y el Dios de los ejércitos y de las misericordias bendijo su himeneo.

—Wifredo, Wifredo mío, jamás me pareciste tan bello, jamás ví á tus ojos despedir tan abrasadoras llamas. ¡Oh, ven á mis brazos! Deliro de placer siendo tu amada, me estremezco de orgullo al ser tu esposa. ¿Qué te falta ya, amado mío? ¿No eres feliz?

—Sí; pero algo me falta todavía, Winidilda.

—¿Qué deseas, pues?

—¡Ay, lo que he de alcanzar aunque á costa sea de

mi sangre: un blasón para mis armas y unas armas para mi patria!

Resonaba aun el murmullo de la aprobación con que había sido oído el primer canto del trovador, y hablaban unas á otras las damas y entre sí los caballeros, loando el dulce y simpático acento, los distinguidos modales, el entusiasmo y buen decir de Odón, cuando éste volvió á levantar la voz, y el más expresivo silencio tornó á reinar inmediatamente en la asamblea.

Obedeciendo á uno de esos singulares caprichos tan frecuentes á almas como la suya, el trovador eligió para asunto de su segundo canto el de una tradición popular muy conocida en aquella época.

EL NOVIO DE LA MUERTA ¹.

«¡Adiós, mañana parto! ¡Adiós, tesoro mío! El rey y Sicilia reclaman el apoyo de mi espada. Todos los buenos catalanes, todos los buenos caballeros, debemos partir allí para agruparnos junto al pendón de las barras, y clavarlo victorioso en las almenas de las ciudades que conquistemos, para con ellas hacer un collar de perlas con que adornar á nuestra madre patria. ¡Adiós, mañana parto! ¡Adiós, tesoro mío!

»Ni un instante dejaré de amarte. ¿Qué importa la ausencia cuando dos almas están firmemente enlazadas, dos corazones estrechamente unidos? No: antes el sol negará su luz á la tierra, antes las estrellas se borrarán del firmamento, antes los peces irán á correr por los

¹ Existe un romance castellano escrito al mismo asunto, que empieza con los siguientes versos:

La ciudad de Barcelona es muy noble y muy antigua:
Allí había un caballero, el cual Don Juan se decía.

bosques y praderas, antes se unirán el sol y la luna discurriendo juntos por la bóveda azulada, que tu amor abandone mi corazón y tu recuerdo se aparte de mi mente. No: ni un instante dejaré de amarte.

• Mi amor se fortalece con las penas. Así como esas palmeras que más fuertes son cuanto más las azotan la lluvia y el granizo, así mi amor, Virgen de los Mataplanas, es más firme cuanto más le hieren los dolores y pesares. Mi corazón es un templo y en él hay un altar que te está consagrado. Las tempestades más violentas, los huracanes más desencadenados no bastarían á arrancarle de allí. Virgen mía, mi amor se fortalece con las penas.

• No esperes que de tí me olvide. Si cuando me halle yo ausente viene un dulce céfiro á acariciar amoroso tu frente, piensa que está formado de los suspiros y besos que yo te envíe. Cada día, con el fresco ambiente de la mañana, con la brisa que susurrante y leve pase por mi lado, yo te enviaré mis enamorados suspiros y mis castos besos, que irán á revolotear amantes junto á tu casa, esperando á que saltes del lecho y les abras la ventana para recibirles. ¡Oh, no, no esperes que de tí me olvide. •

Así cantó D. Juan al pie de la ventana donde, con el corazón herido, escuchándole estuvo la bella Eulalia de Mataplana. Apenas hubo espirado en el espacio la última nota de su canto, cuando un lazo de rosa se desprendió de la ventana y fué á caer en las manos del buen caballero, que de sus manos lo llevó á sus labios y de sus labios á su pecho.

D. Juan partió. Las galeras, hendiendo con sus corantes proas la lámina de plata de los mares, le arrastraron lejos de Barcelona y de su amada. Iba á trocar las delicias del amor y la quietud de su retiro por el choque de las armas y el estruendo de las batallas.



¡Bien, D. Juan, bien! Has amado como un buen caballero y eres fiel al objeto de tu amor. Pelea y combate ahora como un buen hijo, siendo fiel á tu patria y á la bandera de tus padres. Desnuda la espada, D. Juan, y sea en tus manos un rayo de la guerra. ¡Valor, valor! ¡Cataluña te contempla!

Pasó un mes, y otro mes, y otro, y otro. Hasta dos años. D. Juan regresó ceñida su frente de laureles. Sicilia le había visto pelear como un héroe. Le había ganado al rey seis batallas, dos ciudades y tres fortalezas. ¡Bien por D. Juan! Festéjele su patria, lóenle los trovadores, bríndenle su amor las bellas.

Y ha sido tan buen soldado como fiel amante. Bien lo dijera: jamás el recuerdo de Eulalia se apartó de su mente, jamás su amor se alejó de su corazón. Regresó tan enamorado como enamorado partiera. ¡Feliz la que cuenta con un alma semejante en su amador!

Volvió en alas de la dicha y del deseo á la casa de su amada. Una doncella vestida de luto salió á recibirle.

—¿Qué es eso, Dios mío; qué indica ese fúnebre color en tus vestidos?

—D. Juan, por vos Eulalia de Mataplana perdió la vida. Contra su voluntad casáronla anteayer sus padres, arrastráronla por fuerza al altar, uniéronla al hombre que no amaba, y ayer murió de desesperación y angustia.

Pálido ha quedado D. Juan como un espectro, el hiel de la muerte ha penetrado en su corazón: apártase de la casa donde moró su amada, y con vacilantes pasos se encamina al templo. Un religioso sale de la iglesia y le dice el caballero:

—Señor sacerdote, así Dios os dé ventura y os colme de bienes como me digáis en qué tumba han enterrado á Eulalia de Mataplana.

El sacerdote le señaló una de las capillas en cuyo

centro había un ataúd con seis cirios encendidos en torno.

—Mirad allí su ataúd. Todavía no le han bajado á la mansión sepulcral.

Late el corazón de D. Juan con una violencia inusitada, y más pálido que el cadáver que va á visitar, se acerca á la tumba donde reposa su amada. El templo está solitario, la ocasión es propicia. El caballero tira del puñal que asoma en su cinto, lo introduce en las junturas del ataúd, y hace saltar la tapa con un ruido siniestro, que repiten espantados los ecos de las bóvedas.

Descubierto queda el cadáver y reflejan en su rostro las luces moribundas de los amarillos cirios. ¡Qué hermosa! Diríase que mejor que muerta está dormida. Sonrosados están sus labios, lánguidamente cerrados sus ojos, parecen tener un suave color sus mejillas, y se creería que la sangre circula aún libremente por sus venas.

—¡Bien mío, amada de mi corazón, ídolo mío!—exclama con apasionado acento el caballero.—¡Aquí me tienes ya, despierta! Abre tus ojos para mirarme, abre tus brazos para que yo me precipite en ellos. ¡Yo no puedo creer en tu muerte, corazón mío, corazón mío! Desplega por piedad tus labios, háblame por la Virgen Santa del Remedio, si no quieres que aquí mismo, en el templo, y al pie de tu sepulcro me dé sacrílegamente de puñaladas. ¡Yo soy, yo soy tu amado! ¡Háblame, corazón mío!

¡Misericordia de Dios! Acaba apenas de pronunciar el caballero estas palabras, y la muerta se mueve, la muerta abre los ojos, la muerta se incorpora, la muerta extiende sus brazos, la muerta habla.

—¿Dónde estás, amado mío?—dijo la muerta.

—¡Aquí estoy, aquí, á tu lado!—exclama D. Juan

ayudándola á salir del ataúd.—¡Oh! Bien decía yo que no era muerta, puesto que aún estaba yo vivo. ¡Santa Virgen del Remedio, gracias; gracias, soberana Madre del Dios de las misericordias!

Sálense del templo los dos amantes. Allí han quedado quemando los cirios junto á un ataúd vacío. Eulalia y D. Juan se tropiezan en el camino con el esposo, que desde el día anterior se creía viudo.

—¡D. Juan, D. Juan—exclama el admirado esposo, —por la Reina de los cielos que me digas quién es esa dama que de tu brazo llevas! Sino que la mía es muerta, jurara que era la mía.

—Tuya fué ayer, señor; pero hoy es mía. Tú se la diste á la tumba y la tumba me la ha dado á mí. ¡Dios te guarde!

Y sin decir más, prosigue su camino dejando absorbo al esposo, que jamás volvió á saber de Eulalia ni de D. Juan.

Algunos caballeros de los que formaban parte de la asamblea pidieron al trovador un canto guerrero. Odón se apresuró á complacerles.

Inmediatamente arrancó un preludio de sonidos raros, extraños, discordantes; su voz tomó un tono inspirado, su fisonomía cobró cierta animación....

Así se expresó el trovador:

CANTO DE GUERRA DE LOS ALMOGAVARES.

¡Via fora, guerreros almogavares! 1. ¡Via fora, hombres libres! La guerra se adelanta hacia nosotros conducida de la mano por nuestra desposada la victoria.

1 *¡Via fora!* grito de somatén de los antiguos catalanes.

Salgamos á recibirlas y á darles el ósculo de bienvenida. ¡*Desperta, ferro!* ¹.

Vistamos nuestro camisote de malla, calcémonos nuestras abarcas de cuero, ciñamos nuestra frente con el puntiagudo casco, arrollemos á nuestro cuerpo la férrea cadena de nuestra azcona, adornemos nuestro cinturón con el puñal con que hemos de matar á nuestros enemigos y con el esquero con que hemos de incendiar sus casas, echémonos al hombro el zurrón en que hemos de recoger el botín ² y adelante, ¡vive Dios! ¡Á fuego y sangre!

Á fuego y sangre, adalid ³: ya los has oído. Puesto que abandonamos el Muradal, no debemos volver á él sino sacios de verter sangre, cansados de destrozo y de matanza, fatigados de amontonar carne humana para pasto de los buitres, achicharrados á fuerza de calentarnos á las hogueras que encendamos con las ciudades y villas que hallemos á nuestro paso. Los espíritus vengadores nos convidan. Despertad, habitantes del Muradal ⁴. ¡Á la batalla! ¡á la batalla!

¡*Vía fora*, guerreros almogavares! ¡*Vía fora*, hombres libres! La guerra se adelanta hacia nosotros conducida de la mano por nuestra desposada la victoria. Salgamos á recibirlas y á darles el ósculo de bienvenida. ¡*Desperta, ferro!*

Nada de perdón, adalid, ya lo sabes, nada de mise-

¹ ¡*Desperta, ferro!* (¡Despiértate, hierro!), grito de guerra de los almogavares.

² Tal era el traje de armas que usaban los almogavares. La azcona era su arma favorita, por decirlo así, característica.

³ Adalid, lo mismo que jefe, caudillo ó capitán. Este nombre deriva, según la mayoría de los escritores, de la voz árabe *dalil*.

⁴ Según Descot, servían de cuartel general á los almogavares los grandes bosques y montañas que hay frente los puertos de Muradal, lugar confinante entonces con la frontera de los moros.

ricordia. El almogavar no da cuartel, pues que él ni lo pide ni lo quiere. ¡Fuego! ¡exterminio! ¡sangre! La tempestad nada perdona cuando estalla iracunda y colérica en la montaña. Nosotros somos la tempestad. El río desbordado nada respeta cuando se esparce rugiendo por los campos. Nosotros somos el río desbordado. Los almogavares en la batalla no conocen la clemencia ni la piedad, como el hombre en la embriaguez no conoce el discurso ni la cordura. Al ir á la guerra nos arrancamos el corazón y en su lugar colocamos una azcona. Somos insensibles como el hierro.

Insensibles somos como el hierro. Al vernos partir del Muradal, al oir nuestro grito de guerra, los cuervos se alegran, baten gozosos sus negras alas, y nos siguen á bandadas para devorar carniceros la presa que nunca dejamos de darles. La guerra ruge como el mar en cólera, y su rugido es más grato á nuestros oídos que para el enamorado amante el son de la campana que le llama á boda. ¡Guerra! ¡guerra! ¡Llévanos á la guerra, adalid! Nuestras azconas se agitan, los cuervos esperan.

¡Vía fora, guerreros almogavares! ¡Vía fora, hombres libres! La guerra se adelanta hacia nosotros, conducida de la mano por nuestra desposada la victoria. Salgamos á recibirlas y á darles el ósculo de bienvenida. ¡Desperta, ferro!

¡Azcona, querida mía, alégrate! Así habla todo buen almogavar cuando blande su arma. Tú eres mi amor, mi dicha y mi consuelo. Eres como yo de hierro, y me eres fiel y adicta como al hombre la esperanza: sígueme do quiera y do quiera me acompaña. Me duermo en tus brazos, y despierto teniéndote á mi lado. Azcona, voy á premiar tu lealtad: te hago mi esposa, y vamos á celebrar nuestra boda.

Sí, á celebrar vamos nuestra boda. La batalla será nuestro festín y arrullarán nuestro amor los gritos de

guerra de los combatientes como si fuesen cantos que entonasen los trovadores en nuestra alabanza. Te daré á beber la sangre que brote de las heridas de nuestros enemigos; te daré á machacar los cráneos de nuestros contrarios; te formaré, para regalo de boda, un monumento de cadáveres; incendiaré el primer pueblo que hallemos para que sea la antorcha de nuestro himeneo, y en vez de darte una corona de rosas, te ceñiré con una corona de gloria. ¡Azcona, esposa mía, alégrate!

¡Vía fora, guerreros almogavares! ¡Vía fora, hombres libres! La guerra se adelanta hacia nosotros conducida de la mano por nuestra desposada la victoria. Salgamos á recibirlas y á darles el ósculo de bienvenida. ¡Desperta, ferro!

¡Adelante! ¡adelante! Corramos á la batalla dando saltos de alegría como los potros salvajes en el desierto. Arrojémonos sobre nuestros enemigos, como descarga la nube en el mar. Que corra á torrentes su sangre, y si es menester morir, muramos como hombres. ¿Qué importa la vida? La vida es mujer y como tal inconstante. El día que se le antoja nos abandona y busca otro hogar y otras caricias. ¡Que nadie dé un paso atrás!

Que nadie dé un paso atrás, almogavares; ante nosotros está la gloria, tras de nosotros la deshonra. ¡Vergüenza y oprobio al que huya! ¡Honor y gloria al que avanza! Los enemigos tiemblan de ver nuestros rostros fieros. ¡Valor y á ellos! Penetremos á través de sus filas como el segador en un campo de espigas, y destruyámonos y desbandémoslos como pajas que esparce el viento.

¡Vía fora, guerreros almogavares! ¡Vía fora, hombres libres! La guerra se adelanta hacia nosotros conducida de la mano por nuestra desposada la victoria. Salgamos á recibirlas y á darles el ósculo de bienvenida. ¡Desperta, ferro!

Si los anteriores cantos del trovador habían sido oídos con placer, éste lo fué con entusiasmo. Grande impresión produjo en la concurrencia. El colorido salvaje, el brillo caballeresco y el espíritu guerrero que Odón había sabido comunicar á su canto, conmovieron á todos sus oyentes de un modo para él sumamente halagador.

Damas y caballeros se apresuraron á felicitarle, y él, para corresponder á sus elogios y obsequios, se ofreció á contar un episodio histórico tan curioso como interesante, comenzando de esta manera:

EL JUICIO DE DIOS.

(1118.)

Al caer de una tarde de verano, un juglar que acababa de entrar en Barcelona por una de las puertas que se abrían hacia Poniente, penetró en la plaza contigua al palacio condal. Todo indicaba en él que era extranjero: su aire, su traje, el escudo de armas que llevaba bordado en el pecho, y las miradas que con extrañeza dirigía á todos lados.

El día había estado caluroso, y el juglar, que sin duda llegaba de lejos, parecía fatigado. Sentóse á descansar en un banco de piedra que había junto á una de las ventanas bajas del palacio. Poco tardó en atraerse la atención de los transeúntes. Algunos caballeros se pararon junto á él y le dirigieron con curiosidad varias preguntas, á las que satisfizo el juglar en idioma provenzal, que era entonces conocido en todas las cortes.

—¡Fatigado estás, juglar!

—Estoy rendido, nobles caballeros.

—Tu traje está cubierto de polvo.

—Es que mi jornada ha sido larga.

—¿De qué país eres?

—De Alemania.

—¿Qué causa te trae á Barcelona?

—Una causa santa.

—¿Cómo es eso?

—Os lo diré, nobles señores. Yo soy el servidor más humilde de la emperatriz Matilde, hija del rey de Inglaterra y esposa de Enrique V de Alemania. Mi noble señora soporta con resignación en el día, hundida en la noche de una cárcel, las penas que con una vil acusación y una afrentosa calumnia han arrojado sobre su cabeza dos tan poderosos como indignos señores de su corte. De adúltera se han atrevido á acusarla por torcidos y malvados fines; ¡de adúltera á ella, tan pura como la oración de un niño y tan casta como la estrella de la mañana! Su esposo ha dado crédito al aserto de aquellos viles y felones cortesanos, y la pobre víctima, para huir el inmediato castigo de su ira, pues que á infamante muerte la había condenado, ha apelado al juicio de Dios, confiada en el Sér Supremo, que jamás desampara á la inocencia. El emperador ha suspendido el rayo de su cólera, y ha dado de plazo un año y un día. Si en todo este espacio no se presenta en Colonia un campeón dispuesto con lanza y espada á presentarse en el campo y á sostener la inocencia de la emperatriz, en lid abierta con sus dos acusadores que adúltera la proclaman, mi pobre señora Matilde perecerá en una hoguera. Mientras ella gime en la cárcel aguardando la hora fatal del plazo, yo, su oscuro vasallo y su fiel servidor, voy errante por el mundo, visitando una tras otra las cortes y procurando, á la voz de la inocencia en peligro, encender el fuego sacro del entusiasmo en los corazones hidalgos. Todos mis esfuerzos han sido vanos hasta hoy; todavía no ha encontrado su campeón la buena causa. Aquí he venido, por fin, porque hanme dicho que aquí era una ciudad opulenta y bella, donde un ejérci-

to de héroes descansa á la sombra de los laureles que ha hecho brotar para dosel de sus frentes el mejor de los príncipes. Pues bien, nobles señores, ya que aquí he venido, ¿creeis que también haya sido en vano? ¿No habrá entre tantos valientes un campeón que á lidiar se decida por la inocencia? ¿Tendrá el pobre juglar que volver á su tierra y decir á la afligida emperatriz: Dios ha apartado de vos su mirada, señora; no hay en todo el mundo de la caballería ni un sólo caballero que por la inocencia oprimida y por el honor ultrajado de una dama, se resuelva á embrazar un escudo y á empuñar una lanza!

Así habló el mensajero, y es fama que al concluir su largo razonamiento volvió á todas partes unos ojos preñados de lágrimas.

—¿Y cuándo termina el plazo, juglar?—le preguntó un caballero.

—Dos meses faltan y un día.

Algunos de los caballeros que se hallaban presentes, enternecidos por la historia de las cuitas de tan noble dama, hubieran querido ofrecerse para ser sus campeones; pero impedíanselo á cada uno sus asuntos particulares y arredrábales lo largo del viaje que en tal caso hubieran tenido que emprender. Consolaron al juglar diciéndole que no faltaría en Barcelona quien se condoliese de su señora y se dispusiese á pelear por ella, pero todos se alejaron dejándole sólo.

—¡Ay!—murmuró el pobre juglar siguiéndoles con los ojos:—todos me dicen: ¡Espera! pero nadie me ha dicho aún: ¡Cuenta conmigo! Mi pobre señora morirá en la hoguera.

Acababa de pronunciar estas palabras con triste y doloroso acento, cuando vió caer á sus pies un guante de malla que le fué arrojado desde la inmediata ventana del palacio por un caballero que se asomó y des-

apareció en seguida. Lanzó el juglar una exclamación de gozo, recogió el guante, que fué para él una dulce esperanza llovida del cielo, y se dirigió á las puertas de palacio para entrar á informarse del caballero á quien aquella prenda pertenecía. Los guardias le impidieron el paso, y aun cuando permaneció en el umbral hasta muy entrada la noche mostrando el guante á todos los caballeros que de la regia morada salían, nada pudo averiguar y tuvo que marcharse á buscar posada antes que lo avanzado de la hora se lo hiciese imposible. Al día siguiente partía de Barcelona, llevándose consigo el guante, prenda de un caballero desconocido.

En el ínterin, la emperatriz Matilde continuaba ocupando un calabozo de la cárcel de Colonia. Hermosa era Matilde, hermosa y bella. Los rasgos de su fisonomía tenían una pureza sin igual, su blanco cutis parecía haber robado su mate color á la perla, suave y dulce era la expresión de sus grandes ojos azules, y su sedosa cabellera rubia formaba como una dorada aureola en torno á su frente majestuosa.

El cielo la hiciera tan hermosa como desgraciada. Su esposo, el noble emperador de Alemania, era de un carácter arrebatado y celoso, y creyó fácilmente la vergonzosa fábula que le contaron dos señores de su corte que habían jurado perder á su soberana.

Rodolfo de Walheim y Ricardo de Ninkréc, jóvenes impetuosos, de pasiones desordenadas y de costumbres deshonestas, se habían atrevido á poner sus ojos en la hermosa Matilde, que rechazó con orgullo sus galantes obsequios y presentóles el escudo de su virtud para blanco de sus torpes miras. Viéndose despreciados y arrojados de la presencia de aquella mujer en quien habían soñado para cómplice de sus pasiones, Ricardo y Rodolfo, con ese odio mezquino de las almas bajas, decidieron vengarse de una manera ejemplar. Fácil les

fué engañar al emperador y despertar la viva pero dormida cólera de sus celos. Contáronle una fábula que supieron tejer con todas las apariencias de la verosimilitud, y Matilde fué condenada á perecer como adúltera en una hoguera.

Sus protestas de inocencia, su llanto de desesperación, su hermosura y atractivo, el amor que aún inspiraba á su esposo, todo fué inútil. Enrique, cegado por los celos y sediento de venganza, tenía un corazón más duro que el peto de su coraza. Viéndose la infeliz abandonada, sin recursos, próxima á perecer, apeló al juicio de Dios. Las leyes de la época le daban derecho á ello y no podía negarse este supremo y último recurso á un acusado. Ricardo y Rodolfo fueron declarados mantenedores del duelo, y dióse de tiempo á la emperatriz un año y un día para que buscara un campeón que por su causa se decidiese á pelear, debiendo ser el que se presentase caballero y de noble alcurnia.

Entonces fué cuando partió el juglar de la emperatriz, único servidor que leal y adicto se mantuvo á su señora en sus amargos días de prueba.

Lució la aurora del día designado para el combate; brilló aquel sol que al bajar á su ocaso debía quizá llevarse consigo el último suspiro de la infortunada Matilde.

Se había alzado el palenque en una llanura inmediata á las puertas de Colonia. Era un espacio cuadrangular, rodeado de barreras y empalizadas, en uno de cuyos extremos se abría la puerta por la que debía presentarse el campeón. Á un lado estaban las tiendas de los dos mantenedores, sobre las cuales ondeaba como un gracioso penacho el pendón con sus colores y sus armas. En el fondo, frente á la puerta citada, se veía la pira que había de devorar á la pobre acusada, si el cielo no le enviaba un defensor antes que el sol de aquel

día se hundiese en Occidente. Junto á la pira estaba el lugar reservado para Matilde, y junto á Matilde se alzaba el tablado con asientos dispuestos para los jueces del torneo en rededor de un solio destinado para el mismo emperador. Todo el demás terreno sobrante había sido abandonado á la corte y al pueblo. Se tuvo sólo cuidado de levantar una gradería en el sitio destinado á los caballeros y personas principales para que pudieran estar separados de los plebeyos y villanos.

Desde el amanecer hervía ya la multitud en torno del palenque, y media hora después de nacido el sol, se presentó la acusada rodeada de una guardia de hombres de armas y seguida de los sayones que debían prender fuego á la pira. Iban en pos los jueces, presididos por el emperador; marchaban á continuación los dos caballeros mantenedores, armados de punta en blanco, y jinetes en briosos caballos encubertados, y cerraba la marcha una guardia de honor. Todos fueron á ocupar sus sitios respectivos: los jueces y el soberano se colocaron en sus asientos; los guardias se extendieron á lo largo del palenque; los heraldos entraron en la liza; los mantenedores penetraron en sus tiendas, dejando sus escudos á la puerta como en señal del reto, y la desventurada Matilde se dejó caer de rodillas junto á la pira, llevando las manos á su rostro para ocultar el carmín de su vergüenza y la flaqueza de sus lágrimas.

Había pasado un año; había ya amanecido el último día del plazo, y el juglar no había vuelto. Quizá había perecido y con él la esperanza de un campeón, puesto que en Alemania no había ningún caballero que se atreviese á arrostrar el enojo del emperador lidiando por su esposa. ¡Pobre y desgraciada Matilde!

Sonaron las trompetas anunciando que iba á empezar la función: un heraldo, colocándose en medio de la arena, y en la forma acostumbrada, pregonó que el palen-

que quedaba abierto y franco para todo aquél que habiendo sido armado caballero y siendo de linaje noble quisiese medir sus armas con los dos mantenedores dispuestos á sostener que la emperatriz Matilde era adúltera é indigna de ocupar su sitio en el tálamo imperial.

—Preséntese quien se halle dispuesto á sostener lo contrario—concluyó diciendo el heraldo;—combata con armas iguales, y Dios pronunciará su juicio ayudando á la buena causa.

Luego que el heraldo hubo concluído su relación, se dirigió á la acusada, y en nombre de los jueces empezó á hacerle las preguntas de fórmula.

—Acusada, ¿persistís en protestar de vuestra inocencia?

Matilde levantó la cabeza; echó hacia atrás sus rubios cabellos, y fijando en el heraldo una mirada llena de majestad y dulzura,

—Persisto y á Dios tomo por testigo—exclamó.—Soy inocente: lo digo en alta voz ahora, como lo diré entre las angustias de la muerte y mientras me quede un soplo de vida.

—Acusada—repitió el heraldo,—¿habéis encontrado un caballero que por vuestra causa combata en campo igual, y en garantía del combate os haya dejado una prenda que dar á los jueces y mantenedores?...

—Sí,—exclamó una voz detrás de la emperatriz.

Era la voz del juglar que llegaba precisamente en aquel instante. Matilde alzó los ojos al cielo en señal de gratitud, y cruzó con fervor sus manos.

El juglar se adelantó y tendió un guante de caballero al heraldo, que se encaminó en seguida hacia los jueces para entregarles la prenda.

—Juglar—exclamó la emperatriz,—¿quién es el buen caballero que en pro de mi inocencia se ha decidido á

enristrar la lanza y empuñar la espada?... ¡Oh, dime su nombre para que por él ruegue al cielo pidiéndole que bendiga al generoso campeón de la inocencia!

—Ignoro quién es, señora,—contestó el juglar.

Y contó á la emperatriz el modo extraño como aquel guante había llegado á sus manos.

—¡Dios mío—murmuró Matilde así que su mensajero había acabado de relatar la aventura,—haz que no falte ese piadoso caballero desconocido!

—No faltará, señora, yo lo fío—dijo con calor el juglar,—que en esa tierra de lealtad que llaman Cataluña, ninguna mano arroja un guante de reto que luego no empuñe la espada para recobrarlo.

La emperatriz sin contestar bajó la cabeza y cruzó sus manos sobre el pecho. Su fiel servidor conoció en el movimiento de sus labios que rezaba, y se hizo atrás para no turbarla en su devoción.

En aquel momento, las trompetas de los acusadores y mantenedores del juicio, quienes habían recibido el guante, rasgaron sonoras los aires en orgulloso reto, haciendo estremecer los ámbitos del palenque. Ningún clarín contestó al desafío. Deslizáronse las horas, y hasta llegó el sol á la mitad de su carrera sin que en auxilio de Matilde acudiera un defensor. La multitud empezaba á desconfiar; el tiempo se pasaba; la misma emperatriz había ya vuelto varias veces unos ojos llenos de amargo desconsuelo hacia el juglar, y por fin, cansado ya el emperador, mandó que por última vez sonaran las trompetas del campo.

Afortunadamente, esta vez no fué en vano. Vibraba aún balanceándose en el aire el eco de las provocantes trompas, cuando respondió la aguda voz de un clarín, y abriéndose la valla saltó á la arena, jinete en un negro caballo de raza árabe, un arrogante caballero lujosamente armado de punta en blanco. Ninguna divisa



ni blasón ostentaba su escudo, y un negro penacho flotaba sobre su casco.

Al ver al defensor que Dios enviaba; al ver la gallardía y arrogancia con que manejaba el caballo y vestía la armadura, la multitud, que sentía secretas simpatías por la emperatriz, acogió al recién llegado con un lisonjero murmullo de aprobación. El desconocido atravesó el palenque al trote; dirigióse al tablado, y se paró ante los jueces, á quienes saludó bajando su lanza.

—Jueces y caballeros—les dijo,—un caballero desconocido viene á pedirlos campo, pues que lidiar quiere en defensa de la emperatriz Matilde contra sus bastardos calumniadores. Solo he venido, que aun cuando son dos los mantenedores, pelearé primero con el uno y luego de vencido con el otro, ó con los dos á un tiempo, si tal es vuestra voluntad, jueces del duelo; que acostumbrado estoy á no apurarme por tan poco, pues no son mucho á fe dos malos caballeros para un cumplido paladín.

—Arrogante campeón—díjole el emperador Enrique,—levanta si te place la visera y descubre tu nombre, que son de alto linaje los dos mantenedores y preciso es para medirte con ellos que sepamos si es noble tu alcurnia y si has sido armado caballero.

—Enrique de Alemania—contestó el desconocido,—ni mi nombre he de descubrir ni mi rostro; pero bástete saber que en cuanto á caballero lo soy como el mejor y más bueno de la cristiandad, y en punto á linaje ni al tuyo mismo cede. Esto digo y esto fío, y quien dudar ose de mi palabra, baje al campo á romper conmigo un par de lanzas.

El emperador no contestó. Quien tan alto hablaba y con tanto orgullo, no podía menos que ser de noble estirpe. Concediósele la venia para el combate sin ya tratar de saberse su nombre, y el desconocido se dirigió

entonces hacia la acusada, con quien tuvo una breve conversación. Levantóse ante ella la visera, y la dijo su nombre, pero haciéndola prometer que guardaría el secreto hasta ver el éxito del duelo. En seguida se encaminó á las tiendas de los mantenedores é hirió sus escudos con el hierro de la lanza, según era costumbre, para designar que el combate debía ser á muerte.

Habían decidido los jueces que el campeón pelearía primero con uno de los mantenedores y luego con el otro, si del primer encuentro salía vencedor.

Lanzóse furioso al campo Rodolfo de Walheim, y partió lanza en ristre contra el desconocido. Los dos caballeros se encontraron en medio de su carrera con un ruido parecido al choque de dos masas de hierro, y á este primer encuentro rodó ya mal herido por la arena el caballero alemán; tanto que antes que el vencedor hubiese tenido tiempo de apearse del caballo para hacerle confesar vencido, había ya el caído arrojado su negra alma por la boca de la herida.

Entre los bravos y aplausos de la muchedumbre volvióse el campeón á su puesto para empezar con el segundo; pero éste, amedrentado por la muerte de su compañero, sobrecogido de un pánico terror,—en que entraba quizá por mucho la voz de su conciencia,—en lugar de acudir á donde el incógnito esperaba, voló á las plantas del emperador, y allí postrado confesó su alevosía, acusándose de calumnia y disculpando á la emperatriz. Enrique, des que tal oyó, tuvo de ello no poca satisfacción y gozo, y púsose en pie para comunicar la nueva de la inocencia de su esposa al congregado pueblo.

Vióse entonces á la multitud estallar en gritos de alegría y de entusiasmo; y como es en el pueblo tan terrible el gozo como la cólera, saltó al palenque arrollándolo todo, destruyó la pira y esparció las haces de le-

ña, cogió al acusador y dióle inhumana aunque hasta cierto punto merecida muerte, y en seguida buscó al vencedor para llevarle en triunfo.

Pero ya era tarde. Aprovechando la primera confusión del tumulto, el campeón, sin vender su incógnito, había desaparecido.

En cuanto á la emperatriz, fué llevada con gran pompa á palacio, donde la recibió en sus brazos el emperador, que con lágrimas la demandó perdón de la injuria que le hiciera dando crédito á la maldad y á la calumnia. Diéronse órdenes al instante para que todo fueran fiestas y regocijos en Colonia; pero pesábale mucho al emperador que no asistiese á ellas el desconocido campeón á cuyo valor se debía todo, y pesábale más aún ignorar su nombre y clase.

—Sabedlo, pues—dijo entonces Matilde:—el generoso caballero que de lejanas tierras ha venido sin conocernos á vos ni á mí, el valiente campeón que á vos os ha salvado la honra y á mí la honra y la vida, es Ramón Berenguer III, conde soberano de Barcelona ¹.

¹ Es fama que cuando el emperador supo quién era el caballero incógnito que había salido vencedor del duelo, dijo á su esposa que se partiese en seguida á Barcelona para darle las gracias é invitarle á pasar nuevamente á Colonia donde se le honraría como era debido y justo. Plugo esto á la emperatriz, y en efecto, se vino para nuestras tierras con galana y lucida compañía de grandes, prelados, señores, damas y caballeros. Al saber el conde que Matilde venía á honrar esta ciudad, ordenó grandes festejos para obsequiarla, como se verá en las líneas que de la crónica de Pujades vamos á transcribir.

«Pensó hacerla, dice dicha crónica, un notable recibimiento, y fué que ordenó grandes aparejos de mantenimiento, y diversidad de aves y terneras, y todo género de cosas de comer costosas en gran abundancia; y muchas suertes de vinos, y vasos para el servicio, y músicas de diversas maneras. Y así ordenó lo que se había de hacer. Fuese á Girona á recibirlas muy acompañado de caballeros y ricos hombres bien aderezados. Y cuando, hecho el acatamiento debido y buen recibimien-

VII.

En esto ya la noche iba adelantándose y era muy tarde. Odón estaba fatigado, y aun cuando el concurso no se hubiera cansado jamás de oirlo, todos conocieron que no debían abusar más de su condescendencia y que era hora de permitirle retirarse para que pudiera entregarse al reposo y al descanso.

Al ir á abandonar la sala, una joven y hermosa dama le salió al encuentro. Era la señora de Portella, y le habló así:

—Mi castillo se halla en estas inmediaciones, á orillas del Noguera. Mi noble esposo tendría á honra recibir en él y ofrecer la hospitalidad al cantor de nues-

to, vinieron á Barcelona, hallaron que desde el castillo de Moncada hasta la puerta de la ciudad de Barcelona, que se llama de Santa Eulalia, cerca de la plaza llamada del Trigo, por espacio de doce millas estaba todo el camino lleno de mesas, unas cerca de las otras. Tenían en sí pan muy blanco bien masado, y cocho con abundancia, y faisanes, perdices, capones, gallinas, palominos, pavones y otras aves muchas, como son ansarones, acuadines, torcazos, grullas, tórtolas y semejantes: muchas maneras de potajes, manjar blanco, arroz, fideos, harina, mirauste, ginejada y semejantes cosas. Muchas suertes de frutas muy buenas, y frutas de sartén, y confituras de azúcar. Por otra parte muchas empanadas de ternera, y muchos platos de vaca con muchos cuchillos puestos allí en las mesas, y carne de carnero con cecina, y torreznos de tocino: muy buenos vinos, y muchas suertes dellos, como los suele haber muy buenos en Cataluña, con vasos llenos de agua de cisterna, puestos allí á par dellos, para que quien quisiese, de cuantos con la emperatriz venían, que cada uno comiese lo que bien le pareciese: estando á cada mesa los que menester eran para servir. Maravilláronse los alemanes viendo aquella magnificencia, y quedó de allí el refrán que se dijo de la mesa de Barcelona (*taula de Barcelona es cosa bona*), cuando está una mesa muy abastada y bien proveída.»

tras catalanas glorias. Si me ofrecéis ir á hacernos una visita pasado mañana, cuidaré de reunir una concurrencia escogida que pueda dignamente loar vuestros cantares, apreciar vuestro mérito y premiar vuestros esfuerzos.

—Aceptad, Odón—le dijeron las dos jóvenes damas de Benavent que acompañaban á la señora de Portella.

—Acepto, señora—dijo el trovador inclinándose,—que será para mí muy señalado honor haber merecido la invitación y la hospitalidad de la casa de Portella.

Poca era en efecto la distancia que mediaba entre los dos castillos. Al día siguiente por la tarde Odón partió de Benavent en compañía de los señores que tan generosamente le habían hospedado, y juntos llegaron á Portella al caer las sombras. Amablemente fueron recibidos y agasajados, y el trovador pudo convencerse de con cuánto gusto había sido oído y cuánto se había extendido ya su nombre, al ver al día siguiente acudir en tropel los señores vecinos para de nuevo pasar la velada distraídos agradablemente con sus cantos de amores y sus históricas leyendas.

Como había dicho la señora de Portella, la concurrencia fué escogida. Las damas, sobre todo, abundaban más que en Benavent.

No pudo Odón reprimir entonces un movimiento natural de orgullo. ¿Quién en su lugar no lo hubiera tenido? Dió mentalmente gracias al Señor que tan brillante comienzo daba á su expedición; encomendóse de nuevo á Él pidiéndole que no le dejase sin inspiración aquella noche, y principió sus tareas de la velada con el siguiente curioso y verídico episodio, que es, bajo cierto punto de vista, uno de los hechos más notables de nuestras catalanas crónicas:

LA NOCHE DE MIREVAL.

(1207.)

En 1207, época en que tuvo lugar el curioso episodio que voy á tener la honra de narrar, hermosas damas y nobles caballeros, reinaba en nuestro país Don Pedro I de Cataluña y II de Aragón. Mozo era aún el monarca, pues que no contaba más allá de veintiocho años, y hacía ya, sin embargo, cinco poco más ó menos que se había enlazado con María de Montpeller, quien le llevó en dote esta rica señoría.

Era D. Pedro de un carácter decidido, enérgico, pronto, arrebatado y susceptible; pero galante con las damas y amigo de fiestas, diversiones y devaneos. Por razones de Estado, que no por inclinación, había dado su mano á María de Montpeller y la había sentado en su trono, y eso que no era una dama aborrecida de la naturaleza, que careciese absolutamente de belleza y gracia. No era, sin embargo, su hermosura de aquéllas que lograsen cautivar al rey y hechizarle. Á más, María de Montpeller había estado casada en secreto con el conde de Cominje, aunque pronto se había anulado este matrimonio en razón á haberse descubierto que el conde estaba al mismo tiempo casado con otras dos. Esto, que no supo el rey hasta después de su enlace, le irritó y ofendió sobremanera, haciéndole desde aquel instante mirar con despego y hasta con odio á su esposa.

Tan pronto estuvo D. Pedro casado como arrepentido, y todo fué en él entonces buscar pretextos y ocasiones para apartarse y alejarse del lado de su compañera, que prosiguió viviendo en Montpeller triste, retirada y sola. Cinco años permaneció sin ver apenas al rey, que

huía de ella y que hasta emprendió un viaje á Roma para suplicar al Papa que anulase su matrimonio, cosa que no pudo conseguir, á pesar de lo pródigo que estuvo con el Sumo Pontífice, haciéndose su tributario y cediéndole el patronato de sus iglesias.

Los acontecimientos llevaron, sin embargo, á Don Pedro á Montpellier en 1207; pero no por esto se reunió con su esposa. Doña María habitaba el cercano castillo de Mireval, y el rey se quedó en la ciudad sin manifestar deseos de verla y sin ni siquiera preguntar por ella: hasta tal punto había llegado á serle indiferente.

Semejante conducta era sensible para sus vasallos todos que suspiraban sin cesar por un sucesor al trono y que temían ver morir al rey sin descendencia, siendo entonces Aragón y Cataluña palenque de extranjeros derechos que apoyándose en las armas vendrían á reclamar tan envidiado trono. Estas razones, á pesar de su fuerza, no convencían al rey, que continuaba inflexible. Podía más en él el odio que había cobrado á la reina, que el natural deseo de dejar á sus reinos un heredero y sucesor.

Pedro de Fluviá, noble caballero catalán y camare-ro de D. Pedro, era uno de los que más se distinguían por su adhesión á la reina, siendo, puede decirse, junto al monarca, el eco y representante de los justos deseos de nobleza y pueblo. Empero todos los generosos esfuerzos del buen servidor se habían estrellado en el carácter indomable del rey. Con motivo de su llegada á Montpellier, el de Fluviá volvió á repetir sus instancias; pero D. Pedro cerró sus labios, dándole orden de que jamás osase tornar á hablar del asunto si no quería verse desterrado de palacio y de los estados de la corona. El de Fluviá obedeció, pero prometiéndose interiormente aprovechar la primera ocasión que se le ofreciese para volver á la carga, que poco le importaba al

digno caballero el enojo del rey y el destierro con que le había amenazado, si conseguía reunir á los dos esposos dando un día de gloria y de felicidad á su patria.

Á la sazón Montpellier ardía en fiestas. Los ciudadanos, deseosos de mostrar su contento, obsequiaban al rey con diversiones y festejos diarios, siendo una de las diversiones que más se repetían, por haberse grandemente aficionado á ella D. Pedro, la del *juego del arco ó del pájaro*. Consistía este juego en tirar á una figura de pájaro colocada sobre un mástil, y en derribarla á flechazos. El caballero vencedor era proclamado el *rey del pájaro*.

Asistía una tarde D. Pedro á este juego, y divertido se hallaba en aplaudir y elogiar los tiros que más se acercaban al blanco, cuando se clavaron sus ojos en una dama deslumbrante de hermosura que confundida se hallaba entre un grupo de otras damas. Ya todo desapareció entonces para él, pájaro, juego y arqueros; ya otra cosa no vió que aquella radiante y peregrina belleza que acababa de abrir profunda herida en su versátil pecho.

Volvióse al caballero que tenía á su lado, que acertó á ser Pedro de Fluviá.

—¿Quién es aquella dama?—preguntóle señalándosela.

El camarero lo ignoraba. Tuvo que preguntarlo á su vez y dijéronle que era Constanza de Balbe, viuda del señor de este nombre, que vivía en un castillo situado á una legua escasa de Montpellier. Tornó el de Fluviá al rey para darle estas noticias.

—¡Por mi vida que es hermosa!—exclamó D. Pedro devorándola con el fuego de sus ojos.—Jamás ví tan peregrina belleza ni tan seductoras gracias. ¡Así Dios nos salve como daría cualquiera de mis señoríos por poseerla!

—Hermosa es, en efecto, esa noble dama; pero quién sabe si á su belleza exterior corresponde su hermosura interior: quiero decir, si el alma es digna del cuerpo. En cambio, yo conozco otra dama que podrá no igualar á esa en belleza, pero á quien la Providencia ha dotado de todas las virtudes imaginables. La reina Doña María.....

—¡El diablo cargue contigo y con la reina Doña María!—interrumpió D. Pedro, en cuyos ojos se encendió una chispa de ira.—Dicho te tengo ya que no me hables de este punto si no quieres ofenderme.

Para ahuyentar la sombra de disgusto que había bajado á nublár su frente, el rey volvió de nuevo los ojos hacia la dama que cautivara ya su corazón, y pasó largo rato contemplando su belleza llena de embelesadores atractivos. El juego del pájaro concluyó sin que Don Pedro se dignase fijar apenas la atención, arrobado como le tenía la hermosura de Constanza. Cuando se apartaron de aquel sitio y hubo desaparecido la dama á los ojos atentos del enamorado monarca, éste exhaló un suspiro, y dijo á su camarero con acento entre airado y afectuoso:

—Pedro de Fluviá, recordándome otra vez el asunto de que te había prohibido hablar, has incurrido en mi desgracia y te has hecho acreedor á la pena de destierro que te había impuesto. Puedes, sin embargo, merecer mi perdón y conquistar mi favor, si por tu medio consigas una entrevista con Constanza de Balbe. Ya que una dama te ha perdido, que otra te salve. Disponlo como quieras y valte de los medios que quieras, pero yo he de ver á Constanza y Constanza ha de ser mía. En el umbral de la cámara de esa dama dejaré yo tu perdón, Pedro de Fluviá, para que lo recojas en cuanto yo haya entrado.

En vano quiso replicar el noble caballero. El rey le

cerró la boca despidiéndole. Corrido y avergonzado se quedó el buen Fluvíá al verse encargado de tamaña misión y de embajada semejante; pero el capricho del rey era una orden sin réplica, y hombre era D. Pedro que sabía cumplir lo que una vez dijera, mas que le costara el trono. Afortunadamente, y cuando más apurado se veía, una repentina y salvadora idea acudió en su auxilio. Dióse una palmada en la frente; una expresión de gozo animó su semblante, y voló en seguida á poner en planta el pensamiento que le había ocurrido y que aceptó como inspiración divina.

Mientras tanto, el rey llegó á su palacio y se encerró en su cámara para pensar á sus anchas y á sus solas en aquella encantadora mujer que de pronto se ofreciera á sus ardientes miradas, vertiéndole en el pecho por conducto de sus ojos el dulce veneno del amor. Inquieto y agitado pasó la noche. Su sueño le reprodujo la imagen seductora que le había embelesado; y la fiebre de su repentina, pero violenta pasión, le despertó cinco veces para hacerle exhalar perdidos y acongojados suspiros.

Una de las primeras personas que entró en su cámara al día siguiente, fué su camarero Pedro de Fluvíá. El rey se precipitó hacia él, y le preguntó anhelante:

—¿La has visto?

—¡Señor!....—murmuró el camarero á quien sorprendió aquella precipitación.

—La has visto, sí, pues que de otro modo no te hubieras atrevido á presentarte ante mí.

—Pues bien, sí, señor, la he visto.

El pecho del monarca se dilató de gozo, y un suspiro de satisfacción desahogóle del peso que le oprimía. Puesto que su camarero había visto á la dama, seguro estaba de su triunfo. D. Pedro tenía demasiada confianza en su alto poder y en sus prendas personales,

para creer que pudiera resistirle una simple vasalla de uno de sus señoríos.

—¡Y bien!—dijo el rey dejando vagar por sus labios una ligera sonrisa.

—Señor—contestó el de Fluviá,—la dama está pronta á recibiros, pero pone condiciones.

—¡Por el santo de mi nombre! ¿Y qué condiciones son esas? Holgárame de saberlas.

—Vais á ver, señor. En primer lugar, vuestra primera entrevista será de noche.

—¿Cuándo?—se apresuró á preguntar D. Pedro.

—Hoy mismo, si os parece.

—Que me place.

—La dama habita en su propio castillo á una legua apenas de Montpellier. Desea que seáis vos quien vaya á visitarla y no ella quien á buscaros venga.

—Nada más justo.

—Como no quiere dar escándalo y como tiene que cuidar de su honra, desea que vayáis como amante, no como rey. Os recibirá, pues, en secreto.

—Perfectamente.

—Á la hora en que convengamos os llegaréis al castillo, penetraréis por un sitio en que se halla el muro algo arruinado, y.....

—¿Y?....—dijo el rey viendo que el de Fluviá se detenía indeciso.

—Y tendréis que escalar la ventana de su cámara, señor. La dama no puede recibiros de otro modo. Tendría en este caso que fiarse de una de sus doncellas ó de alguno de sus criados, y no se atreve á exponer su honra á tan dura prueba.

—Y hace bien, ¡vive Dios! Prefiero escalar su ventana,—exclamó D. Pedro, á cuyo arrojado y emprendedor carácter gustaban las aventuras llenas de misterio y no exentas de cierto peligro.

—Por fin.....—dijo Pedro de Fluviá.

—¿Aún hay más?

—Es la última, pero precisa condición que se atreva á imponeros. La cámara ha de estar á oscuras, á fin de que las sombras escondan en su seno la vergüenza de la hermosa. La oscuridad, ya lo comprenderéis, señor, es necesaria á la dama, para que ocultar pueda el rubor de su tan pronto vencimiento.

El rey titubeó un momento antes de contestar y ceder á este postrer deseo, pero por fin dijo:

—Sea en buen hora, sea todo como ella quiere. No es justo que se niegue la apariencia de una capitulación honrosa á la dama que se rinde á discreción. Corre á verla de nuevo, Pedro de Fluviá, y dile que nos hemos avenido á todo y que nuestro corazón late de gozo y de impaciencia esperando el afortunado instante en que nos sea dado arrojarnos á sus pies.

—¿Y cuál es, señor, la hora de esta noche que escogéis para la cita?

—Las diez, si Constanza viene en ello.

—Está bien, señor.

Largo rato hacía ya que habían las sombras bajado á visitar la tierra, cuando dos caballeros, que parecían cuidadosamente recatarse, salieron de Montpellier montados en dos excelentes caballos. Iba envuelto uno de los jinetes en una ancha capa de grana, signo característico de distinción, y el otro en un manto azul forrado de pieles. Caminaban en silencio por caminos extrañados, y siguiendo el de la capa encarnada al del manto azul, que era al parecer el guía.

Á pesar de la profunda oscuridad de la noche y de la desigualdad del terreno, no tardaron, gracias á sus buenos caballos, en llegar al punto á que se dirigían. Era éste un amurallado edificio con todos los honores

de castillo, que alzaba sus gigantes torres y robustos paredones entre las densas sombras.

—Ya hemos llegado, señor,—dijo el del manto azul, que no era otro que Pedro de Fluviá.

—Busquemos entonces el sitio por donde he de introducirme,—contestó al rey echando pie á tierra.

Ataron los caballos al nudoso tronco de una encina y empezaron á dar vuelta al edificio siguiendo el paredón del muro. Pronto tropezaron con la designada brecha. Salváronla entrambos, no sin alguna dificultad á causa de las piedras allí amontonadas y de su estado ruinoso, y siguiendo el callejón del muro y cruzando el patio de armas, llegaron al pie de la ventana, que permitía fácilmente escalar una reja bajo de ella.

Allí se despidió D. Pedro de su confidente, á quien encargó que estuviese con los caballos al pie de la brecha así que comenzase á clarear. En seguida tercióse su capa de grana á modo de bandolera; atóla para que no le sirviese de molestia, y trepó decidido por la pared, cual si en su vida se hubiese ocupado en otra cosa. Empujó la ventana, que fácilmente se abrió al primer impulso, y cuando asomó al interior la cabeza para orientarse en la oscuridad profunda en que la estancia se hallaba sumergida, sintió una suave, pero agitada y trémula mano que buscaba la suya para ayudarle á entrar. El temerario y arrojado D. Pedro besó la mano que se le tendía y aceptó su apoyo.

El camarero Fluviá, que estaba abajo esperando, se alejó en cuanto la ventana se hubo cerrado tras de su señor.

Era aún de noche; pero no podía tardar en anunciarse con los primeros destellos de su pálida luz el crepúsculo matutino, cuando D. Pedro, que se había adormecido en el seno de su amada, despertó sobresaltado al rumor de unos pasos que parecían acercarse á la es-

tancia. Incorporóse en el lecho; pero antes de que tuviera tiempo para empuñar la espada que dejara á la cabecera, se abrió de pronto la puerta de la cámara, y al vivo resplandor de una luz extraordinaria que se esparció por la habitación, vió entrar el primero á Pedro de Fluviá, su camarero, tras del cual seguían por orden, con velas y rosarios en las manos, los cónsules de Montpeller, 12 de los más conocidos y reputados ciudadanos, varios señores de su corte, 12 matronas, 12 doncellas, 12 escribanos, un vicario, dos canónigos y cuatro religiosos.

Al pronto, se creyó el rey juguete de un sueño viendo deslizarse á sus ojos aquella extraña y silenciosa procesión; pero no tardó en recobrase al ver que todos doblaban la rodilla pidiendo perdón por su desacato, y al oír sobre todo la voz de Pedro de Fluviá que, dirigiéndose á los escribanos, les mandaba levantar auto de cómo se había hallado al rey en brazos de su esposa, á fin de que en caso de dar la reina á luz un hijo, fuese tenido y mirado como legítimo sucesor del trono.

Volvió entonces D. Pedro los ojos hacia la que había sido su compañera, y entre la nieve de las sábanas y el rubor de la vergüenza vió asomar el rostro de María de Montpeller.

La trama había sido diestramente urdida por Pedro de Fluviá en unión con varios ancianos caballeros y honrados ciudadanos, quienes se habían encargado de convencer á la reina para que se prestase á ser cómplice de la intriga. Así, pues, el camarero, en lugar de llevar á su señor al castillo de Balbe, morada de Constanza, le condujo al castillo de Mireval, residencia de María de Montpeller; y tan luego como se hubo separado de él, fué á reunirse con sus compañeros pasando con ellos la noche en oración. También estuvieron abiertas toda la noche las iglesias y en vela los sacerdotes, en-

tregados á rogativas y plegarias, por orden expresa de los cónsules.

El rey pasó la burla, disimuló su enojo y su ira, y haciendo de necesidad virtud, mostró rostro afable á los prelados y ciudadanos, pareció quedar muy satisfecho de aquel engaño que no dudó en llamar *feliz*, y hasta llevó su complacencia hasta el extremo de ir de Mireval á Montpellier á caballo con la reina en grupa, cosa que entusiasmó al pueblo, el cual, encantado de la buena inteligencia que parecía reinar entre ambos esposos, dió mil muestras de regocijo y de alegría en torno del palafrén que á uno y otro les llevaba ¹.

1 El recuerdo de esta entrada del rey en Montpellier con la reina en grupa, se ha perpetuado hasta nuestros días por medio de una danza popular llamada del *chevalet*, que debe su origen al hecho citado, y que el autor de esta obra ha tenido ocasión de ver, por haber querido la casualidad que se hallase en Montpellier á tiempo que celebraba esta ciudad una de sus anuales festividades.

Lo que el pueblo hizo entonces bailando en torno al caballo, sin más objeto ni designio que manifestar su alegría, se prosiguió en tiempo del rey D. Jaime, de quien estaba persuadido todo el mundo que debía su nacimiento á la noche que precediera á la entrada de su padre en Montpellier. Los habitantes, para manifestarle cuán caro les era este recuerdo, llenaron de paja la piel de un caballo que llevaron al vecino punto de Latres, donde se hallaba el rey, y se entregaron en su presencia á las mismas demostraciones de gozo que en otro tiempo en el camino de Mireval. Ya fuese que la diversión complaciera á D. Jaime, ya que los habitantes de Montpellier la tomasen con gusto, lo cierto es que desde entonces perpetuaron su uso. El *chevalet*, que sólo había sido inventado en el siglo XIII para una ocasión particular, fué continuado después para diversión del pueblo, y éste en el día no tiene completa ninguna festividad si de ella no forma parte el *chevalet*.

Por lo demás, he aquí en lo que consiste esta danza: Un hombre ágil, extraña y caprichosamente vestido, pasa su cuerpo á través de un pequeño caballo de cartón lleno de lazos y cintas, y le obliga á hacer toda clase de evoluciones al son de los tambores y dulzainas, en medio de un círculo formado por una tropa de danzantes, vestidos por lo común de blanco y con sombreros adornados de cintas y plumas. Otro bailarín, con las piernas llenas de cascabeles y en la mano un pandero,

Esto no obstante, al día siguiente partióse D. Pedro para Cataluña.

Á los nueve meses la reina dió á luz un hijo. No hay que decir la alegría del pueblo y la de la misma nobleza, que veía asegurada por fin la sucesión al trono. Doña María, para dar un nombre al hijo que acababa de nacerle, siguió la curiosa costumbre que tenía la casa real de Constantinopla, de la cual descendía: mandó encender doce velas iguales, á cada una de las que puso el nombre de un apóstol: la que más tardara en apagarse debía ser la que diera nombre al recién nacido.

Fué la última que se extinguió la de San Jaime, y Jaime se llamó el fruto de aquella misteriosa noche de Mireval, siendo con el tiempo aquel temido Jaime I, gigante aragonés, guerrero, cruzado catalán, que tremoló la enseña gloriosa de la cruz en las musulmanas torres de Mallorca, Valencia y Murcia, adquiriendo gloria suficiente para hacer rica de ella á toda una nación por una eternidad de siglos.

Agradó sobremanera á la concurrencia esta sencilla tradición, que tan al vivo pintaba la ingenuidad de costumbres de sus antepasados. Odón recibió nuevas felicitaciones, y bien por cierto las merecía; que el trovador, aparte de sus talentos como narrador y poeta, tenía una voz simpáticamente dulce, á la que prestaba

hace como que da de comer al caballo que se inclina hacia el pandero que se le presenta. Pero de pronto se vuelve y empieza una de coces con el de la pandereta, que éste evita corriendo de un lado á otro, sin que deje de perseguirle el caballo, mientras que los demás bailarines forman en torno de ellos diferentes pasos de danza, agitando en señal de alegría sus banderolas. Todos estos juegos y movimientos deben ser ejecutados con gracia y á compás.

El *chevalet* se bailó en el palacio del Louvre ante Luis XV, cuando las fiestas que tuvieron lugar por el restablecimiento de este príncipe.

su sentimiento los tonos más gratos y más propios de la situación que refería.

La asamblea no se contentó ya esta vez sólo con felicitaciones. Odón empezó á recibir los dones que pródiga y generosamente se apresuraron á ofrecerle los nobles caballeros y las bellas damas, que gustosas vaciaron sus escarcelas en la del trovador. Tal era entonces la costumbre, y no se avergonzaba el trovador de recibir lo que con buena voluntad se le ofrecía, fuese mayor ó menor el donativo.

Después de un buen rato de holganza y de descanso pasado en las delicias de la conversación, que no fué por cierto el menos agradable de la velada, Odón cantó á las damas algunas amorosas trovas, á las cuales no damos aquí lugar, pues que nuestro propósito es el de consignar principalmente, en cuanto nos sea posible, los cantos del trovador que tengan referencia á la historia, leyendas ó tradiciones de nuestra querida patria.

VIII.

Complacidos dejó Odón y satisfechos á todos cuantos le oyeron. Sus trovas y sus narraciones tenían cierto carácter de novedad que agradó á la concurrencia; y como se supo conquistar las simpatías de todos los corazones, recibió abundantes dones y generosas ofrendas que le llenaron de placer y orgullo. La velada había sido tan grata y se había deslizado tan alegremente, que los dueños de Portella instaron al trovador para que se aprovecharse de la hospitalidad de su morada permaneciendo algunos días más en su compañía, al efecto de volver á pasar otra noche como aquella tan llena de gozes y encantos.

Odón no pudo, sin embargo, aceptar esta generosa oferta. Había ya resuelto partir y continuar su peregrinación: interesábase aprovechar el tiempo para recorrer todos los sitios que en su itinerario se había proyectado. Despidióse, pues, de tan amables señores, á quienes dejó un grato recuerdo, y al sonreír el alba del siguiente día se puso alegremente en camino con dirección á Lérida.

¡Hermosas y puras son las mañanas de Abril! ¡Cuánta dulzura y cuánta poesía encierran! El sol, vistiéndolo todo con su peregrina túnica de oro, hace brillar á los ojos absortos del viajero ricos campos esmaltados, preciosas colinas llenas de verdor, extensas llanuras cuyos colores envidian el ópalo y la esmeralda, bajo una bóveda azul que no es sino la alfombra tendida á las plantas de ese Dios, cuya mano tiene encadenados los rayos y las tempestades y de una de cuyas órdenes dependen los destinos más altos del universo.

La brisa pura y fresca de la mañana jugaba amorosa con los árboles que á sus caricias entregaban sus perfumadas cabelleras; la naturaleza, como una virgen perezosa y descuidada que despierta, mostraba los secretos de sus maravillas y de sus encantos; las aves piaban alegremente entre sus palacios de verdura, y el sol extendía sus rayos por todo aquel mundo que cada mañana le saluda elevándole un armonioso coro de gracias y alabanzas.

Odón, que al principio caminaba distraído con sus propios pensamientos, empezó á tender la vista en torno y á tomar parte poco á poco en las armonías de la creación. Los perfumes de las flores que hasta él llegaban con su hálito embalsamado, la brisa que refrescaba su frente como si en ella posase sus labios un ángel invisible, los ruiseñores que alzaban su canto de amor como si le saludaran al paso, todo fué paulatinamente embargándole y haciéndolo tomar un nuevo giro á sus

ideas. Su corazón se abrió gozoso para recibir aquella poesía, llena de misteriosa y tierna dulzura, como abre la flor su cáliz para dar á libar la miel de su seno á la susurrante abeja.

El primer movimiento del hombre cuando es feliz ó cuando admira alguno de los encantos de la creación, es volver la cabeza en busca de un sér que comparta su dicha y su entusiasmo. En uno de estos momentos el corazón siente una necesidad imperiosa y absoluta de decirle á alguien:—¡Cuán feliz soy! ¡Oh qué bello es eso!

Odón volvió su cabeza, pero á nadie halló á su lado; y por una de esas rápidas é incomprensibles transiciones que hacen estallar á veces de dolor el corazón humano en el instante de su más supremo goce, una lágrima abrasadora asomó á sus ojos y surcó sus mejillas. Pensó entonces que estaba solo en el mundo, enteramente solo, sin una madre á quien amar, sin una mujer que velase cariñosa á su lado, sin una hermana á quien estrechar contra su seno, sin nadie con quien compartir sus pesares ó sus goces.....

Impelido por el aguijón envenenado de esta idea, el trovador abandonó el camino que seguía y empezó á internarse á través de los campos, buscando un sitio que guardara más relación con los dolorosos pensamientos que en aquel instante embargaban su alma. Cruzó sin dirección fija parte de un bosque que halló á sus pasos, y llegó á un sitio donde un arroyo deslizaba sus aguas murmurantes pasando por entre dos añosos robles, á cuyo pie la desigualdad del terreno le hacía quebrarse repentinamente obligándole á caer despeñado sobre el duro lecho de unas peñas que le partían en hilos de plata. Á propósito era el sitio para aquél en cuyo pecho moraba la negra melancolía. Odón se sentó al pie de uno de los robles; paseó en torno su vaga mirada, y fijándola luego en el arroyo que corría á sus pies, tomó

su lira, y con acompañamiento de una tierna y lánguida armonía, entregó al aire estas tristísimas endechas:

CANTO DEL TROVADOR.

Mi vida es ese arroyo.
Sus aguas bullidoras
Se rompen en la peña
Gimiendo de dolor.
Mis días y mis noches
Despéñanse violentos,
Quebrándose en la roca
De agudo torcedor.
¿Qué importa que haya flores
Y encantos y dulzuras,
Y mágicas florestas
Que nunca conocí;
Qué importa que haya goces,
Y glorias y bellezas,
Si nada ¡ay! en el mundo
Se ha hecho para mí?....
Mi herencia es la del llanto:
Gemidos y suspiros,
Tristezas y desdichas
Me arrullan sin cesar.
Con lágrimas mis ojos
Se nutren todo el día,
Y muerdo la cadena
De indómito pesar.
Jamás ¡ay! en mi frente
Que arrugan los dolores,
Una mujer amada
Sus labios descansó.
Jamás ¡ay! en su seno,
Do anidan los amores,
Abrasadora, ardiente,
Mi frente reposó.
Y en cambio, es mi desdicha
Tan cruda y tan horrible,
Que sin tener amores
A todos canto amor;

Que amor, y dicha, y gloria,
Y encantos, y venturas,
Le pide todo el mundo
Al pobre trovador.
Huid, huid, visiones,
Fantasmas peregrinos,
Imágenes risueñas
Que evoca la ilusión;
Que á fuerza de pesares,
De lágrimas y penas,
Yo tengo ya insensible
Y seco el corazón.

Las flores más ufanas
Se agostan si las toco;
No vuelve á nacer yerba
Allí do pongo el pie.
Jamás tocó mi mano
La mano de un amigo;
Jamás de una hermosa
Ternezas escuché.

Soy huérfano de amores.
Quizá junto á mi cuna
Su danza los demonios
Bailaron infernal.
Rodando voy cual peña
Del monte desgajada:
Preside á mis destinos
La estrella más fatal.

El día en que la muerte
Con su guadaña impía
Le corte presurosa
El hilo á mi existir,
Ni lágrimas ni flores
Tendrá mi sepultura,
Porque he vivido solo
Y solo he de morir.

.....
.....

Odón no hubiera ciertamente acabado aquí su trova,
si un ruido de ramas no le hubiese interrumpido.

Volvió la cabeza para averiguar la causa de aquel rumor, y sus ojos tropezaron con una apuesta y gallarda dama que acababa de abrirse paso por entre el ramaje.

Extraña fué aquella aparición para Odón de Vallirana, y sorprendido y absorto se quedó cual si comparecer hubiese visto á la ninfa de las selvas evocada por los dolientes ecos de su cántiga.

La dama que acababa de ofrecerse á su vista parecía de un rango superior, é iba vestida con la elegancia que usaban las mujeres de condición para sus trajes de caza. La cola de su larga falda verde se doblaba graciosamente sobre sí misma, prendida por uno de sus cabos al bordado cinturón que delineaba su talle; un pequeño cuerno de caza con embutidos pendía de una hermosa banda encarnada que bajaba de su hombro derecho; un cuchillo corvo y largo guardado en una vaina de labrada plata brillaba sobre su falda, pendiente de unos cordones de oro; su mano derecha llevaba calzado el guante de caza, y sobre su puño descansaba un hermoso gerifalte cubierta la cabeza con una caperuza de dos colores, que parecían ser los de su dueña, y atado por una pata á su dedo meñique con una primorosa cadena de plata; finalmente, mostraba en su cabeza, cuyos cabellos estaban trenzados con sartas de perlas, á la oriental, aquel original gorro encarnado, conocido con el nombre de *birrete*, del cual partían dos airosas plumas blancas que graciosamente se encorvaban hasta besar el hombro derecho de la dama.

Por lo demás, ésta no era ya ninguna niña; pero era, sí, una mujer agraciada, en cuyo rostro estaban pintadas la resolución y la nobleza: su cutis, aunque fino y suave, no tenía ese brillo femenino que vende la asiduidad, los cuidados y el afeite; sus facciones eran pronunciadas; sus rasgos característicos; sus negras, es-

pesas y arqueadas cejas, junto con la mirada penetrante é indagadora que lanzaban sus grandes ojos rasgados y bellos bajo unos párpados enriquecidos con largas y lujosas pestañas, comunicaban á su fisonomía un aire seductoramente varonil. Todo era en ella entusiasmo, fortaleza y gracia. Si su mano hubiese empuñado el arco en lugar del gerifalte, y de sus hombros hubiese colgado el carcaj en vez del cuerno, cualquiera, al encontrarla allí entre las selvas, la hubiera tomado por Diana la cazadora.

—Trovador—dijo esta dama dirigiéndose á Odón, que al verla había interrumpido su canto,—tristes y doloridas son tus canciones, y á juzgar por la que te acabo de oír, hondo pesar debe roer tu alma. Eres hijo del dolor; la tristeza nubla tu frente, y el gusano roedor de la amargura te come lento el corazón. Trovador, somos hermanos.

Odón sintió en el alma que otros oídos que los suyos hubiesen escuchado las amargas endechas que había sólo cantado para dar un momento de expansión á su ánimo acongojado. Al contestar, pues, á la dama, su voz tomó un marcado tinte de disgusto.

—¿Y quién sois vos, noble señora, que así os proclamáis hermana del primero que halláis á vuestro paso?

Estas palabras eran un insulto. Odón se arrepintió en seguida de haberlas proferido. La desconocida, al oírlas, dió tres ó cuatro pasos hacia Odón, y éste vió encenderse en sus ojos el rayo de la cólera. Las facciones de la dama se contrajeron como hubieran podido hacerlo las de un hombre, y su diestra, aunque embarazada por el ave, hizo un movimiento como si fuera á empuñar el cuchillo de monte. Este varonil arrebató no duró más que un momento; pero fué un momento sublime que bastó para descubrir á Odón los misterios de aquella alma extraordinaria de mujer.

—Te perdono, trovador—dijo la dama con majestad y dejando errar por sus labios una sombra de sonrisa, —te perdono porque alguna consideración debe guardarse á los que sufren. Desgraciadamente, no ignoro que la amargura y el dolor tienen á veces palabras más agudas que la punta del mejor acero. Trovador, dame tu mano y seamos amigos.

Y con caballeresco talante la dama dejó su gerifalte en la rama de un árbol y tendió su enguantada mano á Odón, que la estrechó entre las suyas.

—No extrañéis mi franqueza ni mis marciales alardes—prosiguió la dama.—Yo nací para hombre más bien que para mujer, y hubiera vestido la armadura y ceñido el casco con más gusto que esas faldas y esos tocados que revelan la debilidad de nuestro sexo. Abrí por primera vez los ojos en un campo de batalla, donde me dió á luz mi madre sobre un montón de armaduras y despojos; la caza, ya que no ha podido ser la guerra, ha sido mi pasión favorita, y he suspirado siempre por el estruendo y la armonía de los combates. Mi educación ha sido puramente militar. Sé disparar una balles-ta como el mejor de los ballesteros reales, y algunas veces he vencido en el manejo de la espada á nobles y arrogantes caballeros. Olvida, pues, que soy mujer y trátame como á un hombre.

Aquel lenguaje admiraba al trovador, que se sentía embelesado y atraído por la mujer que ante sus ojos tenía.

—Agradame vuestra franqueza, señora, os lo confieso—le dijo; —y si al pronto un momento de obcecación que no estubo en mi mano reprimir, pudo haberme merecido vuestro desagrado, ahora, que una secreta simpatía me impele hacia vos, os pido humildemente perdón y os suplico que olvidéis las necias palabras que han salido de mis labios.

—¿No te he dicho ya que estabas perdonado? Yo soy pronta y arrebatada en todas mis cosas. Afortunadamente, tengo un corazón leal que me enseña á conocer á los hombres. Desde que he oído tu voz y tu canto me has sido simpático, y por esto tu falta ha obtenido fácilmente un perdón que había ya pronunciado mi pecho. Si no hubiese sido así, mi enojo no hubiera reparado en hacerte víctima de tu imprudencia. Ya me irás conociendo más á fondo, puesto que vas á venir conmigo á Lérida á casa de mi hermano Artal de Mur.

—Artal de Mur. Yo conozco ese nombre. Los Mur son parientes de la familia Pallars.

—Como que descendemos de ella. En 1076 el conde de Pallars dividió al morir entre los tres hijos que tenía sus ricos estados. El primero se encargó de los de Pallars, el segundo de los de Talarn y el tercero de los de Mur.

—Sí, sí, ya recuerdo; ya sé quién sois, señora. Mi difunta protectora la condesa de Pallars, cuyo paje fuí, me habló varias veces de una parienta suya, mujer de ánimo esforzado, resuelta, decidida, que en nuestras luchas con el rey D. Juan había varias veces empuñado las armas, y que á la muerte de su esposo D. Ramón de Rocabruna se quedó al frente de una tropa de caballería, continuando la guerra con valeroso encono y como hubiera podido hacer uno de nuestros más expertos jefes. Vos debéis ser Isabel de Mur.

—Sí, soy Isabel de Mur; soy esa mujer desgraciada á quien le ha tocado ver perecer en el campo de batalla á dos de sus hermanos, á su esposo y á su hijo único; soy Isabel de Mur, la que por vengarles me puse al frente de una tropa escogida y resuelta, haciendo correr á ríos la sangre de los enemigos de nuestros fueros; soy Isabel de Mur, la que lancé el grito de guerra de nuestra familia y tremolé vencedora la señora de los Rocabruna.

—¡Oh! dejadme que os contemple, señora, y que os rinda el humilde homenaje de mi admiración. ¡Plácele al trovador que ha combatido también por su patria y que llora hoy sus desdichas, quedándole sólo el consuelo de contar su pasada gloria; plácele haberse encontrado con la heroína catalana que en tiempos venideros ha de inspirar más de una trova y más de una balada á nuestros cantores.

Isabel de Mur apenas escuchó estas palabras entusiastas y sinceras de Odón. Desde que acabara de hablar, había quedado sumergida en una profunda meditación, como entregada á los recuerdos dolorosos que había evocado. Odón vió á la tristeza tender sus negras alas sobre la frente de aquella heroica mujer, é iba á retirarse algunos pasos para respetar sus pensamientos, cuando Isabel, de pronto, levantó su cabeza, la sacudió como un león su melena, y le dijo yéndose á sentar á la orilla misma del arroyo:

—Dame tu lira, trovador. Cuando la hiel de amargos recuerdos empieza gota á gota á caer en mi corazón, sólo el canto puede disipar mis pesares. Préstame tu lira; voy á cantarte una guerrera trova, las únicas á las cuales dan paso mis labios. Yo no conozco los cantos de amor: sólo sé cantos de guerra.

Odón se apresuró á complacerla y le tendió el laúd. Isabel cantó así:

EL CABALLERO SALVAJE.

(1324.)

¡Somatén! ¡Somatén!.... La campana de la aldea late apresurada en su jaula de piedra, como late desesperado el corazón al contemplar la agonía de una madre. ¿Quién ha mandado echar las campanas al vuelo? ¿Quién

á la voz del bronce santo congrega al pueblo en la plaza?.... ¿Quién?.... *El caballero salvaje.*

Gombaldo de Mur es de hierro como su peto y espaldar: en su casco ondea una pluma más negra que el ala de un cuervo; en su blasón está pintado un caballero acabando á otro con la daga de misericordia y con este lema: *Ni doy cuartel ni lo quiero*; á los botes de su lanza han caído seis barones, cuatro condes y un príncipe; ha vencido á un león ahogándole entre sus brazos de atleta y guardando su piel para que le sirviera de lecho en los campamentos. Este es *el caballero salvaje.*

Congregado está ya el pueblo. Así le habló Gombaldo de Mur:—«¡Á las armas, vasallos míos! El señor rey quiere conquistar la Cerdeña y nos da á su primogénito el príncipe Alfonso para que sea nuestro jefe. ¡Á las armas! El pendón de las barras tremola ya en todas las fortalezas de los nobles barones, y la campana tocando á *somatén* envía su voz de pueblo en pueblo y de campanario en campanario. ¡Á las armas! Os guiará á la victoria *el caballero salvaje.*»

Ya las galeras caminan por el mar rápidas como monstruos de cien patas. Las queridas costas catalanas han desaparecido á los ojos de los buenos hijos que á vencer van ó á morir por su patria. El sol alumbra á toda aquella multitud de héroes que va á posarse como una nube y á estallar como una tempestad sobre el suelo de Cerdeña. Aguardan días de gloria, jornadas de entusiasmo y un tesoro de hazañas al ejército aragonés-catalán. Rica ¡vive Dios! va á ser la cosecha de laureles y, ya os lo advierto, no será ciertamente quien menos recoja *el caballero salvaje.*

Villa de Iglesias, ¡Dios te guarde! Eres la primera fortaleza con que al paso ha tropezado nuestro ejército, y justo es que seas la primera en admitir sobre tu torre de homenaje, triunfante y glorioso penacho, el pendón

que Wifredo legó á la patria con su sangre. En vano coronan los pisanos tus fuertes muros; en vano la peste con su cruel azote diezma las filas de nuestros valientes: el mismo príncipe Alfonso te pone cerco y te humilla. Guárdete Dios, Villa de Iglesias: ya eres nuestra. Los catalanes se han portado, y prodigios ha hecho de valor *el caballero salvaje*.

La pérdida de Villa de Iglesias es el primer anillo de una cadena de victorias para nuestras armas. Los pisanos retroceden, y la jornada gloriosa de Luco-Cisterna hace famoso y terrible el nombre del príncipe Alfonso. El cielo protege el pendón de las barras, y la fortuna le sonríe como una esposa fiel. ¡Gloria al Dios y Señor de las alturas! ¡Alabemos al Sér Supremo, cuya misericordia es infinita! Cerdeña es nuestra y en todos los puntos de la isla tremola la enseña del ejército vencedor. ¡Celebrad vuestro triunfo, guerreros! ¡Cantad su gloria, trovadores! ¡Brille en tu rostro la sonrisa y envaina el ensangrentado acero, oh tú, Gombaldo de Mur, *el caballero salvaje*!

Sacio está de verter sangre, harto de matanza y de destrozo. No ha tenido piedad ni misericordia para nadie, que el ruido del combate le embriaga como el vino más dulce y más sabroso de la costa catalana. Los enemigos que han caído á sus pies han muerto más bien de espanto al rayo de sus miradas, que á las heridas abiertas por su espada de dos filos que maneja como un junco. Bien se ha portado *el caballero salvaje*.

Génova, la constante rival, la eterna enemiga de Cataluña, mueve sus escuadras y acude en auxilio de la ya sometida Cerdeña. Con un séquito de 150 caballos y un lucido refuerzo de tropa, el general Ramón de Peralta se hace al mar sin más que dos galeras catalanas. Tiene confianza en los que forman su comitiva: todos en la pasada lucha han ganado timbres gloriosos, lau-

reles inmarcesibles; todos cuentan brillantes hechos de armas. También va entre ellos *el caballero salvaje*.

Diez y siete galeras y tres leños genoveses caen sobre la nave del de Peralta, que resiste con valor el primer ataque y rechaza á sus enemigos. Segunda y tercera vez, con la resolución que les inspira su extraordinaria ventaja, cargan contra ella; y segunda y tercera vez son rechazados. ¡Brillante, magnífico combate! ¡Vengan á aprender aquí los valientes y los héroes! ¡Contemplen el arrojo y el entusiasmo catalán; vean cómo se lidia, cómo se pelea, cómo se muere! Admiren, sobre todo, á ese indomable Gombaldo de Mur, á ese hombre de bronce, *el caballero salvaje*.

Gaspar de Oria, el almirante genovés asombrado de tanto heroísmo, pide conferenciar con el de Peralta. Así contestó éste; oidle bien:—«Otras razones no he de escuchar que las de las armas: haced vosotros lo que podáis y nosotros lo que debemos.» Otra voz resuena tras la suya.—«Y á más, conferenciar con un Oria es una deshonra, que un Oria fué quien vendió como un villano y un cobarde á Berenguer de Entenza.» Así ha dicho *el caballero salvaje*.

De nuevo se traba el combate con horrible estruendo. Los genoveses, como perros rabiosos en rededor de un toro asaltan por todos lados la galera catalana y procuran incendiarla con dardos arrojadizos. No hay medio de vencerla y cara pagan su osadía. Los héroes han echado á pique dos galeras y han puesto 300 hombres fuera de combate. La noche, que se avecina, obliga á los enemigos á retirarse escarmentados y confusos. De nuestra parte, en tan gloriosa como desigual acción, no ha habido más que 40 heridos y un solo muerto; pero ¡ay! este muerto es *el caballero salvaje*.

¡Llorad, doncellas catalanas! ¡Vista luto vuestro corazón, nobles guerreros! Arrastrad por el suelo las ban-

derolas de vuestras lanzas, y orne una pluma negra vuestro casco en muestra de tristeza y de dolor. Campanas del señorío de Mur, rasgad el aire con vuestros plañideros lamentos, con vuestras voces acongojadas, que irán á despertar los ecos que duermen en los vecinos montes. El héroe entre los héroes ya no existe. Ha muerto, como mueren los Mur, en el campo de batalla, cubierto de heridas, y de cara al enemigo, *el caballero salvaje* ¹.

IX.

Cuando Isabel hubo acabado su canto, Odón se acercó para felicitarla; pero la dama interrumpió sus galantes cumplidos arrimando á sus labios la bocina que colgaba de su hombro, y haciendo estremecer el bosque con un vigoroso toque de aviso y llamada. En seguida se dirigió á buscar su caballo, que había atado al tronco de un árbol inmediato, y cuando volvió al sitio en que se hallaba el trovador, comenzaron á presentarse por todos lados los palafreneros y servidores de la casa de Mur que andaban divagando por el bosque en busca de su señora.

Isabel encargó que se diese un caballo á Odón de Vallirana, y la comitiva se puso inmediatamente en marcha tomando el camino de Lérida.

La casa de Mur se abrió hospitalaria para el trovador que allí encontró, como decía un proverbio de aquel tiempo, buen vino, buenos bocados y buen lecho. Fue presentado por la misma Isabel al anciano Artal, á quien no le pesó la visita en atención á que pasaba la

¹ Varias crónicas refieren con minuciosos detalles esta acción y la muerte del *caballero salvaje*.

vida aislado, sin más compañía que su hermana, y devorado siempre por la tristeza y la melancolía.

Por la tarde, después de comer, el trovador fué introducido en una vasta sala que llamaban de armas, á causa de infinidad de armaduras y trofeos que adornaban las paredes, junto con algunos retratos de familia. Isabel y su hermano estaban sentados en dos anchos sillones llenos de esculturas, junto á una chimenea en que, á pesar de lo benigno de la estación, ardía un montoncito de leña. Ante ellos había un taburete en el que se sentó Odón, invitado por el señor de Mur.

—Ya que eres profesor en la *gaya ciencia*—le dijo este último,—danos una prueba de tu habilidad.

Odón pidió que se indicase el asunto ú objeto sobre el cual se deseaba que cantase.

—No queremos trovas, baladas ni endechas, Odón—dijo Isabel.—Mi hermano es demasiado viejo para dejarse seducir por amorosas ó galantes canciones, y yo tengo un corazón demasiado varonil para que puedan serme gratos otros cantares que los de guerra. Mejor sería que nos relataras algún hecho histórico é importante; que te constituyeses por un momento en un libro cuyas páginas pudiésemos hojear á nuestro gusto. ¿Te place así?

—Me place cuanto á vos os plazca, noble dama.

—Recuerda entonces algún pasaje de nuestra historia y relátalo como mejor sepas.

—Elegidlo vos misma.

—Escoge, pues, entre la toma de Balaguer por Fernando el de Antequera y la conquista de Nápoles por Alfonso V.

—De las dos puedo ocuparme; pero comenzaré por la primera, pues me imagino que es asunto grato para vos, aun cuando sea de dolorosos recuerdos.

—Bien has dicho, Odón, y acertaste mi deseo. Balaguer fué el último baluarte en que tremoló el pendón de la legitimidad, el último asilo que tuvo nuestra independencia. Hartos males han provenido para el país de ese día de desgracia en que el pendón de Urgel fué abatido ante el estandarte del castellano Fernando. Sí, relátanos esa triste página de nuestra historia; cuéntanos cómo sucumbió el derecho en su último combate.

Artal de Mur abundaba en las mismas ideas que su hermana, y le plugo el asunto por ésta escogido. Arrellanóse, pues, en su sillón con toda comodidad, dispuesto á prestar la mayor atención al relato histórico del trovador.

JAIME URGEL EL DESDICHADO.

(1413.)

El día 31 de Mayo de 1410, á la edad de cincuenta y dos años, exhalaba el último suspiro en el convento de Valldoncella, entonces extramuros de Barcelona, el rey D. Martín *el Bueno y el Humano*. No dejaba legítimo sucesor que pudiese ocupar el trono á su muerte, y fué su última voluntad que heredase quien tuviese mejor derecho. Con él acabó la militar y heroica raza de aquellos soberanos condes de Barcelona, que por espacio de cerca tres siglos rigieron los destinos de Aragón, adquiriendo prez y fama imperecederas y haciendo que el sol alumbrara siempre vencedor el pendón de las barras en las tres partes del mundo.

Gran confusión y alboroto causó la muerte de Don Martín, é inmediatamente se presentaron varios pretendientes al trono, que trataron de hacer valer sus derechos desplegando banderas y haciéndose apoyar por las armas. Terrible fué para los tres países unidos el perío-

do de diez y nueve meses que transcurrió desde la muerte del rey hasta que se decidió, con unánime aplauso, nombrar una junta de nueve personas, quienes se enterasen de los derechos y razones que alegaba cada uno de los pretendientes y pusiesen la corona en la cabeza de aquél que mejor derecho hubiese.

Tal fué el famoso Parlamento de Caspe.

Tres diputados por cada país formaron este Parlamento, á quien se dió de término dos meses para deliberar y decidirse ¹. Reuniéronse los nueve diputados en el castillo de Caspe, instruyóse el proceso de los príncipes solicitantes, pesáronse y discutiéronse con madurez las razones alegadas por sus abogados, y se decidió por fin que la corona pertenecía á D. Fernando de Castilla, llamado el de Antequera. El conde de Urgel, que era, sin embargo, aquél á quien de derecho tocaba por descender en línea recta varonil de los antiguos condes de Barcelona, no tuvo más que los votos de dos diputados catalanes. Todos los demás, excepto el de un diputado valenciano que se abstuvo de votar, fueron para D. Fernando.

Esta resolución dejó descontenta á gran parte del reino, y en particular á Cataluña; pero nadie replicó, porque era el voto de los jueces que se habían nombrado con facultad de hacer rey. Tenía, pues, que aceptarse el que ellos daban.

Lo mismo que los otros pretendientes, Jaime de Urgel, aunque despedido y descontento, mandó retirar

1 Las personas nombradas fueron, por parte de Aragón, D. Domingo Ram, obispo de Huesca y Jaca; Francés de Aranda y Berenguer de Bardaji; por Cataluña, D. Pedro Zagarriga, arzobispo de Tarragona; Guillén de Vallseca y Bernardo de Gualbes; y por Valencia, Bonifacio Ferrer, general de la Cartuja; su hermano el maestro Fr. Vicente Ferrer, que hoy venera la Iglesia como santo, y Ginés de Rabassa, á quien sucedió luego el Dr. Pedro Beltrán.

sus tropas y pasó á Balaguer, corte de sus estados. Por muy sensible que le fuese, acató la voluntad del Parlamento.

Cabizbajo y mohino llegó á Balaguer, rodeado de lujosa comitiva, y apeóse del caballo á la puerta de su alcázar. Su madre le esperaba en el umbral. Dirigióse hacia ella D. Jaime con los brazos abiertos como para estrecharla contra su seno y desahogar en su pecho la pena que oprimía el suyo; pero su madre, con no poca extrañeza del conde, se hizo algunos pasos atrás frunciendo las cejas y extendiendo su mano como para rechazar el filial movimiento de D. Jaime.

—¿Qué es eso, madre y señora?—exclamó el conde.

—¿Por qué está nublada vuestra frente y contrae airado enojo vuestro rostro? ¿Por qué rechazáis al hijo que amante vuelve á vuestros brazos ansioso de depositar en el seno materno sus penas y quebrantos?

—En efecto—dijo la varonil anciana,—yo tenía un hijo, pero lo he perdido. Ved si no, caballero, las ropas de luto que me visten.

—¡Señora!—murmuró inquieto y asombrado el conde viendo verdaderamente que su madre vestía un riguroso traje de luto y temiendo que su cabeza no hubiese sufrido algún quebranto,—volved en vos, miradme, yo soy Jaime de Urgel, soy vuestro hijo.

—No: me engañáis. Aun cuando su forma hayáis tomado y su aspecto, vos no sois mi hijo. Jaime de Urgel partió en busca de una corona que por derecho divino le pertenecía, y con la corona hubiera vuelto ó en la demanda hubiera perecido.

—Madre y señora, poneos en mi lugar. ¿Qué podía yo hacer? ¿Debía arrojar sobre el reino el azote de una guerra civil?.... El Parlamento de Caspe ha fallado.....

Al oír estas palabras la anciana condesa se irguió cuan alta era, y le interrumpió diciendo con arrebató:

—¡El Parlamento de Caspel! ¿Y quién te ha dicho á tí que aceptaras su sentencia? ¿Quién te ha dicho que podían unos hombres de letras cuestionar sobre lo resuelto por Dios en su soberana justicia? El Parlamento ha decidido..... ¡Y bien! ahora falta que decidan las armas. Tu ilustre padre, á hallarse en tu lugar, hubiera dicho: ó rey ó nada. Yo te digo lo mismo, Jaime de Urgel. Su voz es la que te habla por mi boca, su espíritu es el que animarte debe. Tienes un partido fiel y adicto, Cataluña te ama y te quiere, el derecho te pertenece, Dios te protege..... Apela á las armas, y hágase la santa voluntad del cielo. Hijo, ó rey ó nada.

El conde dobló la cabeza sobre el pecho y calló.

En aquel momento llegó su esposa conduciendo de la mano á una de sus hijas menores, que al ver á su padre se arrojó á él. D. Jaime la abrazó con ternura apasionada.

—Cuando no por tí, por tus hijos debes hacerlo, Jaime de Urgel—exclamó entonces la anciana condesa señalando á la niña que el conde tenía entre sus brazos.—Un día vendrían á pedirte estrecha cuenta de tus acciones y reclamarte esa corona que desprecias. ¿Quieres mejor reducirte á prestar vasallaje y obediencia al que injustamente y por la sola voluntad de unos hombres de letras ha ganado el reino? ¿Cabe eso en tu derecho, en tu sangre? ¿Puedes, sin que la conciencia te remuerda, admitir por rey á quien debiera haberte admitido á tí?.... Si tal crees, en buena hora sea. Cúmplase tu deseo, pero cúmplelo solo: tu madre y tus hijos irán á buscar un asilo en país extranjero, que no quieren pisar como vasallos la tierra en que debían ser señores.

La esposa del conde, á quien animaban los mismos sentimientos que á su madre, se acercó á D. Jaime, y fijando en él sus ojos llenos de pasión le dijo:

—Vuestra madre tiene razón, señor: ó rey ó nada.

Combatid por vuestro derecho, y si el cielo no os presta su ayuda, sucumbid como hombre, después de haber cumplido con vuestro deber.

El conde entonces, tomando una de aquellas resoluciones decisivas tan propias de los caracteres enérgicos, alzó los ojos al cielo y exclamó:

—Señor, en tí deposito la confianza y en tus manos pongo mi suerte.

En seguida, volviéndose á su madre y esposa, .

—Hágase como queréis—les dijo.—Tremolaré mi pendón, reuniré en torno suyo á cuantos me sean adictos y marcharé al combate. Dios me ayudará. ¡Ó rey ó nada!

Así que hubo pronunciado estas palabras, su madre, radiante de alegría, le abrió los brazos, y él estrechó afectuosamente entre los suyos á su madre y á su esposa.

Aquella misma noche empezó D. Jaime á disponerlo todo, y fueron enviados mensajeros á sus amigos y partidarios para que se preparasen á sostener con las armas el derecho de la casa de Urgel. D. Antonio de Luna, amigo particular y decidido partidario del conde, pasó á Burdeos con el objeto de reclutar gente, y en el ínterin solícitos agentes recorrían el Aragón y Cataluña tratando de mover los ánimos, de afirmar en sus convicciones á los apasionados y de decidir á los indiferentes en favor del conde.

No tardó en estallar el movimiento. Una partida de hombres resueltos se apoderó del castillo de Montearagón, y los jefes de una asonada popular proclamaron en Zaragoza por rey á D. Jaime, si bien el gobernador de la ciudad logró en seguida apagar esta centella. Al poco tiempo D. Antonio de Luna, con la gente que había juntado en Francia, entró en Aragón por sus montañas y puso sitio á Jaca, sin que lograra apoderarse de

esta importante plaza, no obstante sus reiterados esfuerzos.

El conde había salido de Balaguer al frente de un ejército compuesto en su mayor parte de franceses y catalanes, y se dirigió á Aragón para apoderarse de Jaca, uniendo sus fuerzas con las de D. Antonio de Luna. Salió frustrado su intento, y la desgracia, que había de ser de entonces más su inseparable y eterna compañera, hizo que sus tropas sufrieran una sangrienta derrota en Alcolea de Cinca. Fué tan señalada victoria la de sus contrarios, que el conde, conociendo que era ya imposible mantenerse en campaña, tomó el peligroso partido de encerrarse con toda su familia en Balaguer.

No dejó el rey D. Fernando de aprovechar esta ocasión para acabar con tan poderoso enemigo, y voló con sus tropas á sitiario en la ratonera en que él mismo se había encerrado. Á primeros de Agosto de 1413 comenzó aquel famoso cerco que no debía concluir sino al cabo de tres meses, y después de haber apurado todos sus recursos de valor y desesperación los denodados defensores de Balaguer.

Se halla esta ciudad asentada á orillas del Segre, y veíase entonces señora y reina de una vega pobladísima de huertas y jardines con deliciosas alamedas que blandamente acariciaban los aires. En la parte oriental de la ciudad se alzaba la suntuosa obra de su alcázar, y ceñíala un rico cinturón de murallas fortificadas á trechos por robustos y fuertes torreones.

El ejército de D. Fernando, después de haberse apoderado de Menargas, destruyó á su placer la fértil vega y sentó sus tiendas en torno de la ciudad, apretándola con estrecho cerco. Bizarramente se defendió Balaguer en aquellos tres meses, y bien combatió D. Jaime por su derecho hasta el último instante. Memorable será siempre el recuerdo de este sitio, y la crónica, la tra-

dición y la historia le conservarán eternamente, porque es un timbre glorioso para la noble ciudad y un monumento de honra para la infortunada casa de Urgel.

Fué á reforzar el ejército sitiador, muy acompañado de barones y caballeros, D. Alonso, duque de Gandía, que había sido competidor de D. Fernando en sus pretensiones al trono, y que de contrario pasó á ser entonces su aliado, sirviéndole bien y honradamente en aquella guerra. El duque fué quien tuvo uno de los primeros choques con los sitiados, recibiendo de éstos una cruel y severa lección.

Pasáronse los primeros días del cerco sin cosa digna de notarse; pero empezaron luego á armarse máquinas y trabucos y se levantaron contra las torres del muro fuertes castillos, para cuya construcción echaron mano de los muchos árboles de gran magnitud que había en las vecinas alamedas. Se inventó y se echó mano de todo aquello que pudiese ofender á la ciudad y á sus leales defensores. Cuéntase que hubo en este cerco máquinas de tan extraño artificio que lanzaban piedras de 34 arrobas, sin que hallasen medio de reparar los cercados el daño que producían.

Cuando se tuvo corriente todo este aparato de artillería fué cuando se empezó á batir aquel insigne baluarte de la lealtad con toda la fuerza, ímpetu y porfía de las baterías, despreciando los combates de escaramuzas y peleas. Al contrario los de Balaguer: aunque tenían muchas lombardas y tiros y muy buena balistería, preferían salir, valientes, fuera de los muros y acometer por diversas partes como gente diestra y desesperada, molestando cada día á los sitiadores con rebatos y consiguiendo sobre ellos señaladas victorias.

Sin embargo, no tardaron en fatigarse de ese sistema de defensa, puesto que ellos eran siempre los mismos en sus faenas y trabajos, mientras que los del campo

podían relevarse. D. Jaime empezó entonces á sentir los amargos y crudos sinsabores de la deserción, siendo el primero que abrió el camino un su favorito llamado Menant de Favars, capitán de aventureros, á quien dió una crecida cantidad de dinero para que fuese á buscar la gente que pudiera y volviese con ella á socorrer la plaza. Favars no volvió ni con gente ni con dinero.

Varios fueron los desengaños que sufrió el conde por este estilo. Tocóle ver á sus más íntimos y caros amigos, á los que había colmado de honras y favores, irse separando uno á uno de su lado, abandonándole á su suerte ó desventura. Vió así pasar al bando contrario á D. Artal de Alagón, que era uno de los más grandes caballeros que tenía consigo; á D. Juan Jiménez de Embún, que era uno de sus primeros capitanes; á Martín López de Lanuza, que era uno de sus favoritos, y á Juan de Sesé, que era uno de sus consejeros. ¡Triste cosa es por cierto para un hombre verse así abandonado de todos los suyos en una época de adversidad, como se ve despojado un árbol de sus lozanas hojas en la estación del invierno!

Y mientras tanto, el conde no recibía socorros de ningún punto y el cerco seguía con crueldad, vigor y porfía. La ciudad se veía batida á un tiempo por diferentes mortíferas máquinas de guerra que hacían gran estrago en sus muros, casas y habitantes. Dícese, y se refiere como cosa señalada, que por la parte del camino de Lérida se alzó un castillo de madera muy alto, en donde se pusieron algunas cuadrillas de ballesteros, que hacían tanto daño, que ninguno, sin ser herido ó muerto, podía asomarse por las torres y almenas. Por la parte del puente, que era donde acampaba el duque de Gandía, se armó también una máquina, á la cual se dió el nombre de *Cabrito*, y arrojaba piedras tales, que allí donde

caían rompían las vigas más gruesas y hundían el piso.

En una palabra: de tal suerte eran combatidos y atormentados los de Balaguer, que el conde resolvió darse á partido, no por él—que él hubiera perecido con valor entre los escombros,—sino por los infelices que se agolpaban á su lado, leales hasta el extremo y decididos á morir víctimas de su deber. Un ejército numerosísimo le sitiaba; todo lo que de mortífero, malévolo y ofensivo puede inventar la guerra se había puesto en planta para combatirle, y esto no obstante, por espacio de tres meses había resistido con decisión y con heroísmo: así, pues, sin reparo podía entregarse, que salva estaba su honra, y ganaba tanta gloria vencido como ganarla hubiera podido vencedor. ¿Quién podía hacer más que él en tan apurado trance?

D. Jaime sucumbió como sucumbe el león cuando, fatigado, acorralado y herido, se deja prender por los cazadores, á quienes antes hiciera huir tan sólo con un rugido. El último día de Octubre de aquel mismo año las puertas de Balaguer se abrieron de par en par ante D. Fernando, á quien rindió el conde su espada, no porque le reconociese mejor que él, sino porque más que él había sido afortunado. Y es verdad: sabido es que no son siempre los mejores aquéllos á quienes protege la fortuna.

El desdichado conde de Urgel creía empero que se rendía al mismo tiempo que á un rey á un caballero. Bien poco mostró serlo D. Fernando con el conde y con los que habían abrazado su partido. Á la mayor parte de éstos se les confiscó sus bienes, sin que se publicase un general olvido de lo pasado, como todo el reino esperaba y quería, y á aquél se le condenó cruelmente á perpetuo encarcelamiento, perdonándosele la vida casi por irrisión, pues que le dieron un oscuro calabozo por sepulcro.

Parecía que el rey se gozaba en martirizarle y se satisfacía en humillar á aquel competidor á quien tal vez en su conciencia reconocía por verdadero sucesor del reino ¹. Se cebó en él cruelmente. Lo mismo hace el tigre con la presa.

El conde fué llevado á Castilla, al alcázar de Madrid, pasándolo por Zaragoza en medio del día y á son de trompetas, burla y crueldad inauditas. Así es que los zaragozanos pudieron ver, en medio de sus calles, al conde arrojándose del caballo en que le llevaban pidiendo á voces que le matasen, teniendo por menos dura una muerte pronta que aquella humillación sin ejemplo y luego un encarcelamiento sin término. De Madrid le pasaron al castillo de Castro Taraf y de éste al de Játiva, donde acabó tristemente su vida, solo, abandonado de todo el mundo, diez años después de muerto Don Fernando y al cabo de veinte que gemía vagando de prisión en prisión, sin haber vuelto jamás á respirar el aire puro y vivificante de la libertad.

Tal es, señora, la historia de D. Jaime *el Desdichado*; tal es el relato de la toma de Balaguer. Si con gusto lo habéis oído de la boca de este pobre trovador, pagadle su trabajo derramando una lágrima á la memoria del héroe de Urgel y á la pérdida de este nombre y casa que con D. Jaime se extinguieron. Su airado vencedor no perdonó ni aun el nombre. Confiscados fueron todos los bienes de la casa de Urgel; unidos á la corona sus estados; borrose su nombre del catálogo de la nobleza como hubiera podido hacerse con el de un asesino ó el del vedugo.

Afortunadamente, la ira del tirano nada pudo contra la historia, que reservará siempre una página para loar á los de la casa de Urgel, ni contra los trovadores, que

¹ Palabras de la Crónica aragonesa del Anónimo.

guardarán siempre su mejor canto para eternizar la gloria y el heroísmo de D. Jaime *el Desdichado*.

Luego que hubo Odón acabado su relato, reinó por largo tiempo el silencio en la sala. Los dos hermanos de Mur le habían escuchado con interés y sin interrumpirle, y al fin de la relación una lágrima surcó las mejillas de Isabel. No fué fingida esta sensibilidad, que no sabía fingir Isabel. Aquella mujer de varoniles arranques y de corazón de hombre creía, en efecto, que la decadencia de Cataluña provenía de haberse sentado un rey castellano en el trono de Aragón, despreciándose los legítimos derechos de la casa de Urgel. ¿Cómo, pues, al oír la historia desgraciada del último conde, podía dejar de pagar á su recuerdo el tributo de una lágrima?....

Así lo hizo, y sus ojos dijeron lo que callaron sus labios.

El silencio hubiera durado mucho más tiempo, pues que Isabel, sumergida en sus meditaciones, no llevaba trazas de interrumpirle; pero su hermano tomó la palabra para decirle al trovador que emprendiese el relato del segundo asunto que le había propuesto.

Odón obedeció al instante y contó de esta manera la interesante historia de la conquista de Nápoles.

LA CONQUISTA DE NÁPOLES.

(1442.)

Por tercera vez D. Alfonso *el Magnánimo* había puesto sitio á la bella ciudad de Nápoles, constante objeto de sus planes y desvelos en la sangrienta y encarnizada

guerra que sostenía contra el duque de Anjou, cuyos derechos á aquel reino tenían que ceder ante los de D. Alfonso, por más que el Papa en nombre de la Iglesia se hubiese puesto de su parte.

Nápoles había ya sido sitiada, asaltada y vencida en 1423 por las tropas aragonesas y catalanas que obraron prodigios de valor en aquella conquista. La suerte de la guerra empero devolvióla al duque de Anjou, y aun cuando en 1438 se volvió á presentar D. Alfonso ante sus muros, fueron por entonces inútiles los esfuerzos que hizo para apoderarse de ella. Hubo de levantar el sitio después de haber visto perecer á su hermano el infante D. Pedro, bizarro caballero, y con él á una porción de nobles y valientes capitanes. El año de 1442, que nació ya viendo al ejército catalán y aragonés acampado de nuevo al pie de las murallas de Nápoles, debía ser más favorable para las armas de D. Alfonso y estaba destinado á no concluir sin ver ondear triunfante el pendón de las barras en las torres orgullosas de la reina del Sorrento.

Estaba ya bastante adelantado el asedio, que cada día era más riguroso y estrecho. D. Alfonso había decidido no retroceder aquella vez, y apoderarse á toda costa de la anhelada ciudad que por dos veces distintas se había escapado de sus manos, como huye una mujer ingrata de los brazos del amante desdeñado que en vano ha querido colmarla de dones y favores.

Como al frente de la guarnición se hallaba el mismo duque de Anjou, Nápoles se resistía denodada, con el valor de la desesperación y con la desesperación del último recurso. El reino estaba ya casi enteramente en poder de D. Alfonso; la cabeza se hallaba, pues, separada de sus miembros, pero no obstante, los napolitanos, que amaban con la mayor ternura al duque Renato de Anjou, se habían valerosamente determinado á perecer

entre ruínas antes que abandonarle en aquel último apurado trance.

Mantúvose Nápoles dilatado tiempo; pero fué también por los socorros de víveres y municiones de guerra que entraban por mar los genoveses, esos constantes rivales de los catalanes. Sin embargo, llególe á la armada de nuestro rey un gran refuerzo de buques que solicita le enviara Barcelona, y entonces quedó la plaza tan estrechamente sitiada por mar como por tierra, burlados en sus deseos los astutos genoveses, y la ciudad en la mayor y más horrible miseria. Cuéntase que cerca de 30.000 personas perecieron por el cruel y devastador azote del hambre; pero ni aun en tan apurado caso se debilitó el esfuerzo de los que quedaron vivos. Tan empeñada estaba Nápoles en sostenerse á toda costa, como empeñado en tomarla á toda costa estaba el rey D. Alfonso.

Tal se hallaban las cosas á últimos de Mayo de aquel año.

Era una noche apacible y pura, una de esas peregrinas noches de Mayo, como sólo se disfrutan en Italia, junto á los verjeles que acarician blandamente las aromadas brisas de Sorrento. El silencio fúnebre de la noche no era interrumpido más que por el grito de alerta que se daban unos á otros los centinelas de la ciudad y los del campamento.

Retirado en el fondo de una rica tienda y tendido en una cama de pluma cubierta de costosas pieles de tigre, se hallaba el rey D. Alfonso durmiendo apaciblemente en brazos de su hermosa querida Doña Lucrecia de Alañó, la orgullosa belleza que acariciaba sin cesar la idea de sentarse en el trono de Aragón, echando de él á la reina Doña María de Castilla, que no tenía hijos. En lo mejor de su sueño estaba D. Alfonso, cuando un desusado rumor de voces llegó á sus oídos haciéndole

despertar sobresaltado é incorporarse en el lecho. ¿Qué podía turbar á aquella hora de la noche el silencio que imperaba en el campamento? ¿Qué significaban aquellos gritos, aquellas voces confusas, aquel rumor que llegaba á sus oídos?

Deseoso de averiguar lo que sucedía, saltó de la cama desprendiéndose casi á viva fuerza de los brazos de la alarmada Lucrecia, que amorosos le retenían; abrigóse con alguna ropa, y empuñando su formidable martinete, que fué la primer arma que halló á mano, se dirigió á la puerta de la tienda, en cuyo umbral debía velar el caballero de guardia. Éste no se hallaba en su puesto, ni tampoco los soldados estradiotas que formaban ordinariamente la guardia del rey ¹. Todos se habían retirado á unos cien pasos de la tienda como para no turbar el reposo de D. Alfonso, y estaban agrupados junto á dos paisanos que luchaban á brazo partido para forzar el paso.

Sin embargo, era difícil que dos hombres solos y sin armas pudiesen atravesar por entre aquel grupo de soldados; y se veían ya á punto de sucumbir, cuando sonó la voz del rey dominando el tumulto.

—¿Qué es eso? ¿Qué pasa aquí? — gritó D. Alfonso.

Á esta voz, de todos tan conocida, como por encanto cesó el alboroto. Todo el mundo se volvió rápidamente hacia la tienda; los estradiotas se inclinaron; las armas que estaban levantadas se bajaron, y hasta los dos paisanos, que sin duda eran causa del motín y que tan decididos parecían á pasar atropellándolo todo, se quedaron inmóviles y fijos.

1 Los hombres de armas llamados estradiotas eran los que tenían las lanzas de cierta forma con su empuñadura ó manija y acometían en ristre. Para esto tenían en el peto un hierrecito donde encajaba el cabo de la manija de la lanza haciendo fuerza en el pecho.

—¿Dónde está el capitán de guardia?—añadió el rey.

El aragonés Pedro Martínez salió de entre el grupo en que se hallaba confundido y se adelantó hasta Don Alfonso.

—¿Eres tú el capitán de guardia esta noche?

—Sí, señor,—contestó inclinándose Martínez.

—¿Por qué no estabas en tu puesto?

—Me había adelantado para averiguar lo que sucedía. Dos hombres desconocidos han trabado una riña con varios soldados que, respetando el sueño de V. A., les negaban el paso hasta la tienda real. Á pesar de lo intempestivo de la hora, esos dos hombres se habían empeñado en llegar hasta V. A., y querían conseguirlo á viva fuerza. En esto ha sido cuando me he adelantado para hacerles prender.

—Mal hiciste, Pedro Martínez. Debías haberme pasado recado.

—Señor, V. A. estaba durmiendo.

—Un rey, y más aún un rey en campaña, no duerme nunca más que de un ojo y debe estar pronto á hablar con cualquiera que lo solicite. Es preciso aprovechar los momentos y no dejar nada para más tarde. Á veces un aviso confidencial es una victoria, y el retardo de un cuarto de hora una derrota.

—Señor, pido perdón á V. A.....

—Perdonado estás; pero tenlo entendido para otra ocasión. Cuando alguien, sea quien fuere, grande ó pequeño, noble ó villano, quiera hablarme á una hora intempestiva y sin respeto á mi sueño ó á mis ocupaciones, es porque tiene algo importante que comunicarme. En estos casos yo no duermo nunca. Y ahora dime: ¿quiénes son esos hombres?

—No sé de ellos sino que acaban de abandonar la plaza pasándose á nuestras banderas.

—Mayor motivo entonces para llamarme cuando han

solicitado hablarme. ¡Quién sabe á lo que vienen esos hombres!

—Quizás con malos fines, señor.

—Sepámoslo. Diles que se adelanten.

El capitán se hizo atrás y á una seña suya se adelantaron los dos desconocidos, que cayeron de rodillas ante D. Alfonso. Mandóles éste levantar y les examinó con atención, clavando en ellos una profunda é investigadora mirada.

Los dos eran aún jóvenes: en sus rostros estaban pintados los sufrimientos del hambre y de la miseria; sus vestidos rotos por muchas partes y sus manos ensangrentadas, como si para llegar al campamento hubiesen tenido que arrastrarse por el suelo ó andar por entre espinos y zarzas.

Satisfecho de su examen, el rey les preguntó sencillamente:

—¿Quién sois?

El que parecía mayor en edad tomó la palabra.

—Somos hermanos: escultores ambos y también maestros de obra en Nápoles. Yo me llamo Angelo y mi hermano Gaetano.

—¿Por qué habéis abandonado la ciudad?

—Porque deseábamos hablar á V. A.

—¿Qué tenéis que decirme?

—Sólo V. A. puede oírnos.

D. Alfonso hizo seña al capitán Martínez para que se retirara algunos pasos más.

—Hablad,—dijo á Angelo cuando ya sus palabras no podían llegar á otros oídos.

Angelo se aseguró de que en efecto de nadie más que del rey podía ser oído, y acercándose aún más á él, le dijo en voz baja:

—Señor, ¿queréis que mañana mismo se halle Nápoles en vuestro poder?

Sorprendido D. Alfonso, clavó su aguda mirada en el hombre que semejante proposición le hacía. Angelo sostuvo con serenidad el examen. Ni siquiera bajó los ojos.

—¿Tienes tú el medio de hacerme dueño de la plaza?—le preguntó el rey.

—Lo tengo.

—Veamos cómo.

—Muy fácilmente. ¿Habéis oído contar alguna vez que hace nueve siglos el gran Belisario se apoderó de Nápoles, introduciéndose con sus tropas por un subterráneo acueducto?

—Algo recuerdo que me han contado.

—Pues bien: yo conozco este camino. Es un conducto que suministra las aguas de una fuente á una porción de vecinos de Nápoles, guiándola hacia diferentes pozos. Si queréis, la ciudad es vuestra.

—Explicate.

—Daréis orden á 200 hombres escogidos y resueltos que sigan mis pasos; mi hermano se quedará como rehén en el campamento; nosotros penetraremos por el acueducto, y á favor de uno de los pozos nos introduciremos en la ciudad, siéndonos fácil á causa de la sorpresa apoderarnos de alguna puerta, que abriremos en seguida para dar paso á vuestras tropas. Así que hayamos llegado á sitio apto para entrar en la plaza, comunicaremos aviso al campamento de boca en boca por el mismo acueducto, para lo cual deberá quedar gente en él apostada á proporcionadas distancias. En cuanto á V. A., debe estar pronto con sus tropas á fin de avanzar á la primera señal.

—No es malo el plan, y acepto. Dime ahora las condiciones, pues supongo que no entregarás tu secreto por simple amor á mi persona.

—Es verdad. Si vendo á mis compatricios y á mi pa-

tria es porque anhelo una gran recompensa,—dijo Angelo, cuyos ojos se encendieron con torvo brillo.

—Fija la suma que pretendes.

—No quiero dinero, señor. Esto se deja para los traidores vulgares.

—¿Quieres, pues, títulos, honores, distinciones?

—Tampoco. Eso se deja para los traidores ambiciosos.

—¿Qué es entonces lo que deseas?

—Deseo que cuando os hayáis apoderado del duque de Anjou le mandéis condenar á muerte, y en este caso reclamo el privilegio de ser su verdugo.

D. Alfonso se hizo un paso atrás al oír estas palabras pronunciadas con la mayor sangre fría y con toda la firmeza de un carácter resuelto.

—¿Tanto odias, pues, á ese hombre?

—Es un odio á muerte,—contestó Angelo con una sonrisa extraña.

—¿Y de qué proviene ese odio?

—Señor, es mi secreto.

D. Alfonso permaneció silencioso unos instantes. En seguida dijo:

—Bien está. Vete ahora á descansar y mañana acabaremos de fijar nuestro plan.

En esto llamó al capitán Pedro Martínez; dióle orden de que cuidara de proporcionar cómodo alojamiento á los dos hermanos, y se entró en su tienda, donde inquieta y desasosegada le esperaba su no romana Lucrecia.

El rey tuvo varias conferencias con los dos hermanos escultores; convenciósese que no les guiaba, en particular á Angelo, más que un proyecto de venganza particular contra el de Anjou, y decidiósese por fin á acometer aquella tan ardua como tenebrosa empresa, eligiendo para ponerla en ejecución la noche del 1 al 2 de Junio. Al efecto, escogió 200 hombres entre catalanes

y aragoneses, los que más esforzados, valerosos y resueltos le parecieron, y dióles por jefe al capitán Pedro Martínez, que reclamó del rey tan peligrosa honra.

Al anochecer del día designado, llevando por cabeza al capitán de estradiotas y por único guía á Angelo—su hermano había quedado en rehén en el campamento,—partieron los 200 expedicionarios, dispuestos á sepultarse en las entrañas de la tierra para luego brotar de ella como vengadores fantasmas bajo los mismos pies de sus enemigos.

D. Alfonso, que lo esperaba todo de aquel arriesgado plan, les había comunicado las instrucciones necesarias, y les había prometido que á la primera señal que ellos hicieran desde la ciudad, se arrojaría al asalto con sus tropas para aprovechar el propicio primer momento de terror de los sitiados. Con placer caminaban, pues, á tan atrevida empresa, seguros de que iban á cubrirse de gloria y á ser envidiados luego por todos los individuos del ejército.

Habíanse provisto los expedicionarios, por consejo de Angelo, de cuanto pareció necesario á su intento. Á más de llevar gran repuesto de hachas, iban unos cargados de escalas; otros de picos, palancas é instrumentos propios para romper murallas; algunos de alforjas con víveres, y todos armados hasta los dientes, como decirse suele.

Era ya completamente de noche cuando llegaron junto al pozo de cierta huerta, situada á una milla de las murallas. Angelo les mandó que se detuvieran, y afianzando con toda seguridad una cuerda que tenía 27 codos de larga, se subió al brocal del pozo y encargó que le fueran siguiendo. En el acto se descolgó por la cuerda y desapareció en el abismo. Pedro Martínez fué el primero en seguirle, y en pos del capitán bajaron sin vacilar los soldados.

El pozo no tenía más que un dedo de agua, y en uno de sus ángulos se veía un enorme boquerón, que era una de las misteriosas entradas que daban paso al subterráneo acueducto. Angelo encendió una antorcha y penetró sin vacilar por allí. El conducto, por donde á la sazón pasaba poquísima agua, era bastante alto para que un hombre pudiese pasar en pie sin violentarse absolutamente.

Angelo, tras del cual seguía siempre el capitán Martínez, dispuesto á enviarle al infierno de una puñalada si les llevaba á caer en un lazo, Angelo recomendó á todos el mayor silencio y el menos ruido posible, y fué adelantando sin vacilar por entre las tortuosidades del camino subterráneo que iba descendiendo muy suavemente.

Poco tardaron en llegar á una especie de plazuela cuadrada, cortándola una abovedada galería. Allí ya era más abundante el agua que corría, y de entonces más los animosos expedicionarios ya no marcharon sino con los pies metidos en el agua, circunstancia muy incómoda y que les embarazaba no poco.

No abandonó Angelo el ramal que iba siguiendo, como práctico en aquel profundo laberinto; y atravesando la plazuela llegaron todos, al cabo de un tercio de legua, hasta el mismo cimientó de la muralla de Nápoles, donde se hallaron al pronto imposibilitados de seguir su marcha. Y no imposibilitados así como quiera, sino de un modo completo, con un obstáculo harto difícil de vencer. Cerrábales el paso la muralla, en la cual sólo había un agujero, y éste tan angosto, que el agua lo llenaba todo.

Á más, la grande fortaleza y espesor del mismo muro dejaban pocas esperanzas de que pudiesen romperlo para abrirse paso, por lo menos en el cortísimo tiempo que tenían para poder terminar su expedición en aque-

lla noche, ya que antes de clarear el alba próxima Don Alfonso esperaba al pie de las murallas su señal de aviso á fin de comenzar el asalto. Ante este imprevisto obstáculo no desmayó el ánimo de los nocturnos aventureros, antes bien su extraordinario esfuerzo venció esta dificultad con la brevedad posible, y pronto hubieron abierto un boquete suficiente al paso de dos hombres.

Angelo y Martínez pasaron los primeros, y dijo aquél á éste:

—Ya estamos en la ciudad. Nápoles es nuestra.

Y á la luz de las teas le mostró una verdadera encrucijada de canales en que se distribuía el agua y que partían en todas direcciones. Entre estos canales el escultor eligió aquél que le pareció debía ir al pozo más inmediato, y emprendió de nuevo la marcha por el angosto y lóbrego camino que se abría ante sus pasos.

Hacía un rato que marchaban, cuando Angelo se detuvo de repente estrechando el brazo de Martínez, que iba á su lado. Todos se detuvieron con un ligero estremecimiento, que no pudieron contener ni los más valientes. Un ruido inusitado y extraño acababa de llegar á los expertos oídos del maestro de obras. El rumor llegó hasta Angelo cuando acertaba á pasar por delante de la boca de un nuevo canal que se abría á su izquierda internándose por la ciudad, mientras que los expedicionarios iban siguiendo en línea recta su camino.

—¿Qué sucede?—dijo en voz baja el capitán, que nada había oído.

Angelo por única contestación llevó el dedo á sus labios é inclinó el cuerpo para escuchar mejor. Imitóle Pedro Martínez.

Fué aquél un instante solemne. Había allí 200 hombres apiñados como hormigas en aquella angostura, y no se oía á nadie ni respirar siquiera.

De pronto un nuevo ruido, como el que podía hacer

una porción de piedras cayendo y rodando sobre un tablado, fué á retumbar por las subterráneas bóvedas, estremeciendo á aquellos hombres, cuya larga fila onduló toda á impulso de aquel movimiento, como una ola en el mar cuando tropieza con un banco de arena.

El estruendo se repitió unas veces más cerca, otras más lejos. El capitán mandó preparar las armas.

—¿Qué puede ser eso?—preguntó Martínez á su compañero.

—Me pierdo en conjeturas.

—¡Quizá nos hayan descubierto y vienen á nuestro encuentro!

—Es imposible. Si los sitiados hubiesen como nosotros descendido á estas profundidades, marcharían en silencio hasta encontrarnos.

—Es verdad.

—Á más, no es ese ruido de pasos, de armas ni de voces.

—¿Oís?.... Ha sonado de nuevo.

—Se oye tan lejos—dijo Angelo,—que sólo el eco llega hasta aquí y no puede por lo mismo atinarse en la causa que lo produce.

—Deberíamos averiguarlo antes de seguir adelante.

—Tenéis razón, capitán. Yo voy á hacerlo.

—¡Vos!

—Aguardadme un momento aquí con los vuestros. Pronto estaré de vuelta.

—Os sigo también.

Angelo miró á Martínez con una sonrisa burlona.

—¿Desconfiáis de mí?—le preguntó.

—No, pero.....

—¿Teméis que os haya armado un lazo, tendido una emboscada? Necio sois, capitán. No me hubiera yo expuesto á tanto por el simple placer de destruir á 200 hombres. ¿Qué ventaja resultaría con tan pobre hazaña

á mí ó á los míos?.... Seguidme, pues, si queréis; pero encargad á los vuestros que guarden un silencio sepulcral hasta nuestro regreso, y que no se inquieten si tardamos un poco.

—No será necesario decirles esto—dijo el capitán.—Yo me quedo con ellos á esperarlos. Confieso que he dudado de vos un instante; pero ya no abrigo desconfianza alguna. Sois un hombre honrado, y esto basta. Id, Angelo, que aquí os espero.

Angelo estrechó la mano al capitán y partió por el canal que se abría á su izquierda, sin luz, á tientas y con la mayor precaución.

Tardó largo rato en volver, y mientras estuvo ausente se oyó el ruido otras dos veces, sin que luego volviera á repetirse más. Pedro Martínez, á pesar de la advertencia hecha por el escultor, comenzaba á impacientarse de su tardanza, cuando el rostro pálido y alterado de Angelo se destacó de entre las sombras.

—¿Qué hay?—exclamó el capitán alarmado ante aquella fisonomía demudada.

—Lo he averiguado.

—¿Qué era?

—¿Queréis saberlo?

—Decid pronto.

—Es un nuevo obstáculo, y obstáculo tal que imposibilita del todo nuestro proyecto.

—¡Explicaos, por Dios!

—Hemos sido vendidos.

—¡Condenación!

—Los de la ciudad están sin duda alguna al corriente de nuestro plan y saben que se efectúa ó se prepara una expedición subterránea, puesto que están cargando de piedras las tapas de madera de los pozos para que sea imposible levantarlas. De aquí proviene el ruido que hasta nosotros ha llegado.

—¿Estáis cierto?

—Y tanto. Lo he adivinado, y es como si lo hubiese visto, puesto que he ido á colocarme bajo uno de los pozos mismos que estaban tapiando.

—¿Y qué hacemos ahora?

Angelo permaneció un rato meditabundo.

—Proseguir—dijo.—No podemos ya retroceder sin deshonra; y vale más morir ahogados en estos subterráneos que volver á presentarnos ante el rey derrotados por miserables incidentes. Puede que no todos los pozos estén tapiados. ¡Adelante!

—¡Adelante, pues, y que el cielo nos proteja!

Y adelante pasaron, llegando sin obstáculo mayor hasta un pòzo que comunicaba con la habitación de un pobre sastre llamado Citelo, que vivía junto á la puerta de Santa Sofía.

Pero para subir á esta casa tuvieron que vencer nuevas dificultades, siendo la primera el haber de bajar á lo profundo del pozo para apoyarse en su fondo, y subir desde allí á la parte superior; no obstante, la que juzgaban mayor era el que no descubrían el cielo por la boca del pozo, suponiéndolo, por consiguiente, tapado y cargado de gruesas piedras, que aun cuando lograsen removerlas, había de ser para su mayor peligro, pues que habían de caerles encima á ellos mismos.

Afortunadamente, el pozo aquel, aunque tapado en la misma forma que los demás por mandato del duque de Anjou—á quien en efecto revelara un confidente el secreto de la expedición,—había quedado sin cargar de piedras, operación que se dejó para el día siguiente, no juzgándola aquella noche indispensable. Así, pues, Angelo y Martínez, subiendo los primeros, pudieron retirar fácilmente su tapa de madera, y asomando la cabeza asegurarse de que nadie les acechaba. La casa parecía estar sola é inhabitada. Á nadie se oía.

Viendo los dos aventureros que podían salir sin peligro, saltaron en tierra y la besaron con fervor, como no debían hacer menos los que salían de sus entrañas á respirar el aire libre y puro de una noche primaveral.

Así que llegaron á puerto de salvación, fué su primera diligencia la de registrar toda la casa, donde sólo hallaron dos mujeres durmiendo, y sin incomodarlas en su reposo volvieron al pozo, asegurando en él algunas escalas para que fácilmente pudieran subir los que todavía estaban sepultados en aquel abismo.

Cuarenta hombres todo lo más habrían salido fuera, cuando á la dueña de la casa le despertó el mal olor que del pozo partía, por revolver tantos pies el cieno de su fondo. Llamó á su hija, que era la otra mujer que durmiendo hallaron los que hicieron el registro de la casa; vistiéronse ambas apresuradamente, y bajaron hasta el pozo, donde al ver á tan inesperados huéspedes, empezó la madre á dar terribles voces. Afortunadamente, las amenazas y promesas pudieron contenerla antes que de su alboroto resultase alarma, contribuyendo no poco á calmarla las instancias de su hija, que tuvo cordura y discreción para persuadir á su madre que no se opusiese á la fortuna que se le había entrado en casa.

Mientras esto allí sucedía, el rey D. Alfonso se hallaba desasosogado é impaciente por no tener noticia alguna de los expedicionarios. Empezaba ya á aclarar, y no llegaba señal ni aviso al campamento. Los aventureros se habían olvidado de dirigir por el acueducto noticia del estado en que se hallaban, y el monarca aragonés, lleno de mortal congoja y con violentos recelos de su pérdida por algún imprevisto accidente, quiso hacer la última prueba dando un asalto á las murallas, á fin de ver si esto les pondría en movimiento.

Así que hubo del todo amanecido, sonaron las cajas y clarines, cuyo militar estruendo tanto embelesa á los

soldados, y catalanes y aragoneses se arrojaron decididos al asalto, arrimando escalas al muro. El rey esperaba que sus 200 hombres, si estaban ya dentro de la plaza, aprovecharían esta ocasión para esparcirse por las calles gritando *¡victoria!* Pero los encañados, que aún se hallaban en pequeño número fuera del pozo y trabajaban en ir sacando los restantes, no se atrevieron, hasta efectuarlo del todo, á dejarse ver en la ciudad. D. Alfonso, viendo que nadie acudía en su auxilio, tuvo que retirarse, consentido ya en la pérdida de sus atrevidos expedicionarios.

Luego que se apaciguó el rumor del asalto, llegó el sastre Citelo á su casa, á la que se retiraba, deseoso de descansar de las fatigas de una noche de guardia, y llamó con precipitación á la puerta; pero como resistían el abrirle, empezó á alborotar el barrio. No quisieron los de dentro matarle por no pagar tan mal el asilo generoso que debían á su mujer y á su hija, y resolvieron por lo tanto abrirle la puerta, obligándole en cuanto estuviera dentro á callar de grado ó de fuerza. Sin embargo, no supieron hacerlo tan bien ni con tanta cautela que Citelo no pudiese huir despavorido así que vió su casa llena de hombres armados, no parando de correr hasta Castel Novo, donde refirió al duque de Anjou el fatal encuentro de aquellos desagradables huéspedes.

Renato, que después del asalto aún no se había despojado de sus armas, salió con presteza al frente de su guardia y otras tropas á reconocer la casa; pero antes que llegase, ya Pedro Martínez y Angelo, viéndose en inminente aprieto, habían salido á buscar sitio más cómodo para su defensa, dejando aún parte de los suyos en el fondo del pozo. Así, pues, saliendo con precipitación, asaltaron y tomaron por sorpresa la torre de Santa Sofía, que estaba sobre la puerta del mismo nombre,

porque el forzar la puerta era entonces obra muy superior á sus fuerzas. Dueños ya de la torre, trataron de resistirse á todo trance muriendo antes que entregarse.

Poco tardó en llegar el de Anjou, mandando batir la torre con todo rigor y fuerza. Desesperada fué la lucha. Los soldados de D. Alfonso, que no podían esperar cuartel, y cuyo amor propio herido por el malogro de su empresa les ponía furiosos, se defendieron bizarramente, con un valor sin igual, con un heroísmo digno de mejor suerte. El que moría caía matando. Si las fuerzas enemigas no hubiesen sido tan superiores en número, hubieran resistido por largo tiempo; pero vieron entonces obligados á ceder y se dejaron acuchillar antes de entregarse, satisfechos de haberse portado como mejor no pudieran otros en iguales circunstancias.

Angelo, el autor del proyecto, el guía de los expedicionarios, el que no quería más recompensa que matar por sus propias manos al duque de Anjou, fué uno de los valientes que allí murieron. Sus ojos se cerraron antes que sus manos dejaran de empuñar el arma mortífera; murió sin haber conseguido el premio de su hazaña, sin haber logrado satisfacer el deseo de venganza que ardía en su corazón. Su secreto murió con él.

Y así es la verdad, nobles Artal é Isabel de Mur. Por más que le interroguéis, el trovador no podrá deciros la causa de aquel odio que indujo á Angelo, en tan malaventurado día para él, á vender á su patria para llevar á cabo un particular anhelo de venganza. Nadie sabía su secreto, que la suerte de la guerra dió tan de pronto á guardar al sepulcro. Su hermano Gaetano desapareció del campamento de D. Alfonso, así que tuvo noticia de la muerte de Angelo, y por lo mismo que su secreto quedó á todos desconocido, el nombre de aquellos dos jóvenes no ha sido conservado por la historia

más que como el nombre lleno de oprobio de dos vulgares y viles traidores.

De todos modos, y volviendo á nuestro propósito, aun cuando la empresa se malogró, la toma y defensa de la torre por los nocturnos expedicionarios no dejó de producir un favorable efecto siendo causa de la pérdida de la ciudad. Mientras que contra la torre, donde tan obstinadamente se defendía un puñado de hombres, acudía la mayor parte de las fuerzas de Nápoles, el rey D. Alfonso tuvo lugar de pasar con las suyas á la puerta de San Genaro, la cual habían desamparado 300 soldados que se hallaban en ella de guardia, por el terror que les causó en aquella confusión la falsa voz esparcida por la ciudad de que ya el monarca aragonés estaba dentro de ella con su ejército.

Galcerán Destorrens, conceller de Barcelona, que servía al rey en aquella guerra con un tercio de valientes catalanes, gente resuelta, atacó vigorosamente dicha puerta, y arrimando escalas al muro subió decidido con sus soldados, que esparciéndose precipitadamente por las calles comenzaron á dar grandes gritos de *¡Victoria por Aragón! ¡Nápoles es nuestra!* Aprovechando Galcerán Destorrens aquel primer movimiento de terror que trastornó á los sitiados, abrió la puerta de San Genaro al ejército de D. Alfonso, que penetró dividido en tres divisiones, mandadas por los tres ilustres jefes de ellas D. Lope Jiménéz de Urrea, D. Ramón Boil y Don Jimén Pérez de Corella. Cuando el duque de Anjou abandonando la torre de Santa Sofía acudió con toda su gente hacia la puerta de San Genaro, ya era inútil. La ciudad era de D. Alfonso. Conociendo entonces el de Anjou cuán imposible era la defensa, tuvo que retirarse á toda prisa á Castel Novo, de donde pasó luego á embarcarse en una galera genovesa que le llevó lejos de su perdido reino.

Así fué como el magnánimo Alfonso se hizo dueño de una de las más grandes, más bellas y más ricas ciudades del mundo, haciendo brillar en tan gloriosa empresa, al par que su valor, su clemencia, pues que inmediatamente que se vió vencedor mandó cesar el saqueo con pena de la vida, y él mismo, puesto á la cabeza de un brillante escuadrón de caballeros, fué discurriendo por los distintos barrios de aquella vasta población para impedir los excesos de sus soldados.

Esta jornada, memorable en nuestras crónicas, fué alcanzada por D. Alfonso el día 2 de Junio de 1442.

X.

Varios días permaneció Odón en casa de los señores de Mur, siendo halagado y obsequiado en gran manera por los dos hermanos, á quienes tuvo aún ocasión de relatar algunas anécdotas históricas que le pidieron. Durante su permanencia en aquella casa, tuvo frecuentes conversaciones con Isabel y acabó de estimar en lo que valia el carácter dulce al par que resuelto, tierno al mismo tiempo que enérgico de aquella mujer, tipo particular, mezcla agradable de sentimientos varoniles y afecciones femeninas.

Á más, Isabel simpatizaba estrechamente con el trovador por razón de sus opiniones políticas, que eran en ambos las mismas. Los dos creían que la Corona de Aragón marchaba á pasos agigantados hacia su decadencia desde que el Parlamento de Caspe, ó por mejor decir, desde que San Vicente Ferrer, que fué el alma de aquella junta, había sentado en el trono á Fernando de Castilla; los dos deploraban amargamente la ruína ine-

visible y próxima de su patria, sin hacerse ilusiones con el engrandecimiento, auge y gloria de Alfonso *el Magnánimo*, pues que no creían hombres á sus sucesores para conservar lo que aquél había ganado; los dos, en fin, habían combatido por los derechos del pueblo, por la causa de la libertad y de la independencia, contra el opresor D. Juan II.

Mientras Odón estuvo en Lérida, ocupó dos noches en improvisar y cantar algunas populares trovas ante una reunión de ciudadanos que se habían congregado expresamente para oírle. Odón, como verdadero trovador, con el mismo entusiasmo contaba una tradición en los salones aristocráticos de un palacio, que cantaba una trova en el rincón de una pobre y oscura choza; y aun, hasta cierto punto, más satisfacción sentía en difundir los asuntos históricos y tradicionales entre el pueblo, pues que se figuraba hacer con ello—y en efecto lo hacía—un verdadero bien á su país.

Entre los varios cuentos y las varias canciones con que el trovador entretuvo agradablemente aquellas dos noches á su auditorio, citaremos dos cantos populares y muy conocidos, y que no fueron por cierto los que menos aplausos y felicitaciones le alcanzaron.

LOS ESTUDIANTES DE TOLOSA ¹.

En la ciudad de Tolosa, Tolosa la bella, habitan tres estudiantes hermanos á quienes envidian los hombres é idolatran las mujeres.

Saliéronse una tarde, tarde hermosa, de paseo por el campo, á respirar el aire fresco bajo la verde alameda que se alza orillas del río.

Encuéntranse á tres damas, damas gentiles, que dis-

¹ Imitación y en algunos pasajes traducción de la conocida poesía catalana del mismo título.

curren alegres por entre los árboles como pajaritos buscando el nido.

Diciéndolas van amores, amores y chanzas, los tres gallardos estudiantes cuya triste historia os cuento.

Dice el uno á su dama: «Dama honesta, si me quieres por marido, tres días te seré constante.»

Dice el otro á su beldad: «Beldad amada, si quieres ser mi querida, te daré más joyas y galas que puede tener una reina.»

Dice el otro á su señora: «Señora mía, si me habéis de amar, amadme pronto, que la constancia en mi corazón es un pájaro volando.»

Las tres damas son nobles, nobles y honestas, y juran por quien son vengar en los estudiantes tal agravio y tal descortesía.

Ya han hablado al señor juez, juez inhumano, que manda prender á los hermanos y los sepulta en la tumba de una cárcel.

Presos están los pobres, pobres mozos, y el menor se tira de los cabellos, se arranca las barbas, se desespera y lamenta.

—«No llores, hermano, hermano querido, que nuestro hermano mayor está en Francia sirviendo al duque de Rohán.

»Cuando sepa que entre hierros, hierros infames, aquí nos tienen, vendrá corriendo á matar al juez y á todos sus escribanos.»

Desde una ventana, ventana enrejada, el señor juez que les ha oído así les dice: «Callaos, callaos, presos, que ya van de aquí á sacaros.»

Á las cuatro de la tarde, tarde fatal, los van sacando de la cárcel para llevarlos á ajusticiar.

Jinete en un caballo, caballo negro, acaba de llegar su hermano mayor, el que estaba en Francia sirviendo al duque de Rohán.

—«Decidme la posadera, posadera de Barrabás, ¿á dónde va tanta gente? ¿Qué significan ese ruido y ese aparato marcial?»

—«Es que ha sonado la hora, hora terrible, en que se ha de ahorcar á tres pobrecitos estudiantes por haber sido demasiado galanes.»

—«Por Jesús vivo que calléis, que calléis la posadera, que los tres son mis hermanos y en su busca vengo.»

Sus ojos brillan, brillan como rayos; se apea del caballo negro, sube en el caballo blanco, y tanto corre, que con los cascos de su corcel arranca fuego de las piedras.

Desnuda la espada, la espada vengadora, y furioso se precipita como el torrente desde lo alto de la montaña.

Llega al pie de la horca, horca maldecida, cuando sus hermanos acaban de dar su último bostezo ¹.

Vertiendo lágrimas, lágrimas de hiel, da un beso en la frente á cada uno de los cadáveres, diciendo: «¡Dios os perdone, hermanos!»

«Adiós, ciudad de Tolosa, Tolosa la bella; bien de mí te acordarás cuando te haya entrado á fuego y sangre.

»En sangre del señor juez, juez inicuo, yo me lavaré las manos, y han de nadar mis caballos en la sangre de tus doncellas.

»Adiós, ciudad de Tolosa, Tolosa la bella; pronto lucirá terrible y espantoso el tremendo día de la venganza.»

¹ Esta idea en castellano está muy lejos de tener la expresión enérgica y terrible que en el idioma catalán, en el cual dice:

*Quant fou al peu de la forca
Ya'n sent lo derrer badall.*

LA TUMBA EN EL RÍO ².

Á contaros voy la historia de dos amantes, bellas almas entusiastas, á quienes sonreían la dicha y la ventura, ante quienes se abría un porvenir lleno de goces y de encantos; pero ¡ay! la desgracia les envolvió un día con su manto de lágrimas, dolores y amarguras, y los amantes yacen sepultados en el fondo del río.

¿Habéis asistido jamás, con el corazón henchido de placer, al espectáculo espléndido de una mañana de Mayo, hermosa, serena, despejada, llena de amor, de poesía, de encantos y delicias? ¡Qué riente maravilla! ¡qué soberbia magnificencia!.... pero ¡ay! á veces sucede que un velo de luto se corre sobre el cielo, las nubes se agrupan, el día se oscurece, los árboles lloran, los ríos se desbordan, y horrísona la tempestad se proclama señora del espacio.

Tal fué la vida de Blancafort. Dichas, venturas y goces, cubierto todo de pronto por un velo de luto. Cierta tarde bordaba con oro una banda, y cuando hebras le faltaban ponía cabellos suyos, que de su cabellera al oro no había gran distancia. Era aquella banda prenda de amor que destinaba á su amado; pero ¡ay! su padre entró en la estancia, grave el ademán, ceñudo el rostro, y al ver su faz sombría, de sus dedos soltó la aguja y de sus ojos una lágrima.

La Blancafort tiene una torre por morada, una torre que baña sus pies en el río, triste como un remordimiento, sombría como una noche sin luna, negra como alma en pena. La doncella se asoma á la ventana, suspira, llora, llama con voces de desesperación á su

² El asunto de esta trova está tomado, como el del anterior, de una canción catalana. Ambas las publica D. Manuel Milá en su *Romancillo catalán*.

amante; pero ¡ay! su amante no llega y ella está condenada á no salir de allí hasta que entregue su mano al odiado barón á quien se la ofreciera su padre.

La noche protege al amante. El fuego del corazón brota por sus ojos, la sangre hierve en sus venas, el deseo de salvar á su amada le anima, la esperanza de vivir toda una vida de amor en sus brazos le seduce, y dando de espuelas al caballo lo lanza al río para que lo atravesase á nado; pero ¡ay! cruzan ráfagas de cercana tempestad y el cielo está negro como el corazón de un asesino.

«¡Despierta, amada mía, despierta! Tu amante es quien está aquí, tu caballero. Una escala de seda baja de tu ventana, y al pie está mi alazán que nos espera. Ven, amor de mi vida: como una pluma te llevaré en mis brazos.» Blancafort ha abandonado ya la torre, y tímida como la paloma palpita en brazos del caballero, de amor desfalleciendo y de ventura; pero ¡ay! las nubes se han abierto, el agua cae á torrentes, el río baja desbordado.

Amantes, amantes infelices, la dicha no se hizo para vosotros. La muerte feroz con sonrisa de hiena os tiende en mitad del camino los brazos para ahogaros en ellos. Sonreíd, arrostrad el peligro, lanzaos á través de la borrasca, forjaos ilusiones de dicha y quiméricas esperanzas de salvación; pero ¡ay! el rugido de la tempestad será el único canto de vuestra boda, el rayo la antorcha de vuestro himeneo y el río vuestro tálamo nupcial.

Nada teme el caballero llevando en brazos á su amada. El peligro mayor es poco para su alma grande. ¿Qué le importan los furores de los elementos, si estrecha contra su corazón, como un talismán de ventura, á la vida de su vida? El caballo se lanza generoso; pero ¡ay! el río baja con ímpetu, arrastrando árboles, made-

ras y piedras. El caballo se hunde fatigado; los amantes se estrechan en un postrer y tierno abrazo, y las olas pasan por encima de sus cuerpos. ¡Ayl el río es la tumba de la enamorada pareja.

La permanencia de Odón en Lérida fué prolongándose insensiblemente. Sus deseos eran de proseguir la ruta que se había trazado; pero existía algo superior á su misma voluntad, y este algo era una fuerza secreta é incomprensible que le detenía. Hubiérase dicho que estaba encadenado junto á Isabel.

Honda impresión había causado en nuestro héroe el carácter guerrero al par que dulce de aquella simpática belleza, y se hubiera dado por muy contento de pasar junto á ella, en muda y contemplativa adoración, los días que le quedaran de vida.

Sin embargo, hizo un esfuerzo sobre sí mismo, apeló á su fuerza de voluntad, llamó en su ayuda á la reflexión, hija de su pundonor, y una tarde anunció su partida para el día siguiente. Creyó entonces—¡dulces ilusiones de un alma enamorada!—leer en los ojos de Isabel una vaga expresión de sentimiento y dolor repentinos, y esto le fué más grato que el mejor de sus triunfos.

Una palabra sola que entonces hubiese pronunciado aquella mujer amada, le hubiera hecho caer loco de amor y felicidad á sus plantas, haciéndole olvidar hasta la santidad del objeto que se proponía recorriendo ciudades, aldeas y castillos.

Afortunadamente, esta palabra no salió de los labios de Isabel, que guardó en lo más íntimo de su corazón el sentimiento que pudo causarle el anuncio de la partida de Odón. Sólo contestó para pedir á éste que, pues se marchaba al día siguiente, accediese á cantar aque-



lla noche algunas trovas, á cuyo efecto invitaría á varias damas amigas suyas que le habían manifestado deseos de oír al trovador.

El menor de los deseos de Isabel era una orden para nuestro Odón. La velada se pasó, pues, agradablemente, y las damas que concurrieron, jóvenes y bellas casi todas, escucharon con gusto los cantos del trovador, que versaron sobre historias y leyendas de amores.

XI.

De Lérida, donde permaneció algunos días festejado, querido y pródigamente recompensado, Odón pasó á Belloch, y tan á buen tiempo llegó, que bien puede decirse que en ninguna parte fué como allí acogido con tanto entusiasmo y alegría. Es que acertó á llegar el día mismo que en la señorial morada de Belloch tenían lugar las bodas de una de las hijas de aquella casa con el intrépido marino Guillermo de Anglesola.

La aparición de un trovador en momentos tan faustos y en ocasión tan propicia, no podía menos de dar realce á la fiesta que se preparaba. Odón se encontró allí con un auditorio tan numeroso como escogido, compuesto de bellas y amables damas, de nobles y reputados caballeros, prontos todos á oír con gusto sus cantares y á abrir su corazón á las emociones que en ellos despertaran los comentarios de gloriosas tradiciones y añejas historias.

—Ya nada falta á la felicidad de este día, que ha de ser de eterno recuerdo—dijo el de Anglesola cogiendo por la mano á Odón y presentándole á su bella desposada Margarita de Belloch:—gentiles damas han venido á honrarnos con su presencia; caballeros de ilustre pro-

sapia se han ofrecido á tornear, ganosos del aplauso de las bellas; los vasallos alegrarán la jornada con sus juegos y sus danzas, y para cabal complemento, aquí llega un trovador que hará resonar estas bóvedas con sus cantos entusiastas.

—Bien venido sea á la mansión de los Belloch—contestó Margarita con un gracioso saludo y una más graciosa sonrisa.—Ya otras veces se han oído en esta misma sala las cántigas inspiradas de los trovadores, que seguros estaban, al llegar aquí, de encontrar franca hospitalidad y atento auditorio. Mis nobles antepasados tenían á honra proteger á los dignos y sabios profesores de la *gaya ciencia*: nosotros, sus humildes descendientes, debemos tener á estima cuando menos lo que ellos tenían á honra.

Odón dió las gracias con expresiva cortesía, se inclinó y pasó á confundirse entre los convidados, en cuyos grupos halló á varios de los señores que pocos días antes estuvieron á oírle en Benavent.

La ceremonia de aquella boda había atraído considerable concurrencia. Inmenso era el gentío que ocupaba los alrededores del castillo, habiendo acudido gente hasta de los lugares más lejanos, no sólo para asistir á la fiesta que se preparaba, si que también para disfrutar y participar de los donativos que era de creer se hiciesen al pueblo, atendida la liberalidad y esplendidez de los Belloch y de los Anglesola.

Muchos eran también en el interior los convidados particulares, distinguiéndose una porción de *donceles*, que así se llamaban los hijos de los caballeros de la *espuela dorada*¹, y no pocos jóvenes marinos, hermanos

1 Tal era, en efecto, el nombre que se daba en Cataluña y Valencia, mientras no eran armados caballeros, á los hijos de éstos. Dice un *Tratado de nobleza* que todos los hijos de los caballeros catalanes de *espuela dorada* tenían obligación de armarse caballeros antes de cumplir

de armas de Anglesola, que con él habían combatido á las órdenes del famoso almirante Vilamari en aquellas célebres marítimas expediciones que tanto crédito dieron al último año del reinado de D. Juan II.

Como se trató de solemnizar la boda con un día de júbilo y de entusiasmo, se había dispuesto una fiesta de la que, siquiera sea incidentalmente, nos ocuparemos, aun cuando no sea de nuestro propósito.

Junto al castillo y en una explanada la más propia para el caso, se preparó la *tela y estacada* con el *catafalco* para los jueces y el trono destinado para la reina de la hermosura, que lo era de derecho en aquel día la joven desposada Margarita de Belloch, puesto que para festejarla se hacía.

Casi todos los convidados tomaban en la fiesta parte más ó menos directa, según el oficio que habíanse encargado de llenar. Cuando llegó la hora, fué la muchedumbre ocupando las galerías, mientras que la comitiva saliendo del castillo daba una vuelta por fuera de la estacada al son de las trompetas, las cajas y los pífanos.

Entraron primero en la plaza los mantenedores, armados de armas de torneo. Sus calzas y toneletes eran de tela de oro, plata y azul, por ser sus colores azul, blanco y amarillo. Todos usaban cadena de oro y medias encarnadas, dos señales innegables é inequívocas para mostrar que eran caballeros. Llevaban las cimeras de plumas de los propios colores que resaltaban en su traje; iban con sus padrinos delante, y seguía el *andador* portador del azafate en que se veían los premios que repartirse debían á los más diestros. Cerraban la

los treinta años, so pena de ser tratados como plebeyos. También estaba expresamente prevenido que ningún hijo de caballero se sentase á comer en la mesa de su padre antes de ser armado ó de haber recibido el cingulo militar.

marcha dos jóvenes pajes con las señeras de las casas de Anglosela y de Belloch, que se colocaron en el catafalco de los jueces. Los mantenedores se presentaron á estos últimos, y fueron inmediatamente á recogerse en sus tiendas, después de haber mandado colgar de una columna que se alzaba á la entrada de la plaza una rodela con un cartel en que daban razón de la fiesta y, callando sus nombres, desafiaban á los aventureros.

Luego se oyó por el otro lado de la plaza gran estruendo de atabales y trompetas y vióse entrar á cuatro maestros de campo, jinetes en briosos caballos, que con lucido acompañamiento de caballeros escoltaban á la reina de la hermosura, que se dirigió á su solio. Margarita de Belloch estaba bellísima, y realzaba su belleza el extraño y caprichoso traje que vestía. Era una ropa de hechura particular, escotada y muy corta, con mangas de media punta de raso carmesí, aforradas en tela de plata. Sembrada se veía toda esta ropa de ojales de perlas y adornos de oro muy rico. Llevaba una gorguera de gasa y plata que le cubría solamente el pecho, mostrando el cuello descubierto y lleno de gargantillas de oro y piedras; el cabello suelto, aunque en trenzas, le colgaba por los hombros y espaldas como unas madejas de oro, completando su tocado una sencilla corona que ceñía su blanca frente, y unas plumas que ondulantes se inclinaban bajando hasta acariciar sus desnudos hombros. Bajo su ropa carmesí llevaba una falda de plata corta hasta la rodilla, y bajo de ésta otra azul que le llegaba á los pies, todas muy ricamente guarnecidas.

Los maestros de campo iban con cotas azules, bandas encarnadas, gorras con plumas de los mismos colores, llevando colgadas de ricos tahalíes aquellas espadas que se llamaban de hoz por su hechura parecida á la de este instrumento, y con las cuales daban los ca-

balleros el golpe al altibajo, buscando la cabeza del contrario. Sus manos empuñaban los bastones dorados, insignia de su oficio en aquel acto. En cuanto á sus caballos, los traían con guarniciones á la francesa, pretalles de cascabeles, frenos y estribos dorados.

Ahora, por lo que toca á los demás caballeros, que eran en crecido número, estaban divididos en secciones, con sus correspondientes *cabos de cuadrilla*, que lo eran los caballeros que ellos mismos se habían elegido. Cada cuadrilla usaba distintos colores, diferenciándose particularmente en los adornos y aderezos de sus caballos.

Después de saludar á la reina de la hermosura, á los jueces y á las damas, dió la comitiva un paseo por la plaza, y se salió para dejar que entrara una cuadrilla de cazadores, que se presentaron vestidos de un modo uniforme y con mucha elegancia, sobresaliendo en sus trajes los colores leonado y plata. Formaban esta cuadrilla 16 monteros á pie y seis á caballo, los de á pie con venablos y cañas para cazar liebres; los de á caballo con halcones y gerifaltes en el puño, y todos con bocinas colgadas en bandolera. Iban á más de estos, cazadores provistos de hurones, buhos y garzas, y de trailla galgos, sabuesos y podencos, llevando en sus redes muchas aves y animales vivos para poder echar en la plaza, como conejos, liebres, perdices, palomos, tórtolas y gorriiones en mucha cantidad.

Esta era la cuadrilla que debía comenzar la fiesta. Al llegar á un punto de la plaza, y á una señal convenida de antemano, aplicaron todos las bocinas á los labios y dejaron oír uno de esos vigorosos toques de caza, como tantos estaban acostumbrados á oír los montes y las selvas en aquellos tiempos, extraños y salvajes halalis que hacían saltar de gozo á los lebreles y estremecer en el fondo de sus ignorados asilos á los inocentes animales, huéspedes tranquilos de los bosques. En se-

guida echaron la caza, soltaron los perros y los halcones, y se esparcieron en distintas direcciones por la plaza, luciendo su habilidad, destreza y conocimientos, y haciendo una muy graciosa caza; espectáculo que hubo de gustar sobremanera á las damas, á juzgar por lo mucho que lo celebraron y por los aplausos con que, pródigas al par que justas, recompensaban al cazador que más diestro aparecía ó más hábil se mostraba.

Terminada esta diversión, que duró largo rato entreteniendo agradablemente á los espectadores de ambos sexos, volvieron á entrar los caballeros, pasando á sus carreras de dos en dos, con lanzas, parejas é iguales, corriendo una á pelo y otra á repelo, según clásica expresión de la época; luego comenzó el puesto de los bridones á hacer sus torneos al galope unos tras otros, dando vuelta á la plaza; después se hizo el juego de las alcanñas, huyendo unos, atacando otros; y por fin los caballeros andantes tomaron sus lanzas en ristre y las corrieron á un estafermo, acabado lo cual, el puesto de los bridones rompió lanzas en el suelo.

Todos estos ejercicios entretuvieron no menos agradablemente á las damas y concurrencia, dando lugar á algunos caballeros para lucir su garbo y gentileza, su maestría en la equitación y su conocimiento en el manejo de las armas. Más de una vez las beldades que los contemplaban prorrumpieron en exclamaciones y en aplausos, espoleando sus ya animosos bríos con voces de triunfo y con gritos de guerra; que las damas de aquellos tiempos, menos tímidas que las de nuestra época y educadas de un modo más varonil, se entusiasmaban con semejantes guerreros espectáculos y tomaban en ellos una parte muy directa.

Finido este militar simulacro, se armó en un momento una valla para tornear á pie en frente de la tienda de los mantenedores, los cuales salieron con sus pí-

fanos, cajas y padrinos delante, á defender lo contenido en el cartel. Apeáronse todos los caballeros andantes, y quitadas las espuelas quedaron á guisa de pelear. Tornearon todos entonces con los mantenedores á tres botes de pica y cinco golpes de lanza, quedando unos y otros sumamente airosos y lucidos, y poniendo verdaderamente en conflicto á los jueces para distribuir los premios.

Tampoco en este tercer espectáculo pudieron guardar silencio las damas, pues que sin disputa asistían al acto mejor de la fiesta. Tremolaron sus bandas y pañuelos, lanzaron las mismas exclamaciones triunfantes, é hicieron llover sus aplausos sobre el caballero que mejor manejaba la pica ó la espada, celebrando un bote en los unos y en los otros una finta ó un molinete.

Terminó con este ejercicio el torneo, y pasaron los jueces á distribuir los premios, que Margarita de Belloch con sus propias manos dió á los caballeros que mejor los habían merecido.

Odón, que esta curiosa fiesta presenció desde un lugar privilegiado, se reunió á la comitiva cuando ésta se retiró al castillo, y asistió, también en sitio preferente, al banquete espléndido que se dió á los convidados, sirviéndoles manjares delicados, viandas sabrosas, apetitosas frutas, todo en abundancia, y selectos vinos catalanes, que entonces, con más justicia de la que se les hace ahora, eran celebrados por todo el mundo.

Había en tanto llegado la hora prefijada en todos los festines de ceremonia para que la copa de plata del dueño de la casa recorriera las filas de los convidados. Llenóla el copero de un vino exquisito, y presentóla, doblando una rodilla, á Margarita de Belloch, que levantándose con agraciado ademán brindó por todos los concurrentes y mojó en seguida sus labios en el dulce licor. Inmediatamente empezó la copa á dar vuelta á

la redonda; animáronse los semblantes; chispearon los ojos; desatáronse las lenguas, mudas ó comedidas hasta entonces; desencadenáronse, bien puede decirse así, los torrentes de la alegría, y la asamblea presentó un verdadero aspecto de tumulto. Todos hablaban á un tiempo y pocos se entendían. Unos departían de amores y de lides, otros de justas y de torneos, algunos contaban lances y proezas, varios referían escenas de pura galantería, y en el ínterin la copa no dejaba de circular, deteniéndose sólo en las manos de aquél á quien llegaba el preciso momento que le era menester para apurar su contenido.

Una voz se dejó oír de pronto.

—Entre nosotros se halla un trovador, y su lira permanece muda y sus labios aún no se han entreabierto. Levántate, cantor inspirado. Brille en tus ojos el fuego del entusiasmo; despierta las dormidas voces de la lira; que estas bóvedas repitan estremecidas tus cantares, y que nuestros pechos se enardezcan al oír de tus labios el elogio de nuestros guerreros abuelos.

Infinidad de caballeros apoyaron lo que acababa de decir Anglesola, que fué quien así habló. La misma heroína de la fiesta se volvió hacia Odón y le pidió un canto.

El trovador tomó su lira; ocupó un asiento desde el cual pudiera ser por todos oído, y al grato son de su melancólico instrumento se puso á cantar con voz bastante débil al principio, si bien luego fué por grados exaltándose, no tardando mucho en llegar á un punto tal de animación, que empezó á pasear fieramente sus ojos por la estancia, cautivando la atención de sus oyentes, más que con su canto, con sus inspirados ademanes y arrogante continente.

He ahí lo que cantó.

LOS BARONES DE LA FAMA.

(734.)

Prestadme vuestra atención, bellas damas; oidme todos, nobles caballeros, y vos en particular, hermosa señora, aquélla en cuya virgen frente ha estampado hoy el himeneo su cándido beso de amores. El trovador va á cantar, y aunque no consagrará su canto á las glorias de vuestra familia, os brindará, sin embargo, con un recuerdo de esa otra familia que os tiende amante sus brazos y os acoge, blanca paloma, en un nido de amor y de ventura.

Y no creáis que porque el trovador deje de cantar á los vuestros, tengan ellos menos timbres ó menos glorias. No, señora: ilustre es vuestra familia y entre las primeras brilla; Cataluña no puede olvidar á los Belloch, y en cada página de la historia de nuestro país, señora, está inscrito el nombre de uno de vuestros antepasados.

¿Qué cronista, señora, qué trovador ó que simple juglar no conoce á Gisperto de Belloch, el que vino á Barcelona con el velloso Wifredo, el que le siguió en todas sus campañas con su hijo Guillén, prestándole ambos el tributo de su brazo, de su espada, de su sangre y de su vida? ¡Oh raza de lealtad, de hidalguía, de heroísmo por patrimonio! Casi todos los Bolloch han muerto en el campo de batalla, envueltos en el sudario de su propia armadura, siendo llevados á la tumba sobre los escudos de sus hermanos de armas.

No evocaré hoy con mi canto las sombras preciadas de esos dignos caballeros, que á tí es á quien me dirijo, noble Guillermo de Anglesola; á tí, descendiente de uno de los barones de la fama y heredero de su nombre. Tu cuna es tan noble que corre á la par con la de los prín-

cipes, tu nombre es familiar á las crónicas y querido á los trovadores. Alza orgullosa la frente y escucha al cantor que tu atención demanda.

En el silencio de la noche y en la soledad de los montes Pirineos que elevan sus puntiagudas crestas cual si con ellas trataran de agujerear el cielo, se ha oído el son de una guerrera trompa y se ha visto á nueve hombres deslizarse como sombras por entre los árboles. Nueve caballeros son que van á reunirse en la tienda de Otgero, el de la maza de armas, el del castillo de Catalón, el gobernador de la Aquitania.

¡Dios os guarde, paladines de la fe, guerreros de la cruz! El cielo os ha destinado para la alta empresa de arrojar á los infieles de esa floreciente comarca que ha de llamarse Cataluña; el cielo os ha elegido para dar libertad á los que gimen y para pasear triunfante el pendón de la independencia, clavándolo como un talismán sagrado en la torre más alta de inexpugnables castillos.

Dios te guarde á tí el primero, Otgero Catalón, que has de dar nombre con el tuyo al país que conquistes ¹. Dios te guarde á tí, Dapifer de Moncada, rama ilustre de los condes palatinos duques de Baviera, que á tres reyes moros has de rendir á tus pies y conquistador de Urgel has de proclamarte. Dios te guarde á tí, Galcerán de Pinós, noble y augusto como el nombre de la ciudad que fué tu cuna ², y á vosotros, Hugo de Mataplana, Guillén de Cervera, Guillén de Cervelló, Pedro Alemany, Gisperto de Ribelles, Roger de Eril, y á tí,

1 Tal era, en efecto, la opinión más válida entonces. La historia se ha encargado posteriormente de destruirla.

2 Era hijo de la ciudad de Augusta en Alemania.

por fin, Ramón de Anglesola, caballero ilustre, fundador de una raza de gigantes y tronco de una familia de héroes.

Estos son los nueve caballeros que se reúnen en el silencio de la noche con Otgero, y juran solemnemente por sus espadas en cruz seguirle al combate, pelear por la fe, combatir sin descanso hasta librar de moros la comarca.—«¡Guerra sin tregua al infiel! ¡Venganza y guerra!» gritan los arrojados paladines, y los ecos de los montes, despertando repentinamente de su letárgico sueño, envían á los valles su voz cavernosa que repite con terrible acento: «¡Venganza y guerra!»

¡Temblad, infieles! ¡Prosternaos, impíos, y acatad la misericordia del Señor! Los nueve barones de la fama van á caer sobre vosotros como la nube que revienta y tala los campos con su destructor granizo. ¡Atrás! ¡atrás! Vuestros ejércitos desaparecerán como columna de humo que disipa el viento; vuestros pendones de guerra serán trofeos sobre los cuales se elevará entre una aureola de gloria el estandarte santo de la cruz.

Gracias á los esfuerzos de Otgero, pronto se ha formado un ejército imponente que se divide en tres cuerpos, mandados cada uno por tres capitanes. Moncada, Pinós y Mataplana se ponen á la cabeza del primero; Cervera, Cervelló y Alemany mandan el segundo; Anglesola, Ribelles y Eril son los jefes del tercero. Otgero Catalón se ha quedado como capitán ó general de la división toda.

Acompañados de Dios, firmes en su fe, confiados en su buena causa, penetran aquellos dignos guerreros por las riberas del Garona; cruzan los valles de Arán, y presentan batalla á los moros que en prodigiosa multitud se adelantan á recibirles. ¡Misericordia de Dios!

¡días de luto y de sangre! ¡jornadas de matanza y exterminio! ¡Pelean como tigres carniceros..... no hay piedad, no hay cuartel..... no hay clemencia!

¿Oís? ¿oís?.... Los clarines y atabales dejan oír sus marchas guerreras y suenan sin cesar el ataque; los moros arrojan sus alaridos salvajes; las armas se chocan con un estruendo que inflama á los valientes; infieles y cristianos se precipitan unos contra otros y pelean cuerpo á cuerpo, hombre á hombre..... El sol ve reproducirse su luminoso globo en cien charcos de sangre.

¡Adelante, hijos de la fe!.... ¡Valor y resolución!.... Vengad á la cristiandad hollada por ese tropel de perros hambrientos que han caído como una plaga de venenosas langostas sobre la *Marca de España* ¹. ¡Exterminad á esa multitud de voluptuosos tiranos que han robado á las madres sus hijas para hacerlas sus concubinas, y á los padres sus hijos para convertirlos en eunucos de sus serrallos!....

¡Adelante, defensores de la cruz, barones de más fama!.... ¿Qué importa que seáis menos? ¿No lidia Dios con vosotros? ¿No mató David á Goliath?.... ¡Adelante por el amor del Crucificado!.... ¡Que no queden atrás sino los cadáveres! ¡Ante vosotros están la inmortalidad y la gloria; detrás la infamia y la deshonra!....

Jornadas de honor y gloria, el trovador late de gozo y de entusiasmo cuando os canta. El sol que luce ilumina ya un suelo libre. ¡Guerreros ilustres, barones, hijos mimados de la fama, entonad el himno de victoria sobre el campo sembrado de despojos, y los instrumentos de guerra con sus bélicos acentos acompañen

1 *Marca*. Lo mismo que comarca ó territorio.

vuestros coros de ventura! ¡Sonad, trompetas y atabales!....

¡Bien te has portado, Otgero Catalón! Con tu mano tinta en sangre de infieles enjuga el sudor copioso que de tu rostro mana. La victoria es nuestra. Los moros han huído aterrados dejándote dueño de esos ricos valles de Arán, de Pallars, de Capsir y de Cerdaña. Descansa ya de tus marciales fatigas y deja en reposo esa maza de armas que has manejado como un gigante, triturando con ella los cráneos de cien enemigos.

Da tregua tú también al fatigado brazo, Ramón el de Anglesola. Tiéndete sobre esa piel de león que has guardado como trofeo de la vencedora lucha que sostuviste un día con el rey de las selvas. Duerme tranquilo y deja quieta á tu lado esa enorme espada de dos cortes, que sólo un brazo hercúleo como el tuyo puede manejar con la facilidad que un junco. Tales proezas has llevado á cabo, el de Anglesola, que tu misma amante, la fama, se asombra de ellas.

Descansad vosotros también, Moncada, Eril, Ribelles, Alemany, Cervera, Cervelló, Pinós y Mataplana. Baje el sueño á inclinar vuestros párpados, mientras de pie junto á vuestras tiendas quedan en vela los trovadores para cantaros, así que despertéis, el himno santo de la libertad.

Nobles caballeros que me oís, dechados de honor y gloria y espejos de lealtad fueron los barones á quienes Cataluña agradecida ha llamado de la fama. Su nombre jamás yacerá en olvido, que fueron los restauradores primeros que tuvo nuestro país, y nunca la patria es ingrata con sus buenos hijos.

Azote fueron de la morisma mientras vivieron en las fortalezas que se labraron, como sus nidos las águilas,

en lo alto de los peñascos. Llenos de ardor guerrero, pelearon mientras tuvieron fuerzas, mientras que un átomos les quedó de vida. Vivieron por la patria y por ella murieron.

Seguid su ejemplo, caballeros. Si queréis que los hombres os respeten y los amigos os acaten, sed libres; si queréis que las bellas os aplaudan y los enemigos os teman, sed bravos; si queréis que la fama os pregone y la gloria os sonría, sed hidalgos; si queréis que Dios os proteja y San Jorge, patrón de la caballería, os ampare, sed fieles; si queréis, en fin, que la historia os recuerde, los trovadores os canten y la patria os bendiga, sed hijos leales, prontos á pelear y á morir por vuestra madre patria.

Tal fué el canto del trovador, canto que produjo gran sensación en aquella asamblea guerrera compuesta de caballeros tan entusiastas por el placer como por las batallas, y dotados de una excelente y viva imaginación que, como la cuerda de una lira, respondía instantánea al sentirse herida por el bardo.

Todos aplaudieron á Odón, y hasta hubo algunos que se arrojaron á estrecharle en sus brazos.

Un anciano marino, que había encanecido en los combates, escanció en la copa cincelada el rico vino que debían los convidados á la hospitalidad, y mandósela por un paje á Odón, diciéndole:

—A pura esta copa, trovador, en honra de los héroes que has cantado; y si luego quieres recordar la gloria de nuestros antiguos marinos y loar sus marítimas proezas y militares empresas, juro que he de ornar tu cuello con esa gruesa cadena de oro que puso sobre mi pecho el gran Vilamari al día siguiente de haber rendido la ciudad de Noli.

Dijo, y sacándose su cadena la dejó sobre la mesa.

—No me inspiraría tu oro á no ser grande de sí el asunto que me propones—contestó Odón apurando la copa.—Dóite, sin embargo, las gracias por tu buen deseo, y dóitelas sobre todo porque le ofreces al trovador un argumento simpático para sus cantos. Voy á complacerte.

Y sus dedos empezaron á recorrer las cuerdas de su lira, que por largo rato dejaron escapar una armónica multitud de gratos sonidos, en medio del silencio sepulcral en que yacía la asamblea aguardando á que alzara su voz el trovador.

El nuevo canto de éste no se hizo esperar mucho.

LOS HÉROES DEL MAR.

Dadle á mis manos trémulas la lira de los bardos. Descolgadla del sauce melancólico, pendiente de cuyas ramas la dejó el postrer trovador que cantó la libertad y la independencian. ¡Dádmela!.... Quiero cantar. Hierve en mi mente, como un fuego abrasador, la inspiración poética. Venid, rodeadme todos. Desde su trípode sagrado la pitonisa rasga el velo del porvenir, y sus ojos absortos leen las misteriosas páginas del libro de lo futuro. Yo veo claramente el pasado, y nada se oculta á mi mirada escrutadora. Atended. Voy á contaros la historia de más de dos siglos; voy á deciros cuán ilustre ha sido el pasado de esa catalana marina que guarda aún días gloriosos á su patria.

¡Salud, héroes del mar! Preclaras sombras, levantaos del sepulcro á mi voz, y envueltas en vuestros sudarios venid á cruzar ante mis ojos absortos. Héroes cuyo solo nombre es un monumento más imperecedero y eterno que el mármol y el granito, salid de la tumba en que yacéis y, tales como habéis sido, ofreceos á mi

vista. Quiero conoceros, quiero hablaros, quiero tocar esas manos que han empuñado la espada, y besar esa espada vencedora que ha dado reinos y comarcas á la Corona de Aragón. Suenen los acentos de mi lira en vuestros oídos como la voz de la trompeta final. ¡Levantaos, sombras! ¡Yo os invoco, yo os saludo, yo os canto!

Cual si fueran una bandada de gaviotas en las aguas, se mecen, se balancean en el mar las naves que han de partir á una cristiana expedición. ¡Venturoso tú, pueblo de San Felí de Guixols, que eres la cuna de esa arrogante marina catalana que ha de dominar un día los mares, haciéndose respetar del mundo todo! De tu puerto sale la primera escuadra que no tardará en ser seguida por una serie de armadas vencedoras. El estandarte de Pisa flota junto al del conde de Barcelona, invicto general de la expedición ¹. ¡Santa Cruzada! A arrancar va á los moros esas islas Baleares, nido y guarida de los piratas berberiscos, y á clavar el pendón de la cruz sobre las mezquitas do insolente ondea el estandarte de un falso profeta.

Mallorca ha caído, y aunque no han tardado á reco-brarla las armas de los infieles, no tardará tampoco la época en que para siempre quede bajo el dominio catalán. Guarda Dios ese rico florón que ha nacido del seno de los mares para que un rey gigante lo engarce á su rica diadema. Almería y Tortosa caen en poder de Berenguer IV que ha aliado con la de Génova su escuadra, única vez que el mundo ha de contemplar unidas estas dos potencias marítimas, cuya rivalidad incansable y cuya guerra exterminadora ha de hacer que los mares rueden olas de sangre algún día.

¡Alegraos y cantad el himno de victoria! Teniendo

1 Ramón Berenguer III *el Grande*.

por piloto á Pedro Martell, el marino consumado; por director á Raimundo de Plegamans, el capitán afortunado, y por jefe á Jaime I, el rey conquistador, una escuadra sale del puerto de Salou, y le basta sólo presentarse para que Mallorca se humille ante la cruz é incline de nuevo y para siempre la orgullosa cerviz á las plantas del osado catalán. Y esa otra armada que algunos años más tarde sale del mismo puerto de Salou, ¿á dónde va? ¿Quién la manda?... La manda Guillermo de Montgrí, el arzobispo de Tarragona, el sacerdote soldado, el que con una mano empuña el báculo pastoral, mientras que con la otra maneja la tajante espada. Va á conquistar á Ibiza, y, como Mallorca, Ibiza se postra ante el guerrero arzobispo.

¡Huid, huid, africanos marinos! ¿A qué venís á socorrer á Valencia, si no hay ya remedio humano para ella? Escrito está que debe caer en poder de ese Jaime *el Conquistador*, ante cuyo nombre doblan los moros las rodillas. ¿Qué significan, rey de Túnez, esas doce galeras y esas seis zabras enviadas contra la escuadra catalana que á los sitiadores protege? El valor de nuestros marinos destrozará tu armada, como hacerlo pudiera el huracán, y empezarán los tuyos á respetar y temer el nombre de Cataluña.

Ramón Marquet, ciudadano barcelonés, almirante de D. Jaime; tú, en cuyos descendientes has de perpetuar la gloria marítima que durante dos siglos escoltará el nombre de tu familia, no te apresures á llevar á cabo esa expedición á la Tierra Santa, que, ya no el valor de los contrarios, el rigor de los elementos desbandará las naves y te arrojará airado contra las costas inhospitalarias de Cerdeña. Guarda tu arrojo, tu denuedo, tu valentía para esa empresa gloriosa contra Ceuta, en que la morisca fortaleza, en medio de las llamas que la envuelvan como un manto de púrpura, ha de pedir per-

dón, olvido y clemencia á la bizarra catalana marinería.

¿Quién eres tú que te presentas á reclamar un lugar en mis cantos? ¡Ah! Te conozco á pesar de tu rostro mutilado y de tus heridas que manan sangre. Tú eres Conrado de Llanza, extranjero de origen, pero catalán de corazón. ¡Salud, Conrado! 1. Eres una de las figuras caballerescas con más delicadeza dibujadas en nuestra historia. ¡Adelante, hijo adoptivo de Cataluña! El África te espera y ancho es el campo que abre á tus empresas. Síguele en sus expediciones, musa generosa del bardo, y cuéntanos sus hazañas. Con diez solas galeras sale de Barcelona, y sin embargo pasea vencedor é invencible por los mares el pendón de Cataluña. Penetra en Túnez, destrona á su rey Miraboab, ciñe con la árabe corona las sienes de otro príncipe, impone un tributo perpetuo en favor de los reyes de Aragón, obliga á aquel reino á admitir cónsules catalanes, corre la Berbería assolándola, aterra á la ya vencida Ceuta, y vuelve á Cataluña cargado de gloria, de honor y de despojos.

¿Habéis oído? La voz pausada y lenta de una campana ha rasgado los aires. Es una campana que toca á vísperas. Á la voz del bronce santo, que es la señal de la revolución, una armada numerosa, conducida por Ramón Marquet y Berenguer Mallol, barceloneses marinos, se adelanta rasgando las aguas hasta Sicilia, llevando á su bordo un ejército de esos rayos de la guerra que se llaman almogavares. Pedro de Aragón *el Grande*, á los ojos de la Europa absorta, se ciñe la corona

1 Conrado de Llanza ó de Lanza era, en efecto, extranjero. La reina Doña Constanza, hija de Manfredo de Sicilia y esposa de Pedro III *el Grande*, le trajo á Barcelona entre sus pajes. Conrado se educó y perfeccionó en Barcelona. Los cronistas le reputan como uno de los mejores marinos de su tiempo, y Muntaner dice de él que era el que mejor hablaba el idioma catalán.

de Manfredo; y para saludar al rey que Sicilia acaba de proclamar con entusiasmo, librándose del tirano yugo de Carlos de Anjou, Pedro de Queralt, el barcelonés almirante, conquista lauros inmarcesibles en el golfo de Nicotera, y entra victorioso en Messina remolcando con sus vencedoras galeras á 130 naves enemigas.

Levántate, Neptuno de la corona aragonesa. Tu turno ha llegado ya. Levántate, invicto Roger de Lauria. Tu alma fiera suspira por los combates, anhelas el estruendo de las batallas, y sólo vives cuando rasgas con tu galera invencible las crestas espumosas de las olas que vienen á prestarte el tributo de sus murmurantes cantos. Roger, la tempestad te conoce, te respeta y te abre paso; el mar se duerme á tu voz como un lebel sumiso; la fortuna yace á tus plantas como un león encadenado, y llamas siempre que quieres á la victoria para que venga como paje de honor á resguardar con un dosel tu frente.

¡Miradle! Nadie más intrépido, nadie más valiente, nadie tampoco más fiero. Malta presencia uno de sus primeros triunfos cuando Guillermo Corner, el almirante enemigo, muere después de haber visto derrotada su escuadra. La armada napolitana reconoce la superioridad de Roger en las aguas de Sorrento. Roger avanza en la carrera de la gloria, de los triunfos, de la inmortalidad. Siembra el terror, la muerte y la desolación en las costas de Calabria; el puerto de San Nicolás le obedece; la ciudad de Policastro se le rinde, y Nápoles le mira con terror á sus puertas. Delante de Castellmare pone en vergonzosa fuga á una escuadra doble que la suya, apoderándose del príncipe de Taranto; mantiene dominada la Calabria; detiene en su marcha triunfadora, haciéndola hasta retroceder desbandada, á la orgullosa armada francesa que sujetar intentaba á Cataluña; vuelve á Nápoles, que se estremece al

verle, y le deja en sus manos el príncipe Carlos; sitia y reduce á Gaeta; siembra el terror en las costas de Provenza, apoderándose de Aix, su capital; envía á Barcelona, como una ofrenda á la ciudad condal, los muchos bajeles que ha apresado en las costas provenzales, y cierra sus campañas con una brillante expedición á la Siria, haciendo que cien ciudades rendidas tremolen en sus almenas el dominador estandarte de las barras.

Y mientras Roger lleva á cabo esa homérica serie de hazañas y conquistas, Berenguer de Vilaregut hace temblar á Brindiz, aterra la Morea, penetra en Corfú, que entrega á saco, y destruye toda la marina de las costas de la Pulla; Berenguer de Entenza señorea la Morea, la Esclavonia y Corfú, y Bernardo de Sarriá corre las costas de Nápoles, rinde las islas de Capri y Procita, toma y saquea la ciudad de Asturo, y aterra á su paso las costas de Sorrento y Pisano.

El imperio del Archipiélago está ya asegurado á la Corona de Aragón, y una escuadra que lleva en su seno una hueste de intrépidos y decididos almogavares, corre á depositar á los pies del trono de los Paleólogos á los catalanes adalides que deben hacer temblar en sus cimientos el solio griego, yendo á dictar leyes á la misma Atenas, haciendo que emudezca la lira melodiosa de Homero ante los acentos de la lira provenzal.

Decididos marinos se lanzan luego á la conquista de Cerdeña. Otro Marquet, un Belloch y Bernardo de Boxadors, mandan las armadas expedicionarias. Cerdeña se postra ante Aragón, y Pisa cede al valor catalán abandonándole aquellos mares.

¿Y qué diré de las empresas contra Génova, esa orgullosa rival que por fin tuvo que pagar un tributo á la gloria catalana?... Cataluña, patria mía invicta, señora has sido en el mar, y las naciones todas te han respetado y acatado como la primera. Los laureles más

inmarcesibles orlan tus sienes condales, y cuentas con ejércitos de héroes y de capitanes que han elevado muy alta tu fama y han paseado triunfante do quiera tu pendón.

Génova ha conocido la última tu poder, y su gloria secular se ha estrellado ante la tuya. Tú has domeñado su orgullo y marchitado sus laureles. Cataluña no olvidará nunca á los Cervelló, á los Marquet, á los Moncada, á los Santapau, á los Ripoll, á los Descoll, á los Cabrera, á los Centellas, á los Fenollet, á los Sinisterra y á tantos otros guardadores de su honor y fama, que han hecho célebre y temido su nombre en Constantinopla, en Génova, en Venecia, en Cerdeña y en Sicilia.

Héroes catalanes del mar, el trovador en su canto ha tratado de consagraros un recuerdo: no canta vuestras hazañas, porque es pobre una simple trova para ensalzaros como se debe. Si he removido osado vuestras cenizas, ha sido para loaros en la lengua armoniosa de los bardos ante una asamblea ilustre. Héroes marítimos, cuando vosotros existíais, mi patria era la primera del mundo. El pendón de las barras era rey y señor de los mares; temblaban las naciones al solo nombre de Cataluña, y ni un pez podía atravesar las aguas que grabado no llevase en su escamada espalda el escudo de Aragón.

Aún el cetro de los mares nos pertenece, aún lo empuñamos con firme y robusta mano, aun existe un Vilamari digno descendiente de aquellos gloriosos almirantes. Marineros que me oís, sostened la fama de nuestra patria. Que tiemble el turco; que nos respete el cristiano, y que entre los rayos espléndidos de un sol de esperanza, se eleve, siempre vencedor y siempre libre, el estandarte que para nosotros conquistó Wifredo con su sangre.

Cuando Odón hubo concluido, el anciano marino se levantó entusiasmado.

—Por la Virgen de Montserrat, patrona de mi buque, que tuya y bien tuya es la cadena de oro. Recógela, trovador, y guárdala en memoria mía.

Terminado este incidente, la conversación volvió á hacerse general; y aunque se rogó á Odón que cantase de nuevo alguna guerrera trova, se excusó y sólo contó una amorosa leyenda que le pidieron las damas.

PONCE DE CERVERA.

(1147.)

«No hay amor como el amor que me devora el alma. Ni de día sosiego ni duermo de noche. Aborrezco los combates, que eran antes mi gloria; detesto los militares juegos, que eran mi única felicidad. Pasaría los días enteros sin moverme del pie de su ventana, como perro atado á una cadena. La adoro con delirio, conde, con idolatría, con desesperación. Antes que perderla preferiría que á bocados me arrancase un tigre las entrañas. Si queréis mi salvación eterna, conde; si en algo estimáis mi espada, que útil puede seros en vuestras próximas empresas; si no queréis que mi pecho destrozado por las furias me empuje á un crimen, dadme en matrimonio á vuestra hermana. He de hacerla tan feliz y tan dichosa, que la reina mayor de la tierra envidie su suerte.»

Así habló Ponce de Cervera, señor de Castellfolit, al conde de Barcelona, Ramón Berenguer IV.

Miróle el conde con ceño, asombrado de tal demanda; encogióse de hombros sin contestar, como si hubiese oído la proposición de un demente, y pasó de largo seguido de sus caballeros y cortesanos, con los cuales se dirigía á la capilla para orar y pedirle á Dios que

protegiera sus armas en la empresa que contra la árabe Tortosa proyectaba.

La ira chispeó en los ojos de Ponce de Cervera, y su mano convulsa buscó el pomo de su puñal por entre los pliegues del manto. La reflexión vino pronto afortunadamente á ahogar en él tan insensato arranque.

Aquella misma noche un caballo cruzaba á escape el llano de Barcelona, llevando la doble carga de una amante pareja. Mahalta, la hermana del conde Ramón Berenguer, no había vacilado en huir con el hombre á quien sobre todos amaba y de quien había jurado ser en vida y en muerte compañera.

—Amada mía—decía Ponce de Cervera estrechando delirante á Mahalta contra su pecho,—amada de mi corazón, ya nada puede separarnos. Mía eres ya. Te defenderé contra el poder del mundo entero.

Y la hermosa joven, reclinando su cabeza en el seno del guerrero para ocultar el pudor que su frente enrojecía, contestaba en voz baja, muy baja:

—¡Sí, tuya, tuya soy, amado mío!

—La noche protege nuestra fuga—decía Ponce de Cervera,—y Dios ha enarbolado en el azul del cielo el pabellón de la luna para que antorcha sea de nuestro casto himeneo. Pronto estaremos en mis dominios, y á salvo de cualquiera persecución que contra nosotros intenten. Ya nada puede separarnos, prenda querida. Mi esposa eres ante Dios, mía ante el cielo y ante la tierra.

Y la hermosa joven, ciñendo con sus brazos de nieve el cuello del amante caballero, en voz baja, muy baja, murmuraba:

—Tuya, sí, tuya soy, amado mío.

Han pasado días, días y meses.

Tortosa eleva aún en sus torres la morisca enseña, mientras que al pie de sus murallas los caballeros catalanes se agrupan bajo el temido pendón de las Barras.

Ramón Berenguer el invencible ha jurado arrojar á los moros de aquella plaza, ganándola para la cristianidad, adquiriéndola para Cataluña y dominándola para gloria eterna de sus armas.

Encarnizadas refriegas, sangrientos combates, brillantes hechos de armas tuvieron lugar durante aquel cerco memorable. No os haré, señoras mías y hermosas damas, la historia de aquellas jornadas que dieron fama imperecedera á las huestes catalanas. Bastará decirnos que los sitiados opusieron una resistencia desesperada y pelearon con una obstinación casi temeraria; pero no menor era el arrojo de los catalanes ni menos temerario el valor que mostraban en sus ataques.

Tortosa pugnaba desesperadamente en favor de la morisma; pero llegó para ésta el día fatal, y brilló en el cielo el sol del último día de Diciembre de 1147. El nuevo año al comenzar debía ya ver flotar en las subyugadas almenas el pendón vencedor del conde barcelonés.

En el postrer y sangriento asalto que sufrió la ciudad, el ejército todo pudo notar á un caballero desconocido que, cubierto de una negra armadura, armado de todas armas y llegado al comenzar la refriega, hacía prodigios de valor sin dar paz á la espada ni descanso al brazo. Había subido el primero á la muralla formándose una escala con enemigos cadáveres, y había logrado clavar una de las banderas de las barras que guiaban á los tercios catalanes en una de las almenas de la Zuda.

Al pie de esta almena, defensor acérrimo del catalán pendón, era donde el desconocido caballero más brillantemente se había portado, defendiéndose contra los varios grupos de moros que se lanzaran sobre él como sobre una presa. Hubo un instante en que llegó á encontrarse solo por haber caído muertos ó mal heridos á

sus costados los valientes que hasta aquel sitio le siguieron. No por ello desmayó el valor del incógnito. Pareció multiplicarse; dió admirables pruebas de arrojo y valentía, y hubiérase podido creer que un genio invisible protegía su vida apartando los golpes que le eran asestados. El ejército todo fijó en él un momento sus miradas, y el conde Ramón Berenguer dió orden á algunos decididos caballeros para que corrieran á auxiliarle, salvándole á toda costa y á todo trance. Cuando éstos llegaron, encontráronle casi dueño del campo de batalla; los moros habían caído como espigas á sus pies, y los que permanecieron vivos aún estaban paralizados por el terror y asombro que tan indomable arrojo les causaba.

Los recién llegados en auxilio del campeón de la condal señera, aprovecharon aquel momento de terror de los enemigos, y se precipitaron sobre ellos como un torrente que se lleva cuanto encuentra al paso. Aquel incidente decidió la jornada. El incógnito, al frente de un puñado de héroes, fué el primero en penetrar en la ciudad, abriendo camino á la hueste catalana, que pudo precipitarse tras sus huellas.

Al verse dueño de Tortosa, el conde de Barcelona quiso conocer al caballero que tanto y tan bizarramente se había distinguido. Lleváronle á su presencia, no sin que hubiese intentado resistirse como si temiera aquella entrevista, y así que estuvo en la tienda condal rogóle Ramón Berenguer que alzase su visera.

Titubeó el desconocido, pero decidióse por fin y se quitó el casco al mismo tiempo que se arrojaba á las plantas del conde. El ilustre jefe catalán se hizo violentamente atrás dejando escapar un signo visible de desagrado.

Acababa de conocer á Ponce de Cervera, señor de Castellfollit, al raptor de su hermana Mahalta.

Pero el conde, reprimido y dominado el primer movimiento de cólera, no tardó en dejarse dominar por su bueno y por su santo corazón. Acercóse, pues, á Ponce de Cervera, que aguardaba de hinojos, confuso y humilde, la sentencia de su señor y príncipe, y levantándole le dijo:

—Levanta, héroe de esta jornada, que no es bien que esté á las plantas de cristiano quien hoy ha hecho caer á tanto infiel á las tuyas. Levanta, Ponce de Cervera. Si la cuna no te hizo mi igual, el valor, que es la segunda cuna de los hombres, te hace mi hermano.

Ponce de Cervera se levantó y el conde le estrechó en sus brazos.

Esta fué la leyenda que el trovador contó, dando fin con ella á sus ejercicios literarios en Belloch, sin embargo de que aún permaneció en el castillo durante todo el siguiente día. Cuando llegó el momento de su marcha, la liberalidad de Guillermo de Anglesola le colmó de dones y de obsequios, y Odón pudo partir con la memoria de un triunfo más y con su caudal extraordinariamente aumentado.

De Belloch el trovador se dirigió á Bellpuig, donde no tardaremos en hallarle y en asistir al inesperado encuentro que allí tuvo.

XII.

Distraído y preocupado con sus reflexiones iba nuestro héroe siguiendo su camino, cuando le volvemos á encontrar cerca ya de Bellpuig.

Algo extraño y desconocido pasaba en él. No era el

mismo hombre que antes, y en el espacio de algunos días había sufrido una completa transformación. Odón de Vallirana se ocupaba un poco menos en el arte para pensar un poco más en el amor.

El amor, sí. Su corazón, que un día latiera á impulsos de una tierna amistad y de una dulce simpatía junto á su protectora la condesa de Pallars, obedecía entonces á ese sentimiento absoluto y tirano que reina sólo sobre esclavos. En un hombre como Odón, de delicadas aspiraciones, de nobles sentimientos, de inteligencia superior, el amor debía hacer estragos.

Así fué. Jamás en tan pocos días se ha desarrollado en un alma una pasión más ardiente y profunda.

El amor, al hacer presa en aquel corazón casi virgen, se cebó en él con violencia. Con más goces no sorbe el vampiro la sangre de su víctima; con más placer el buitre del Cáucaso no devoró las entrañas de Prometeo.

Un nombre asomaba á los labios de Odón cada vez que iba á hablar; una imagen estaba constantemente grabada en su alma. El nombre de Isabel de Mur, la imagen de la arrogante cazadora que se había presentado junto al arroyo del bosque á interrumpir su canto.

Odón estaba verdadera y ciegamente apasionado.

Cabizbajo y meditabundo iba siguiendo su camino, fija su idea en la imagen que le sonreía en su interior, cuando el galope de un caballo le arrancó repentinamente á sus reflexiones. Volvió la cabeza y vió acercarse á un caballero. Era uno de los huéspedes de Belloch. Al ver á Odón, el jinete moderó el paso de su caballo para poder marchar tranquilamente á su lado.

Trocado un cortés saludo, el recién llegado preguntó al trovador:

—¿Á dónde os dirigís?

—Á Bellpuig.

—En el día no habitan allí más que dos niños con su

ayo. Pobre auditorio encontraréis para vuestros cantos.

—No importa. Al trovador le basta con que se le conceda hospitalidad.

—Se me ocurre una cosa. Decid, ¿os interesa llegar hoy mismo á Bellpuig?

—No. Yo jamás tengo prisa para llegar á un punto. Voy donde la mano de Dios me conduce.

—Pues entonces, ¿queréis venir conmigo?

—¡Por qué no!

—Varios caballeros nos hemos dado cita en un punto de estas cercanías para comenzar una cacería mañana al amanecer. Venid: pasaréis la noche en nuestra compañía, y nos alegraréis con vuestros cantares.

—Vamos allá.

Y en efecto; los dos, dejando luego el camino que seguían, empezaron á cruzar campos y bosques en dirección al punto de cita de los cazadores.

Á las dos horas llegaron al espacioso claro de una selva donde se alzaba una tienda de campaña, en torno á la cual reinaba la mayor animación. Una porción de pajes, escuderos y servidores poblaban aquel sitio, unos limpiando las armas, otros los caballos, otros exclusivamente dedicados á los preparativos de la comida; otros, en fin, cuidando de los perros y de los halcones, que los había en gran número.

El caballero que servía de guía á Odón le hizo atravesar por entre toda aquella multitud y le introdujo en la tienda donde estaban reunidos algunos caballeros. Fué recibido el trovador como do quiera le había sucedido hasta entonces: con placer y con aplauso.

—Bien venido, trovador—dijo uno de los circunstantes.—Tú eras el que nos faltabas para acabar de completar las delicias de la noche que á pasar vamos en el corazón de esta selva.

No tardaron en llegar otros cazadores. La reunión



empezó á ser la más alegre y bulliciosa de que puede tenerse idea.

Habían ya comenzado las sombras á descender á la tierra, cuando quedó dispuesta la mesa del banquete en el interior de la tienda, alumbrada ésta por una porción de teas que daban, á decir verdad, más humo que luz. Sentáronse todos á la mesa y la conversación se hizo general.

La guerra y el amor, las dos grandes cuestiones de aquella época, dieron largo pábulo á la conversación.

—Señores—dijo de pronto un joven caballero.—¿No sabéis? Ramón de Cabrera, el que murió hace dos años en las guerras de Italia, se ha aparecido una de estas últimas noches á su desposada.

Muchos de los concurrentes soltaron la carcajada al oír esto.

—Como me lo han dicho lo digo,—exclamó el que con sus palabras había motivado tal hilaridad.

—Necedades del vulgo,—dijo una voz.

—Poco á poco, señores—interrumpió el joven Gisperto de Tamarit, que se contaba entre el número de los presentes.—Yo no sé, ni saber quiero lo que haya en ello de cierto; pero en mi familia existe la tradición de un aparecido que se presentó á su desposada, y aun se dice que la sombra de mi antepasado cruza siempre de noche las solitarias galerías de mi castillo.

—Yo sé esta tradición de vuestra familia, señor de Tamarit—dijo el trovador.—Es el asunto de una interesante balada compuesta hace ya mucho tiempo por un trovador germano que recorrió las montañas de nuestro país.

—Cántala, pues,—gritaron á un tiempo varios.

—Sí, cántala, ya que dices saberla,—dijo el de Tamarit.

El trovador no se hizo de rogar.

ADALBERTO EL APARECIDO 1.

—«Dulcía, Dulcía, mujer á quien adoro hace ya tantos años, mujer por quien tanto he sufrido y he penado tanto, tú has decidido mi pérdida, la has decidido sin misericordia.

»Dulcía, Dulcía, Adalberto de Tamarit, que tanto te ha amado, que reina te ha proclamado en cien torneos, morirá de amor por tí y bajará á habitar bien pronto la lóbrega mansión de los sepulcros.

»No tienes corazón, Dulcía, no lo tienes. Eres insensible como la estatua de mármol que pondrán sobre mi tumba; eres impía y sacrílega como el caballero que no cumple lo que al recibir sus armas juró al pie de los altares.

»Alégrate, Dulcía, la mujer que contra mi seno palpitante he estrechado tantas veces. Mañana por la mañana, ante el altar, entregarás tu mano de esposa y tu fe de mujer á Galcerán de Cruilles. Dime, ¿me convidas á tu boda?»

—«Adalberto, Adalberto, amargas son tus palabras, ¡ay! tan amargas como la voluntad inexorable de los astros que de mis designios se burlan y nuestro amor sincero condenan.

»Adalberto, Adalberto, arroja lejos de tí ese dolor sombrío, como lo harías con una flecha envenenada que se hubiese clavado en tu armadura sin llegar al cuerpo. ¡Hay tantas mujeres en el mundo! Dios nos separa á nosotros.

»Domínate, Adalberto. Ya que á tantos enemigos has vencido, véncete hoy á tí mismo, imponle silencio á tu corazón, sujeta tu deseo calenturiento como suje-

1 Imitación de una balada alemana.

tas con mano de hierro á tu caballo impaciente, y, tranquilo y sereno, ven á asistir á mi boda.»

—«Iré, yo te lo juro, Dulcía; iré, aun cuando ya hubiesen doblado por mí las campanas del monasterio de benedictinos que fundó mi padre; iré y he de danzar contigo. Buenas noches, Dulcía. ¡Hasta mañana!!!»

—«Buenas noches. Hasta mañana.» Al partirse Dulcía, la ventana se ha cerrado rechinando sobre sus goznes con un gemido lúgubre como el que pudiera lanzar un alma en pena. Adalberto permanece inmóvil algunos momentos y en seguida desaparece.

El sol con sus fulgentes rayos disipa las tinieblas. Todo es dicha y alegría en la naturaleza. Cantan los pájaros, cantan los árboles balanceándose, y cantan las campanas que abren sus bocas de piedra y enseñan su lengua de metal desde el gótico campanario.

La muchedumbre se agolpa á la puerta de la iglesia, de donde sale un brillante cortejo. Entre un grupo de caballeros vestidos con lujosos trajes aparece Galcerán de Cruilles dando la mano á Dulcía. Ya son esposos. La bendición de Dios ha caído sobre sus frentes inclinadas uniendo sus corazones.

El pueblo acompaña á los novios hasta su casa saludándoles con entusiastas vítores, á los que responden los escuderos de Galcerán arrojando á la multitud monedas á puñados. Pronto empieza en el palacio la fiesta de boda, fiesta pomposa como todas las de aquella buena edad.

Á la ceremonia religiosa ha sucedido el torneo, al torneo el festín, y al festín, cuando ya las sombras han vuelto á encubrir la tierra, la danza. Los convidados se agrupan y escogen sus parejas, á las cuales acompañan hasta el centro de la sala, iluminada por un ejército de luces.

Dulcía brilla como una rosa y oye con placer las pa-

labras tiernas y amantes que Galcerán murmura á sus oídos. Mientras tanto la sala hierve llena de bullicio y agitación como el mar movido por el látigo de la tempestad.

—«Amada mía, ¿por qué se clavan tus miradas en aquel rincón de la sala?» Así pregunta á su Dulcía el enamorado esposo.—«Galcerán, ¿no ves allí á un caballero con un manto negro?»—El esposo contesta sonriendo: «No, es una sombra.»

Será una sombra, puede ser, pero es si acaso una sombra que lentamente y sin ruido se acerca á Dulcía. Diríase un muerto que camina. La bella novia se estremece, palidece y deja caer la cabeza sobre el hombro del esposo. Adalberto de Tamarit está de pie ante ella.

Adalberto tiende la mano á Dulcía y la arrastra á la danza. Dulcía se ha estremecido de nuevo al contacto de aquella mano fría como la de una estatua de mármol.

—«Adalberto, ¿por qué habéis venido?» murmuró Dulcía.—«Pues qué, Dulcía, ¿no me convidásteis á vuestra boda? contesta Adalberto. Díjeos que vendría y aquí estoy.» La música suena y se disponen á danzar las parejas.

—«Adalberto, frías están tus manos como el hielo.»—«Dulcía, más frío tienes tú el corazón.»—«¿Por qué has venido, Adalberto?»—«¿Por qué me convidaste, Dulcía?» Y sigue la música tocando y las parejas danzando.

—«Adalberto, no sé por qué, pero me das miedo.»—«Y tú, Dulcía, me inspiras compasión.»—«En nombre de Dios retírate.»—«En nombre de Dios he venido.»—«Rotos están nuestros lazos.»—«Sólo Dios puede romper un juramento.»—«¿A qué has venido aquí?»—«Á buscarte.» Y sigue tocando la música y danzando las parejas.

—«Adalberto, vete ya, déjame.»—«Me dijiste que

viniera y he venido.»—«¿Qué quieres de mí?»—«Que me sigas.»—«¿Dónde quieres llevarme?»—«Á mi mansión.»—«¿Y en qué mansión habitas tú?»—«En la de los sepulcros.»—«¡Poder de Dios! tú no eres Adalberto.»—«Sí, soy Adalberto, á quien tu esposo ha muerto esta mañana en desafío.»

Y Dulcía lanza un ay, un ay de terror y angustia que se pierde entre el ruido de la música que suena y entre el rumor de las parejas que danzan.

El baile se suspende porque Dulcía ha caído al suelo. Todos se precipitan, la levantan y la hallan cadáver. El caballero que bailaba con ella ha desaparecido. Ya la música no suena y han acabado las danzas.

Con su balada de Adalberto el aparecido, Odón lanzó de lleno á todos sus oyentes en una conversación sobre muertos y fantasmas. Por largo rato no se habló de otra cosa, y acabó por pedirse al trovador otra composición del mismo género que la que acababa de hacerles oír.

Hacía ya rato que estaba pensando Odón en un asunto.

—Señores—dijo,—¿habéis oído hablar de las cacerías nocturnas del conde Arnaldo?

—No en verdad,—contestaron dos ó tres voces.

—Yo he compuesto una balada sobre tan fantástico asunto; pero si os parece la precederé de algunas noticias históricas que servirán para hacérosla comprender mejor.

—Os escuchamos atentamente.

—El monasterio de San Juan de las Abadesas, llamado así no porque en él todas las religiosas fuesen superiores, sino porque todas eran nobles y de alto rango, fué fundado por el conde Wifredo *el Velloso*, siendo

su primera abadesa una hija del mismo conde llamada Emmon, que murió por los años de 944. Á la virtuosa Emmon sucedió otra superiora que no se nombra, y á ésta Adalaiza, mujer de singular hermosura y de licenciosas costumbres, que no mejoraron por cierto el hábito que vistió y la santa regla de la casa que eligió falsamente para penitencia. Adalaiza con su ejemplo introdujo la disipación y el escándalo entre aquellas tiernas palomas del Señor que veían cada noche á su superiora recibir enamorada al conde Arnaldo, arrogante caballero y audaz galanteador, el cual se introducía nocturnamente en el monasterio por un conducto subterráneo que desde el camino que conduce desde Puigcerdá á Ribas guiaba hasta el claustro del religioso asilo. La escandalosa disipación de aquellas religiosas duró hasta el año de 1017, época en que á instancias de Bernardo Tallaferro, conde de Besalú, expidió Benedicto VIII la bula de extinción del monasterio, llamando á Roma á su superiora y condenándola en rebeldía ¹. Estas son las noticias históricas de que quería

1 D. Manuel Mila, en sus *Observaciones sobre la poesía popular* y en un *Romancillo catalán* que sigue á su obra, traslada una rara y fantástica canción catalana sobre el conde Arnaldo, y hablando de esta canción dice entre otras cosas:

«Pocas tradiciones se conservan en Cataluña tan vivas y localizadas como las del *compte l' Arnau*, cuya habitación todavía se muestra, dándose por tal una casa llamada ahora de Pernal ó de Parnau, situada entre Ripoll y Candevano. Á unas tres horas de distancia de la montaña de Mongrony, superada por una capilla donde hay un gran cuadro en que se ve retratado al conde en medio de llamas. Á esta cima se sube por unas gradas, cada una de las cuales costó al conde una regular cantidad (*una mesura*) de trigo, y cerca de los cuales hay una cima donde á veces aparece el mismo personaje, á guisa del *Feros casador*, con un gran séquito de perros. En el corral del monasterio de Ripoll se daba una limosna instituida por la familia de Arnaldo, y que recibían los pobres sin poder contestar *Deu li pac.*»

hacer preceder mi canto. Y ahora que ya os he dicho la historia, vamos á la balada.

Todos se dispusieron á oír al trovador con la más viva atención y la mayor curiosidad. Nunca quizá había tenido Odón oyentes más solícitos.

EL CONDE ARNALDO.

Á las doce de la noche, cuando la luna brilla en el horizonte, el buen conde Arnaldo se levanta de su tumba. Gira en torno los ojos asombrado de hallarse solo, y aplica á sus labios el cuerno de caza que en bándolera cuelga de sus hombros.

Inmediatamente, como salidos de las entrañas de la tierra, aparecen y se agrupan junto á él los escuderos, los monteros y los servidores. Estos últimos conducen en trailla una porción de excelentes perros.

—Así me agrada—dice el conde Arnaldo.—Prontos á mi llamamiento, atentos á mi mandato. Traedme mi caballo y haced estremecer los ecos de las montañas inmediatas con el concierto de vuestras roncadas bocinas.

El conde Arnaldo monta á caballo.—¡Sus! ¡sus! No hay placer como el de la caza. ¡Halalí! ¡halalí! No hay dicha mayor. ¡Adelante, caballo mío, adelante! Deja atrás en tu rápida carrera los árboles y montañas.

—Adelante hasta que mi cuerpo caiga á pedazos por el camino. La caza es un placer regio. ¡Adelante! ¡Que tiemble la tierra á mi paso y al de los míos! ¡Aullad, perros! ¡Piafad, caballos! ¡Gritad, monteros! ¡Tocad, bocinas!

Los cazadores se precipitan como un huracán, llevando al conde á su cabeza. Los campos, los bosques, las colinas y las montañas, ven pasar con asombro á todos aquellos hombres en desatada carrera.

Es una carrera loca, insensata, vertiginosa, infernal. No corren, vuelan; no parecen hombres, sino demonios. Cruzan como el rayo y lo atropellan todo como el desbordado torrente que baja de la montaña.

Á su paso han encontrado un anciano peregrino que iba en romería á la Virgen de Montserrat. Cazadores, caballos y perros han pasado sobre él destrozándole y dejándole cadáver en el camino.

Un escudero ha querido socorrerle; pero el conde Arnaldo se lo impide.

—Tráguete el infierno—dice,—y á tí con él si le auxilias. ¿Quién no le mandaba hacerse á un lado para abrírnos paso?

La comitiva prosigue su carrera infernal. Una pobre muchacha que atravesaba el camino huye desalada ante aquel torbellino que se acerca, y corre á refugiarse al pie de una cruz de madera que se alza á un lado de la senda.

Los caballos de los cazadores se encabritan furiosos al pasar por delante de la cruz; el desorden se introduce en las filas; los cascos del alazán del conde hieren en la frente á la muchacha, que rueda á los pies de los caballos.

La comitiva pasa por sobre su cuerpo como ha pasado por sobre el del anciano que iba en romería á Montserrat. En tanto el conde grita:—¡Sus! ¡sus! ¡Halalí! ¡halalí! ¡Buena va á ser la caza!

Pasan por junto á un castillo. El conde Arnaldo se detiene y todos con él.—Aguardad aquí un instante: quiero visitar á mi viuda, á quien no he visto hace tiempo.—Y Arnaldo penetra en el castillo.

—¿Qué hacéis aquí tan sola y triste, esposa mía?—No estoy sola, conde Arnaldo, que Dios y la Virgen María están conmigo.—¿Queréis dejarme ver á mis hijas para que pueda estampar un beso en su frente?

—No, que vuestro beso las quemaría, conde Arnaldo. Llamas os salen de los ojos y boca. Bien se conoce que moráis en el infierno.—Esposa, despertad á vuestros criados para que den de comer á mi caballo.

—Vuestro caballo sólo come almas condenadas, conde Arnaldo.—¿No queréis dejarme besar en la frente á mis hijas?—No, que vuestro beso quedaría impreso eternamente en ella como un sello infamante.

—Pues entonces para despedida, esposa mía, démonos las manos.—No, que me las quemarías también, conde Arnaldo. Idos pronto de aquí antes de que os hallen á faltar los demonios y vengan á buscaros.

Ya ha vuelto la comitiva á empezar su desatada carrera. Aullan los perros, y suenan las bocinas, y gritan loz monteros.—¡Sus! ¡sus! ¡Halalí! ¡halalí! ¡La caza va á ser buena!

Pasan por junto á la boca de una cueva. El conde Arnaldo se detiene y todos con él.—Aguardad aquí un momento. Voy á buscar á mi Adalaiza, á quien no he visto hace tiempo. Y Arnaldo penetra en la cueva.

Hay un caballo negro preparado. Adalaiza monta en él y cabalga junto al conde. Se precipitan furiosos á la cabeza de los suyos. La luna brilla y alumbra la fantástica carrera. ¡Sus! ¡sus! ¡Halalí! ¡halalí! ¡La caza va á ser buena!

Un ciervo cruza saltando arroyos y barrancos. Es tan ligero que se diría que tiene alas. El conde Arnaldo blande su cuchillo de monte y acerca el cuerno á sus labios, llenando el aire con roncós sonidos.

Precipítanse los perros y tras ellos el conde y Adalaiza. Arnaldo azuza á sus perros con la voz, con el cuerno y con el látigo. El ciervo desaparece de pronto como tragado por la tierra.

La jauría, furiosa al ver que se le escapa su presa, se arroja sobre el conde Arnaldo y Adalaiza. Huyen

los dos á todo el escape de sus caballos, y tras ellos se lanzan los perros como hambrientos lobos.

Es una lucha desesperada. Van ganando los perros rabiosos todo el terreno que pierden los caballos. Ya están junto á éstos y les muerden las piernas. Los caballos caen precipitando á sus jinetes.

Al ver segura su presa, la jauría arroja un aullido salvaje como el grito de triunfo de todos los demonios del infierno. El conde Arnaldo y Adalaiza luchan en vano contra los perros.

Contra los perros, que ruedan los ojos encendidos y abren su boca ensangrentada. Dando aullidos espantosos se tiran á ellos como fieras y empiezan á destrozarles. Sangriento es su festín.

Los arrastran vivos por el bosque y lo siembran con sus miembros palpitantes. Horrible es el martirio de Adalaiza y de Arnaldo, más horrible que el del infierno con su fuego y sus tenazas.

Los perros no sueltan su presa hasta que les han destrozado del todo, confundiendo y esparciendo sangrientos despojos. La sangre mezclada de las dos víctimas forma un arroyo en el que van á beber los perros.

Tal es la caza nocturna del conde Arnaldo; caza que se renueva cada noche á las doce, cuando brilla la luna en el cielo. Tal es el martirio que sufren por sus crímenes el conde Arnaldo y la abadesa Adalaiza.

—Magnífico—dijo el de Tamarit así que el trovador hubo terminado,—y sólo por este canto merece Odón nuestros aplausos y nuestros dones; pero, si os parece, señores, dejémonos ya de muertos, fantasmas y aparecidos, y evoquemos la alegría y el entusiasmo que en este momento nos falta con trovas de guerra ó de amores.

La proposición fué aceptada, y después de haber corrido la copa á la redonda brindando cada caballero por la dama de sus pensamientos, volviéronse todos hacia el trovador, que se disponía á hacerles oír un canto de un género distinto.

MARGARITA LA RUBIA.

En aquel tiempo, cerca de Montblanch, había una fuente que nacía en un bosquecillo y deslizaba juguetona sus aguas á través de una verde pradera, yendo á morir, ó á ocultarse por lo menos, en un espeso bosque de matorrales y zarzas.

Tal es la imagen de la vida. Después de la niñez, que es la verde pradera, vienen la juventud y la vejez, que son los matorrales y las zarzas.

Junto á la fuente se alzaba un sauce que se cubría con su verde cabellera, rozada al paso por las murmurantes aguas; y bajo este sauce iba á sentarse cada día Margarita la rubia á la hora en que las flores se disponen á abrir sus cálices y á embalsamar el aire con sus perfumes.

Margarita, fuerza es que lo diga, nobles caballeros, no iba á sentarse bajo el sauce por simple amor á la naturaleza, ni tampoco con el objeto de beber de las aguas de la fuente.

No, porque á la hora en que las flores nocturnas se disponen á abrir sus cálices, su amigo Guillén se dirigía al sauce en busca de Margarita. Su amigo Guillén, el bastardo de Cabrera, la mejor lanza y la mejor espada del país.

Todas las noches se entretenían los dos amigos en pasear á orillas del arroyo y en coger las flores azules y amarillas que crecían junto á la fuente; flores que el amigo Guillén besaba una á una formando un ramille-

te, y ramillete que Margarita prendía galantemente á su seno.

¡Oh dulce amistad! ¡puro y cándido amor! ¡Nunca quizá bajo el cielo donde se halla Dios se habían amado dos corazones con más ternura y con más casta pasión!

Margarita, al llegar una noche al sauce donde ya Guillén la estaba esperando, le dijo:

—Amado mío, júrame que me amarás hasta que dejen de correr las aguas de esta fuente.

Y á esto respondió Guillén:

—Jamás, mientras corran las aguas de esa fuente, jamás dejaré yo de amar á Margarita la rubia.

Juró una y dos y tres veces; pero, sin embargo, una noche se halló sola Margarita bajo el sauce. Interin aguardaba á su amigo, se entretuvo en coger florecitas azules; pero al ver que Guillén no llegaba, arrojó con despecho las flores á la fuente, que murmuraba entonces plañideramente como si llorase.

Al día siguiente Margarita llegó al sauce algo más temprano y se marchó algo más tarde. También estuvo sola. Los ruiseñores cantaban melancólicamente entre los árboles. La fuente no cesó de llorar mientras junto á ella permaneció la rubia Margarita.

Volvió de nuevo al otro día antes que cerrara la noche, y tiritando de miedo y de frío permaneció bajo el sauce hasta que los primeros rayos del sol fueron á deslumbrar sus ojos preñados de lágrimas.

Ocho noches seguidas fué Margarita al lugar de la cita y ocho noches seguidas esperó en vano.

—Todo está concluído—se dijo entonces,—todo está concluído.

Y enjugando las lágrimas que se agolpaban á sus bellos ojos, se dirigió á llamar á la puerta de un monasterio donde moraban cándidas palomas del Señor.

Y en tanto, ¿qué hacía Guillén, el bastardo de Cabrera? ¿Qué hacía, que no iba al sauce para estrechar entre sus brazos á la enamorada Margarita?

Guillén había partido á Tamarit para tomar parte en un torneo, y allí había visto á una hermosa dama, peregrina belleza de rasgados ojos negros, á cuyos pies cayera fascinado y suspirando de amor.

¡Oh! Guillén, Guillén, corazón infiel, ¡Margarita te espera bajo el sauce que crece junto á la fuente, sus bellos ojos vierten lágrimas de amargura, sus labios se entreabren para dar paso á los suspiros de la desesperación, y tú en tanto caes á los pies de una profanada belleza!

Mucho tiempo pasó, mucho; pero un día, sin embargo, el bastardo de Cabrera, que dormía pacíficamente, vió en sueños á Margarita tomando el velo de religiosa. Saltó del lecho, pidió sus armas y caballo y se dirigió al sauce que crecía junto á la fuente.

—«Margarita, Margarita, ¿dónde estás? La fuente sigue corriendo, y he aquí llegada la hora en que las aves se refugian en sus nidos y en que las flores nocturnas se disponen á abrir sus cálices. Dí, Margarita, ¿dónde estás?

»Si una fascinación pasajera me apartó un instante de tus brazos, hoy vuelvo más enamorado que nunca á jurarte amor eterno y eterna fidelidad.

»Margarita, Margarita, mañana volveré á la fuente, y si no estás junto á ella me despediré del sauce que contempló un día nuestros cándidos amores, me despediré de las florecillas azules que crecen á orillas del arroyo, cortaré un bastón en el bosque y me iré á morir á la Tierra Santa.»

Esto dijo Guillén, y á la noche siguiente, cuando volvió á la fuente, la luna plateaba con sus pálidos rayos las ramas del sauce agitadas por la nocturna brisa.

Los ruiñeñores cantaban escondidos en el bosque, pero tan triste y melancólicamente, que no parecía sino que era el suyo un canto de muerte.

Al llegar Guillén al pie del sauce, se estremeció y llevó la mano á su corazón. Acababa de ver á una religiosa tendida sobre la yerba con la cabeza apoyada en la piedra de la fuente.

—¡Margarita! ¡Margarita!—gritó cayendo de rodillas, y el eco de los bosques tristemente respondió:—¡Margarita! ¡Margarita!

Levantóla Guillén en sus brazos con espanto y con amor.

—«Adiós, Guillén—le dijo entonces ella.—Desde que estoy en el convento rogando á Dios, me he ido sintiendo morir poco á poco.

»Muerta estoy, amigo mío, y si mi corazón late aún, es porque palpita junto al tuyo, que no me ha dejado de amar en el fondo.

»Un favor quiero pedirte. Entiérrame aquí. No quiero volver al monasterio, donde el corazón se petrifica y los ojos se abrasan á fuerza de llorar.

»Entiérrame aquí, Guillén, aquí, junto á la fuente, para que oiga yo cómo gimen impulsadas por el viento las ramas del sauce testigo de nuestro amor y de nuestra dicha.

»Durante las hermosas mañanas del mes de Mayo, mientras cantará el ruiñeñor sus tiernas trovas en el bosque, yo me acordaré que me has amado y te perdonaré que por un instante me hayas olvidado.»

Cuando concluyó de hablar, Guillén se tiró de los cabellos, rasgó sus vestiduras y exclamó con desesperación:

—¡Ay! ¡ay! mi hermosa Margarita ha muerto.

La luna inundaba el sauce y la fuente con su dulce y triste claridad. Guillén cogió á su amada en brazos y

le dijo palabras tiernas y cariñosas, creyendo siempre que iba á contestarle.

¡Ay! Margarita no podía ya oírle. ¡Cuán bella estaba aún, sin embargo de que el soplo de la vida no animaba aquel rostro pálido y aquellos ojos cerrados!

Guillén pasó toda la noche rezando por el alma de su bella Margarita, tan pronto de rodillas junto á su cuerpo inanimado, tan pronto estrechándolo contra su corazón.

Al nacer el día abrió sollozando una huesa. Cuando hubo profundizado bastante la huesa, alfombróla de yerba brillante de rocío.

Sobre este lecho fúnebre colocó á Margarita; y por última vez le besó la mano, y por última vez acercó sus labios á su frente depositando un beso casto y tierno en ella.

Sobre Margarita arrojó todas las flores silvestres que pudo coger á orillas del arroyo, en el bosque y en la pradera.

Sobre las flores echó la tierra, tierra regada con sus lágrimas.

En seguida se alejó lentamente, y jamás volvió á saberse de él en la comarca.

Durante las hermosas mañanas del mes de Mayo, mientras canta el ruiseñor sus tiernas trovas en el bosque, Margarita en el fondo de su huesa recuerda el amor de su Guillén.

Y puede ver entonces cómo se estremecen las florecitas azules que siembran su tumba siempre verde.

Si vais un día á Montblanch, nobles caballeros, y os llegáis al sauce, deteneos á meditar junto á la huesa de Margarita que allí duerme su sueño eterno al rumor del agua de la fuente, rumor grato y dulce al corazón enamorado.

XIII.

Aún les cantó Odón algunas trovas más, y no hubieran tan fácilmente abandonado el recreo de aquellos deliciosos momentos, si no hubiesen todos conocido la absoluta necesidad que tenían de entregarse al reposo á fin de estar aptos al día siguiente para las fatigas de la caza.

El primer sonris del alba les halló prontos á todos. Los caballeros se encaminaron al bósque, y Odón emprendió su camino hacia Bellpuig, á donde llegó á las pocas horas de marcha.

Bien sabía el trovador que no habitaban en Bellpuig más que dos niños con su anciano ayo; pero no por esto quiso pasar de largo, fiel al itinerario que se había trazado. Bien hizo en ello, y motivos tuvo luego de darse el parabién. Aguardábale allí una grata sorpresa.

En efecto, la primera persona con que tropezaron las miradas de Odón así que un viejo servidor le hubo introducido en la antigua mansión de los Bellpuig, fué Isabel de Mur.

—Vos aquí, señora,—dijo sorprendido el trovador.

—Yo misma, Odón, y por cierto que os estaba ya esperando.

El corazón del trovador latía con violencia. No debemos extrañarlo nosotros los que sabemos cuáles eran los pensamientos secretos de aquel hombre y cuán ardentemente una pasión tan repentina como profunda se había apoderado de su alma. Aquel encuentro casual, aquel accidente debido pura y simplemente al acaso, le pareció á Odón un hecho providencial. Dios, que no ignoraba su amor, lo protegía evidentemente cuan-

do en medio de su camino volvía á colocar el objeto de su acendrada adoración.

Así que hubo vuelto en sí de su primera sorpresa, nuestro héroe dirigió la palabra á Isabel con voz poco segura y que bien á las claras revelaba su emoción.

—¿Me esperabáis, decís? ¿Quién, pues, os dijo que me dirigía á Bellpuig?

—Vos mismo. ¿No os acordáis que en mi casa trazásteis el itinerario que íbais á seguir y que esta morada se hallaba en vuestro camino?

Esta contestación dejó helado al trovador. No esperaba aquella respuesta, pronunciada por Isabel en el tono de la más completa indiferencia. ¡Los amantes siempre ven visiones, y su desbocado pensamiento rompe barreras y límites, creyéndolo todo fácil, creyendo que los acontecimientos se suceden sólo á guisa de sus deseos! Todos los enamorados se parecen en este punto.

Odón, que apenas conocía á aquella mujer, de la cual, sin embargo, tan profundamente se había apasionado; Odón, que no había dirigido á Isabel otras palabras que las de pura galantería; que jamás le había hablado, ni á ello se hubiera atrevido, de su loco amor; Odón, sin embargo, al preguntarle:—¿Quién os dijo que me dirigía á Bellpuig?—esperaba de buena fe y como la cosa más natural del mundo que Isabel le contestaría:—Mi corazón.

¡Pobre loco! ¡Pobre visionario! ¡Pobre alma cándida!

Así es que las palabras de Isabel le dejaron frío como un desengaño. Tal sucede á los hombres que viven de ilusiones.

Isabel hubo de comprender que algo le pasaba á Odón y clavó en su rostro una indagadora mirada, una de esas miradas de extraña é irresistible fijeza, como sólo las poseen en el mundo las mujeres y las águilas.

Odón se callaba, y ella fué por lo mismo la que rompió el silencio.

—Bien venido sea el errante trovador á esta morada —dijo.—En nombre de sus jóvenes dueños, yo os ofrezco la más cordial hospitalidad.

Y diciendo esto señaló á dos niños de doce años el uno y de catorce el otro poco más ó menos, en quienes aún no había reparado nuestro héroe. Saludóles el trovador.

—Dos niños son —prosiguió,—que sus padres me dejaron encomendados, y á los que me complazco en educar y formar según mis ideas. Acostumbro á venir muy á menudo á Bellpuig para pasar días enteros con ellos. Vuestra llegada, Odón, va á ser feliz para estos niños, pues que les relataréis, como vos sabéis hacerlo, alguno de los brillantes episodios de nuestra historia, ya que afortunadamente no tenemos que ir á buscar en las extranjeras espejos de virtud, de honor, de lealtad y de valor donde hacer que se contemple nuestra juventud.

Halagábale á Odón la idea de permanecer algunos días allí junto á Isabel, y se apresuró á aceptar por lo mismo la proposición.

—Os cedo mi lugar mientras aquí permanezcáis, que ha de ser el más tiempo posible—dijo Isabel.—Vos seréis su maestro.

En efecto: desde aquel mismo instante quedó el antiguo paje de la condesa de Pallars instalado en sus nuevas funciones, y aquella misma tarde comenzó á ejercer su ministerio con la relación que hizo á Isabel y á los dos jóvenes Bellpuig de uno de los hechos notables de nuestra historia.

LA CONQUISTA DE CERDEÑA.

(1323.)

En todas épocas han ocupado la silla condal de Cataluña y el regio trono de Aragón varones de prez y fama, dignos de que se transmitan sus hechos á la posteridad encomiados por la pluma del cronista, cantados por el arpa del trovador. En todas épocas nuestro país ha tenido héroes, y con los héroes glorias, y con las glorias timbres imperecederos que ha grabado el genio de la libertad y de la independencia en las páginas de una de las más ricas historias de la tierra.

Prestadme atención y me oiréis narrar la historia de la conquista de Cerdeña que, por grande que sea, no es sino una sola de las brillantes epopeyas que han alcanzado para nuestra patria la más justa inmortalidad.

Al lucir el sol del día 30 de Mayo de 1323, alumbró con sus dorados rayos á más de 300 naves que abandonaban las aguas de Port-Fangós.

Era la armada expedicionaria que partía para la conquista de Cerdeña.

Aragón, Cataluña, Valencia y Mallorca, habían todas contribuído á la gloriosa expedición con su oro, con su industria y con sus hijos; y era tanto el entusiasmo por la empresa, que hubo de despedirse á más de 20.000 hombres, los cuales se volvieron tristes á sus casas, por no tener cabida en las embarcaciones.

Era general de la expedición el príncipe D. Alfonso, que no debía tardar en subir al trono. Su padre el rey D. Jaime II *el Justo*, al despedirse de él en el puerto y al entregarle el antiguo estandarte que los condes de Barcelona habían llevado en sus guerras, le habló de esta manera:

—«Hijo, os entrego la bandera nuestra antigua del

Principado de Cataluña, la cual tiene un singular privilegio que es menester guardéis bien; privilegio no falsificado ni improvisado, sino puro, limpio, sin falsificación, sellado con sello de oro, y es el de que nunca en campo alguno nuestra bandera real ha tenido que retroceder ni confesarse vencida. Tal es el privilegio que os pido de bien guardar.

«Volvédmelo, hijo mío, entero y bueno como os le doy. Lleváis para esta empresa la representación de la majestad de nuestra casa y la gloria de nuestros progenitores, cuya honra y la memoria de sus hazañas y victorias os encargo también y encomiendo. Así, pues, os pido para mi consuelo y el del país que á su imitación en los combates seáis siempre vos el primero que acometa, y siempre con el propósito firme de vencer ó morir.»

Y estas últimas palabras de *Vencer ó morir*, D. Jaime se las repitió tres veces á su hijo como para grabarlas en su memoria, y para que nunca olvidase tan honrada lección.

No la olvidó ciertamente el joven D. Alfonso.

Animoso partió y decidido el día citado, guardador del estandarte y de la gloria de Aragón.

Cruzó el mar la poderosa armada llevando en su seno á los caballeros del reino más señalados por su esfuerzo y nobleza, á los marinos catalanes más nombrados y famosos y á la princesa Doña Teresa de Entenza, que como buena esposa quiso compartir con su amado Don Alfonso los peligros y las glorias de la empresa.

Trece días tardó en llegar á su destino, á causa de algún contratiempo que experimentó; pero el día 13 de Junio arribó toda la escuadra á Palma de Sols, población llamada así por estar edificada sobre las ruínas de un lugar muy famoso, conocido antiguamente con el nombre de Sulci, colonia que fué de los guerreros cartagineses.

Inmediatamente se presentaron á reconocer y á jurar por su señor al rey D. Jaime y por su sucesor al infante D. Alfonso, Hugo, el juez de Arborea, y varios señores principales de aquella isla, pasándose, concluida esta ceremonia, á celebrar consejo de capitanes. Quedó decidido que el grueso del ejército, con D. Alfonso al frente, se dirigiría á poner cerco á Villa de Iglesias, que era la principal fortaleza que tenían los pisanos, mientras que un tercio de tropas iría á ayudar al vizconde de Rocaberti, que estaba ya sobre Caller y que comenzaba á tener en mucho aprieto este castillo.

Los pisanos eran entonces los dueños de la mayor parte de la isla y habían hecho grandes preparativos para oponer una resistencia desesperada. El gobernador de Villa de Iglesias había jurado que la plaza no se entregaría sino reducida á cenizas y sepultada la guarnición bajo sus ruínas.

Sentó el príncipe su campo ante la villa y dióla el primer asalto el día 6 de Julio, siendo rechazado con notable pérdida. Fué en este combate muy mal herido uno de los principales y más valientes caballeros catalanes, Hugo de Santapau.

El juez de Arborea con su gente auxiliaba á los nuestros en aquel sitio, y pasaron también al real á prestar homenaje al príncipe por los castillos y lugares que en Cerdeña tenían los Oria, los Malespina y los Spinola, haciendo lo propio los de la ciudad de Sacer, á la cual envió D. Alfonso por gobernador al caballero Guillén Moliner, que fué recibido con demostraciones afectuosas de todos los ciudadanos. De este modo quedó reducida á la obediencia, acatando á la nación aragonesa toda la parte de Cerdeña que estaba en poder de los genoveses, manteniéndose sólo firmes y rebeldes los lugares que reconocían al señorío de Pisa.

Proseguía en el ínterin el sitio de Villa de Iglesias,

y aunque D. Alfonso intentó contra ella el 20 de Julio un segundo y sangriento asalto, no pudo apoderarse y comprendió que eran precisos más tiempo y más paciencia para rendir la plaza. Decidióse, pues, á estrecharla con ahinco y á batirla por hambre.

Rudo y riguroso fué el noviciado de la escuela militar que allí tuvo nuestro esforzado príncipe. No sólo resistió la villa con obstinación y con empeño, fatigando á los nuestros y teniéndolos en continua vela, sino que el cruel azote de la peste fué á encender en el campo sitiador el más terrible contagio. Más de la mitad de la gente pereció y la otra mitad llegó á pisar los umbrales de la muerte. Fué tan terrible la mortandad, que no había quien hiciese las guardias ni quien enterrase á los muertos.

Sucumbieron los caballeros más principales, los guerreros más valientes; murieron casi todas las damas de la princesa, y ni ésta ni el príncipe escaparon al contagio. D. Alfonso, en particular, lo sufrió con el rigor más fuerte; pero no por esto quiso seguir el parecer de sus médicos, que le aconsejaban partiese del campamento por algunos días. No quiso abandonar un solo momento á los suyos ni desistir de su empresa. Ni aun en lo más fuerte de su enfermedad dejó de armarse ningún día y salir á visitar los trabajos del sitio, y á los que le tachaban por esto de imprudente y temerario, respondía siempre con heroica constancia:

—Amigos, vencer ó morir, que así me lo encomendó mi padre.

¡Noble esfuerzo, resolución heroica, valeroso ejemplo que no contribuyó poco ciertamente á sostener el ánimo de aquella débil tropa de enfermos y moribundos para que pudiese con éxito resistir las continuas y furiosas salidas de los sitiados!

Mientras que el ejército sitiador languidecía ponien-

do á dura prueba su constancia y esfuerzo ante los muros de Villa de Iglesias, Francisco de Carroz, el almirante catalán encargado de proteger por mar el sitio del castillo de Caller, llevaba á cabo una corta, pero venturosa expedición. Habíansele unido Ramón de Peralta y Bernardo de Cabrera con sus compañías y con algunos almogavares, y pasó con ellos al puerto de Ullastre, donde entró vencedora la armada, rindiendo su castillo. De allí pasaron á Terranova, donde, aunque ganaron una torre, no consiguieron la plaza; devastaron toda aquella costa de Cerdeña; aterrizaron la de Córcega, la cual recorrieron victoriosos, y cargados de botín regresaron al puerto de Canelles á tiempo para impedir que desembarcase gente y víveres una armada que acababa de llegar de Pisa.

Cada vez era mayor el empeño que ponía el príncipe en tomar á Villa de Iglesias, que se defendía con verdadero heroísmo. El ejército sitiador había quedado reducido á una mitad; pero si flaqueaba en número, no así en valor ni en esfuerzo. D. Alfonso fué el primero en compartir con sus soldados el hambre, la miseria, las fatigas y enfermedades, y con tan brillante ejemplo y tan bravo general, ni siquiera pensaron los nuestros en que pudiese levantarse el campo.

Advertido en tanto el rey D. Jaime del estado de su ejército en Cerdeña, le envió pronto socorro haciendo que de Barcelona partiese Guillén de Aulomar con algunas naves y con 1.300 catalanes. Con este auxilio D. Alfonso estrechó el cerco, y hubiera ya al pronto alcanzado su intento si desgraciadamente la armada de los pisanos no hubiese conseguido alguna ventaja sorprendiendo en el puerto de Canelles á los nuestros, apoderándose de algunos buques y quemando otros que estaban cargados de víveres para el ejército. Mayor aún hubiera sido el daño sin el valor de Ramón de Senma-

nat, gobernador de Gociano, que cargó á los enemigos obligándoles á partir precipitadamente, abandonando la empresa de conquistar la plaza.

La obstinada defensa de Villa de Iglesias llegó á reducir el resto de su guarnición á vivientes esqueletos; y cuando ya hubieron agotado todos sus recursos, cuando ya no tuvieron ni aun animales de los más inmundos con que alimentarse, capitularon su entrega á principios de Enero de 1324 si antes del 13 de Febrero no eran socorridos.

Con esta nueva apresuró Pisa la partida de su armada, que se componía de 52 galeras; pero aunque llegó antes del día designado, fué tarde ya para socorro de la plaza. La guarnición había tenido que rendirse hacía seis días, impelida por el hambre.

Poco permaneció el vencedor D. Alfonso en Villa de Iglesias. Dejó allí á su esposa con la guarnición correspondiente, y partióse con lo demás del ejército á unirse con el que se hallaba en el asedio de Caller. En esto, los pisanos que iban mandados por el conde Manfredo de Donorático echaron su gente á tierra amenazando dirigirse en socorro de los sitiados en Caller; pero el animoso príncipe se apresuró á cortarles el paso para obligarles á la batalla, como si el número de su gente hubiese sido tan superior que para precisarles hubiera necesitado de aquella diligencia, siendo así que sólo tenía 2.000 infantes entre almogavares y sirvientes, 400 hombres de armas y 150 caballos ligeros, y de éstos los más flacos y sin fuerzas, como convalecientes del fatal contagio que había destruído el resto del ejército, mientras que los enemigos contaban con 6.000 infantes y 2.200 caballos.

Los campos de Luco Cisterna fueron el teatro de la batalla. Allí fué donde nuestra nación alcanzó otro de esos timbres gloriosos que brillan espléndidos en su his-

toria; allí donde nuestro pendón consiguió otro de esos magníficos triunfos que pasan á la posteridad envueltos entre una aureola de gloria. La jornada de Luco Cisterna es uno de los grandes hechos de armas de nuestros buenos tiempos.

Mandaba nuestra vanguardia un famoso varón de Cataluña, D. Guillén de Anglesola, y el príncipe con su estandarte se había quedado de jefe de la retaguardia. Al avistarse los dos ejércitos se embistieron con grande valor y brío; pero el primer choque de los enemigos fué tan furioso, que dieron en tierra con todos los estandartes de nuestros ricos hombres, excepto el de D. Guillén de Cervelló. Para reparar este desorden, se lanzó á la pelea el príncipe con su retaguardia, y el combate empezó con nueva furia y con nuevo empeño.

D. Alfonso se hallaba siempre con los más avanzados, cumpliendo así el consejo que de vencer ó morir le diera su padre, y sucedió en esto que el estandarte real fué á parar á manos de los enemigos por haber caído del caballo D. Juan Jiménez de Urrea, que era el caballero que lo llevaba. Al ver esto el príncipe, se em braveció de tal modo que se entró ciego por lo espeso de los escuadrones enemigos, donde á impulso de su esforzado valor consiguió su intento de recobrar el pendón, pero con tan eminente riesgo de su vida, que los contrarios le mataron el caballo, hiriéndole en una sien y oprimiéndole con el más obstinado empeño. El arrojo del príncipe burló todos sus esfuerzos. Con el estandarte bajo sus pies y con la espada en la mano se defendió de todos, hasta que fué socorrido por los caballeros de su guardia Urrea, Aibar, Vizcarra y Bernardo de Boxadós, que se apeó del caballo para dárselo á D. Alfonso, el cual en recompensa le confió el estandarte real, á tanta costa y con tan heróico esfuerzo recobrado.

No paró aquí. Apenas se vió el príncipe á caballo, cuando sin reparar en la mucha sangre que manaba de su herida cerró con su gente contra el numeroso escuadrón de los caballeros enemigos, volviéndole á empuñar tanto su ardor y su arrojo, que de nuevo quedó cortado en medio de los contrarios. Este incidente decidió en favor de los nuestros la victoria, porque los esfuerzos que hicieron para entrar á socorrerle pusieron en tal confusión á los enemigos y los desordenaron de tal modo, que no pudiendo reorganizarse se dieron precipitadamente á la fuga, dejando el campo sembrado de cadáveres y llevándose á su general Manfredo, herido mortalmente por mano de nuestro valiente D. Alfonso.

Todos los que pudieron escapar con vida refugiáronse en Caller, donde murió al poco tiempo Manfredo de Donorático. El príncipe dió gracias con todo su ejército al Señor por tan señalada y decisiva victoria, y mandó levantar una capilla, á invocación de San Jorge, en el mismo sitio donde le mataron su caballo y estuvo en tanto aprieto.

Animado el almirante Carroz al recibir la nueva de esta victoria, embistió con sus galeras á las enemigas y vengó bizarramente el desastre de Canelles dispersando á la armada y apoderándose de todos los buques y bajeles cargados de víveres.

En tanto ya D. Alfonso con sus vencedores soldados se había dirigido á activar el sitio de Caller, cuya plaza se hallaba reforzada por todos los fugitivos de la batalla; y para apurarlos más y abatir sus esperanzas, hizo construir, inmediato al de Caller, un gran castillo que llamó de Bonayre (*buen aire*). El asedio fué entonces emprendido con vigor y constancia.

No tardó en aumentarse el ejército sitiador con la llegada de 18 galeras que habían partido de Barcelona al mando de Pedro de Belloch y Miguel Marquet, dos

muy expertos y célebres marinos de aquellos tiempos. Una nueva victoria acabó de sentar la fama y el crédito de nuestro ejército. Había salido un grueso destacamento de caballería de Villa de Iglesias escoltando á la princesa, que pasaba á Monreal. Atacáronle decididos los enemigos con ánimo de apoderarse de Doña Teresa de Entenza; pero Bernardo de Centellas y Guillén de Namontaguda, jefes del destacamento, combatieron con tanto valor, que alcanzaron la victoria, si bien hallaron la muerte en el campo. Salvóse la princesa, aunque á costa de las vidas de sus dos valientes servidores.

Callar tuvo por fin que capitular, pactando que tanto esta plaza como las villas de Estampax y Vilanova se diesen en feudo á la señoría de Pisa para que las poseyese bajo la obediencia del reino de Aragón, mediante el tributo de 1.000 libras anuales y renunciando sus derechos á lo restante de las islas de Córcega y Cerdeña. Así fué como se ajustó la paz, quedando de este modo vasalla de nuestra corona aquella formidable república de Pisa que era la más poderosa y opulenta de su tiempo.

El 18 de Julio de 1324 pudo ya embarcarse el príncipe D. Alfonso en Bonayre y pasar á Barcelona, donde le esperaba un trono, dejando tranquila y obediente á Cerdeña bajo el amparo y guardia del pendón de las gules Barras.

Verdad es que no tardaron por comunidad de intereses en unirse genoveses y pisanos, hasta entonces enemigos, y en conmover á los sardos contra sus conquistadores; pero hallaron vigilantes á los que creían sorprender, y en lugar de conseguir su objeto labraron su pérdida.

El almirante catalán Carroz puso en dispersión y fuga á la armada de Gaspardo de Oria tomándole siete

galeras. Ramón de Peralta venció al mismo Oria en otro encuentro, y después de haber tomado por asalto el castillo de Estampax junto con Carroz, pasó á poner sitio á Caller, en cuya plaza no tardó en ondear el pabellón aragonés.

El fruto de estas victorias fué, sin embargo, retrasado por los mismos jefes de nuestro ejército, que pararon el curso de la fortuna, cuando más favorables se les mostraba, con sus bandos y disensiones, provenientes de los celos que produjo en Carroz el que se diese á Ramón de Peralta el mando de la isla, cuando él había trabajado tanto en su defensa. Estos bandos llegaron por desgracia á tanto, que ambos partidos vinieron á las manos, teniendo lugar una furiosa batalla entre los de Carroz y de Peralta. Infinidad de muertos hubo por una y otra parte, y hubiera producido tan infeliz rivalidad la pérdida de toda la isla, si el rey, sabedor de lo que pasaba, no se hubiese apresurado á despojar á entrambos de su mando, enviando á Bernardo de Boxadós por almirante y á Felipe de Boil por gobernador y capitán general.

Con la llegada de estos nuevos jefes se aquietaron las discordias, rindiéronse los sublevados de la isla, y en virtud de la paz ajustada con el rey, los pisanos recibieron en feudo algunas villas apartadas del mar donde no les fuera fácil alterarse.

Tal es en resumen la historia de la conquista de Cerdeña, conquista que no deja de ser una de las páginas más brillantes de nuestros gloriosos anales.

La relación histórica de la conquista de Cerdeña no fué la única que oyeron de boca del trovador los moradores del castillo. Durante los días que permaneció en Bellpuig tuvo ocasión de recordar y contar algunos de

los hechos que más gloria han dado á Cataluña, y que eternamente han quedado consignados en los anales de su historia.

Odón, como buen catalán y como buen trovador, evocaba con gusto los recuerdos de lo pasado, mayormente pudiéndolo hacer con recuerdos que eran un tesoro de proezas, con recuerdos brillantes que honraban á nuestra noble y caballerescas patria.

Pero no eran, sin embargo, los que á esto consagraba los momentos más felices de nuestro entusiasta héroe. Aprovechando la delicia de esas puras noches primaverales que tan comunes son en nuestro país, Odón daba largos y extensos paseos con Isabel, y su alma se embriagaba entonces de emociones y nadaba su espíritu en un mar de venturosos goces. El amor, que ya estaba desarrollado en su corazón como sabemos, adquirió entonces una nueva fuerza.

Estos instantes son el verdadero tesoro de la existencia en hombres como nuestro Odón, cuya alma cándida da á desgranar todas sus ilusiones á la impresión fugitiva del momento, así como la flor da á aspirar sus perfumes á la brisa ligera que pasa. Cada día, á cada hora, á cada instante, iba descubriendo una nueva perfección en Isabel, como un hombre que camina por un país desconocido y á cada paso halla nuevos objetos que le encantan y seducen.

Mientras esto sucedía con el uno, Isabel estaba muy lejos de permanecer indiferente y apática. Sentía impresiones hasta aquel instante desconocidas en ella, y es que el amor se deslizaba en su corazón como un rayo de sol en un aposento oscuro. Una tierna simpatía le unía ya al trovador, y entre personas de distinto sexo poco tarda la simpatía en hacer lugar á otro sentimiento más dulce y consolador. Isabel llegó á amar á Odón sin confesárselo á sí misma; pero le amó con ese amor

que no es ni buscado ni motivado, que no es ni la gratitud ni la compasión, ni aun ese sentimiento profundo que obliga á apreciar y á rendir homenaje al mérito: le amó obedeciendo á un secreto instinto, á una vaga esperanza, á una absoluta necesidad; le amó, en fin, no con el arranque impetuoso de un primer amor, sino con la tierna calma de un cariño fraternal.

Una tarde en que todo era tranquilidad y reposo, en que la luz suave del crepúsculo envolvía los objetos, en que la brisa perfumada agitando levemente las copas de los árboles iba á rasgarse murmurante en las almenas del castillo, Isabel y Odón sentados en la plataforma de una torre dejaban vagar sus errantes miradas por el espacio, y parecían los dos tan absortos en sus respectivas meditaciones, que hubiérase podido decir que el uno ignoraba la presencia del otro. No era así, sin embargo, y el silencio que entre ellos reinaba era más elocuente que la más íntima conversación.

Mucho rato hacía ya que no se habían dirigido la palabra. El trovador tomó su lira, dejó oír un prelude dulce y suave, y su voz se elevó de pronto en medio de la calma nocturna que reinaba.

TROVA.

Soy catalán. Al nombre santo de la patria mi corazón late de entusiasmo. Soy trovador. Al solo nombre de mi amada la sangre circula por mis venas como fuego.

No busquéis un país mejor. Cataluña es la patria de los valientes, de los buenos y de los héroes. Hijos ilustres ha tenido que ufanos han paseado su enseña por el orbe, haciendo de las montañas más elevadas pedestal para su bandera y de los mares más lejanos espejo para

sus armas; hazañas cuenta que un día serán las con orgullo y repetidas con aplauso.

Conozco á una mujer catalana. No hay otra de arrogante figura ni de más varonil corazón. En sus labios mora la sonrisa, en sus ojos habita el fuego, en su pecho vive el entusiasmo patrio. Cualquiera que á mujer conoce, se postra ante ella de rodillas.

Entre esa mujer y su patria se divide el corazón trovador. De ambas es su vida y á entrambas adora. Á la una consagra su brazo, á la otra su alma.

Si Cataluña, como el león que despierta, eriza un su melena de montañas y lanza su rugido de guerra, el trovador como buen hijo se hallará pronto á empuñar la espada y á dejar su vida vagabunda y errante por el bullicio de los campamentos y de los combates. Si la mujer á quien adora vuelve hacia él sus miradas lánguidas y le arroja una de esas miradas que valen imperio, el trovador caerá á sus pies loco de amor y ventura.

Soy catalán. Al nombre santo de la patria mi corazón late de entusiasmo. Al solo nombre de mi amada la sangre circula por mis venas como fuego.

Leales hijos de Cataluña, aquí me tenéis, á vuestro lado, bajo los pliegues de ese estandarte glorioso respetan los reyes más grandes y acatan las naciones más poderosas. Dadme una espada. También sé pelear, también sé batirme..... aún puedo vencer, aún, sobre todo, puedo morir como bueno y como herido.

Amantes afortunados, robadle un momento á vuestra dicha para acudir á auxiliarme en mi desventura. No hay hombre más desgraciado que yo. Un amor desesperado me abrasa el alma; sin esperanza, sí, que mujer á quien adoro ni vuelve hacia mí sus ojos, ni sus labios se abren para dejar caer una de esas palabras

que son la vida de los que como yo aman en silencio y en silencio sufren.

Soy catalán. Al nombre santo de la patria mi corazón late de entusiasmo. Al solo nombre de mi amada la sangre corre por mis venas como fuego.

Al terminar esta trova, Odón miró á Isabel. Hermosa estaba en aquel momento, hermosa y arrogante. La luz crepuscular la envolvía como con un manto y apareció á los ojos del entusiasta y enamorado trovador como la Niove antigua.

Parecióle á Odón que en los ojos de Isabel se había encendido un rayo de ternura que comunicaba á su bello rostro un tinte sentimental, en ella hasta entonces desconocido. Era la hora del crepúsculo, la hora de la poesía. La naturaleza toda parecía adormecerse lánguida y perezosamente, como si árboles, plantas y flores, cediendo á la voluptuosidad de aquella hora, se bañaran en las olas de opalada luz que el crepúsculo hacía rodar por el vacío.

Era la hora del amor. Odón, como obedeciendo á una voz interior, bajó su frente, sus dedos hicieron estremecer las cuerdas de la lira, y sus labios murmuraron el siguiente cántico:

LA HORA DEL CREPÚSCULO.

El sol se va,
La noche su capuz
Extiende ya.....
¡Bendita del crepúsculo la luz!

¡Qué hermosa que es, mujer,
La luz crepuscular!.....
Las sombras al caer
El valle envuelven ya.

¡Bendita tú seas, oh luz de candor!
 Al verte, del alma se aleja el dolor.
 Yo adoro postrado tu blanco cendal,
 Que envuelta en sus pliegues, gimiendo de amor,
 La imagen yo veo de un sér ideal.

Mas ¡ay! que con su encanto
 Me mata esa ilusión.
 Horrible la tristeza
 Me prensa el corazón,
 Y clavame en el alma
 Sus uñas de león.

El sol se va,
 La noche su capuz
 Extiende ya.....
 ¡Bendita del crepúsculo la luz!

Yo quiero del amor
 La loca insensatez,
 La fiebre del dolor
 Que es fiebre de placer.
 Yo quiero en sus ojos los míos clavar;
 Yo quiero á sus labios mis labios unir;
 Su sér en el mío yo quiero fundir;
 Yo quiero, demente, que á fuerza de amar,
 Un día en sus brazos me vean morir.

Mas ¡ay! que las pasiones
 Que estallan en volcán,
 Las hojas son del árbol
 Que arrastra el huracán.
 De donde vienen vemos.....
 ¡Quién sabe á dónde van!

El sol se va,
 La noche su capuz
 Extiende ya.....
 ¡Bendita del crepúsculo la luz!

Recuerdos hay de amor
 Que llegan con tu luz,
 Misterios de dolor
 Que sólo sabes tú.
 Tú has visto su llanto mi pecho rasgar;
 Tú sabes que adoro, tú sabes quién es

El ángel que supo mi pecho abrasar.....
Cien veces viniste mi frente á bañar
Cuando agonizaba de amor á sus pies.

Mas ¡ay! que me envenena

Tu nítida ilusión.....

Mas ¡ay! que con tus luces

Aumentas mi pasión.

Tus rayos son de fuego,

Y es fuego el corazón.

El sol se va,

La noche su capuz

Extiende ya.....

¡Bendita la sombra que mata la luz!

La lira se escapó de manos de Odón, que inclinó su frente como para ocultar el rubor con que la había encendido su pasajero arranque.

Isabel guardó silencio por unos instantes; pero fué la primera en romperle, y dirigiéndose al trovador le dijo estas palabras con voz que bien á las claras vendía su emoción:

—¿Queréis quedaros aquí para siempre, Odón?.... Esos dos niños que me han sido confiados necesitan quien les dirija, quien les guíe. Vos podéis ser su compañero y su maestro. Quedaos.

—No puede ser, señora—contestó Odón.—Hay algo superior á la voluntad de los hombres: el destino. El mío me llama á otro punto, y he cometido ya una falta permaneciendo aquí más tiempo del que tenía proyectado.

Entonces el trovador abrió su corazón á Isabel y le confió su secreto. Le dijo que iba de castillo en castillo y de pueblo en pueblo sólo para reunir la cantidad de dinero que necesitaba el conde de Pallars á fin de llevar á cabo su viaje á Italia.

Isabel le dejó concluir sin interrumpirle.

—Tenéis un noble corazón—le dijo cuando hubo acabado.—Afortunadamente para vosotros dos, la Providencia me ha colocado en mitad de vuestro camino. Tornad al sitio donde habéis dejado al conde. Siguiendo irá vuestros pasos un mensajero encargado de ofrecer al de Pallars en mi nombre todo el oro que necesita para llevar á cabo su empresa. Corred, no perdáis tiempo, disponedlo todo, y de hoy en veinte días una galera esperará en el puerto de Salou al conde y á su noble y digno trovador. Para ese día os cito. En Salou volveremos á vernos.

Y sin añadir más palabra, Isabel abandonó la plataforma de la torre, dejando absorto y extático al trovador.

XIV.

Imponderable fué el gozo del buen conde de Pallars cuando estrechó de nuevo entre sus brazos á Odón; á Odón, que regresaba alegre y satisfecho y con su objeto conseguido mucho más pronto de lo que deseaba, gracias á la franca liberalidad de Isabel de Mur.

Contando, pues, con todos los recursos necesarios, el conde pasó inmediatamente al alistamiento de sus hombres de guerra para la expedición, tomando empero las debidas precauciones á fin de que el mayor secreto envolviese sus planes. Á los quince días todo estaba pronto, y el de Pallars se decidió á marchar á Salou, donde debía estar la galera prometida por Isabel.

El día antes de abandonar para siempre aquella casa junto al Segre, en la que tan venturosas horas le habían agradablemente sorprendido en medio de su aislamiento y sus estudios, Odón tomó su lira, y siguiendo la orilla del río se dirigió á un punto no muy lejano al

cual había acostumbrado ir muchas veces para entregarse á sus meditaciones, en medio de una naturaleza casi virgen que allí desplegaba toda la pompa de sus selváticos encantos.

Trepó á una roca que se alzaba rodeada de pintorescos álamos y llena de robusta vegetación; sentóse dejando colgar sus pies sobre el río que al pie de la roca se deslizaba, y fijando su vista en las murmuradoras aguas que huían gimiendo de dolor como si de él se despidieran, el trovador alzó su voz y dejó oír su melancólico canto.

ÚLTIMA TROVA.

¡Adiós, Segre, adiós! Voy á dejar mi patria, voy á partir, voy á recorrer con el corazón entristecido las comarcas pintorescas de un país, bello sí, pero que ¡ay! no es el país mío.

Segre, murmurante río cuyo nombre va unido á las glorias de mi patria, junto á tí he nacido, junto á tí he vivido, junto á tí deseaba que se abriese mi funeraria huesa. El destino no lo quiere así y la Providencia me impele á otro punto.

Hijo del dolor, voy á empezar una vida errante y vagabunda, y por última vez pulsan mis dedos las cuerdas de la sonora lira, acompañado de la cual he cantado la grandeza de Cataluña.

Cataluña, amada patria mía, perla preciada, joya la más rica que engalanas la corona condal de nuestros reyes; Cataluña, dichosa y libre con tus condes, temida y vencedora con tus reyes, sabia y respetada con tus Cortes y tus concellers;

Cataluña, muro inexpugnable de firmeza y lealtad, escudo de los reyes y templo de las leyes; Cataluña, escuchada plácida el último canto que te consagra, orillas

de tu río amado, el trovador que á dejar va la lira para empuñar la espada.

¿Quién como tú?.... Matrona arrogante, te has erguido con toda la soberanía de la majestad y has paseado tu mirada triunfadora por encima de las frentes humilladas de cien pueblos que á tus pies demandaban misericordia.

Sí, ¿quién como tú? Tus condes te hicieron grande, tus reyes magnánima, y tus hijos te alzaron sobre un pedestal glorioso para que te viese el mundo todo, como alzaban los godos á sus reyes sobre un escudo para que pudiera contemplarles el congregado pueblo.

Con palmas y laureles tejida está la corona que ciñes á tus sienes. Las galeras de tus nobles hijos cruzaron un día la espalda de ese mar en cuya lámina bruñida refleja sus torres y monumentos la capital de tu condado.

¡Bello pasado el tuyo! Á los rayos espléndidos de un sol de gloria ves agruparse junto al respetado pendón de las barras una cohorte heroica de reyes y un tropel inmortal de bravos caballeros.

Los unos te conquistan reinos, los otros ciudades; todos pelean por la gloria, todos te rinden el tributo de su valor, y tú vas apuntando sus hazañas, como va una dama recogiendo perlas para labrarse una diadema.

Cataluña, patria amada, ¡ay! tan grande has sido, que la víbora de los celos y la serpiente de la envidia silban á tus pies. Cataluña, patria amada, el extranjero te codicia y Castilla ha deseado tu alianza para poder-te estrujar entre sus pérfidos brazos.

No creas, no, en las caricias y en los halagos de la que con falso amor y con torcidos fines te tiende sus brazos. No te aduermas en su seno, patria amada, ni dejes que los cantos de esa sirena penetren en tus oídos para aletargarte.

No te despojes de tu coraza, no sueltes tus armas, no abandones la espada. La que hoy se contenta con ser aliada, querrá un día ser tu señora, patria mía, y la que hoy admira y respeta tus leyes, querrá un día imponerte las suyas, oprimiéndote tirana con sus cadenas.

No, no, firme, libre, independiente permanece siempre. Tú te sobras y te bastas para tu gloria. Tu libertad es el centinela de tu dicha; tu independencia el espolio de tu grandeza. Sé libre, patria mía, y serás feliz.

Este es el deseo de tu último trovador, éste el voto de su corazón hace por tu dicha. Segre, glorioso río de mi patria, guarda en tu seno la lira del último barbero independiente, y á tu orilla no la arrojes hasta que, entre otros los lazos con que se quiere oprimir á Cataluña, presente un día á recogerla un trovador libre de mi patria libre.

Y al pronunciar la última palabra de su canto, Odón rojó al río la lira que las aguas sepultaron en su seno. Al siguiente día el conde y Odón partían para Salou. Según dijera Isabel, una galera les aguardaba tripulada con todos los hombres que se habían alistado para la expedición.

Al poner el pie en el buque, Odón encontró á Isabel y Mur.

—Os había dado cita para el puerto de Salou—dijo la noble matrona,—y ya veis que cumplo mi palabra. Yo os hago aún, pues que os acompaño.

El rostro del trovador se iluminó con un rayo de esperanza.

—¡Cómo! ¡Vos, señora!....

—Sí, yo. Seré vuestra compañera en la expedición. Yo abandono mi patria esclava, y parto con los dos únicos

hombres libres de Cataluña: con el último capitán y con el último trovador de su independencia.

Odón se apoderó de la mano que Isabel le tendía, é imprimió en ella un ardiente beso.

Ni una palabra más se dijeron por el pronto.

Al siguiente día y á la luz de los primeros rayos del sol, el conde de Pallars, Isabel de Mur y Odón de Vallirana desde la popa de la galera contemplaban con los ojos arrasados en lágrimas las costas de Cataluña, que empezaban á confundirse ya en el horizonte.

FIN DEL TOMO TERCERO DE LAS CALLES DE BARCELONA
Y XXII DE LA COLECCIÓN.

ÍNDICE.

LAS CALLES DE BARCELONA.

R

	Páginas.
Rafael (calle de San).....	5
Rambla (calle ó paseo de la).....	5
Rambla de Santa Mónica.....	7
Rambla de Capuchinos.....	18
Rambla de San José.....	19
Rambla de los Estudios.....	20
Rambla de Canaletas.....	23
Rambla de Isabel II.....	23
Ramelleras (calle de las).....	23
Ramón (arco ó calle del Arco de San).....	24
Raurich (calle den).....	24
Real (plaza).....	26
Rech (calle del).....	29
Reloj (pasaje del).....	30
Regomir (plaza del).....	31
Regomir (bajada del).....	33
Remedio (calle del Arco del).....	37
Requesens (calle de).....	37
Rey (plaza del).....	39
Riera alta den Prim (calle de la).....	53
Riera baja den Prim (calle de la).....	54
Riera del Píno (calle de la).....	54
Riera de San Juan (calle de la).....	57
Riereta (calle de la).....	65
Ripoll (calle den).....	78
Robador (calle den).....	79
Roca (calle den).....	79
Rocafort (calle de).....	80
Roger de Flor (calle de).....	80

	Páginas.
Roig (calle den).....	120
Rosa (calle de la).....	121
Rosario (calle del).....	121
Rosellón (calle del).....	122
Ronda (calle de).....	127
Rosich (calle den).....	133
Rull (calle den).....	133

S

Sabateret (calle del).....	133
Sach (calle del).....	134
Sadurní (calle den).....	134
Sagristans (calle dels).....	135
Sal (calle de la).....	136
Salabardenya (calle del Arco den).....	136
Salvadors (calle de los).....	136
Santo Cristo (calle del Arco del).....	138
Santo Cristo (calle del).....	139
San Climent (calle de).....	140
San Sebastián (plaza de).....	140
Seca (calle de la).....	144
Sellent (calle den).....	149
Semoleras (calle de las).....	149
Sepúlveda (calle de).....	150
Serra (calle den).....	150
Severo (calle de San).....	150
Sevilla (calle de).....	152
Sicilia (calle de).....	153
Sider (calle de).....	153
San Silvestre (calle de).....	154
Simón Oller (calle de).....	154
Sirés (calle del Arco den).....	177
Sitjas (calle de las).....	177
Sombra (calle de la).....	178
Sombrerers (calle dels).....	178

T

Tallers (calle dels).....	198
Tamborets (calle del Arco dels).....	200
Tamarit (calle de).....	200

Tantarantana (calle de).....	204
Tarragona (calle de).....	204
Tapias (calle de las).....	205
Tapinería (calle de la).....	205
Tarascó (calle de).....	206
Taronjeta (calle de la).....	211
Tarrós (calle den).....	211
Taxer (calle del Arco den).....	211
Teatro (plaza del).....	212
Templarios (calle de los).....	225
Telmo (calle de San).....	225
Tigre (calle del).....	226
Tiradors (calle dels).....	226
Tomillo (calle del).....	226
Tonel (calle del).....	227
Tormenta (calle de la).....	227
Tragí (calle del).....	227
Trafalgar (calle de).....	239
Trentaclaus (calle de).....	244
Tres llits (calle dels).....	246
Tres voltas (calle de las).....	258
Triángulo (calle del).....	262
Trinidad (plaza de la).....	262
Tripó (calle den).....	262
Trompetas (calle de las).....	262

U

Unión (calle de la).....	266
Universidad (plaza de la).....	267
Urgel (calle de los condes de).....	267

V

Valencia (calle de).....	269
Valldotsella (calle de).....	270
Vergara (calle de).....	275
Vermell (calle de).....	275
Verónica (plaza de la).....	276
Vertrallans (calle de).....	277
Vidal (calle de).....	278
Vidriería (calle de la).....	282

	Páginas.
Vidrio (calle del).....	285
Vicente (calle del Arco de San).....	286
Victoria (calle de la).....	286
Wifredo (calle de).....	287
Vigatans (calle de).....	287
Viladalls (calle den).....	288
Viladécols (bajada de).....	289
Viladomat (calle de).....	289
Vilanova (calle de).....	290
Vilamari (calle de).....	292
Villena (calle de).....	293
Villarroel (calle de).....	297
Virgen (calle de la).....	298
Vista Alegre (calle de).....	298

X

Xuclá (calle del).....	298
------------------------	-----

Z

Zurbano (calle de).....	301
-------------------------	-----

⊙ LA PRIMAVERA DEL ÚLTIMO TROVADOR.

PREFACIO.—Á D. Vicente Boix, cronista de Valencia.....	305
I.....	311
II.....	331
Los dos Moncadas.....	333
La sangre de Wifredo.....	338
III.....	344
La prometida del cruzado.....	347
IV.—La violeta de oro.....	351
V.....	382
Winidilda y Wifredo.....	385
El novio de la muerte.....	389
Canto de guerra de los almogavares.....	393
El juicio de Dios.....	397
VII.....	408
La noche de Mireval.....	410

VIII.....	421
El caballero salvaje.....	430
IX.....	434
Jaime Urgel <i>el Desdichado</i>	436
La conquista de Nápoles.....	446
X.....	464
Los estudiantes de Tolosa.....	465
La tumba en el río.....	468
XI.....	471
Los barones de la fama.....	479
Los héroes del mar.....	485
Ponce de Cervera.....	492
XII.....	496
Adalberto el Aparecido.....	500
El conde Arnaldo.....	505
Margarita la Rubia.....	509
XIII.....	514
La conquista de Cerdeña.....	517
Trova.....	528
XIV.....	533
Última trova.....	534

